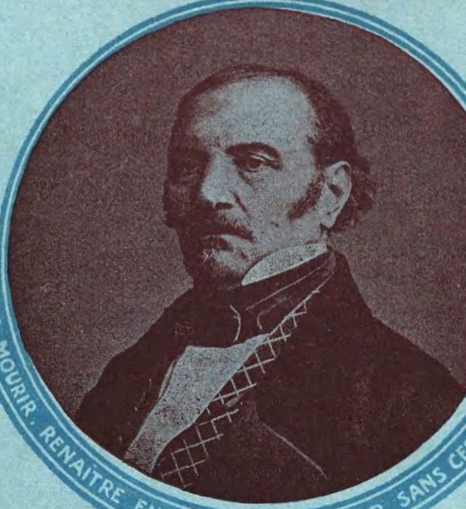
LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET DE
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Parait le 15 — **SOMMAIRE** — *le Numéro 1 fr.*

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

LA REVUE SPIRITE

PUBLICATION MENSUELLE

Chaque numéro, in-8° jésus (27X17) comprend au moins 32 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des extraits choisis d'auteurs en renom, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la table des matières pour l'année.

Plusieurs numéros sont illustrés.

Chaque année forme un beau et fort volume, in-8° jésus, d'au moins 384 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises................	**10** fr. par an.
Europe....................................	**12** fr. —
Outre-mer..................................	**14** fr. —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

Prière d'envoyer un **mandat-poste** ou une valeur à vue sur Paris, à l'ordre de M. Paul LEYMARIE, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

Collection depuis 1858. — le Numéro : **1** Fr. — L'Année brochée : **10** Fr. (Port en sus)

Prix spécial pour la collection entière.

Reliure solide et soignée, de 1858 à 1892 : **5** fr. ; à partir de 1893 : **5**fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un mandat-poste à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmis nos abonnés, qui ne nous auraient pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste,* **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger). Recommandation : France, **0. 10** ; Etranger, **0. 25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

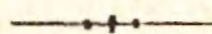
Toutes les correspondances, *mandats-poste,* quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. Paul LEYMARIE,** 42, rue Saint-Jacques, PARIS.

62e ANNÉE JANVIER 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC
oOo
RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE
oOo

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.



HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

La Rédaction de la Revue a l'honneur de présenter à ses abonnés et lecteurs ses meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

HOSANNAH !

12 novembre 1918.

La cité est en fête. Les cloches sonnent à toute volée ; le canon tonne et les musiques américaines jouent à tous les carrefours. Toute la population, dans une pensée commune de délivrance et de bonheur, acclame la signature de l'armistice, prélude de la paix.

Mais ce n'est pas seulement la vieille cité qui est en liesse ; la terre de France tout entière vibre d'enthousiasme. Des plaines du Centre comme des vallées du Midi et des forêts de Lorraine montent des bruits de fanfares et des chants d'allégresse. Dans l'espace, les légions innombrables de ceux qui sont morts pour la Patrie s'associent à la joie d'un peuple en délire. Les harmonies du ciel répondent aux voix de la terre.

L'épreuve de cinquante-deux mois a pris fin. Grâce au spiritisme, grâce à nos guides invisibles, à leurs prévisions, à leurs enseignements, nous l'avons supportée avec patience. Malgré les tristesses et les angoisses de cette longue guerre, même aux heures les plus sombres, par exemple lors de la défection de la Russie, nous n'avons jamais perdu confiance dans le salut du pays et les secours d'en Haut. Au milieu des péripéties de la lutte, un puissant courant de forces spirituelles n'a cessé de passer sur la France et ses héroïques soldats, les entraînant, les exaltant pour les conduire finalement à la victoire.

Maintenant, il s'agit de réparer les maux causés par la guerre, de refaire une âme nouvelle à la Patrie. Il faut que l'union formée dans les tranchées, sur les champs de bataille et à l'arrière entre les hommes de toutes conditions, soit cimentée par la volonté et les efforts communs. Les querelles des partis doivent cesser devant la ferme résolution de tous les Français de travailler, d'un même élan et d'un même cœur, au relèvement et à la régénération du pays.

Il faut surtout qu'une foi nouvelle élève les pensées au-dessus des intérêts égoïstes et fasse pénétrer dans les consciences le sentiment des devoirs et des responsabilités personnelles pour tous ceux qui veulent se montrer dignes du titre d'homme.

Vers vous tous, vivants héroïques et morts glorieux qui avez combattu, lutté, souffert pour nous ; vers vous qui avez assuré le triomphe de la justice et de la liberté dans ce monde qui serait devenu inhabitable si la force brutale et le mensonge avaient prévalu, vers vous tous montent l'hymne de reconnaissance, le tribut d'admiration, les élans de gratitude de l'humanité entière !

***

Par les procédés perfides et meurtriers qu'elle a inaugurés, par son extension mondiale et les masses mises en mouvement, cette guerre est sans précédent dans l'Histoire. Les difficultés, les complications qu'elle a fait naître n'ont été surmontées qu'au prix de gigantesques efforts. Le traitement infligé à la Belgique et à la Serbie par leurs envahisseurs a pu faire croire à la faillite de ce qu'il y a de plus noble et de plus sacré dans la conscience.

Mais, d'autre part, on a vu des peuples entiers se jeter dans la fournaise pour la cause du droit. Les actes d'héroïsme et de sacrifice se sont multipliés ; des qualités morales inconnues se sont révélées à tel point que la dignité humaine en a été rehaussée, réhabilitée.

Avant la guerre l'abaissement des caractères était sensible, évident ; on constatait, non sans tristesse, la pauvreté de notre époque en hommes de génie. Mais à l'heure du péril, des phalanges nombreuses se sont dressées, face au danger et à la mort. Si d'un côté, l'orgueil, la fausseté, la cruauté se sont étalés dans toute leur laideur, de l'autre des légions d'âmes se sont élevées par bonds jusqu'à des hauteurs sublimes. La France est entrée résolument dans la voie des épreuves ; elle a gravi son calvaire ; elle a risqué son existence pour le salut commun.

Et l'humanité émue par ce grand spectacle est accourue pour la soutenir. Les hommes nécessaires, les hommes providentiels que Dieu tient en réserve pour l'accomplissement de ses vastes desseins, sont apparus : Wilson, Lloyd-George, Clémenceau et Foch ne sont que les instruments de l'Au-delà, les exécuteurs du plan divin, les agents par qui la justice supérieure se réalise avec un éclat sans égal dans l'histoire du monde. Notre siècle n'a donc rien à envier à ceux qui l'ont précédé, car il se montre plus grand que tous.

Comment douter maintenant de l'avenir ?

A travers le chaos des évènements, on sent qu'une nouvelle humanité s'ébauche. Les traditions d'un passé de fer et de sang semblent définitivement ruinées. Les lois de la conscience se substituent peu à peu aux règles de cette politique de violence, de force brutale qui a longtemps dominée notre monde encore barbare. Les peuples croient voir paraître à l'horizon l'aube d'un temps où règneront la justice et la fraternité. S'il en est ainsi, un grand pas sera fait dans la voie âpre mais sacrée, où se déroule la longue théorie humaine.

Pourtant ne nous y fions pas. Là-bas, dans la profonde Russie, un danger subsiste, un danger qui menace d'envahir l'Europe Centrale et de gagner l'Occident. Il est encore, sur notre planète arriérée, trop d'êtres inférieurs, ignorants et passionnés, pour que l'ordre et l'harmonie s'y établissent d'une façon durable. Il est probable que la lutte reprendra sous d'autres formes, et elle fera d'autres héros, d'autres martyrs. Dans cette lutte, les légions invisibles s'associent à nos efforts et à nos épreuves.

C'est le combat universel du bien contre le mal, de la lumière contre les ténèbres, de la vérité contre l'erreur ! Par là, les âmes se trempent, et développent leurs énergies latentes ; elles gravissent les pentes ardues que couronnent des cimes éblouissantes. C'est le concert immense où les contradictions et les dissonnances tantôt se heurtent, tantôt se fon-

dent en une symphonie presque surhumaine. Dans ce puissant concert, un chant domine tous les autres, l'Hosannah ! le chant de triomphe de ceux qui ont vaincu, de ceux qui, des souffrances, des angoisses et des larmes, ont su faire sortir pour leurs âmes, plus de richesse de pensée et de sentiment, plus de beauté et de grandeur !

***

15 décembre 1918.

Maintenant que la tourmente est passée et que le calme commence à renaître dans les esprits, considérons d'un œil grave, avec un sentiment presque religieux, les événements qui viennent de s'accomplir et cherchons à dégager les hauts enseignements qu'ils comportent.

Tout d'abord, ce qui nous frappe le plus, c'est l'intervention évidente d'une puissance, d'une volonté supérieures, l'action du monde invisible pour sauver la France de la ruine et de la mort et pour instaurer le règne du droit. On m'objectera peut-être les vissicitudes de cette guerre terrible, les alternances de succès et de revers, les heures d'anxiété, d'incertitude où le destin semblait se tourner contre nous. L'on me dira que de telles péripéties paraissent en désaccord avec l'exécution d'un plan voulu d'en-Haut.

La réponse est facile. Dieu veut que l'homme participe par ses efforts et ses sacrifices à l'œuvre qu'Il dirige ; le progrès humain est à ce prix. Mais l'heure venue, la puissance divine s'est manifestée et l'orgueil germanique a été abattu. De là le revirement soudain, l'offensive foudroyante et pour l'ennemi la déroute finale. Les paroles de Jeanne d'Arc sont toujours d'actualité : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. »

Depuis 1914 et pendant trois années, nous avons pu suivre presque jour par jour les phases de la guerre en ce qui touche la participation du monde invisible et nous en avons relaté les traits principaux en différents articles de revues : la réunion en conseils des grands Esprits, la recherche des chefs d'armée susceptibles de recevoir leurs inspirations, l'action persévérante des légions de l'Au-delà sur les combattants et la prévision des événements à venir. Après la bataille de Charleroi, lorsque l'armée allemande s'avançait comme une marée montante et que les avant-gardes de sa cavalerie pénétraient déjà dans la banlieue parisienne, nos guides nous affirmaient qu'elle n'entrerait pas dans Paris. Plus tard, devant Verdun, au moment où l'ennemi parvenait à la dernière ligne des forts de Souville et de Tavannes, ces mêmes guides nous assuraient qu'il ne prendrait pas la cité lorraine. De même aux

heures les plus incertaines, avant que le sort des armes fut fixé, leurs prédictions touchant la victoire finale s'est réalisée.

Parmi les combattants, beaucoup ont senti directement la présence de l'invisible. D'autres en ont eu l'intuition et de nombreuses lettres venues du front en portent le témoignage formel. Citons un exemple entre mille. Dans ses *Lettres de guerre* publiées récemment, le lieutenant Masson, qui n'était pourtant pas un spirite, écrivait ceci : « Je me sens entouré affectueusement par d'invisibles entraîneurs : tous me disent que la mort n'est pas si dure et qu'il y a des choses qui valent mieux que la vie. »

Les jeunes surtout sont vivement impressionnés. Le contact permanent du danger, la leçon des grands événements a mûri leur pensée, rendu leurs sentiments plus graves et plus profonds. Ils rentreront dans la vie civile avec une notion plus élevée de leurs devoirs. L'idée de Patrie si discréditée avant la guerre, a pris pour eux un sens plus large, plus étendu. Ils savent qu'il ne suffit pas de la servir dans la lutte, mais aussi par des œuvres de paix, par tout ce qui peut la rendre plus grande, plus digne, plus respectée dans le monde.

On a remarqué que les nouvelles classes sont supérieures, sous ce rapport, aux anciennes et que le scepticisme railleur d'antan a fait place, en elles, à la confiance et à la foi. Même les enfants qui ont assisté à ce drame immense en porteront la forte empreinte et leur vie en sera influencée.

Si un enseignement populaire venait compléter chez tous ces heureuses dispositions, si la belle flamme de l'idéalisme s'allumait dans ces âmes, on verrait peu à peu se substituer aux générations vieillies et désenchantées qui vont disparaître, une France nouvelle, ardente et généreuse, animée d'une foi patriotique qui lui permettrait d'accomplir de grandes choses.

***

Dès maintenant la France reprend sa place au premier rang des nations. Depuis 1870 nous avions vécu sous le poids de la défaite. Nous ne pouvions faire un pas au dehors sans nous heurter aux souvenirs de nos revers, à mille causes d'amertume et d'humiliation. Puis est venue la crise terrible où la nation aurait pu sombrer.

Toutes les fautes, toutes les erreurs s'expient. Longtemps, chez nous, les classes dites « dirigeantes », rongées par le matérialisme et l'athéisme, n'avaient d'autre objectif que la fortune et les jouissances. De son côté, le prolétariat, jaloux et haineux, rêvait de conquérir par la force

le bien-être, la richesse et le pouvoir. De là, le trouble des esprits, l'insécurité du lendemain, un commencement de décomposition sociale. Mais, dans le péril affronté, dans les épreuves subies en commun, les liens de la solidarité se sont resserrés. La France s'est refait une âme nouvelle. Le soc de la douleur a creusé son sillon en elle et fait jaillir les sources d'une puissance qui facilitera son relèvement, son magnifique essor. Une tâche immense s'offre à nous et, pour l'accomplir, le concours de tous est nécessaire. Il ne s'agit plus de concessions ni de compromis, mais d'une collaboration sincère et loyale. Aucune fraction du peuple ne peut s'isoler et vivre sans les autres.

Au régime politique nous devons réclamer deux choses : l'ordre et la liberté, sans lesquels il n'est pas de société stable, pas de progrès assuré. Un vrai républicain doit être respectueux des opinions des autres et ne chercher à faire prévaloir les siennes que par la persuasion. Dans ce domaine, toute violence serait criminelle.

Mais cela ne suffit pas ; il faut que la France reprenne son grand rôle historique, celui de semeuse d'idées. La Victoire en auréolant son front, lui impose, comme une dette, le devoir de guider les autres nations dans leur marche incertaine. Pour assumer cette grande tâche, il lui faut surtout la pensée, la conviction élevée, l'initiation à la loi des renaissances, à la communion des vivants et des morts. Celle-ci peut devenir, par la pratique, une source de force et de vie morale, car c'est par les efforts communs des deux mondes, visible et invisible, que se réaliseront l'œuvre régénératrice et l'ascension des êtres vers plus de sagesse et de lumière.



Jeunes gens qui lirez ces pages, la route de l'avenir, large et belle, vous est ouverte, et toutes les voix de la terre et de l'espace vous invitent à la parcourir. Rejetez derrière vous le passé avec son poids lourd de terreurs et d'iniquités ; avancez d'un pas ferme en vous fixant un noble but. Faites-vous de nos travaux et de nos souffrances autant de degrés pour monter plus haut. Ecoutez les appels des âmes impalpables qui vous disent : Courage ! Travaillez avec ferveur à la grande œuvre humaine à laquelle chaque génération contribue. Avant vous sur terre nous avons vécu et peiné ; nous avons connu l'ingratitude, le sarcasme, la persécution. Mais pour vous l'heure est devenue favorable. Nous avons traversé les déserts du scepticisme ; vous connaîtrez dans l'oasis, les frais ombrages de l'espérance et les sources vivifiantes de la foi ; vous moissonnerez dans l'allégresse ce que nous avons semé dans la

douleur. Car au milieu de la tempête qui vient de passer sur votre patrie, les forces divines sont apparues ; le scepticisme s'est atténué ; l'intelligence de l'homme s'est ouverte aux grandes vérités qui régissent les mondes. Travaillez donc jeunes hommes ; nous vous inspirerons, nous vous soutiendrons. Du cercle de lumière où nous sommes parvenus, nous saluons les temps nouveaux, les temps meilleurs qui s'annoncent pour la France et pour l'humanité !

Léon DENIS.

Ère Nouvelle

La lutte est finie.

Avec l'année, commence une ère nouvelle, et c'est dans une apothéose qu'elle s'ouvre devant nous. La France fête le retour à la mère-patrie de ceux de ses enfants qu'un acte inique avait séparés d'elle il y a près de cinquante ans.

Pouvions-nous accepter la moindre condition, ou même seulement une discussion quelconque, au sujet de la restitution de territoires dont nous avions été impitoyablement dépouillés de par la seule loi du plus fort ?

Non, assurément, car c'eût été admettre la violence dont nous avions été victimes, et cela nous ne le devions pas.

D'ailleurs, est-il besoin de demander, à des enfants volés et pendant longtemps martyrisés, s'ils veulent être rendus à leur mère ?

Comment nos frères Alsaciens-Lorrains auraient-ils pu manifester de plus éloquente façon leur joie d'être enfin redevenus Français ?

On sait quel accueil ils firent à notre gouvernement et à nos soldats lorsque furent franchies les barrières qui les avaient tenus séparés de nous. Hommes, femmes, enfants, vieillards, confondaient leur enthousiasme dans les mêmes délirantes acclamations. Les plus jeunes, ou ceux à qui il avait été interdit d'apprendre la langue maternelle, se contentaient de crier tout leur amour dans ce seul mot : France ! qu'ils répétaient indéfiniment. On pleurait de joie, on s'embrassait, tous les cœurs battaient à l'unisson. Et partout flottaient des drapeaux tricolores, les uns hâtivement confectionnés, les autres sortis de cachettes où, depuis un demi-siècle, ils étaient restés enfouis !

Dans les villes, dans les campagnes, l'enthousiasme se manifestait avec la même puissance et la même spontanéité.

De pareils mouvements ne se produisent avec cet irrésistible élan et avec un pareil ensemble, qu'à certains moments décisifs de la vie des peuples, et lorsqu'il s'agit de faire franchir à l'Humanité une étape nouvelle dans la voie de l'éternel progrès. C'est qu'alors, la foule des Invisibles se mêle à nos rangs, y excite l'enthousiasme, nous enflamme, et, sous la direction d'Esprits supérieurs, ses Guides, nous fait surmonter des obstacles dont bien souvent, sans son aide, nous ne triompherions pas.

Ils sont là, tous ceux qui nous ont précédés sur la terre et y ont travaillé pour le bien des générations à venir ; ils sont là qui veillent ; et si, dans la lutte que nous soutenons contre les forces des ténèbres ils nous voient faiblir un instant, tous viennent aussitôt prendre place à nos côtés. Ils ne se sont pas désintéressés de leur œuvre. Ils s'élèvent sans cesse dans le bien vers plus de lumière, mais sans perdre de vue le trésor déjà acquis et dont ils nous ont confié la garde. Ils viennent défendre avec nous, lorsqu'elles sont menacées, la Liberté et la Justice, pour lesquelles beaucoup d'entre eux ont lutté, souffert, tout sacrifié pendant leur existence terrestre ; et jamais ils ne laisseront éteindre le flambeau de la Vérité qu'ils nous ont mis en mains et qui doit guider nos pas vers les chemins de l'Infini où nous pourrons les rejoindre un jour.

Dans toutes les grandes circonstances, chaque fois que de graves événements doivent se produire en vue d'améliorations sociales difficiles à réaliser, ou de la création de grands courants religieux, philosophiques ou patriotiques capables d'amener des transformations salutaires, ils accourent en foule et nous prêtent leur précieux appui. Leurs légions étant innombrables, leur action peut s'exercer partout en même temps ; ce qui explique que, sans aucune entente préalable, des faits concourant au même but éclatent partout simultanément, avec le même ensemble que si un signal eût été donné. C'est ainsi, sans remonter plus loin, que le 14 juillet 1789 la Bastille, cette sombre forteresse qui, pendant des siècles, avait été le redoutable instrument et comme le symbole de toutes les puissances du mal, tombait, en quelques heures, au pouvoir du peuple de Paris, dans un de ces mouvements en apparence spontanés qui paraissent incompréhensibles.

C'est ainsi encore que, bien plus extraordinairement, les soldats improvisés de 1792 triomphèrent des armées de l'Europe coalisée contre la Révolution.

Enfin, nous venons de voir comment, en moins de quatre mois, au moment où tout paraissait perdu, s'est terminée une guerre que beaucoup des nôtres avaient désespéré de gagner.

Certes, nous sommes bien loin de vouloir diminuer en quoi que ce soit le mérite de nos grands chefs ou l'héroïsme de nos admirables soldats. Nous savons trop la part qui revient aux uns et aux autres. Nos généraux ont, incontestablement, fait preuve de génie ; mais le plus grand d'entre eux ne pourrait se sentir amoindri par le souffle divin qui lui apporta ses plus belles inspirations.

Chacun, dans la longue et sanglante tragédie qui se déroulait, a dépassé les limites au delà desquelles il semblait que les forces humaines ne pourraient jamais aller. Les Invisibles ont jeté dans la lutte tout l'appoint de force morale et l'enthousiasme communicatif qui détermine les grandes victoires, et de tout cela réuni s'est faite la gloire qui s'étend sur tous.

La guerre terminée, le rôle de nos amis de l'espace va devenir prépondérant.

Nous venons de les voir réveillant en même temps dans les coins les plus reculés de l'Alsace et Lorraine, le sentiment de fraternité qu'un implacable oppresseur avait crû à jamais éteint. Il n'y a plus, dans les régions ainsi « désannexées », que des fils de la vieille Gaule, et nos soldats libérateurs ont reçu partout, avec des gerbes de fleurs, les caresses fraternelles de ceux qu'ils venaient de délivrer.

Maintenant, c'est dans la paix que va se continuer l'œuvre régénératrice. La semence a été jetée dans un terrain préparé par une calamité sans pareille. Le bon grain va germer bientôt. L'ère spirite commence.

Des faits se produisent partout très naturels en apparence, mais qui, pour les esprits avertis, prennent une éloquente signification. Notre doctrine se fait jour, comme spontanément, de tous côtés à la fois. Ce sont nos chers Invisibles qui l'infusent ainsi partout ; ils vont en poursuivre la définitive instauration. A nous de les aider dans cette entreprise autant qu'il sera en notre pouvoir.

Beaucoup d'hommes éminents qui étaient restés jusqu'ici complètement étrangers aux choses du spiritisme, se mettent, après les années tragiques que nous venons de vivre, à en parler aussi bien que pourrait le faire le disciple d'Allan Kardec le plus convaincu. Des membres du gouvernement, les plus hauts représentants de l'armée, les hommes les plus en vue dans la politique ou dans les sciences, des académiciens, des littérateurs, font couramment intervenir nos morts dans les événements que nous voyons se produire chaque jour, et mettent en évidence l'influence persistante qu'ils exercent sur la conduite des vivants. Et l'organisateur de la victoire, le grand libérateur, l'extraordinaire champion de la Vérité et de la Justice qui, trop longtemps méconnu, mais

mystérieusement soutenu par une force invincible dans l'accomplissement de sa mission, resta seul debout contre tous, Georges Clémenceau lui-même n'a-t-il pas, dans une magnifique envolée oratoire à la Chambre des députés, levant les bras comme pour étreindre les grands invisibles, convié Gambetta, Scheurer-Kestner, Chanzy et tous nos morts illustres qui, avec lui, avaient lutté pour le triomphe du Droit, A FRANCHIR LES PREMIERS LES TERRIBLES PORTES DE FER QUE L'ALLEMAGNE AVAIT FERMÉES CONTRE NOUS ?

Et le Président de la République, lors de la réception qui lui a été faite à Strasbourg, n'a-t-il pas dit à la fin de son discours, s'adressant à l'Alsace qui nous était rendue enfin : « ... *Avec nous, Alsace, tu honoreras la mémoire de nos morts, car, autant et plus que les vivants, ce sont eux qui t'ont délivrée* » ?

Il en va de même dans la grande masse du peuple, et nous avons eu, personnellement, la très grande surprise et la joie d'entendre s'engager, jusqu'en chemin de fer, des conversations qui ne laissent aucun doute sur l'intérêt que l'on prend de plus en plus, dans toutes les classes de la Société, à cette passionnante question de la possibilité de nos rapports avec l'Au-delà.

Nous n'affirmerions pas, certes, que tous ceux qui parlent de nos chers Invisibles comme nous pourrions le faire nous-mêmes, soient des spirites convaincus. Ce n'est d'ailleurs pas ce que nous voulons démontrer. Ce que nous constatons et que nous tenons à bien établir pour le moment, c'est ce besoin irrésistible qui se manifeste partout de parler de la part qui revient aux morts dans la conduite des affaires terrestres. Et cela jusqu'aux degrés les plus élevés de l'échelle sociale, sans aucune distinction de personnalité. Nous ne cessons pas d'y reconnaître l'action collective et bien concertée de nos amis de l'espace, dont les légions se sont augmentées de tous ceux que la mitraille a fauchés pendant ces quatre dernières années. Et nous ne pouvons nous empêcher de penser au temps de la guerre des Cévennes où, sous la même influence des Esprits, de pauvres paysans, de simples tisserands, des cardeurs de laine et même des enfants, prêchaient, dans les assemblées, à l'égal des plus éloquents ministres.

Allons-nous donc voir, en faveur de notre doctrine, quelque chose de semblable se produire aujourd'hui ?

Oui, vraiment, une ère nouvelle commence. De grandes choses vont s'accomplir.

KERMARIO.

L'Expérimentation Spirite

Ecriture médianimique

(Suite)

L'écriture automatique est le procédé le plus souvent utilisé par les grands Esprits pour nous communiquer leurs enseignements. C'est au moyen des messages écrits qu'Allan Kardec a constitué la doctrine spirite.

Ces messages sont remarquables par leur élévation et, quoique obtenus sur tous les points du globe par les médiums les plus divers, ils présentent une concordance parfaite en ce qui touche les principes essentiels. On ne pouvait les considérer comme l'œuvre personnelle de ces médiums, car les opinions et l'éducation de ceux-ci étaient, dans la plupart des cas, en opposition avec les vues exprimées.

La révélation spirite se trouve donc supérieure aux révélations qui l'ont précédée, par son caractère simultané et universel.

Elle ne les contredit pas cependant, mais les complète plutôt, en élargissant le cercle de nos connaissances sur le monde invisible, sur la nature et la destinée des êtres. Les divergences qui se manifestaient au début entre les Esprits latins et les Esprits anglo-saxons, au sujet de la réincarnation et des vies successives, tendent en effet à s'atténuer et à disparaître, les derniers s'étant résolus, probablement, à l'instigation des Esprits supérieurs, à étudier leur passé et à rechercher leurs vies antérieures. Il en résulte que les croyances de l'Orient et celles de l'Occident se rapprochent et se fondent dans une unité puissante, pour le plus grand bien et le progrès du genre humain. Peu à peu, lentement, mais sûrement, l'humanité se construit une même âme, une même conscience, une même foi.

Nous avons cité plusieurs messages qui font ressortir, avec une netteté impressionnante, le caractère de leurs auteurs. Voici maintenant une autre communication, inédite, celle-là, d'ordre moral, et qui ne porte aucune signature. Les Esprits supérieurs, par un sentiment de discrétion, sauf dans les cas d'absolue nécessité, hésitent à se nommer autrement que par des termes allégoriques ou bien se dérobent sous le voile de l'anonymat. Mais il est facile de les distinguer à la hauteur de leurs vues et à la profondeur de leur jugement, tandis que les Esprits

légers se plaisent à décorer de noms célèbres et empruntés les messages les plus insignifiants.

La communication suivante a été obtenue le 16 juillet 1893, par Mme Hyver (1), déjà nommée, et que je considère comme un des meilleurs médiums écrivains existants. Je l'ai vue, dans une demi-obscurité, remplir des pages nombreuses, qu'elle rejetait derrière elle d'un mouvement fébrile. Ces pages, ramassées et coordonnées, présentaient des messages aussi remarquables par la forme que par le fond.

Léon Denis.

De l'unité de croyance. La mission de la France.

« La plus parfaite union qui puisse exister parmi les hommes, c'est l'union de la pensée, l'harmonie des cœurs et des intelligences dans une commune idée. L'homme a besoin de cette communion pour être dans un parfait état d'apaisement moral, pour soutenir sa propre foi et sa propre volonté, de la foi et de la volonté des autres. Ce qui manque aux cultes actuels, c'est ce lien commun qui fait circuler au même moment le sentiment ou la même inspiration. Le prêtre et les assistants sont étrangers l'un à l'autre ; sous l'apparence de la forme observée, le culte réel est froid et mort ; les rares élans de foi individuelle se trouvent noyés dans le flot confus de la foule et la religion cesse d'être l'expression des sentiments d'un peuple.

« La différence des intelligences, des éducations et des conditions sociales dresse entre les individus, des barrières souvent infranchissables, mais qui peuvent être abaissées par la communauté de la foi, par le même idéal religieux.

« Il faut à chaque peuple une religion qui soit la langue commune de tous les individus. Or, cet idéal n'est guère compris par les religions actuelles, qui toutes ont dévié dans la suite des âges. Aucune d'elles n'est vraiment populaire. La Religion nouvelle que l'humanité réclame, simple comme tout ce qui est beau, puissante comme tout ce qui est vrai, grandiose comme tout ce qui est juste, doit suffire aux aspirations de l'esprit le plus vaste et être comprise des plus humbles. Au grand mouvement des masses qui va s'étendant par toute la terre à la conquête de l'égalité sociale, il faut que le mouvement religieux corresponde, et c'est ce qui manque aux actions humaines quand elles ne sont pas animées du souffle de l'idéal.

1. Du même médium : « Le Jardin des Oliviers ». Conférences obtenues médianimiquement. Prix, 1 fr. 50 — franco, 1 fr. 90 — étranger, 2 fr. 25.

« La masse est devenue indifférente à tous les cultes. Pour la ramener au sentiment religieux, il faut abandonner tous dogmes au profit de l'essence de la religion et ne chercher dans les formes anciennes que les points généraux qui en font les transcriptions d'une même page universellement écrite pour tous les hommes. La religion doit répondre non seulement à la vie sociale et à la vie morale, comme autrefois, mais à la science ; elle doit pénétrer dans tous les rangs de la société, correspondre à toutes les branches du savoir humain et donner à toutes les aspirations des hommes, à tous leurs travaux, une base commune.

« La France en particulier reviendra à l'idéal religieux, mais seulement après de grandes épreuves, qui arrêteront sur ses lèvres le sourire sceptique qui lui est habituel. Plus que toute autre nation, elle est capable de donner cette forme populaire qu'il faut à l'idée religieuse. Par sa langue, par le génie de sa race, par le profond pouvoir d'assimilation du Français, notre patrie forme une nation privilégiée.

« Par elle-même, la France est une et multiple. Chaque province présente un type particulier d'activité humaine et toute la race se trouve néanmoins puissamment centralisée. Placé entre le Nord et le Midi, le Français échappe aux deux caractères extrêmes ; il est parmi les autres peuples le type qui les réalise tous et par cela même il est capable de traduire pour tous le grand mouvement de la pensée. Ce grand mouvement est tout proche, mais avant son accomplissement, il est indispensable que de profondes crises sociales aient lieu en France et dans toute l'Europe.

« Ces révolutions, ces luttes des peuples, susciteront les facultés supérieures des hommes et feront naître les grands sentiments de fraternité et de charité ; les malheurs des nations les ramèneront à Dieu.

« Le rôle de la France sera merveilleux, car elle étendra son pouvoir moral sur toutes les nations, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest ; elle combattra pour la justice. C'est elle qui introduira l'idée religieuse dans la vie sociale ; elle agira par la transformation des conditions de la vie des êtres, par les conquêtes du vrai progrès, qui doit être de diminuer toute souffrance, de respecter toute vie, d'élever toute intelligence. Si le rôle de la France paraît vague encore, c'est qu'elle se prépare inconsciemment à le remplir et que les progrès qu'elle a réalisés ont été justement de s'affranchir du joug religieux et d'étendre les droits et les pouvoirs de chacun. Les excès causés par cet état nouveau empêchent d'apercevoir distinctement le pas énorme fait en avant, la rupture des liens qui attachaient la France à un passé mort. Le matérialisme qui domine en France est anti-français, anti-aryen. Le Français est trop artiste, trop idéaliste pour persister longtemps dans une voie qui ne lui

présente que le côté inférieur de la création. Il possède un fond de bonté, de générosité et de grandeur que de sérieuses circonstances feront réapparaître. L'humanité est arrivée pour les races civilisées à ce point où toutes les vérités trouvées par les hommes finissent par converger, pour former un même foyer et pour illuminer toute la terre. Chaque nation sera appelée à se partager ce grand travail, chaque peuple apportera sa pierre au temple de la religion universelle.

« Cette religion nouvelle se formulera par la force même des choses. Elle naîtra de la masse emportée par une grande idée. Elle s'exprimera par des voix inspirées ; elle sera dirigée par des âmes d'élite et étendra son influence sur le monde.

Chaque peuple du passé, chaque peuple du présent y figurera par ce qu'il a de plus pur et de plus beau. Chaque bible viendra se fondre dans la grande bible universelle, chaque religion apportera son rayon au nouveau soleil, tout ce qui a divisé les hommes s'évanouira ; car ils auront compris qu'il n'y a ni rites, ni dogmes, ni livres, que la lettre s'efface devant l'esprit, et que l'esprit qui souffle sur le monde, c'est l'amour dans sa double auréole de bonté et d'intelligence. »

Autre message, obtenu d'un académicien, fervent catholique sur la terre, décédé depuis peu d'années.

11 avril 1910.

« Mon attente n'a pas été déçue ; la mort m'a livré le secret suprême que mon âme essayait en vain de pénétrer.

« J'ai toujours cru à une autre vie, venant parachever celle-ci ; mais je ne croyais pas rencontrer cette rayonnante splendeur de l'Esprit divin, qui illumine de ses multiples rayons l'obscure intelligence humaine, pour lui permettre de contempler l'admirable construction de l'univers et la sublime harmonie qui préside à toutes ses parties.

« Comment une si étincelante révélation ne se manifeste-t-elle pas à l'homme de chair, pour le tirer des limbes où il végète, au milieu des brouillards de sa pensée et des erreurs de ses sens ?

« Peut-être l'extase le terrasserait-elle, lui enlevant tout désir d'action. Peut-être ces brouillards accumulés autour de nous, peut-être ces erreurs de nos sens sont-elles nécessaires à la gestation de notre être spirituel. Peut-être l'effort est-il la base de cette vie universelle, comme l'indique son aspiration vers cet infini que nous poursuivons, même à travers les manifestations les plus grossières de notre personnalité encore inconsciente.

« Trop neuf encore dans la vie spirituelle, je ne puis que jouir du spectacle grandiose qui se déroule à mes yeux, sans pouvoir approfondir les causes secrètes qui font de l'humanité terrestre une humanité murée, vivant dans le cachot de la matière, tandis que l'humanité céleste déploie ses ailes d'archange dans les immensités sidérales où se manifestent toutes les forces universelles dans leur merveilleux ensemble, et dans leurs effets si divers et toutefois si harmonieux.

« Les rêves des poètes, les visions des mystiques, les intuitions du génie, les constatations de la science, les réalisations les plus parfaites de l'art, ne sont que les faibles échos, les perceptions amoindries que les hommes les mieux doués saisissent par éclairs, lorsque la matière, un instant domptée, permet à l'âme d'entrevoir quelques pâles reflets du monde divin.

« Que la mort est douce à celui qui a espéré en elle et qui l'a attendue, non comme la fin de toutes choses, mais comme le prélude d'une éclatante résurrection ! Heureux celui qui, comme moi, a clos sa paupière sur l'obscurité d'un monde qui s'ébauche, pour la rouvrir sur le triomphe d'un monde achevé !

« Nul vivant ne peut se figurer l'ardente joie qui envahit le nouvel élu. C'est l'âme délivrée qui prend son vol dans la certitude et la vie, après avoir si longtemps erré dans le doute et la mort.

« Résurrection ! Résurrection ! Gloire au Seigneur ! L'homme, comme le Christ, est ressuscité d'entre les morts, pour pénétrer dans la cité des élus. »

***.

Après la Guerre

L'armistice est signé ! La guerre est finie !... Réjouissons-nous ! Séchons nos larmes !... On ne se battra plus... Plus d'hommes ne tomberont... Travaillons à la paix et après cinquante-deux mois d'angoisses respirons enfin !...

Les mains se tendent entre inconnus, la foule est partout émue, on ose à peine se sentir heureux. Les yeux se mouillent encore par habitude des larmes, et la joie universelle est une sorte de recueillement attendri. On voit des vieillards dans cette foule ; ils ont voulu fêter la victoire ! Ils s'étaient battus en 1870, ils voient la revanche, ils peuvent mourir. Il y a aussi des enfants tout seuls. Ils glissent doucement, parmi les nom-

breux passants ; nul ne veille spécialement sur eux, et tous cependant seraient prêts à les protéger ; mais rien ne les menace. Pourquoi sont-ils seuls ?... Le père a été tué à la guerre, la mère pleure au foyer désert... eux ! ils ont voulu voir la fête. Ils savent que c'est pour cette victoire si ardemment désirée que leur père, qu'ils ne reverront pas, a donné sa vie ; ils sont fiers de lui, et heureux parce que trop jeunes encore pour comprendre ce que son absence leur coûtera dans la vie !...

Au-dessus, planent les esprits qui ont laissé au combat leur dépouille déchirée. Tout le monde les sent présents et chacun parle tout bas, dans son âme, aux disparus de la famille, dont la mort glorieuse les a cruellement touchés ! Ah ! quel souffle puissant d'immortalité passe sur cette foule !... Comme on les sait bien là ces invisibles qui ont fait couler tant de larmes !... Leurs noms se répètent, passent de bouche en bouche ; la joie de l'heure présente est faite des douleurs passées ; on pense aux morts sans amertume, on les glorifie... Eux ! heureux et fiers de leur héroïsme saluent la France et disent : « Soyez heureux ! c'est pour votre bonheur que nous sommes tombés ! » Et nous sommes heureux !... Avons-nous assez tremblé, pleuré, gémi pendant cette affreuse tuerie !... Consolés cependant par nos Guides de l'espace, qui nous avaient toujours prédit la victoire ; mais combien nous la croyions encore lointaine !...

« La guerre finira brusquement, nous disaient-ils, comme elle a commencé. La victoire sera complète, plus brillante que vous n'avez jamais osé l'espérer. Elle est gagnée sur les plans supérieurs ; il faut la réaliser sur terre. Cela c'est votre lourde tâche, nous ne pouvons dire le temps qu'il vous faudra pour l'accomplir. »

Que de communications on pourrait transcrire donnant toutes la certitude d'une victoire entière de la Justice et du Droit que nous défendions ! J'en reçus une signée Martin de Tours, le guide vénéré d'une de nos familles d'un village de l'Hérault, donnée le 2 novembre 1918 et qui se terminait par ces mots : « Grande surprise le jour de ma fête et joie pour tous ! » C'est en effet le 11 novembre, fête du patron de la vieille Gaule que l'armistice a été signé. Le soldat charitable qu'il fût, partageant son manteau avec le pauvre Damien, n'est-il pas le modèle de nos poilus si fraternels et si bons ?...

Pour ma part, j'écrivais à ma sœur le 31 août 1914. Je lui contais mon angoisse, mes inquiétudes et l'effroi que me causaient les hordes allemandes ravageant impitoyablement la Belgique et s'avançant vers Paris ; et, tout à coup rapidement les lignes qui suivirent, dictées par mon père, soldat de Crimée, d'Italie et de 70, changèrent complètement le cours de mes idées et me redonnèrent du courage. Voici, interrompant

et corrigeant ma correspondance, la communication reçue et que je copiai pour voir si elle se réaliserait. J'avertis ma sœur de la substitution de pensée et la priai de conserver ma lettre.

« Pourquoi désespérer ? La partie n'est pas perdue je vous en réponds. Ne comptez pas trop sur les Russes, bien avant qu'ils puissent vous aider une grande victoire sauvera la France (1). L'ennemi n'entrera pas dans Paris. Ne doutez pas de la Victoire, elle sera complète ; l'Alsace et la Lorraine nous seront rendues. C'est la revanche et tous les vieux soldats de France se sont levés. L'armée des Invisibles est plus nombreuse encore que celle de nos soldats. Nous avons à notre tête Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Napoléon et tous les généraux de la République. Ils ne veulent pas que la France périsse. Courage ! Ce sera long, dur, terrible ! Que de morts ! Que de sang ! Que de larmes !... Mais la victoire nous restera n'en doutez jamais !... »

En effet en dépit de tous leurs efforts les Allemands n'ont pu entrer dans Paris. Cette reddition de l'Alsace-Lorraine à laquelle je ne pouvais croire est cependant un fait accompli. Jeanne d'Arc conduisant nos armées n'a-t-elle pas été vue par des soldats allemands (médiums sans nul doute) qui comprirent alors que la victoire n'était plus pour eux.

A nos premières séances d'après-guerre nous avons relu la communication de Jeanne d'Arc, rapportée par la *Revue Spirite* de juillet 1914. Quand cette revue m'arriva il n'était pas encore question de la guerre et je lus, comme dans un rêve, avec le vague espoir que le médium aurait été trompé. Hélas ! sauf quelques détails, les grandes lignes sont vraies, et les conseils pour l'après-guerre tout à fait d'actualité. Ceux de nos frères qui avaient lu en son temps cette longue et intéressante communication étaient heureux de l'entendre encore, et vivement impressionnés par les avis de Jeanne d'Arc à suivre maintenant. On s'y était peu arrêté en juillet 1914 ; l'annonce de la guerre, survenue peu après si brusquement, avait absorbé toute l'attention des lecteurs. Maintenant on sent ces conseils si justes, si vrais ; nous avons tous si bien vu à côté des plus sublimes dévouements, fleurir la vénéneuse fleur du plus révoltant égoïsme ! Que d'horreurs matérielles et morales nous a montré cette guerre atroce ! et en regard de ces hideurs que de nobles sacrifices, de sublimes abnégations, d'idéales vertus !... Nous combattions pour la Justice et le Droit ; et la Justice et le Droit ont triomphé dans le monde ; et le Bien l'a emporté sur le Mal ! Une ère de Justice et de Bonté va briller pour nous ; nous allons vivre d'heureux jours ! La lumière d'en-Haut va éclairer notre terre ! Hâtons-nous, spirites sincères et zélés,

(1) La victoire de la Marne.

hâtons-nous à notre œuvre, nos frères invisibles nous préparent les voies ; avec eux instruisons, aidons, consolons ! Soyons tous les apôtres de notre belle croyance ! Expliquons à ceux qui ne savent pas encore, le phénomène qui les a frappés ; les frères de l'espace l'ont produit, disons-leur, comment. L'immortalité s'annonce de toutes parts. Nos morts glorieux viennent donner la preuve de leur vie intense dans l'Au-delà ; ils nous pressent de les entendre, cherchent à prouver leur présence, veulent rassurer ceux qu'ils ont laissés seuls. Aidons-les de nos facultés, de notre bonne volonté. Recherchons nos frères, ne fermons pas nos réunions à double tour, accueillons ceux qui veulent savoir, comprendre ; quels qu'ils soient ils sont nos frères et notre devoir est de les aimer. Qu'importe si la foi à laquelle ils appartiennent nous méconnaît et nous condamne ! Si ceux qui recommandent la méfiance envers nous assistaient à nos réunions ils s'apercevraient de leur erreur. C'est parce qu'ils ne nous connaissent pas qu'ils se méfient de nous ; c'est parce qu'ils n'ont pas entendu nos guides célestes qu'ils nous croient en communication avec le démon. La paix va venir douce et consolante ; qu'elle soit pour tous !... Ouvrons nos cœurs à tous nos frères, même à ceux qui ne nous aiment pas ! Ouvrons-leur aussi nos séances ; ne nous occupons pas de ce qu'ils ont cru ou croient ; dès l'instant qu'ils veulent connaître le spiritisme donnons-leur-en les moyens. Ne faisons pas de petites chapelles d'où telle ou telle philosophie doive être exclue... Ouvrons grandes les portes de notre foyer spirite. Que chacun de nos frères puisse venir s'y réchauffer, s'y instruire, s'y sentir aimé. Que la famille spirite grandisse tous les jours, que chacun de nous amène ceux qu'il aura rencontrés dans la vie désemparés et souffrants ! Qu'avec la paix féconde et réparatrice viennent la fraternité et la charité ! Le maître Allan Kardec nous a donné pour devise : « Hors la Charité point de salut ! » Nous ne sommes pas spirites si nous ne sommes pas charitables. Nous ne sommes pas spirites quand nous n'accueillons pas favorablement l'un de nos frères qui vient peut-être sincèrement à nous. Nous perdons notre titre enfin toutes les fois que devant nous, nous laissons attaquer un absent. La vraie charité ne consiste pas seulement à faire des œuvres philantropiques ; elle est blessée dès qu'on frappe un frère ou qu'orgueilleusement on cherche à se faire valoir à ses dépens. Soyons donc bons tout simplement et si la vraie bonté remplit nos cœurs nous serons bienveillants et charitables, consolants et fraternels.

25 novembre 1918.

B. Jouaux.

La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

(Suite)

Fréquemment, la substance sort de la surface du corps du médium sous une forme invisible et impalpable, sans doute à travers les mailles de son vêtement, et se condense à la surface de ce dernier. On voit alors comme une tache blanche se former sur le sarrau noir, au niveau de l'épaule, de la poitrine ou des genoux. La tache grandit, s'étale, puis elle prend les contours ou les reliefs d'une main ou d'un visage. Quel que soit son mode de formation, le phénomène ne reste pas toujours en contact avec le médium. On l'observe souvent tout à fait en dehors de lui.

L'exemple suivant est typique à cet égard :

« Une tête apparaît tout à coup, à environ 75 centimètres de la tête d'Eva, au-dessus d'elle et à sa droite. C'est une tête d'homme, de dimension normale, bien formée, avec ses reliefs habituels. Le sommet du crâne et le front sont parfaitement matérialisés. Le front est large et haut ; les cheveux taillés en brosse et abondants, châtains ou noirs. Au-dessous des arcades sourcillières, les contours s'estompent ; on ne voit bien que le front et le crâne.

« La tête se dérobe un instant derrière le rideau ; puis reparaît dans les mêmes conditions ; mais la face, incomplètement matérialisée, est masquée par un rideau de substance blanche. J'avance la main ; je passe mes doigts à travers les cheveux touffus et je palpe les os du crâne... Un instant après, tout avait disparu. »

Les formations manifestent donc une certaine autonomie, et cette autonomie est physiologique autant qu'anatomique.

Les organes matérialisés ne sont pas inertes, mais biologiquement vivants. Une main bien constituée, par exemple, a les capacités fonctionnelles d'une main normale. J'ai été, maintes fois, intentionnellement touché par une main ou saisi par des doigts.

Les formations organiques bien constituées, ayant toutes les apparences de la vie, sont assez rares avec Eva. Le plus souvent, il s'agit de formations incomplètes. Le relief manque fréquemment et les formes

sont plates. Il arrive qu'elles sont partiellement plates ou partiellement en relief. J'ai vu, dans certains cas, une main ou un visage apparaître plats, puis, sous mes yeux, prendre les trois dimensions, soit partiellement, soit complètement. Les dimensions, dans le cas de formations incomplètes, sont quelquefois plus petites que nature. Ce sont parfois de véritables miniatures.

Il y a toutes les transitions possibles entre les formations organiques complètes et incomplètes : et les changements, encore une fois, s'effectuent souvent sous les yeux des observateurs.

A côté de ces formations complètes ou incomplètes, il faut signaler une catégorie bizarre de formations. Ce sont moins des organes que des imitations plus ou moins réussies ou plus ou moins grossières d'organes. Ce sont de véritables simulacres. On peut observer tous les simulacres, simulacres de doigt, n'ayant de cet organe que la forme générale, sans chaleur, sans souplesse, sans articulations ; des simulacres de visages, semblant des images, des découpages ou des masques ; des touffes de cheveux adhérentes à des formations indéfinies, etc.

Les simulacres, dont l'authenticité métapsychique est indéniable (et ce point est capital), ont déconcerté et troublé maints observateurs. « On dirait, s'écriait M. de Fontenay, qu'une sorte de génie malfaisant se moque des observateurs ! »

En réalité, ces simulacres s'expliquent facilement. Ils sont le produit d'une force dont le rendement métapsychique est médiocre, qui dispose de moyens d'exécution plus médiocres encore et qui fait ce qu'elle peut. Elle réussit rarement, précisément parce que son activité, orientée hors de ses voies habituelles, n'a plus la sûreté que donne, dans l'acte physiologique, l'entraînement biologique normal.

Il faut noter d'ailleurs, pour bien comprendre ce qui se passe alors, que la physiologie normale présente elle-même parfois aussi ses simulacres. A côté des formations organiques bien venues, des productions fœtales accomplies, il y a des fausses couches, des monstruosités, des représentations aberrantes. Rien de plus curieux, à cet égard, que ces néoplasies bizarres, appelées kystes dermoïdes, dans lesquelles on retrouve des cheveux, des dents, des organes divers, des viscères et même des formations fœtales plus ou moins complètes. Comme la physiologie normale, la physiologie dite supranormale a ses produits bien venus et ses produits avortés, ses monstruosités, ses productions dermoïdes. Le parallélisme est complet.

Un phénomène aussi curieux, au moins, que l'apparition des for-

mations matérialisées, c'est leur disparition. Cette disparition est parfois instantanée ou quasi-instantanée. En moins d'une seconde, la formation, dont la présence avait été constatée par la vue et le contact, disparaît.

Dans d'autres cas, la disparition se fait par degrés. On observe le retour à la substance originelle puis la résorption de la substance dans le corps du médium, comme elle en était sortie et avec les mêmes modalités. Dans d'autres cas enfin, on voit la disparition se faire peu à peu, non par retour à la substance, mais par diminution progressive des caractères sensibles. La visibilité de la formation diminue lentement ; les contours de l'ectoplasme pâlissent, s'effacent et tout disparaît.

Pendant tout le temps que dure le phénomène de matérialisation, la formation est en rapport physiologique et psychologique évident avec le médium. Le rapport physiologique est parfois appréciable sous forme d'un mince cordon de substance qui relie la forme au médium et qu'on peut comparer au cordon ombilical qui relie l'embryon à la mère. Même lorsqu'on ne voit pas le cordon, le rapport physiologique est toujours étroit. Toute impression reçue par l'ectoplasme se répercute au médium et réciproquement. L'extrême sensibilité réflexe de la formation se confond étroitement avec celle du médium. Tout prouve, en un mot, que l'ectoplasme, c'est le médium même, partiellement extériorisé. Je ne parle, bien entendu, qu'au point de vue physiologique, car je n'envisage pas ce soir le côté psychologique pur de la question.

Mesdames et Messieurs, nous voilà arrivés à la partie la plus importante et la plus difficile de notre tâche. Il s'agit d'aborder le problème unique que posent la physiologie normale comme la physiologie dite supranormale. Il ne saurait s'agir, bien entendu, de prétendre, en quelques mots et dans le cadre d'une conférence, définir ce qu'est la vie ! Notre ambition, et elle est grande encore, consistera simplement à poser nettement les termes du problème.

Le premier terme est relatif à la constitution même de la matière vivante. L'examen de la physiologie supranormale confirme à ce point de vue l'examen approfondi de la physiologie normale : ils tendent tous deux à établir la conception de l'*unité de la substance organique.* Dans nos expériences, nous avons vu, avant tout, s'extérioriser du corps du médium une substance unique, amorphe, d'où dérivaient ensuite les diverses formations idéoplastiques. Cette substance unique, nous l'avons vue maintes fois, je le répète, s'organiser sous nos yeux, se transformer sous nos yeux. Nous avons vu une main sortir d'un amas de substance ; une masse blanche devenir un visage ; nous avons vu, en quelques ins-

tants, la représentation d'une tête faire place à la représentation d'une main ; nous avons pu, par le témoignage concordant de la vue et du toucher, percevoir le passage de la substance amorphe inorganique à une représentation formelle organique ayant momentanément tous les attributs de la vie, représentation complète, en chair et en os, suivant l'expression populaire. Nous avons vu ces représentations disparaître, se fondre en la substance originelle, puis se résorber en un instant dans le corps du médium. Donc, dans la physiologie supranormale, il n'y a pas, comme substratum des formations organiques diverses, des substances diverses, substance osseuse, musculaire, viscérale, nerveuse, etc. ; il y a simplement de la substance, la substance unique, base, substratum de la vie organisée.

Dans la physiologie normale, il en est exactement de même ; mais cela est moins apparent. C'est cependant évident dans certains cas. Le même phénomène, nous l'avons dit, qui se passe dans le cabinet noir des séances, se passe dans la chrysalide close de l'insecte. L'histolyse réduit ses organes et ses parties diverses en une substance unique, substance destinée à matérialiser les organes et parties diverses de la forme adulte. C'est le même phénomène dans les deux physiologies.

L'assimilation est légitime et elle est complète.

A cette conception de l'Unité de matière organique, on ne saurait rien opposer, sinon des apparences.

L'apparence de la physiologie banale, de l'expérience journalière d'abord ; cette apparence ne prouve rien et nos observations démontrent précisément qu'elle est purement illusoire. Puis il y a l'apparence physico-chimique. Elle est tout aussi trompeuse.

Sans doute, les analyses de la substance manquent. L'impossibilité morale de faire subir au médium, extériorisant sa substance, une amputation qui pourrait le blesser ou le tuer, nous arrêtera toujours. Nous ignorons donc la constitution exacte de cette substance. Est-elle décomposable en les différents corps simples que l'on trouve dans le corps de l'être vivant, carbone, oxygène, hydrogène, azote, fer, phosphore ?... Réalise-t-elle l'unité atomique absolue ? Nous n'en savons rien. Peu importe. Ce qui est essentiel, c'est qu'elle réalise l'unité biologique.

Conclusion : *Tout se passe en biologie comme si l'Etre physique était essentiellement constitué par une substance primordiale unique dont les formations organiques ne sont que de simples représentations.*

L'unité essentielle de la substance organique est ainsi le premier terme du problème de la biologie.

Le deuxième terme est inclus dans la nécessité *d'admettre l'existence d'un dynamisme supérieur,* organisateur, centralisateur et directeur.

La nécessité de cette notion ressort de toutes nos connaissances physiologiques.

Nous avons dit que seule la notion de ce dynamisme permet de comprendre l'organisation vitale, la forme spécifique, l'édification de l'organisme, le maintien de la personnalité et les réparations organiques. Nous avons vu surtout la notion de ce dynamisme supérieur imposé par l'étude du développement embryonnaire et post-embryonnaire et spécialement par l'étude des métamorphoses. Enfin nous l'avons vu définitivement et absolument démontrée par les dématérialisations et rematérialisations de l'insecte dans sa chrysalide ou du médium dans le cabinet noir.

Là plus de doute, plus de discussion possible : les faits prouvent que les molécules constitutives du complexus organique n'ont pas de spécificité absolue ; que leur spécificité relative leur vient uniquement du moule dynamique ou idéal qui les conditionne, qui en fait de la substance viscérale, musculaire, nerveuse, etc., et leur attribue une forme, une situation et une fonction définies.

Tout se passe, en un mot, dans la physiologie normale ou supranormale, comme si le complexus organique était édifié, organisé, dirigé et maintenu par un dynamisme supérieur. Et c'est là le deuxième terme du problème biologique.

(*A suivre.*) Docteur Gustave GELEY.

La Foi Spirite [1]

« Hors la Charité point de Salut » (A. Kardec)

A nos vénérés maîtres et en particulier à mon ami Henri Brun, auteur de la *Foi Nouvelle*.

Jamais, depuis Jésus, le monde de la terre
Qui compta plus d'un sage à la parole austère
N'entendit annoncer en verbe aussi concis
Aussi doux et divin, foi plus claire et plus belle
Que celle que grava de sa plume immortelle
Le maître Allan Kardec au Livre des Esprits.

(1) Dernière édition, revue, corrigée, augmentée.

Plus de bagne et d'enfer avec la foi nouvelle !
Plus de ce châtiment — la souffrance éternelle
Pour des crimes d'un jour — plus d'esprits condamnés
A ne jamais goûter la foi ni l'espérance,
Ni la bonté de Dieu, ni sa sainte clémence
Pour tous les repentirs même ceux des damnés.

Plus d'ombre et plus de mort, plus de néant stupide
Où s'abîment le monstre et la vierge candide,
Où vices et vertus ne sont que des mots creux,
Où s'engloutit la honte et disparaît la gloire,
Où du bien et du mal se perd toute mémoire,
Où martyrs et bourreaux se confondent entre eux.

Non Dieu, l'Etre adoré de toute la nature,
N'exclut de son amour aucune créature,
Il tient à notre vie et ne la brise pas.
Mais après toute vie il en veut une encore
Comme après chaque nuit une nouvelle aurore,
Où Justice et Destin nous suivent pas à pas.

Il veut qu'à lui tout monte et se transforme, et change ;
Que l'animal soit Ame et que l'Ame soit Ange ;
Pour ses enfants, bon Père, il veut la liberté
Mais en les entourant de guides invisibles
Dont les sages conseils leur rendront accessibles
Tous les degrés du bien et de la vérité.

C'est lorsque la science eut levé tous les voiles
Qui nous cachaient encor les mondes des étoiles
Que les morts à leur tour désertant les tombeaux,
Sont venus comme esprits prouver leur survivance
Et d'humanités sœurs annoncer l'existence
Que nous vivrons un jour en des mondes plus beaux.

C'est grâce au Périsprit ce double de notre être
Qui survit à la mort et ne peut disparaître
Qu'ils viennent jusqu'à nous dans le monde actuel.
Ce double chez nous tous est affiné sans cesse
Par l'évolution qui veut que tout progresse
Et les soins de l'Esprit qui cherche l'Eternel.

Le corps n'est que la forme où l'esprit vient renaître
Mais c'est par lui que l'homme apprend à se connaître,
A diriger sa vie et préparer son sort ;
Et s'il comprend l'amour, il combattra la haine ;
S'il prend comme un bienfait la douleur et la peine
Il saura triompher du mal et de la mort !

Car le mal et la mort sont choses transitoires
Qui servent seulement de but à nos Victoires !
Mais dès qu'ils sont vaincus, désormais plus heureux
Nous échappons sans peine au joug de la matière,
Et l'ombre devant nous fait place à la lumière
Qui nous découvre enfin le royaume des cieux.

Pour se bien pénétrer d'une telle croyance
Qu'il doit falloir de temps, de travaux, de science !
— Non, dit Allan Kardec « il faut la charité ! »
Rien que la charité, la pitié secourable
Pour le pauvre ignorant et l'humble misérable,
Pour tous un peu d'Amour, de Grâce et de Bonté.

— Mais comment acquérir cette vertu maîtresse ?
— En s'efforçant en tout de bien agir sans cesse ;
De ciseler son âme ainsi qu'un pur joyau,
D'être pour soi toujours rigoureux et sévère,
Mais envers son prochain juste et bon comme un frère,
Et prêt à partager sa peine et son fardeau.

En prêchant la foi pure aux méchants, comme aux autres,
Nous souvenant que Christ eut parmi ses apôtres
Judas, qu'il savait fourbe et prêt à le trahir,
Mais qui sentit bientôt après son acte infâme,
L'affreux poids du remords au trouble de son âme,
Et l'espoir du pardon grâce à son repentir.

Et puis vivons toujours avec les invisibles,
Nos maîtres, nos amis, nos guides si sensibles
A notre destinée et notre souvenir ;
Travaillant avec eux nous pourrons mieux comprendre
« Toute la loi » du Christ et saurons nous entendre
Pour préparer à tous un meilleur avenir.

Surtout ayons pitié des âmes égarées
Dans les noirs fonds du mal, et, cherchant éplorées
Une main qui les sauve ! Oh ! pour elles prions !
Et demandons lumière, espérance et courage,
Au Dieu qui donne à tous après un jour d'orage
Les feux de son soleil aux souriants rayons.

Voyons enfin plus haut dans la sphère infinie
Resplendir la Bonté, l'Amour et l'Harmonie ;
C'est un premier tableau de la félicité,
Que nous réserve à tous la Sagesse éternelle.
Aimons donc ! Aimons donc ! de notre âme immortelle
Ne cherchons le Salut que dans la Charité.

Octobre 1918. ALGOL.

Examen de quelques Faits supranormaux (1)

Les apparitions matérialisées

Les personnalités qui se communiquent par la table, la voix du médium ou l'écriture automatique parviennent, dans certains cas, à se rendre visibles en se matérialisant. Ces matérialisations sont diverses. Tantôt elles se réduisent à de simples attouchements ; tantôt on aperçoit des formes vaporeuses, indécises ; quelquefois c'est un doigt, une main, tout un bras ; plus rarement des têtes de défunts très reconnaissables ; exceptionnellement des corps entiers. On a l'impression qu'il se produit, comme dans les phénomènes intellectuels dont nous avons parlé, une élaboration pénible, au milieu de difficultés le plus souvent insurmontables, avec des résultats variés, depuis l'ébauche informe jusqu'à l'exécution perfectionnée des grands artistes. Il arrive même que ces personnalités laissent, indépendamment de leur photographie prouvant leur existence objective, des messages écrits par elles-mêmes sous les yeux des assistants, le moulage de leur main dans de la paraffine, une mèche de leurs cheveux ou un morceau de l'étoffe dont elles sont revêtues. Leur apparition est parfois rapide comme l'éclair ; d'autres fois elle se prolonge pendant des heures ; puis elles s'évanouissent tout à coup ou progressivement, sans qu'il en reste la moindre trace. Elles ont tous les caractères de personnes distinctes, un cœur qui bat, le don de la parole, la faculté de se mouvoir, un véritable organisme. Impossible de les confondre avec le médium, puisque, celui-ci étant immobilisé sur son siège par des liens solides, on les voit, aux grands jours, se succéder dans une même séance sans interruption, différentes de taille, de visage, de sexe, d'âge, de costume. Elles causent même avec le médium quand il n'est pas endormi. Citons des faits.

Allez à la page 194 du livre de Crookes, *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, vous y lirez ceci : « J'ai la certitude la plus absolue que mademoiselle Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leur corps. Plusieurs marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est là sous mes yeux, et qu'elle m'avait

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre et Décembre 1918.

permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré. » Plus loin, à la page 195 : « ... Se penchant sur elle (le médium), Katie la toucha et lui dit : « Eveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que « je vous quitte maintenant ! » Mlle Cook s'éveilla et, toute en larmes, elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le « puis pas ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à Mlle Cook. Pendant quelques minutes, elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de Mlle Cook l'empêchèrent de parler... »

Ouvrez maintenant l'ouvrage du Dr Chazarain, *Matérialisations peu connues*, à la page 62, vous y trouverez cette attestation formelle au sujet de l'esprit Firmin apparu dans la séance du 17 juillet 1883 : « ... Trois formes matérialisées se montrent : celle de Firmin d'abord qui, à l'occasion de la fête de Mme Bablin (le médium), la sainte Madeleine, voulut laisser un souvenir de cette journée sous la forme d'une poésie, comprenant quatre strophes et vingt-six vers, ce qui ne veut pas dire que c'est lui qui en est l'auteur. Les assistants (ils étaient au nombre de dix-huit) ne peuvent dire qu'une chose, c'est qu'ils ont vu Firmin l'écrire et que l'écriture ressemble assez à celle du médium, mais en étant plus hardie et plus rapide. Avant de prendre le crayon, Firmin avait porté la table du cabinet au milieu du cercle et, s'étant mis à genoux, il avait essayé d'écrire dans cette position. Mais, ne s'y trouvant pas probablement à son aise, ou voulant peut-être produire un nouveau fait, il rapporta la table dans le cabinet, pour revenir de suite dans le cercle, et, s'y étant agenouillé, il écrivit, suivant son habitude, en tenant son papier appuyé sur le parquet. Ayant terminé sa communication, il plaça la feuille de papier sur sa tête et se promena ainsi un moment ; puis il jeta le papier à terre et rentra dans le cabinet... » A la fin de cette séance, examen fait des liens du médium, les nœuds furent trouvés intacts.

Pour augmenter encore notre étonnement, si c'est possible, recourons au livre si curieux d'Aksakow: *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium*. Nous y recueillons, à la page 72, le témoignage suivant de M. Seiling, professeur de technologie mécanique, de l'enseignement général des machines et de cinématique à l'Ecole polytechnique de Helsingfors. Mme d'Espérance avait donné, en 1893, dans cette ville de la Finlande, des séances de matérialisation. « ... Plus tard, il se montra dans la même fente du rideau une forme entière et lumineuse dont la figure ne pouvait cependant être reconnue. Il me fut

permis de couper un morceau du voile de cet Esprit... Ce tissu est un crêpe blanc d'une extrême finesse et de pure soie, ce que j'ai établi par un examen microscopique et chimique... »

Ces fantômes ont donc laissé entre les mains de l'illustre Crookes, du docteur Chazarain et du professeur Seiling une boucle de cheveux, une page d'écriture et un fragment d'étoffe. Sont-ils une création du subconscient ? On connaît le phénomène du dédoublement dont il existe en psychisme des exemples mémorables, ceux d'Emilie Sagée et de Robert Bruce notamment : il consiste dans une extériorisation du corps fluidique du médium s'en allant, à des distances parfois considérables, alors que le corps matériel reste ordinairement inerte dans le sommeil. Le médium et le double se ressemblent ; ici, impossible de confondre les fantômes avec le médium, puisque, celui-ci étant immobilisé sur son siège, on les voit se succéder très différents les uns des autres. Il faudrait, pour s'en tenir à l'hypothèse du subconscient, supposer que le médium, capable de s'extérioriser sous des formes changeantes, est investi des pouvoirs de la divinité ; il crée des êtres animés qui n'ont avec lui aucune ressemblance et reproduisent parfois les traits de défunts ; non seulement il les fait parler, mais encore il cause avec eux, en exprimant des idées et des sentiments opposés aux leurs ; enfin, pour mettre le comble à ces phénomènes déjà si prodigieux, il les dote de vêtements et de cheveux dont on conserve des échantillons. Tous ces détails se réunissent, dans une action plus ou moins prolongée, de manière à produire l'impression d'une personnalité vivant de sa vie propre, et cette personnalité, très distincte en apparence, ne serait qu'une émanation du médium dont le subconscient façonne, pendant quelques instants, avec la maîtrise d'un artiste incomparable, une statue douée d'intelligence et de volonté, et si objective qu'on la photographie ! La puissance plastique du subconscient n'a-t-elle pas, à ce degré supposé de réalisation, un air fabuleux qui prédispose en faveur du spiritisme ? On invoque le sens commun contre celui-ci et ses adversaires sont obligés, pour le combattre, de recourir aux imaginations les plus absurdes ; ils évitent les désincarnés et vont à la rencontre de fantômes plus étranges.

Il est assurément loisible d'inventer toutes sortes d'hypothèses ; il arrive qu'en argumentant sur les sujets les plus épineux, on se familiarise avec des idées qui, au premier abord, vous avaient rebuté ; l'invraisemblance de la veille devient ainsi la vérité du lendemain, parce que les choses vous apparaissent d'un autre point de vue. Il serait sage néanmoins, quand on a le choix entre deux opinions opposées, d'accorder la préférence à celle qui est la plus conforme au bon sens, dans le

cas présent au spiritisme, malgré la réputation d'insanité que lui font libéralement des juges aveuglés par le sens commun. En effet, lorsqu'on se trouve en présence d'une personnalité ayant, dans sa constitution physique et intellectuelle, des traits qui la séparent essentiellement d'une autre, il est rationnel de ne pas l'imaginer identique avec elle. Mais, pour s'y résoudre dans la question qui nous occupe, il faudrait, en reconnaissant la possibilité de la survivance, conserver la pleine indépendance de son jugement.

Que nous dit le spiritisme ? On se désincarne pour continuer de vivre, non à l'état de pur esprit, mais avec un organisme subtil que nous verrions, si nous avions d'autres yeux, se détacher définitivement du corps dans la crise suprême de l'agonie. Le désincarné est présent dans une séance de matérialisation avec une forme déterminée, quoique invisible, capable, s'il est servi par un bon médium, d'impressionner les sens des assistants ainsi que la plaque photographique.

Dans l'ouvrage susmentionné d'Aksakow, il est parlé d'un cas signalé pour la première fois et qui se produit généralement à des degrés moindres sans être remarqué : il s'agit d'une dématérialisation partielle du médium. « Vers la fin de la séance qui avait duré environ deux heures et demie, dit l'ingénieur Seiling, page 59, Mme d'Espérance à la gauche de laquelle j'étais assis, donc tout près du cabinet, me pria de tâter le siège de sa chaise, mais en me laissant guider la main. *Elle conduisit alors ma main par-dessus tout le siège*, et, à mon grand étonnement, sans que j'aie rien perçu de la partie inférieure de son corps, tandis que je pouvais voir et sentir la robe étendue sur la chaise. Retourné à ma place, je vis Mme d'Espérance, durant un bon quart d'heure, en apparence comme si elle était assise sur la chaise, avec, toutefois, la partie inférieure de son corps manquante, de manière que la robe pendait à angle droit sur le bord du devant de la chaise. » Le médium avait perdu momentanément une partie de son corps, pendant que l'Esprit apparaissait, d'où il est permis de conclure que la matérialisation plus ou moins complète de l'Esprit était en corrélation avec la dématérialisation partielle du médium.

Comment l'Esprit parvient-il à s'assimiler les éléments que lui fournit le médium ? Le phénomène se produit sans que nous ayons, dans notre condition présente, aucun moyen de constater les diverses phases de sa réalisation. L'air humide se condense en vapeur, devient liquide et se transforme en glace dure comme le roc, pour retourner, sous l'influence de la chaleur, à l'état d'invisibilité. Vous parviendriez difficilement à convaincre de la vérité de ces faits un habitant de la zone torride qui n'aurait jamais entendu parler de pays où, les gelées venues, on tremble

de froid. Nos savants négateurs des apparitions matérialisées, quand ils se prononcent péremptoirement sur des choses qu'ils ignorent, ne ressemblent-ils pas un peu à cet humble sauvage ? S'il était donné à celui-ci de les voir dans leur laboratoire appliqués à certaines expériences de physique ou de chimie, il les prendrait naïvement pour des êtres presque divins : cependant comme ils ont souvent peu de prestige aux yeux les uns des autres ! ces pontifes se permettent entre eux des privautés assaisonnées de malice dont le vulgaire, qui les contemple d'en bas, n'a pas le moindre soupçon. Il se figure que ce personnage occupant une situation officielle, renommé pour ses livres, décoré et représentant bien, doit parler de tout avec compétence, ce qui n'est pas le cas, car un homme vraiment supérieur, avec sa faculté d'approfondir les sujets, voit mieux qu'un obtus bourgeois les bornes de son intelligence et se considère, jusqu'à la fin de ses jours, comme un écolier. Aussi se gardera-t-il d'écarter avec mépris, uniquement parce qu'elles sont nouvelles et qu'elles ne rentrent pas dans le cercle de ses connaissances, des opinions professées par des esprits sérieux et éminents. On est si exposé à se déjuger, quand on juge avec parti-pris ! Que de choses maintenant admises dont on déclara jadis l'impossibilité ! Il est sans cesse question de la matière ; on la voit, on la touche ; savons-nous ce qu'elle est au fond ? Nous n'en connaissons que les impressions produites par elle sur nos sens qui, s'ils étaient constitués autrement, nous la feraient apparaître sous des aspects différents. Elle est susceptible de passer par toutes sortes d'états, en une série de transitions dont nous voyons quelques effets, sans apercevoir la ligne continue qui les relie dans une solidarité profonde, et il est logique de supposer que des phénomènes supranormaux pour nous ne le seraient pas, si nous avions des sens perfectionnés.

De ce point de vue, le spiritisme revêt un caractère rationnel. Nous en viendrons même, par un examen attentif du subconscient, à comprendre que celui-ci mène directement à celui-là.

(*A suivre.*) Alfred BÉNÉZECH.

NÉCROLOGIE

On nous annonce la désincarnation de J.-Camille Chaigneau, bien connu dans notre monde spirite pour ses travaux littéraires et son dévouement à la Cause que nous servons. Pendant longtemps il a collaboré à *La Revue Spirite*. Ecrivain convaincu, poète inspiré, on peut

dire que, durant toute son existence terrestre, il a mené le bon combat, et que son action incessante en faveur de notre doctrine, a contribué, pous une bonne part, au grand mouvement spiritiste qui se produit aujourd'hui.

Camille Chaigneau a publié entre autres un beau volume : *Les Chrysanthèmes de Marie*, qui renferme de fort belles communications médianimiques, et donne des détails très intéressants sur les circonstances dans lesquelles il retrouve un être cher auquel l'avaient uni, dans une vie antérieure, les liens d'une grande et vive affection. Cet être cher, cet Esprit à qui il appartient depuis des siècles et à qui il doit appartenir dans l'éternité, c'est *Marie*. Des espaces éthérés où elle réside, elle est venue se communiquer à lui et lui apporter des fleurs qui sont des souvenirs d'autrefois : *Voulez-vous le lui dire ?* demande-t-elle au médium qui, en transmettant le message à Camille Chaigneau ajoute : « Cette question est charmante ; vous devriez faire une poésie sur ces mots. » Et Camille Chaigneau, en effet, écrit, sur ces mots : *Voulez-vous le lui dire ?* une poésie plus charmante encore, où l'on peut lire la strophe suivante faisant allusion aux chrysanthèmes que *Marie* lui avait apportés :

Dans un vase j'avais des fleurs,
Le temps emportait leurs couleurs,
Le temps qui nous déchire !
O mes pauvres joyaux flétris,
Chrysanthèmes je vous chéris,
Voulez-vous le lui dire ?

Et chacune des huit strophes se termine, fort gracieusement, par le même vers.

D'autres poésies ont été dictées par *Marie* elle-même, à l'état d'incarnation.

En voici un spécimen :

Mon bien aimé, si par hasard
Dans les ténèbres ton regard
Aperçoit une forme blanche,
Je t'en prie, oh ! ne doute pas,
Et prononce mon nom tout bas,
Car c'est mon âme qui se penche,
Qui se penche et te tend les bras.

J.-Camille Chaigneau est passé doucement dans l'Au-delà, sans souffrance, le samedi matin 14 décembre dernier. Nous sommes tout avec sa famille dans l'épreuve qu'elle vient de subir, mais nous avons

la ferme conviction qu'il ne nous a pas abandonnés pour longtemps dans la lutte que nous soutenons pour le triomphe des idées qui lui étaient chères, et que souvent il reviendra parmi nous prendre sa part du bon combat.

LAUSER.

Souscription pour le Syndicat des Pauvres

Dernier total	2.333 fr. 80
M. Busson.	3
Un lecteur de la R. S..	5
Mlle S. de Faget.	1 fr. 05
Mme Borderieux.	1
Mme Briouze	5
Mme Pasquin	1
Anonyme.	5
M. R. Taillefer.	5
M. Passajou.	10
Mme Sauvé	1
M. A. Barbier	2
Anonyme.	10
Mme E. Charles	5
Anonyme.	10
—	5
M. J. Philipson.	2 fr. 50
M. R. L.	20
Un groupe de Rouen	20
M. Louis Z.	10
TOTAL GÉNÉRAL	2.455 fr. 35

Liste de Mme Carita Borderieux. 23, rue Lacroix, Paris (XVIIe).

CORRESPONDANCE

RÉGINE. — L'idée est bonne, mais la forme est quelque peu défectueuse. Si vous persistez dans votre résolution de faire de la poésie, consultez un traité de versification. Nous vous recommandons celui de P.-M. Quitard. (*Dictionnaire des Rimes*, nouvelle édition. Garnier frères, éditeurs.)

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

62e ANNÉE FÉVRIER 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

oOo

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

oOo

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ – POINT DE SALUT

Triomphe de la Vérité

Au moment où le monde invisible pénêtre de tous côtés dans notre domaine terrestre, où son influence se fait sentir dans tous les milieux, où il inspire le plus apparemment les conducteurs de peuples et les guide sûrement dans la voie qu'ils doivent suivre pour le plus grand bien de l'Humanité ; au moment où il manifeste sa mystérieuse puissance en faisant répandre la bonne parole, comme à leur insu, par ceux-là même qui paraissaient en être les plus éloignés, il est intéressant de jeter un coup d'œil en arrière pour se rendre compte de la rapidité avec laquelle les progrès se sont accomplis.

C'est en pleine guerre que le mouvement a commencé en s'accentuant chaque jour davantage jusqu'à la grande victoire.

La Victoire ! Tout l'effort fut, dès le début, porté de ce côté. Mais combien l'on se rend compte, aujourd'hui, que ce n'était là qu'un acte préparatoire, le moyen qui devait nous conduire au but. Il s'agissait en effet, tout d'abord, de nous préserver de l'affreuse chute dans les ténèbres ; de ne point laisser éteindre les flambeaux de justice et de vérité qui devaient éclairer le monde terrestre dans sa marche ascendante, et le conduire, à travers tous les obstacles, vers le règne de la Fraternité.

Le but a été atteint. Un passé de larmes et de sang finit avec cette atroce guerre. Au-dessus de tout, monte, comme un soleil resplendissant sur les derniers nuages noirs de la tempête, notre lumineuse doctrine qui doit tout régénérer. Les temps sont venus. Une ère nouvelle commence.

Oui, le monde invisible nous envahit, il nous submerge. Nos chers morts interviennent partout, menant avec nous le bon combat. Ils sont « *à nos cotés toujours* », ainsi que le demandait dans son numéro du 1er janvier *L'Homme Libre*, après avoir rappelé que *l'humanité se compose de plus de morts que de vivants*, et que *nous sommes gouvernés par les morts.* »

Le matérialisme s'effondre et, en même temps que lui, disparaissent les derniers vestiges des superstitions que les religions, pour arriver à leurs fins d'insatiable domination, avaient entretenues dans l'esprit humain pendant une longue suite de siècles. Partout, sous l'action de nos chers Invisibles, se produisent des évènements qui paraissent inexplicables à ceux dont les yeux ne sont pas encore ouverts à la lumière de la Vérité, mais que nous voyons se dérouler, nous, avec une joie profonde et une confiance que rien ne saurait ébranler, car chaque jour, nous faisons un nouveau pas en avant dans la voie des réalisations. Nous voyons venir à nous, entraînés par un enchaînement de circonstances provoquées par nos amis de l'Au-delà, des négateurs hier encore irréductibles et qui paraissent parfois un peu surpris eux-mêmes de leur évolution. Certains livres qui, il y a quelques années à peine, avaient paru d'une trop grande hardiesse à quelques trop timides chercheurs, apparaissent maintenant, aux yeux des mêmes critiques, comme notoirement insuffisants. M. Maeterlinck lui-même se trouve ainsi quelque peu en retard, et d'ailleurs, son *Hôte Inconnu*, au moment où il le présenta au public, était déjà parfaitement *connu* de bon nombre de ses lecteurs. La plupart des faits que cet auteur attribue à la télépathie, à des hallucinations de la mémoire, aux *images* du docteur Osty ou au subconscient, ont une autre source qu'il n'est plus possible d'ignorer.

M. Maeterlinck, tout en repoussant « l'hypothèse » spirite, paraît cependant assez perplexe à certains moments — « Il faut avouer » — dit-il — « qu'en étendant ainsi notre incrédulité, il devient bien difficile aux morts de faire connaître leur existence. » Et il déclare remarquable que certaines manifestations aient ébranlé les savants les plus froids, les plus hostiles aux influences de l'Au-delà. Il cite, « entre mille », le troublant mais inattaquable rapport du professeur Bottazzi intitulé : *Dans les régions inexplorées de la biologie humaine. Observations et expériences sur Eusapia Paladino.* « Il y eut rarement » — ajoute-t-il encore — « dans le domaine médianimique ou spirite, expériences conduites avec une méfiance plus ombrageuse, une rigueur scientifique plus implacable. Lorsque, dans le petit laboratoire de physiologie de l'université napolitaine, aux portes sévèrements cadenassées et scellées, toute possibilité de fraude étant pour ainsi dire mathématiquement exclue, apparurent soudain des mains pâles, diaphanes et intelligentes, qui faisaient fonctionner les appareils destinés à enregistrer leurs attouchements, surtout lorsque s'éleva d'entre les rideaux du cabinet médiumnique le profil d'une tête noire qui demeura visible durant plusieurs secondes et ne se retira qu'épouvantée elle-même, semble-t-il, par les exclamations d'étonnement arrachées à ce groupe de savants qui pourtant s'attendait à tout ; le professeur Bottazzi avoue — ce sont ses propres termes, mesurés comme il sied à la science, mais significatifs — *qu'il éprouva dans tout son corps un frémissement* (1). »

Tout cela n'empêche pas M. Maeterlinck de trouver les disciples d'Allan Kardec « un peu trop crédules ! » Disons en passant que nous ne voyons pas très bien la différence qu'il cherche à établir entre ces derniers et les « spirites scientifiques ». « Scientifiques » tous les spirites le sont ! Allan Kardec n'a jamais exclu la science des études spiritistes ; au contraire, il a souvent répété que notre doctrine devait se perfectionner sans cesse et bénéficier de tous les progrès.

M. Maeterlinck qui, lui, s'efforce de ne pas paraître trop crédule, demande si les désincarnés sont plus intelligents « que lorsqu'ils habitaient leur chair. S'ils disposent de connaissances, de facultés plus étendues que les nôtres. »

Les spirites les moins éclairés savent parfaitement qu'il ne suffit pas de passer dans l'Au-delà pour posséder, *ipso facto*, la connaissance de toutes choses. Nous n'emportons avec nous, de l'autre côté, que ce que nous possédons, ce que nous avons acquis, et nos dispositions, nos tendances, notre esprit, restent absolument les mêmes, jusqu'à ce, du

(1) *L'Hôte Inconnu*, 10e mille, pages 23 et 24.

moins, que nous ayons accompli de nouveaux progrès. C'est tout simplement la *vie* qui se continue — sans notre enveloppe matérielle sans doute — mais telle qu'elle se manifestait, spirituellement, pendant que nous étions encore emprisonnés dans notre chair. Si on ne perdait pas cela de vue, on se montrerait moins surpris des communications frivoles, insipides, qui nous arrivent parfois de certains incorrigibles bavards de l'Au-delà.

M. Maeterlinck admet la médiumnité même chez les animaux. Si elle ne devait servir qu'entre un être quelconque et son subconscient, quelle serait son utilité ? Ce qu'il y aurait de plus ridicule ne serait-ce pas que, pour communiquer *avec lui-même* (!) l'homme eût besoin de l'intermédiaire d'un *médium*!

Et les choses qui sont également inconnues du *médium* et de l'expérimentateur, les choses qui dépassent parfois et de beaucoup les limites de leur savoir ou de leur entendement, d'où viendraient-elles alors ?

On trouve, dans le livre de M. Maerterlinck, bien des preuves de l'intervention des désincarnés dans notre existence terrestre. L'auteur n'a pas voulu les voir. Ses yeux s'ouvriront prochainement. Comme l'homme dont il parle, sa grande intelligence *parvenue à un sommet d'où elle peut presque tout comprendre, va recevoir enfin un aide du dehors et entendre une voix qui n'est pas seulement l'écho de la sienne.* »

Nous pouvons faire la même prédiction au docteur Osty que M. Maeterlinck cite fréquemment. Le docteur Osty a publié un volume d'étude expérimentale, *Lucidité et Intuition*, qui est fort bien écrit et présente les résultats d'un labeur réellement important. Malgré l'aridité du sujet, la forme littéraire ne laisse pas d'en être attrayante et les considérations philosophiques ne font pas défaut. Mais l'auteur n'admet que la théorie du *miroir* et des *images*, de la *subconscience* ou des *hallucinations*. Et il est plein de douce commisération pour les spirites qui se laissent leurrer par de simples *représentations mentales*, et prennent trop facilement leur désir pour la réalité.

Cependant, le docteur Osty rapporte le fait suivant qu'il ne nous paraît pas bien aisé de faire entrer dans son système *d'images mentales* : »

« Mme D..., sujet lucide à écriture automatique, s'étonna, à une certaine époque de sa viç, de voir, par moments, sa main tracer spontanément le mot R..., nom qu'elle n'avait jamais entendu et qui ne lui semblait avoir aucune signification. Pendant des mois, en plein milieu de ses occupations, soit que sa main fut posée sur une table, soit qu'elle se disposât à écrire quelque lettre, le même mot se traçait. Elle finit par considérer cela comme un tic psychique et n'y prit plus garde... Un soir, son mari lui annonça qu'il venait de signer, à l'improviste, un

engagement comme ingénieur à R..., petite localité de la province d'Oran.

Plus tard, ce fut *juin* que sa main se mit à tracer. Et Mme D... s'efforça alors, par écriture automatique, d'avoir l'explication de cette dâte. L'unique réponse à ses questions fut toujours : juin. Juin arriva et Mme D... eut la douleur de voir mourir son mari.

Puis, tôt après, sa main obstinément traça cette autre dâte : *mars*. On comprend quel fut alors l'affolement de cette malheureuse intuitive qui se demandait de quel autre terrible coup le destin allait la frapper. Croyant que sa main, dans l'écriture automatique, était l'esclave d'un esprit désincarné, elle adressa à l'entité occulte les plus pressantes supplications, implorant que lui fut épargnée l'angoisse de la mystérieuse menace. Et sa main, en réponse aux tortures du cœur, n'avait que ce seul mot : *mars*. L'époque fatidique et redoutée vint. Dans le même mois, Mme D... perdit sa fille et sa mère... »

Qu'on veuille bien remarquer qu'il s'agit de communications SPONTANÉES, et d'un médium à ÉCRITURE AUTOMATIQUE. Nous ne voyons pas du tout quel rôle joueraient ici les *images mentales*, ni quel *subconscient* elles pourraient représenter, Comme à M. Maeterlinck, nous nous permettrons de demander à M. le docteur Osty : D'OU vient donc la communication ?

Au surplus, pour ce qui concerne notre... crédulité, que le docteur Osty trouve par trop grande, nous avons ouï dire que des hommes tels que William Crookes, Lombroso, de Rochas, pour ne citer que ceux-là, s'étaient livrés à de longues recherches, à des expériences d'où toute possibilité de fraude avait été soigneusement exclue, et qu'ils avaient énergiquement conclu à la réalité des manifestations spirites. M. Maeterlinck et le docteur Osty doivent aussi avoir entendu parler de ces hommes-là ? D'où vient donc qu'ils les ignorent aussi profondément que s'ils n'avaient jamais existé ? Nous aurions bien aimé savoir s'ils pensent qu'ils aient pu être induits en erreur par une crédulité excessive, ou que la conclusion qu'ils ont tirée des résultats de leurs travaux ne soit pas autre chose que le produit d'une aberration !

Des expériences plus récentes encore viennent d'être faites par le docteur Geley qui, en présence du médecin-inspecteur général Calmette et de M. Jules Courtier, a pu obtenir et photographier de belles matérialisations, et qui conclut courageusement à la faillite *de la conception dite matérialiste de l'univers et de l'individu*.

***

Oui, le spiritisme triomphe de tous les sophismes et monte à l'horizon

resplendissant de clarté. L'ironique commisération, la fine raillerie et les sourires équivoques ont fait leur temps. Ceux qui essaient encore de discuter la réalité des manifestations spirites, se perdent dans des explications autrement inadmissibles que les faits qu'ils prétendent infirmer. Leurs efforts restent vains, ils ne remonteront pas le courant qui déjà les emporte et les submergera. Les hommes qui doivent organiser la situation nouvelle et conduire le spiritisme dans sa nouvelle voie, se lèvent de tous côtés : *L'Union Fraternelle des Spirites de France et des Colonies*, dont nous avions parlé, se réalise enfin. Selon le vœu d'Allan Kardec, un Comité Central de Direction, composé de personnalités représentant toutes les régions de la France, sera définitivement formé lorsque paraîtront ces lignes, et, sauf empêchement imprévu, convoqué à Paris pour y retenir, fin février, sa première réunion. Nous publierons la liste complète de ses membres dans notre prochain numéro. Ce Comité arrive à son heure ; les bonnes volontés ne manquent pas et on saura tirer le meilleur parti des avantages de la situation présente. On verra se créer, en outre, des groupements de savants chercheurs, d'hommes de science dont les travaux concourront au même but : la diffusion de la doctrine spirite.

Oui, l'impulsion est donnée, le mouvement se généralise. Selon une parole restée célèbre, la Vérité est en marche, rien ne l'arrêtera plus. M. Maeterlinck, le docteur Osty, tous ceux que n'immobilise pas un parti-pris aveugle, convaincus à leur tour comme l'ont été tant d'autres, viendront à nous, et tous ensemble, avec l'aide de nos amis de l'Au-delà, nous travaillerons à établir solidement une humanité nouvelle sur les bases de la Fraternité.

KERMARIO.

Du subconscient aux Esprits (1)

Le subconscient, dont certains se font une arme contre le spiritisme, ne serait-il pas destiné à devenir son allié ? Que signifient ces facultés latentes, les prodiges de la cryptomnésie, de la clairvoyance, de la psychométrie, de la télépathie, du dédoublement attestés par des savants ? C'est tout un monde nouveau dans lequel on fait des voyages d'exploration qui ont abouti déjà à des découvertes sensationnelles. Il est, semble-t-il, raisonnable d'imaginer que ce trésor

(1) Voir les numéros de mai, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918 et janvier 1919.

n'a pas été mis en nous comme une semence qui, chez de rares individus, produit avec intermittence des pousses ordinairement peu développées, l'immense majorité n'en soupçonnant même pas l'existence. L'être humain est une plante qui ne produit pas ici-bas tous les fruits dont elle contient le germe ; très riche sans le savoir, il a des virtualités qui, maintenant inactives, sont vraisemblablement destinées à manifester leur puissance, quand la désincarnation les aura libérées.

Parmi les phénomènes explicables sans l'intervention des morts, prenons celui des apparitions matérialisées des vivants, en nous reportant à l'exemple cité dans la mémorable relation de Stead, numéro d'août 1918. Il y est parlé d'une personne malade qui, endormie dans sa maison, sous l'influence d'un narcotique, apparaît dans un lieu de culte où elle reste, pendant toute la durée du service, bien en évidence, parfaitement reconnue par M. Stead et remarquée par des assistants qui ne la connaissaient pas.

Il a dû se détacher d'elle une forme reproduisant exactement ses traits qui, au point de départ était une matière subtile et, au point d'arrivée, est devenue une matière compacte en relation avec le corps charnel, néanmoins distincte de lui. Ce fantôme ouvre, pour entrer dans l'église, une porte ; il va s'asseoir près du chœur ; il prend un livre qu'on lui offre ; il se tient debout pendant le dernier chant ; il part avant la fin du service ; il donne les signes d'une personne qui poursuit un but, mais avec des empêchements, puisqu'il ne se conforme pas à toutes les exigences de la cérémonie, ayant l'air si malade qu'on redoute de le voir tomber sans connaissance. Ce corps fluidique, momentanément extériorisé, asservi au corps charnel où la maladie exerce des ravages, a apporté avec lui des facultés affaiblies. L'individu dédoublé se trouve donc simultanément en deux endroits. Etant éveillé, il avait peut-être regretté de ne pouvoir pas aller au culte et son esprit, resté actif pendant le sommeil, s'est transporté à l'église où la matérialisation a eu lieu, grâce aux éléments fournis par le corps charnel dont il restait solidaire et par certains membres de l'assemblée doués, à leur insu, de puissance médiumnique.

N'y aurait-il pas entre le phénomène des apparitions matérialisées des morts et celui des apparitions matérialisées des vivants une analogie ? Le corps fluidique en serait toujours la base, avec cette différence que, dans un cas, la matière est empruntée au vivant qui se dédouble, et, dans l'autre au médium.

On objectera que, le corps charnel cessant de vivre, le corps fluidique disparaît, d'où il résulte qu'un désincarné n'a plus aucun moyen de se montrer, puisqu'il ne reste absolument rien de la personne humaine.

La réponse nous est fournie par les phénomènes de table parlante, d'incorporation ou d'écriture automatique que nous avons analysés. Les cas Abraham Florentine, Evangélidès, Svens Stromberg, choisis parmi beaucoup d'autres non moins significatifs, se distinguent par un trait commun : il y est mentionné des choses totalement ignorées. Impossible, avec des prodiges d'ingéniosité, d'en découvrir la cause dans la mémoire latente, la transmission de pensée ou la télépathie ; on est donc obligé de recourir à une personnalité invisible qui prouve sa présence par la révélation de faits connus d'elle seulement. Or, cette manifestation intellectuelle ne provenant pas d'un cerveau matériel comme le nôtre, elle émane nécessairement d'un organisme fluidique, trop subtil pout être perçu par nos sens, capable cependant de se communiquer à nous par des moyens variés parmi lesqules la matérialisation est le plus impressionnant. Les phénomènes en apparence les plus dissemblables ont ainsi une commune origine, les uns dus au périsprit des vivants, d'autres à celui des désincarnés, en sorte que nous pourrions les comparer à des enfants d'un même père nés dans des hémisphères opposés.

Dans notre condition, inférieure quoique relativement élevée, nous n'apercevons pas la ligne continue qui relie ces deux mondes. Que de choses stupéfiantes ne distinguerions-nous pas, si nous avions des facultés différentes ou plus développées ! Représentez-vous une fourmi au sommet d'un coteau d'où le regard se promène sur la plaine somptueuse au printemps avec ses prairies, ses bosquets, sa rivière sinueuse aux reflets d'argent, ses maisons et ses clochers épars et la courbe immense de son horizon rayonnant sous le soleil. Très probablement son principal souci est, sous la poussée de l'instinct, de rapporter dans sa fourmilière, en vue de la saison mauvaise, une pâture quelconque, insecte ou grain. La splendeur du paysage ne l'émeut guère, pendant que vous êtes là contemplatif avec votre imagination d'artiste. Cette petite bête, affairée, agile, obstinément occupée de sa besogne, vit en réalité, quoique sur un même plan, dans un autre monde que vous. Serait-il injurieux de supposer, malgré notre prétention de tenir la première place parmi les créatures du bon Dieu, qu'il peut y avoir dans l'univers des êtres aussi supérieurs à nous que nous le sommes à une fourmi ? Disséminés à des distances incommensurables ou vivant à nos côtés, réels quoiqu'invisibles, ils ont de la nature une connaissance interdite à notre pauvre entendement. Notre savoir n'est en comparaison du leur qu'une ignorance de fat, à moins que notre insuffisance ne soit relevée par beaucoup de modestie. Des phénomèes supranormaux dont il vous répugne d'admettre l'authenticité, parce qu'ils ne cadrent

pas avec vos principes, sont pour eux normaux en ce sens qu'ils procèdent de lois nettement constatées. Ainsi envisagé, le merveilleux scientifique, qu'il vienne du subconscient des vivants ou de l'action des désincarnés, constitue dans son ensemble un seul domaine en deux parties contigües, avec un passage de l'une à l'autre.

Il n'est pas étonnant qu'en présence de ces faits des savants, après avoir longtemps hésité sur le seuil du spiritisme, se soient enfin décidés à y entrer, parce qu'il est plus conforme au bon sens que l'animisme. Il y a certes du mérite à ne pas se prononcer avec précipitation en des matières d'autant plus controverseés qu'elles choquent davantage une tradition réputée inviolable ; il y en a moins à rester indéfiniment sous le joug d'une opinion très controversable qui flatte un penchant invétéré.

Les doctes spirites arrivés lentement à la croyance sont, en raison même de leur prudence, garantis contre le découragement où tombent souvent les gens dépourvus d'esprit critique. Un grand nombre de ceux-ci adhérent au spiritisme avec exaltation et s'en détournent déconfits au bout de quelque temps. Communiquer avec les morts quoi de plus émouvant ! On assiste à des séances de table parlante, d'écriture automatique ou d'incorporation ; ces expériences prennent, dans l'imagination surchauffée des novices, un caractère sacré. Les moindres messages sont considérés par eux comme des échos de l'Au-delà, parce qu'ils n'ont aucun soupçon des merveilles du subconscient. C'est la révélation d'un monde plein de mystère et d'autant plus fascinateur. Cette ardeur ne tarde pas à tomber, à moins qu'elle ne soit entretenue par des phénomènes réellement convaincants. On voudrait obtenir des disparus quelque chose de plus que des banalités où leur personnalité ne s'accuse pas avec un relief satisfaisant ; il faudrait des preuves d'identité, des mots qui leur étaient familiers, le rappel de faits intimes auxquels on les reconnaîtrait sûrement, et, surtout, l'énonciation de détails ignorés dont une enquête démontrerait ensuite l'exactitude. La croyance indécise deviendrait alors une certitude triomphante qu'aucun insuccès ne pourrait ensuite ébranler. Malheureusement les communications de cette valeur sont aussi rares que les chefs-d'œuvre dans n'importe quel domaine où le génie domine isolé la foule des talents médiocres. Les grands médiums ne sont pas plus abondants que les grands artistes ; la plupart ne produisent que des ébauches de phénomènes dont on se lasse vite à cause de leur monotonie et de leur insignifiance, après avoir été émerveillé de leur nouveauté. Alors on se venge de sa déconvenue par l'abandon et quelquefois le dénigrement d'une doctrine qui n'a pas répondu à des espérances impétueuses et irréfléchies.

Vous n'éviterez cet excès qu'en vous plaçant, pour juger le spiritisme, à un point de vue plus rationnel. Les désincarnés ne sont pas ce que pense le vulgaire : ils ne disposent pas de connaissances illimitées pour répondre à toutes les questions, souvent saugrenues, qui leur sont posées, ni d'un pouvoir assez étendu pour se manifester à nous aussi aisément que nous le désirons, et, en leur demandant des faveurs qu'ils sont incapables de nous accorder, nous sommes la cause des déceptions dont nous nous plaignons. Saisissons donc le ridicule de ces exigences par lesquelles des naïfs abaissent au niveau de leur superstition une croyance grandiose. Songeons que, pour communiquer avec nous, ils luttent contre des difficultés énormes, dans un milieu auquel ils ne sont plus adaptés, en se servant d'un instrument très imparfait, le médium, une personne dont la mentalité reste, consciemment ou inconsciemment active pendant l'opération. On a parfois l'impression que l'Esprit exerce sa volonté, tout en subissant l'influence du médium, de sorte que l'on a un mélange d'animisme et de spiritisme. Il faut, pour tirer de cet amalgame une individualité de l'Au-delà, rassembler des traits épars dans une multitude de séances ; c'est seulement dans des cas exceptionnels qu'elle surgit tout-à-coup libre, lumineuse, distincte. On n'arrive pas à ces résultats décisifs sans les mériter par un travail persévérant ; les impatients qui voudraient dès le départ atteindre le but risquent de n'aboutir jamais.

Les morts ne viennent pas à notre appel. Cependant, si vous êtes incapable, avec les moyens dont vous disposez, de les évoquer selon votre gré, il vous reste une ressource dont les moins favorisés peuvent éprouver l'efficacité, c'est de recourir à l'expérience des maîtres. Ne mangez-vous pas des fruits importés de pays lointains où vous ne sauriez aller les cueillir vous-même ? Peut-être ont-ils sous leur climat, quand ils ont atteint une parfaite maturité qui les rend d'ailleurs impropres à l'exportation, une saveur plus exquise ; vous les trouvez néanmoins désirables malgré un peu de verdeur. Agissez de même pour les meilleurs produits de la médiumnité ; si vous ne pouvez pas vous les procurer dans des expériences personnelles avec un médium de premier ordre, consentez à les prendre, moins saisissants mais très précieux, dans les livres d'écrivains autorisés. Vous préféreriez, cela va de soi, vous entretenir directement avec un cher disparu ; un seul mot de lui bien authentique vous laisserait l'impression d'une résurrection. Ce que vous cherchez en vain, d'autres l'ont obtenu ; vous devriez en ressentir une joie immense, car ce qui prouve pour un seul prouve pour tous. Si certains ont eu la preuve de la survivance de leurs bien-aimés, comment croiriez-vous à l'anéantissement des vôtres ? En

attendant le jour où vous les rejoindrez, quelle consolation de les savoir près de vous avec leur corps fluidique, mêlés à votre vie, quoiqu'impuissants à vous informer de leur présence ! Vous rencontrez des gens trop enfoncés dans la matière pour entrevoir, si ce n'est parfois dans l'éclair d'une réflexion, le mystère de l'avenir planant sur eux avec des ailes immenses ; le problème d'outre tombe n'en existe pas moins et la science nouvelle qui le résoud par des faits, sans avoir encore atteint son entier développement, apparaît comme la plus importante, puisque de tous nos intérêts le plus pressant est de savoir si nous revivrons pour progresser.

La destinée est un syllogisme dont les prémisses précèdent une conclusion qui n'est pas tirée dans notre condition présente.

(A Suivre) Alfred BÉNÉZECH.

Psychologie morbide

Folie collective du peuple allemand

Au moment où va être signée la paix consécutive à la plus grande guerre des temps anciens et modernes, la nosologie psychologique est intéressée à connaître les causes des phénomènes morbides, qui ont été observés chez les auteurs et les acteurs du drame, qui a duré plus de quatre années.

Des faits authentiques acquis à l'histoire de cette guerre il résulte que le principal auteur fut le souverain autocrate de l'empire allemand, Guillaume II.

Cet homme avait de lourds antécédents héréditaires. Ses tares dégénératives s'étaient manifestées, depuis de nombreuses années, par des impulsions irrésistibles du mal comitial, par l'incohérence de ses actes et par un défaut d'équilibre mental. Son père était mort d'un néoplasme des voies aériennes et avait été atteint, parait-il, d'une maladie vénérienne constitutionnelle dans sa jeunesse. Devenu empereur de droit divin, il manifeste un mysticisme spécial lui faisant croire à une association avec le Dieu allemand, le Dieu noir des Walkyries. De là, cette mégalomanie fantastique, cette césarite, qui contagionna un peuple déjà prédisposé à une incommensurable hypertrophie de son *Moi*.

Elevé dans un milieu essentiellement militariste, l'ex-Kaiser était imbu, dès son enfance, d'idées fixes de domination particulière à la

race teutonne, il trouva en elle un coefficient de plus à ses tendances de pseudo-monomanie mégalomaniaque.

Mauvais fils, il força son père, quelques mois avant sa mort, d'abdiquer en sa faveur pour jouir plus tôt du pouvoir. Et toute sa vie, il ne pardonna à sa mère les infirmités dont il était atteint et dont il la rendait responsable.

Voilà l'homme — voilà le sujet, qui a causé la mort de vingt millions d'êtres humains ; voilà le malade que tous nos aliénistes auraient déclaré dangereux pour la société et qu'ils auraient interné à Charenton, dans la division des agités.

Ses collaborateurs et ses principaux complices, dans l'attentat commis contre la civilisation, connaissaient bien la puissance militaire de l'Allemagne, reposant sur de longs et formidables préparatifs, son armement prodigieux, la supériorité de ses effectifs, la parfaite organisation de ses voies stratégiques, la discipline de fer imposée à plusieurs millions de soldats, enfin son mépris de toutes les conventions et de tous les traités. Tous militaristes et mégalomanes comme leur maître.

Passons maintenant aux acteurs. Ils étaient dressés, dès leur naissance, aux traditions nationales de la guerre. En même temps qu'ils apprenaient à lire, on les initiait aux nécessités belliqueuses de la Prusse prédestinée à l'hégémonie mondiale, par des suggestions nombreuses, si faciles à obtenir chez les jeunes sujets. Aussi acceptaient-ils, comme un dogme, la mission du pangermanisme. Quant aux étudiants des Universités, ils s'hypnotisaient collectivement devant l'image de Gambrinus, pour la gloire de la plus grande Allemagne.

Dès leur incorporation dans les rangs de l'armée, leurs chefs réveillaient, par des paroles et des chants guerriers, leurs cruels instincts ancestraux, qui toujours sommeillent dans leur cœur depuis l'âge quaternaire. On peut dire que de haut en bas de l'échelle hiérarchique, le militarisme était un véritable conservatoire d'orgueil national, nourrissant la conviction d'appartenir à une race supérieure, c'est-à-dire au peuple élu auquel leur vieux Dieu accordait le droit à toutes les cruautés, à tous les crimes, à toutes les monstruosités. — Leur empereur ne proclamait-il pas qu'il était l'instrument de la volonté divine et qu'il y avait partie liée entre lui et le Très Haut ?

Voilà quelle était l'aberration collective du peuple allemand au début de la guerre. C'était la négation des sentiments d'amour et de fraternité universelle enseignés par la philosophie, écrits dans tous les codes sur la justice et le droit, qui sont et resteront éternellement supérieurs à la force ; car, dans le cas contraire, l'humanité, dans son évolution ascendante, serait retardée dans sa marche.

La future démocratie allemande apprendra-t-elle que la guerre est la violation la plus flagrante des droits sacrés inscrits dans la conscience des hommes, que la guerre est condamnée pour toujours par la justice immanente, qui vient fatalement à son jour et à son heure, qu'elle est l'apothéose de la violence et de la férocité, le déchaînement de toutes les passions, des instincts les plus ignobles ?

Apprendra-t-elle à ses nouveaux citoyens que le droit, comme l'a dit Montesquieu, « est la raison humaine en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre. »

Le code démocratique allemand insérera-t-il les contrats formels qui s'établissent entre les diverses nations, déterminant entre elles des rapports constituant un droit inviolable, réglant les devoirs respectifs des Etats dans leurs relations, reposant sur le bon sens et l'équité, — sur la justice, la première des vertus, celle qui inspire le respect des droits d'autrui ?

A quoi, d'ailleurs, ont abouti, pour nos ennemis, les pillages, les vols, les destructions systématiques des cathédrales, des palais, des usines, des maisons, les incendies, les fusillades, les viols, les gaz asphyxiants, les mutilations ?... A leur mise au ban de l'humanité, — à une défaite honteuse !

Qu'ils sachent maintenant que la force matérielle peut-être vaincue par la force spirituelle. C'est celle-ci qui animait nos soldats lors de notre première victoire de la Marne, — c'est elle, cette force, qui a permis à la Belgique écrasée de ne pas renoncer à la lutte, — c'est elle qui a donné à la France et à l'Angleterre l'énergie de combattre à armes inégales pendant quatre ans, et à contraindre finalement leurs armées de plusieurs millions d'hommes à capituler, en rase campagne, en implorant le plus sévère des armistices. Elles ont renoncé subitement à la lutte, comme autrefois à Valmy, comme à Iéna et à Auerstædt. Elles ont été vaincues par cette force morale, qui puise sa source dans un sentiment de patriotisme inconnu de l'Allemand. Lui ne combat en effet que pour un principe de domination et d'orgueil, pour ses intérêts matériels. Il ignore la lutte pour le droit et la justice, et qu'aucun pouvoir de conquête ne pourra supprimer la liberté de l'âme humaine.

A l'heure où nos diplomates s'occupent à formuler les articles du futur traité de paix, nous aurions le droit de savoir si ces articles viseront les moyens d'arriver à la guérison de la maladie mentale du peuple allemand.

Après cet épouvantable cataclysme mondial, on doit non-seulement

prévoir les moyens de rendre les guerres impossibles, mais encore créer une nouvelle psychologie internationale pour que les intérêts moraux de l'humanité soient sauvegardés, pour qu'une aurore de renaissance spiritualiste luise à notre horizon. Nous espérons que cette renaissance reposera sur la fraternité et l'amitié des peuples plus que sur les décisions des tribunaux de conciliation, qu'elle s'orientera vers une civilisation nouvelle, réunissant toutes ses forces dans une union sacrée. Ce serait la revanche de la grandeur intellectuelle et morale sur la Kultur germanique.

Mais contre celle-ci quel sera l'antidote préconisé par nos dirigeants ?

Ah ! qu'on ne pense pas que les descendants des Huns barbares naturistes et idôlatres de la force matérielle répudieront leurs vieux Dieux des temps antiques. Les sacrifices humains qu'ils exigeaient de leurs peuples, nous en avons vu la continuation dans les meurtres et les crimes commis par eux sur l'ordre de leur impérial maître, de la dynastie de Wind et d'Odin.

Nous devrons donc obtenir, par leurs propres procédés suggestifs, que leurs enfants renoncent a tout espoir d'oppression mondiale, qu'ils abjurent leurs traditions de sauvagerie matérialiste et leur pensée de revoir jamais les époques de la barbarie triomphante.

En dehors de ces conditions, il faudrait alors en arriver à cette impitoyable conclusion de la Ligue des nations :

Delenda est Germania.

Dr Edm. DUPOUY.

Sic itur ad Astra

> Un désespéré que tout a trahi sur terre, trouve encore une consolation mélancolique à regarder un astre, et à espérer qu'un jour il recommencera là, une vie nouvelle.
>
> François COPPÉE.

L'homme est une énigme redoutable, sa raison est pleine d'indécision et de doute, ou bien elle est illuminée ; il possède de la volonté ou il manque de caractère ; il renonce avec héroïsme ou il est l'esclave de ses faiblesses. Si l'homme est placé devant des problèmes contradictoires, l'intérêt et l'égoïsme sont éloquents, rarement il est un modèle

divin d'une humanité supérieure ; il a parfois le sentiment du devoir exclusif et s'apitoye sur l'injustice et la misère. S'il a l'occasion glorieuse de mourir pour la plus noble des causes il l'accepte spontanément. Mais lorsque la passion domine il est lâche ; c'est ainsi que la vertu et la fraternité qui créeraient une société harmonieuse sur terre sont des qualités assez rares.

Il existe des humains qui sont des forces dirigeantes d'une ou plusieurs générations vers le beau et le bien ; ils exercent un empire supérieur sur les esprits qui admirent leurs œuvres, qui les comprennent, en suivant les préceptes qu'ils émettent par l'éloquence de la parole, du livre, et de l'exemple. Ces gouverneurs sont rares, malheureusement, le peuple aime ceux qui l'amusent, il est froid pour ceux qui moralisent, mais les hommes supérieurs continuent leurs enseignements sans s'inquiéter du blâme ou de la louange, de l'indifférence et même de l'injustice.

On constate que la victoire de l'Esprit opère malgré les résistances des ignorants ; une volonté et une maîtrise supérieures en imposent toujours aux réfractaires qui ne peuvent rien fonder de durable, leur matière est trop grossière, elle a besoin de l'Esprit pour s'animer, elle est inconsciente alors que l'esprit possède la conscience et se rend patiemment maître des absurdités du vulgaire profane. Le maître ne se rend pas compte aussitôt de l'influence qu'il execce sur son public, il faut le recul du temps et l'observation éclairée pour le constater ; un livre qu'on a lu influe à la longue après méditation, il faut une longue période d'apostolat pour vaincre la perversion, les défauts, la routine du mal ; le moraliste fait admettre ses principes malgré les résistances et combien recommandable il est de ne jamais désespérer.

La morale triomphe même de l'injustice qui ne peut durer, la raison humaine la condamne, on la voit régner parfois longtemps mais tôt ou tard elle sombre sous le mépris public.

Si l'injustice gouverne parfois les nations c'est qu'elles ont mérité une leçon et elles ne s'en aperçoivent pas tout de suite. Si la société est composée d'éléments vulgaires en majorité, ou turbulents, il faut qu'elle soit éclairée par un stimulant bon ou mauvais et il peut n'être pas compris ; alors le stimulant devient une force brutale qui fait regretter le bien dédaigné par des âmes médiocres, qui s'amendent lorsqu'on leur montre ce qui est juste, à côté de ce qui ne l'est pas.

La souffrance, les maladies, les désastres, sont en raison directe de l'inobservation de la morale ; ils peuvent être aussi, et conjointement, le résultat de l'injustice. Les douleurs paient les joies et les abus. La lutte contre la souffrance est incessante comme la lutte en faveur de la

morale : si l'une fléchit, l'autre acquiert plus d'acuité. L'humanité s'éclaire, le progrès moral s'accentue, mais une seule existence ne peut vaincre le mal dans la planète Terre ; ce mal l'emporte encore chez les humains ; rares sont ceux qui vivent en pratiquant la vertu ; on l'admet à peine, on la raille ; c'est ainsi que l'homme vit de nombreuses existences afin de payer la dette du mal et afin d'acquérir une somme suffisante de bien.

L'humanité n'est peut être pas si coupable, dans sa généralité, du mal terrestre prédominant, parce qu'elle connaît à peine ses origines et ses fins ; le doute assaille parfois les plus éclairés ; à plus forte raison l'immense plèbe qui lutte pour le pain quotidien et qui ignore.

Boudha songeant au but suprême de la vie demande :

L'âme vit-elle après la mort ?

Rien ne répond !

Alors elle meurt ?

On ne répond rien encore !

Un savant boudhiste dit :

Peut-être serait-il préjudiciable de répondre.

La morale de Boudha est implacable, elle dépouille la terre de toute joie, sa discipline est des plus austères : « Nous ne devons pas avoir de besoins ; nous n'avons besoin que de ce que nous portons sur nous. »

Diogène dit la même chose.

Boudha n'a été apprécié que pour sa morale, il méconnaissait Dieu. Pendant une longue période de siècles on parlait de renaissance et on enseignait parmi les Brahmines que l'âme délivrée du corps vit de nouveau pour de nouvelles épreuves. Mais un génie divin est apparu sur terre, il a dit à ses adeptes :

« Allez et enseignez.

« Je suis avec vous jusqu'à la fin des mondes.

« En vérité je vous le dis, avant Abraham je vivais déjà.

« Il faut renaître.

Le monde, avant le Christ, demandait un sauveur parce qu'il était épuisé de maux et de persécutions ; il avait intuitivement l'idée qu'il en viendrait un, qu'il vivait en l'au-delà et vivrait ici-bas de la vie terrienne, pour revivre ensuite dans la « majesté divine parce qu'il était un Elu, un initié. »

Si le Christ est venu sur une infime terre pour la moraliser il a pu relever ainsi d'autres planètes plus vastes que celle que nous habitons. Il y a des mondes plus avancés, il y a des millions d'astres habités par des entités délivrées de la matière grossière, d'où sont bannies les

souffrances et qui sont la récompense des âmes libérées qui ont accompli leur stage, ici ou ailleurs.

La puissance spirituelle qui a créé la terre a pu, sans déchoir, créer ainsi des milliards de terres, afin de faire progresser l'humanité ; c'est ainsi que l'on peut comprendre la vie éternellement progressive et l'incessante glorification d'une divinité.

Dans cette série de planètes il y a des puissances spirituelles qui guident les habitants comme sont guidés les humains sur terre et qui les dirigent dans la vie. Ces esprits sont plus ou moins avancés selon la moralité de l'habitant ; il y a une hiérarchie qui inspire les hommes, les fait avancer moralement dans de nombreuses incarnations.

En réfléchissant sur la destinée, l'on est étonné de la variété des caractères, des aptitudes, des qualités et des défauts de l'espèce humaine ; les uns se dépouillent plus vite de leurs vices, leur moralité s'épure, ils se détachent de la gangue terrienne, ils montrent l'exemple, et s'élèvent ici ou ailleurs, dans une planète plus en rapport avec leur qualité nouvelle et leur désir du bien.

D'autres restent stationnaires, ils n'ont pas le pressentiment de l'avancement progressif, ils vivent sans connaître la raison de vivre, ce sont des simples à qui manque la lumière intérieure ; si pour eux Dieu existe ils ne le conçoivent pas, ce sont des élémentaux ici comme ailleurs ; dans une sphère nouvelle quelque clarté leur est découverte par un esprit-guide qui les incite à recommencer une vie neuve en démontrant l'inutilité de leur existence passée.

Ils renaissent en se promettant au préalable de mieux étudier les nécessités du bien. Combien peu voient clair dans les ténèbres de la vie terrienne ; notre planète n'est pas avancée, on sait que le mal prédomine, il y a lieu d'espérer que dans l'innombrable quantité d'astres si éclatants, le mal est moins universel et moins tragique.

L'habitabilité des planètes peut être discutée, elle n'offre à l'humanité que des espérances et rien ne dit que ce soit impossible ; la preuve des communications est entourée de doute et de mystère, mais le raisonnement ne s'y oppose pas. Ce que conçoit la raison peut-être la vérité : on comprend que la source de notre Terre est divine ; on peut croire que cette source est inépuisable et qu'elle a créé des mondes supérieurs à celui-ci et peuplés d'une quantité d'Esprits plus avancés dans la hiérarchie.

On conçoit encore une Divinité créatrice entourée de milliards de mondes stellaires qui lui rendent l'hommage qui lui est dû, plutôt qu'un seul monde, un simple globule peuplé par des habitants de la valeur discutable que l'on observe ; dont la vie est courte, mal remplie et où

le mal prédomine, conscient ou inconscient. La majesté divine est plus compréhensible pour le cerveau cultivé en admettant la vie astrale et son infinie progression dans la morale et dans le bien.

On peut entasser à l'infini milliards sur milliards et constater leur innumérabilité ; mais l'Esprit humain n'admettra jamais que ces astres soient des globes vides matériels dont l'inutilité ne peut se concevoir.

La loi de l'avancement d'un univers planétaire habité est admissible par la raison humaine, on sent que la grandeur Divine gagne en majesté dans la conscience humaine et le respect grandit encore en comprenant ces possibilités.

Docteur BECOUR.

Une Apparition assez étrange

On lit ce qui suit dans les *Lettres Historiques et Galantes* de Mme du Noyer imprimées à Londres en 1739. Le volume se trouve à la bibliothèque de Nîmes sous le N° 29.215. Nous devons à M. Thérond, ancien journaliste, d'avoir bien voulu nous le signaler. Nous transcrivons textuellement :

«... L'aventure vous paraîtra un peu extraordinaire, peut-être même fabuleuse, et je vous assure que j'aurais eu peine à y ajouter foi, si M. Graverol, qui ne passait pour rien moins que pour visionnaire, ne me l'avait lui-même certifiée. Enfin, le cas est arrivé de nos jours, et est attesté par toute la ville de Nîmes : voici de quoi il s'agit. M. Graverol était seul dans son cabinet, sur les deux heures après-midi, lorsqu'un valet vint lui annoncer un étranger qui demandait à le voir. M. Graverol dit alors qu'on le fit entrer, et le valet, après avoir donné des sièges se retira. Dès que l'étranger se vit seul avec M. Graverol, il lui dit, dans le plus beau latin du monde, qu'il avait oui parler de son savoir, et qu'il était venu d'un pays fort éloigné pour avoir l'honneur de s'entretenir avec lui, et pour raisonner ensemble sur des choses qui ont embarrassé les anciens philosophes. M. Graverol accepta le défi après avoir répondu modestement aux éloges qu'on lui donnait, et les sciences les plus relevées furent mises dans le moment sur le tapis. On ne s'en tint pas même longtemps au latin, on parla grec, et dans la suite, M. Graverol qui entendait les langues orientales, fut tout étonné de voir que l'étranger les possédait si parfaitement qu'elles paraissaient toutes lui être naturelles ; ainsi charmé de cette conversation, et de peur que quelques facheux ne vinssent l'interrompre, il lui proposa un tour de

promenade. L'heure était propre pour celà, il faisait beau ; et comme les dehors de Nîmes sont enchantés, ils sortirent de la maison dans le dessein de sortir de la ville par la porte de la Couronne, qui conduit à des jardins et à de très belles allées ; mais comme M. Graverol logeait assez loin de là, il leur fallut traverser bien des rues : ils parlaient toujours en marchant, et ce qu'il y avait de surprenant, c'est qu'on voyait M. Graverol qui gesticulait, et parlait d'action ; d'ailleurs on ne voyait personne avec lui, ce qui obligea quantité de gens de sa connaissance d'aller avertir la femme qu'il fallait qu'il rêvât, ou qu'il lui fut arrivé quelque chose de bien extraordinaire. Elle le fit chercher partout, mais inutilement, il s'était déjà éloigné de la ville, et avait gagné des allées sombres, où a l'abri des importuns il traitait du sublime avec sa nouvelle connaissance. Après avoir épuisé toute la philosophie ancienne et moderne et raisonné des secrets de la nature, ils parlèrent aussi des sciences cachées, de la magie et autres choses semblables. L'étranger argumentait le mieux du monde : mais enfin, comme il outrait un peu la matière, M. Graverol lui dit : Halte-là, Monsieur, le christianisme ne nous permet pas d'aller si loin, et il faut se tenir dans les bornes qui nous sont prescrites ! En disant celà, il fut tout surpris de ne voir personne autour de lui. Cependant il était au bout d'une allée barrée par une palissade qui formait une espèce de cul-de-sac, si bien qu'il fallait nécessairement, pour en sortir, retourner sur ses pas. Cette surprise obligea M. Graverol à faire un cri d'étonnement, et ce cri fit venir à lui quelques hommes qui travaillaient assez près de là à raccommoder des arbres. Ces hommes qui le trouvèrent pâle et presque sans force lui firent boire un peu de vin qu'ils avaient dans leur calebasse, et lui donnèrent tous les secours qu'ils purent. Il leur demanda s'ils n'avaient pas vu par où était passé le Monsieur qui était avec lui ; mais il fut bien surpris quand ces bonnes gens lui dirent qu'ils étaient sur des arbres lorsqu'il était passé, qu'ils l'avaient même vu venir de bien loin ; mais qu'assurément il n'y avait personne avec lui, et qu'ils auraient même été surpris de l'entendre parler seul, s'ils n'avaient cru, comme ils savaient qu'il était avocat, qu'il composait quelque plaidoyer. M. Graverol fort surpris du discours de ces hommes et de la disparition de l'étranger, s'en retourna chez lui où il trouva tout le monde en alarme sur l'avis que l'on était venu donner à sa femme : il conta alors son aventure ; et toutes ces circonstances jointes ensemble firent que l'on publia bientôt dans la ville que le diable était venu voir M. Graverol. Lui-même qui fort honnêtement me conta la chose comme je viens de vous la rapporter, sans vouloir cependant conclure, me dit : « Voilà ce qui m'est arrivé, vous en savez présentement autant que moi, et

vous pouvez vous-même en juger comme il vous plaira, je n'en sais pas davantage ; tout ce que je puis vous dire c'est que cet étranger était fort savant et fort éloquent, qu'il raisonnait en philosophe, et qu'il me paraissait même réglé dans ses mœurs et dans sa conduite. Après celà, je ne saurais vous dire qu'il il était ni vous en donner d'autre définition. »

Nous avons indiqué la source où nous avons puisé ; nous laisserons au lecteur le soin d'apprécier le récit. Nous ajouterons seulement que le savant Graverol était un personnage bien sérieux, fils de Graverol procureur au Présidial et de Claudine Aldebert de Sauve. Les descendants des Aldebert de Sauve existent encore dans la ville de Nîmes où ils sont très honorablement connus. La famille Graverol est éteinte, au moins dans sa descendance mâle, après avoir donné le jour à plusieurs générations de savants remarquables. Il y a, à Nîmes, une rue Graverol.

Edouard GUIBAL.

Quelques Messages d'Henri P...

L'un de nos plus grands médiums actuels, Mme Hyver, a reçu successivement, de 1912 à 1913, des messages très intéressants de l'Esprit d'Henri P... qui fut un éminent mathématicien.

Grâce à son extrême obligeance et à l'intérêt qu'elle porte à tout ce qui touche à notre doctrine, nous allons pouvoir publier ces messages *in-extenso*. Nous en exprimons ici toute notre reconnaissance à Mme Hyver, et la remercions infiniment d'avoir bien voulu nous autoriser à mettre ainsi sous les yeux des lecteurs de la *Revue Spirite*, des documents d'une aussi grande valeur.

Le premier message fut obtenu *spontanément* en 1912.

Quelque temps après, Mme Hyver ayant lu dans *Les Annales du Progrès* de janvier 1913, un article du Comte de Tromelin critiquant certaines idées du mathématicien Henri P..., elle eut l'idée d'évoquer ce dernier pour lui demander ce qu'il pensait de ces critiques.

Elle obtint alors, le 9 février 1913, une première réponse, puis le 23 du même mois, un second message qui complétait le premier.

Ces deux communications étant parvenues à la connaissance du comte de Tromelin, celui-ci écrivit à Mme Hyver une assez longue lettre dans laquelle il attaquait la manière de voir de l'entité qui s'était manifestée sous le nom d'Henri P... Nous publierons aussi cette lettre dans laquelle M. de Tromelin déclare reconnaître le style d'Henri P...

Mme Hyver demanda à l'Esprit qui avait dicté les précédentes communications s'il voulait bien répondre aux objections de M. de Tromelin, et elle obtint encore un message le 7 juillet 1913. C'est le dernier de la série, et depuis, Mme Hyver n'a plus reçu d'autres messages écrits de cette entité.

Ajoutons qu'au moment où ces communications ont été reçues, le médium n'avait encore rien lu d'Henri P... Ce n'est qu'en 1915, par conséquent deux ans après, que Mme Hyver lut quelque chose de lui, ses « Dernières Pensées ».

La médiumnité de Mme Hyver est, d'ailleurs, de beaucoup au-dessus de l'ordinaire. Nos lecteurs ont pu lire dans notre numéro de décembre dernier, les trois messages remarquables cités par Léon Denis. Celui de Henri Heine surtout, par sa forme littéraire, ne peut laisser le moindre doute sur l'entité qui l'a signé.

Ces dernières années, Mme Hyver a reçu bien d'autres communications, portant toutes sur des questions scientifiques révélant des connaissances bien supérieures à celles de notre grand médium, et aussi à celles de l'expérimentateur. Nous souhaitons qu'elles soient un jour livrées à la publicité dans l'intérêt de la science, comme dans celui des vérités que nous défendons.

Voici donc le premier message reçu *spontanément* par Mme Hyver en 1912. Il a été publié dans la *Revue Spirite* du mois de janvier 1913. Nous le redonnons aujourd'hui afin de rendre plus compréhensibles les communications qui suivirent. Le tout forme un ensemble auquel nulle partie ne doit manquer.

Premier Message

Paris 1912.

On m'a parlé de vous comme un remarquable transmetteur de la pensée, et l'on me montre le maniement de votre cerveau, celà est très curieux et je me rends parfaitement compte de l'empire que j'exerce en partie sur votre intelligence. Je serai très heureux si je puis vous faire passer quelques messages, et vous aider à propager ces admirables doctrines spiritualistes, qui seraient d'un si précieux appoint pour la science. Je n'ai jamais été un matérialiste irréductible, et je n'ai jamais repoussé l'idée de l'immortalité de l'âme ; cependant, en temps que savant, je ne pouvais envisager l'âme que comme une hypothèse puisqu'il est impossible actuellement de démontrer son existence d'une manière scientifique.

Je continue avec ardeur mes études sur la philosophie scientifique, c'est-à-dire sur cette connaissance plus étendue du monde physique

qui seule, peut permettre une appréciation lucide du monde extra-physique, car les propriétés qui révèlent la matière depuis quelques années bouleversent toutes les idées que nous nous faisions sur le monde et acheminent l'esprit humain vers un spiritualisme débarrassé de tout empirisme qui est né d'une connaissance vague de tout ce qui nous entoure.

La décomposition de la matière vous amène à sa spiritualité pure, et la spiritualité de la matière démontrée, c'est le matérialisme qui succombe définitivement.

Vous pouvez facilement comprendre le bouleversement qui se produira dans l'humanité, lorsque l'analyse de la substance amènera en dernier ressort sa suppression, et lorsque l'idée aura remplacée la matière.

Je sais très bien que vous comprenez ce que je veux dire, étant donné votre culture très spéciale, et je sais aussi que vous êtes très à même de traduire beaucoup de ces conceptions inouies que l'esprit découvre lorsqu'il est à même de contempler la création, non plus extérieurement comme l'homme incarné le fait, mais dans son essence, et cette essence est si dissemblable des conceptions humaines, qu'il est souvent très difficile aux désincarnés de se faire comprendre aux incarnés. Autant demander à un poisson des fonds Océaniens de se figurer la vie d'une hirondelle.

Vous, humains, vous vivez dans le temps et dans l'espace, nous, désincarnés, nous pouvons vivre hors du temps et de l'espace, vous vivants, par votre corps physique, vous êtes soumis au poids ; nous désincarnés, nous sommes affranchis des lois de la pesanteur ; votre univers diffère totalement et complètement du notre, et il nous faut faire un effort considérable pour rentrer dans le temps, dans l'espace, et dans le poids.

Et de la difficulté de cet effort, nait l'extrême difficulté des communications *post mortem* : surtout, lorsqu'elles ne comportent pas des abstractions pures, et qu'elles rentrent dans les contingences terrestres.

Mais, pour parvenir à communiquer avec le spirituel, l'homme possède un admirable instrument : son propre esprit qu'il peut tourner vers l'invisible ; et avec lequel il peut entrer en rapport.

L'homme n'arrivera que médiocrement à explorer le monde des esprits tant qu'il n'aura pas développé les deux sens spirituels qu'il possède à l'état embryonnaire : la perception de l'astral et la perception du spirituel par le développement des idées spiritualistes ; ces sens peu à peu s'affirmeront et le nombre des sujets psychiques ira en s'augmentant. En attendant, il nous faut beaucoup travailler ; vous en bas,

nous en haut, vous êtes comme des mineurs ensevelis dans la mine, il vous faut aider vos sauveteurs de l'autre côté de la muraille. Aidez-vous donc, nous vous aiderons à notre tour à transformer dans l'humanité ces idées qui doivent la rénover.

Merci de votre complaisance, je suis encore bien malhabile à manier votre plume ; mais j'espère que vous me permettrez, Madame, de revenir et de me montrer sous un jour plus favorable.

Henri P...

DEUXIÈME MESSAGE

Paris, 7 juillet 1913.

Vous me demandez de répondre aux objections de M. de Tromelin. M. de Tromelin me traite de sophiste. Je ne crois pas mériter ce reproche : si je fais du sophisme c'est sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.

M. de Tromelin considère comme une erreur d'égaler O à l'infini. Or je le répète l'Univers, en soi, ou Dieu en son essence pure = O. C'est-à-dire rien de ce que nous avons coutume de mesurer ou d'évaluer ; O, c'est à dire ce qui est en dehors de toute grandeur.

Les confusions qui naissent dans les intelligences proviennent de cette difficulté qu'éprouve notre mental à s'évader du monde objectif. Tout ce qui se manifeste sur le plan objectif diffère du subjectif.

Or, Dieu a conçu l'univers subjectivement avant de le réaliser objectivement. Il est évident que moi P... je suis dans le monde objectif par les limitations que la substance m'impose ; mais, l'homme, en tant que concept divin, existe en potentialité dans l'intelligence divine non manifestée. Il est certain qu'il nous est très difficile de concevoir ce monde subjectif, et cependant il existe dans ses lois absolues et parfaites qui sont les racines immatérielles des réalisations imparfaites et relatives du monde objectif.

Cette doctrine est vieille comme le monde, le Para-brahm des Indous et le Zervane Akéréne des Perses n'est-il pas cet état supérieur du non-manifesté qui contient tout en lui-même, hors de toute substance et de toutes conditions de la substance.

Lorsque je dis que l'Esprit est un point mathématique je n'entends pas par *esprit* cette entité désincarnée qui est aussi matérielle que l'homme ; mais mon centre de conscience. Ce point mathématique n'engendre pas moins mes diverses personnalités comme le point mathématique centre commun de plusieurs circonférences concentriques est leur générateur.

Je sais parfaitement que j'ai eu un corps physique doublé d'un corps éthérique et que je possède encore actuellement toute une série de corps dont les pouvoirs de rayonnement sont d'autant plus étendus que ces corps sont plus subtils.

Or, si notre corps physique ne peut dépasser un tout petit périmètre d'action, nos corps subtils, eux, ont la possibilité d'étendre ce périmètre *théoriquement* à l'infini.

Car, lorsque l'homme arrive par l'évolution à la divinité, il coopère aux pouvoirs divins et sa conscience arrive à se centrer au centre spirituel de l'Univers et par celà même à avoir la sensation et la perception totale de l'Univers.

La tour Eiffel ne reçoit-elle pas et n'envoie-t-elle pas des radiations lointaines qui toutes grossières qu'elles sont n'en sont pas moins une assez juste image de ce que j'entends exprimer.

Il est bien évident que moi, P... doué de corps non évolués et n'ayant encore qu'une très vague conscience de mon moi spirituel je reste lié au temps et à l'espace et qu'il ne m'est pas possible d'être à la fois sur la lune et sur le soleil. Mais, de l'extension de mes facultés et de mes perceptions par le seul fait d'avoir abandonné mon corps physique et son double éthérique, je préjuge ce que je pourrai devenir, lorsque peu à peu j'aurai dépouillé les enveloppes qui me restent et qui sont des véhicules transitoires de ma conscience.

M. de Tromelin pense que le point mathématique centre de ma conscience, aurait d'après moi un corps assez immense pour atteindre les bornes de l'univers cosmique. Ce corps n'est même point nécessaire pour que notre *moi* ait la *vision* totale de cet univers.

Lorsque nous sommes placés sur un haut sommet et que nous embrassons une immense étendue que se passe-t-il dans le phénomène de la vision ? Les rayons lumineux partis de tous les milliers d'objets que nous avons sous les yeux convergent à travers notre cristallin et produisent devant notre rétine, une image lumineuse minuscule qui n'en renferme pas moins, dans ses dimensions infinitésimales tous les détails de l'immense panorama qui est sous nos yeux.

C'est cette *image lumineuse* que nous donne *l'impression visuelle* et qui dans sa petitesse nous donne la sensation de l'immense horizon qui nous est accessible.

Ce merveilleux phénomène de la vision physique est aussi difficile à comprendre au fond que celui de la vision spirituelle ; ou tout au moins la vision spirituelle totale de l'Univers s'explique par un phénomène analogue à celui de la vision physique.

L'esprit universel est en nous dans sa totalité, ce qui est plus précis

que de dire que nous sommes des parties de cet esprit universel. Celà encore s'explique parfaitement par un phénomène d'optique. Chacun sait qu'un télescope se compose d'un miroir convexe qui produit à son foyer une image réelle du soleil.

C'est cette image lumineuse que les astronomes étudient au moyed de verres grossissants. S'ils pouvaient grossir cette image de manière à lui donner les dimensions du soleil, les détails les plus infimes de l'astre se montreraient à leurs yeux et des centaines de milliers de télescopes peuvent être braqués sur l'astre lumineux, produisant le même phénomène, sans amoindrir le soleil, sans être le soleil, tout en le reproduisant parfaitement.

Nous avons chacun en nous cette image du divin, je me sers du mot image car en réalité *ceci* est irréel (au sens qus nous donnons aux réalités) lorsque nous sommes arrivés au but final de notre évolution notre centre de conscience s'identifie avec l'image divine et par celà même nous avons la connaissance totale de l'univers dans un point. De même que l'œil humain s'il était assez sensible aurait la vision exacte des moindres détails du soleil s'il pouvait percevoir toutes les vibrations que son image lumineuse renferme.

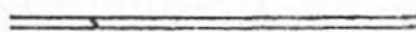
L'abstrait c'est une chose, le concret une autre, mais comme le second n'est que la manifestation du premier dans la substance (ce que vous appelez la substance) un certain nombre de phénomènes du monde concret peuvent donner une idée approximative des phénomènes du monde subjectif.

Il est peut-être plus sage de s'en tenir aux manifestations du monde concret et des petits ou grands phénomènes de la nature ; mais ceux-ci ne sont que les résultats d'une cause qui les domine tous.

Il est permis de chercher la nature de cette cause quoiqu'on puisse dire avec les sages Indous : Dieu seul sait ce qu'il est et encore ne le sait-il peut-être pas lui-même.

C'est-à-dire, cette essence est telle que rien de ce qui existe par elle, ne lui est commun, elle est donc en dehors de tout ce qui pour nous est, et cependant ce rien par rapport à ce que nous considérons comme quelque chose, n'en est pas moins le grand Tout.

Henri P...



La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

(*Suite*)

Il est un troisième terme, et c'est le plus important : le dynamisme directeur obéit lui-même à une idée directrice. Cette idée directrice se retrouve dans toutes les créations biologiques, soit qu'il s'agisse de la constitution normale d'un organisme, soit qu'il s'agisse d'une matérialisation anormale plus ou moins complexe. Elle révèle un but bien défini. L'idée directrice n'aboutit pas toujours pleinement à ce but. Le résultat de son activité est souvent imparfait ; nous le voyons, soit en physiologie normale soit en physiologie supra-normale, donner tantôt des produits bien venus, tantôt des produits avortés ou monstrueux, tantôt même des simulacres ; mais qu'elle aboutisse ou non, l'idée directrice se retrouve toujours. Cela est tellement évident que le mot juste a été trouvé, d'instinct pour ainsi dire, pour s'appliquer aux phénomènes de matérialisation ; c'est le mot « idéoplastie » auquel on a joint le mot de téléplastie impliquant le phénomène en dehors même de l'organisme décentralisé ou dématérialisé.

Que veut dire ce mot « idéoplastie » ? Il veut dire modelage par l'idée de la matière vivante. La notion de l'idéoplastie imposée par les faits est capitale : l'idée n'est plus une dépendance, un produit de la matière. C'est au contraire l'idée qui modèle la matière, lui procure sa forme et ses attributs.

En d'autres termes, la matière, la substance unique, se résoud, en dernière analyse, dans un dynamisme supérieur qui la conditionne et ce dynamisme est lui-même sous la dépendance de l'Idée.

Mesdames et Messieurs, *c'est là le renversement total de la physiologie matérialiste.*

L'être vivant ne saurait plus être considéré comme un simple complexus cellulaire. L'être vivant nous apparaît, avant tout, *comme un dynamo-psychisme* et le complexus cellulaire qui constitue son corps n'apparaît plus que comme un produit idéoplastique de ce dynamo-psychisme. Ainsi les formations matérialisées dans les séances médiumniques relèvent du même processus biologique que la génération. Elles sont ni plus ni moins miraculeuses, ni plus ni moins supranormales, ou, si l'on veut, elles le sont également : c'est le même miracle idéoplastique

qui forme, aux dépens du corps maternel, les mains, le visage, les viscères, tous les tissus, l'organisme entier du fœtus ou aux dépens du corps du médium les mains, le visage ou l'organisme entier d'une matérialisation.

Cette singulière analogie entre la physiologie normale et la physiologie dite supranormale se retrouve jusque dans les détails. Voici ces principaux détails :

L'ectoplasme est relié au médium par un lien nourricier, véritable cordon ombilical, comparable à celui qui relie l'embryon à l'organisme maternel.

Dans certains cas, les formations matérialisées se présentent comme dans un œuf de substance. L'exemple suivant de mon cahier de notes est caractéristique : sur les genoux du médium apparaît une tache blanche qui, très rapidement constitue une masse, ronde, irrégulière, ressemblant à une boule de neige ou de laine blanche. A nos yeux la masse s'entrouve, se partage en deux parties reliées par une bande de substance ; dans l'une des parties est inclus un visage de femme dont les traits sont admirablement modelés. Les yeux, spécialement, ont une expression de vie intense. Au bout de quelques instants, le phénomène s'efface, diminue peu à peu de visibilité et disparaît. J'ai vu également, maintes fois, une main se présenter, enveloppée d'une membrane qui rappelait trait pour trait la membrane placentaire. L'impression, à la vue et au contact, était tout à fait celle que donne, dans un accouchement dystocique, la présentation de la main.

Une autre analogie avec l'accouchement est celle de la douleur. Les gémissements et les efforts du médium en trance rappellent étrangement ceux de la femme en couches.

L'assimilation que nous proposons entre la physiologie normale et la physiologie dite supranormale est donc légitime, car elle découle de l'examen même des faits. Toutefois, elle soulève de sérieuses objections que nous allons discuter rapidement.

(*A suivre*) Docteur Gustave Geley.

Les Mondes supérieurs

Quand nous nous mettons en communication avec les esprits désincarnés, nous éprouvons, le plus souvent, une extrême difficulté pour leur faire préciser les conditions d'existence auxquelles ils sont soumis.

Un grand nombre, peu évolués, n'ont pour ainsi dire pas quitté le plan terrestre. L'attraction lourde des Mondes inférieurs comme la Terre, et les modalités nouvelles de leur situation de désincarnés les empêchent de nous donner des précisions.

D'autres, au contraire, plus épurés, se sont envolés vers des régions qui s'harmonisent mieux avec leurs fluides plus légers, mais eux aussi ne peuvent se faire comprendre de nous, parce que notre petite et faible science ne pourrait saisir exactement les lois inconnues qui régissent leur vie sur les planètes supérieures.

Pour les uns, comme pour les autres, nous n'avons donc que des révélations faibles et imprécises, mais nous pouvons, grâce à la science astronomique, combler les lacunes et rétablir une partie de la vérité.

Il est, en effet, scientifiquement prouvé que certaines planètes, pour ne parler que de celles qui font partie de notre seul système solaire, sont dans une situation privilégiée par rapport à nous et au Soleil qui les éclaire.

Prenons comme exemple la planète Jupiter. Ce Monde gigantesque trône à la distance de cent-quatre-vingt-douze millions de lieues du Soleil, c'est-à-dire à une distance de l'astre du jour cinq fois plus grande que celle de la Terre. Là, ce globe colossal — son volume surpasse de 1.279 fois celui de la Terre — gravite autour du Soleil en une lente révolution qu'il emploie près de douze années à accomplir. La durée précise de sa révolution autour du Soleil est de 4.332 jours terrestres, ou de 11 ans, 10 mois, 17 jours.

Allan Kardec, dans ses ouvrages, rapporte la communication d'un Esprit, disant habiter Jupiter et être âgé de trois ans, ce qui correspondrait à près de 36 années terrestres.

Or cette planète aux années si longues, jouit d'une température toujours pareille à elle-même. Jamais Jupiter ne subit les frimas de l'hiver ni les chaleurs torrides de l'été ; les climats s'y succèdent doucement et harmoniquement, suivant une gradation lente et uniforme de l'équateur aux deux pôles. C'est le printemps perpétuel.

Quelles merveilleuses perspectives cette constatation nous laisse entrevoir...

En tout cas, que Jupiter soit habité ou non, il n'est pas douteux que d'autres Mondes débordent de vie et que des êtres y coulent des jours heureux, au sein d'une nature belle et florissante.

D'ailleurs, en fouillant l'espace infini, avec de puissants télescopes, on arrive à découvrir de nouveaux cortèges de soleils et de planètes. Laissons parler ici un astronome, Camille Flammarion, et voyons ce qu'il nous dit des merveilles célestes.

« Chaque étoile qui brille dans l'infini est un soleil aussi grand que « celui qui nous éclaire, aussi important, aussi riche et d'une nature « analogue. Il y a mieux, notre Soleil est l'une des étoiles les plus petites « que nous connaissions. Sirius, Canopus, Véga, Rigel, Capella sont « incomparablement plus magnifiques, plus lumineux que lui. Parmi « ces lointains soleils, les uns sont simples comme celui qui nous « éclaire, entourés simplement d'un système planétaire analogue à celui « dont la Terre fait partie, les autres sont doubles, composés de deux « soleils égaux ou différents, tournant périodiquement l'un autour de « l'autre ; d'autres encore sont triples, quadruples, multiples ; plusieurs, « au lieu d'être blancs comme le nôtre, sont colorés de nuances splen- « dides, on en voit qui sont d'un rouge sang ; d'autres d'un rouge « écarlate ; d'autres orangés ; d'autres violets ; d'autres verts comme « l'émeraude ou bleu comme le saphir, et parmi ces soleils de couleur, « un grand nombre présentent les plus admirables associations de « contraste, telles qu'un rubis marié à une émeraude, ou une topaze « unie à un saphir. »

Cœli enarrant gloriam Dei. Les cieux annoncent la gloire de Dieu.

Par les belles nuits d'été, dans les pays méridionaux, on est frappé de la sublime harmonie des cieux étoilés. Au sein de la nuit silencieuse, les étoiles brillent dans l'immensité de l'étendue céleste montrant à nos yeux émerveillés tout l'ensemble sublime et prodigieux du firmament.

Et ces millions d'astres radieux planent à des distances effrayantes, à des dizaines, à des centaines, à des millions, à des trillions, à des milliards de kilomètres de la Terre. Quels soleils ! Quelles splendeurs !

Ici encore, laissons la parole à l'astronome Flammarion.

« Pour venir de certaines étoiles brillantes, la lumière marche pendant « plus d'un siècle ; elle vole pendant mille ans pour nous apporter des « nouvelles de certaines étoiles, moins proches de nous ; pendant dix « mille ans pour arriver à d'autres régions de l'espace... pendant cin- « quante, cent mille ans, pour franchir l'insondable abîme qui sépare « notre système planétaire des lointains systèmes sidéraux découverts « par le télescope.

« L'infini est peuplé d'étoiles, et chaque étoile est un soleil. Des « milliards de soleils sont les centres de systèmes planétaires inconnus. »

... La connaissance de ces vérités sublimes révélées par le spiritisme, confirmées par la science, ne doit-elle pas nous donner la plus belle des espérances pour nos vies futures.

Au sein des ces amas prodigieux d'étoiles, il existe, nous n'en pouvons douter, des mondes supérieurs où la vie est douce, où la bonté, l'amour, la charité, fleurs divines qui ne se fanent pas, éclosent pour la joie des

êtres, où la souffrance n'existe plus, où la félicité et tous les bonheurs enveloppent les âmes, les purifiant sans cesse, les préparant encore et toujours à des ascensions plus hautes, plus grandioses, plus complètes.

Que sont nos souffrances devant tant de splendeurs, et n'est-ce pas une douleur amère de penser que l'immense majorité des êtres qui sont sur la Terre vivent et meurent sans même se douter de la magnifique réalité qui les entoure.

Grâce à la révélation spirite, grâce au labeur scientifique consciencieux des vrais savants, de ceux que l'orgueil n'aveugle pas, efforçons-nous de concevoir la splendeur de la Nature, ayons le ferme désir de nous élever vers les sphères supérieures où les êtres comprenant enfin l'infinie sagesse et l'infinie bonté, poursuivent leur prodigieuse ascension au sein de la lumière toujours croissante, avec des joies toujours plus fortes et des bonheurs toujours renouvelés.

Paul Bodier.

Le Retour des Vainqueurs

Nous allons vivre enfin le Rêve de Detaille
Quand nos soldats du front rentreront à Paris,
Et dans nos cœurs joyeux les poilus aguerris
Feront gémir encor le vent de la bataille.

Fils de nos grands héros, ils furent de leur taille
Et de leur épopée ils furent tous nourris ;
C'est le groupe vivant de nos sauveurs chéris
Qu'il faut que pour toujours quelque Rude nous taille.

Pour les accompagner, d'augustes légions
Descendront jusqu'à nous des hautes régions,
Quand nous verrons passer les vainqueurs des Barbares.

Alors l'Arc-de-Triomphe aura plus de fierté ;
Ils seront là ressuscités, nouveaux Lazares,
Nos enfants glorieux, morts pour la Liberté !

Julien Larroche.

Novembre 1918.

Chronique du Spiritisme

Les détails suivants, qui montrent bien comment on devient naturellement spirite, nous ont été transmis par Mme Lardet, de Champ-le-Duc (Vosges) :

Le problème spirite m'intéresse vivement. J'ai le pressentiment qu'il renferme la religion de l'avenir. Ce n'est pas seulement par goût intellectuel que je me sens portée vers ces questions de l'Au-delà ; il s'est produit dans ma famille des faits qui m'ont amenée à y réfléchir. Permettez-moi de vous les signaler dans l'intérêt des études spirites ; je vous en assure la parfaite authenticité.

1°. — Mon arrière grand'mère avait un frère missionnaire dans l'Inde. Un jour qu'elle était occupée dans sa cuisine à préparer son repas, elle vit sur le seuil le missionnaire qu'elle n'avait pas revu depuis de longues années : « C'est le frère Joseph-François ! » s'écria-t-elle. Et se levant, elle courut pour l'embrasser, mais, arrivée près de la porte, elle ne le vit plus. Quelque temps après, on apprenait la mort du frère, survenue à l'heure et au jour même de l'apparition.

2°. — Ma mère avait un neveu et filleul âgé de 28 ans qu'elle aimait beaucoup. Le pauvre garçon mourut de tuberculose pulmonaire. Le jour du décès, ma mère, qui n'en était pas encore avertie, se coucha comme d'habitude. Au bout d'un quart d'heure environ, elle entendit ouvrir la porte de la maison *qu'elle avait elle-même fermée au verrou*, puis la porte de sa chambre, et *quelque chose* s'approcha de son lit dans l'obscurité puis disparut. Le lendemain, elle apprit le décès de son filleul. Pendant sept jours, le phénomène se renouvela tous les soirs ; les portes semblaient s'ouvrir (je dis *semblaient* parce que, au matin, elle les retrouvait fermées), et le fantôme s'approchait du lit.

Ma mère était une personne très calme, saine d'esprit, plutôt sceptique et peu dévote. Elle n'a jamais varié dans le récit qu'elle faisait de ces faits.

Il m'est arrivé à moi-même quelque chose de moins frappant peut-être, mais qui se rattache au même ordre de phénomènes : un enfant de dix ans que j'aimais beaucoup quoique n'étant pas de ma famille, mourut presque subitement. Ce décès me causa une grande peine. Un soir, le surlendemain des obsèques, comme je venais de me coucher et que j'avais les yeux fermés dans l'obscurité, je vis, sans le secours des yeux du corps, le petit défunt à deux pas de moi. Cette vision était

si intense qu'elle m'impressionna très vivement. Ayant poussé un cri de surprise, tout disparut aussitôt.

C'est pourquoi je crois au spiritisme et m'intéresse à ces phénomènes, encore trop peu connus.

NÉCROLOGIE

Mme Crégut, l'une de nos plus ferventes propagandistes, habitant l'Algérie, province d'Oran, canton du Télagh, s'est désincarnée le 3 décembre dernier. Entourée des siens pendant sa longue agonie, elle a pu jouir de son entière connaissance jusqu'au dernier moment où son âme dégagée des liens de la terre, a franchi les espaces éthérés pour aller porter la lumière et l'allégresse près de celles vivant dans des régions plus obscures, et évoluer avec elles dans le champs illimité ouvert à leur essor.

Très charitable, donnant sans compter, ne ménageant ni ses peines ni ses soins aux pauvres, cette femme de bien est partie l'âme sereine, suivie des douloureux regrets de sa nombreuse et belle famille, qu'elle avait crû devoir au cours de ses derniers instants par des conseils d'une ardente foi spirite, prémunir contre les circonstances qu'elle jugeait particulièrement pénibles pour les siens, de son départ pour l'Au-delà.

Nous pouvons répéter ce mot d'un autre temps, avec tous ceux qui l'ont connue « que cette femme faisait honneur à la femme. »

A toute sa famille, nous adressons du fond du cœur l'expression des regrets que nous fait éprouver la disparition, quoique momentanée, d'une sœur à laquelle nous attachaient des liens spirites de vieille durée déjà.

***

On nous annonce le joyeux retour à la vie spirituelle de l'âme de Mme Maeder, de Mobecq (Manche). Simple femme des champs, mais militante spirite éclairée, elle se livrait à un véritable apostolat, dans son rayon d'action, en faveur de notre doctrine. Sa nièce, Mme Elise Grimplet, médium, a assisté cette femme de bien à ses derniers moments, et nous charge de demander à nos frères et sœurs des groupes spirites, des prières pour que soit bientôt éclairée l'âme de Mme Maeder qui vivait loin de tout groupement.

Les obsèques purement civiles de cette femme de bien ont eu lieu dans le petit champ de repos de Mobecq, le 8 décembre dernier.

Nous présentons à Mme Elise Grimplet, ainsi qu'à toute la famille de la défunte, l'assurance de notre profonde sympathie

L'Éditeur-Gérant : Paul Leymarie.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

62e ANNÉE MARS 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ – POINT DE SALUT

Réalisation

Un événement considérable par les grandes conséquences qu'il doit avoir dans le domaine moral, pour le relèvement de notre chère Patrie, s'est produit dans les derniers jours du mois de février. L'*Union fraternelle* dont, tout récemment encore, nous annoncions la prochaine création, existe enfin maintenant sous le nom d'*Union spirite Française.* Ce dernier titre est celui qui a été définitivement adopté par le fondateur et les premiers membres adhérents, à la première réunion qui a eu lieu le 25 février à la villa Montmorency. C'est là, dans le calme propice aux sages délibérations, que le Comité de Direction, dont notre éminent collaborateur et maître Léon Denis a bien voulu accepter d'être le Président d'honneur, a été constitué, et que le projet de statuts élaboré a été adopté après quelques légères modifications.

Nous avons l'espoir que, là aussi, seront décidées, dans la suite, toutes les mesures qui doivent compléter l'œuvre d'Allan Kardec, et faire rayonner partout notre doctrine, pour le plus grand bien de l'Humanité.

La suppression du mot *spiritualistes* a été décidée surtout pour changer le titre qui paraissait un peu long. Mais il ne viendra certainement à l'idée de personne que le Comité, par un acte de sectarisme étroit, a voulu fermer sa porte à ceux de nos frères et sœurs qui, sous la désignation de *spiritualistes*, suivent de très près notre doctrine et même mènent, depuis longtemps, le même combat que nous. Nous n'en citerons qu'un exemple : celui du célèbre William Crookes, publiant, sous le nom de *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, des faits qui se rattachent au *spiritisme* le plus pur. Serait-il sage d'exclure de nos rangs les millions d'adeptes qui, ayant admis les rapports entre morts et vivants, cherchent maintenant très sincèrement, comme beaucoup de vieux spirites le font encore, la preuve qui leur fera adopter définitivement la théorie des vies successives par la réincarnation? Non, personne ne peut songer à une exclusion pareille, qui serait la ruine de tous nos projets d'avenir ; car nous ne devons pas nous borner à prêcher à des convertis si nous voulons augmenter le nombre de nos adeptes et atteindre le but que nous poursuivons.

« Dans l'état d'imperfection de nos connaissances — dit Allan Kardec — ce qui nous semble faux aujourd'hui peut être reconnu vrai demain, par suite de la découverte de nouvelles lois ; il en est ainsi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est contre cette éventualité que la doctrine ne doit jamais se trouver au dépourvu. Le principe progressif qu'elle inscrit dans son code, sera la sauvegarde de sa perpétuité, et son unité sera maintenue précisément parce qu'elle ne repose pas sur le principe de l'IMMOBILITÉ.

L'immobilité au lieu d'être une force devient une cause de faiblesse et de ruine, pour qui ne suit pas le mouvement général ; elle rompt l'unité, parce que ceux qui veulent aller en avant se séparent de ceux qui s'obstinent à rester en arrière. Mais, tout en suivant le mouvement progressif, il faut le faire avec prudence et se garder de donner tête baissée dans les rêveries des utopies et des systèmes : il faut le faire à temps, ni trop tôt, ni trop tard et en connaissance de cause.

Et plus loin, le Maître dit encore ceci :

« Le spiritisme marchant avec le progrès ne sera jamais débordé parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte. »

Partout, dans ses écrits, Allan Kardec proclame le principe de la liberté de conscience. Ne nous écartons pas de la voie qu'il nous a tracée ; soyons larges, tolérants ; non-seulement nous ne devons rien faire pour éloigner de nous nos frères spiritualistes, mais encore il est de notre devoir de faire appel à leur concours loyal, pour la réalisation aussi prochaine que possible de l'idéal meilleur qu'ils ont en vue comme nous. Bien souvent, nous ne sommes séparés que par l'interprétation d'un mot : Consentons les uns et les autres à en élargir le sens ; évitons une étroitesse d'esprit qui serait inexcusable et laissons venir à nous ceux qui, demain, partageront nos idées sur tous les points.

LAUSER.

Nous publions, ci-après, le procès-verbal de cette première réunion :

UNION SPIRITE FRANÇAISE

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 25 FÉVRIER 1919
tenue villa Montmorency, 11, avenue des Tilleuls, à Paris.

Sont présents : Mmes Borderieux, Fondatrice du *Syndicat des Pauvres ;* Ducel, Présidente de la *Société Spirite de Béziers.* MM. Barreau, Trésorier de la *Société Française d'Etudes des Phénomènes psychiques ;* Benhamou, délégué de la *Fédération spirite Lyonnaise ;* Gabriel Delanne, Directeur de *La Revue scientifique et morale du Spiritisme ;* Gervois, Industriel ; Kermario, Rédacteur en chef de *La Revue spirite ;* Malosse, délégué de la *Fédération spirite Lyonnaise ;* Jean Meyer, Fondateur de l'*Union spirite Française ;* Thomas, Secrétaire général de la *Société psychique de Nancy ;* Thureau, Secrétaire général de la *Société Française d'Etudes des Phénomènes psychiques.*

Sont représentés : MM. ; le Dr Bécour, chargé des intérêts de la région de Lille ; le Pasteur Alfred Bénézech, de Montauban ; Béziat, ancien Rédacteur en chef du *Fraterniste* de Douai ; Bouvier, ancien Directeur de la *Paix universelle*, de Lyon ; le Dr Breton, Président de la *Société Psychique* de Nice ; Mme Caron, de Bordeaux ; L. Chevreuil, Vice-Président de la *Société Française d'Etudes des Phénomènes Psychiques ;* Dangé, Président de la *Société d'Etudes Psychiques* de Toulouse ; le Dr Dupouy ; Lunet, d'Orléans ; Maillard, Avocat à Blois ; Rossignon, délégué de la *Société Spirite* de Tours ; Henri Rousseau, Président d'un Groupe Parisien ; Henri Sausse, Secrétaire général de la *Fédération ; spirite Lyonnaise ;* Mme Tivollier, doyenne des spirites et Présidente de la *Société Spirite* de Marseille.

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence du doyen d'âge M. Thureau.

Après quelques chaleureuses paroles de bienvenue adressées par M. Jean Meyer aux personnes présentes, M. Delanne a la parole et prononce une allocution dont voici le résumé :

« Mesdames, Messieurs,

« Depuis un demi-siècle, le spiritisme n'a pas pris en France le développement qu'il aurait dû acquérir. Les causes en sont multiples, mais la principale est le manque de cohésion des adeptes et l'éparpillement qui en a stérilisé les efforts. L'Angleterre, l'Amérique, avec leur sens pratique, ont su réaliser de vastes associations qui leur ont permis de faire une propagande intensive. Il faut donc les imiter en groupant toutes les énergies de bonne volonté qui existent dans notre pays.

« Il y a déjà quelques années que M. Jean Meyer se préoccupait de ce problème, et depuis quelques mois, par mon intermédiaire, il s'était mis en relation avec le plus grand nombre possible de groupes, de sociétés et d'individualités, auxquels un projet de statuts avait été envoyé. C'est ce projet que nous allons vous soumettre, que vous discuterez, et que nous vous prierons de voter, afin de créer effectivement l'*Union Spirite Française*.

« D'après des expériences antérieures, il nous est maintenant démontré qu'une semblable organisation n'est réalisable que si de sérieux moyens financiers d'existence lui sont assurés. Grâce à la générosité de M. Jean Meyer, l'*Union* a déjà à sa disposition le local dans lequel nous sommes réunis. C'est là que son administration sera installée.

« Notre réussite ne peut être certaine que si nous assurons la continuité de notre effort. C'est pourquoi il a paru nécessaire au promoteur de cette œuvre, que le Comité et son Bureau soient nommés pour une période de trois ans.

« Notre *Union* devrait donc avoir entr'autres, pour objectifs, la découverte et l'entraînement des différentes sortes de médiumnités ; la création et la conduite des groupes ; les moyens d'en augmenter le nombre ; l'organisation de fédérations locales ; la recherche des meilleurs moyens de propagande : Conférences, tracts, brochures, etc. ; la fondation de bibliothèques et de musées spirites ; le contrôle, au moyen d'enquêtes, des phénomènes dits de maisons hantées, d'apparitions, de faits de télépathie, de prémonitions, de réincarnation, etc.

« L'*Union* aurait à s'occuper encore de l'étude dans les groupes de toutes les questions qui intéressent le développement scientifique, moral et philosophique du spiritisme. Éventuellement, création d'œuvres sociales, maisons d'éducation, crèches, dispensaires, etc.

« Nous faisons un chaleureux appel à nos guides de l'espace, tout

particulièrement à notre vénéré Maître Allan Kardec et à tous nos frères en croyance, pour nous mettre à même de fonder cette grande œuvre qui doit faire prendre au spiritisme, dans notre pays, la part légitime d'influence à laquelle il a droit en raison de sa haute valeur éducatrice et sociale. »

M. Jean Meyer adresse ensuite au Comité le discours suivant :

« Mesdames,

« Messieurs,

« Je suis persuadé d'être l'interprète de tous en adressant tout d'abord nos plus vifs remerciements à notre cher Maître Léon Denis qui a bien voulu accepter la présidence d'honneur du Comité directeur de l'*Union Fraternelle spirite* ; et en exprimant notre vif regret que sa santé ne lui ait pas permis de se trouver ici parmi nous, nous formons des vœux ardents pour que Dieu nous le conserve longtemps encore pour le plus grand bien de notre chère cause.

« M. Delanne vous a exposé avec sa netteté habituelle nos projets d'avenir ; nous les réaliserons, si nous savons rester unis.

« Il a raison de vous dire que tout effort serait vain si nous n'avions pas à notre disposition les moyens financiers indispensables. Il ne faut pas oublier, en effet, que nous sommes sur le plan physique, que rien de grand ne peut être réalisé sans un concours matériel. Notre Maître Allan Kardec le sentait si bien qu'il a laissé dans ses œuvres posthumes tout un projet pour indiquer ce qu'il ferait si une certaine somme était mise à sa disposition.

« M'inspirant de ses idées j'aurais voulu doter l'*Union* d'une rente annuelle ; mais la législation actuelle — et notamment la loi du 1er juillet 1901 — s'oppose à la réalisation de ce désir.

« Je tiens cependant à déclarer que je prendrai toutes les dispositions utiles pour assurer les moyens financiers nécessaires à la bonne marche de la Société.

« Je mets tout d'abord gratuitement à sa disposition une partie de la villa où nous sommes réunis aujourd'hui, et cela, pour les trois premières années, tout au moins. Si après ce délai on jugeait ces locaux insuffisants, le Comité, d'accord avec l'Assemblée Générale, déciderait s'il y a lieu de s'installer plus grandement ailleurs.

« Dans les statuts que j'ai élaborés et qui sont soumis à votre approbation, vous avez remarqué que ma pensée première était de donner la propriété de la *Revue Spirite* à l'Union, pour devenir l'organe attitré du Comité directeur ; mais après mûre réflexion et en parfait accord avec M. Delanne, nous avons estimé qu'il vaut mieux que les deux *Revues* conservent leur indépendance tout en se mettant à l'entière disposition

du Comité pour toute publication ou communication intéressant notre doctrine.

« Il va sans dire que la *Revue Spirite* continuera à s'inspirer de l'esprit directeur de son fondateur et à défendre résolument son œuvre.

« Vous apprendrez aussi avec plaisir que la fondation d'un Institut métapsychique est en voie de réalisation. Nos éminents savants pourront y étudier les problèmes qui, en d'autres pays, ont déjà été résolus, et, le jour où ils nous confirmeront la preuve scientifique de la survie, notre cause aura fait un immense progrès.

« Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que rien n'a été négligé pour assurer le triomphe de notre chère doctrine. L'œuvre fera d'autant plus rapidement son chemin, que nous trouverons des concours actifs, dévoués et désintéressés qui voudront bien nous seconder dans la lourde tâche que nous assumons.

« Oublions nos divisions, ne pensons qu'à l'avenir, ayons des vues larges ; soyons tolérants, indulgents ; groupons nos forces, nos efforts, dans cette *Union Fraternelle* qui ne doit pas rester un vain mot.

« En terminant, je dis avec notre grand initiateur Allan Kardec : Courage, amis, marchez hardiment dans la voie de votre Maître, voie qui n'a été qu'un petit sentier et que vous devez élargir pour en faire l'avenue magnifique qui conduira au grand temple de la Religion universelle. »

Des applaudissements unanimes accueillent ces deux discours.

M. Thureau propose la liste suivante pour la nomination du Bureau, placé sous la Présidence d'honneur de M. Léon Denis.

Président : M. G. Delanne.

Vice-Présidents : MM. Jean Meyer et L. Chevreuil.

Secrétaire général : M. Louis Maillard.

Secrétaire adjoint : Mme Borderieux.

Trésorier : M. Barreau.

Le vote a lieu au scrutin secret et le Bureau proposé est nommé à l'unanimité.

MM. Delanne et Meyer remercient l'Assemblée et l'on passe à la discussion des statuts.

Il est d'abord reconnu que le titre doit être abrégé et l'on adopte celui d'*Union Spirite Française*, qui permet de recevoir dans la Société non-seulement les groupes, mais encore les personnes isolées.

Après un examen très approfondi, quelques modifications sont apportées à certains articles, mais l'ensemble des statuts est adopté à la presque unanimité [1].

(1) Nous publierons intégralement les statuts et le règlement dans un prochain numéro.

Il en est de même du Règlement.

En raison des travaux importants de la nouvelle organisation, on décide que la prochaine réunion aura lieu dans le courant de mai ; la date précise en sera ultérieurement fixée.

Les membres du Comité se séparent, emportant la conviction qu'un grand acte venait de s'accomplir, et certains que, désormais, le spiritisme deviendrait rapidement une des forces morales qui aideront à la régénération de notre cher pays.

Pour copie conforme :
Le Secrétaire-adjoint,
BORDERIEUX.

Intéressant Débat

Le grand mouvement spiritiste qui, longtemps avant la fin de la guerre, nous avait été annoncé par nos chers Invisibles et que nous avons signalé dès son début, se continue en s'accentuant chaque jour. Nos amis de l'Au-delà l'entretiennent après l'avoir provoqué. Partout il se manifeste, s'élargit, s'étend, et, rapidement, gagne toutes les classes de la Société. De tous côtés, dans tous les milieux, la troublante question de la survie se pose, des faits d'ordre psychique sont signalés, les idées s'agitent, de grands courants d'opinion se forment et vont porter dans toutes les directions les germes de la doctrine qui doit se répandre sur le monde entier.

Tout dernièrement, un intéressant débat s'engageait, dans un grand journal de la Capitale, sur la possibilité des communications entre les vivants et l'Esprit des morts. C'était à propos de la publication dans la *Revue des Deux Mondes*, par M. Louis Barthou, ancien Président du Conseil et membre de l'Académie Française, de carnets inédits laissés par Victor Hugo. Cette publication posthume n'apprend rien à ceux qui ont lu, avec toute l'attention qu'elle mérite, l'œuvre formidable de notre grand poète, et les hommes qui se sont tant soit peu occupés de psychisme connaissaient depuis longtemps sa foi profonde en tout ce qui est des manifestations de l'au-delà.

Nous savions de plus par Auguste Vacquerie qui l'a relaté dans *Les Miettes de l'Histoire*, que Victor Hugo avait assisté chez Mme Émile de Girardin à des séances de spiritisme et conversé avec l'Esprit de morts, notamment avec celui de sa fille Léopoldine.

Le témoignage de Vacquerie n'est pas de ceux qu'il était possible de récuser, mais il ne suffisait cependant pas à bon nombre de sceptiques

qui s'obstinaient à nous répéter : « Ce n'est pas Victor Hugo lui-même qui le dit ; nous voudrions voir quelque chose qu'il aurait écrit de sa main. »

Cela est fait maintenant. Et qui oserait prétendre que notre grand poète a cédé à un moment d'enthousiasme irréfléchi dont il serait revenu bien vite, ou mieux encore qu'il fut atteint de démence pendant un certain temps? C'est en septembre 1853 que, pour la première fois, il consulta la table chez Mme Émile de Girardin à Jersey. En janvier 1877 des « frappements nocturnes » continuent d'être signalés dans les carnets publiés par M. Barthou. Durant cette période de vingt-quatre années, et jusqu'au moment de sa mort, la foi de Victor Hugo est restée intacte, C'est LUI-MEME qui a écrit dans ses notes que, ayant entendu la nuit, vers deux heures, des frappements à sa porte très forts et très prolongés, il avait ouvert ; qu'il n'y avait personne, et que, ÉVIDEMMENT, IL Y AVAIT QUELQU'UN !

Nous engageons instamment nos éternels négateurs à lire *in-extenso* toutes les notes de ce genre qui, écrites de la main de Victor Hugo, figurent dans les carnets publiés par M. Barthou dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 décembre dernier : nous serons très curieux de savoir, après cela, ce qu'ils pourront bien nous objecter encore.

***

Depuis le triomphe des idées de Vérité et de Justice par la grande et décisive victoire des Armées alliées, la question a été posée de la peine qu'il conviendrait d'infliger au monstre couronné responsable de la guerre dont les atrocités ont épouvanté les humains. Et la vieille discussion a recommencé entre partisans et adversaires de la peine de mort. Les uns réservant avec quelque apparence de raison, toute leur pitié pour les victimes, nous montrent les millions de braves gens dont l'existence a été fauchée par l'horrible volonté d'un seul. Et lorsqu'on leur parle de l'abolition de la peine de mort, qu'il s'agisse d'un empereur ou d'un assassin de moindre envergure, ils répondent invariablement : « Que messieurs les assassins commencent. La Société a le devoir de se défendre, la perspective d'avoir la tête tranchée peut seule arrêter le bras du criminel. Si vous lui laissez la vie, il cherchera à recouvrer sa liberté perdue et n'hésitera pas, au besoin, à faire de nouvelles victimes pour y parvenir. »

Les autres, les abolitionnistes, ne veulent voir dans la peine de mort qu'une cruelle et inutile vengeance qui doit disparaître de notre Code pour laisser au criminel la possibilité du repentir.

Le législateur, entre ces deux opinions contraires, peut se demander

de quel côté se trouve la vérité. Sa responsabilité est grande : Ne courrait-on pas le risque, pour un coupable dont on sauverait la tête, de voir couler une fois de plus le sang innocent?

Le penseur, le philosophe, tristement, médite. Il constate que nous sommes encore sur cette Terre où — quelque inférieure qu'elle soit — nous sommes bien obligés de vivre sans pouvoir nous dispenser de prendre certaines précautions. S'il est spirite, il cherchera quel sombre mystère pourrait expliquer l'incarnation d'un assassin qui vient en ce monde pour accomplir fatalement un épouvantable forfait. Il se dira que le remords ferait son œuvre aussi bien qu'ici — et même mieux — de l'autre côté de la tombe, et, comme le législateur, il restera anxieux. En vain on lui dépeindra les angoisses du condamné attendant le moment de l'expiation terrestre à la fin de chaque nuit d'insomnie. Il sait que cette souffrance est nécessaire puisqu'elle est la condition même du relèvement par le repentir. Peut-être sera-t-il de cet avis qui, déjà, a été celui de quelques autres, que le meilleur moyen d'empêcher un assassin de faire de nouvelles victimes, si on devait lui laisser la vie, serait de le priver de la vue, ce qui l'obligerait à rentrer en lui-même, à comprendre l'énormité de son crime et, par suite, ferait naître le repentir régénérateur. Peut-être aussi pensera-t-il que là serait la solution naturelle, celle que la Justice divine elle-même indique, s'il est vrai que sont quelquefois frappés de cécité, *dans cette existence*, ceux qui ont commis certains crimes *antérieurement*. Il considèrera que la privation de la vue n'implique pas forcément une opération sanglante ; qu'elle doit être envisagée dans ce cas, non comme un acte de représailles mais comme un obstacle à toute aggravation du crime et un moyen de réhabilitation ; que le crime engendrant fatalement le remords, le remords produisant la souffrance, il est absolument impossible de séparer la souffrance de l'évolution ascendante, puisque ce n'est que par elle que l'être déchu peut se relever.

***

En cet état de la question, un groupe d'intellectuels, artistes et lettrés, réunis il y a quelques semaines autour d'une table, évoquaient l'auteur des *Contemplations* et de *La Légende des siècles*, pour lui demander son avis sur le châtiment qui devrait être réservé au « Fléau de Dieu » allemand. Il n'y avait là que des partisans déterminés de la peine de mort la plus cruelle pour le grand coupable dont il s'agissait. Si la table ne traduisait que la pensée de ceux qui la consultent, ainsi que le croient un grand nombre de ceux qui ne sont pas initiés à l'expérimentation spirite, elle n'allait pas manquer de prononcer la peine de mort, et le

spiritisme recevrait le terrible contre-coup de ce démenti infligé par Victor Hugo aux idées bien connues qu'il avait professées toute sa vie.

Il n'y avait là, M. Émile Bergerat nous l'assure et nous n'avons aucune raison d'en douter, que des hommes respectueux de toutes les croyances, et auxquels le « *que sçay-je* » de Michel de Montaigne était certainement familier. Mais nous croyons bien, cependant, que c'est dans un simple sentiment de curiosité que la consultation fut tout d'abord proposée. Voyons comment elle fut conduite, d'après le récit qui en a été fait dans *Le Figaro* du 15 janvier dernier :

« — Maître, est-ce vous?

Le trépied battit, comme sur l'enclume, les trois lettres de la réponse Oui.

. . . .

— Maître, d'où vous êtes, lisez-vous nos pensées ou faut-il vous les exprimer à voix haute?

— Non, je sais.

— Y a-t-il un châtiment égal au crime incommensurable que ce pasteur de peuples a commis jusque sur son propre troupeau, et suffisant à apaiser la colère humaine comme à satisfaire la justice dite immanente dont la conscience est en nous?

— Il y en a un.

— Nous avouons que nous ne le voyons pas même dans la nature.

— Il y est pourtant.

— Où?

— Cherchez.

Et tour à tour, chacun des consultants énonça son système de vengeance et son mode d'expiation.... Mais la voix, muette, ne ratifiait aucune de nos inventions tortionnaires, qui se résumaient toutes en la peine de mort, solution banale dont la fatalité marque aussi bien les Bons que les Méchants.

— Mourir, dîmes-nous, équivaut à ne pas être né (1) ; c'est peu ; mais n'y a-t-il pas d'autre peine dans la nature que l'anéantissement normal?

— Si.

— Laquelle donc?

Et l'oracle tabulaire formula lourdement :

— *La peine de vie.*

C'était bien Victor Hugo.

Outre la forme antithétique qui, de son V. H. lapidaire et cathédra-

(1) Nous pensons autrement, nous, spirites.

lesque, signait l'arrêt et le supplice, il n'y avait pas à y méconnaître la doctrine bouddhique de l'occultisme à laquelle il s'était rallié dans l'île d'exil et qui, dans la mort, salue la délivrance.

La peine de vie, oui, évidemment, mais je ne ferai plus tourner de tables.

Émile BERGERAT. »

Un docteur qui n'avait sans doute pas encore lu les cahiers publiés par M. Barthou (on ne peut pas être docteur en toutes choses) jugea à propos de relever vertement M. Émile Bergerat pour avoir voulu accréditer dans le public la *légende* de « *l'initiation* » du grand poète.

Puis, à son tour, M. Léon Bérard, député des Basses-Pyrénées, intervient dans le même journal à la date du 30 janvier, et verse au débat un document qui prouve péremptoirement qu'il y avait encore autre chose — d'universellement connu pourtant — que le susdit docteur ne connaissait pas. Tout simplement un chapitre des *Misérables* qui a pour titre : « Une tempête sous un crâne. »

Jean Valjean, alors maire de Montreuil-sur-Mer, seul dans sa chambre, à minuit, se demande s'il va révéler son identité à la justice. Et à un certain moment, il entend distinctement des paroles dans la chambre et regarde autour de lui avec terreur.

« — Y a-t-il quelqu'un ici? demanda-t-il à haute voix et tout égaré.

Puis il reprit avec un rire qui ressemblait au rire d'un idiot :

— Que je suis bête ! il ne peut y avoir personne. Il y avait quelqu'un, mais celui qui y était n'était pas de ceux que l'œil humain peut voir.... »

Et dans ce même chapitre, un peu plus haut, on lit :

« Il sentait que l'évêque était là, que l'évêque était d'autant plus présent qu'il était mort, que l'évêque le regardait fixement.... »

Personnellement, M. Léon Bérard ajoute — et ce sera sans doute un grand sujet d'étonnement pour le docteur scandalisé :

« J'ai connu quatre ou cinq républicains de 48, j'entends des républicains qui se rattachaient par leur formation et quelques-unes de leurs idées à la génération politique dite de 48. Déistes, ardemment spiritualistes, c'étaient, au surplus, des hommes d'une rare noblesse d'âme et d'une haute distinction d'esprit, tels que je souhaiterais d'en rencontrer beaucoup dans la prochaine Chambre. Ils croyaient tous aux esprits et conversaient familièrement avec des morts. »

Nous allons, à notre tour, nous permettre une petite citation. Ce sera pour aujourd'hui, notre faible contribution au faisceau de preuves destinées à convaincre le dernier incrédule qui, n'ayant pas eu le temps de lire tout ce que contient l'œuvre de Victor Hugo — ou peut-être n'ayant

pas su le comprendre — déclarera avec une imperturbable suffisance que ce que nous avons vu n'existe pas. Il s'agit de quelques lignes que notre illustre poète écrivait à Lamartine, lorsque mourut la compagne de l'auteur des *Méditations*. Les voici :

« Hauteville-House, 23 mai.

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe ; j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez. Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future.

« Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : Espérez. Vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

« Elle est toujours votre compagne, invisible, *mais présente*. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

Victor Hugo. »

C'est clair et à la portée des plus modestes intelligences.

Et maintenant, félicitons-nous de ce que M. Émile Bergerat, même par un écrit en apparence semi-fantaisiste, ait pu amorcer dans le *Figaro* un pareil débat. Nous ne redoutons pas la lumière, et tout ce qui pourra, en appelant l'attention des chercheurs, les décider à un examen sérieux de notre doctrine, sera toujours bien accueilli par nous.

Il est bien probable que c'est tout d'abord sans grande conviction que se groupe dont M. Bergerat faisait partie improvisa une séance de typtologie, et que c'est à la suite d'une proposition lancée à tout hasard par quelqu'un, au cours de la conversation, que cette tentative fut décidée sans qu'on en attendît rien de bon. Mais les choses prirent rapidement une autre tournure, et pour qu'un homme de la valeur de M. Émile Bergerat ait été à ce point impressionné par le résultat obtenu, il faut bien vraiment, que l'Esprit se soit manifesté de telle sorte que le moindre doute n'était pas possible.

M. Bergerat ne croit pas encore à la réincarnation, mais il n'en jure pas moins dans le *Figaro*, dix jours après son premier article, que Victor Hugo revient dans les tables. C'est de la même manière, à la suite de manifestations qu'il n'est plus possible de nier, parce qu'ils ont vu et entendu, que tant d'hommes éminents sont déjà venus à nous. Et l'opinion de William Crookes, de Lombroso, d'Aksakow, du colonel de Rochas, d'Oliver Lodge et de bien d'autres encore, solidement appuyée sur des faits rigoureusement contrôlés, peut utilement, pensons-nous, être opposée aux creuses dénégations d'un adversaire qui ne connaît du psychisme que le nom.

M. Émile Bergerat, qui se trouve en assez bonne compagnie, n'a pas

à se préoccuper des appréciations que pourront émettre quelques contradicteurs sans autorité parce que n'ayant jamais étudié les phénomènes psychiques. La raillerie a fait son temps, et il peut sans crainte du ridicule continuer à faire « tourner les tables » : Il y trouvera de larges compensations aux plus extraordinaires critiques, et ceci lui fera oublier cela.

KERMARIO.

Une nouvelle orientation (1)

Il en est des phénomènes extraordinaires que nous avons étudiés comme de toutes les choses de ce monde : chacun en juge à sa manière, avec son tempérament intellectuel et moral, et tel nie aujourd'hui résolument qui sera peut-être demain un croyant ardent à la propagande. Les uns, naturellement peu curieux, ne s'étonnent de rien, pas même de ce qu'il y a de plus surprenant, ce qui est un signe de médiocrité ; ils n'ont aucune envie de s'instruire. D'autres sont intéressés ; mais, férus du subconscient, ils sont insensibles aux arguments du spiritisme, persuadés qu'en cherchant bien, on découvrirait des moyens de les réfuter. D'autres enfin, ne s'inféodant à aucun système, essaient diverses explications, et, quand ils se sont convaincus que l'hypothèse spirite s'adapte le mieux aux faits, ils abandonnent leur première opinion, dût-on les accuser de versatilité, parce que tout progrès implique un changement. C'est une nouvelle orientation. Ils se détournent de la conception matérialiste de la vie, ou, s'ils étaient déjà gagnés au spiritualisme, ils ont de celui-ci une notion plus positive.

Comment ne se réjouirait-on pas de ce résultat, quand on songe aux ravages opérés par le matérialisme dans toutes les couches de la société, depuis les milieux intellectuels où il prend une allure scientifique, jusque chez les ouvriers de la ville et des champs où il excite les appétits les plus grossiers? Sous son influence, on n'attache de prix qu'aux réalités palpables. La destinée de l'homme est ainsi bornée entre les limites du berceau et de la tombe. Dans l'intervalle on s'agite pour se procurer les plus possible de jouissances, en écartant l'idée de la mort considérée comme trop importune. L'ambition d'une foule innombrable de gens ne dépasse pas cet horizon : il convient même de leur adjoindre une quantité de pratiquants que l'habitude, les relations ou l'intérêt retiennent dans le cadre des Églises, avec des croyances superficielles qui ne les rendent pas

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre 1918, Janvier et Février 1919.

meilleurs. Il se produit parfois dans leur âme des ouvertures sur l'infini ; ces intuitions par échappées ne les distinguent guère des parfaits incrédules. Que de matérialistes, sinon de doctrine, du moins de conduite, parmi les familiers du sanctuaire, bien pensants, avisés, arrivés, se servant du bon Dieu beaucoup plus qu'ils ne le servent, et, à défaut de valeur personnelle, s'attribuant celle de leur parti ! Pour les uns et les autres, également empêtrés dans la matière avec des préjugés différents, la prison de chair est au fond la seule réalité dont l'existence soit indubitable.

Le spiritisme ouvre largement aux captifs les portes de l'au-delà, puisqu'il leur fournit la preuve des communications entre les morts et les vivants : de là vient son puissant attrait, soit pour instruire, soit pour consoler. Vous obtenez par la table, l'incorporation ou l'écriture automatique des phénomènes tels que ceux d'Abraham Florentine, d'Évangélidès ou de Svens Stromberg, inexplicables à votre avis sans l'intervention de personnalités invisibles. Quelle révélation ! Quelle secousse ! Quel ébranlement des idées généralement reçues ! Vous aviez l'impression que l'espace dans lequel vous vous mouvez est uniquement occupé par des choses tangibles dont la notion se transmet à votre cerveau, une sorte de laboratoire où, tantôt spontanément, tantôt par un effort de la volonté, s'effectue un travail mystérieux aboutissant à des inepties ou à des conceptions grandioses. Or, dans cette immensité, loin de vous et à vos côtés, vivent des êtres doués d'intelligence, d'une condition supérieure à la vôtre, capables d'entrer en rapport avec vous, en sorte que vous êtes environné d'une multitude de témoins. Sans doute les messages de ces invisibles ne répondent pas toujours à votre attente ; songez qu'ils ont à lutter contre des difficultés le plus souvent insurmontables, comme vous en rencontreriez, si vous vous efforciez d'agir dans un milieu non adapté à vos facultés. Quoi qu'il en soit, le moindre signe de vie émané d'eux pose le problème le plus émouvant : quelle est cette personnalité qui pense sans être pourvue de notre cerveau? Elle a nécessairement un organisme éthéré que je distinguerais, si j'avais des yeux perfectionnés, et je suis conduit à me faire de la matière et de la vie une idée toute différente. La matière peut affecter des états extraordinairement subtils qui dépassent mon imagination et la vie n'est pas bornée aux réalisations qui tombent sous le contrôle de mes sens. Je conçois alors combien il est téméraire de prétendre que le fonctionnement d'un cerveau susceptible d'être disséqué est l'indispensable condition de la production de la pensée.

Quel est donc ce monde invisible? Après avoir rendu le dernier soupir, allons-nous habiter une région distante de celle-ci, comme la planète Mars l'est de la Terre? En réalité, nous pouvons rester sur le même plan,

mais avec des impressions différentes. Vous êtes un grand artiste ; vous visitez un musée où sont réunis des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture. Je suppose, chose invraisemblable, que, dans la salle où vous vous arrêtez à contempler des tableaux de maîtres, se trouve, non en liberté, car il en résulterait de regrettables dégâts, mais en cage, un chimpanzé considéré par certains savants comme votre cousin germain, tant il y a de ressemblance entre son cerveau et le vôtre. Vous occupez, l'un et l'autre, le même espace limité par des murs splendidement ornés : n'êtes-vous pas dans des mondes distincts, puisque le chimpanzé, qui a pourtant des yeux, éprouve certainement des sensations auxquelles on ne saurait sans vous offenser, malgré votre modestie, assimiler la jouissance d'un esprit affiné par la culture. Les invisibles présents là, débarrassés de la chair qui vous opprime, n'y sont pas non plus dans le même monde que vous, puisque des facultés que vous possédez maintenant à l'état latent ont pris leur essor, en leur permettant de savourer des merveilles dont vous n'avez aucun soupçon, tout comme le quadrumane. On ne va pas dans l'au-delà à la manière d'un explorateur obligé de franchir une grande distance ; nous y sommes sans nous en douter.

Le spiritisme vous enseigne que vos disparus peuvent être en ce moment près de vous, capables, si vous avez à votre disposition un bon médium, de vous donner des preuves de leur survivance. Une personne, dont le fils a été tué, me disait : « J'attends avec impatience nos séances du dimanche ; il me semble que je reçois de lui une lettre. » Avant d'assister à des expériences d'écriture automatique, elle était si désespérée qu'elle aurait voulu en finir avec la vie ; maintenant son visage est rasséréné, elle cherche à consoler les autres. Assurément l'Église lui enseignait la doctrine de l'immortalité de l'âme ; mais combien plus impressive l'idée, basée sur des faits, que les morts nous avoisinent, séparés de nous pour ainsi dire par l'épaisseur d'un mur à travers lequel, par des moyens variés, ils nous démontrent qu'ils ne sont pas perdus!

Ne vous semble-t-il pas qu'une conviction si réconfortante, pourvu qu'elle soit réelle, est de nature à assainir votre âme? Présentez la meilleure des théories à des hommes diversement doués, vous la verrez produire des résultats différents, ici dénaturés par des superstitions puériles, là resplendissante de noblesse. A quelles misérablesdé formations le spiritualisme de Jésus n'est-il pas exposé dans l'âme de certains dévots qui, sous le couvert des formules consacrées et des pratiques vénérables, abritent leur insignifiance et parfois leur immoralité, avec des préventions de sectaire contre des mécréants plus évangéliques qu'eux au fond. Il serait inintelligent d'exiger du spiritisme qu'il échappât à cet inconvénient ; vous ne sauriez, sans une révoltante injustice, le rendre

responsable des stupidités que des naïfs ou des charlatans mêlent à ses hautes vérités, en les abaissant à leur taille. Ayons donc, après avoir déploré les contrefaçons, le bon sens de le voir à l'œuvre chez des hommes compétents et sérieux, de même que nous jugeons le christianisme par ceux qui le représentent dignement et non par les aigrefins qui cherchent à l'exploiter. Si vous croyez que les disparus sont près de vous, témoins de vos actions et de vos pensées, vous serez pénétré de la crainte de mériter leur réprobation. Cette appréhension d'une justice occulte ne vous rendra certes pas impeccable, car il y a des tares du caractère qui persistent malgré le changement des idées : il est si difficile de se mettre d'accord avec soi-même ! Cependant, en surveillant davantage votre conduite, vous l'améliorerez, et, parce que vous penserez plus sainement, vous obtiendrez le bénéfice d'agir mieux.

Ces juges ne sont pas eux-mêmes parvenus à la perfection ; situés à divers degrés de l'échelle spirituelle, suivant la vie qu'ils ont menée ici bas, il ne leur suffit pas d'être affranchis du joug de la chair pour s'immobiliser dans la béatitude. Ils conservent leur mentalité avec la faculté d'évoluer et de pouvoir, en se perfectionnant, conquérir la récompense de leur travail. Après avoir atteint une cime, ils en entrevoient d'autres du haut desquelles s'offrent à leur vue des horizons nouveaux. Suivant la doctrine très défendable des vies successives, les disparus sont destinés à se réincarner, aussi souvent que l'exige la nécessité de réparer leur passé, jusqu'à ce que, suffisamment évolués, ils soient aptes à poursuivre leur carrière dans des sphères supérieures. Cette théorie nous éloigne du vieux dogme des peines éternelles. Faut-il, pour conserver des sanctions à la loi morale, dépasser les limites d'une justice vraiment équitable et le coupable n'est-il pas assez puni de ses fautes, quand il a plus ou moins longtemps senti l'aiguillon du remords?

A ces divers avantages le spiritisme ajoute celui d'occuper une place intermédiaire entre l'orthodoxie et le rationalisme.

Selon l'orthodoxie, Dieu a surnaturellement révélé aux hommes la vérité ; mais, comme cette vérité ne saurait, sans danger de variations et de fausses interprétations, être livrée au jugement des simples particuliers incapables d'en discerner le véritable sens, il a, dans sa sagesse, institué une Église douée du privilège de l'infaillibilité dont la mission consiste à enseigner le dogme qui sauve et se résume dans la personne du Christ rédempteur. La doctrine repose donc sur un fait miraculeux, immuable, avec une suite de développements qui sont, à travers les âges, la conséquence d'une évolution logique et non celle d'une pensée qui se contredit. Le premier devoir du fidèle est de se soumettre à la direction du prêtre qui, de la naissance à la mort, le tient par la vertu

magique des sacrements, en le garantissant contre les périls du libre examen. Il vit de la sorte, non dans des abstractions le plus souvent inaccessibles, mais dans un milieu approprié où l'idée religieuse se présente sous une forme concrète, enveloppée de mystère, d'autant plus séduisante pour l'imagination. C'est grâce à son caractère essentiellement positif que le catholicisme exerce une influence considérable, malgré le vent d'émancipation qui souffle sur la nouvelle génération.

Le rationalisme s'inspire d'une méthode différente. Bien des gens s'imaginent qu'il faut absolument, pour aller à la religion, passer par le dogme révélé tel que l'enseigne l'Église infaillible. Il y a pourtant des philosophes animés d'un esprit profondément religieux, c'est incontestable, professant le plus pur spiritualisme et croyant au Dieu personnel et à la vie future avec une élévation morale qui les met au niveau des meilleurs d'entre les pratiquants. Vous avez le droit de les bannir de votre culte, parce qu'ils en rejettent la confession de foi ; il n'est pas en votre pouvoir de les exclure du royaume des cieux, parce que les limites de celui-ci sont plus reculées que celles d'une secte. Ces penseurs, pieux à leur manière, n'admettent que le droit de la raison librement consultée ; ils se livrent à des spéculations hardies sur l'entendement humain, le fond de l'être, la Providence, le problème du mal, le libre arbitre, le mystère des origines et des fins, et ils aboutissent, par une argumentation abstraite, en s'appuyant sur des données scientifiques, à des conclusions solides peut-être, incomprises du vulgaire assurément. Leur enseignement destiné à de patients initiés ne dépasse pas l'enceinte des écoles, ou, s'il atteint la masse, c'est par des intermédiaires inévitablement très superficiels qui le traduisent en maximes pratiques, sans la rébarbative armature. L'observateur attentif en discerne l'influence dans le théâtre, le roman, les modes, les mœurs, répandue partout comme une atmosphère invisible. Quoi qu'il en soit, il ne saurait susciter des institutions populaires, étendues, durables.

Le spiritisme, positif comme l'orthodoxie et rationaliste comme la philosophie, concilie les deux tendances, en apparence incompatibles, pour constituer un esprit nouveau. Positif, il repose inébranlable sur des faits sévèrement contrôlés qui donnent à ses instructions un attrait passionnant, puisque, indépendamment de leur caractère supranormal, susceptible d'impressionner l'imagination de tous, ils nous apportent la révélation de l'au-delà où les disparus bien vivants nous attendent, où les injustices d'ici bas sont réparées. Mais ces faits, dus à des forces naturelles, ne rentrent pas dans la catégorie des miracles; il ne s'agit pas d'une révélation accordée, par une faveur spéciale de la Providence, à une Église privilégiée. Ils se produisent dans tous les pays, quelle que

soit leur religion, et chaque individu a le droit de les utiliser, sans qu'un clergé officiel ait celui d'intervenir pour lui imposer une direction. Le spiritisme est donc rationaliste.

On pourrait reprocher à bon nombre de ses adhérents d'insister trop exclusivement sur la question de l'au-delà et de ne pas se tourner assez du côté de Dieu. Cette tendance s'explique et, dans une certaine mesure, se justifie par les maux dont la vie est empoisonnée, surtout à notre époque où la guerre a formidablement multiplié les deuils. Si, parmi les éprouvés, beaucoup ne croient plus à rien et, dans leur désespoir, irritent comme à plaisir la plaie de leur âme par des imprécations contre le destin, d'autres au contraire, avides de consolation, épouvantés par le néant, se précipitent dans une doctrine qui proclame la survivance d'êtres adorés, avec l'espoir d'en obtenir des communications. La valeur du spiritisme se borne presque pour eux à cette satisfaction. C'est de l'égoïsme, mais bien excusable. Dans la crise de détresse et d'effarement, on est obsédé par l'unique pensée du disparu qui a laissé l'impression d'une dévastation universelle. Cependant l'idée de l'au-delà se lie étroitement à celle de Dieu. Comment serions-nous rassurés, si nous n'avions pas des raisons de croire que nous sommes dans ce monde comme dans une maison sagement administrée par un père qui veut le bonheur de ses enfants? Néanmoins pourquoi la douleur? Quel problème ! Le spiritisme nous met-il en bonne disposition pour l'envisager?

(A suivre.) Alfred BÉNÉZECH.

Vers la Vie Eternelle

Un grand cœur vient de s'éteindre.

Mme Camille Flammarion, la femme de l'illustre astronome dont les œuvres sont connues dans le monde entier, est passée doucement dans l'Au-delà le 22 février dernier. La cérémonie, purement civile, a eu lieu le 1er mars à l'Observatoire de Juvisy, où a été inhumée la dépouille mortelle.

Mme Camille Flammarion était la petite-fille d'Étienne Hugo, officier de l'Empire décoré par Napoléon Ier, parente par sa mère de Victor Hugo et nièce du général Charles Hugo.

Son incessante et savante collaboration aux travaux de son mari lui avait fait attribuer le prix Janssen, qui lui fut remis par le fondateur

lui-même, Président de la Société Astronomique et Directeur de l'Observatoire de Meudon. A cette occasion, M. Janssen s'exprimait ainsi :

« Messieurs, en vous proposant d'attribuer le PRIX JANSSEN à Mme CAMILLE FLAMMARION, je suis sûr d'obtenir non-seulement votre approbation, mais même votre acclamation, et j'ajoute que si toutes les Sociétés scientifiques étrangères étaient consultées, cette acclamation deviendrait universelle.

« C'est qu'en effet, Messieurs, l'éminente compagne de notre cher secrétaire général a acquis des droits à la reconnaissance de tous les amis de notre belle Science astronomique. Elle a été non seulement la collaboratrice assidue et le secrétaire perpétuel de son mari (et ici ce mot est encore plus exact qu'à l'Académie) dans l'œuvre si considérable qui a rendu le nom de FLAMMARION populaire à juste titre ; elle a fait plus. Elle a été astronome à son heure et a aidé par ses observations son mari dans ses mesures d'étoiles doubles à l'Observatoire de Paris.

Mais ce ne sont pas là tous les titres de Mme Flammarion à notre reconnaissance ; elle a contribué à la création de cette Société astronomique de France, par son activité si dévouée et par l'aide qu'elle a constamment apportée à son mari, et M. Flammarion se plaît à reconnaître tout ce qu'il doit à sa femme en cette circonstance.

. . . .

« Enfin, Mme Flammarion a aussi contribué à la création de l'Observatoire de Juvisy, œuvre d'un haut intérêt, due à la générosité d'un admirateur de Flammarion. »

. . . .

Déjà, ses travaux à l'Observatoire de Paris en collaboration avec son mari, lui avaient valu les palmes d'officier d'Académie, et, quelques années plus tard, la rosette de l'Instruction publique. Nous estimons que ce ne fut pas assez et qu'une plus haute récompense aurait dû être placée sur la poitrine où palpitait un cœur si noble et si grand.

Comme écrivain, Mme Flammarion, quoique toujours modeste, ne fut pas inférieure à sa renommée, et les charmantes productions littéraires qu'elle publia sous le pseudonyme de Sylvio Hugo, obtinrent un franc et légitime succès.

Bien longtemps avant l'atroce guerre qui vient à peine de prendre fin, Mme Flammarion avait fondé une Société de dames pour amener, par le désarmement général, le règne de la Paix sur la Terre. Elle n'eut pas le bonheur de voir se réaliser son rêve généreux et l'on peut dire que les grands chagrins qu'elle a éprouvés au cours de l'affreuse tuerie qui a inondé de sang les champs de bataille, ont sensiblement avancé le

moment où cette âme d'élite a rompu les derniers liens terrestres et pris son élan vers le ciel.

Nous comprenons le vide immense que doit faire dans l'existence du Maître, le départ de la compagne qui, pendant près d'un demi-siècle a veillé sur lui, l'encourageant dans ses travaux, le soutenant aux heures de doute, et toujours le faisant monter plus haut dans son ascension vers la gloire par la seule force de son immense affection.

Nous savons tout le déchirement que l'on éprouve lorsqu'arrive, dans des conditions pareilles, le moment de la séparation ici-bas. Malgré tout, un désespoir profond s'empare de nous lorsque nous voyons vaciller la dernière lueur d'une vie prête à s'éteindre et que nous ne pouvons rien pour la retenir !

Profondément émus et pénétrés de la plus ardente sympathie, nous sommes tout avec l'illustre Maître dans cette cruelle épreuve ; mais l'homme si grand, le philosophe admirable qui a écrit les pages sublimes que nous connaissons sur l'immortalité de l'âme et sa merveilleuse destinée à travers les mondes qui gravitent dans l'infini des cieux, cet homme qui écrit avec tout l'enthousiasme d'un grand poète, et dont le savoir scientifique atteint les plus hauts sommets du génie, cet homme sait très bien que sa compagne fidèle n'est pas perdue et que souvent sa grande âme viendra se réfugier près de lui.

Et ce sera son plus précieux réconfort, ce qui lui permettra d'attendre dans une parfaite sérénité la fin de sa mission sur notre planète terrestre.

Dieu veuille le conserver à notre admiration pendant de longues années encore, pour les progrès incessants que ses travaux multiples font réaliser à l'Humanité.

Nous publierons dans notre prochain numéro un compte rendu de la cérémonie civile qui a eu lieu à l'Observatoire de Juvisy à l'occasion de l'ensevelissement.

KERMARIO.

L'Esprit indivisible au regard d'un Dieu unique et d'une Substance unique

Un des avantages du spiritisme aura été de faire ressortir l'insuffisance des théories matérialistes et la nécessité d'un système qui s'adapte mieux aux faits. Burdin jeune et Dubois (d'Amiens) le reconnaissaient déjà en 1841 ; ils écrivaient dans leur ouvrage sur le *Magnétisme animal :* « Il faut le dire cependant, un bon, un vrai système serait le chef-d'œuvre

de l'esprit humain. » Chacun a le sien auquel il tient d'ordinaire beaucoup. Nous avons forgé le nôtre et il nous a donné satisfaction. Nous demandons aux lecteurs de la *Revue* la permission de l'exposer très sommairement au cas où il présenterait pour eux quelque intérêt.

A la différence des théories matérialistes, toutes basées sur l'*unité de substance*, nous répartissons celle-ci en trois groupes correspondant à ses manifestations actuelles : *intelligence*, *forces*, *matière*, sans rien préjuger des transformations possibles. Ce n'est là qu'une classification ayant, comme toutes, l'avantage de diviser un sujet afin de mieux étudier chaque partie, et aussi de le présenter sous un aspect particulier, ce qui est sa caractéristique propre. Cette classification est plus naturelle qu'artificielle car chaque groupe se différencie bien des autres : La matière est inerte ; les forces sont des causes de mouvements ; matière et forces sont aveugles, l'intelligence possède le discernement.

Observons chacun des trois groupes au point de vue de la divisibilité Nous reconnaîtrons facilement que la matière et les forces sont essentiellement divisibles alors que nous serons portés à considérer l'intelligence comme constituée par des unités indivisibles auxquelles convient très bien la dénomination d'esprits. Et l'esprit sera, pour nous, le siège de l'intelligence.

L'indivisibilité de l'esprit peut être examinée à deux points de vue bien distincts : comme correspondant à une réalité et comme hypothèse. Les raisons en faveur de la réalité ne peuvent être exposées qu'en un article à part, et l'hypothèse n'a pas besoin d'être appuyée sur elles ; il suffit qu'elle soit féconde en explications et en aperçus nouveaux, qu'elle permette de tirer d'un fait des conséquences qu'on n'avait pas encore remarquées ; elle aura alors pour le moins autant d'importance qu'une grande découverte, bien qu'on discute encore si l'esprit est indivisible ou s'il ne l'est pas.

L'esprit indivisible est par cela même indestructible et éternel ; il n'a pas été créé et il ne saurait périr ; il survit au corps et peut se manifester après la mort de celui-ci, communiquer par divers moyens avec les vivants, leur apparaître, présider à des matérialisations, etc. Dans cette hypothèse, les divers phénomènes spirites s'expliquent facilement, et la pluralité des existences de l'âme en découle naturellement car il ne serait pas admissible que l'esprit immortel n'en ait qu'une seule. Et toutes ces déductions sont confirmées par les faits et bien en harmonie avec eux. Il en est tout autrement si on s'en tient à l'unité de substance car el e ne permet d'admettre comme siège de l'intelligence qu'un cerveau organisé qui perd toutes ses facultés dès qu'il est entré en décomposition et

ne peut survivre au corps dont il a fait partie ni se livrer à des manifestations posthumes.

Le *théisme* a longtemps lutté avantageusement contre le *matérialisme*. Il a échoué devant le problème du mal. Comment un Dieu omniscient et créateur peut-il avoir fait l'homme faillible et sujet à tous les maux dont il souffre? On a beau dire qu'il a voulu lui laisser le mérite de la perfection ! La supériorité de l'inventeur consiste à faire une œuvre parfaite et non pas à la laisser se perfectionner elle-même. Tandis que l'esprit incréé est, par définition, libre et responsable, sans pouvoir imputer ses fautes à un auteur que l'hypothèse n'admet pas. Et c'est bien ainsi que l'homme se présente au bon sens : jouissant de liberté et assumant la responsabilité de ses actes.

Notre système n'admet qu'une seule nature d'intelligence, avec existence éternelle des individualités qui la composent. Tandis que dans le théïsme il y en a deux : l'une éternelle et créatrice, l'autre créée et par suite périssable. Au lieu d'un Dieu unique présidant à tout dans un univers sans bornes, il suppose un monde infini d'esprits à tous les degrés de puissance et de perfection, s'occupant chacun selon ses aptitudes, ses goûts, ses désirs, sans exclure en aucune façon l'organisation, la hiérarchie et la méthode parmi eux. Dans cet ordre d'idées, la terre ne saurait être le centre et l'homme le but de la création ni le plus haut représentant de l'intelligence universelle, mais bien l'incarnation d'esprits dont le degré d'élévation est compris entre certaines limites et dont les diverses tendances ont de l'affinité entre elles ; alors que d'autres astres sont affectés à des classes et groupements différents. Mais la divinité ainsi conçue n'est pas sans avoir des rapports d'analogie assez étroits avec l'humanité puisqu'elles sont constituées l'une et l'autre, dans leur essence principale, par des esprits, ou unités de l'intelligence.

Dès lors qu'on admet que l'intelligence est le privilège d'esprits innombrables, indestructibles, éternels, parmi lesquels certains possèdent la puissance, la sagesse et la perfection au suprême degré, il est tout indiqué que ces esprits aient organisé en tous les points de l'univers une justice permanente, inflexible, parfaite, attribuant à chacun d'eux la récompense ou la punition de ses actes suivant qu'ils sont bons ou mauvais. Car les hommes, dont la vie est courte et qui sont dominés par des passions et des intérêts matériels, en ont organisé une parmi eux en rapport avec leurs lumières, leur prudence et leur sentiment du droit. Et cette justice humaine est partout l'œuvre des plus éclairés. Nous avons ainsi la conception de l'origine d'une justice immanente qui s'impose à notre observation et à notre conscience et qui est inexplicable dans l'hypothèse de l'unité de substance, bien qu'on reconnaisse

généralement son existence. Et cette justice immanente, une fois admise dans sa source, nous fournit la meilleure et la vraie base de la morale, si nécessaire dans les relations sociales et la vie de l'homme, qu'aucune théorie philosophique n'a osé la renier, bien que ne sachant comment l'asseoir.

Nous ne choisissons pas la famille et le milieu dans lesquels nous venons au monde, notre constitution, notre caractère, la bonne conformation ou les difformités, un corps sain ou sujet à la maladie, nous en sommes dotés en naissant ; bien des circonstances influent sur le choix de notre carrière, et en la parcourant, nous sommes affectés d'une bonne ou d'une mauvaise chance. C'est là une destinée qui a tous les caractères d'une décision divine dont l'exécution se poursuit à travers les existences successives ; car, si le lien personnel nous échappe, il n'y a aucune situation qui ne puisse être considérée comme la conséquence d'une conduite antérieure. Et dans une même vie, ne voyons-nous pas, le plus souvent, les fautes suivies de leurs conséquences et les bonnes actions récompensées. L'impunité dans quelques cas, d'ordinaire les plus graves, ne se comprendrait pas. Dans l'hypothèse où nous nous plaçons, il est rationnel d'admettre que les actes qui n'ont pas été sanctionnés dans le cours d'une existence le seront dans la suivante. D'ailleurs, l'étude scientifique des voyants nous apprend que nous sommes tous soumis à un destin inexorable auquel il est impossible de se soustraire, et qui cependant a une cause. Mais, tout en subissant les événements imposés, nous avons une certaine liberté de conduite, variable d'un sujet à un autre, et qui est le fondement de la justice répressive et de la vie sociale. De tout cela nous déduirons que nous tissons nous-mêmes, au jour le jour, notre avenir par la manière dont nous nous comportons en présence de la fatalité, et qu'une fois le fait accompli, les conséquences se sont attachées à nous et nous devons les subir tôt ou tard. C'est ainsi que nous résoudrons la question si discutée du *déterminisme* et du *libre arbitre*, reconnaissant leur concomittance et fixant le rôle de chacun.

Les esprits n'ayant pas été créés, mais existant de toute éternité, il ne saurait y en avoir d'assujettis originellement à d'autres. Les seules dépendances pouvant être conçues sont celles résultant des rapports sociaux et de la supériorité morale, et elles ne sauraient autoriser aucune atteinte aux biens et à la liberté de qui que ce soit, en observant toutefois que la liberté de chacun a pour limite celle d'autrui. Ces principes sont la condamnation des potentats et des démagogues, de tous ceux qui s'imposent au peuple et vivent à ses dépens sans lui rendre des services équivalents aux profits qu'ils s'adjugent. Difficilement atteints durant leur

vie présente, il est juste que la divinité les punisse dans la suivante. Toutes les difficultés sociales ont leur source dans la violation de la liberté et des droits d'autrui, que ce soit le fait des gouvernants, des subordonnés ou des concitoyens. Notre doctrine tendra donc à la bonne harmonie dans l'État et parmi le peuple en faisant ressortir le principe dont elle dépend et en permettant de rappeler à chacun ses devoirs et la sanction qui s'attache à leur inobservation. Quelle base peut-on trouver dans l'*unité de substance* pour condamner les perturbateurs de l'ordre public? pour recommander le respect de la liberté et des droits d'autrui? pour rappeler leurs devoirs à ceux qui nous gouvernent?

Notre hypothèse s'adaptera très bien au *transformisme*. Mais, au lieu de faire dépendre l'évolution du simple jeu de forces aveugles, il la placera sous la direction intelligente des esprits, organisant ces forces en vue d'un but à atteindre. Et cela de la même façon que dans les constructions navales, par exemple, chaque type de bâtiment, après avoir été conçu par les ingénieurs, fait l'objet de plans que les ouvriers exécutent ensuite. Le savant qui n'admet autre chose que les forces naturelles se comporte comme le spectateur qui attribuerait la construction d'un navire au seul travail des ouvriers parce qu'il n'aperçoit qu'eux sur le chantier. Mais cette façon de voir est la seule que permette l'hypothèse de l'unité de substance, car, pour elle, il n'y a pas d'esprits. Les mutations brusques seront pour nous la règle, alors que nos antagonistes ne pourront concevoir que des modifications insensibles, quoique inopérantes. Et les faits seront en notre faveur.

Nous voyons la possibilité pour notre propre intelligence de se développer toujours de plus en plus et d'arriver même progressivement jusqu'aux plus hauts sommets de l'intelligence divine, à la condition de se conformer à la loi que celle-ci a établie et qui trouve un écho dans tous les cœurs bien nés, d'y persévérer sans relâche et de tendre toujours vers cette fin. Nous serons affranchis de la perspective effrayante du néant, qui n'est même pas une consolation pour le malfaiteur, mais un refuge trompeur. Noble émulation, la plus capable d'améliorer la vie présente et de bien préparer celle à venir. Tandis que le dogme de l'unité de substance limite les ambitions de chacun à s'élever le plus haut parmi ses concitoyens, à les dominer, à s'en faire aduler, avec l'anéantissement pour aboutissement final. Quel découragement pour celui qui réfléchit !

Ce n'est pas que parmi les matérialistes il n'y ait des gens vertueux, pouvant être moralement supérieurs à ceux qui professent des idées opposées parce que le fond inconscient n'est pas immédiatement transformé par les convictions du moment. Cela fait partie des mensonges du caractère si bien étudiés par Fred-Paulhan. Mais il n'est pas moins

vrai que les opinions de surface influent dans une certaine mesure sur la nature intime de l'individu pour l'orienter peu à peu vers elles, comme une force nouvelle modifie, quoique légèrement, la résultante d'un groupe beaucoup plus important.

De même la conduite, le caractère, sont parfois au-dessous des opinions professées. Mais celles-ci n'en exercent pas moins une certaine influence en orientant les pensées dans leur sens. De telle sorte que, quel que soit le fond moral d'un individu, il est toujours avantageux pour lui de prendre pour guide un système philosophique qui l'aiguille vers un idéal supérieur.

Ces quelques aperçus, quoique beaucoup trop succincts, donneront une idée de celui que nous avons adopté.

Édouard GUIBAL.

TOLSTOÏ

Sceptique — Religieux — Moraliste — Socialiste.

Tolstoï Mikalaevich (comte), Isnaïa-Poliana. Il eut pour instituteur Saint-Thomas, un Français, qui l'initia à la littérature française du XVIII[e] siècle, principalement aux écrits philosophiques de Voltaire et de J.-J. Rousseau.

Élevé dans la religion chrétienne orthodoxe, à l'âge de vingt ans, il répudiait toutes ses idées religieuses, tombait dans le scepticisme et l'athéisme, se livrait à une « vie d'orgies, de duels et de jeu ». Il vécut ainsi pendant toute son existence d'étudiant, d'après son propre aveu.

En quittant l'Université, en 1847, il alla se fixer dans sa ville natale et commença à écrire des romans russes.

Après de longues méditations sur le sens de la vie, il écrivit sa profession de foi en ces termes :

« Je ne puis plus avoir foi en la religion qui m'a été enseignée dès mon enfance et qui disparut dès que je fus maître de mes pensées. Plus j'observais et plus m'apparaissaient l'hypocrisie et l'intérêt qui guidaient mes mystificateurs, et la bêtise et l'entêtement, et la crainte qui distinguaient les mystifiés.

« Outre les contradictions intérieures de cette religion, sa bassesse, sa cruauté, puisqu'elle nous représente Dieu comme inexorable pour les hommes, la principale raison qui m'a empêché de l'accepter était l'exis-

tence simultanée, avec notre christianisme orthodoxe, du christianisme catholique, luthérien, anglican, toutes confessions dont chacune affirmait être la seule vraie. Je savais aussi qu'à côté de ces doctrines chrétiennes existaient encore des religions bouddhiste, brahmaniste, mahométane, confucienne, etc., qui, également, se considéraient comme les seules vraies et toutes les autres comme erronées.

« Je n'ai donc pu revenir à ma foi d'enfance ni adopter celles des autres peuples, parce que toutes contenaient les mêmes contradictions, les mêmes insanités, les mêmes miracles ; toutes s'entreniaient et surtout exigeaient des fidèles une confiance aveugle.

« En somme, je ne trouvais pas dans ces croyances le soulagement de mes souffrances. Mon désespoir allait m'entraîner au suicide (1). »

La solution du problème de la vie, il la trouva, dit-il, dans la lecture de l'Évangile. Mais, par une étrange contradiction, il s'étudie, dans les premiers chapitres de son livre, à montrer l'insuffisance des anciennes doctrines religieuses et la nécessité d'une nouvelle, correspondant au degré de civilisation. Il donne pour raison, paraphrasant ainsi les termes de sa préface, que les anciennes doctrines satisfaisant de moins en moins les besoins de l'âme humaine, les hommes ont compris qu'ils ne pouvaient atteindre le bonheur recherché dans ce monde, que leur confiance en l'enseignement des prophètes diminue progressivement, ne concordant pas avec les nouvelles conceptions de l'univers.

« A une certaine époque de leur développement, dit-il, les hommes pouvaient croire que Dieu avait créé le monde six mille ans auparavant, que la terre était le centre de l'univers, que sous la terre se trouvait l'Enfer, que Dieu était descendu sur la terre, puis remonté au ciel. Mais vint un moment où ils ne purent plus y croire, parce qu'ils savaient que le monde existe, non pas depuis six mille ans, mais depuis des centaines de mille ans, que la terre n'est pas le centre de l'univers, mais une toute petite planète, en comparaison des autres corps célestes, que rien ne peut se trouver sous la terre, parce qu'elle forme un globe.... »

Ces lignes sont en complète contradiction avec la Bible, mais, s'il ne trouve pas une explication plausible des phénomènes de la vie dans les religions, Tolstoï s'arrête à la solution fournie par les enseignements de Charité et d'Amour de Jésus-Christ, dont il montre la véritable signification. Pour lui, l'homme est un être spirituel et son séjour sur terre est une naissance continuelle. Si avant tout il désire le bonheur, ce n'est que lorsque son désir est conscient et qu'il doit se rapporter à l'existence collective. Sa raison devenant plus lucide lui démontre que son *moi*

(1) *La Vraie Vie*, préface (1901), Fasquelle édit.

conscient n'est pas le corps mortel et que le désir du bonheur est impersonnel, c'est-à-dire qu'il se rapporte à tout ce qui existe.

« Ce bonheur collectif est, ajoute-t-il, le principe vital des existences ; il est ce que nous appelons Dieu... Dès que le désir du bonheur s'est manifesté chez l'homme, d'abord dans la vie animale et individuelle, il s'étend à la vie des êtres qu'il aimait, et enfin, avec le réveil de sa conscience, à l'humanité tout entière. Et cette dernière aspiration est le principe de toute vie, c'est l'Amour, c'est Dieu, c'est le Père.... Les sages n'ont-ils pas dit qu'on devait forger en faucilles et en charrues les lances et les glaives?

« D'après la raison, cette œuvre de fraternité universelle est une œuvre divine, et nous sommes appelés à y participer parce que l'aspiration de l'être spirituel qui naît en nous — l'Amour — nous y engage. »

Voici plus de vingt ans que Tolstoï écrivait son livre, — et cet amour fraternel des hommes s'est manifesté par la plus effroyable guerre qui ait ensanglanté notre globe. Devons-nous espérer une modification dans l'esprit du genre humain?....

Continuons notre étude. Le grand philosophe russe croyait que notre corps d'aujourd'hui représenté comme un corps isolé a été jadis « DANS UNE VIE ANTÉRIEURE », une réunion de choses aimées, que l'Amour les avait réunies dans un seul tout, et que cet Amour se fait sentir encore dans notre Vie individuelle, que cet Amour nous réunira dans une « VIE FUTURE », avec un être unique qui nous sera aussi proche que notre corps nous l'est aujourd'hui.

Pour en arriver là, Tolstoï nous prévient qu'il y a des obstacles à supprimer à la manifestation de l'Amour. C'est maintenant le philosophe qui indique ces obstacles. Pour les vaincre, il faudra supprimer :

1° Les fautes, « *les péchés* », comme il les appelle, résultant du plaisir instinctif du bien personnel ;

2° Ceux qui résultent des traditions transmises par les mœurs et les institutions ;

3° Ceux provenant de la tendance à augmenter de plus en plus le bonheur égoïste. Les uns sont innés, les autres héréditaires . Ces principaux « *péchés* » sont : la sensualité, l'oisiveté, la vénalité, l'ambition, la luxure, l'ivresse.

Il les étudie ensuite comme moraliste et comme socialiste. Il les condamne dans leurs conséquences funestes, au point de vue des malheurs qui frappent individuellement les coupables et des souffrances de leurs semblables. Et en les supprimant radicalement, la terre deviendrait un paradis idéal.

Dans un chapitre consacré aux *séductions*, qu'il considère comme des

pièges où l'on est attiré par un semblant de bien et où on trouve sa perte, il s'exprime ainsi sur la séduction sociale :

« Nous avons établi le droit de propriété ; les uns possèdent la terre et les instruments de travail, les autres ne possèdent rien. Cette possession injuste des uns est considérée comme si elle donnait le droit d'emprisonner, d'exécuter ceux qui se révoltent contre cet ordre de choses. De là, il paraît juste d'entretenir une armée, d'être prêt à tuer les hommes d'une autre nation. Cette séduction sociale mène aux crimes collectifs les plus effroyables, aux exécutions capitales, aux guerres, à l'institution du prolétariat. »

Or, comment se pratique la séduction sociale? D'abord par les chefs du pouvoir, parce que les peuples qui les soutiennent l'exigent. Ensuite par leurs subordonnés qui ont juré une obéissance absolue à ces chefs C'est l'avis de Tolstoï.

Le philosophe socialiste ajoute : « Ainsi, misère et oppression des uns, satiété et oisiveté des autres, répartition inégale des biens ; luttes, rixes, procès, guerres, débauches et sauvagerie : tels sont les résultats des séductions sociales. » Il explique celles-ci parce qu'il y a dans les sociétés deux catégories d'hommes : les uns aptes à connaître les vérités, comprenant la vie grâce à la lumière qui se fait en eux, pionniers de la vérité nouvelle, les autres, moins avancés, conservant les anciennes idées de la vie, défendant l'organisation sociale établie. Et ils ont pour auxiliaires principaux les hommes qui se disent les intermédiaires entre l'homme et Dieu, les prêtres, instituteurs de la jeunesse agissant par la suggestion pour lui faire accroire les absurdités, les mensonges et les superstitions de leur culte.

Mettant ses opinions en pratique, Tolstoï renonça à son aristocratie de naissance et à son existence antérieure ; il voulut adopter la vie rustique, et il en arriva à croire que la rénovation du monde ne peut se faire que par le travail manuel et individuel. Alors, il abandonna ses relations, se mit à labourer la terre, se livra à de durs travaux manuels, répudia les richesses et le luxe qu'il tenait par héritage de sa famille, sans renoncer cependant à écrire ses meilleures œuvres littéraires, artistiques, morales et religieuses, qui le firent excommunier par le Saint-Synode, en 1891, comme hérétique, en raison de son naturisme mystique objectivant ses pensées vers le christianisme primitif, et les doctrines esséniennes, malgré son attachement à la vie de famille, depuis son mariage.

D'après ce que nous venons d'exposer sur les convictions de Tolstoï, on comprend quelle fut sa conclusion sur *ce que peut attendre l'homme dans sa vie future :* « Ce qui est certain et indiscutable, dit-il, c'est la

pensée qui a été émise par le Christ, en mourant : « Mon Père, je remets mon âme entre tes mains. » Cette certitude est qu'en mourant, je retourne là d'où je suis venu. Et si je crois que ce dont j'émane est l'Amour conscient, je retourne avec joie vers Lui, sachant que le bonheur m'attend. Loin de craindre, je me réjouis du passage de cette vie à celle qui m'est réservée. »

Comme on le voit, toute la philosophie de Tolstoï est due à l'intuition, à un idéal de Charité et d'Amour pour ses semblables, au renoncement à toutes les séductions de la vie matérielle. Sans doute, il y a un certain mysticisme dans sa doctrine. Mais c'est dans son ensemble qu'il faut juger son œuvre, et ne pas exagérer ses idées socialistes, qu'il n'a pas voulu traduire d'ailleurs en dogmes politiques. On tomberait alors dans l'anarchie, dans le bolchévisme des gardes rouges. A un degré de plus on arriverait à compromettre toute civilisation, de même qu'en chimie, avec un équivalent de moins le sublimé n'est que du calomel et qu'avec un de plus le médicament devient du poison.

Dr Edm. DUPOUY.

La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

(Suite et fin)

Tout d'abord, peut-on objecter, si la physiologie normale et supranormale relève d'un même processus biologique, d'où vient leur diversité apparente? Pourquoi l'une est-elle régulière ; l'autre exceptionnelle, soustraite aux contingences habituelles, celles de temps, d'espace, de conditions génératrices, etc.? Nous répondrons que la physiologie dite normale est le produit de l'activité organique telle que l'a faite l'évolution. L'idée directrice et créatrice se détermine normalement dans un sens donné, le sens de l'évolution de l'espèce, se conforme au sens de cette évolution.

La physiologie supranormale, au contraire, est le produit d'une activité idéoplastique orientée dans un sens divergent, par un effort anormal de l'idée directrice.

Pour expliquer cette activité divergente, en dehors des contingences

habituelles, il n'est nul besoin d'invoquer une capacité miraculeuse ou supranormale. La logique scientifique comme la logique philosophique sont d'accord pour recourir à une explication plus simple et plus satisfaisante.

Les capacités idéoplastiques anormales, tous les pouvoirs d'apparence mystérieuse sur la matière, prouvent simplement ceci · les lois qui président au monde matériel n'*ont pas la rigueur inflexible et absolue que l'on croyait ; elles n'ont qu'une valeur relative.* Elles peuvent donc être temporairement ou accidentellement modifiées ou suspendues.

Soit, dira-t-on. Mais le mystère n'est éclairci qu'en apparence :

« Vous parlez d'idée directrice en biologie. Cette idée directrice, quelle est-elle? d'où vient-elle?

« Vous parlez d'un pouvoir idéoplastique organisateur et directeur du complexus organique. Ce pouvoir, à qui appartient-il? Quelle est sa provenance? L'idée directrice, les capacités idéoplastiques ne dépendent pas de la conscience en laquelle nous avons l'habitude de résumer, de localiser tout notre moi. Elles surgissent des profondeurs d'un Inconscient mystérieux et impénétrable. Qu'il s'agisse de physiologie normale ou de physiologie dite supranormale, le dynamisme biologique est également inconscient.

« La volonté consciente et directrice de l'être n'a pas d'action sur les grandes fonctions organiques et elle n'intervient pas dans les matérialisations idéoplastiques qui semblent parfois, sinon toujours, produites aux dépens de la substance de l'être, mais en dehors de lui, par des entités différentes et distinctes.

« Donc, parler d'idéoplastie, de modelage de la matière par l'idée, de dynamo-psychisme subconscient organisateur, c'est simplement reculer le mystère, ce n'est pas le supprimer. L'énigme, plus lointaine, n'en est pas moins insoluble. »

Insoluble, non.

Ce qui est vrai, c'est qu'à partir des données élémentaires que nous avons fait ressortir de notre démonstration, c'est-à-dire de la triple notion de l'unité de substance, du dynamisme organisateur et du conditionnement de ce dynamisme par l'idée, le problème biologique se complique formidablement.

Il n'embrasse plus seulement la physiologie, mais la psychologie, toutes les sciences naturelles et la philosophie.

En un mot, il ne s'agit plus seulement de la vie, mais de la constitution et de l'évolution de l'Univers et de l'Individu.

Ce problème formidable, peut-il être abordé en partant des faits, de

nos connaissances bien établies et des inductions rationnelles qu'elles comportent?

Je n'hésite pas à répondre oui.

N'est-il pas évident, par exemple, que les notions que nous venons d'acquérir sur la nature et la genèse des matérialisations apportent une confirmation éclatante à la grande hypothèse métaphysique, d'après laquelle les diverses, les innombrables apparences des choses ne sont que des représentations temporaires d'un principe unique, essentiel et permanent?

C'est ce que la physiologie dite supranormale démontre *pour l'individu*. Les organes divers n'apparaissent plus que comme des représentations de sa substance unique ; elle-même représentation primordiale du dynamo-psychisme essentiel de l'être, qui conditionne tout, qui est tout. Il en est de même *pour l'univers*. Comme l'individu, l'univers se résoud, en dernière analyse, dans un dynamisme supérieur, et ce dynamisme supérieur est lui-même conditionné par l'Idée, comme disait Platon, ou comme disait Schopenhauer, par la Volonté.

Mais ces mots d'Idée, de Volonté, ne doivent plus, désormais, être considérés comme désignant des entités métaphysiques. Ils doivent être pris dans un sens concret. Les notions d'Idée, de Volonté doivent être ramenées à la notion précise du Dynamo-psychisme universel, dont chaque Etre ne représente qu'une parcelle individualisée.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de ne pas insister. Ce n'est pas dans une simple conférence qu'une question aussi vaste peut être même effleurée.

Dans un ouvrage que nous préparons et qui paraîtra après la guerre (1), nous essayerons de montrer qu'il est possible de baser la réponse à toutes les grandes énigmes, réponse rationnelle, réponse satisfaisante, uniquement sur les faits, en dehors de toute idée préconçue comme de tout mysticisme. Qu'il s'agisse du sens de l'Univers ou qu'il s'agisse de la destinée individuelle, de la permanence et du développement indéfini de la conscience, il n'est aucune de ces énigmes qui ne soit d'ordre scientifique ou qui ne puisse être tout au moins, aujourd'hui, ramenée à un calcul rigoureux de probabilité scientifique. C'est là ce que je m'efforcerai d'établir.

Pour ce soir, je désirerais simplement vous laisser, de cette causerie, une double impression :

D'abord l'impression qu'il n'y a pas d'énigme insoluble, pas d'inconnaissable, de même qu'il n'y a ni surnaturel, ni supranormal. Aban-

(1) *De l'inconscient au Conscient*, Alcan, éditeur

donnons définitivement ces étiquettes vulgaires, sous lesquelles se dissimule notre ignorance.

Puis, je voudrais surtout vous laisser une impression de mise en garde contre les enseignements classiques de la psycho-physiologie matérialiste.

Sans doute, dans la physiologie idéaliste, qui sera, je le crois fermement celle de la science de demain, il y aura encore une large place pour l'hypothèse : mais une chose, du moins, sera établie, me semble-t-il, avec une évidence indiscutable : *c'est que la conception dite matérialiste de l'univers et de l'individu est fausse.*

Cette conception reposait sur des données de fait incomplètes et fragmentaires et sur une interprétation abusive et erronée de ces faits. Elle est inconciliable avec nos connaissances biologiques actuelles.

Tout nous prouve, on peut désormais l'affirmer sans réserves, qu'il y a, dans l'individu, tout autre chose qu'un complexus de cellules ; comme il y a, dans l'univers, tout autre chose qu'un agrégat d'atomes.

Dr Gustave GELEY.

Notre prochain numéro contiendra les photographies de matérialisations prises par le docteur Geley au cours des expériences relatées dans la conférence dont nous terminons la publication aujourd'hui.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

. ANNÉE AVRIL 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Cinquantenaire de la mort d'Allan Kardec

Le Dimanche 30 mars, a été célébré, au cimetière du Père-Lachaise, le cinquantième anniversaire de la désincarnation du grand philosophe spirite : ALLAN KARDEC.

La saison encore rude a, dès le matin, poudré à frimas les arbres de la nécropole, mais les admirateurs du Maître ont eu pour la cérémonie la récompense d'un gai rayon de soleil.

Plus de deux cents personnes se sont pressées autour du dolmen qui couvre la tombe vénérée, pour entendre les discours prononcés par divers orateurs.

M. Barrau, trésorier de l'Union Spirite Française, a lu un discours de *M. Gabriel Delanne*, empêché pour raisons de santé. Dans ce discours

M. Delanne a célébré l'œuvre d'Allan Kardec et a exposé en partie le but de la fondation de l'Union Spirite Française qui vient d'être constituée.

M. Giraud, professeur de mathématiques, en un discours d'une haute envolée, a célébré la puissance morale du Spiritisme.

En termes poétiques, *M. Pierre Borderieux*, (*P. Désirieux*) a fait à tous un pressant appel pour la formation d'une *Union Sacrée* entre les penseurs spiritualistes de toutes les écoles. La note poétique a été aussi soutenue par *M. Barrau*, qui a dépeint la mort et ses attributs, sous un jour opposé à celui que les diverses religions ont toujours présenté. Enfin avec *M. Auzéou*, se sont envolées les dernières paroles à la gloire du Maître, devant l'assistance recueillie et vivement émue.

Au groupe des croyants, s'était peu à peu mêlée la théorie des promeneurs surpris d'abord, bien vite intéressés.

Peut-être, plusieurs âmes touchées par l'Esprit de Vérité, ont reçu ce jour-là la divine semence qui bientôt fera germer dans leur âme la douce fleur de l'Espoir et de la Foi.

Nous sommes heureux de pouvoir donner ci-après le texte complet du discours de M. Delanne.

Discours de M. Delanne

Mesdames, Messieurs,

Chers Frères et Sœurs en croyance, j'aurais désiré apporter au Maître le tribut de mon affection, si l'état de ma santé me l'avait permis.

Ne pouvant me déplacer, je tiens cependant à affirmer ici, bien haut, ma reconnaissance pour le Grand Initiateur qui a ouvert à la Science et à la Philosophie, des voies entièrement nouvelles, mais, malheureusement encore trop peu connues du public français. En ce jour, qui est celui du cinquantenaire de sa désincarnation, nous pouvons apprécier, avec exactitude, les proportions du monument qu'il a élevé, car, après un demi-siècle d'épreuves de toute nature, nous constatons que les points essentiels de sa philosophie ont résisté à l'œuvre du temps, et forment un magnifique ensemble, qu'il n'est pas inutile d'exposer ici, en quelques mots :

Le grand mérite d'Allan Kardec, celui qui fera passer son nom à postérité, c'est d'avoir, au milieu du siècle dernier, reconnu, dès l'abord, l'extraordinaire importance du phénomène spirite, qui permet d'étudier l'âme d'une manière objective, en débarrassant cette question des

brouillards de la métaphysique, et des obscurités dogmatiques dont les religions l'avaient entourée.

Faire intervenir l'observation et l'expérience dans la psychologie, c'était introduire la science positive dans un domaine où elle n'avait pas pénétré jusqu'alors.

Les résultats de cette géniale entreprise ne se sont pas fait attendre.

Dès l'origine, le Maître a noté, avec exactitude, les manifestations extra-corporelles de l'Etre humain : transmissions de pensée, visions à distance, dégagement de l'esprit, et matérialisations du fantôme des vivants ; tous ces phénomènes dont, depuis sa mort, la réalité a été officiellement constatée par des savants, sont indiqués dans ses ouvrages, avec les circonstances précises, qui les caractérisent entièrement.

Ils établissent l'existence, en chacun de nous, d'un être indépendant du corps, qui en diffère essentiellement par ses facultés spéciales. Puis, appliquant les méthodes qu'il a su découvrir, et mettre au point, il a prouvé, au moyen des médiums, que cet être survit à la mort, et possède, dans l'Au-delà, un second mode d'existence parfaitement approprié au nouveau milieu, dans lequel il est appelé à vivre.

Ici se présente une des grandes découvertes scientifiques du spiritisme, celle de l'existence du périsprit, c'est-à-dire de l'enveloppe fluidique de l'âme qui en fait un être véritable et lui permet de conserver son individualité après la séparation de sa prison charnelle.

Le rôle du périsprit est considérable comme nous le prouve le phénomène des matérialisations, car nous pouvons affirmer que ce dynamisme supérieur contient le plan structural et fonctionnel du corps physique qu'il édifie à la naissance, et entretient pendant toute la durée de la vie terrestre.

L'étude des états supérieurs de la matière désignés sous le nom de fluides a amené une seconde découverte produite par l'étude des phénomènes spirites et aujourd'hui, nous avons la satisfaction de constater, que la science officielle nous a suivis, dans cette voie, puisque l'état radiant et les phénomènes de la radioactivité, nous font toucher du doigt ces états supra-physiques, dans lesquels la matière disparaît pour faire place à des formes d'énergie, qui se rapprochent de celles du monde immatériel.

Il est donc profondément injuste de dire, comme l'ont trop souvent affirmé les ignorants, que le spiritisme ne nous a fait découvrir aucune vérité scientifique.

Ces données nouvelles, si importantes, ont relativement moins de valeur que les magnifiques perspectives que nous fait entrevoir notre communion intime avec les habitants de l'Au-delà.

Il résulte, en effet, des affirmations concordantes, obtenues dans le le monde entier par nos rapports avec les êtres désincarnés, que la vie de l'esprit, dans l'espace, diffère entièrement de celle que les philosophes et les initiateurs religieux nous avaient dépeinte.

Ni enfer, ni paradis, ne nous attend après la mort terrestre. C'est par une évolution continue, et par la loi des renaissances que nous nous élevons, degré par degré, sur l'échelle infinie de l'évolution et qu'à chaque instant, notre avenir se détermine par notre libre volonté, sous l'empire des lois universelles, qui régissent la création toute entière.

Nulle grâce, nulle faveur, nulle partialité n'intervient pour favoriser certains êtres au détriment des autres. *A chacun selon ses œuvres*. Partout s'exerce une justice infaillible et une sollicitude paternelle qui nous conduisent insensiblement et d'une manière continue, vers ces régions où règnent véritablement la Fraternité et l'Amour, dans l'épanouissement de tous les pouvoirs intellectuels et moraux, qui sont déposés en germe dans l'âme de chacun de nous, pour nous amener, enfin, à la béatitude qui est l'aboutissement ultime et la récompense de nos efforts.

Quelle doctrine peut donner à l'homme des certitudes plus hautes et plus consolantes que celles que nous offre le spiritisme.

Puisque nous les possédons, notre devoir est de les répandre autour de nous, afin de consoler la misère humaine, et de faire entrevoir ces lumineuses vérités à tous ceux pour qui le problème de la mort est une énigme aussi angoissante que cruelle.

Notre Maître, Allan Kardec, avait senti le besoin de vulgariser ces lumineuses vérités. C'est pourquoi nous trouvons dans son *Œuvre posthume* tout un plan d'organisation future pour l'enseignement et la propagation du spiritisme.

Depuis son départ, son projet, pour des causes diverses n'avait pu se réaliser, mais nous avons la joie d'annoncer aujourd'hui que, grâce à une généreuse initiative, cette œuvre magnifique vient de prendre naissance, et qu'une *Union* Spirite Française a été créée le mois dernier.

Elle comprend, parmi ses adhérents, la plupart des Sociétés existant en France, et compte, parmi ses membres, les personnalités spirites les plus connues.

Mon illustre ami, M. Léon Denis, a bien voulu en accepter la présidence d'honneur, et prochainement, la presse spirite fera connaître les statuts de cette nouvelle Société.

Ne pouvant m'étendre ici, sur son programme, il me suffira de dire qu'elle est animée d'un profond sentiment de fraternité, qu'elle a pour but principal d'unir et de coordonner les efforts des centres spirites trop

séparés jusqu'à présent, et, tout en leur laissant la plus complète indépendance, d'orienter toutes leurs bonnes volontés vers un but commun : celui de faire connaître et aimer notre chère doctrine.

L'Union spirite se propose la découverte et l'entraînement des différentes sortes de médiumnités, la création et la conduite des groupes ; les moyens d'en augmenter le nombre ; l'organisation de fédérations locales, la recherche des meilleurs moyens de propagande : conférences, tracts, brochures, etc... ; la fondation de bibliothèques et de musées spirites ; le contrôle au moyen d'enquêtes des phénomènes dits de maisons hantées, d'apparitions, de faits de télépathie, de prémonitions, de réincarnations.

L'Union aurait à s'occuper encore de l'étude, dans les groupes, de toutes les questions qui intéressent le développement scientifique, moral et philosophique du spiritisme. Éventuellement création d'œuvres sociales, maisons d'éducation, crèches, dispensaires, asiles de vieillards, etc...

Notre chère France, qui vient de traverser de si cruelles épreuves, compte des millions de cœurs meurtris, qui sont la rançon de sa victoire ; c'est vers eux, que nous devons nous pencher pour cicatriser leurs blessures morales. Disons-leur que leurs chers morts n'ont pas disparu entièrement, que la tombe n'est pas l'anéantissement total, que les êtres qu'ils ont chéris, les entourent encore de leur sollicitude ; qu'ils souffrent de leurs chagrins, qu'ils sont anxieux d'entrer en rapport avec ceux qui sont restés sur notre terre de douleur et que souvent ils voudraient leur prodiguer l'espoir et le réconfort dont ils ont tant besoin.

C'est donc un grand devoir patriotique et social, pour nous, qui savons comment on cause avec les morts, de leur enseigner et de faire épanouir aussi, dans leur cœur, la fleur divine de l'Espérance.

O vous qui sentez vibrer dans vos âmes une piété profonde pour la détresse humaine, vous qui désirez voir se réaliser, sur la terre, le règne béni de la Fraternité, venez à nous ! Qu'un noble enthousiasme vous aide à propager ces sublimes vérités, et surtout que personne ne se croie trop petit pour accomplir cette œuvre, car la force irrésistible de l'Océan est faite de celle de toutes les petites lames qui le composent. Avec cette aide, que vous ne nous refuserez pas, nous vaincrons tous les obstacles.

O Maître vénéré, toi qui veilles sur ton œuvre, viens nous inspirer et nous soutenir pour mener à bien la tâche ardue que nous avons entreprise et que sous ta haute et sage direction, la phalange des Esprits de Lumière, nous aide à élever notre chère Patrie, vers cet idéal de Fraternité et d'Amour qui sera plus tard la rayonnante couronne de l'Humanité.

GABRIEL DELANNE.

Confiance

Nous venons de célébrer le cinquantième anniversaire de la mort du grand philosophe Allan Kardec.

Des sphères éthérées où évolue sa grande âme il suit et dirige son œuvre. Aujourd'hui l'arbre a pris de solides et profondes racines, lui permettant de résister dans l'avenir à toutes les tempêtes.

Il peut contempler avec sérénité son œuvre. Partout la semence qu'il a répandue se lève. Des ouvriers zélés se préparent à défricher les terrains vierges encore, de les ensemencer pour leur faire produire les belles récoltes, qui alimenteront le monde entier.

Oui les temps sont venus. A l'œuvre frères, nous tous qui avons le bonheur d'être initiés dans cette belle doctrine ; marchons hardiment pour répandre les vérités immuables base de l'enseignement du Christ ; et de même qu'il a dit : « Je ne viens point pour détruire la loi, mais pour l'accomplir » le spiritisme dit également : « Je ne viens point détruire la loi chrétienne mais l'accomplir ». Il n'apporte rien de contraire à l'enseignement du Christ mais développe, complète et explique, en termes clairs pour tout le monde, ce qui n'avait été dit que sous forme allégorique ; il vient accomplir, aux temps prédits, ce que Christ a annoncé et préparer l'accomplissement des choses futures. Il est donc l'œuvre du Christ, qui préside lui-même, ainsi qu'il l'a pareillement annoncé, à la régénération qui s'opère, et prépare le règne de Dieu sur terre. »

Plus loin, le Maître dit encore : « La science et la religion sont les deux leviers de l'intelligence humaine, l'une révèle les lois du monde matériel et l'autre les lois du monde moral ; mais les unes et les autres, ayant le même principe, qui est Dieu, ne peuvent se contredire ; si elles sont la négation l'une de l'autre, l'une a nécessairement tort et l'autre raison, car Dieu ne peut vouloir détruire son propre ouvrage. L'incompatibilité qu'on a cru voir entre ces deux ordres d'idées tient à un défaut d'observation et à trop d'exclusivisme de part et d'autre ; de là un conflit d'où sont nées l'incrédulité et l'intolérance.

« Les temps sont arrivés où les enseignements du Christ doivent recevoir leur complément ; où le voile, jeté à dessein sur quelques parties de cet enseignement, doit être levé ; où la science, cessant d'être exclusivement matérialiste, doit tenir compte de l'élément spirituel, et où la religion, cessant de méconnaître les lois organiques et immuables de

la matière, ces deux forces, s'appuyant l'une sur l'autre, et marchant de concert, se prêteront un mutuel appui. Alors la religion, ne recevant plus de démenti de la science, acquerra une puissance inébranlable, parce qu'elle sera d'accord avec la raison, et qu'on ne pourra lui opposer l'irrésistible logique des faits.

« La science et la religion n'ont pu s'entendre jusqu'à ce jour, parce que, chacune envisageant les choses à son point de vue exclusif, elles se repoussaient mutuellement. Il fallait quelque chose pour combler le vide qui les séparait, un trait d'union qui les rapprochât ; ce trait d'union est dans la connaissance des lois qui régissent le monde spirituel et ses rapports avec le monde corporel, lois tout aussi immuables que celles qui règlent le mouvement des astres et l'existence des êtres. Ces rapports une fois constatés par l'expérience, une lumière nouvelle s'est faite, la foi s'est adressée à la raison, la raison n'a rien trouvé d'illogique dans la foi, et le matérialisme a été vaincu. Mais, en cela comme en toutes choses, il y a des gens qui restent en arrière, jusqu'à ce qu'ils soient entraînés par le mouvement général qui les écrase s'ils veulent y résister au lieu de s'y abandonner. C'est toute une révolution morale qui s'opère en ce moment et travaille les esprits ; après s'être élaborée pendant plus de dix-neuf siècles, elle touche à son accomplissement, et va marquer une nouvelle ère dans l'humanité.

« Les conséquences de cette révolution sont faciles à prévoir ; elle doit apporter dans les rapports sociaux, d'inévitables modifications, auxquelles il n'est au pouvoir de personne de s'opposer, parce qu'elles sont le dessein de Dieu et qu'elles ressortent de la loi du progrès, qui est une loi de Dieu. »

Nous tous qui avons reçu la lumière aidons de toutes nos forces à la répandre et bientôt nous serons légions ; les anciens préjugés s'évanouiront, celui qui s'appellera spirite ne sera plus considéré comme un illuminé, mais comme celui qui a trouvé le vrai chemin, associant la raison à la morale, et la morale à la science.

J. M.

L'Expérimentation Spirite

TYPTOLOGIE

A l'heure où tout repose, quand le silence se fait dans nos demeures, un monde mystérieux s'agite autour de nous. Des bruits légers, des frôlements se font entendre ; des pas furtifs semblent glisser sur le parquet ;

des coups retentissent dans les murailles et sur les meubles ; les sièges craquent comme sous le poids d'un corps invisible. Le jour, c'est la vie des hommes ; la nuit est de préférence celle des esprits car les radiations de la lumière n'y gênent plus leurs manifestations.

Ces impressions, ces perceptions se renouvèlent, pour moi, presque chaque soir au moment où le calme et l'obscurité succèdent aux rumeurs et à l'éclat du jour. Alors les âmes aimées, que nos préoccupations et nos travaux tenaient éloignées, se rapprochent et signalent leur présence, chacune à sa manière. Je les reconnais et les distingue facilement. Tantôt un esprit, de caractère énergique, produit des coups vibrants à ma fenêtre. Un autre fait entendre, toujours dans le même coin, des coups beaucoup plus faibles par lesquels se révèle sa nature timide et féminine. Longtemps, après la mort de mon père, j'ai perçu dans l'appartement où j'étais seul des bruits de pas semblables à des pas d'homme. Tel autre esprit s'applique à me faire voir des lumières parfois assez vives et intenses et même une forme confuse, vaguement ébauchée, lumières et forme que je ne puis attribuer à des hallucinations de la vue, puisqu'elles se reflètent dans la glace. L'habitude que j'ai prise de lire avec les doigts, dans l'obscurité, à l'aide de la méthode Braille, facilite la production de ces phénomènes.

De tels faits ne sont pas rares ; ils se retrouvent dans toutes les demeures où les conditions psychiques favorables sont réunies. Mais la plupart des hommes n'y prêtent aucune attention et les efforts des esprits dans ce sens sont presque toujours perdus.

Cependant, de temps à autre, des affirmations retentissantes se produisent et viennent secouer l'indifférence générale. C'est ainsi que M. Louis Barthou de l'Académie Française, après avoir consulté les Carnets inédits de Victor Hugo, écrit dans la *Revue des Deux Mondes* (1) :

« Mme de Girardin était venue passer 10 jours à Jersey, y avait introduit l'usage des tables tournantes et parlantes. Victor Hugo fut le dernier à céder. Mais, dès qu'ils le tinrent, les esprits ne le lâchèrent plus et exercèrent sur lui une influence dont plusieurs pièces des *Contemplations* portent la trace :

« Est-ce toi que chez moi minuit parfois apporte?
« Est-ce toi qui heurtais l'autre nuit à ma porte?
« Pendant que je ne dormais pas?
« C'est donc vers moi que vient lentement ta lumière?
« La pierre de mon seuil peut-être est la première
« Des sombres marches du trépas. »

Écrite à Marine Terrace dans la nuit du 30 mars 1854, cette poésie mystique

1. N° du 15 décembre 1918, pages : 747, 751 et 757.

prolongeait son écho dans la note que V. Hugo traçait sur son carnet le 24 octobre 1873 :

« Cette nuit, je ne dormais pas. Il était environ trois heures du matin. Un coup sec et très fort a été frappé au pied de mon lit, contre la porte de ma chambre. J'ai pensé à ma fille morte et j'ai dit en moi-même : Est-ce toi? Puis j'ai songé au complot bonapartiste dont on parle, à un nouveau Deux-Décembre possible, et j'ai demandé en moi-même : Est-ce un avertissement? J'ai ajouté mentalement : Si c'est bien toi qui es là, et si tu viens m'avertir à l'occasion de ce complot, frappe deux coups. — Et j'ai attendu : une demi-heure environ s'est écoulée. La nuit était profonde et tout faisait silence dans la maison. Tout à coup deux frappements se sont fait entendre contre la porte. Ils étaient cette fois sourds, mais distincts et très nets. »

M. Louis Barthou reprend :

« Victor Hugo écrivait le 21 novembre 1871 : « Cette nuit je me suis réveillé, j'avais dans l'oreille, tout près de moi, de sourds frappements à mon chevet. C'étaient des coups lents et réguliers. Cela a duré un quart d'heure. J'écoutais. Cela ne discontinuait pas. J'ai prié. Cela a cessé. J'ai dit : Si c'est toi, ma fille, ou toi, mon fils, frappe deux coups. Au bout de dix minutes environ, deux coups ont été frappés, mais contre le mur auprès du lit. J'ai dit, toujours mentalement : Est-ce un conseil que tu m'apportes? Dois-je quitter Paris? Dois-je rester? Si je dois rester frappe un coup. Si je dois partir frappe trois coups. — J'ai écouté ! Silence. Plus de réponse ; je me suis rendormi. Le phénomène a duré près d'une heure.

« 22 novembre. — Cette nuit j'ai entendu trois coups. Serait-ce la réponse à la question d'hier? Elle serait peu claire étant si tardive. »

A plusieurs reprises, le carnet mentionne ces mêmes frappements nocturnes, tantôt obstinés, sourds et même métalliques, tantôt doux et ils émeuvent d'autant plus le poète qu'il continue à croire à la possibilité d'un pronunciamento bonapartiste et que des amis lui affirment qu'il en sera la première victime.

On lit encore page 157 :

« Cette nuit, vers deux heures, frappement à ma porte, très fort et tellement prolongé que j'ai ouvert. Il n'y avait personne, et évidemment il y avait quelqu'un. *Credo in Deum æternum et in animam immortalem.* »

Victor Hugo s'étonnait de la lenteur mise par les hôtes de l'Au-Delà à répondre à ses questions. Il ignorait sans doute, que tous les esprits ne possèdent pas, à titre égal, l'habileté et les ressources nécessaires pour faire entendre des bruits, des coups, soulever des tables, produire des phénomènes. La nature psychique des percipients, leur richesse ou leur pauvreté fluidique contribue beaucoup aussi à la variété des résultats, puisque c'est en eux que les esprits puisent, presque toujours, les éléments de leurs manifestations. Tandis que le colporteur d'Hydes-

ville — et ce fût là le point de départ du spiritualisme moderne — conversait avec les demoiselles Fox au moyen de *raps*, de façon rapide et continue, la plupart des esprits se trouvent dans l'obligation de condenser des fluides, par la pensée et la volonté, pour les projeter sur les murailles, les meubles, les portes et obtenir ainsi des résonnances, des vibrations. Ce travail exige parfois des heures et même des journées entières. Ce fut probablement le cas pour les visiteurs nocturnes de la demeure du grand poète.

Léon Denis.

Notre Rédacteur en chef et ami Kermario, malade à la suite d'un surmenage dans son action incessante pour le triomphe de nos idées, n'a pu nous donner son article habituel ni s'occuper ce mois-ci de la *Revue Spirite*. Nous espérons que, complètement rétabli, il pourra bientôt reprendre sa place parmi nous.

Une nouvelle apparition

Peu après avoir remis à la *Revue* l'article paru dans le numéro de février dernier et intitulé : *Une apparition étrange*, un de nos parents nous a raconté le fait suivant : Malade dans une clinique à Montpellier, un compagnon occulte lui est apparu, s'entretenant avec lui de sa maladie. Grand fumeur, il s'abstenait depuis qu'il était alité. Son compagnon lui a dit, un jour, qu'il pouvait griller une cigarette. Il l'a fait, enfreignant la défense du médecin, il s'en est bien trouvé et il continue. Au repas, l'occulte s'asseyait en face de lui, à table, si la place était libre ; si quelqu'un venait la prendre, il se levait et allait s'asseoir à côté de M. A. à une place vide. Il était très correct en tout, de taille moyenne, portait une jacquette et pantalon collant, alors que M. A. porte toujours un veston et pantalon ordinaires. M. A. ne peut pas décrire sa physionomie, il a d'ailleurs la vue mauvaise et distingue difficilement les visages. Le soir, il voyait cet ami se déshabiller et se mettre au lit avec lui, du côté du fond, M. A. se tenant sur le bord. Ce camarade a disparu lorsque M. A. étant rétabli, s'est disposé à quitter la clinique pour se rendre à Paris. Mais le voyage l'ayant fatigué, le personnage mystérieux s'est montré de nouveau à l'hôtel où M. A. est descendu, se comportant toujours de la même façon à table et au lit. Il ne s'est plus fait voir lorsque M. A. a eu repris ses

forces et s'est trouvé remis des fatigues du voyage. M. A. le voyait et entendait sa voix, mais l'assistance ne le voyait pas et ne l'entendait pas ; elle constatait seulement que M. A. causait avec quelqu'un d'invisible pour elle, qu'il avait tout son bon sens et ne délirait pas. L'apparition a duré plusieurs jours et s'est manifestée à deux reprises. — M. A. qui est matérialiste et très positif, n'a été nullement affecté par cette manifestation, qu'il ne cherche pas à expliquer. Le médecin de Montpellier, à qui il en a parlé, lui a dit que le cas n'est pas rare, mais que souvent, à la suite, la raison se troublait et ne se rétablissait pas. Il n'en a pas été ainsi pour M. A. Il nous avait dit auparavant qu'étant jeune il se rappelait avoir eu une autre existence. Aujourd'hui, il ne se rappelle plus aucun détail, mais seulement d'avoir eu ce souvenir. Très intelligent, il se consacre à ses affaires et ne cherche pas à approfondir ces mystères. Ils ne l'intéressent pas.

En qualifiant les apparitions d'hallucinations, les savants n'expliquent rien. On ne voit pas, on n'entend pas quelque chose qui n'a aucune existence. Les faits de mémoire en ont une et ne reposent pas sur rien. L'apparition est-elle un simple fait de mémoire? ou quelque chose de plus concret? Voilà, ce semble, la question.

La maladie, comme les stupéfiants, affaiblit la vitalité et les sens matériels. Mais les facultés de l'esprit ne se développent-elles pas proportionnellement? Tout semble l'indiquer.

ÉDOUARD GUIBAL.

Un grand écrivain devenu spirite

Le célèbre écrivain anglais Conan Doyle vient de publier un ouvrage remarquable : *The new Revelation*, « La Nouvelle Révélation ».

C'est une étude intéressante et l'histoire de sa propre initiation à la Vie de l'Au-Delà.

D'abord complètement sceptique, il s'intéressait cependant à la question ; mais tout en reconnaissant que des hommes éminents y croyaient, il commence par attribuer cela à une « fêlure » chez eux, pour arriver à se demander ensuite, si elle n'existe pas plutôt chez lui !

Il se met donc à étudier la question, et remarque, que les détracteurs, parfois de grands convaincus, étaient souvent des sectaires qui ne

s'étaient pas donnés la peine d'approfondir la question. Il reconnaissait les fraudes dans bien des cas mais disait néanmoins qu'elles ne nuisent pas à la doctrine. — Elles sont parfois le fait de mediums authentiques qui n'obtenant pas toujours au moment voulu, des apparitions, ou des communications, usent de subterfuges pour ne pas perdre leur crédit.

Il commença à réunir quelques personnes, et sans medium, obtint des résultats. Les communications d'une certaine Dorothy Posletwaite ont leur importance. — Elle débute en donnant des preuves indéniables de son authenticité, puis intéresse par les détails qu'elle donne sur le monde qu'elle habite. Ce monde se trouve autour de la terre.

En 1891, Conan Doyle fait partie de la Société des Recherches Psychiques, et son expérience augmente. Il arrive à se rendre compte que ce sujet n'est pas l'étude d'une force en action de la science, mais d'une chose considérable : L'écroulement du mur qui séparait les deux mondes, un message indéniable de l'Au-Delà, un appel d'espoir et une direction pour cette pauvre race humaine, surtout à l'heure de la grande désolation actuelle.

Le côté objectif cessa de l'intéresser, car il avait des preuves flagrantes, et sa foi devint inébranlable.

Le côté religieux lui parut bien plus important. Le coup de sonnette n'est rien en somme ; le message qu'il apporte, seul, est tout. Une nouvelle révélation semblait se préparer pour être communiquée à l'humanité.

Contre les deux théories des détracteurs il avait répondu.

Les uns disant qu'il n'y a pas de faits, il avait la preuve du contraire. La question était réglée.

Les autres soutiennent que nous sommes sur un terrain dangereux, et ne devons pas y entrer. — Mais si Dieu nous a donné un certain pouvoir, n'est-ce pas pour en user? C'est notre devoir de le développer. Que de matérialistes ont fini par croire à une vie future, par ce moyen !

Il conclut que cette nouvelle révélation, n'est pas en opposition avec l'ancienne et que tous les hommes sérieux devaient l'accueillir, quel que soit leur *Credo*, au lieu de la considérer œuvre diabolique.

Les communications qu'il obtient sont des plus probantes et ne se démentent pas.

D'après les désincarnés, l'homme se voit après sa mort entouré d'autres personnes que celles qui sont encore en vie ; et parmi celles qui lui apparaissent, il y en a qui semblent aussi matérielles que les vivants ; — il retrouve des physionomies familières, et ceux qu'il avait aimés sur terre, lui serrent la main et l'embrassent.

Alors en leur compagnie et avec l'aide et la protection d'un Etre plus

radieux qui attendait le nouvel arrivé, il se laisse entraîner, à sa grande surprise, à travers tous les obstacles solides et commence sa nouvelle vie.

Ensuite, l'Esprit a une période de sommeil dont il se réveille faible comme l'enfant à sa naissance.

Il n'y a pas d'enfer, mais il y a ce qui pourrait tenir lieu de l'idée de purgatoire ; c'est l'état de tristesse de ceux qui ayant mal vécu, doivent se purifier dans un plan inférieur à celui des âmes libérées.

Mais quoi qu'il en soit, c'est toujours un endroit supérieur à la vie terrestre ; une sphère de lumière et de joie.

La plupart du temps, dit-il, ce sont ceux qui ont quitté la terre depuis peu de temps qui reviennent ; les formes sont les mêmes que pendant la vie ; mais idéalisées : les jeunes grandissent, les vieux rajeunissent. Les gens vivent en communautés sympathiques. — Une chose à noter c'est que souvent le décédé ne se rend pas compte qu'il est mort, et, il faut parfois un temps assez long pour le lui faire comprendre.

Bref, son livre dont je n'ai donné que quelques extraits est un merveilleux pilier pour le spiritisme : il est écrit avec une conviction qui doit persuader beaucoup d'hésitants ; et, en tous cas, amener tout homme s'intéressant à la question, à étudier davantage et à réaliser par lui-même toute la vérité, toute l'importance de la « Nouvelle Révélation ».

Cet ouvrage écrit en Anglais sera sans doute traduit en Français, et c'est à souhaiter.

C. L.

Un nouveau Livre

Le Dr Geley dont les précédentes publications : les *preuves du transformisme* et l'*Être subconscient* ont déjà fait sensation dans le monde scientifique et psychique (ainsi que tout dernièrement encore sa Conférence faite au Collège de France sur les matérialisations obtenues dans son laboratoire), vient d'écrire dans une langue très pure et avec la parfaite clarté d'un des maîtres les plus autorisés en métapsychique, un nouvel ouvrage sous le titre : « *De l'inconscient au conscient* (1) », exposé à la fois concis et complet de sa philosophie scientifique.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs une analyse détaillée de ce nouveau livre, dans l'attente de la lecture approfondie que tous voudront en faire.

(1) 1 Vol. in-8° de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine. Prix 6 francs, franco 6 fr. 50. En vente à la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Le nouveau livre du Docteur GELEY

L'auteur expose d'abord, dans sa préface, son but et sa méthode : « Cet ouvrage, dit-il, est la suite logique de mes études sur l'*Etre subconscient*. Son but est de comprendre, dans une synthèse plus complète et plus vaste, l'évolution collective et l'évolution individuelle ».

La conception générale « est celle qui, après avoir inspiré la plupart des grands systèmes métaphysiques, a trouvé son exposition la plus nette et la plus concrète dans l'œuvre de Schopenhauer. Ses prémisses sont donc identiques ; mais son développement et ses conclusions sont totalement différents ; mon travail, en effet, tend précisément à combler l'abîme qui, pour Schopenhauer sépare l'Inconscient du Conscient. De là une interprétation tout autre de l'Évolution universelle et individuelle. Cette interprétation, au lieu de conduire au pessimisme, guide, je ne dirai pas à l'optimisme (le terme étant déconsidéré et équivoque), mais à l'idéal invétéré de l'humanité, idéal conforme à ses espérances éternelles, les plus hautes et les plus sereines, de justice, de bonheur et de permanence individuelle. »

Mais cette philosophie idéaliste est purement scientifique. Elle est basée sur les faits et les inductions rationnelles. Ses principaux enseignements reposent sur une démonstration positive. « C'est à titre de philosophie scientifique et à ce titre seulement, qu'elle doit être étudiée et discutée ».

Le Dr Geley indique alors la méthode qu'il a suivie.

« Pour édifier ma démonstration, je me suis efforcé de tenir compte de tous les faits connus, soit dans les sciences naturelles et la biologie générale, soit dans les données relatives à la constitution physiologique et psychologique de l'individu. Dans le choix des grandes hypothèses explicatives, j'ai recherché, avant tout, celles qui présentaient le double caractère d'être logiquement déduites des faits et capables de s'adapter à tous les faits d'un même groupe. Mon but constant a été d'arriver à des hypothèses de plus en plus vastes et de plus en plus générales, jusqu'à découvrir, si possible, une hypothèse suffisamment vaste et suffisamment générale pour servir à l'interprétation globale de l'Évolution individuelle et universelle ».

Pour une entreprise aussi grandiose, il fallait avant tout, rompre avec les principes routiniers de la philosophie contemporaine classique et c'est ce que le Dr Geley a fait avec autant d'audace que de succès. Pour lui,

la philosophie classique est faussée dans son essence, impuissante dans ses conclusions, parce qu'elle s'arrête constamment aux *petits faits* et aux *petites hypothèses*. Or, les *petites hypothèses*, celles qui, dans un ordre de faits connexes, ne s'adaptent qu'à une partie de ces faits, sont absolument sans valeur et doivent être écartées immédiatement. Seules sont valables les grandes hypothèses capables d'embrasser tous les faits d'un même ordre, surtout les *faits les plus complexes*.

Les petits faits, comme les petites hypothèses, ne comptent pas. Il faut considérer, immédiatement et systématiquement, les faits importants. Leur compréhension, une fois obtenue, donnera la clé de tous les autres ; tandis que l'étude, si approfondie fût-elle, des phénomènes élémentaires ne peut mener qu'à des explications illusoires ou verbales.

« Qu'il s'agisse de l'évolution universelle et des théories naturalistes, de l'Individualité physiologique ou psychologique, ou même des plus hautes questions philosophiques, nous nous attaquerons, tout d'abord, aux faits les plus importants, qui sont les seuls importants, négligeant momentanément la poussière des faits élémentaires et simples, qui s'expliqueront d'eux-mêmes ensuite.

« Au lieu de piétiner dans cette menue poussière des faits élémentaires qui retarde indéfiniment, en l'obscurcissant, la marche ascendante, nous nous élancerons, par bonds, sur les sommets ; d'où nous pourrons ensuite, après nous être instruits par un large regard d'ensemble sur tout le domaine accessible, redescendre à loisir et sans peine, pour en explorer tous les recoins ».

Le Dr Geley étudie en premier lieu les *théories naturalistes classiques de l'Evolution*.

Il prouve, par le raisonnement le plus serré que, si le transformisme peut être considéré comme démontré, ses facteurs essentiels sont encore inconnus.

Il montre que ni la théorie Darwinienne, ni la théorie Lamarckienne ne peuvent rendre compte des difficultés primordiales de transformisme.

Ni la sélection naturelle ni l'adaptation ne sont capables d'expliquer : l'*origine des espèces* ; — l'*origine des instincts* ; — *les faits de mutation* c'est-à-dire les transformations brusques mises en lumière par de Vriès ; — la *fixité des principaux caractères distinctifs des espèces* ; — et enfin la difficulté générale d'ordre philosophique relative à l'évolution qui *du moins fait sortir le plus*.

Il conclut que les facteurs classiques ne sont que des facteurs secondaires et accessoires ; que, s'ils ont joué un rôle évident en imposant à l'évolution son rythme particulier et en la favorisant, ils ne l'ont pas produite.

« On pourrait à la rigueur supposer l'évolution se faisant sans l'intervention de la sélection ou de l'adaptation ; on ne conçoit plus l'évolution se faisant par leur seul jeu. Telle est la constatation capitale qui s'impose irrésistiblement. »

Le raisonnement, d'une logique implacable, ne peut malheureusement pas être résumé... Après cette critique de la conception classique de l'évolution, le Dr Geley aborde, dans une deuxième partie, la critique de la *conception classique de l'Individu*. Il considère successivement l'*Individu physiologique* et l'*Individu psychologique*.

Pour la physiologique classique, on le sait, l'individu n'est qu'un « complexus cellulaire ». L'auteur montre l'impossibilité, avec cette conception, d'expliquer la *direction centralisatrice et directrice* qui préside à l'individualité, la *forme spécifique* de l'organisme, son *édification*, son *maintien*, ses *réparations*. Toutes ces caractéristiques de l'Individu sont de purs mystères si l'on ne voit dans cet Individu qu'un complexus de cellules. Il en est de même (et là c'est plus évident encore) des métamorphoses embryonnaires et post-embryonnaires. Le Dr Geley insiste spécialement sur l'histolyse subie par l'insecte dans sa crysalide pour prouver le néant des conceptions biologiques classiques.

Enfin, il fait état, pour achever sa démonstration, de la physiologie dite supranormale et spécialement des matérialisations. Nos lecteurs retrouveront là, développées, les idées exposées par le Dr Geley dans sa conférence célèbre au Collège de France.

Il conclut que le complexus organique est conditionné par un dynamisme supérieur, lequel obéit lui-même à l'idée directrice ; de sorte que le corps, loin d'être tout l'individu, n'apparaît plus que comme un « *produit idéoplastique* » de ce qu'il y a d'essentiel dans l'individu, c'est-à-dire un dynamo-psychisme qui le conditionne entièrement. Le problème physiologique se confond ainsi avec le problème psychologique.

Le Dr Geley passe alors à l'étude de l'individu psychologique. Pour lui, la notion classique du « *moi synthèse d'états de conscience* » est aussi irrationnelle que celle du moi complexus cellulaire. La conscience individuelle n'est pas la somme des consciences des neurones. Le parallélisme psycho-physiologique, invoqué à l'appui de l'opinion classique, fait souvent défaut, même dans la psychologie normale (l'auteur en cite des exemples impressionnants) et, *dans la psychologie subconsciente, il n'existe pas.*

Le Dr Geley reprend et développe considérablement la thèse qu'il a si brillamment soutenue dans l'*Être subconscient* ; et sa démonstration, pour tout lecteur de bonne foi, défie toute réfutation. Il expose la cryptopsychie, la cryptomnésie, l'ensemble des faits subconscients, y com-

pris le subconscient supranormal. Dans un chapitre de critique impitoyable, il montre l'inanité des explications classiques : automatisme, morbidité, etc. Ces explications prétendues n'embrassent qu'une très faible part, la moins importante, des faits subconscients ; elles se ramènent d'ailleurs souvent à des pétitions de principe ou à un verbalisme insignifiant. « Il est temps, s'écrie l'auteur, qu'un grand souffle d'air pur balaye cette épaisse et lourde brume de petites idées accrochées à de petits faits. » Il pose alors les bases d'une psychologie rationnelle, basée sur le subconscient. Il apporte, lumineuse, une double démonstration : 1° *Le subconscient est l'essence même de la psychologie individuelle ;* 2° *le subconscient ne dépend pas du fonctionnement cérébral.*

Cette portion capitale du livre du Dr Geley ne saurait être analysée. Contentons-nous d'apporter sa conclusion : de même que le complexus organique est conditionné par un dynamisme supérieur, de même la multiplicité des états de conscience est coordonnée par un *psychisme supérieur, indépendant des contingences cérébrales.*

Après cette lumineuse démonstration, le Dr Geley, comme pour laisser au subconscient du lecteur le temps d'assimiler ses théories, n'entreprend pas immédiatement l'exposé propre de son système. Il passe en revue, auparavant, les principales philosophies de l'évolution. Il n'examine que les principales philosophies évolutives : le monisme naturaliste, l'évolutionnisme providentiel, le système de l'Évolution créatrice de M. Bergson, et le système de Schopenhauer. Le monisme naturaliste avait ses bases scientifiques dans les conceptions Darwinienne et Lamarckienne, bases chancelantes, comme l'auteur l'a déjà exposé. Les facteurs essentiels et le sens même de l'évolution ne sont nullement mis en lumière par les théories monistiques.

L'auteur examine alors longuement les tentatives de conciliation de l'idée évolutionnante avec la conception d'une création en nihilo et d'une direction providentielle. Il montre les objections formidables qui s'opposent à cette conception : objection des tâtonnements sans nombre et des erreurs constatées dans la succession évolutive des formes et des espèces ; objection surtout du mal universel, pierre d'achoppement de toutes les théologies. Il fait ensuite une étude minutieuse de « l'Évolution créatrice ». Il analyse la méthode et les principales idées de M. Bergson. Il groupe ses enseignements en trois catégories :

a) Ceux qui sont en accord avec les faits. Le principal est la conception de l'« élan vital » facteur évolutif primordial ;

b) Ceux qui sont indémontrables, aboutissent à des théories imprécises ou même contradictoires.

c) Ceux qui sont en opposition avec les faits.

Le principal est la distinction non pas de degré, mais de nature, entre l'animal et l'homme.

Le Dr Geley s'efforce de démontrer que cet enseignement Bergsonien est erroné et il s'appuie spécialement, pour le réfuter, sur la psychologie subconsciente qui prouve l'identité essentielle de l'homme et des animaux.

Enfin, le Dr Geley résume la philosophie de Schopenhauer. Pour lui, cette philosophie en ce qu'elle a d'essentiel, s'adapte aux faits, entre dans le domaine de la science, constitue vraiment « la base de l'édifice à la fois philosophique et scientifique qui abritera désormais toutes les aspirations et tous les idéals ». Après s'être incliné devant la majesté grandiose du système de Schopenhauer, l'auteur en montre les lacunes et les erreurs, explicables par l'insuffisance des notions biologiques et psychologiques dont il partait et qui étaient celles de son époque.

Il propose alors une philosophie « identique comme prémisses, mais totalement différente par son développement et ses conclusions » que nous analyserons dans un prochain numéro.

LA RÉDACTION.

(*A Suivre*).

Un cas d'identité

L'usage de la « planchette américaine » doit être considéré comme un perfectionnement du procédé de communication par la table. Cet appareil consiste en une plaque de bois triangulaire sur trois boules feutrées qui glissent silencieusement sur un cadran où sont tracées, en demi-cercle, les lettres de l'alphabet. Il n'exige qu'une minime quantité de force fluidique fournie par deux médiums dont l'extrémité des doigts repose sur ce petit véhicule, qui dans certains cas, acquiert une vélocité extraordinaire. Ce système est de plus en plus utilisé dans les groupes et les familles qui s'occupent de psychisme expérimental.

Mme Ella Wheller Wilcox, auteur en renom bien connue aux États-Unis pour ses œuvres poétiques et littéraires, traductrice de mon *Problème de l'Etre*, obtient par la planchette de fréquents messages de son mari défunt, Robert Wilcox. Celui-ci s'est constitué son guide, il la protège et la conseille dans la tournée de conférences qu'elle a entreprise en Europe, au profit moral des soldats Américains.

Mme Wilcox m'écrivait de Londres à la date du 7 novembre 1918, pour

me signaler une preuve d'identité que je crois devoir retenir et publier :

« Hier, anniversaire de mon jour de naissance, j'ai reçu par « Oui-ja » le premier message de mon mari à Londres. On avait commencé la séance par l'écriture automatique et plusieurs esprits s'étaient communiqués. Mlle Monteith, médium écrivain et auditif, était placée près de moi et de l'autre dame occupée au oui-ja. Subitement elle entendit le mot : « *Aube* » et elle commença à dessiner un lever de soleil sur la mer. Sans être artiste elle faisait un tableau très joli dont elle demanda l'explication. Je lui répondis : « Toujours dans notre maison au bord de la mer mon mari et moi étions éveillés assez tôt pour voir l'aube se lever sur l'Océan. C'était pour nous une heure sacrée. Souvent mon mari disait : « Je crois que mon âme reviendra du ciel vers vous à l'heure de l'Aube si je meurs le premier. » Cet incident m'a été très doux et j'avais la certitude de la présence de mon mari. En septembre, à Tours, il m'a bien des fois prédit, par la planchette, que je rencontrerais, ici, sir Oliver Lodge et d'autres psychistes éminents et que je serais invitée à parler des faits spirites. Je suis à Londres depuis un mois, j'ai parlé deux fois dans les salles publiques, trois fois dans les salons de la haute société. Je vais rencontrer sir Oliver le 18 novembre, sir et lady Barrett ainsi que Mme Léonard, le médium par lequel sir Oliver Lodge a retrouvé son fils Raymond, tué à l'ennemi. »

Léon DENIS.

Union Spirite Française

Ainsi que nous l'avons annoncé dans la Revue de Mars 1919, nous publions ci-après le texte intégral des Statuts et du Règlement de l'*Union Spirite Française*.

STATUTS

Formation et But de la Société

ARTICLE PREMIER

Il est formé une Société qui a pour but de fédérer tous les groupes, et aussi les personnes isolées dans les villes ou villages de France et des Colonies s'occupant du Spiritisme, de les unir dans un lien fraternel

pour l'étude au point de vue scientifique et moral, des phénomènes spirites et des grands problèmes de l'Au-delà ; de répandre de plus en plus les idées et les faits se rattachant aux sciences psychiques, et enfin de réaliser une unité d'action complète en vue du triomphe de ces idées.

ART. 2

Cette Société prend le nom d'*Union Spirite Française*. Sa durée est illimitée. Son Siège est à Paris, Villa Montmorency, 11, avenue des Tilleuls (XVIe), il peut, sur décision du Comité, être changé.

ART. 3.

Un sérieux désir de s'instruire doit guider les personnes qui demandent à être admises dans la Société, dont tous les membres doivent, en toutes circonstances, s'inspirer exclusivement du bien et de l'intérêt général. Ils ont aussi pour devoir d'aider, d'éclairer, de protéger leurs frères et sœurs, et de s'employer de toutes leurs forces au triomphe des grandes vérités qui forment la base du Spiritisme.

ART. 4.

La Société est administrée par un Comité de Quinze à Trente membres. Le premier Comité est formé par les membres désignés d'un commun accord entre le fondateur et les premiers adhérents.

ART. 5.

Dans sa première réunion, le Comité choisit ceux de ses membres devant former le bureau qui est composé de : un Président, deux Vice-Présidents, un Secrétaire général, deux Secrétaires-adjoints, un Trésorier, un Bibliothécaire. Le Bureau est nommé pour un an au scrutin secret et à la majorité absolue au premier tour, au second tour la majorité relative suffira. Ses membres sont rééligibles. Avec l'approbation du Comité, le Bureau peut s'adjoindre un ou plusieurs aides rémunérés.

ART. 6.

Afin de faciliter les travaux d'organisation qui seront considérables au début, ce Comité reste en fonction pendant la durée de trois ans. Il est renouvelé à partir de la troisième année par tiers, les membres sortants sont désignés par le tirage au sort, les nouveaux membres sont élus par l'Assemblée générale pour trois ans. Les membres sortants sont rééligibles. Il est pourvu provisoirement par le Comité

au remplacement des membres décédés ou démissionnaires. Ses choix sont soumis à la ratification de la prochaine Assemblée. Les membres du Comité ainsi nommés ne demeurent en fonction que pendant la durée du mandat qui avait été confié à leurs prédécesseurs.

ART. 7.

Le Président a la direction générale et la haute surveillance de l'Administration de la Société, ainsi que la conservation des Archives. Il dirige les délibérations du Comité, surveille l'exécution des travaux et l'expédition des affaires. Mais en dehors des attributions qui lui sont conférées par les Statuts, il ne peut prendre aucune décision sans l'approbation du Comité, ou l'assentiment du Bureau en cas d'urgence.

ART. 8.

Le Trésorier fait les recettes et les payements. Il tient les livres de comptabilité, et il est personnellement responsable des fonds et titres de la Société qui lui sont confiés. Il n'est conservé en caisse qu'une somme maxima de : deux mille francs. Le restant est déposé dans une maison de Banque désignée par le Comité. Tout reçu de prélèvement sur le compte en Banque doit porter, avec la signature du Trésorier, celle de l'un des membres du Comité dûment accrédité.

La Comptabilité est soumise à la vérification de deux Censeurs, désignés à cet effet, par l'Assemblée générale, à laquelle ils rendent compte de leur mandat par un rapport annuel.

ART. 9.

L'année sociale commence le premier janvier.

ART. 10.

Les recettes de la Société sont :

1° La cotisation des membres participants fixée annuellement à un minimum de six francs par personne ou une somme de 500 francs une fois payée.

Les groupements adhérents paient une somme calculée à raison de un franc pour chacun de leurs membres.

2° Le produit des quêtes, ventes de charité ou tombolas régulièrement autorisées.

3° Les collectes organisées par la Société.

ART. 11.

Le Comité transmet aux groupements toutes les communications intéressant la doctrine. Toute nouvelle découverte s'y rattachant leur est signalée. Sur leur demande, et d'accord avec eux, le Comité leur envoie, à ses frais, des conférenciers, des brochures de propagande et tout ce qui peut intéresser ces groupements, ou servir à constituer des musées régionaux d'un puissant intérêt. Il peut, si le besoin lui en paraît démontré, leur venir en aide financièrement dans un but d'intérêt général. Le Comité étudie et propose toutes créations d'œuvres de bienfaisance telles que orphelinats, retraites pour la vieillesse, etc..... dont les moyens d'existence sont assurés. Il encourage la création de Cercles ou Foyers Spirites et les Cours d'enseignement Spirite aux enfants.

ART. 12.

Les groupements adhérents conservent leur entière liberté d'action. Ils s'administrent eux-mêmes, à leur gré, sans être tenus, vis-à-vis de la Société, à d'autre obligation pécuniaire que celle de leur cotisation. Cependant, en échange de l'aide que leur donne le Comité Central, ils doivent, chaque année, faire un rapport sur les progrès réalisés dans leur Association, indiquer le nombre de leurs membres et au besoin, envoyer au Comité Central, un ou plusieurs délégués pour conférer avec lui, sur toutes les questions se rapportant à l'étude ou à la propagation du Spiritisme dans leur rayon d'action respectif.

ART. 13.

Pour être admis comme membre de la Société, le candidat doit être présenté par deux sociétaires ; ou à défaut, indiquer de sérieuses références au bureau. Toute admission de groupes ou de particuliers doit être prononcée par le Comité ou le Bureau.

ART. 14.

Les sociétaires admis reçoivent un livret contenant les Statuts et une carte constatant leur titre. Elle leur sert de droit d'entrée aux réunions générales, et aussi à prouver leur qualité, en quelque endroit qu'ils se trouvent.

ART. 15.

Les membres de la Société sont invités à recueillir dans leur rayon d'action tout ce qui peut se rattacher au Spiritisme ou au Spiritua-

lisme moderne, et à le transmettre au Comité, en s'assurant, lorsqu'il s'agit des faits relevant des sciences psychiques, de leur authenticité.

ART. 16.

La Société crée une bibliothèque composée des principaux ouvrages, revues ou journaux s'occupant de la doctrine spirite qui lui sont offerts, ou dont elle fait l'acquisition. Elle est confiée aux soins d'un bibliothécaire désigné à cet effet.

ART. 17.

Les présents Statuts peuvent être modifiés s'il y a lieu. Les propositions de modifications sont transmises au Président qui les soumet au Comité. Si après étude le Comité a pris en considération la proposition qui lui est faite, l'Assemblée générale sera saisie du texte élaboré et se prononcera pour l'acceptation ou le rejet. Toute modification doit être votée à la majorité des deux tiers des votants.

ART. 18.

La Société ne peut être dissoute que par l'Assemblée générale comprenant au moins les deux tiers des Sociétaires inscrits, et à la majorité absolue des suffrages.

En cas de dissolution de la Société pour quelque motif que ce soit, l'avoir social ne pourra être partagé entre les Sociétaires ; il devra être versé à des œuvres charitables reconnues par l'État.

Cet article ne pourra être revisé sous aucun prétexte. Le choix de l'Œuvre ou des Œuvres bénéficiaires, sera décidé par le vote de l'Assemblée appelée à se prononcer sur la dissolution.

ART. 19.

Le Règlement intérieur déterminera les conditions d'application des présents Statuts.

ART. 20.

Conformément à la loi du 1er juillet 1901, afin d'assurer à la Société son existence légale, déclaration de sa constitution est faite à la Préfecture de Police avec dépôt de deux exemplaires de ses statuts.

Paris, le

Le Président :	*Le Vice-Président :*	*Le Secrétaire :*
G. DELANNE.	Jean MEYER.	L. MAILLARD.

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER.

Le Comité se réunit chaque fois qu'il est convoqué par le Président, mais au moins une fois tous les trois mois. La convocation est obligatoire quand elle est demandée par la majorité des membres du Comité.

ART. 2.

Le Comité ne peut délibérer valablement que si la majorité des membres absents ont donné par écrit mandat de les représenter. A cet effet chaque membre reçoit, vingt jours au moins avant la réunion, l'ordre du jour des questions à discuter. Aucune décision ne peut être prise sur un sujet étranger à l'ordre du jour. Toutefois, si les membres ne se rendaient pas en nombre suffisant pour délibérer valablement, ou ne donnaient par écrit mandat de les représenter, le Président convoquerait à quinze jours de date, et les délibérations seraient alors votées à la majorité des membres présents ou régulièrement représentés.

A chaque séance, tout membre du Comité, doit apposer son nom sur une liste de présence.

ART. 3.

Les Assemblées générales ont lieu tous les ans fin mars, à l'anniversaire d'Allan Kardec. — De même que celles du Comité, elles sont présidées de droit par le Président, et à son défaut par l'un des Vice-Présidents, ou celui de ses membres qui est désigné à cet effet.

Nul ne prend la parole sans y avoir été autorisé par le Président.

Le rappel à l'ordre peut être prononcé, à la demande de tout membre, contre quiconque s'écarterait des convenances dans la discussion ou troublerait les séances d'une manière quelconque.

Le rappel est immédiatement mis aux voix ; s'il est adopté, il est inscrit au procès-verbal. Trois rappels à l'ordre dans l'espace d'une année, entraînent de droit la radiation du membre qui les a encourus quel que soit son titre.

ART. 4.

La radiation d'un membre ne peut être prononcée qu'après un avis officieux préalable et qui, ayant eu pour but d'inviter le membre inculpé à fournir des explications devant le bureau, serait resté sans effet.

La décision est prise au scrutin secret et à la majorité des voix. Le membre exclu n'a aucun recours contre la Société, quel que soit le motif de la radiation.

ART. 5.

Parmi les sociétaires, six sont désignés pour remplir les fonctions de Commissaires. Ces commissaires sont chargés de veiller à l'ordre et à la bonne tenue des réunions de l'Assemblée générale et des Conférences qui peuvent avoir lieu, et enfin de vérifier le droit d'entrée de toute personne qui se présente pour y assister. Dans ce but les commissaires désignés s'entendent pour que deux d'entre eux au moins, soient présents à l'ouverture des séances.

ART. 6.

Toutes controverses au sujet de questions politiques ou religieuses sont formellement interdites.

Petite Synthèse de Grandes Choses

IIe PARTIE

CHAPITRE I

(*Suite*)

La plus ancienne des nations civilisées, l'Egypte, en est un exemple. On ne saurait toutefois se baser, pour apprécier la mentalité religieuse des hautes classes, sur les livres hermétiques. Nous sommes loin du temps où un brave religieux franciscain, le P. Annibal Rosseli, écrivait six volumes in-folio (1) pour expliquer un seul de ces traités qu'il qualifie divin. Il est aujourd'hui universellement reconnu qu'ils ne sont pas de l'auteur dont ils portent le nom, et les anciens écrivains qui les ont cités comme une autorité valable, ont fait preuve d'un manque de critique qu'explique en partie la vénération qui s'attachait au nom de Hermès. Les recherches de Jablonski, d'Egger, de Parthey, de Patrizzi, de Vacherot, de Ménard et de beaucoup d'autres savants, ne laissent guère de doute au sujet de la supercherie, et donneraient à penser que ces dialogues ont été composés vers le IIe siècle, sous l'influence des idées

(1) Imprimés à Cologne en 1630.

néo-platoniciennes d'Alexandrie. Il y aurait même une certaine probabilité que ces traités ont eu pour auteur quelque philosophe plus ou moins affilié à la secte des Thérapeutes dont parle Philon.

Frappé du désordre qui régnait de son temps, où l'ancien polythéisme se débattait en vain sous l'étreinte des idées philosophiques et du christianisme naissant, l'auteur fait une peinture qui ne peut se rapporter à aucun titre à l'ancienne Egypte.

Après avoir regretté l'antique croyance, « ces statues animées, pleines de sentiment et d'inspiration, qui font tant et de si grandes choses ; les statues prophétiques, qui prédisent l'avenir par les songes et toutes sortes d'autres voies, qui nous frappent de maladies ou guérissent nos douleurs selon nos mérites », il peint sur un ton prophétique les changements qui déjà s'opéraient de son temps.

« Notre terre, dit-il, est le temple du monde. Cependant, comme les sages doivent tout prévoir, il est une chose qu'il faut que vous sachiez, un temps viendra où il semblera que les Egyptiens ont en vain observé le culte des dieux avec tant de piété, et que toutes leurs saintes invocations ont été stériles et inexaucées. La Divinité quittera la terre et remontera au ciel, abandonnant l'Egypte, son antique séjour, et la laissant veuve de la religion, privée de la présence des dieux. Des étrangers remplissant le pays et la terre, non seulement on négligera les choses saintes, mais, ce qui est plus dur encore, la religion, la pitié, le culte des dieux seront proscrits et punis par les lois. Alors cette terre sanctifiée par tant de chapelles et de temples, sera couverte de tombeaux et de morts. O Egypte, Egypte ! il ne restera de tes religions que de vagues écrits que la postérité ne croira plus, des mots gravés sur la pierre et racontant la piété. Le Scythe ou l'Indien ou quelque autre voisin barbare habitera l'Egypte. Le Divin remontera au ciel, l'humanité abandonnée mourra tout entière, l'Egypte sera déserte et veuve d'hommes et de dieux.

« Je m'adresse à toi, fleuve très saint, et je t'annonce l'avenir. Des flots de sang souillant tes ondes divines, déborderont tes rivages, le nombre des morts surpassera celui des vivants, et s'il reste quelques habitants, Egyptiens seulement par la langue, ils seront étrangers par les mœurs. Tu pleures, ô Asclépios ! Il y aura des choses plus tristes encore. L'Egypte elle-même tombera dans l'apostasie, le pire des maux. Elle, autrefois la terre sainte, aimée des dieux pour sa dévotion à leur culte ; elle sera la perversion des saints, l'école de l'impiété, le modèle de toutes les violences. Alors plein du dégoût des choses, l'homme n'aura plus pour le monde ni admiration ni amour. Il se détournera de cet œuvre parfaite, la meilleure qui soit dans le présent comme dans le passé et l'avenir. Dans l'ennui et la fatigue des âmes, il n'y aura plus que du dédain pour ce vaste univers, cette œuvre immuable de Dieu, cette construction glorieuse et parfaite, ensemble multiple de formes et d'images, où la volonté de Dieu, prodigue de merveilles, a tout rassemblé dans un spectacle unique, dans une

synthèse harmonieuse, digne à jamais de vénération, de louange et d'amour. On préférera les ténèbres à la lumière, on touvera la mort meilleure que la vie personne ne regardera le ciel.

« L'homme religieux passera pour un fou, l'impie pour un sage, les furieux pour les braves, les plus mauvais pour les meilleurs. L'âme et toutes les questions qui s'y rattachent, — est-elle née mortelle, peut-elle conquérir l'immortalité ? — Tout ce que je vous ai exposé ici, on ne fera qu'en rire, on n'y verra que vanité. Il y aura même, croyez-moi, danger de mort pour qui gardera la religion de l'intelligence. On établira des droits nouveaux, une loi nouvelle, pas une parole, pas une croyance sainte, religieuse, digne du ciel et des choses célestes. Déplorable divorce des dieux et des hommes ! il ne reste plus que les mauvais anges, ils se mêlent à la misérable humanité, leur main est sur elle, ils la poussent à toutes les audaces mauvaises, aux guerres, aux rapines, aux mensonges, à tout ce qui est contraire à la nature des âmes. La terre n'aura plus d'équilibre, la mer ne sera plus navigable, le cours régulier des astres sera troublé dans le ciel. Toute voix divine sera condamnée au silence, les fruits de la terre se corrompront et elle cessera d'être féconde ; l'air lui-même s'engourdira dans une lugubre torpeur. Telle sera la vieillesse du monde, irreligion et désordre, confusion de toute règle et de tout bien (1). »

Ce passage, que l'auteur a eu le talent de développer sous forme prophétique, comme s'il s'agissait d'événements lointains, suffirait seul à montrer qu'on ne saurait trouver dans ces livres un exposé sincère de l'antique esprit religieux de l'Egypte. Il vaut mieux s'en rapporter aux monuments originaux des diverses époques.

Il est probable qu'au début, l'Egypte était fétichiste et superstitieuse à l'excès. C'est du moins ce qu'affirme M. Amelineau, maître des conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes (2). Mais la douceur du climat, les facilités de la vie permirent à l'intelligence de se développer, et cet état d'ignorance fit place à de plus hautes conceptions.

Au début des temps historiques, l'idée d'un Dieu unique est à la base de la religion. Il se forme lui-même dans le sein de Neith, sa mère, que l'on peut assimiler à la substance. C'est elle qui disait dans la célèbre inscription de Saïs : « Je suis tout ce qui est, a été et sera ; personne n'a soulevé mon voile : le fruit que j'ai mis au monde est devenu soleil (3) ».

Dieu était Celui qui existe par lui-même, n'ayant été engendré par personne, et se créant lui-même éternellement. Il est ce qui est et ce qui n'est pas (4). Ailleurs, il est représenté comme dualité, en ce sens qu'il

(1) *Hermès Trimégiste*, traduction de M. Louis Ménard, p. 147 et suiv.

(2) *L'Alliance Scientifique*, n° du 15 mars 1893, p. 82.

(3) Champollion-Figeac, *L'Egypte ancienne*, p. 255.

(4) De Rougé, *Etude sur le Rituel funéraire*.

se projette en dehors de lui-même sous forme de pensée éternelle. Cette projection porte dans les écrits postérieurs le nom de Verbe divin et Fils de Dieu, assimilé au soleil, qui a fait tout ce qui est et rien n'a été fait sans lui (1).

L'hymne de Boulaq, adressé à Amon-Ra, montre cette dualité unie dans un même hommage :

« Générateur unique qui as produit toute chose, ô un qui es seul, toi qui as fait les êtres : les hommes sont sortis de tes yeux, et les dieux sont le fruit de ta parole.

« Il a fait les pâturages qui nourrissent le bétail, et les plantes nutritives qui nourrissent les hommes : il a fait que vivent les poissons du fleuve et les oiseaux de l'air, donnant le souffle à ce qui est dans l'œuf...

« Hommage à toi, auteur des formes en totalité, un qui est seul et dont les bras sont nombreux, qui veille sur les hommes, qui repose et qui recherche le bien de ses créatures, dieu Amon qui maintient toute chose.

« Hommage à toi par toutes les créatures, acclamation à toi en toute région, jusqu'à la hauteur du ciel, jusque dans la largeur de la terre, jusque dans la profondeur de la mer. Les dieux courbés devant ta Majesté exaltent les âmes de leur producteur... »

S'adressant ensuite au dieu Râ ou soleil, le poète sacré lui dit :

« Hommage à toi, Soleil, maître de la vérité, le mystérieux de la chapelle, maître des dieux, Khepera dans sa barque. Si tu émets ton verbe, les cieux existent. Tu es Toum, le père des humains. C'est toi qui détermines leur manière d'être et qui as fait leur existence. C'est toi qui distingue les nations les unes des autres ; c'est toi qui exauces la prière de celui qui est dans l'oppression. Tu es doué de cœur pour celui qui crie vers toi : tu délivres le timide de l'audacieux, et tu juges le puissant avec le malheureux... (2) »

Du Créateur et de la force solaire ou universelle naît l'homme sous le nom d'Osiris, archétype de l'humanité, qui prend, à la mort de l'individu, la forme concrète, au point que l'on disait : l'Osiris un tel pour l'âme d'un désincarné (3). Presque partout, dans les temples égyptiens, on remarque cette triade sous différents noms (4).

Mais cette notion élevée ne tarda pas à décliner, et les attributs divins formèrent toute une série de divinités auxquelles on donna une existence personnelle (5). Chaque province eut ses dieux particu-

(1) MARIETTE, *Mémoire sur la mère d'Apis.*

(2) Abrégé du texte de M. MELINEAU, dans *l'Alliance Scientifique*, n° du 25 juillet 1893, p. 114, 115.

(3) *Rituel funéraire.* — F. ROBIOU, *La Religion de l'ancienne Egypte*, dans *Le Muséon*, t. IV, n° 4, p. 455.

(4) CHAMPOLLION, *l'Ancienne Egypte*, p. 245 et suiv.

(5) *Le Muséon*, IV, n° 3, p. 318 et suiv.

liers ; une fois lancée sur cette pente, l'Egypte ne tarda pas à tomber dans un polythéisme monstrueux, où se mêlaient même les sacrifices humains (1).

« Le taureau, la vache, le bélier, le chat, le singe, le crocodile, l'hippopotame, l'épervier, l'ibis, le scarabée, etc., étaient les emblèmes chacun d'un personnage divin. On représentait le dieu sous la figure de cet animal, ou plus souvent encore, par un accouplement étrange et particulier à l'Egypte, on lui en donnait la tête sur un corps humain. De là ce culte des animaux sacrés, qui paraissait si étrange et si ridicule aux Grecs et aux Romains. Chacun d'eux était nourri avec beaucoup de soin, et selon ses goûts, dans le temple du dieu auquel il était consacré, et, après sa mort, il était embaumé. Certaines villes étaient particulièrement destinées à chaque espèce, ou plutôt à quelques individus de chaque espèce, car il ne faut pas croire que les animaux de chaque famille fussent sacrés. Quelques-uns seulement étaient entretenus aux frais de l'Etat et servis par les plus grands personnages, Ainsi, les chats sacrés, après avoir été embaumés, étaient transportés à Bubastis, les éperviers à Bouto, les ibis à Hermopolis. De même on n'adorait pas les mêmes animaux dans toutes les provinces. Les hippopotames n'étaient respectés que dans le nome de Paprémis. Les habitants de la province de Thèbes avaient le crocodile en grande vénération ; ailleurs on lui faisait la guerre (2) ».

Si les manifestations du polythéisme, en tant que cultuelles étaient variées à l'infini ; il n'en était pas de même de la partie morale et eschatologique. On croyait aussi unanimement que le destin individuel était fixé pour chacun à l'heure de sa naissance.

« Chaque jour avait ses influences, et les influences accumulées formaient à chaque homme un destin. Le destin naissait avec l'homme, grandissait avec lui, le guidait à travers sa jeunesse et son vieil âge, jetait pour ainsi dire, la vie entière dans le moule immuable que les actions des dieux avaient préparé dès le commencement des temps. Pharaon était soumis au destin, soumis aussi les chefs des nations étrangères. Le destin suivait son homme jusqu'à la mort ; il assistait avec la fortune au jugement de l'âme, soit pour rendre au jury infernal le compte exact des vertus et des crimes, soit enfin de préparer les conditions d'une nouvelle vie.

« Les traits sous lesquels on se figurait la destinée n'avaient rien de hideux. C'était une déesse, Hator, ou mieux sept jeunes et belles déesses, des Hathors à la face rosée et aux oreilles de génisse, toujours gracieuses, toujours souriantes qui avaient mission d'annoncer le bonheur ou de prédire la misère. Comme les fées marraines du moyen âge, elles se pressaient autour du lit des accouchées et attendaient la venue de l'enfant pour l'enrichir ou le ruiner de leurs dons. Les peintures du temple de Louqsor et celles du temple d'Esnèh, nous les mon-

(1) M. AMELINEAU, *loc. cit.*, p. 48, 85, nº du 25 juillet 1909.
(2) F. LENORMANT, *Histoire des Peuples orientaux*, p. 38.

trent qui jouent le rôle de sage-femmes auprès de la reine Moutemouat, femme de Thoutmos IV, et de la fameuse Cléopâtre. Les unes soutiennent tendrement la jeune mère et la raniment par leurs incantations, les autres reçoivent le nouveau-né, se le passent de main en main, lui prodiguent les premiers soins, et lui présagent à l'envi toutes les félicités. Les romans les mettent plusieurs fois en scène. Knoum ayant fabriqué une femme à Bitaou, le héros du *Conte de deux frères*, les sept Hathors la viennent voir, l'examinent un moment et s'écrient d'une seule voix : « Qu'elle périsse par le glaive ! » Elles apparaissent au berceau du Prince prédestiné, et annoncent qu'il sera tué par le serpent par le crocodile ou par le chien.

« Les voir et les entendre au moment même où elles rendaient leurs arrêts, était faveur réservée aux grands de ce monde. Les gens du commun n'étaient pas d'ordinaire dans leur confidence. Ils savaient seulement, par l'expérience de nombreuses générations, qu'elles départaient certaines morts aux hommes qui naissaient à de certains jours (1) ».

ABBÉ PETIT.

(A Suivre).

Erratum

Dans l'article RÉALISATION de notre précédent numéro, à la cinquième ligne de la page 66, on lit :

« La suppression du mot *spiritualistes* a été décidée pour changer... »

Or, nous avions écrit : « ... pour ABRÉGER le titre... »

Outre que cette erreur du compositeur nous fait parler un peu à la façon de M. de La Palisse, elle a pour plus grave inconvénient de dénaturer la vérité sur la cause de la *suppression* dont il s'agit. Nous devions donc rectifier l'erreur, en déclarant une fois de plus qu'il n'est venu à la pensée d'aucun des membres du Comité d'exclure les *spiritualistes*, qui continueront, au contraire, d'être fraternellement accueillis dans la grande *Union*.

Preuves matérielles

Nous donnons, ci-après, une reproduction des principales photographies de la conférence du Dr Geley sur la physiologie dite supra-normale.

(1) M. G. MASPERO, *Le Conte du prince prédestiné*, dans le *Journal asiatique*, 1878, n° 3, p. 348 et suiv.

Le Dr Geley a présenté ces photographies avec le commentaire suivant que nous reproduisons textuellement :

Les plus remarquables matérialisations que j'ai été à même d'observer sont celles qui ont été produites, dans mon laboratoire, par Eva, pendant 3 mois consécutifs, dans l'hiver de 1917-1918. Dans des séances bi-hebdomadaires, faites en collaboration avec Mme Bisson, M. le Médecin inspecteur général Calmette, M. Jules Courtier, M. Le Cour, nous avons obtenu une série de documents du plus grand intérêt. Nous avons vu, touché, photographié des représentations de visages et de têtes, formées aux dépens de la substance originelle. Ces représentations se sont faites à nos yeux, les rideaux constamment entrouverts. Tantôt elles provenaient de l'organisation d'un cordon de substance solide issu du médium, tantôt elles provenaient, par formation progressive, d'un brouillard de substance vaporeuse condensé au devant d'Eva, ou à ses côtés.

Dans le premier cas, on voyait fréquemment, sur la matérialisation terminée, des *rudiments* plus ou moins importants du cordon originel de substance.

Les formes matérialisées, dont les photographies ont été présentées dans ma conférence sur la *physiologie dite supranormale*, étaient remarquables à divers points de vue.

1° *Elles avaient toujours les trois dimensions*. J'ai pu m'en assurer, dans le cours des séances, par la vue et plusieurs fois par le toucher. Le relief est d'ailleurs évident, dans les clichés stéréoscopiques que j'ai pu prendre.

2° *Les divers visages de cette série présentaient quelques analogies avec de grandes variétés :*

Variétés dans les traits de la physionomie ;

Variétés dans les dimensions de la forme, plus petites que nature mais de grandeur variable d'une séance à l'autre, et dans le cours d'une même séance ;

Variétés dans la perfection des traits, tantôt très réguliers, tantôt défectueux ;

Variétés dans le degré de matérialisation, parfois complet ; parfois incomplet, avec rudiments de substance, parfois seulement ébauché.

J'appelle l'attention sur l'intérêt, à tous points de vue des *rudiments de substance*. L'importance des rudiments, en « embryologie métapsychique » est comparable à leur importance ou embryologie normale. Ils sont les *témoins* de l'origine et de la genèse des formations.

Les formes avaient d'autant plus d'autonomie qu'elles étaient mieux matérialisées. Elles évoluaient autour d'Eva, parfois assez loin d'elle. L'une des figures se montra en premier lieu à l'ouverture du rideau, de

grandeur naturelle, avec une apparence de vie remarquable et une grande beauté.

Dans une autre séance, je pus percevoir avec mes mains, à travers le rideau du cabinet noir, le contact d'un corps humain qui faisait onduler le rideau (Eva était étendue sur son fauteuil, entièrement visible et ses mains étaient tenues).

Inutile de dire que les précautions habituelles avaient été prises rigoureusement pendant les séances, en mon laboratoire. En entrant dans la salle des séances, où je pénétrais seul dans l'intervalle, le médium était, devant moi, entièrement déshabillé, revêtu d'un maillot complet que l'on cousait dans le dos et aux poignets. La chevelure, la cavité buccale étaient visitées par moi et par mes collaborateurs, avant et après les séances. On faisait asseoir Eva à reculons dans le fauteuil d'osier du cabinet noir ; *ses mains restaient toujours visibles et tenues en dehors des rideaux ;* une lumière très suffisante éclairait constamment la salle des séances. Je ne dis pas seulement : « Il n'y a pas eu de fraude » ; je dis : « *Il n'y avait pas possibilité de fraude.* » (1). Du reste, je ne saurais trop le répéter : presque toujours *les matérialisations se sont faites sous mes yeux* et j'ai observé toute leur genèse et tout leur développement.

(1) Je suis d'ailleurs heureux de déclarer qu'Eva a toujours fait preuve, en ma présence, d'une probité expérimentale absolue. La résignation intelligente et dévouée avec laquelle elle se soumet à toutes les contraintes et subit les épreuves vraiment pénibles de sa médiumnité méritent, de la part des hommes de science dignes de ce nom, une sincère et grande reconnaissance.

Par les photographies que nous publions ci-après nos lecteurs peuvent se rendre compte des efforts que nous faisons pour rendre la *Revue Spirite* de plus en plus intéressante, nous comptons sur eux pour nous aider en nous procurant parmi leurs amis et frères **de nouveaux abonnés**.

Dans l'intérêt de la cause nous leur exprimons d'avance notre reconnaissance.

La Rédaction.

L'Éditeur-Gérant : Paul Leymarie.

Paris. — Imp. Dubreuil, Frèrebeau et Cie, 18, rue Clauzel.



1. Extériorisation de la substance par les doigts.
Matérialisation de la forme « épiploïque ».



2. Extériorisation de la substance par les orifices de la face.
Echeveau de gros filaments membraneux.



3. Tête de femme en formation.

Un gros cordon de substance sort de la bouche du médium et se termine par un bourgeonnement représentant la tête matérialisée. La chevelure de la tête matérialisée descend au devant du cordon qu'elle cache en partie. (Tous les détails sont très nets sur un cliché stéréoscopique que j'ai pu prendre.)



4. La même, à un stade de formation plus avancé.

Un gros rudiment du cordon originel de substance reste attaché au coin de la bouche de la tête matérialisée.



5. La partie supérieure de la face et les yeux sont mieux matérialisés que la partie inférieure.



6. Tête formée par l'organisation d'un brouillard de substance au-devant et à droite du médium.

Le bas de la face est mieux matérialisé que le sommet. On remarquera le modelé des lèvres.



7. Tête de femme complètement matérialisée,
mais de dimension réduite.
J'ai vue, de grandeur normale, dans la même séance,
mais ai manqué sa photographie.



8. La même, photographiée avec un appareil placé de côté,
très à gauche de la salle des séances.



9. Tête de femme avec une sorte de corps embryonnaire fait d'un paquet de substance, lequel aboutit au coin de la bouche.



10. La même, un instant après, au-dessus et à la droite du médium, à l'ouverture du rideau.



11. La même, en voie de dématérialisation.
Le visage n'est plus visible. La chevelure et le voile blanc sont seuls aperçus.



12. Même tête dans une autre position.



13, Tête de femme évoluant autour du médium.
Pendant la formation et l'évolution de la tête, le rideau est resté largement ouvert.

62e ANNÉE MAI 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC
oOo
RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE
oOo

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

L'expérimentation spirite

PREUVES D'IDENTITÉ

Les preuves de l'existence et de la manifestation des Esprits sont abondantes ; elles constituent un ensemble assez imposant pour que tous les doutes, toutes les hésitations s'évanouissent à la suite d'une étude sérieuse et approfondie. C'est le cas des savants éminents qui se sont occupés des problèmes psychiques. Ils en ont abordé l'examen dans des dispositions plutôt hostiles, pénétrés de l'idée qu'il y avait là erreur ou supercherie, et après de persévérantes investigations, ils en sont arrivés à affirmer, d'une manière formelle, la réalité des phénomènes. Sans doute ils ont su faire la part de la fraude et de l'imposture, inévitables en tout

milieu humain ; mais ils ont établi que nombre de faits échappent à toute imitation possible. Par exemple, les moulages de mains et de pieds matérialisés dans la paraffine bouillante, et qui, refroidie, laisse les expérimentateurs en possession d'objets qui sont autant de témoignages de la présence et du passage d'êtres invisibles.

Ainsi, M. C. Flammarion a pu écrire : « On parle couramment de fraudes ; mais il en est de matériellement impossibles : par exemple, les moulages de mains. Aucun sculpteur n'est parvenu jusqu'à ce jour, non seulement à imiter, mais encore à expliquer ces empreintes sur le mastic ou ces moulages sur paraffine dans lesquels aucune trace de soudure n'apparaît. Exemple, encore certaines photographies, désespoir des photographes... Mais d'ailleurs, de tous ces phénomènes déconcertants du psychisme en est-il un seul qu'on soit parvenu à sérieusement imiter? »

Les phénomènes de moulages nécessitent quelques explications. Dans tous ces cas, la paraffine est fondue dans une certaine quantité d'eau bouillante. Les mains des esprits matérialisés viennent s'y tremper, puis se retirent pour se plonger ensuite dans un vase d'eau froide à la surface duquel les moules restent flottants. Leur ouverture au poignet étant plus petite que le reste de la main, il a donc fallu que celle-ci puisse se dissoudre fluidiquement pour laisser le moule intact. Une main humaine n'aurait pu se dégager sans briser l'enveloppe.

Des pieds ont été obtenus de la même manière et ces faits ne peuvent se comprendre, si ce n'est par l'action d'êtres invisibles.

Le professeur Denton a pu obtenir en Amérique des phénomènes de ce genre dans une cage fermée à clef. On signale, entre autres cas, le fait de deux mains se tenant l'une l'autre et complètes jusqu'aux poignets. Aucune intervention humaine n'eût pu produire un tel résultat.

Au Congrès spiritualiste international de 1900, à Paris, que je présidai, un musée spirite avait été organisé. On y voyait des moulages de mains de toutes dimensions, depuis des mains énormes jusqu'à des mains d'enfants. Elles n'offraient, nous disaient les exposants, aucune ressemblance avec les mains des médiums ou celles des assistants aux séances où ces étranges phénomènes avaient été obtenus.

***

Dans tous les faits d'ordre psychique, il importe de rechercher, par-dessus tout, des preuves d'identité, c'est-à-dire les particularités, les détails susceptibles de vérification, de contrôle, par où se révèlent le

caractère, la nature véritable des êtres qui interviennent dans les manifestations.

A ce point de vue, il convient de signaler la voyance et l'incorporation dans la *trance*, ou sommeil magnétique. Dans ce dernier cas, le médium prononce des paroles et parfois même des discours dont il n'a pas conscience et qui ne laissent aucun souvenir dans sa mémoire au réveil. A mesure que la trance devient plus profonde, on s'aperçoit qu'une personnalité étrangère se substitue à celle du médium ; il se produit alors une sorte de transfiguration. Le médium, par son attitude, ses gestes, son langage, représente la manière de penser et d'agir d'une individualité dont souvent il ignore l'existence et que les assistants reconnaissent pour un de leurs parents ou amis décédés.

Des entretiens s'engagent alors. Les réponses des Esprits aux questions posées, les rappels de souvenirs, les traits communs de sa précédente existence avec les personnes présentes constituent pour celles-ci autant d'éléments de certitude touchant l'identité du défunt.

Dans cet ordre de faits, le cas le plus remarquable nous paraît être celui du professeur Hyslop, de l'Université Columbia à New-York. Par l'intermédiaire du célèbre médium Mrs Piper, il fit poser à l'esprit de son père deux cents questions sur de menus détails de leur vie de famille avant la naissance du professeur. Pour vérifier l'exactitude des réponses, il fallut entreprendre un voyage de plusieurs semaines à travers les États de l'Union où se trouvaient disséminés les membres de la famille Hyslop. Sur les 200 questions, 152 réponses furent reconnues exactes, les autres, douteuses, parce qu'elles ne purent être contrôlées.

Nous avons relaté ailleurs (1) une vingtaine de cas choisis parmi les plus probants. En voici un autre, plus récent, dont l'intérêt n'est pas moins vif, en ce sens qu'il se rattache à la grande guerre. Il est emprunté aux *Annales des Sciences psychiques*, nº 1, 1918, page 44 et se range parmi les phénomènes de vision et d'audition.

« La revue anglaise *London* publie dans son fascicule d'octobre 1917 le récit de M. Richard Wilkinson que la rédaction déclare être un homme d'affaires bien connu à Londres et qui auparavant était resté très sceptique relativement à tout phénomène supranormal. M. Wilkinson se propose, en publiant cet article, de présenter des faits qui l'ont consolé dans sa douleur et peuvent de même consoler des milliers d'autres personnes.

« En novembre 1916, dit-il, mon fils fut mortellement blessé, à la tête de ses hommes, au combat de Beaumont-Hamel et expira quelques jours après, à l'âge de 19 ans. Ma femme et moi nous pûmes assister à ses derniers moments, dans

(1) Voir *Dans l'Invisible* (*Spiritisme et médiumnité*), chap. XXI.

un hôpital, en France. Il était notre fils unique, et le sentiment qui l'attachait à nous était celui d'une douce camaraderie et d'une affection filiale.

« A notre retour en Angleterre, une amie de ma femme, touchée de sa douleur, lui envoya le livre de Sir Oliver Lodge « Raymond ». J'étais prévenu contre ces investigations et demandai à ma femme de ne pas le lire. Voyant que celà la contrariait beaucoup, je n'insistai pas, mais je déclarai énergiquement que je ne voulais pas me mêler à une telle absurdité.

« Elle fut tellement impressionnée par cette lecture, qu'elle eut recours à tous les arguments pour détruire mon préjugé et m'amener à lire à mon tour cet ouvrage. Je finis par céder, mais cette lecture ne suffit pas à me convaincre, bien que j'admirasse la beauté de la doctrine et que je reconnusse mon tort de l'avoir condamnée *a priori*.

« Ma femme écrivit à Sir Lodge, pour lui demander conseil. Ce dernier ne nous connaissait pas, mais l'affinité de notre malheur commun l'engagea à nous présenter à une amie qui organisa pour nous une séance avec le médium Vout Peters. Dans cette première tentative, on nous dit que notre enfant en passant, dans l'au-delà, avait été reçu par « Jean, Elisabeth, Guillaume et Edouard ». Ces quatre noms étaient ceux de mon père, de ma mère, de mon frère, morts depuis longtemps ; mais celui d'Edouard me restait inconnu. Impressionné par l'exactitude des trois premiers noms, j'écrivis à mon frère aîné au sujet d'un petit frère que je savais être mort avant ma naissance, et il me répondit que cet enfant, du nom d'Edouard, était mort à l'âge de douze semaines.

« Au cours de cette même séance, mon fils, connaissant mon incrédulité, déclara qu'il désirait vivement me prouver sa présence et fit allusion à un fait intime, connu seulement de ma femme et de moi. Il s'agit d'une chose si secrète, que je ne puis la rapporter ici.

« Autre fait. Bien que mon fils ne s'appelât pas Roger, il avait toujours été nommé ainsi, sauf par sa mère, qui ne l'appelait que Poger. Le médium épela un nom, « Ro... » et nous dit, sans pouvoir donner les deux lettres suivantes, que la dernière était « r ». Je répondis : « C'est le nom de mon enfant ; vous voulez dire : Roger. Le médium répliqua : « Le garçon dit que je ne dois pas dire : Roger, mais Poger.

« Intrigué par ces phénomènes, je voulus aller plus loin. Nous nous rendîmes chez un autre médium, Mme Osborne Léonard. Nous eûmes soin de ne pas lui dire qui nous étions, ni le but de notre visite. La première chose qu'elle nous dit fut une description exacte et détaillée de notre garçon, ainsi que le nom de Poger, ajoutant qu'Elisabeth, Jean et Guillaume étaient là et lui prêtaient assistance.

« Ma femme avait été frappée de ce que ses propres lettres ne se retrouvaient pas dans les effets de son fils ; mais elle ne m'en avait pas parlé. Le médium déclara que Roger lui montrait un petit sac avec fermoir qui se trouvait parmi ses objets et avait été négligé. « C'est là, dit Mme Léonard, que sa mère trouvera les écrits qu'elle cherche. » Dès notre retour chez nous, ce fait se vérifia exact.

« Dans la même séance, le médium tendit sa main et nous montra un objet

semblable à une pièce de monnaie dont il ignorait la nature réelle. La mère suggéra que ce pouvait être un bouton militaire en cuivre, dont on avait fait un médaillon pour elle. Mais le médium insista, en disant que nous trouverions dans les effets de notre enfant un objet en bronze. Roger désirait qu'on y fit un trou, afin que sa mère pût le porter, en souvenir de lui. En effet, nous trouvâmes à la maison, dans une petite boîte, une pièce d'un penny, recourbée par une balle qui l'avait frappée.

« Quelque temps après, ma femme vit près d'elle, à Brighton, notre fils, et rien ne pût lui faire admettre que ce fût une auto-suggestion ou une hallucination. A son retour à Londres, elle n'en parla à personne d'abord, mais le médium Mrs Annie Brittain lui déclara à première vue : « Votre fils désire vous faire savoir que c'est bien lui que vous avez vu ; ce n'était pas un rêve et l'on a permis que le voile fût levé pour un moment. »

« A cette séance, Mrs Brittain nous a dit des choses merveilleuses. Aucun médium n'avait jamais appelé ma femme par le nom que lui donnait notre fils ; elle fut transportée de joie, quand il lui dit : « Au revoir, mon Ange ! » nom par lequel il aimait à l'appeler.

« Si quelqu'un avait prétendu il y a seulement un an que j'aurais pu dire et écrire de pareilles choses, j'eusse répondu que c'était impossible ».



Il est probable que de nombreux faits de ce genre relatifs à la guerre seront recueillis (1). Les preuves de la survivance s'accroissent de jour en jour et forment déjà un ensemble imposant. Elles vont encore se multiplier, avec les cas d'identité, et embrasser tous les ordres de phénomènes dans leur infinie variété. En effet, les morts des champs de bataille, ceux des hôpitaux et des ambulances, en un mot, toutes les victimes de ces événements terribles n'aspirent qu'à se manifester à ceux qu'ils ont aimés sur la terre, à leur révéler leur présence, à leur prodiguer les encouragements et les consolations. On peut s'attendre, aussitôt que sera passée la période de trouble qui suit les brusques décès, à ce qu'ils emploient pour cela tous les procédés en leur pouvoir.

Ainsi, des maux causés par la guerre se dégagera la certitude que la vie se présente sous deux aspects, mais qu'elle n'a pas de fin. Un peu de lumière glissant à travers les nuées viendra éclairer la route, jusqu'ici incertaine et obscure, de l'humanité.

Léon DENIS.

(1) Voir, par exemple, le cas Merou, publié dans la *Revue Spirite*, nº d'octobre 1917.

Sir William Crookes

L'un des grands quotidiens de Paris terminait par ces mots l'article nécrologique consacré à William Crookes : « Qu'il ait tort, qu'il ait raison, il n'importe. Le fait à relever est qu'en proclamant ce qui lui paraissait résulter de ses expériences, au risque de se couvrir de ridicule et de perdre sa réputation, sir William Crookes a fait preuve d'une pureté de cœur et d'une forme de courage extrêmement rares.....

Que le lecteur nous excuse de l'avoir distrait un moment des réalités immédiates ; mais il n'y a pas beaucoup de grandes âmes et, quand il en passe une, saluons-la... »

D'une manière générale, la Presse entière, en rendant justice à l'œuvre de l'illustre mort, a apprécié correctement son intervention dans le domaine de nos études.

On peut juger par là, du chemin parcouru depuis 1871, époque où les premières publications de Crookes sur les phénomènes médiumniques soulevèrent tant d'orages.

Maintenant qu'il nous est permis d'entrevoir, pour un avenir rapproché, sinon le triomphe complet de nos idées, du moins la reconnaissance officielle du spiritisme en tant que science, nous devons proclamer notre reconnaissance infinie, notre admiration sans borne pour celui qui a préparé cette victoire et l'a rendu possible. Son intervention a orienté définitivement les études psychiques dans les voies scientifiques. Par le haut témoignage et par la caution qu'elle leur offrait, elle a appelé l'attention et retenu l'intérêt des savants, intérêt d'abord timoré et intermittent, puis de plus en plus effectif, au fur et à mesure que de nouveaux témoignages autorisés venaient se joindre à celui du Maître.

Pendant toute cette longue période de combats, le nom de Crookes et son autorité nous ont constamment servi de ralliement, en même temps qu'ils déconcertaient et faisaient hésiter nos ennemis.

Un jour viendra où, aux yeux de tous, comme à nos propres yeux, ses travaux dans le domaine du métapsychisme seront mis de pair avec ses travaux en physique et en chimie.

L'œuvre de Crookes est tellement vaste qu'elle ne saurait être analysée ici. Il n'est aucune branche des connaissances humaines qu'elle n'ait atteinte. Nous nous contenterons d'une brève énumération de ses principales découvertes :

La chimie lui doit la connaissance de plusieurs nouveaux corps : le

thallium, trouvé dès le début de sa carrière ; l'ystria et le victorium, extraits récemment des terres rares.

La physique lui doit toute une série d'instruments : le radiomètre, le spinthariscope et surtout le fameux tube qui porte son nom et dans lequel prennent naissance les rayons Roëntgen.

Elle lui doit enfin une découverte capitale, celle de la matière radiantes véritable intermédiaire entre la matière et l'énergie. Les théories émise, par Crookes à ce sujet, après avoir été combattues pendant vingt ans, sont aujourd'hui universellement admises.

Une autre de ses théories, non moins audacieuses et non moins féconde, triomphera sans doute également dans l'avenir : c'est l'hypothèse d'une substance primordiale unique, appelée par lui le protyle.

Dans le domaine des sciences pratiques, Crookes publia d'importants travaux sur les engrais azotés en Agriculture, l'extraction de l'azote de l'air, sur les épizooties, sur la fabrication du sucre, sur les couleurs d'aniline, etc....

C'est de 1871 à 1874 que Crookes entreprit l'étude scientifique des phénomènes psychiques, restés jusqu'alors en dehors de la méthode positive.

Après avoir constaté la réalité de certains phénomènes produits par divers médiums, spécialement par Home, il obtint, de ce dernier, une longue série d'expériences faites dans son laboratoire et en pleine lumière.

On connaît les appareils ingénieux grâce auxquels il put démontrer, avec une certitude complète, la réalité de diverses manifestations telles que l'altération du poids des corps ; l'exécution d'airs sur un accordéon et les oscillations d'une balance, sans intervention directe du médium, et même sans contact.

Il appela « force psychique » la force inconnue dont il avait constaté l'action et, pendant deux ans, il multiplia les expériences pour en connaître les diverses modalités, et pour les enregistrer. Il put ainsi affirmer l'authenticité de toute une série de phénomènes qu'il classa de la façon suivante, d'après leur fréquence relative :

1re classe : Mouvements de corps pesants avec contact, mais sans effort mécanique.

2e classe : phénomènes de percussion et autres sons de même nature.

3e classe : altération du poids des corps.

4e classe : mouvements d'objets pesants sans contact.

5e classe : tables et chaises enlevées de terre sans l'attouchement de personne.

6e classe : lévitation de corps humains.

7e classe : mouvements d'objets à longue distance du médium.

8e classe : apparitions lumineuses.

9e classe : apparitions de mains.

10e classe : écriture directe.

11e classe : formes et figures de fantômes.

12e et 13e classes : manifestations complexes semblant imposer l'hypothèse d'une intelligence directrice autonome et distincte du médium.

Le succès complet de ses expériences avec le médium Home ne pouvait laisser aucun doute dans l'esprit du savant. Il accepta donc avec empressement l'occasion qui s'offrit à lui, dans la suite, d'étudier spécialement les matérialisations produites par Mlle Florence Cook. Il exigea seulement comme il l'avait fait pour les autres médiums, d'expérimenter dans son laboratoire même. On sait quel fut le résultat de cette nouvelle série d'études. Crookes put voir, toucher, photographier une matérialisation bien distincte du médium ; matérialisation complète, ayant toutes les apparences d'une femme bien constituée, manifestant, pendant la durée de ses apparitions, toutes les capacités physiques et biologiques d'un être humain normal.

Nous éviterons de rappeler les sottises ou les injures qui accueillirent le récit de ces belles et grandioses expériences, restées comme les expériences-types des matérialisations. Nous relèverons seulement une critique spécieuse mais en réalité injustifiée.

« Les études de Crookes sur les phénomènes médiumniques, — a-t-on dit — sont, au point de vue du contrôle, irréprochables en ce qui concerne les phénomènes élémentaires et même les mouvements sans contact. Les précautions prises soit pour l'observation, soit pour l'enregistrement ; la méthode, l'instrumentation, tout est parfait, tout est convaincant. Par contre, pour les faits les plus merveilleux, ceux qui sont relatifs à la matérialisation de Katie King, le contrôle ne semble pas avoir été proportionné à l'étrangeté de la manifestation. »

Or, ce raisonnement pèche par la base.

Le contrôle, tel que nous le décrit Crookes, était parfait ; mais il était différent du contrôle employé pour les expériences précédentes ; parce qu'il était judicieusement adapté aux manifestations en cours.

Le contrôle *doit être d'autant plus complexe, non pas que le phénomène est plus étrange, mais qu'il prête davantage à l'illusion ou au truquage.* Il doit être extrêmement sévère pour tous les faits élémentaires, si faciles à simuler ; tandis que, pour les faits très élevés, pour les matérialisations, il est naturellement simplifié et facile. Ces faits élevés et complexes ont cela de précieux, entre autres, *qu'ils portent en eux-mêmes leur témoignage.*

Ils ne comportent que trois causes d'erreur, toutes trois faciles à éviter : l'*hallucination*, le *compérage* ou le *déguisement du médium* jouant la comédie du fantôme. La première cause d'erreur est éliminée par l'enregistrement photographique ; la deuxième par l'expérimentation dans un laboratoire fermé ; la troisième par la vision simultanée certaine du médium et de l'apparition et par les différences anatomiques bien constatées.

Or, ces trois causes d'erreur ont été minutieusement écartées dans les expériences de Crookes, et aucune des précautions secondaires ou accessoires, telles que l'enchaînement du médium, n'eût ajouté quoi que ce soit à la certitude du savant.

La méthode de Crookes n'a donc rien laissé à désirer. Les savants qui ont suivi la même voie tels que Richet et le docteur Geley n'ont pas eu à la réformer, mais simplement à la compléter, au point de vue de l'enregistrement des diverses phases et détails du phénomène, et au point de vue surtout des inductions philosophiques qui s'en dégagent.

Le Dr Gustave Geley qui s'est particulièrement occupé ces derniers temps des matérialisations, a déjà obtenu les beaux résultats dont nos lecteurs ont pu se rendre compte par les photographies que nous avons reproduites dans notre précédent numéro. C'est un succès qui n'est pas sans importance puisqu'il a permis au Dr Geley d'établir définitivement *« avec une évidence incontestable »* la fausseté de la conception dite matérialiste de l'Univers et de l'individu. Nous pouvons attendre plus encore des travaux qui se poursuivent dans le laboratoire de l'éminent chercheur.

Crookes a vraiment ouvert aux savants un domaine immense et merveilleux. A eux d'en achever l'exploration, encouragés par son souvenir, soutenus par son exemple et aussi, souhaitons-le, guidés vraiment par son Esprit.

LAUSER.

Dieu et le mal

(Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre 1918, Janvier, Février et Mars 1919.)

Si vous aviez, étant prêtre, à composer un sermon, vous prendriez, selon l'usage, dans la Bible, un texte approprié à votre sujet. Nous prendrons, pour ce chapitre un texte, non pas sacré mais profane, que j'extrais

d'un propos tenu par une pauvre femme. Son curé, avec les meilleures intentions, essayait de la consoler de la mort de son fils tombé au champ d'honneur, en lui parlant de Dieu. Dieu? s'exclama-t-elle avec le geste dépiteux d'un solliciteur déçu, Dieu? parlons-en !

Ce cri d'une âme meurtrie, ne l'entendez-vous pas souvent dans la bouche de gens que le malheur a détournés de la religion? Qui sait même si vous, un pratiquant sincère, vous ne sentez pas quelquefois, devant le spectacle de la misère humaine, votre foi chanceler ! Vous n'oseriez peut-être guère par amour-propre en faire l'aveu à des incrédules ; il n'est pas moins vrai qu'un abîme plein de nuit s'est ouvert un moment dans votre esprit. Vous n'êtes donc pas étonné qu'il y ait des révoltés se demandant, surtout dans les calamités publiques, si notre monde est réellement sous la direction d'une Providence, puisque, malgré les prières, on n'a pas la preuve évidente de son intervention pour enrayer le mal. En discutant avec eux, vous souffrez de votre impuissance à les convaincre, ce qui ne vous empêche pas d'ailleurs de croire à la valeur de vos arguments. Je me hâte de déclarer que la religion, pour se défendre, aurait besoin de renouveler son armement, car, dans l'arsenal de la dogmatique, à côté d'engins toujours utilisables, il s'en trouve un certain nombre qu'il conviendrait de reléguer parmi les vieilles ferrailles.

Je renonce à me servir, pour expliquer le mal, de la doctrine du péché originel si chère aux orthodoxies. Ce n'est pas que j'aie contre elle un parti-pris de libre penseur enchanté de rompre avec le catéchisme ; j'aimerais pouvoir l'adopter sans hésitation. En me permettant de rejeter sur l'homme toute la responsabilité des souffrances qui l'accablent, elle ne laisserait subsister aucune objection contre la notion d'un Dieu juste et bon. Nous serions ici-bas comme dans un pénitencier où des coupables expient leurs fautes, en attendant d'être plus heureux dans une autre vie, s'ils l'ont mérité par des vertus. Malheureusement cette solution du problème laisse debout des objections qui, si elles ne paraissent pas irréfutables à des théologiens très ingénieux, sont néanmoins posées par le bon sens d'une multitude innombrable de gens qu'il est plus facile d'excommunier que de convaincre. Sans doute, parmi les maux dont je me plains, il en est qui proviennent de mes fautes et que j'aurais pu éviter par un usage plus moral de mon libre arbitre. Si j'avais à recommencer la vie avec l'expérience chèrement acquise, je m'épargnerais des remords que j'éprouve maintenant trop tard. Je confesse donc, à ma honte, que, dans bien des circonstances, j'ai souffert parce que j'ai été malintentionné et que des actes accomplis dans la jeunesse ont leur retentissement légitime dans un âge avancé, sans qu'il me soit permis

d'accuser le destin. Vous direz peut-être qu'on n'est pas toujours responsable des jugements qui sont les motifs des actions, puisqu'ils dérivent d'une intelligence et d'un caractère dont nous ne sommes pas les auteurs ; on pourra vous répondre que l'homme le plus mal doué possède la faculté, dans les limites tracées par sa nature, de modifier sa conduite, et, en faisant quelques efforts pour obéir au devoir, de rectifier dans une certaine mesure son esprit, de manière à éclairer sa conscience et à fortifier sa volonté.

Quoi qu'il en soit, même en assignant aux libres décisions des individus une part considérable dans l'origine de leurs souffrances, il reste vrai que, parmi celles-ci, un grand nombre remontent à d'autres causes. Lorsque vous étiez un petit enfant encore incapable de raisonner vos actes, n'avez-vous pas éprouvé des maux parfois très douloureux dont on ne saurait, sans offenser la raison, vous rendre responsable? Et maintenant que vous êtes parvenu à la stature d'homme, ne subissez-vous pas des épreuves dans lesquelles votre responsabilité ne semble pas le moins du monde engagée? L'Univers est un mécanisme merveilleusement organisé ; mais son fonctionnement s'adapte quelquefois si peu à nos convenances que nous avons mille occasions de nous plaindre. Nous souffrons des intempéries, du voisinage d'animaux nuisibles, d'inondations, de sécheresses, de tremblements de terre et de l'imperfection de notre intelligence qui nous rend incapables de prévoir les accidents pour nous en préserver.

Sociables par nature, nous faisons partie d'un organisme qui nous assure des avantages dont la privation serait pour nous une calamité ; mais aussi que de misères cette solidarité n'engendre-t-elle pas ! Nous naissons au sein d'une humanité dont chaque membre instinctivement égoïste cherche surtout, dans la lutte pour l'existence, à améliorer sa condition, avec un médiocre souci du prochain qui, de son côté, à moins qu'il n'ait un dévouement de philanthrope, ne songe guère qu'à son intérêt. De cette opposition de tendances surgissent de parti à parti, de nation à nation, et même entre parents très proches, des conflits dont on pâtit, sans qu'il soit possible de se tenir à l'écart ni d'assigner la culpabilité des individus dans la malfaisance collective. On est sous l'empire d'une loi de la nature.

Des théologiens vous feront observer que nous subissons les conséquences de fautes commises par les premiers hommes ; mais, outre que leurs manquements à la loi morale n'expliquent pas les troubles cosmiques qui sont une source de fléaux, comment le Créateur, assez puissant pour organiser l'Univers, ne l'a-t-il pas conçu de manière que les enfants, tout en souffrant de leurs propres méfaits, ne fussent point

traités comme s'ils étaient coupables de ceux des pères? Je veux supposer qu'Adam, ayant péché en Eden, a entraîné dans sa chute toute sa postérité ; je ne vois pas la justice d'un châtiment qui, après des milliers d'années, pèse sur des innocents ; il faudrait prouver que ceux-ci sont responsables d'un crime qu'ils n'ont pas commis personnellement. J'étais virtuellement dans cet ancêtre ; je n'y étais pas avec la volonté consciente qui, seule, légitimerait la solidarité dans l'expiation comme dans la faute. On peut, par une argumentation subtile, donner une apparence rationnelle à des théories qui choquent la raison ; l'esprit est interloqué, il n'est pas convaincu. Les difficultés, un moment voilées par les nuages de la métaphysique, reparaissent dès que le bon sens produit une éclaircie.

Le problème de la douleur ne se pose pas pour l'homme seulement ; si les animaux parlaient, ne protesteraient-ils pas contre une Nature qui les traite parfois avec dureté? Leurs gémissements ne sont-ils pas une objection? Il serait osé de soutenir qu'ils supportent les conséquences de leurs torts et que la souffrance est pour eux un moyen de perfectionnement, puisque, n'étant pas libres, ils ne sauraient ni être responsables ni travailler à leur éducation. Vous n'iriez pas non plus jusqu'à en faire de pures machines absolument dépourvues de sensibilité, car certains d'entre eux, avec de singulières marques d'intelligence, possèdent la faculté de présenter par l'expression même de leur physionomie tous les symptômes d'une impressionnabilité semblable à la nôtre. Pourquoi donc sont-ils assujettis à la douleur? Voilà encore une question à laquelle il conviendrait de répondre.

Dirons-nous avec certains philosophes que le mal, dû à l'inévitable imperfection de notre monde, est un moindre bien? Il s'agit, pour éviter les malentendus, de préciser le sens des termes ; on s'expose, dans le cas contraire, soit à se disputer quand on est d'accord, soit à se croire du même avis quand on diffère profondément. Le bien, d'une manière générale, est l'adaptation des moyens à une fin. Sans chercher des exemples au loin, prenons votre personne dans les deux parties qui la constituent, le corps et l'âme, reliées entre elles par une solidarité si étroite que les impressions produites sur l'une se répercutent avec plus ou moins d'intensité sur l'autre. Considérons d'abord votre corps, une machine admirable dont le fonctionnement aboutit à des sensations variées. Le souverain bien pour lui serait qu'il allât à sa fin sans la moindre perturbation ; jouissant alors d'une santé parfaite, il ne fournirait aucun sujet de plainte à l'âme en qui les impressions deviennent des idées. L'âme, elle aussi, possède ses facultés distinctes et l'homme accompli serait celui dont les facultés se développeraient harmonieu-

sement de la naissance à la mort, sans traces d'erreur et de péché, nul obstacle venu du dehors ou du dedans ne contrariant ses tendances vers la vérité et le devoir. Or cette perfection n'existe pas, même chez ceux dont la destinée exceptionnellement brillante provoque l'envie de tous. Nous sommes accablés de maux, physiques ou moraux, prouvant que notre machine détraquée laisse beaucoup à désirer. Si un argumentateur cherche à me démontrer qu'une rage de dents est un moindre bien, je suis peut-être embarrassé par un raisonnement habilement construit, je n'en continue pas moins de gémir avec le sentiment très net qu'une horrible douleur est l'opposé d'une jouissance, car elle procède d'un désordre introduit dans mon organisme.

Il est étrange qu'un Ordonnateur capable d'enfanter les merveilles de notre Univers soit en même temps l'auteur de troubles si graves. A l'œuvre, vous dira-t-on, on connaît l'ouvrier ; la Nature dénote un ouvrier qui, prodigieusement industrieux sans doute, a laissé subsister dans son œuvre des imperfections dont les êtres sensibles, l'homme en particulier, souffrent éternellement. Expliquez-nous cette anomalie. Le gouvernement de notre monde, se demandent des penseurs, ne serait-il pas disputé par deux puissances rivales, celle du bien et celle du mal, le Père céleste ayant pour antagoniste Satan. De cette intrusion désastreuse naîtraient les calamités qui nous désolent. Cette hypothèse soulève une nouvelle objection. Le Créateur est éternel, car, s'il ne l'était pas, il serait sorti du néant, à l'improviste, sans raison, puisqu'il n'aurait pas été précédé d'un être raisonnable lui donnant naissance. Il faut donc, aussi loin qu'on remonte à l'origine des choses, qu'il se trouve un organisateur et que Satan, par la volonté de l'Etre Suprême, ait pris rang dans cette organisation, de sorte que le problème du mal, au lieu d'être résolu, reparaît sous une autre forme. Pourquoi le Prince des ténèbres a-t-il été investi de son pouvoir néfaste? En supposant qu'il ait été d'abord un Ange de lumière et que, par sa faute, il soit tombé des hauteurs de l'Empyrée dans l'abîme de perversité et de malédiction où il travaille à nous entraîner, de quel droit sommes-nous ses victimes? Il est l'auteur de désordres cosmiques dont les conséquences retombent sur des patients, les uns innocents comme les petits enfants et les animaux, les autres subissant des tortures vraisemblablement disproportionnées à leurs péchés. Pourquoi? Question angoissante à laquelle on ne répond pas par des arguments d'une clarté décisive.

Je veux admettre que ce monde est un lieu de détention où, pour des méfaits commis dans une vie antérieure, je supporte une épreuve qui se renouvellera dans des vies successives, jusqu'à ce que, suffisamment purifiée, je sois préparé pour une sphère supérieure où je jouirai d'un

bonheur sans mélange : cette doctrine respectable ne dissipe pas toutes les ombres. Le libre arbitre étant admis, je suis obligé de croire à la responsabilité et par conséquent à la légitimité de peines consécutives à des fautes. Je serais actuellement une personne qui, ayant violé la loi morale dans des temps reculés, travaille, avec une perte momentanée de la mémoire, à réparer son passé. N'est-il pas étrange que nous soyons dans la nécessité d'expier sans avoir connaissance des crimes qui justifient l'expiation et nous interdisent de protester contre le châtiment? Il faudrait démontrer que le mécanisme de la partie de l'Univers où s'accomplit notre destinée présente a été faussé par le péché des hommes. On pourrait à la rigueur soutenir qu'il contrarie nos goûts pour nous fournir des moyens de nous perfectionner ; on ne voit pas pourquoi tant d'existences sont sacrifiées en pure perte, par exemple celles d'enfants morts dans des douleurs atroces, sans qu'ils aient pu les utiliser. Et puis, si nous remontons la série de nos vies antérieures, nous sommes logiquement forcés d'aboutir à un commencement. Vous représentez-vous le moment néfaste et solennel où, de la pureté de l'ange, nous avons, par une libre détermination, glissé dans la perversité accompagnée d'un désastre de la nature? Et les animaux, revenons-y, nos compagnons d'infortune, qu'en pensez-vous? Sont-ils, eux aussi, comme des forçats dans un bagne? La gazelle pantelante sous les griffes du tigre est-elle punie et le tigre lui-même, en quête d'une proie pour apaiser la faim qui le torture ou traqué par l'homme parfois aussi féroce que lui, est-il un scélérat justement châtié? Quelle est donc la signification d'une souffrance dont la victime est absolument incapable de saisir la portée?

On se heurte à des difficultés sans doute bien graves, puisque chaque métaphysicien, grisé par un système, nous propose une solution dans laquelle il n'est pas toujours sûr de persévérer, après l'avoir soutenue avec passion. Ce sont des abris précaires où des passants surpris par la tempête cherchent un refuge, les uns pour en faire leur séjour habituel, les autres simplement à titre d'essai, aucun ne jouissant de la sécurité absolue que donne la possession de la certitude. Force nous est de confesser humblement notre impuissance à déchiffrer cette énigme de l'univers.

Quel problème ! La religion y est pour ainsi dire suspendue. Quand je me trouve en présence de personnes que le malheur a rendues athées, suis-je réduit à ne pas parler de Dieu?

Alfred Bénezech.

(*A Suivre*).

Un Déséquilibré

Un homme qui, pendant longtemps, fit recette comme illusionniste dans les théâtres et les casinos vient, paraît-il, par un nouveau tour de sa façon, de se transformer en homme de lettres. Il fait annoncer la publication d'un livre dont il se déclare l'auteur et dans lequel il se flatte de dévoiler les fraudes, les mensonges, à l'aide desquels le spiritisme accomplirait une action néfaste au sein de la Société.

Ce PROFESSEUR... d'escamotage, qui essaie impudemment de substituer de haineuses et malsaines élucubrations aux affirmations de nos savants les plus illustres, soulèverait de dégoût le cœur de tous les honnêtes gens s'il était possible de le prendre au sérieux. Mais il lui sera plus difficile de se faire admettre comme tel, que de faire sortir une pièce de cent sous du nez d'un spectateur au cours d'une représentation théâtrale.

Bien qu'il nous répugne assez d'insérer dans notre journal une pareille prose, nous ne résistons pas au désir de reproduire ici le boniment que le célèbre professeur Dicksonn, se croyant sans doute encore sur ses tréteaux, adresse aux lecteurs de sa pitoyable circulaire :

« En lisant ce livre, — dit-il, — vous serez fixé sur cette prétendue science. Regardez dans vos relations les personnes qui lisent des brochures spirites et se livrent aux pratiques du spiritisme, constatez leur décadence morale. Vous vous rendrez compte, après cela, de l'utilité de l'œuvre sociale que j'ai entreprise EN DÉMASQUANT CEUX QUI S'APPUIENT SUR LES SAVANTS, QU'ILS ONT MYSTIFIÉS (1), pour vivre aux dépens des naïfs et peupler les asiles d'aliénés. »

Et il signe pompeusement PROFESSEUR DICKSONN.

Ainsi, les spirites sont atteints de DÉCADENCE MORALE et nos savants les plus illustres leur sont encore inférieurs, puisque, se laissant suggestionner, MYSTIFIER par eux, ils appuient leurs affirmations ! !

M. Barthou, ancien Président du Conseil, membre de l'Académie française, a publié dernièrement, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des cahiers inédits de Victor Hugo dans lesquels notre grand poète affirme sa foi spirite et la vérité des faits dont il a été témoin (2).

Pour lancer son livre grotesque, le célèbre prestidigitateur Dicksonn ne pouvait choisir un meilleur moment ! Il nous paraît, toutefois, assez mal

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) Voir la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1918, 15, rue de l'Université, Paris.

inspiré de parler aussi dédaigneusement qu'il le fait des naïfs aux dépens desquels il est possible de vivre, cette sorte de clientèle étant certainement celle qu'il vise et dont il attend tout son succès.

Pauvre homme ! Le voilà devenu la preuve — encore vivante — des ravages que peuvent exercer des études psychiques mal dirigées. Il a voulu trop approfondir les « mystères du spiritisme », et son débile cerveau n'a pu résister à un pareil effort : L'irrémédiable déchirure s'est produite, et l'incohérence de ses discours prouve assez qu'il marche rapidement vers la maison d'aliénés qui l'attend.

Pauvre Dicksonn ! Nous le plaignons bien sincèrement d'être déchu au point de croire que la Vérité peut s'escamoter comme une simple muscade !

KERMARIO.

Souvenirs d'un vieux Spirite

Je me propose de publier de temps à autre dans cette Revue, avec l'assentiment de son honorable Direction, des extraits de procès-verbaux où étaient fidèlement enregistrés, à l'issue de chaque séance d'un groupe privé que je présidai autrefois à Rouen, les résultats de nos rapports avec les Invisibles.

Les réunions avaient lieu une fois par semaine, *à jour et heure fixes*, autant que possible. C'était le moyen, l'expérience des débuts nous l'a démontré, d'éviter les substitutions d'Esprits légers ou malfaisants, toujours à craindre lorsque les guides spirituels ne sont pas présents, pour faire bonne garde, à l'ouverture des opérations. Comme nous le disait un jour l'un d'eux, ils ont leurs occupations et se soucient peu d'être à notre merci quand il nous convient de les appeler, sans une entente préalable avec eux. De là, en effet, tant de mécomptes constatés dans certains groupes.

On ne saurait dire combien d'enseignements et de conseils salutaires, combien de révélations même, confirmées plus tard par les faits, nous ont été donnés médianimiquement dans une période de douze années de recherches et d'observations. Aussi ne reproduirai-je qu'une très faible partie de ces résultats, en portant mon choix, moins sur les phénomènes purement physiques, à sensation, que sur les messages d'un ordre élevé. Je m'attacherai surtout aux *preuves d'identité*, que nombre

de groupes se montrent impatients de ne pouvoir obtenir, alors que souvent elles nous sont données au moment où nous nous y attendons le moins. C'est là une question d'opportunité dont les puissances qui se manifestent sont les meilleurs juges.

Enfin, dans ces retours en un passé qui a porté ses fruits, je ne relaterai que des choses dont l'exactitude a été attestée par les acteurs ou témoins, tous gens d'honneur attachés, par leurs fonctions, à l'Université ou à diverses situations libérales, et mus par le seul désir de puiser à la source des grands et féconds enseignements. Les uns sont aujourd'hui dispersés ; les autres — les plus nombreux — passés dans le séjour des âmes, dont le spiritisme leur avait entr'ouvert les sublimes avenues.

I

Bien que la plupart des membres du groupe eussent déjà une certaine connaissance de la doctrine, ses débuts dans l'expérimentation ne furent pas très heureux. Plein d'enthousiasme pour la nouvelle révélation, trop empressé sans doute à vouloir s'aventurer dans les mille détours de la sombre forêt, il ne tarda pas à rencontrer de fausses indications et à s'égarer.

Peu à peu, en effet, des Esprits d'un ordre inférieur s'étaient substitués à nos premiers guides, cherchant à nous conduire dans les écueils. Le doute, le découragement s'emparèrent de nos âmes avides de lumière, et bientôt on résolut de cesser cette exploration jugée périlleuse.

De quelles joies, hélas ! n'allait-on pas se priver ! La prudence, néanmoins, paraissait conseiller l'abstention. Les semaines, les mois s'écoulèrent, sans qu'il se produisit parmi nous d'autres manifestations que des bruits insolites et des coups frappés sur les murs, dans les meubles, auxquels d'ailleurs nous semblions rester sourds.

Et les œuvres d'Allan Kardec, ô sacrilège ! faillirent être mises à l'index, comme le furent par Rome celles de tant de sages, apôtres de la vérité !

Cependant, le mot de Galilée après son abjuration nous revenait souvent à la pensée : « *E pur si muovo* ! » — Et pourtant, elle se mouvait... cette table, sous l'influence de *bons* Esprits ! Jésus, il est vrai, a dit : Gardez-vous des faux prophètes... » ; mais il a eu soin d'ajouter : « Vous les connaîtrez à leurs fruits... » Et Dieu, qui est toute lumière, aurait-il donc voulu faire la nuit sur ses créatures?

Nous étions dans cet état d'incertitude et d'hésitation, lorsque intervint chez moi, sans aucune provocation, une entité inconnue. C'était un soir de juillet, après dîner. L'un de nous, médium, qui était

resté seul dans la salle, voit tout-à-coup, à quelques pas de lui, une chaise se mettre en mouvement, sans aucun contact. « Nul doute, se dit-il, un Esprit est là ! Eh bien, s'il a des intentions mauvaises, qu'il se retire !... » Mais la chaise continue à s'agiter, et avec plus de force, tandis qu'à l'oreille de l'observateur se fait entendre une voix troublante : « Vauve... », un commencement de mot dont on aura l'explication tout à l'heure.

Il fallait bien reprendre courage et tâcher d'éclaircir ce mystère. Nous allons immédiatement exposer la chose à nos amis M. et Mme Justrobe, membres du groupe laissé jusqu'alors en détresse, et aussitôt, une séance d'expérimentation est décidée. L'évocation faite, nous obtenons la communication suivante :

« NÉCESSITÉ D'UNE VIE A VENIR »

« S'il n'y avait pas de récompense pour les bons et de châtiment pour les mauvais, où serait l'espérance de l'homme qui est dans la misère et qui voit autour de lui de pauvres enfants en pleurs ? Et qui viendrait délivrer le riche de la tristesse et de l'inquiétude où il se met à cause de son or ? Eh bien, mon Dieu, si ce n'était pas vous qui soyez le libérateur de ces pauvres gens, où trouveraient-ils leur espoir ? Ce ne serait pas la mort comme beaucoup la comprennent : cette mort ferait plutôt leur désespoir.

« Vauvenarques, né en 1715, mort en 1747 ».

Vauve... nargues : c'était le nom dont la première moitié seulement avait été perçue chez moi, et auquel, assurément, aucun de nous n'avait pensé. On ouvre un dictionnaire et on lit : « Vauvenargues, moraliste français (1715-1747). »

— « Tout bon arbre porte de bons fruits... », s'écrie avec joie le perspicace M. Justrobe. En effet, plus de doute maintenant. Les brumes s'étaient dissipées, le soleil était réapparu ; nous avions retrouvé notre chemin de Damas.

Dès ce jour béni, nous rétablîmes nos séances, en leur donnant une marche plus prudente, une direction plus méthodique, et notre petit cercle prit le nom de « Groupe Vauvenargues » (1).

A. Rossignon O. I. ✿.

(1) Un passage assez long de la dictée reçue fut trouvé depuis dans les œuvres de Vauvenargues, que nul d'entre nous à cette époque ne possédait.

La Canonisation de Jeanne d'Arc

Un événement d'une portée considérable au point de vue religieux vient de s'accomplir : Jeanne d'Arc est canonisée !

Cette jeune fille, spirite avant la lettre, a protesté toujours dans son procès, ne dépendre que de l'Église invisible, « l'Église d'en-haut » et a refusé de se soumettre aux ministres du culte matériel.

Elle fut condamnée au supplice du feu comme « hérétique, relapse et sorcière ». Aujourd'hui l'Église romaine en fait une sainte et la propose à la vénération des fidèles.

De ce coup, les condamnations fulminées contre *le spiritisme* tombent d'elles-mêmes.

Nous aussi, nous ne prétendons relever que de l'Église invisible et, tout en respectant les convictions d'autrui, nous refusons de nous soumettre à des spéculations purement terrestres. Saint Pierre et les dix autres apôtres n'osèrent pas nommer un successeur à Judas ; il fallut un signe du Ciel, et saint Mathias fut élu. Nous ne voulons donc plus de chef nommé par une coterie politique où les souverains avaient le droit d'intervenir par un *veto*. Nous ne reconnaissons pour chef en cette nature que des personnages ayant reçu un mandat de l'Église invisible.

Cette pauvre enfant brûlée comme hérétique ne l'était donc pas puisque la puissante Église romaine le reconnaît aujourd'hui ; elle avait donc raison de rejeter des mercenaires qui ne tenaient leur autorité que d'eux-mêmes.

Rallions-nous donc autour de celle qui, en sortant de ce théâtre de lutte qu'est la terre, reçût de son Maître le *nom nouveau* (Apocalypse II, § 14) et glorieux de FLEUR DE FRANCE. C'est elle, qui après nous avoir annoncé la guerre et prédit le succès, grâce à l'intervention de l'Invisible, devient aujourd'hui notre chef, dans la lutte religieuse qui éclatera bientôt.

Sans doute il y a spiritisme et spiritisme, nous sommes les premiers à condamner ce spiritisme ou mieux cette nécromancie de bas étage qui n'a d'autre mobile qu'une curiosité malsaine. Nous, nous osons défendre envers et contre tous ce dogme cher aux premiers chrétiens et qui figure au Symbole sous le titre de « LA COMMUNION DES SAINTS ». Pour le défendre, nous sommes prêts à tout souffrir, et le vieux prêtre presque aveugle qui dicte ces lignes croit en avoir donné la preuve.

Abbé J.-A. PETIT.

Poignante Vision

Nous reproduisons ci-après le récit d'un événement que nous trouvons dans les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès, femme du général Junot. On ne parlait guère de psychisme à cette époque et il est intéressant de constater la terrible impression que produisit, sur la personne intéressée, le fait dont il est question, de même que l'explication que, par simple intuition, on cherchait à lui donner.

Voici de quoi il s'agit :

La duchesse d'Abrantès allait au devant de son mari qui revenait d'Illyrie, mortellement blessé. A Genève son voyage fut interrompu par une fausse couche, suite de l'émotion ressentie, et c'est là qu'elle eut la vision qu'elle raconte, dans la nuit même de la mort du duc d'Abrantès.

« C'était, — dit-elle — le 23 juillet. Dans la nuit du 22 au 23, je sommeillais péniblement comme on dort dans un sommeil fiévreux, lorsque je fus saisie par une sensation tout à fait inconnue et douloureuse en même temps, je m'éveille et je vois distinctement auprès de mon lit, Junot, vêtu du même habit gris foncé qu'il portait le jour de son départ pour l'Illyrie, et me regardant avec une expression douce et mélancolique. Je poussai un cri perçant qui réveilla Blanche, ma femme de chambre, et Mme Thomières qui, tout aussitôt, s'élança hors de son lit et vint à moi.

On me demanda ce que j'avais. Hélas !.. je voyais toujours cette apparition effrayante, car le visage de Junot était pâle et profondément triste. Il semblait déjà que nous fussions séparés ici-bas !

Mais le plus terrifiant pour moi, c'était de voir l'apparition marcher légèrement autour de mon lit. Et pourtant, mon Dieu, l'une de ses jambes était cassée ! ! Enfin, je voyais par une révélation intime l'état dans lequel était Junot. Et cependant, aucune nouvelle ne m'était encore parvenue et ne pouvait l'être, puisque l'événement arrivait en ce moment ! Et plus tard, mon frère, espérant qu'il aurait de meilleurs rapports à me faire, hésitait à me faire part de la terrible vérité. Il savait ce que je redoutais ! Et ce qu'il avait trouvé était tellement au-delà, qu'il craignait pour ma vie, dans la position où j'étais.

— Eclairez ma chambre, m'écriai-je dans un effroi toujours croissant ; donnez beaucoup d'air, beaucoup de lumière surtout.

Et je suivais de l'œil l'apparition toujours visible, qui tantôt s'approchait de moi, tantôt se retirait dans un coin obscur de la chambre, en me faisant signe d'aller à elle. Cette vue me mettait au cœur une glace qui me faisait croire que j'allais mourir. Alors, il s'échappait un appel à la mort !

Ce ne fut que vers le matin que l'apparition s'effaça par degrés et devint

comme un nuage presque indistinct. Je n'explique pas ce phénomène, je le raconte tel qu'il est.

Lorsque, le 30 juillet, mon frère de retour à Genève (il était allé seul à la rencontre du malade), raconta à Mme Thomières les accidents terribles qui avaient précédé la mort du duc, elle ne put retenir un cri d'étonnement et lui dit à son tour ce qui était arrivé dans la nuit du 22 au 23, époque où l'infortuné se releva de son lit et marcha une seconde fois sur sa jambe brisée !...

Cette circonstance a longtemps produit sur moi un effet que je ne puis exprimer Il y avait de la terreur, malgré tout ce que la raison pouvait dire. Et si j'osais, j'ajouterais qu'aujourd'hui encore je ne puis repousser de ma pensée que c'est un rapport immédiat entre nos deux âmes liées par tant de nœuds qu'elles formaient une seule âme. Je le crois, et le crois *fermement*... Les mystères de la Providence ont une profondeur que notre œil ne peut pénétrer... »

Les Mondes divins

Il est relativement facile pour nous, pauvres êtres de la Terre, de dépeindre les mondes de douleur et de percevoir, à peu près, l'existence dans les Mondes supérieurs aux nôtres ; mais pouvons-nous oser lever les yeux vers ces régions de l'amour sans bornes, pouvons-nous définir la félicité et en donner les notions à la fois si hautes et si douces, si resplendissantes et si pures ?

Comment décrire l'heure merveilleuse où l'Esprit, épuré, trio mphant s'éveille à la véritable vie et naît en même temps à l'adoration, à l'action de grâce et à l'amour.

Comment dire ces choses ? dans quelle langue ? avec quel cœur ? Quelle émotion ne doit pas s'emparer de nous si nous songeons à ce vaste et imposant spectacle, à cette suite lumineuse, à ces développements prodigieux et dans cette magnifique et sublime élévation comment relier la pleine correspondance de toutes choses avec la partie élevée, aimante, céleste, de l'âme humaine.

Toutes les descriptions pâlissent devant le désir que nous avons de nous représenter cette gloire si pure. Notre impuissance à décrire ce merveilleux spectacle est presque une souffrance. Nous nous sentons si petits devant Dieu et pourtant nous osons, oui, nous osons lever la tête et porter notre pensée rayonnante jusque là.

Dans ce désir, il y a déjà quelque chose de grand et de sublime ; il y a mieux, il y a un don céleste, un don immense qui doit exciter l'homme

à la reconnaissance et lui révéler en même temps sa qualité de sujet et ses devoirs d'obéissance aux lois divines.

Et c'est ici vraiment que le spiritisme est appelé à déployer sa sublimité. Il rassure l'âme inquiète et lui permet de jeter par delà les ombres du tombeau un regard plein d'espérance. Il lui aide à retrouver en elle les certitudes endormies, car Dieu a écrit le dogme de l'immortalité dans toutes les évidences de la raison, comme dans les intuitions du cœur.

Amour sans bornes, vies interminables et heureuses, l'immortalité, c'est-à-dire le plein rassasiement de l'âme, l'éternelle réunion de l'homme avec Dieu, voilà les attributs des purs esprits habitant les mondes divins.

Là, dans la douceur infinie et la majesté glorieuse de leur félicité, ils s'apprêtent à commencer un nouveau cycle de leur éternelle existence ; ils se préparent à poursuivre la route brillante qui les mènera plus près, toujours plus près du Très Haut et ils se désaltèrent aux sources pures de la lumière et de l'amour.

Sursum corda. — Elevons nos cœurs. Leur vie sera un jour notre vie. Au milieu de nos souffrances, de nos douleurs, de nos larmes, voici le phare divin qui brille pour nous dans la nuit. Efforçons-nous de distinguer ses rayons. Bientôt ses feux nous faciliteront l'approche des rivages bienheureux et triomphants des terres de félicité.

Paul Bodier.

Chronique du Spiritisme

La communication suivante émane d'un Esprit qui a gardé l'anonyme ainsi que cela arrive le plus souvent, pour ne pas dire toujours aux meilleurs. Nous la reproduisons telle qu'elle nous a été remise, par demandes et réponses. La forme en est claire et simple et on remarquera la sagesse de ses conseils.

D. — Quelle est la meilleure doctrine à suivre : Spirite ou théosophique?

R. — L'être humain a plus de facilité à suivre la doctrine spirite que la doctrine théosophique. Dans cette dernière, l'évolution semble plus rapide, mais le résultat n'est pas toujours au niveau des difficultés à vaincre. L'une et l'autre sont sujettes à l'erreur, mais celle qui est appelée à se répandre le plus est la doctrine spirite, plus simple et plus en rapport avec la nature humaine et surtout plus près de la vérité.

L'esprit incarné qui a la volonté de vaincre la matière recevra l'aide qui lui sera nécessaire s'il le demande sincèrement, lorsque se présente à sa pensée un sentiment nuisible à son évolution ; cette mauvaise pensée disparaîtra aussitôt, je ne dis pas pour ne plus revenir ; mais si cet esprit, chaque fois qu'il se sent faiblir appelle à l'aide, toujours avec la ferme volonté et le désir de vaincre, il effacera de son âme, au bout d'un certain temps, la passion ou simplement le défaut qui lui était funeste.

L'esprit incarné doit SAVOIR et VOULOIR : Savoir ce qui lui est nuisible et vouloir s'y soustraire. Il doit savoir se dominer lui-même s'il veut être digne de l'aide qui lui est offerte, Si son Moi inférieur ne trouve pas un adversaire sérieux dans son Moi supérieur, l'aide restera sans effet. L'esprit qui prend la résolution de se détacher le plus possible de la matière dans la mesure de ses forces, doit, avant tout, être sincère avec lui-même, de façon à aider l'esprit qui l'aime et le guide avec sûreté vers le but qu'il voudrait et qu'il sait qu'il faut atteindre.

Si l'élève est docile, s'il veut la fin, il doit aussi vouloir les moyens. S'il fait les premiers pas dans la bonne voie, le guide s'efforcera de lui faire parcourir le reste du chemin sans trop de fatigue.

« Aide-toi, le Ciel t'aidera ».

D. — Pourquoi des gens sans religion apparente conduisent-ils leur vie honnêtement et très moralement, tandis que d'autres, très religieux sont méchants et peu charitables?

R. — Celui qui suit les commandements de Dieu, qui aime ses semblables, qui les aide dans le malheur, qui les console dans la souffrance ; celui qui a pitié de toutes les misères physiques et morales ; en un mot, celui qui comprend toutes les détresses humaines et les soulage suivant sa force et ses moyens, est un élu de Dieu. Qu'importe la façon de prier si elle est conforme aux principes de l'Evangile? Qui travaille prie et qui est charitable envers son prochain adresse à Dieu la plus fervente prière.

Celui qui croit avoir rempli ses devoirs envers le Père, après avoir prononcé quelques paroles d'où l'âme est absente, celui qui accuse au lieu de plaindre, qui ne sait pas ou ne veut pas trouver la bonne parole qui réconforte et sèche les larmes ; enfin l'être assez dur pour ne pas voir qu'autour de lui on souffre, celui-là n'a pas de religion. Dut-il passer ses journées en prières, elles n'arriveront pas à Dieu, car les actes seuls comptent dans la vie des hommes : « Hors la Charité, point de salut » a dit le Christ, et quiconque ne suit pas ce principe, agréable à notre Père entre tous ne peut pas dire qu'il a rempli son devoir :

« Aimez-vous les uns, les autres ».

D. — Il me semble que bien des gens, s'éloigneront des idées spirites par crainte. Expiation, rachat, sont des mots qui effrayeront beaucoup, surtout les moins évolués.

R. — Pour qui comprend, la crainte n'existe pas. Ce que l'esprit incarné doit craindre, c'est de rester dans l'ignorance qui, au lieu de lui éviter des souffrances, les augmentera. Sa raison lui commande de s'instruire, et quelle meilleure instruction que celle qui vous apprend à connaître ce que vous êtes, d'où vous venez, où vous allez. Tout retard est un préjudice aux dépens de l'âme et mieux vaut réparer courageusement le mal déjà fait par le repentir et le racheter par de bonnes actions, que de l'aggraver en repoussant le seul moyen qui puisse le rendre moins amer.

Il est assez difficile de faire comprendre cela à tous les êtres incarnés ; mais le *Credo* attendu depuis si longtemps va bientôt se faire entendre et, avec le temps à venir, les humains comprendront qu'ils doivent devenir meilleurs pour être plus heureux.

COMMUNICATIONS

Quand tu te décourages, élève ta pensée vers tout ce qui peut te protéger, de là vient la consolation, l'espoir, la confiance en Dieu. Quand tu souffres, abaisse ton regard vers tout ce qui souffre, car l'amour sur la souffrance est tout puissant. Que ton cœur soit pur, que ton âme soit fière ; garde-toi de la matière, de tout ce qui avilit. Toujours plus haut, va vers la lumière et devant toi s'ouvrira la voie lumineuse qui fait frissonner les âmes de bonheur.

Pour toi qui veux parvenir à la vie supérieure, l'aide des tiens qui sont morts sera utile. Vers ces bien-aimés qui te veillent, penche un peu ton cœur et écoute dans le silence la voix amie qui te parle ; suis-la, renferme dans le plus profond de ton cœur les paroles de consolation et suis ta route avec charité et amour. Je suis ton guide. Adieu.

***

Quand le soir tombe, quand tout sommeille ici-bas, quand au loin l'étoile scintille, lève ton regard vers la voûte azurée, suis ces constellations brillantes, demeures éternelles des mondes humains. Alors dans le sanctuaire de ton âme, un ressouvenir de ta divine patrie viendra illuminer ton cœur.

Prie, regarde, écoute, Dieu est là qui veille et qui attend. Tout sommeille, tout rêve. Monte un peu vers le divin, ô âme qui nous reviendras un jour. Dans ton voyage pénible, garde un souvenir de ton pays d'au-

trefois; parfois dans le silence, ton cœur a tressailli, parfois devant la campagne en fleurs, ton cœur s'est élevé près de Dieu. Plus près encore, toujours plus près, va petite âme, sois forte, sois bonne, sois lumineuse, prie et souffre pour avoir des ailes. Le grand rayon de Dieu t'éclairera.

Au revoir, petite âme, que mes conseils te soient précieux dans l'épreuve.

Va toujours, je veille sur toi. UN AMI.

PRIÈRE

O mon Dieu, toi qui sur toute chose veille avec amour, toi créateur de tout ce qui aime et souffre, veille sur moi.

Quand je m'égare, quand j'oublie le droit chemin, tends tes bras vers l'âme qui t'oublie ou te méconnaît.

Veille, ô mon Dieu, sur le malheureux, laisse tomber un peu de ton amour sur les fronts pensifs, sur les cœurs déchirés, sur les âmes brisées; puis quand au dernier soir de ma vie, je m'élèverai vers toi, envoie, ô mon Dieu, un divin ami pour me tendre la main.

A LA FRANCE

Jamais la France n'a ressenti avec plus de force l'appel invisible de ses héros disparus. Jamais les voix d'outre-tombe n'ont fait retentir avec plus de netteté leurs ardents appels.

O France sceptique, un sang généreux coule dans tes veines, de pures aspirations vers l'idéal montent du plus profond de ton cœur ; cependant tu veux nier ce qu'il y a de plus beau dans l'échelle de la destinée, la vie, la vie nouvelle de tes chers disparus.

O âmes croyantes, foules attristées par la perte de vos bien-aimés, vous tous, chers spirites, à genoux élevez vos âmes plus près encore, toujours plus près de nous, vos protecteurs afin que la bénédiction du ciel descendant sur la terre fasse monter dans l'azur ce chant d'espérance qui n'est pas encore né.

AMOUR !

Amour ! amour ! mot divin qu'un être ineffable entre tous, le Christ, prononça sous le ciel mélancolique de Béthanie.

Amour ! amour ! La plainte du vent soufflant dans les collines bleutées du pays de Moab murmure ce mot, première syllabe de l'alphabet de Dieu.

Les siècles ont passé, du sang a été versé : écroulés les temples témoins

de la beauté juive ; mortes les gracieuses femmes de Sichem aux grands yeux noirs ; morte, la douce Madeleine aux longs cheveux.

La nature immuable demeure ; la végétation a gardé, il semble, l'empreinte de douce tristesse mise au sein de ce pays de rêve. Cependant la brise murmure toujours ces mots : amour ! amour !

Et voici que du ciel teinté de rose, dans les dernières lueurs du soleil couchant, un écho, un lointain appel semble répondre au chant harmonieux du zéphyr.

Ce chant, ô hommes, c'est l'appel de vos disparus, c'est le cantique de tendresse qui descend jusqu'à vous, ce sont des baisers, des larmes. C'est l'amour, l'amour qui va jusqu'à vos cœurs.

O de grâce, laissez-vous émouvoir, que l'orgueil ne soit plus la cause de vos inconséquences, laissez fondre la glace du scepticisme moqueur. Vous seriez de grands coupables si votre cœur restait fermé à l'amour.

Levez-vous, l'heure a sonné, en avant : la lutte est noble et belle. Soyez des hommes forts, des valeureux, des fervents ; Dieu vous aime et vous appelle.

Je suis un de ceux qui vous protègent et mettent en vous leur espoir. J'ai été un spirite fervent, je n'ai pas le droit de vous dire mon nom.

Un souvenir à tous ceux qui sont dévoués à la belle cause.

A CEUX QUI PLEURENT

Elles sont là, droites dans le sol humide des champs battus et rebattus par la horde allemande. Deux ans se sont écoulés et cependant l'indication tracée en hâte sur ce bois rustique demeure. La pluie, le vent, la neige ont laissé leur sillon de vétusté sur ces croix.

Vous pleurez, ô mères, vous pleurez vos enfants ; parfois le soir, vos lèvres murmurent un nom chéri, mais il ne répondra plus à votre appel, le bien-aimé ; il dort là-bas sous le grand ciel où passe et repasse l'aile grise des oiseaux, il dort pour toujours de son dernier sommeil.

Non pourtant ; vous vous croyez seules, et près de vous se penche une âme. Vous ne savez pas, vous ne devinez pas, vos pleurs coulent, vos cheveux blanchissent, il ne revient pas...

Ne cherchez pas dans la terre couverte de fleurs ou sous l'humble croix de bois celui que vous aimiez, son corps est là, peut-être, mais son âme est plus haut.

Un jour viendra, ô mères, où vous ne pleurerez pas vos enfants disparus ; vous saurez qu'ils sont au pays de lumière, votre cœur espérera, vos yeux seront séchés.

A propos d'une Communication

St-Cloud, 8 mars 1919.

Monsieur le Directeur de la *Revue Spirite*,

Dans le numéro de février dernier, vous avez publié une communication reçue à Paris en 1912, par une dame médium. Cette communication était signée Henri Poincaré. Et c'est sous cette signature que je l'ai insérée dans mon livre l'*Au-delà de la Vie.* Au point de vue de l'authenticité de la signature, j'ai dit et je maintiens mon affirmation :

Quiconque lira cette communication avec impartialité ne pourra douter qu'elle émane d'un savant moderne, au courant des questions scientifiques les plus récentes. Henri Poincaré était, en effet, ancien élève de l'Ecole polytechnique, sorti le premier comme ingénieur des mines, docteur ès-sciences mathématiques, membre de l'Institut, professeur de mécanique céleste à la Faculté des Sciences de Paris. S'il n'était pas essentiellement matérialiste, il partageait, comme il le dit, le même positivisme scientifique que presque tous ses collègues de l'Académie. Et c'est à cela qu'on peut reconnaître que sa communication médianimique possède un véritable caractère d'authenticité.

Depuis lors, le même médium a reçu une autre communication, le 9 juillet 1917, signée encore Henri Poincaré. Voici cette communication dont on comprendra le puissant intérêt :

« La guerre actuelle est le règlement de compte d'une époque. C'est la fin d'un cycle. Après cette guerre, il y aura une transformation mondiale telle que jamais la terre n'aura vu de semblable.

« Une Société nouvelle naitra des ruines accumulées. Des principes nouveaux du Droit surgiront pour mieux régler la Vie des Nations. Le monde ne sera pas parfait pour cela, mais un grand pas aura été fait pour avancer vers l'Unité.

« Il y aura en Europe un équilibre nouveau des nationalités et dans l'Univers entier une conception plus juste du droit des peuples.

« Le siècle qui suivra sera fertile en grandes choses, notamment au point de vue philiosophique et religieux.

« La conscience humaine se dégagera du matérialisme et des vieux cultes pour proclamer des doctrines scientifiquement spiritualistes où la religion sera édifiée sur la raison, où le sentiment sera guidé par l'intelligence.

« Les connaissances scientifiques s'étendront jusqu'au delà des confins de la matière, pour explorer les plans supramatériels, et la spiritualité deviendra aussi probante que les rayons X.

« Il se fait sourdement un grand travail en ce sens et vous serez éblouis des résultats de ce travail.

« Je ne veux pas dire que l'Humanité sera complètement transformée. Ceci est impossible, il y a encore dans l'Humanité des masses trop peu évoluées, mais beaucoup d'éléments mauvais seront retirés et remplacés par des éléments spirituels plus avancés.

« Oui, vous verrez déjà de grandes choses, bien que vous ne puissiez pas voir tout ce que ce siècle apportera, du moins avec vos yeux de la terre.

« De grandes choses, non seulement dans le domaine de la science, mais dans celui de l'art, de la philiosophie, de la religion ; dans la vie sociale, également, même parmi les classes inférieures, il se produira un mouvement ascensionnel vers plus de clarté, plus de compréhension, plus d'ordre, plus d'équilibre, plus de vraie justice.

« Cette guerre est un fléau salvateur comme ces ouragans qui détruisent, mais assainissent ; l'atmosphère terrestre n'était plus qu'un nuage empesté.

« Le vent de la terrible tempête doit de nouveau faire briller le soleil dans un ciel pur.

« Ayez donc encore du courage La noble nation américaine apporte dans les plis de son drapeau la victoire décisive et l'idéal des temps nouveaux.

« Que ceci maintienne vos cœurs et soit pour vous le présage du triomphe de la justice et du droit universel. »

Je crois devoir insister sur la date de la communication 9 juillet 1917, c'est-à-dire 16 mois avant la signature de l'armistice, alors qu'on n'espérait pas encore une victoire complète, l'armée américaine n'étant représentée que par quelques unités encore à l'arrière du front. D'ailleurs, la communication signée Poincaré ne fait que corroborer toutes celles qui ont été reçues depuis le commencement de la guerre, — et même plusieurs mois avant, particulièrement celle signée Jeanne d'Arc, reproduite dans la *Revue Spirite*, en juillet 1914.

Dr Edm. DUPOUY.

A Lyon

La Crèche spirite, comme toutes les organisations du même genre, a vécu des heures difficiles au moment de la mobilisation et durant la période de la guerre. Elle pense maintenant voir augmenter ses ressources avec le retour à la vie normale qui permettra, il faut l'espérer, l'inscription de nouveaux sociétaires. Elle fait donc appel à nos frères et sœurs spirites, en ouvrant une souscription en faveur de l'œuvre, et recevra avec plaisir les inscriptions de sociétaires, ainsi que les dons qu'on voudra bien lui faire parvenir.

Les cotisations sont libres avec minimum de 3 francs. Elles comprennent, outre les cotisations de 3 francs, des versements uniques ou renouvelés de 100 francs, qui donnent le titre de membre *bienfaiteur ;* des versements de 500 francs avec titre de membre *fondateur*, et des dons de 1.000 francs avec titre de *bienfaiteur perpétuel.*

Les inscriptions, ainsi que les dons, sont reçus au siège de la Crèche spirite, 8, place de la Croix-Rousse, à Lyon.

Nous espérons que l'initiative prise par nos amis de Lyon obtiendra tout le succès qu'elle mérite et que, de tout cœur, nous lui souhaitons.

Nécrologie

Le 6 avril est décédé, à Douai, l'un des plus vieux spirites de la région du Nord, M. Jules Jésupret, dont le nom, d'ailleurs, était déjà bien connu il y a près d'une quarantaine d'années dans tous les groupes français pour avoir souvent paru dans notre *Revue.*

M. Jésupret était un militant qui a fait beaucoup pour la propagation de notre doctrine, et, partout, il s'était acquis la sympathie de tous, même de ses adversaires qui devaient reconnaître la beauté de son caractère, sa vie toute de droiture, son désintéressement et son dévouement absolu à toutes les causes justes.

Le Conseil Municipal de Douai, dont M. Jesupret faisait partie, était présent aux obsèques, ainsi que toutes les notabilités douaisiennes. Beaucoup d'ouvriers et de mineurs des communes voisines avaient tenu aussi à y assister.

Au cimetière, des discours furent prononcés au nom de la Municipalité et de plusieurs sociétés de la ville ou des environs. Nous reproduisons ci-après celui de M. Charles Bertin, maire de Douai :

« Messieurs,

« Celui que nous accompagnons au champ du repos, fut un honnête homme, modeste, dévoué à ses devoirs, épris d'idéal et compatissant aux infortunes ; il fut un citoyen intègre, passionnément attaché à ses opinions et à ses aspirations, dont il s'est fait, toute sa vie l'ardent propagateur.

Avec M. Jésupret disparaît une figure douaisienne. « Le Père Jésupret » (ainsi le désignait la sympathie populaire) était une individualité. D'une austérité de vie absolue, il n'a jamais aimé les plaisirs, ni pris part aux distractions recherchées par tous. Ses loisirs étaient consacrés à la culture de son jardin, à l'étude des problèmes de l'Au-delà et à ceux d'une vie future où rayonnerait la justice de l'Etre suprême dont il avait le culte. Il était l'apôtre de ses idées et de ses conceptions, il les exposait avec chaleur et abondance, cherchant à convaincre et à faire des prosélytes ; sa conviction forçait le respect, même de ceux qu'il ne parvenait pas à entraîner.

M. Jésupret est entré au Conseil Municipal en 1905 ; jusque là, combattant à toutes les consultations électorales pour ses amis politiques, il avait refusé tout mandat public. Nul ne fut plus assidu aux séances ou au travail des commissions. Je rends d'autant plus volontiers hommage à la collaboration dévouée de mon regretté collègue, que, souvent, j'ai eu le devoir de combattre des propositions que, dans son désir de satisfaire à des vœux ou à des réclamations, il formulait sans en avoir entrevu les impossibilités ou les conséquences. Je ne saurais oublier non plus au seuil de cette tombe, la confiante sympathie qu'il m'a témoignée aux moments les plus douloureux de notre longue servitude. C'est avec émotion, que je revois ce vieillard, affaibli et malade, se traîner par la seule force de sa volonté, jusqu'au Musée, pour assister à nos délibérations ; il y apportait le réconfort d'une confiance inébranlable dans le triomphe du droit par l'écrasement de l'oppresseur.

Au nom de la Ville de Douai, Au nom du Conseil Municipal, Au nom des Hospitaliers qu'il a entourés d'une sollicitude constante,

J'adresse à M. Jésupret un suprême hommage et je prie sa famille d'agréer leurs condoléances attristées. »

La Revue Spirite présente à la famille de M. Jésupret l'assurance de toute sa sympathie dans cette toujours douloureuse épreuve de la séparation ; mais les membres de cette famille ont pourtant la précieuse consolation de savoir que cette séparation n'est que momentanée, et quant à nous, nous sommes bien sûrs que le vaillant lutteur, le véritable apôtre que fut M. Jésupret, continuera dans l'Au-delà, son action incessante pour le triomphe des idées qui doivent amener, parmi les hommes, le règne de la Justice et de la Fraternité.

K.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES NOUVEAUX

Le Monde Invisible et la guerre. — Sous ce titre, M. Léon Denis, l'auteur bien connu d'*Après la mort*, du *Problème de l'Être* et de cinq autres ouvrages qui ont eu en France de nombreuses éditions et sont traduits dans la plupart des langues étrangères, vient de publier un nouveau volume. Il y passe en revue les événements tragiques qui se sont déroulés de 1914 à 1919 et le rôle joué dans ce drame immense par les puissances occultes qui veillent sur notre pays. On y trouvera des tableaux, brossés de main de maître, sur les scènes du monde des Esprits, avec des aperçus profonds sur la destinée des êtres et l'évolution des sociétés. C'est là le résultat de révélations obtenues à l'aide d'une voyante remarquable, révélations qui se trouvent confirmées et contrôlées par la réalisation de faits prévus et annoncés à dates fixes, en différentes revues. Ce livre sera un foyer de lumière pour ceux qui cherchent leur voie, une source de consolations et d'espérances pour tous ceux que la douleur a touchés.

Prix : **3 francs**. —Franco France, **3 fr. 50.** — Etranger, **3 fr. 75.**

De l'Inconscient au Conscient, par le Dr Gustave Geley. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 11 francs majoration comprise (1) franco France **11 fr. 50**. Étranger **11 fr. 85.**

Ce livre est une tentative audacieuse de philosophie scientifique basée sur l'analyse et la synthèse de tous les faits connus dans le domaine des sciences naturelles, de la biologie, de la physiologie et de la psychologie, y compris les plus complexes et les plus difficiles, tels que les phénomènes de la psychologie subconsciente ou de la psycho-physiologie dite supranormale.

L'auteur arrive aux principales conclusions suivantes :

— Les théories classiques contemporaines de l'Évolution et de l'Individu sont fausses ;

— L'évolution n'est due, essentiellement, ni à l'adaptation, ni à la sélection naturelle qui n'apparaissent que comme des facteurs d'appoint ;

— L'Individu physiologique est tout autre chose qu'un complexus de cellules;

— L'individu psychologique est tout autre chose que la somme des consciences des neurones.

Après une critique des principales philosophies de l'évolution, spécialement de

(1) Le prix de ce beau volume est, en effet, de 11 francs au lieu de 6 fr. 50 comme cela a été indiqué par erreur au bas de la page 109 de notre précédent numéro.

celle de M. Bergson, l'auteur expose alors son propre système, ses preuves scientifiques et ses conséquences. Il s'agit d'une conception essentiellement idéaliste de l'univers et de l'individu, basée, non plus sur la foi ou sur l'intuition, mais sur un *rigoureux calcul de probabilité.*

Ce livre est d'une clarté parfaite en dépit de la formidable complexité des problèmes envisagés.

L'Au-Delà de la Vie, d'après la psychologie philosophique expérimentale par le Docteur Edmond Dupouy. Un vol. **4 fr. 80.** Franco France **5 fr. 25.** Étranger **5 fr. 75.**

Le docteur Edm. Dupouy, dont les ouvrages sont connus et très appréciés du monde scientifique a écrit spécialement ce livre pour les étudiants de l'enseignement supérieur et pour les intellectuels initiés au renouveau spiritualiste inauguré depuis plusieurs années dans les chaires du Collège de France et de la Sorbonne, par les maîtres illustres de la philosophie contemporaine.

L'au-delà de la vie est la condensation de toute la psychologie philosophique et expérimentale de l'antiquité jusqu'à nos jours.

Les vérités intuitives découvertes par les grands philosophes de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce et de l'Europe occidentale ont été corroborées par l'observation des phénomènes positifs de la science expérimentale des physiologistes les plus célèbres de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, de Russie et d'Amérique.

Les conclusions de la métaphysique et de la métapsychique sont identiques et se résument, dans *la survivance de l'âme humaine, les vies successives, les réminiscences, la communion possible entre les êtres vivants et les désincarnés, les matérialisations, le double fluidique,* etc. Conclusions acceptées aujourd'hui par les plus hauts représentants des sciences et des lettres.

Du même auteur : **Psychologie Morbide.** — La folie devant le spiritisme. Des vésanies religieuses. Erreurs croyances fixes. Hallucinations et suggestions collectives. Un volume : **4 fr. 20.** Franco France **4 fr. 45.** Etranger **4 fr. 75.**

L'Éditeur-Gérant : Paul Leymarie.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

62e ANNÉE JUIN 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

La Loi Circulaire

I

LA VIE. — LES AGES DE LA VIE. — LA MORT.

La loi circulaire préside à tous les mouvements du monde ; elle régit les évolutions de la nature, celles de l'Histoire et de l'Humanité. Chaque être gravite dans un cercle, chaque vie décrit un circuit, toute l'Histoire humaine se divise en cycles.

Les jours, les heures, les années, les siècles roulent dans l'orbite de l'espace et du temps et renaissent, car leur fin, si c'en est une, est

précisément de retourner vers leur principe. Les vents, les nuées, les eaux, les fleurs, la lumière suivent la même loi. Les vents reviennent sur leurs orbes enlacés aux cavernes mystérieuses d'où ils procèdent.

La vapeur remonte vers les hauteurs ; elle forme les nuages, véritables océans suspendus sur nos têtes. Les nuées qui planent, mers immenses et mobiles, fondent en pluies et redeviennent les fleuves, les rivières qu'elles ont déjà été. Ainsi le Rhin, le Rhône, le Danube, la Volga ont roulé au-dessus de nos têtes avant de couler à nos pieds. C'est donc la loi, la loi de la Nature et celle de l'Humanité. Tout être a déjà été ; il renaît et monte, évolue ainsi dans une spirale dont les orbes vont en 'agrandissant chaque fois davantage, et c'est pour cela que l'histoire prend un caractère de plus en plus universel : c'est le Corsoe ricorso dont parle Vico.

Ces principes une fois posés, je voudrais consacrer cette méditation à étudier les âges de la vie humaine : la Jeunesse, l'Age mûr, la Vieillesse, à la lumière de cette grande loi, et la Mort comme couronnement et comme apothéose. De ces études ressortira le grand principe spiritualiste de la Réincarnation, le seul qui explique le mystère de l'Être et de la Destinée.

Il faut renaître, c'est la loi commune de la destinée humaine qui, elle aussi, évolue dans un cercle dont Dieu est le centre et qui, par ses orbes agrandis, nous rapproche chaque fois davantage de l'Être universel.

« Personne, disait Jésus à Nicodème, personne ne voit le royaume de Dieu, c'est-à-dire ne comprendra la loi de sa destinée, s'il ne renait de l'eau et de l'esprit ».

La réincarnation est clairement exprimée dans ces paroles, et Jésus fait un reproche à Nicodème : c'est « d'être maître en Israël et d'ignorer ces choses ».

Combien parmi nos maîtres contemporains méritent le même reproche ! Il y a tant de gens qui se contentent de la notion superficielle de la vie et ne sont jamais tentés de regarder au fond ! Il est si facile de nier les choses pour s'exonérer du devoir et du travail, de les étudier et de les comprendre ! Le positiviste n'aborde jamais le problème de l'origine, ni celui de la destinée ; il se contente du moment présent et l'exploite de son mieux. Beaucoup d'hommes, même intelligents, font comme lui. De son côté, le catholique se contente de croire ce qu'enseigne l'Église qui met un mystère au commencement et à la fin de la vie et quelques miracles au milieu ; et quand ces deux mots ont été prononcés : miracle, mystère ! l'on s'incline, l'on se tait et l'on croit.

D'autre part, les universitaires n'ont cru longtemps qu'aux données

de l'expérimentalisme. Pour eux, tout ce qui ne figurait pas sur leurs programmes était sans valeur. Jamais les idoles de Bacon n'eurent davantage d'adorateurs. Aussi, la science officielle n'a fait faire que peu de progrès depuis cinquante ans à la pensée moderne.

Cependant, le médecin de nos jours, si attaché naguère aux systèmes matérialistes de l'École, commence à secouer le joug ; et c'est des rangs de la médecine actuelle que sortent les docteurs les plus autorisés et les mieux avisés du spiritualisme.

La génération prochaine sera plus heureuse et mieux douée encore. Une jeunesse s'élève qui ne relève d'aucun pédagogue et ne s'instruit qu'à la grande École de la nature et de la conscience intime. Celle-là sera vraiment la jeunesse libre, c'est-à-dire indépendante de toute éducation factice, de toute méthode empirique et conventionnelle. Elle entend les vraies voix ; la voix intérieure, la voix subliminale de l'Être, celle qui explique l'homme à l'homme et résout aussi clairement qu'il peut l'être ici-bas, le théorème de la destinée.

C'est pour cette jeunesse de demain que j'écris ces pages ; je les dédie aux « initiés » et aux « avertis », à ceux qui, selon la parole du Maître, ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Revenons donc à la loi circulaire de la vie et de la destinée, c'est-à-dire à la doctrine de la réincarnation.

Nous en résumerons brièvement l'exposé scientifique, car notre but n'est point ici de faire un travail dogmatique, mais uniquement de nous abandonner à des effusions platoniciennes sur la vie, ses phases, sur la destinée et sur la mort qui la termine apparemment, pour lui permettre de reprendre son cours.

LA NAISSANCE. — L'union de l'âme et du corps commence à la conception et n'est complète qu'au moment de la naissance. C'est l'enveloppe fluidique qui attache l'esprit au germe ; cette union va en se resserrant toujours davantage jusqu'au moment où elle est complète, c'est-à-dire quand l'enfant voit le jour. Dans l'intervalle de la conception à la naissance, les facultés de l'âme sont peu à peu annihilées par le pouvoir toujours croissant de la force vitale reçue de générateurs qui diminuent le mouvement vibratoire du périsprit jusqu'au moment où l'esprit de l'enfant devient tout à fait inconscient. C'est à cette diminution vibratoire du mouvement fluidique qu'est due la perte du souvenir des vies antérieures dont nous allons parler bientôt.

L'esprit de l'enfant sommeille donc dans son enveloppe matérielle, et à mesure que le moment de la naissance approche, ses idées s'effacent, ainsi que la connaissance du passé, dont il n'a plus conscience une fois

parvenu à la lumière du jour. Ce n'est maintenant que quand, par la dématérialisation finale ou par les influences profondes de l'extériorisation dans l'hypnose, l'âme reprendra son mouvement vibratoire, qu'elle retrouvera son passé et le monde endormi de ses souvenirs. Voilà la vraie Genèse de la vie humaine. Les acquis du passé sont latents dans chaque âme, mais les facultés de l'âme ne sont pas détruites, loin de là ; elles ont leurs racines dans l'inconscient et sont d'autant plus apparentes qu'elles ont davantage progressé antérieurement et capitalisé de connaissances, d'impressions, d'images, de savoir et d'expérience. C'est ce qui constitue « le caractère » de chaque individu vivant et lui donne les aptitudes originelles proportionnées à leur degré individuel d'évolution.

L'enfant ne tient donc de ses parents qu'une chose : la force vitale, à laquelle il faut ajouter certains éléments héréditaires. Au moment de son incarnation, le périsprit s'unit, molécule à molécule, à la matière du germe. Dans ce germe, qui doit constituer plus tard l'individu, germe formé par l'œuf fécondé, réside une puissance initiale qui résulte de la somme des puissances vitales du père et de la mère, au moment de la génération. Ce germe renferme donc une énergie potentielle plus ou moins grande qui, en se transformant en énergie actuelle pendant la durée totale de la vie, détermine le degré de longévité de l'individu.

C'est donc sous l'influence de la force, de cette force vitale émanée des générateurs, qui eux-mêmes la tiennent des ancêtres, que le périsprit développe ses propriétés fonctionnelles. Ainsi, le double fluidique reproduit sous forme de mouvements la trace ineffaçable de tous les états de l'âme depuis sa première naissance ; d'autre part, le germe matériel contient l'empreinte de tous les états successifs du périsprit : il y a là un parallélisme vital absolument logique et harmonieux. Le périsprit donc, en s'imprégnant du fluide vital, se matérialise suffisamment pour devenir le régulateur et le support de l'énergie vitale modifiée par l'hérédité. C'est par là que se forme le type individuel de chacun de nous. Le périsprit n'est autre que le « médiateur plastique » du philosophe écossais Woodsworth. Il est le réseau fluidique permanent à travers lequel passe le torrent de matière fluente qui détruit et reconstruit incessamment l'organisme vivant. C'est l'armature invisible qui soutient intérieurement la statue humaine.

Le périsprit est le principe d'identité physique et morale qui maintient, indéfectible, au milieu des vicissitudes de l'être fluent et mobile, le principe du *moi* conscient, et la mémoire qui nous garde la certitude intime de notre identité personnelle est le rayonnement réflexe du seul périsprit.

Telle est l'origine de notre vie.

En réalité, nous sommes fils uniquement de nous-mêmes. Les faits sont là pour confirmer cette assertion. Les philosophes du XVIIIe siècle, avec leur système de l'âme comparée à une table *rose* sur laquelle rien n'est écrit encore se sont donc trompés. Les docteurs du génératianisme seraient plus près de la vérité ; cependant, ils ont exagéré la portée de leur doctrine, ainsi que ses conclusions.

Chaque incarnation périspritale apporte sans doute des modalités nouvelles dans l'âme de l'enfant qui réédite sa vie, mais elle trouve déjà son terrain cultivé pour cela. Platon avait raison quand il disait : « Apprendre, c'est se souvenir. »

Ainsi s'expliquent les phénomènes illustres et la physiologie des grands génies dont parle l'histoire : la science dominante de Pic de la Mirandole ; l'intuition de Pascal, reconstituant, à treize ans, les théorèmes d'Euclide, et Mozart, composant, à l'âge de douze ans, une de ses œuvres les plus célèbres.

Toutefois, il peut arriver, par contre, que les lois de l'hérédité entravent la manifestation du génie, car l'esprit se façonne son corps, mais il ne peut se servir que des éléments que l'hérédité a mis à sa disposition.

Ce que nous venons de dire suffit pour le moment à justifier scientifiquement la doctrine lumineuse et vraiment révélatrice de la destinée qu'est la réincarnation.

Nous ne répondrons que quelques mots à l'objection de ceux qui ne cessent de redire que si nos vies étaient multiples, nous en conserverions au moins un vague souvenir.

Nous avons expliqué plus haut comment et pourquoi se perd, au moment de la naissance, la mémoire de notre passé. Cette éclipse partielle et momentanée de nos existences antérieures est absolument nécessaire pour conserver intacte ici-bas notre pleine liberté. Si nous nous souvenions trop facilement, il y aurait confusion dans l'ordre logique et fatal de la destinée ; et le Maître n'a-t-il pas dit dans son Évangile : « Malheur à celui qui, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière. »

Pour tracer un sillon droit et sûr, il faut avoir les yeux en avant et fixer uniquement l'avenir. Cependant, l'oblitération du passé n'est ni absolue, ni définitive. Le périsprit qui a enregistré toutes nos connaissances, toutes nos sensations, tous nos actes, se réveille ; sous l'influence de l'hypnotisme, les voix profondes du passé se font entendre. Nous ressemblons aux arbres millénaires de nos forêts. Leurs années sont inscrites dans les cercles concentriques de leur écorce séculaire ; ainsi chaque âge de nos existences successives laisse une zone inaltérable

sur le périsprit qui nous retrace fidèlement les nuances les plus imperceptibles de notre passé et les actes les plus apparemment effacés de notre vie mentale et de notre conscience.

Mais c'est surtout à l'heure de la mort que le périsprit, sur le point de se dégager, commence de réveiller dans la mémoire les visions assoupies des existences passées. L'expérience de chaque jour l'atteste. Nous avons entendu dire à un médecin de nos amis que dans sa jeunesse, étant sur le point de se noyer, au moment où commençait l'asphyxie, tous les tableaux de sa vie se sont déroulés devant sa pensée en *succession rétrograde*, avec détails précis et accompagnés d'un sentiment de bien ou de mal sur chacun des actes de sa vie entière. C'était le jugement de Dieu qui commençait. Ce jugement, on le sait, n'est autre que le bilan instantané de notre conscience, qui fait que nous prononçons vis-à-vis de nous-même le verdict qui fixe notre sort dans la vie où nous entrons.

Maintenant que nous connaissons la loi de l'existence, la doctrine scientifique de l'incarnation, il nous sera plus facile de comprendre les vicissitudes de notre passage terrestre, les âges par lesquels nous passons et le rôle que chaque étape de la vie humaine vient jouer dans l'économie harmonieuse de son ensemble. Ainsi la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse nous apparaîtront sous leur véritable aspect ; à cette haute lumière du spiritualisme, nous saurons mieux les apprécier et les comprendre. Mourir pour revivre, revivre pour mourir et pour vivre encore, telle est la loi unique et universelle. La naissance et la mort ne sont donc que les portiques lumineux ou obscurs sous lesquels il nous faut passer pour entrer dans le temple de notre destinée.

Chose étrange ! cette science profonde de l'origine des choses, cette Genèse de l'Être, cette loi du Destin, l'antiquité les connaissait, les comprenait infiniment mieux que nous. Ce que nous commençons à peine de rétablir et de prouver scientifiquement, la Grèce, l'Egypte, l'Orient le savaient par voie d'intuition et d'initiation.

C'était le fond de l'Initiation isiaque, comme des mystères d'Eleusis. Ceux-ci n'étaient que la représentation dramatique de la réincarnation des âmes, de leur entrée dans le Hadès, de leur épuration et de leur transmigration successives. Ces fêtes duraient trois jours et traduisaient dans une trilogie émouvante, tout le mystère de ce monde et celui de l'au-delà. A l'issue de ces initiations solennelles les sages étaient sacrés pour toute la vie, et les peuples à qui l'on ne servait que la symbolique et l'hiéroglyphe de ces vérités ésotériques les pressentaient sous l'écorce du symbole et gardaient ainsi le vrai sens de la destinée. Aujourd'hui, ce sens nous l'avons perdu. Le christianisme primitif, celui de Jésus et

des apôtres, le possédait encore ; à partir du jour où l'esprit grec, dans sa subtilité, a créé la *Théologie*, le sens ésotérique a disparu et la vertu secrète des rites hiératiques s'est évaporée comme la vertu d'un sel affadi. La scholastique a étouffé la première révélation sous ses montagnes de syllogismes et d'argumentation spécieuse et sophistiquée.

La mythologie païenne avait, au plus haut degré, l'intelligence des origines et la notion de la Genèse vitale. Sous la forme de mythe poétique transpirait la vérité initiatique, comme, sous l'écorce de l'arbre se révèle la sève de vie.

(A suivre.)

Léon DENIS.

Le Maître

Une lumière brille dans l'éloignement des siècles. C'est l'Esprit de la vieille Gaule qui rayonne et, perçant les ténèbres qui la séparent de nous, vient se joindre aux lumières de l'humanité nouvelle.

Dans cette clarté, un homme, portant la robe blanche des Druides, cueille sur les chênes séculaires, avec une faucille d'or, le gui sacré, symbole de l'immortalité. C'est l'éducateur, le prêtre de nos ancêtres. Sa religion est grande et belle comme la nature au milieu de laquelle il vit. Le Temple dans lequel il enseigne sa sublime doctrine n'a pas été construit par la main de l'homme. Les arbres géants de la forêt en sont les colonnes puissantes, et l'immense voûte que forme l'épais feuillage donne à la vaste et incomparable nef un caractère de grandiose beauté. Le jour y pénètre à peine et tout y invite au recueillement. L'Être suprême s'y révèle dans toute sa splendeur ; on le sent plus grand et plus près, les cœurs débordent d'espérance, de reconnaissance et d'amour. Aux jours de réunion, dans le silence solennel, on sent flotter, force invisible, la pensée des fidèles qui s'élève vers la Divinité.

Sous le dôme majestueux formé par les grands arbres, le Druide vénéré explique à ses disciples ce que lui ont appris ses nombreuses années d'étude et ses longues méditations. Il les initie à la science des astres, et dans les innombrables planètes qui peuplent l'infini des cieux, il leur montre les mondes où ils doivent aller revivre. Tous savent que ce qu'on appelle la mort, est tout simplement le moment qui marque le passage d'une vie à une autre, et leur foi est si profonde que, souvent,

ils s'impatientent de ne voir pas arriver plus tôt ce moment qui doit leur permettre d'aller continuer leur existence *ailleurs*. Mais le Maître, le regard inspiré, le visage rayonnant sous les reflets de sa grande âme, le Maître, après leur avoir éloquemment parlé de tout ce qu'il y a de consolant et de beau dans sa sublime doctrine du perfectionnement de l'être immortel par les vies successives, le Maître les entretient aussi des devoirs qu'ils ont dans la vie présente, et sa morale est d'une admirable pureté. En voici les principaux points : *Obéir aux lois de Dieu, faire le bien de l'homme, supporter avec courage les accidents de la vie.*

Honorer les êtres supérieurs, ne point commettre d'injustice, cultiver en soi la vertu virile.

Le libre arbitre étant accordé à tous, chacun peut progresser par le seul effort de sa volonté et jouir des bienfaits de son avancement. Celui qui, cédant à l'attrait d'une existence plus facile renonce à la lutte et se laisse entraîner dans la voie du mal, celui-là au contraire, seul responsable de sa faute, en souffrira par le remords et les épreuves qu'il aura à surmonter pour pénétrer dans le cercle des migrations vers le bien.

— « Trois choses » — déclare le Maître — « sont nécessaires pour le triomphe de l'homme sur le mal: la fermeté contre la douleur, le changement, la liberté de choisir ; et avec le pouvoir qu'a l'homme de choisir, on ne peut savoir à l'avance, avec certitude, où il ira.

— Trois alternatives s'offrent à l'homme : *Abred* (1) et *Gwynfid* (2), nécessité et liberté, mal et bien ; le tout en équilibre, et l'homme peut, à volonté, s'attacher à l'un ou à l'autre.

— Par trois choses, l'homme tombe sous la nécessité d'*Abred :* Par l'absence d'effort vers la connaissance, par le non-attachement au bien, par l'attachement au mal. En conséquence de ces choses, il descend dans *Abred* jusqu'à son analogue et il recommence le cours de sa transmigration.

— Les trois choses principales à obtenir *dans l'état d'humanité* sont : La science, l'amour, la force morale, au plus haut degré possible de développement avant que la mort ne survienne.

— Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'humanité et ne peut l'être que par le privilège de la liberté et du choix. Ces trois choses sont appelées les trois victoires.

— Il y a trois victoires sur *Droug* (3) et Cythraul (4): La science, l'amour et la force morale ; car le savoir, le vouloir et le pouvoir, accom-

(1) Cercle des migrations ou des différentes existences corporelles que les âmes parcourent pour arriver d'*Annoufn*, point de départ des âmes, dans *Gwynfid*.
(2) Séjour des bienheureux, vie éternelle.
(3) Le mal.
(4) Le mauvais Esprit.

plissent quoi que ce soit avec ces choses. Ces trois victoires *commencent dans les conditions d'humanité et se continuent éternellement.*

— Trois privilèges de la condition de l'homme : l'équilibre du bien et du mal, et de là, la faculté de comparer ; la liberté dans le choix et de là le jugement et la préférence. Ces trois choses sont nécessaires pour accomplir quoi que ce soit. »

L'œuvre, enfin, se complète en se poursuivant.

Maintenant c'est le soir. La lune brille dans le ciel bleu, et sous la reposante clarté de l'astre sacré des Gaules, le Maître fait passer sous les yeux émerveillés de ses disciples tous les trésors de son inépuisable sagesse et leur explique les grands mystères que sa science a fait sortir de l'obscurité. Une flamme intérieure anime son front que caressent les lueurs célestes, et sa parole persuasive où, également agissantes, se mêlent la force et la douceur, pénètre jusqu'aux plus profonds replis de l'âme des humains.

Dans l'éloignement des siècles, l'Esprit de la vieille Gaule brille, faible lumière cependant visible pour nous.

Soudain, quelle terrible catastrophe s'abat sur la mère patrie, répandant partout les plus effroyables calamités! Un ennemi sournois et cruel, avide de conquêtes et de rapines, s'est rué sur elle, et, malgré l'indomptable courage de ses enfants, la vieille Gaule succombe et voit son sol profané par d'impitoyables vainqueurs. Toutes ses libertés sont perdues, elle est persécutée jusque dans sa foi. Les Druides qui ont survécu à la lutte sont pourchassés comme des bêtes fauves et, martyrs d'une cause sainte, mis à mort sitôt capturés. Le Maître vénéré a disparu, sa grande voix s'est tue, les ténèbres se font partout.

Les siècles se succèdent. Dans l'obscure nuit le silence règne angoissant troublé, à de rares intervalles, par les brusques réveils d'une foi qui ne peut pas, qui ne veut pas s'éteindre. Mais d'horribles tueries ont bientôt réprimé ces tentatives de révolte et le mal reprend son sceptre infernal.

Voici le sombre moyen-âge avec son cortège de tortures, de massacres, de larmes et de sang.

Des siècles s'écoulent encore et, dans le lointain, la faible lumière disparaît comme sous un impénétrable voile de deuil.

Depuis l'épouvantable désastre, dix-huit fois cent ans ont été comptés. Chiffre formidable dans le martyrologe d'un peuple. Presque rien dans l'éternité. L'horizon s'éclaircit, le long cauchemar se dissipe ; les ténèbres sont chassées par les vivifiants rayons du soleil de la Liberté ; la pensée peut déployer ses ailes, aucun joug oppresseur ne la contraindra plus.

En tous lieux, dans tous les pays, de singulières manifestations se produisent avec une persistance qui finit par attirer l'attention des plus indifférents. Des coups sont frappés par des forces inconnues, de mystérieuses intelligences se manifestent venant on ne sait d'où, des voix se font entendre dans l'ombre et d'étranges fantômes se montrent parfois à des yeux qui ne sont point troublés par une imagination portée vers le merveilleux.

Partout on observe, on étudie, on commente ces phénomènes dont on ignore absolument la cause et que personne ne sait comment expliquer. A ce moment, un homme paraît, un sage, dont la mission est de dévoiler le mystère et de répandre la vérité. Des êtres s'agitent invisibles parmi nous ; ils vont, ils viennent, ils nous parlent, quelquefois en un langage mental et alors nous attribuons leurs conseils à notre propre inspiration ; ils nous guident souvent à notre insu dans les passages les plus difficiles de l'épreuve terrestre ; immatériels, invisibles, ils nous coudoient, nous frôlent à tout instant ; nous devinons, nous sentons même leur présence... Notre vue insuffisante en dehors de certaines conditions particulières, ne nous permet pas de nous rendre compte, dans cet ordre de choses, de ce qui se passe en réalité. Mais le Maître est là, le Maître que nous avons vu sous les grands chênes séculaires, enseignant à ses disciples la doctrine du perfectionnement de l'âme immortelle au cours de ses transmigrations dans l'éternité des temps. Car le Maître vénéré de la vieille Gaule, Allan Kardec, est revenu parmi nous continuer son œuvre en nous révélant que nos chers morts restent mêlés à notre existence, et que ce sont eux qui cherchent à entrer en communication avec nous. Nous ne les voyons pas mais ils nous voient ; ayant sur nous ce précieux avantage, ils ont déployé toute leur ingéniosité à découvrir le moyen de nous avertir de leur présence, et ils l'ont trouvé dans les diverses médiumnités dont sont doués un assez grand nombre de vivants. C'est ce que nous a montré Allan Kardec, et son *Livre des Esprits* restera le monument impérissable de la nouvelle mission qu'il est venu remplir chez les humains.

La dépouille mortelle du Maître repose, une fois de plus, sous le dolmen de la vieille Gaule, mais sa grande âme ne nous quitte pas, et la

sublime doctrine qu'il a fait revivre en la complétant, va transformer la petite lumière qui, dans l'éloignement des siècles avait peine à parvenir jusqu'à nous, en un soleil resplendissant qui éclairera tous les peuples dans leur marche vers une éternelle justice et l'universelle Fraternité.

KERMARIO.

Libre arbitre et destinée (1)

De l'existence éternelle de l'esprit, que nous avons admise comme hypothèse, découle celle d'une justice immanente nous imposant une destinée à raison des actes accomplis et laissant complète notre liberté de conduite présente qui, à son tour, engagera l'avenir. Cette théorie s'accorde bien avec ce que nous pouvons observer. Nous ne sommes pas libres de choisir la famille et le milieu dans lesquels nous venons au monde, pas plus que notre caractère et notre état de santé et nous subissons les événements extérieurs bien plus que nous ne les commandons ; mais nous sommes libres de nous conduire bien ou mal en présence de ces événements, envers nos parents et nos concitoyens, d'être plus ou moins résignés dans le malheur, plus ou moins modestes dans le succès ; et il est indéniable que les conséquences de notre conduite se font sentir dans la suite. A cette règle générale, nous croyons remarquer parfois des exceptions, d'autant moins nombreuses cependant que notre observation est plus attentive et plus consciencieuse, et elles disparaissent toutes si nous tenons compte que les conséquences d'une existence peuvent être reportées sur la suivante. Car la fatalité nous étreint dès notre naissance même.

Mais, pour que notre sort s'accomplisse, il est nécessaire que les esprits aient l'œil sur nous et nous gouvernent, car, s'il était purement mécanique, l'homme arriverait à s'en affranchir comme il le fait des forces de la nature. Celui qui a prononcé le jugement veille ou fait veiller à son exécution et les plus grands génies ne peuvent s'y soustraire, pas plus

(1) Voir Revue de mars 1919 page 84 et suivantes.

N. DE LA R. — *La Revue Spirite*, toujours très large, très tolérante, ne veut mettre aucun obstacle à la libre expression de la pensée, mais elle laisse à l'auteur de cet article, l'entière responsabilité de l'hypothèse qu'il émet et qu'il a déjà soutenue dans notre précédent numéro, au sujet de la non création des Esprits. Nos lecteurs du reste, ne pouvaient avoir le moindre doute à ce sujet, M. Guibal ayant formellement déclaré, en commençant sa publication, qu'il s'agissait d'un système à lui personnel qu'il demandait aux lecteurs de la *Revue* la permission de leur présenter.

que Guillaume et Napoléon n'ont échappé aux conséquences de leur ambition démesurée. Il peut être intéressant de pénétrer le mécanisme de l'action divine car cela fera mieux connaître la personnalité humaine. C'est un essai que nous allons tenter.

On admet, et avec juste raison, que nos idées nous mènent, nos idées conscientes, présentes à la mémoire à l'état de veille. Ce sont les matériaux avec lesquels notre esprit travaille ; il ne saurait rien faire avec ceux qu'il n'a pas sous la main. Chaque jour nous récoltons une ample moisson d'idées nouvelles, mais bien peu sont conservées par la mémoire consciente, beaucoup sont oubliées, mais pas perdues; une circonstance fortuite peut les faire réapparaître, elles peuvent même surgir inopinément. Si nous tenons compte seulement des acquisitions de la vie présente, ce trésor caché est très grand, mais il doit être immense avec celles des existences passées, bien qu'il soit très variable d'un sujet à un autre comme qualité et comme quantité.

L'oubli est une nécessité de notre organisation mentale. Notre conscience normale ne peut pas tout embrasser ; il est avantageux que ce qui ne lui est pas utile sur le moment s'efface ; ce qui persiste mal à propos dégénère d'ailleurs en idée fixe maladive. Mais les preuves abondent que ce qui disparaît de l'étalage va dans un magasin où il se conserve et constitue notre richesse intellectuelle et morale avec possibilités d'y puiser suivant les circonstances. Ainsi peuvent s'expliquer ces aphorismes de Gustave Le Bon :

« L'homme peut généralement plus qu'il ne croit, mais ne sait pas toujours ce qu'il peut. Les circonstances seules lui révèlent ses capacités... Ce que nous connaissons des êtres qui nous entourent, et souvent ce qu'ils en connaissent eux-mêmes, n'est qu'une toute petite face des personnalités qu'ils peuvent revêtir.

« Pour que puissent naître des personnalités nouvelles, il faut d'abord que les équilibres antérieurs de la vie mentale se trouvent désagrégés. D'autres équilibres, s'établissent alors, formés par une combinaison nouvelle des éléments dissociés, et qui s'associent de façon à s'adapter au milieu nouveau. »

Celui qui sait réveiller à propos les idées latentes qui doivent servir ses desseins et les ramener à la surface est d'autant plus maître de nous-mêmes que notre fonds conscient est plus pauvre et que le tréfonds renferme ce qui répond à ses vues. C'est ainsi que les démagogues mènent les foules chez lesquelles beaucoup de passions sommeillent ; que l'enfant est facile à conduire parce que le fonds conscient est encore pauvre ; que certains élèves font de rapides progrès parce que leur inconscient est riche ; qu'on s'adapte plus ou moins bien à une situation

nouvelle parce que les existences antérieures nous y ont plus ou moins bien préparés.

Mais si, grâce à cette disposition de notre mentalité nous sommes influencés par nos parents, nos maîtres, des orateurs de talent, des circonstances nouvelles, pourquoi ne le serions-nous pas par les esprits qui, eux, peuvent lire nos pensées et juger du parti à en tirer? L'inspiration, que connaissent bien ceux qui composent, n'est-elle pas le plus souvent leur fait? Leur intervention est plus fréquente qu'on ne croit dans les affaires, à la guerre, pour tout ce qui touche au destin, quelquefois ostensible, le plus souvent insoupçonnée. Elle s'exerce en faisant apparaître à la conscience des idées passées à l'état d'oubli ; quelquefois en voilant des idées semi-conscientes qui ne viennent pas quand on en aurait besoin, ce dont on est tout étonné après. Elle peut régler notre sort en agissant sur autrui si les événements qu'elle fait naître nous affectent : Une erreur de l'ennemi ne fait-elle pas gagner une bataille? Cela lui permet de choisir les cerveaux les plus maniables.

L'idée, telle qu'elle nous apparaît, est souvent quelque chose de très complexe qui peut être décomposé en éléments plus simples, et ces éléments autrement assemblés donneront une idée qui pourra paraître nouvelle et qui, pourtant, a été tirée de quelque chose existant déjà en nous. Les esprits peuvent provoquer de tels assemblages, mais n'introduisent jamais un élément que nous ne posséderions pas.

Voici quelques exemples d'intervention occulte :

Le général Berdoulat, gouverneur militaire de Paris, a déclaré ceci à un rédacteur de journal : *(Petit Parisien*, 27 février 1919.)

« Averti par les actions qui précédèrent notre grande offensive de l'imminence d'une bataille décisive, le maire de Montreux-le-Vieux m'écrivit une lettre qui me parvint le matin même du 18 juillet. Elle contenait ces mots : « Tous mes vœux pour votre succès et notre victoire. » Eh bien ! j'étais, ce jour-là, je ne sais trop pourquoi, si ému par la certitude du triomphe qu'au moment même où l'action se déclenchait, bien avant d'en connaître le résultat, séance tenante, je répondis au maire de Montreux : « Vos vœux sont exaucés, c'est la victoire, la déroute de l'ennemi. » Qui m'a poussé à écrire ainsi et à annoncer le gain d'une bataille qui n'était pas commencée? Pourquoi ai-je fait cela? Pourquoi ce matin-là avais-je non plus l'espoir mais la certitude du succès? La vérité c'est qu'une force mystérieuse me possédait... Ce fut là ma plus grosse émotion de toute la guerre. Le soir nous avons couché à quinze kilomètres de nos lignes de départ. »

Dans le cas qui précède l'influence mystérieuse a été assez ostensible.

En voici un autre où la perspicacité du sujet lui a permis de la reconnaître :

Le capitaine Mornet, qui a brillamment occupé le siège de Ministère public dans des procès retentissants, a raconté ce qui suit au même rédacteur du *Petit Parisien :*

« Je dois à la Presse et aussi à un garçon de café mon entrée dans la magistrature. Amoureux de la campagne, féru de la nature, mes souhaits, mon droit terminé, ne se haussaient qu'à atteindre une étude de notaire où la confection d'actes authentiques me laisserait le loisir de flâner le long d'une rivière, à travers bois ou au fil d'une grande route en fumant beaucoup de pipes. Notaire de campagne, c'était mon rêve. Or, un jour, assis devant un verre de bière, j'attendais un train dans une petite gare de province, le garçon du buffet me jugeant oisif et peut-être un peu désemparé, en guise de consolation, m'apporta le *Figaro*. J'y lus que le garde des Sceaux de l'époque venait de rétablir l'ancien mode de recrutement de la magistrature, c'est-à-dire le concours. Ma décision fut prise en un clin d'œil. — Pourquoi? Qui nous pousse souvent à des résolutions qui nous paraissent à nous-mêmes étranges? Sait-on jamais? Je partis pour Paris, me présenter au Concours et j'eus le bonheur d'être admis. »

Voici un cas un peu différent : A Marseille, des spirites cultivés s'exerçaient à poser aux esprits, consultés par la table, les questions les plus compliquées qu'ils pouvaient imaginer. Il y était toujours répondu instantanément, bien que la solution parût devoir prendre un certain temps. Ils en demandèrent la raison aux esprits. « C'est bien simple, leur fut-il répondu, c'est nous qui vous inspirons les questions que vous nous posez ; nous avons donc la solution d'avance. » Ils étaient loin de s'en douter.

L'intervention divine est un fait réel, fréquent même, que l'on peut arriver à constater dans quelques cas en y prétant attention, mais qui s'exerce le plus souvent d'une façon insoupçonnée. Ce que nous pouvons plus facilement reconnaitre, c'est la faiblesse de notre faculté de prévoir et l'importance des événements fortuits.

Allan Kardec était convaincu de l'action occulte des invisibles, ainsi que cela résulte du *Livre des Esprits*, pages 204 et suivantes.

Dans tous les temps, d'ailleurs, on a reconnu l'existence d'un immuable destin. Cela a donné lieu à une doctrine philosophique, le *fatalisme*, qui ne fait pas assez ressortir la liberté de conduite qui nous est laissée en présence des événements à subir, liberté qui est la base des transactions, des rapports sociaux et du droit pénal, ni l'exercice d'une justice supérieure pesant nos actes dans le sort qui nous est fait ; l'observation des

lois morales n'est pas non plus suffisamment mise en évidence comme moyen d'améliorer l'avenir et de modifier la destinée.

Pour bien comprendre l'intervention divine et la fatalité qui nous étreint, il faut les considérer comme sanctionnant le passé, respectant notre libre arbitre dans le présent et jugeant notre manière d'agir pour décider de notre avenir. De même le prisonnier soumis à une surveillance rigoureuse, conserve, malgré tout, une certaine liberté d'attitude et de conduite et il est puni ou récompensé suivant l'usage qu'il en fait.

Bien des gens sont encore loin de se faire une idée exacte de notre situation à ce point de vue, dont l'importance est grande cependant car il résume la morale et la religion tout ensemble.

Édouard GUIBAL.

Les bienfaits du Spiritisme

M. Henri Mérou, consul général de France en retraite, nous fournit de nouveaux détails sur un cas de médiumnité dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Il a eu, maintes fois, des communications de son fils, jeune officier tombé au champ d'honneur pour la Patrie et l'Humanité, en mai 1916, toutes ayant pour but de calmer ses angoisses, au moment où nos féroces agresseurs semblaient le plus près du succès. Dans l'intervalle des deux grandes attaques des 21 mars et 27 mai 1918, alors que toutes les craintes paraissaient justifiées, le fils de M. Mérou multipliait, pour son père et sa mère, les messages consolants. Un jour, tout particulièrement, ces messages furent donnés de façon pressante.

« Vous savez, — dit M. Mérou, — que j'obtiens ces communications par lettres fluidiques, dans l'obscurité, la nuit, les yeux ouverts ou fermés, et, durant le jour, les yeux fermés. Or, un certain jour, à l'heure de notre dîner, nous venions de nous mettre à table, lorsqu'un coup frappé dans l'air, au-dessus de nos têtes, nous avertit que notre fils était avec nous et voulait communiquer. Je fermai les yeux et lus, ainsi, ce message, précédé de la signature et du numéro matricule de régiment comme toujours : *Bien aimés, soyez sans inquiétude.* Quelques minutes après, nouveau coup dans l'air, nouveau message : *Bien aimés, soyez sans crainte.* Et enfin, à quelques minutes encore d'intervalle, cet autre message après un troisième coup frappé : *Bien aimés, soyez tranquilles, Dieu protège la France.*

C'est soutenu par des messages pareils que j'écrivis les quelques poèmes de mon petit recueil *Face à la Guerre*, inspirés par la foi certaine en la victoire du

Droit et de la Justice que nos héros défendaient. Je dirai plus : c'est en collaboration avec notre fils dans l'Au-delà, que ces poésies furent écrites. « *Je t'aiderai* » m'avait-il dit par un message fluidique, au moment où j'avais décidé d'écrire et après que ma pensée s'était élevée vers lui pour lui demander de m'inspirer.

Maintenant que la victoire militaire nous est acquise, et que nous pouvons songer à l'utilisation la meilleure de cette victoire en vue du maximum de bienfaits à en obtenir pour l'Humanité, par la Paix, nous attendons que nos frères de l'Au-delà nous aident de leur persistante inspiration, et nous sommes convaincus qu'ils ne manqueront pas de le faire. Une preuve vient de m'en être donnée en ce qui concerne notre fils. Lui ayant demandé son avis au sujet d'une poésie nouvelle, il m'a répondu : « *Essaie, je t'aiderai* ».

J'ai donc essayé, et c'est ainsi que j'ai écrit en collaboration avec lui, avec mon inspirateur bien aimé, mon *Ode à la Paix Victorieuse.* »

La place nous manque pour reproduire en entier cette *Ode* ; nous devons, à notre très grand regret, nous borner à en insérer les quelques strophes ci-après :

Du gouffre sombre où la Loi les enchaîne,
La Loi du Droit si chère à notre cœur,
Quand, furieux, sortent des flots de haine,
Qui leur dira le *Quos Ego* vainqueur,
Si ce n'est toi, maîtresse souveraine,
Toi qu'en ce jour nous acclamons en chœur.

. . . .

Nous l'avons vu ravager nos campagnes,
Ce monstrueux rejeton de l'orgueil,
Dans nos vallons comme sur nos montagnes
Semer partout la terreur et le deuil,
Martyriser, égorger nos compagnes
Et dépouiller les morts dans leur cercueil.

Mais quand sifflaient les fureurs assassines
Venant frapper le père en ses enfants,
Quand les poisons cherchaient dans les poitrines
A pénétrer, terribles, étouffants,
Nos cœurs puisaient dans les forces divines,
L'espoir en Toi qui nous rend triomphants.

O douce Paix, la horde criminelle

A, devant Toi, dû plier les genoux ;
Le front courbé son orgueil en appelle
A la Pitié qui calme un saint courroux...
Regarde, ô Paix, regarde, c'est bien elle,
Qui fut toujours si cruelle pour nous !

. . . .

Nous attendons, confiants, ce qu'ordonne
La loi d'amour que dicta l'Éternel ;
Cette Loi veut qu'à tout homme on pardonne,
Mais que toujours expie un criminel.
Qu'au remords donc il s'abandonne
Pour mériter un pardon fraternel.

Règne sur nous divine messagère,
Partout construis et pare tes autels ;
Bien que restant à la haine étrangère,
Prends garde aux traits perfides et mortels ;
Veille attentive et juste mais sévère,
Que tes bienfaits soient pour nous éternels !

Henri MÉROU.

De l'Inconscient au Conscient

(Suite de l'analyse du nouveau livre du Dr. GELEY)

Nous avons dit que la philosophie du Dr Geley est une philosophie scientifique, uniquement basée sur les faits et les inductions rationnelles. On comprend immédiatement quelle est forcément enfermée dans certaines limites : celles de nos connaissances et de notre entendement.

Résolument, l'auteur n'envisage « que ce qu'il est permis de savoir et de comprendre, sur la destinée du monde et sur la destinée individuelle, d'après le degré de capacité à la fois intuitive et intellectuelle que comporte la réalisation évolutive actuelle ».

Il laisse de côté, systématiquement, ce qui est pure métaphysique, la question de Dieu, de l'infini, de l'absolu... et ne s'occupe que de connaître le mécanisme et le sens de l'évolution, le pourquoi de la vie,

l'origine et la fin de la conscience individuelle. Ainsi comprise la philosophie du Dr Geley est basée sur deux postulats primordiaux que voici :

« 1° Ce qu'il y a d'essentiel dans l'Univers et dans l'Individu, c'est un dynamo-psychisme unique, primitivement inconscient mais ayant en lui toutes les potentialités ; les apparences diverses et innombrables des choses n'étant jamais que ses représentations.

« 2° Le dynamo-psychisme essentiel et créateur passe, par l'Évolution, de l'Inconscient au Conscient. »

L'auteur en fait une double démonstration : dans l'*individu*, d'abord, puis dans l'*Univers*.

Il est malheureusement tout à fait impossible de résumer cette démonstration sans la rendre incompréhensible.

Nous nous contenterons donc d'en donner ici, intégralement, la magnifique conclusion :

« Si, maintenant, au terme de notre tâche, nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur le chemin parcouru, nous trouvons une raison majeure de croire à la fois au sens optimiste de l'univers et à la vérité de l'interprétation, dans ses grandes lignes, que nous en avons donnée.

« Une seule hypothèse, celle du *dynamo-psychisme essentiel s'objectivant en représentations et passant de par ces représentations, de l'Inconscient au Conscient*, nous suffit pour tout comprendre, dans la seule limite de nos facultés actuellement réalisées.

« Considérons ce que permet cette hypothèse :

« En PHYSIOLOGIE, elle rend compte, par la notion précise et démontrée d'un dynamisme centralisateur et directeur, de l'édification de l'organisme, de sa forme spécifique, de son fonctionnement, de son maintien, de ses réparations, de ses métamorphoses embryonnaires, des lois de l'hérédité, des actions dynamiques extra corporelles, des phénomènes d'extériorisation, des matérialisations idéoplastiques.

« En PSYCHOLOGIE, par la démonstration d'un psychisme supérieur indépendant du fonctionnement cérébral et la distinction du moi d'avec les états de conscience, elle interprète clairement la complexité du mental, les différenciations entre la Conscience et la Subconscience ; explique toutes ces énigmes : dissociations de la personnalité, modalités du psychisme subconscient, innéité, cryptopsychie, cryptomnésie, inspiration, génie, instinct et intuition. Elle interprète l'hypnotisme, le supranormal, le médiumnisme, les actions mento-mentales, la télépathie et la lucidité. Elle donne même la clé des états névropathiques et de la folie essentielle, états dont la pathogénie était restée l'opprobe de la médecine.

« En SCIENCES NATURELLES, elle révèle le facteur essentiel et primordial de l'évolution et remet à leur place exacte les facteurs classiques

d'adaptation et de sélection. Elle fait comprendre l'origine des espèces et dégage les lois de la finalité naturelle, de la finalité acquise.

« En PHILOSOPHIE, enfin, elle donne de l'univers et de l'individu, de leur destinée et de leur fin, une interprétation adéquate à tous les faits, débarrassée du verbalisme et des abstractions. Elle ébauche la démonstration précise de la grande hypothèse métaphysique sur la nature des choses.

« Elle apporte au problème du mal, pierre d'achoppement de toutes les théologies, une solution à la fois très simple, très claire et parfaitement satisfaisante.

« En révélant à l'individu la raison de ses souffrances, elle lui confirme la légitimité de ses espérances de justice et de bonheur et lui en affirme la réalisation dans le développement indéfini de la Conscience éternelle.

« Sans doute, dans toutes ces explications et démonstrations, il ne faut chercher encore que les grandes lignes, ne voir qu'une synthèse d'ensemble. Une immense quantité de détails restent à connaître. Un formidable travail d'analyse est tout entier à exécuter. Mais ce travail, qui semblait jusqu'à présent dépasser les forces humaines, sera facilité désormais par l'idée générale.

« La doctrine de l'Inconscient au Conscient, sa systématisation bien établie sera le fil d'Ariane, guide ténu, mais subtil et sûr.

« Sans doute surtout, il reste à élucider les grandes énigmes de la métaphysique ; mais dès maintenant, du moins, *l'illusion de l'Inconnaissable est dissipée.*

« L'esprit humain connaît ses faiblesses actuelles, mais il sait aussi, désormais, ses potentialités. Il ne cherchera plus la réponse à ces grandes énigmes dans une intuition, forcément limitée et faillible, ni dans de puériles « initiations » ni dans des dogmes surannés. Il attend tout du développement ininterrompu de la Conscience. Il sait qu'il viendra un temps où cette conscience, suffisamment vaste, sera capable, dans un effort suprême, de briser toutes les limitations ; d'atteindre l'inaccessible, de comprendre même l'incompréhensible ; la chose en soi ; l'Infini ; Dieu.

« En attendant et dès maintenant, l'esprit humain peut trouver, dans l'ébauche de la philosophie scientifique, une satisfaction qu'il n'avait pas encore connue, parce que cette ébauche découle d'un *calcul de probabilité basé sur tous les faits ; en accord avec tous les faits.*

« Il semble impossible qu'une erreur générale soit le résultat de l'accord de tant de faits ; que la conclusion soit fausse alors que tous les prémisses sur lesquelles elle repose sont bien établis et irréfutables.

« Comme l'a écrit Schopenhauer : « Le déchiffrement du monde dans ses rapports à ce qui y apparaît doit trouver sa confirmation en lui-même, dans l'Unité qu'il établit entre les phénomènes si divers de la nature, unité qu'on n'apercevrait pas sans lui. Lorsqu'on se trouve en présence d'une écriture dont l'alphabet est inconnu, on poursuit les essais d'explication jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une combinaison donnant des mots intelligibles et des phrases cohérentes. Alors aucun doute ne demeure sur l'exactitude du déchiffrement ; car il n'est pas possible d'admettre que l'unité établie entre tous les signes de l'écriture soit l'œuvre du pur hasard et qu'elle pût être réalisée en donnant aux diverses lettres une valeur toute autre. D'une manière analogue, le déchiffrement du monde doit porter sa confirmation en lui-même. Il doit répandre une lumière égale sur tous les phénomènes du monde et accorder ensemble même les plus hétérogènes, de sorte que toute opposition disparaisse entre les plus divers. Cette confirmation intrinsèque est le critérium de l'interprétation ».

« Comme Schopenhauer, nous réclamons, pour notre œuvre, l'épreuve de ce critérium. Qu'est-elle, en effet, notre œuvre, sinon la suite logique de la sienne, son adaptation à tous les faits nouveaux? Nous n'avons rien changé d'essentiel à sa philosophie : nous lui apportons simplement *l'ébauche d'une démonstration scientifique de sa vérité* et nous lui offrons son complément naturel : *une réforme idéaliste* imposée par les découvertes contemporaines.

« Ainsi compris, notre livre « *De l'Inconscient au Conscient* » ne pouvait être qu'un plan et ce plan devra subir bien des retouches, être peu à peu mis au point et complété.

« Mais son mérite est d'indiquer, de laisser entrevoir, du moins, ce que sera un jour, une fois parachevé, le monument de la philosophie scientifique, la justesse de ses proportions, l'harmonie de son ensemble et sa beauté.

« Cette beauté, cette harmonie, symboles de vérité, promettent plus qu'une satisfaction de l'esprit et du cœur, comportent plus qu'une émotion scientifique ou métaphysique : une émotion profondément et intensément religieuse, dans toute la force et la bonne signification du terme.

« La religion particulière aux philosophes, a écrit Averrhoes, est d'étudier ce qui est ; car le culte le plus sublime qu'on puisse rendre à Dieu est la connaissance de ses œuvres, laquelle nous conduit à le connaître lui-même dans toute sa réalité. C'est là, aux yeux de Dieu, la plus noble des actions, tandis que l'action la plus vile est de taxer d'erreur et de vaine présomption celui qui rend à la divinité ce culte, plus noble

que tous les autres cultes ; qui l'adore par cette religion, la meilleure de toutes les religions.

« Sous l'égide de ces belles paroles, je présente avec confiance mon livre, à titre égal, aux croyants, aux philosophes et aux savants.

« Il s'adresse, en effet, par dessus les divergences d'opinions ou de méthodes, à tous ceux qui ont au cœur le culte de l'Idéal. »

Dans les principaux chapitres auxquels ces conclusions se rapportent, nous citerons spécialement : les pages relatives à la synthèse de l'Individu et à l'Évolution universelle et la démonstration de la vérité palingénésique, de la réalisation indéfinie de la souveraine Conscience, de la souveraine Justice et du souverain Bien.

Une place très importante est faite par l'auteur à l'interprétation intégrale de toutes les difficultés psychologiques, spécialement les états névropathiques, l'hystérie, la folie, l'hypnotisme, les altérations de la personnalité, le travail intellectuel, l'inspiration et le génie ; le supranormal et le médiumnisme.

Cette dernière question présente, pour nous, spirites, un intérêt capital. Le Dr Geley montre quel champ immense est capable d'embraser l'action médiumnique, et combien complexes sont les problèmes qu'elle pose. C'est avec une grande joie que nous enregistrons l'adhésion de l'auteur à notre certitude de l'intervention des désincarnés. Voici en effet son opinion personnelle :

« S'il m'était permis de donner une impression personnelle sur ce que j'ai observé dans le domaine du médiumnisme, je dirais : alors même qu'on ne saurait, *dans un cas donné*, affirmer la certitude scientifique d'une intervention spiritique, on se trouve obligé, bon gré, mal gré, de reconnaître *en bloc*, la possibilité de cette intervention. Pour moi je considère comme probable l'action, dans le médiumnisme, d'entités intelligentes distinctes du médium. Je me base pour cela, non seulement sur les preuves prétendues d'identité données par les communicateurs, preuves sujettes à controverse ; mais sur la nature même des phénomènes élevés et complexes du médiumnisme. Ces phénomènes élevés et complexes démontrent, souvent, *une direction, une intention qu'on ne peut sans induction arbitraire, rapporter au médium ou aux expérimentateurs*. Nous n'arrivons à en trouver l'origine ni dans la conscience normale du sujet, ni dans sa conscience somnambulique ni dans ses impressions, ses désirs ou ses craintes, directs ou indirects, suggérés ou volontaires. Nous ne pouvons ni provoquer les phénomènes ni les modifier. Tout se passe réellement comme si l'intelligence directrice était indépendante et autonome. Ce n'est pas tout : Cette intelligence directrice, elle, semble souvent connaître, dans une mesure profonde, ce que

nous ignorons ; savoir distinguer ce qui est essence des choses et représentations ; le savoir assez pour être capable de modifier les rapports régissant normalement les représentations, et cela, à son gré, dans l'espace et le temps. En un mot, les phénomènes élevés du médiumnisme paraissent indiquer, nécessiter, proclamer une direction, une connaissance, une puissance dépassant les facultés, même subconscientes des médiums.

« Telle est du moins l'impression profonde que je garde de mes expériences comme du récit de certaines expériences d'autres métapsychistes. On comprendrait alors, si mon impression est juste, pourquoi certaines séries d'expériences célèbres, telles que celles de Crookes ou de Richet, semblent n'avoir eu qu'un but : apporter à des savants éminents une conviction inattendue, par les procédés susceptibles de les frapper davantage. »

Nous regrettons de n'avoir pu donner, dans cette étude, qu'une très faible idée de l'œuvre du Dr Geley. Malheureusement les différentes parties de ce livre se tiennent, et s'enchaînent de telle sorte, qu'il est positivement impossible de les considérer isolément ou de les résumer. Du reste, ce gros travail est un modèle de concision en dépit de la formidable complexité des problèmes envisagés.

La Rédaction.

Victor Hugo Spirite

Nous avons reçu la lettre suivante que le manque de place nous a empêché d'insérer plus tôt :

« Rennes, 4 avril 1919.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre article *(Revue Spirite* de mars) où il est question des cahiers de Victor Hugo.

Dans un livre qui a pour titre : « Propos de table de Victor Hugo » et pour auteur un ami intime du grand poète, M. Lesclide, je lis l'anecdote suivante :

« A cette époque, dit Victor Hugo, nous vivions dans l'exil, fort retirés, insouciants des aboiements dont l'Empire nous poursuivait. On s'occupait fort de tables tournantes et de guéridons parlants. Je n'avais ni le temps ni le désir d'étudier sérieusement ces phénomènes dont on me

parlait de diverses façons. Mais on s'en occupait fort autour de moi et nous avions des amis qui entraient en conversation réglée avec nos meubles, qui ne manquaient pas d'intelligence.

« Un soir, Mme Victor Hugo pria notre fils Charles, qui passait pour avoir beaucoup de fluide, d'interroger avec elle une petite table d'acajou. Charles s'en défendit sous divers prétextes, s'excusa, et ma femme appela sa femme de chambre, une fille du pays. C'était une petite paysanne de douze ans environ, orpheline, abandonnée, que nous avions recueillie, et qui était d'un naturel silencieux et farouche. Mme Victor Hugo la fit venir auprès du guéridon, pendant que je continuais à travailler à quelque distance.

« La table était en humeur de causer ; ma femme, encouragée par sa bonne volonté, me pria de lui poser une question.

— Demandez-lui d'abord si elle me répondra, dis-je.

— Oui, fit la table résolument.

— Eh bien, voici ma question : quelle est la fonction de l'homme sur la terre?

Plusieurs amis étaient entrés.

— Pour une question, c'est une jolie question, dit l'un d'eux.

— Qu'en pense la table? dit Charles, la question lui convient-elle?

— Oui, dit le meuble.

Et, se prenant à frémir, il frappa cinq coups, ce qui, par le numérotage convenu des lettres représentait l'E. Puis quatre coups donnèrent un D et cinq un nouvel E.

Jusque-là cela ne voulait pas dire grand chose E D E. On poursuivit ; le guéridon indiqua successivement les lettres I, O, R, A. Cela faisait EDEIORA, mot qui nous parut d'abord incompréhensible.

— Est-ce la réponse à la question demanda-t-on à la table.

— Oui.

— Mais ce n'est pas un mot français.

— Non.

— Est-ce un mot latin?

— Non.

— Plusieurs mots latins?

— Oui.

En effet le mot se décomposait ainsi :

EDE I ORA

C'est-à-dire :

Mange, Marche, Prie. »

On peut lire aujourd'hui ces mots gravés sur une des portes de Hauteville-House. Victor Hugo qui, au cours de ce récit rapporté par Lesclide,

avait déclaré qu'il n'avait « ni le temps ni le désir d'étudier sérieusement les phénomènes spirites » se rallia-t-il à la doctrine? Cela paraît infiniment probable. Lisons cette lettre écrite par le grand poète à une mère désespérée de la mort de son enfant :

« Consolez-vous ; ce n'est qu'un départ et un départ pour nous. Les « morts ne sont pas même absents ; ils sont invisibles. Chaque fois que « vous penserez à votre pauvre petit, il sera près de vous. » Voilà, n'est-il pas vrai, un spiritualisme bien voisin du spiritisme ! Beaucoup d'autres passages des « Propos de table de Victor Hugo confirment l'impression laissée par cette lettre dont malheureusement Lesclide n'indique pas la date. Mais veut-on l'opinion de Lesclide lui-même, de Lesclide le commensal, l'ami, le secrétaire de Victor Hugo?

« Ce qu'il y a de certain, conclut-il au sujet de l'attachement de Victor Hugo aux doctrines spirites, c'est qu'il en blâmait l'*exagération* et qu'il les considérait comme très dangereuses pour *les cerveaux faibles*.»

(Il y a lieu de remarquer qu'en parlant des doctrines spirites, Lesclide entend ici parler des *pratiques* spirites.)

Les spirites n'ont pas au sujet du spiritisme d'autre opinion que celle de Victor Hugo. Certes elle est mauvaise l'*exagération* des pratiques spirites. Les expériences doivent être conduites avec un sens critique que peu de personnes possèdent et elles exigent aussi chez l'expérimentateur une pleine maîtrise de son système nerveux. En dehors de ces conditions elles deviennent vite pour celui qui s'y livre une exagération, un abus, et, partant, un danger. Admirons là encore la profonde intuition de *Victor Hugo spirite* et conseillons au docteur qui « releva si vertement M. Émile Bergerat » de retourner à la rédaction de ses ordonnances *mica panis, aqua simplex*..... Cette littérature, un peu spéciale, ne sera dangereuse ni pour lui ni pour ses malades.

Didier DELAUNAY. »

Faisons remarquer en passant à notre correspondant que la question de savoir si Victor Hugo *se rallia à la doctrine spirite* ne peut plus être posée depuis la publication, dans la *Revue des Deux Mondes*, des cahiers inédits de notre grand poète. Ni M. Lesclide, ni personne, ne peut être mieux fixé que Victor Hugo lui-même, et, sur ce point, Victor Hugo s'est assez clairement expliqué.

Le Monde Invisible et la Guerre

Sous ce titre vient d'être éditée une nouvelle œuvre de notre éminent collaborateur Léon Denis.

Ce volume, dont l'intérêt ne le cède en rien aux belles pages qui ont déjà consacré la renommée du Maître, sera accueilli avec joie par tous les spirites convaincus. La lecture en sera passionnante et fertile en résultats décisifs dans l'évolution de leurs convictions, pour les hésitants, les chercheurs, ou même ceux qui ne s'intéressent que de loin à nos travaux, autant qu'elle sera attrayante, pour les amateurs sincères de bonne et saine littérature, par l'élévation du style et par sa clarté.

Pendant les années terribles de la guerre dont saigne encore la France, l'auteur, communiquant avec ses Guides de l'Au-delà, obtint d'eux des appréciations, des prédictions sur les événements alors en cours.

Ces entretiens lui inspirèrent plusieurs articles dont quelques-uns ont été publiés.

Les formidables oscillations auxquelles a été soumise la destinée de notre pays, lui ont également suggéré des commentaires d'une haute et sereine philosophie.

C'est l'ensemble de ces articles qui est offert au lecteur et nous croyons pouvoir affirmer que l'attrait exercé sur tous les éprouvés de la guerre par ce qu'ils appellent les « mystères » de l'Au-delà sera, pour cet ouvrage, une cause de gros succès.

L'auteur développe, au cours de ces chapitres, les leçons si élevées se dégageant des maux qui s'abattirent sur la France, leur bienfait pour l'épuration salutaire des âmes au creuset de la douleur et pour leur progression vers le mieux ; il nous fait constater l'aide puissante que portèrent à nos chefs, à nos soldats, les grands Esprits.

Les témoignages les plus éminents viennent, pour les sceptiques, affirmer la réalité de cette collaboration des Invisibles donnant à nos armées cette invincible ardeur, cette force de résistance et cette surhumaine fermeté, qui ont fait l'admiration du monde entier. C'est cette collaboration incessante des vivants et des morts qui a sauvé la France et assuré le triomphe de la Vérité.

Pour nos adversaires, il est excellent que certaines de ces pages aient été publiées au moment où les affirmations qu'elles contiennent n'avaient pas encore reçu la triomphale consécration que leur donne aujourd'hui la complète réalisation des faits annoncés.

Ceux qui ont pu lire, dans la *Revue Spirite*, les quelques articles parus,

se souviendront du bienfaisant réconfort que cette lecture leur avait procuré dans ces périodes de sombres épreuves et ils seront heureux, en les relisant, de vérifier combien la marche des événements a donné raison aux convictions toujours affirmées avec foi par l'auteur.

Nous ne résistons pas au désir de citer quelques passages de l'un de ses plus beaux chapitres :

La Justice divine et la Guerre actuelle.

« Pour remédier à nos maux » — dit le maître vénéré — « il faudrait une rénovation complète de l'éducation, un réveil de la conscience profonde ; il faudrait enseigner à tous, dès l'enfance, les grandes lois de la destinée, avec les devoirs et les responsabilités qui s'y rattachent ; il faudrait que chacun fût, de bonne heure, pénétré de ce fait que tous nos actes retombent fatalement sur nous avec leurs conséquences bonnes ou mauvaises, heureuses ou pénibles, comme la pierre lancée en l'air retombe sur le sol.

. . . .

Seul le spiritisme pourrait donner cet enseignement ; malheureusement, son manque d'organisation lui enlève la plupart de ses ressources (1). Reste l'initiative individuelle. Elle peut beaucoup, dans le champ restreint de son action. Tous les spirites ont le devoir de répandre autour d'eux la lumière des vérités éternelles et le baume des consolations célestes, si nécessaires aux heures d'épreuves que nous traversons.

Au milieu de la tourmente, la voix des puissances invisibles s'élève pour adresser un appel suprême à la France, à l'humanité. Si cet appel n'est pas entendu, s'il ne provoque pas le réveil des consciences, si notre société persiste dans ses vices, dans son scepticisme, dans sa corruption, l'ère douloureuse se prolongera ou se renouvellera.

. . . .

O âme vivante de la France, dégage-toi des lourdes influences matérielles qui arrêtent ton essor, étouffent les aspirations de ton génie ! En ce jour du 14 juillet, écoute la symphonie qui s'élève de tous les points du territoire national : voix des cloches qui s'échappent en ondes sonores de tous les campanilles, voix des antiques cités et des bourgs paisibles, voix de la terre et de l'espace qui t'appellent et te convient à reprendre ta marche, ton ascension dans la lumière !

(1) Cette cause de faiblesse disparait grâce à la création récente de l'*Union Spirite Française* que connaissent déjà nos lecteurs, et qui a pour but la fédération de tous les groupes et même des spirites isolés de France et des Colonies. Mais l'initiative individuelle que recommande Léon Denis ne doit pas cesser de s'exercer ; il faut, au contraire, qu'elle devienne de plus en plus active, car l'après-guerre nous crée de nouveaux devoirs.

*
* *

Soldats qui, sur le front de bataille, opposez à l'ennemi le rempart de vos poitrines et de vos cœurs vaillants, vous êtes la chair de notre chair, le sang de notre sang, la force et l'espérance de notre race. Les radiations de nos pensées et de nos volontés vont vers vous, pour vous soutenir dans la lutte ardente que vous poursuivez.

Écoutez, vous aussi, l'harmonie qui, en ce jour, monte des plaines, des vallées et des bois, des villes populeuses et des campagnes recueillies, unies aux sonneries éclatantes du clairon et aux accents vibrants de la *Marseillaise !* C'est la voix de la patrie. Elle vous dit :

Veillez et luttez. Vous combattez pour ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, pour ce principe de liberté que Dieu a placé dans l'homme et que lui-même respecte, la liberté de penser et d'agir, sans avoir de compte à rendre à l'étranger.

Vous combattez pour conserver le patrimoine que vous ont légué les siècles, pour la maison où vous êtes nés, pour le cimetière où dorment vos aïeux, pour les champs qui vous ont nourris, pour tous les trésors d'art et de beauté que le lent travail des générations a accumulés dans nos bibliothèques, nos musées, nos cathédrales. Vous combattez pour conserver notre langue, ce parler si doux que le monde entier considère comme l'expression la plus nette, la plus claire de la pensée humaine. Vous défendez le foyer familial, où vous aimez à reposer votre esprit et votre cœur ; les berceaux de vos enfants et les tombes de vos pères !

Soldats, vous avez grandi du côté de la terre. Par votre fermeté dans l'épreuve, par votre héroïsme dans les combats, vous avez relevé aux yeux du monde le prestige de la France, vous avez rendu plus brillante l'auréole de gloire qui pare son front. Maintenant, il faut grandir du côté du ciel ; il faut élever vos pensées vers Dieu, source de toute force et de toute vie ! »

Ces lignes datent du 14 juillet 1915 et déjà le maître inspiré prévoit le sinistre bolchevisme et les traîtres qui chercheront à l'introduire chez nous.

« Il est » — dit-il — « d'autres ennemis, aussi redoutables, aussi perfides que les Allemands. Ce sont les théories funestes qui se glissent dans les esprits et dans les cœurs, pour y semer le découragement, la désespérance.

Soyez en garde contre les éteigneurs d'étoiles, contre ceux qui vous disent que la mort est la fin de tout, que l'être périt tout entier, que les efforts, les luttes, les souffrances de l'humanité n'ont pas d'autre sanction que le néant.

Apprenez à prier avant la bataille, à appeler les secours d'en haut. En leur ouvrant vos âmes vous les rendrez plus intenses, plus puissants.

Méfiez-vous de ceux qui vous disent : il n'y a pas de frontières, la patrie n'est qu'un mot, tous les peuples sont frères. A ces théories, Reims, Soissons, Arras et tant d'autres villes peuvent répondre éloquemment.

Ce n'est pas avec cela que nos pères ont construit la France à travers les siècles, qu'ils l'ont faite grande, forte, respectée.

Chaque peuple a son génie propre, et pour le manifester, l'indépendance lui est nécessaire. C'est de cette diversité, de ces constrastes même que naît l'émulation, que se dégagent le progrès et l'harmonie. »

Le lecteur trouvera, parmi la nombreuse collection des chapitres, une précieuse série de pages inédites. Ces pages atteignent, par la grandeur de la pathétique inspiration, aux plus majestueux sommets du Verbe.

Elles prennent, avec le recul du passé, cependant si récent, une significative importance des plus favorables à l'avancement et à la diffusion de notre doctrine.

Elles affirment l'avenir du spiritisme par l'accumulation de preuves loyales, le triomphe de notre doctrine déjà victorieuse des obstacles interposés par des adversaires aux abois.

Dans une magistrale inspiration, elles nous font entrevoir l'aube d'une ère nouvelle, ère de triomphe où, effaçant la sanglante nuit des années de guerre, dépassant le cadre restreint de la Nation, le spiritisme seule philosophie rationnelle, large, tolérante, moralisatrice, deviendra, par la révélation des vraies Lois divines, la Religion universelle.

LAUSER.

Un Nouvel Institut

Nos lecteurs apprendront avec plaisir la fondation récente, de l'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL, qui a son siège 89, avenue Niel, à Paris.

Là se poursuivront, sous la direction du docteur Gustave Geley, que ses travaux ont classé au premier rang parmi les savants les plus éminents de notre époque, les recherches scientifiques relatives à tous les phénomènes d'ordre psychique qui se produisent soit en France, soit à l'Étranger ; car là seront centralisées les découvertes résultant des études faites dans toutes les parties du monde, où le nouvel Institut aura des correspondants.

Le premier Comité constitué par le fondateur comprend :
M. le Médecin Inspecteur Général Calmette.
M. Gabriel Delanne, Ingénieur.
M. Camille Flammarion, Directeur de l'Observatoire de Paris.
M. le Comte A. de Gramont, de l'Académie des Sciences.
M. le Professeur Charles Richet, membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences.
M. Jules Roche, député, ancien ministre.
M. le Professeur Santoliquido, député, Conseiller d'Etat d'Italie Président de la Commission internationale d'hygiène des Alliés.
M. le Professeur Teissier, de la faculté de Lyon.
M. Barthélemy Saurel, Publiciste.

Le Comité nomma à l'unanimité M. Charles Richet Président d'honneur ; M. Santoliquido, Président ; M. le Comte A. de Gramont, Vice-Président ; M. B. Saurel Secrétaire trésorier.

L'Institut Métapsychique International vient, par décret du 23 avril 1919, d'être reconnu d'utilité publique.

Nous ne pouvons que nous réjouir de voir prête à fonctionner une institution pareille, car les investigations les plus sévères de la science auront, nous en sommes sûrs, pour résultat de faire éclater aux yeux de tous les grandes vérités que nous proclamons.

Kermario.

Communications Interplanétaires

D'après *Light*, 1er février 1919.

Le *Daily Chronicle* vient de publier une interview de Marconi par Mr. H. Begbie, dans laquelle le célèbre inventeur exprime son avis au sujet des communications possibles avec d'autres planètes. Beaucoup de ces planètes étant plus anciennes que la nôtre, les êtres qui les peuplent nous fourniraient, sans aucun doute, des renseignements d'une inestimable valeur ; et quant à la difficulté de se comprendre, elle ne serait pas insurmontable. On pourrait, par exemple, envoyer régulièrement un message signifiant que $2+2=4$ jusqu'à ce qu'on obtienne une réponse qui serait : oui. Les mathématiques sont universelles.

« J'ai parfois », dit Marconi, « reçu d'étranges signaux à travers l'éther, qui paraissaient venir de régions étrangères à la terre et qu'il n'est pas inconcevable d'attribuer aux astres. » Hypothèse évidemment, mais combien intéressante et même séduisante. De fait, il est arrivé

plus d'une fois que des opérateurs sans fil aient reçu des messages plus ou moins fragmentaires et incohérents, qu'il leur était impossible d'attribuer à n'importe quel autre appareil sans fil, absolument comme certains photographes ont trouvé sur leurs plaques des images nébuleuses ne correspondant à rien dans le milieu physique environnant.

Sir Arthur Conan Doyle et le mouvement Spirite en Angleterre

L'évolution qui, tôt ou tard, amènera l'humanité pensante tout entière à notre doctrine si haute, si pure et si vraie se précipite actuellement en Angleterre d'une manière dont, en France, nous n'avons encore aucune idée. Sans doute, ce mouvement a été préparé de longue date par les travaux de toute une pléiade de savants illustres, depuis Crookes jusqu'à Oliver Lodge, et par les admirables et patientes investigations de la Société de Recherches psychiques. Mais il est aujourd'hui plus particulièrement déterminé par l'action d'un grand entraîneur d'hommes d'un véritable apôtre : Sir Arthur Conan Doyle.

Le célèbre romancier, on le sait, a résolu de consacrer désormais sa vie et ses forces à la propagande spirite. Son livre récent : « La Nouvelle Révélation » est déjà répandu. Mais ce qu'on connaît moins en France, c'est son infatigable activité de conférencier. Nous empruntons au *Light* de ces derniers mois quelques indications à cet égard.

Sans se lasser, Sir Arthur parcourt la Grande-Bretagne, portant de ville en ville la bonne parole. En février 1919, il a donné des conférences à Cardiff, Merthyr, Newport, Swansea, Cheltenham ; en avril, à Darlington, Gateshead ou Tyne, Edimbourg (sa ville natale), Glasgow, Liverpool. Il s'agit bien de « tournées apostoliques » et la foi du conférencier, soit qu'il rapporte les étapes de sa propre conversion ou qu'il expose, loyalement et simplement, les vérités qui l'éclairent, est si entraînante que les adeptes lui viennent en foule. A Cardiff, environ 1.200 personnes se sont pressées pour l'écouter ; à Merthyr 2.000 ; à Newport 1.500 ; à Swansea 2.500 ; à Edimbourg 3.000 ; à Glasgow 5.000 ; c'est tout ce que pouvaient contenir les salles à sa disposition et beaucoup de personnes ont dû, chaque fois, renoncer à obtenir des places.

« Il serait inexact », dit lui-même Sir Arthur au cours d'une interview

publiée dans l'*Evening News*, « de parler de l'enthousiasme de l'assistance. Ce n'est pas le mot juste. Les gens sont recueillis. Partout, je les vois graves, aspirant à la lumière et au réconfort. » Et dans une autre circonstance, il répète : « Jamais je ne fus interrompu dans mes conférences ; partout on m'écoute avec avidité. Les gens sont las des paroles vaines qui n'apportent aucun réconfort. »

Quelquefois, après coup, des objections s'élèvent, des discussions s'engagent ; mais jamais l'accueil n'est indifférent et la « grande presse » elle-même ouvre volontiers ses colonnes à des études sur les sujets traités par le conférencier, à des interviews, même à de véritables reproductions des conférences, portant ainsi toujours plus avant dans le public la connaissance des faits démontrés et des idées soutenues par l'éloquente conviction d'un homme à la vive et lucide intelligence.

Car une chose surtout frappe les auditeurs de Sir Arthur : c'est que cet écrivain réputé pour un des analystes les plus pénétrants, auteur de travaux historiques et de romans policiers où faits, données et documents sont contrôlés avec la même sévérité que dans une instruction judiciaire, soit arrivé, après un examen attentif et prolongé des phénomènes métapsychiques, à se convaincre de leur réalité au point de regarder comme un devoir d'aller proclamer cette réalité à travers le monde.

Cette impression est encore accentuée par la manière concise et nette dont le conférencier exprime sa pensée ; jamais de verbiage : le même anglais clair et précis que dans ses ouvrages littéraires. « *Je dis qu'il y a une survie après la mort. Je dis que j'en ai des preuves.* Je suis inébranlable dans cette conviction. »

Dans la foule qui se presse aux conférences de Sir Arthur, les prêtres ne font pas défaut. Lui-même se défend hautement d'être en opposition avec le christianisme : « Je m'efforce, au contraire, de le restaurer..... Ceci réconcilie le christianisme avec la preuve et la raison. » Il affirme aussi que l'Église de l'avenir est *in the home*. « Nous avons trop pensé à la Judée et à Jérusalem, » dit-il dans sa conférence de Glasgow ; « nous avons oublié l'Écosse et Glasgow. Nous sommes à l'âge apostolique aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles. Ce matin, moi-même et quinze citoyens de cette ville, étant réunis pour la prière, nous avons vu des langues de flamme et senti un souffle passer sur nos têtes. La Religion n'est pas morte. »

Le succès de Sir Arthur Conan Doyle est donc grand. Chaque fois, après son passage, on note une recrudescence de l'intérêt pour les phénomènes spirites et le nombre des croyants à leur réalité et aux doctrines dont ils sont la base augmente dans de larges proportions.

Récemment, les étudiants de l'Université de Christiania ont invité

Sir Arthur à venir faire des conférences dans diverses villes de Norvège. Celui-ci doit se rendre à leur invitation très vraisemblablement au cours de l'été prochain.

Quand nous sera-t-il donné d'assister en France au même spectacle réconfortant qu'en Grande-Bretagne? Où se trouve l'homme célèbre qui voudra faire entendre aux foules les paroles de salut? Quand la grande Presse ouvrira-t-elle une partie de ses colonnes à la vulgarisation de la vérité?

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

62e ANNÉE JUILLET 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P.-G. LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ — POINT DE SALUT

La Loi Circulaire

II

La vie humaine. — Les âges.

C'est à la lumière du spiritualisme que je veux étudier les diverses phases de la vie humaine en les rattachant et les comparant aux saisons alternées qui se succèdent dans le Temps.

Comme Maurice de Guérin, cet averti, cet initié, mort jeune ainsi que tous ceux qui « sont aimés des dieux », nous voudrions pouvoir, nous aussi, « pénétrer les éléments intérieurs des choses, remonter les rayons

des étoiles et le courant des fleuves et celui de la vie jusqu'au sein des mystères de leur génération ; être admis enfin, par la grande nature, au plus retiré de ses divines demeures, c'est-à-dire au point de départ de la vie universelle. Là, nous surprendrions certainement la cause première du mouvement et nous entendrions le premier chant des êtres dans leur matinale fraîcheur. »

Ces dons intuitifs sont, chez certains hommes, une des formes les plus hautes de la médiumnité, car on peut dire que la médiumnité, une dans son principe et multiforme dans ses manifestations, est la véritable initiation intime, la langue mystérieuse que le monde supérieur parle dans l'âme et la pensée de ceux qu'il a élus pour ses correspondants ici-bas.

Méditons donc, à cette lumière et dans ces dispositions, sur le mystère de la vie humaine et sur les harmonies secrètes qui président à ses phases successives aux différents âges, véritables saisons de l'âme, qui donnent, chacune à son tour, leurs fleurs, leurs fruits.

Les poètes ont chanté la *jeunesse* avec l'opulence de ses dons, l'éclat de ses couleurs, les élans de sa force, le charme de sa grâce et de sa beauté....

« La jeunesse est semblable aux forêts, dit encore Maurice de Guérin, dans son immortel *Centaure*, aux forêts verdoyantes, tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présents de la vie ; toujours quelque profond murmure bruit dans son feuillage. »

L'image est belle, belle surtout de justesse et de vérité.

Ce qui caractérise la jeunesse, c'est l'opulence, le trop plein de vie, la surabondance des choses, l'élan vers l'avenir. Le dévouement, le besoin d'aimer, de se communiquer, caractérise cette période de la vie où l'âme, nouvellement attachée à un corps dont les éléments sont neufs et puissants, se sent capable d'entreprendre une vaste carrière et se promet de longs espoirs.

La jeunesse a une importance capitale, parce qu'elle est la première orientation vers la destinée. Chez elle, l'oubli du passé est total ; il n'existe plus et toutes ses puissances sont tournées vers l'avenir. Voilà pourquoi tous les moralistes, tous les éducateurs ont concentré leur expérience et leurs efforts sur cette préface de la vie humaine, d'où dépendra le livre tout entier. « L'espoir de la moisson est dans la semence », disait Leibnitz ; la promesse des fruits est également contenue dans le sourire des fleurs.

Le christianisme monacal et médiéval a complètement faussé la notion de la vie et de l'éducation. En préconisant la laideur physique et le mépris du corps, il n'a pas compris que l'âme façonne son corps, comme

Dieu forme l'âme, et que le corps doit porter la signature de tous les deux, laquelle ne peut et ne doit être que la signature de la Beauté. Tant que notre siècle ou le siècle qui suivra n'aura pas corrigé cette erreur, il n'aura rien fait pour le véritable progrès du monde. Embellissez les corps si vous voulez assainir les âmes et aplanir la voie de la destinée. N'oubliez pas, ô éducateurs futurs des peuples, que la laideur est un élément morbide.

Il faut donc refaire complètement l'éducation de la jeunesse, si l'on veut accélérer les victoires et les progrès du siècle à venir. Il faut que tout autour d'elle, hommes et choses, arts, sciences, littérature, tout lui parle de grandeur, de noblesse, de force, de gloire, de beauté.

Lorsque la jeunesse antique allait concourir annuellement aux fêtes glorieuses d'Olympie, dès qu'elle avait mis pied dans la cité célèbre, elle était saisie par la magie fascinatrice de la beauté. Les édifices, avec leur impeccable symétrie, le Forum, avec ses superbes statues qui représentaient tantôt la beauté d'Hercule et tantôt celle d'Apollon, le concours religieux du peuple, la majesté des temples, l'harmonieuse organisation de la fête, les couronnes de myrte et de laurier qui respiraient déjà l'orgueil de la victoire, tout criait aux jeunes éphèbes accourus des extrémités de l'Attique pour lutter dans le Stade : « O jeunes hommes, soyez beaux, soyez grands, soyez heureux, soyez forts ! » Un peu plus loin, dans le sanctuaire d'Olympie, le Jupiter de Phidias, rayonnant d'immortelle beauté, consacrait, par son geste divin, cette leçon solennelle et harmonieuse des choses.

Il faut ressusciter cette discipline de l'antiquité sacrée, si nous voulons refaire la jeunesse et la force de l'humanité.

Tout repose aujourd'hui sur la science officielle comme méthode, sur la démocratie comme principe social. Voilà précisément que toutes les deux sont menacées. La science matérialiste s'évanouit dans la dissection et l'analyse ; elle décompose au lieu de créer et dissèque au lieu d'agir. D'autre part, la démocratie, dans ses œuvres vives, porte déjà des germes de décadence. Elle préconise la médiocrité en tous genres ; elle proscrit le génie et se défie de la force, et le XXe siècle a commencé sur ce bilan intellectuel et moral, impuissant et douloureux. L'erreur a été de prendre la science pour un idéal et la démocratie pour une fin, alors que toutes les deux ne sont que des moyens.

La jeunesse de demain devra vigoureusement réagir contre ces deux idolâtries — celle d'aujourd'hui commence déjà. — Il y a parmi nos jeunes gens quelques esprits d'élite, des initiés, des avertis de la première heure qui frayent la route et préparent l'exode et a marche de l'esprit vers l'avenir. Ce sont les spiritualistes de bon aloi, ceux qui

savent que là où souffle l'Esprit est la vraie liberté. Ce sera la devise de la légion nouvelle, c'est-à-dire la jeunesse libre, affranchie de l'entrave des fausses disciplines, la jeunesse qui s'interroge et s'ausculte elle-même, qui entend ses voix intimes et cherche à comprendre sa destinée en étudiant le mystère et la loi de l'évolution.

Ce sera le règne « de l'Esprit », vers lequel aspirent les âmes amantes des hauteurs. Certes, le but est loin d'être atteint encore ; il faudra pulvériser bien des idoles dont le socle est rebelle au marteau du démolisseur ; néanmoins, tout nous oriente vers ce terme entrevu par les penseurs, au delà des horizons de notre âge ; une force nous y pousse comme un vent du large pousse un esquif, et nous espérons, avant de mourir, pouvoir saluer de loin la Terre promise que le soleil futur illuminera de sa gloire matinale et de ses fécondes clartés.

***

L'Age mûr est, en réalité, l'âge d'or de la vie, parce que c'est l'époque de la moisson, le messidor où la maturation s'opère dans le cœur, dans l'esprit, dans l'être tout entier. Les exubérances de la jeunesse se sont éclaircies comme les allées, comme les clairières que le bûcheron a tracées dans l'opulence de la forêt. Les illusions, les rêves brillants, se sont évanouis. Sous la brume dorée qui recouvrait autrefois les choses, on voit apparaître les lignes graves, les formes austères de la réalité. Ceux qui nous entourent n'ont plus au front l'auréole poétique que notre imagination créatrice leur avait mise, l'amour lui-même nous a révélé quelques-unes de ses défaillances, peut-être même des trahisons ; enfin, la vertu nous a prouvé qu'elle n'est parfois qu'un mot. A cette période de la vie, un grand danger menace la plupart des hommes : c'est le scepticisme. Malheur à celui qui se laisse envahir par cette larve malsaine qui neutralise toutes les forces de la maturité ! C'est alors, au contraire, qu'il faut se ressaisir et réveiller en soi le saint enthousiasme de la jeunesse. Heureux les hommes dont le cœur a gardé la foi des premiers jours !

Sans doute, l'âge mûr est moins poétique, moins printanier que l'adolescence ; les fleurs sont tombées avec leur coloris et leur parfum, mais les fruits commencent à paraître aux extrémités de l'âme comme aux branches d'un arbre.

Dans la jeunesse, on se sent grandir ; dans le milieu de la vie, on se sent mûrir et c'est l'une des plus nobles et des plus productives étapes de l'évolution humaine. L'âge mûr est, par excellence, la période de

plénitude ; c'est le fleuve qui coule à pleins bords et verse dans la prairie la richesse et la fécondité.

Chez les âmes évoluées, riches du capital accumulé dans les vies antérieures, les grandes œuvres s'écrivent ou s'ébauchent dans la jeunesse ; le génie est adolescent, si l'on peut s'exprimer de la sorte. La plupart des grands hommes de l'histoire ont senti, dès leur première jeunesse, monter à l'horizon de la pensée l'étoile qui devait un jour illuminer leur gloire et leur immortalité. Christophe Colomb était encore enfant quand le hantaient les visions du Nouveau-Monde ; Raphaël était immortel avant d'avoir atteint la seconde jeunesse. Milton avait douze ans quand germa dans sa pensée la première idée du *Paradis perdu*. Mais, pour la majorité des hommes, — car le génie est l'exception, — le talent seul est la règle ordinaire. C'est dans la maturité de la vie, au milieu de la forêt, comme s'exprime le Dante, que se réalisent les grandes pensées comme les grandes œuvres. Aussi, l'art de la vie consiste-t-il, à préparer l'âge mûr comme le laboureur prépare en hâte la moisson.

Il faudrait pouvoir faire durer longtemps, très longtemps, cette période médiévale de notre existence où la vie périspritale bat son plein, possède toute sa puissance radiante et vibratoire ; et pour cela il faut lui conserver le plus longtemps possible un aliment essentiel d'action et de travail : un sang pur, un système nerveux discipliné, un corps vigoureux et sain : ce *mens sana in corpore sano* dont parle le sage et qui n'est que l'équilibre parfait de la vie physique, intellectuelle et morale.

C'est alors que l'on comprend combien l'harmonie et l'ordre de l'être humain sont choses difficiles à organiser et à conquérir ! Que de jeunesses brillantes et pleines de promesses sont tombées en avril comme des fleurs !

Le grand ennemi de l'âge mûr, comme de la vie entière, c'est l'égoïsme. L'homme se diminue, se tue par le besoin de jouir. Les passions charnelles et cérébrales brûlent l'homme par les deux bouts, si l'on peut ainsi dire: elles vident la moelle du cerveau et du cœur. Le sang ne se rajeunit pas assez vite pour retarder la vieillesse ; et c'est ainsi que, plus vite qu'elle ne le doit, arrive la mort. Il faut donc se donner pour pouvoir se reprendre — le sacrifice est un élément conservateur, et celui, dit le Maître, qui met trop de soin à garder sa vie, la compromet par là même et la perd — : « Il n'y a personne qui vive aussi longtemps sur la terre que celui qui est toujours prêt à mourir. » « Ils t'appellent, tu fuis, dit le poète à la mort ; je veux vivre, tu viens ! »

L'âge mûr est l'été de notre existence terrestre ; comme la saison brûlante, il est fait d'ardeurs, il est plein de lumière ; le lever du jour y est

matinée ; le coucher du soleil radieux et les nuits éclairées somptueusement par les étoiles. On s'y sent heureux de vivre, on a conscience de sa force et l'on sait s'en servir. C'est alors que l'homme atteint physiquement et moralement le point culminant de la Beauté. Car il y a une beauté de l'âge mûr ; et c'est la vraie. L'une de nos erreurs, c'est de croire que la seule beauté de la jeunesse est maîtresse de la vie ; il manque pourtant à celle-ci son élément principal qui est la force, résultante de l'équilibre général et harmonieux de l'Être.

L'âge mûr est l'âge de la victoire, l'adolescence révèle la rose et le myrte, la maturité de la vie se réserve les lauriers. Le travail, l'inspiration, l'amour se réunissent pour lui tresser leurs couronnes ; c'est l'heure solennelle où les trophées viennent se ranger à ses pieds. Toutes les divinités favorables lui sourient et le secondent, et la Fortune virile, la Victoire aptère et le Génie tutélaire de la patrie l'invitent tour à tour à sacrifier sur leurs autels.

* * *

La *vieillesse* est l'automne de la vie ; sur son dernier déclin, elle en est l'hiver. Rien qu'à prononcer ce mot de vieillesse, on sent déjà le froid qui monte au cœur ; la vieillesse, selon l'estimation commune des hommes, c'est la décrépitude, la ruine ; elle récapitule toutes les tristesses, tous les maux, toutes les douleurs de la vie ; c'est le prélude mélancolique et désolé du final adieu.

Il y a là une grave erreur.

D'abord, en règle générale, aucune phase de la vie humaine n'est entièrement deshéritée des dons de la Nature, encore moins des bénédictions de Dieu. Pourquoi la dernière étape de notre existence, celle qui précède immédiatement le couronnement de la destinée, serait-elle plus désolée que les autres? Il y aurait évidemment là une contradiction — et il ne saurait y en avoir dans l'œuvre divine — tout y est harmonie, comme dans la vivante composition d'un impeccable concert. Au contraire, la vieillesse est belle, elle est grande, elle est sainte ; et nous allons l'étudier un instant, à la lumière pure et sereine du spiritualisme.

Cicéron a écrit un éloquent traité de la vieillesse, le *De Senectute*. Sans doute, nous retrouvons dans ces pages célèbres quelque chose du génie harmonieux de ce grand homme ; néanmoins, c'est une œuvre purement philosophique et qui ne contient que des vues froides, une résignation stérile, et de pures abstractions.

C'est à un autre point de vue qu'il faut se placer, pour comprendre et pour admirer cette péroraison auguste de l'existence terrestre.

La vieillesse récapitule tout le livre de la vie, elle résume les dons des autres époques de l'existence, sans en avoir les illusions, ni les passions, ni les erreurs. Le vieillard a vu le néant de tout ce qu'il quitte ; il a entrevu la certitude de tout ce qui va venir, c'est un voyant. Il sait, il croit, il voit, il attend. Autour de son front, couronné d'une blanche chevelure comme de la bandelette hiératique des anciens pontifes, il plane une majesté toute sacerdotale. A défaut des rois, chez certains peuples, c'étaient les Anciens qui gouvernaient.

* * *

La vieillesse est encore, et malgré tout, l'une des beautés de la vie, et certainement l'une de ses harmonies les plus hautes.

On dit souvent : quel beau vieillard ! Si la vieillesse n'avait pas son esthétique particulière, pourquoi cette exclamation !

Toutefois il ne faut pas oublier qu'à notre époque « il y a, comme le disait déjà Chateaubriand, beaucoup de vieux — ce qui n'est pas la même chose — et peu de vieillards. » Le vieillard, en effet, est bon ; il est indulgent, il aime et encourage la jeunesse, son cœur, à lui, n'a point vieilli, tandis que les vieux sont jaloux, malveillants et sévères ; et si nos jeunes générations n'ont plus pour les aïeux le culte d'autrefois, n'est-ce pas, précisément, parce que les vieux ont perdu la haute sérénité, la bienveillance aimable qui faisait jadis la poésie des antiques foyers? La vieillesse est sainte, elle est pure comme la première enfance ; c'est par cela qu'elle rapproche de Dieu et qu'elle voit plus clair et plus loin dans les profondeurs de l'Infini.

Elle est, en réalité, un commencement de dématérialisation. L'insomnie qui est la caractéristique ordinaire de cet âge, en est la preuve matérielle. La vieillesse ressemble à une veille prolongée, la veille de l'Éternité, et le vieillard est comme la sentinelle avancée sur l'extrême frontière de la vie ; il a déjà un pied dans la Terre promise et voit l'autre rive et le second versant de la destinée. De là ces « absences étranges », ces distractions prolongées, que l'on prend pour un affaiblissement mental et qui ne sont, en réalité, que des explorations momentanées de l'Au-delà, c'est-à-dire des phénomènes d'expatriation passagère. Voilà ce que l'on ne comprend pas toujours. La vieillesse, a-t-on dit souvent : c'est le soir de la vie, c'est la nuit. Le soir de la vie, c'est vrai ; mais il y a de si beaux soirs et des couchers de soleil qui ont des reflets d'apothéose ! C'est la nuit : c'est vrai encore, mais la nuit est si belle avec sa parure de constellations ! Comme la nuit, la vieillesse a ses voies

lactées, ses routes blanches et lumineuses, reflet splendide d'une longue vie pleine de vertu, de bonté et d'honneur !

La vieillesse est visitée par les Esprits de l'Invisible ; elle a des illuminations instinctives ; un don merveilleux de divination et de prophétie ; elle est la médiumnité permanente et ses oracles sont l'écho de la voix de Dieu. Voilà pourquoi les bénédictions du vieillard sont deux fois saintes et que l'on doit garder dans son cœur les derniers accents du vieillard qui meurt, comme l'écho lointain d'une voix aimée de Dieu et respectée des hommes.

La vieillesse, quand elle est digne et pure, ressemble au neuvième livre de la sybille qui, à lui seul, vaut le prix de tous les autres, parce qu'il les récapitule et qu'en résumant toute la destinée humaine, il annule les autres livres qui l'ont précédé !

Mais poussons un peu plus avant notre méditation sur la vieillesse, et étudions le travail intérieur qui s'accomplit en elle.

« De toutes les histoires, a-t-on dit, la plus belle, c'est celle des âmes. » Et cela est vrai.

Il est beau de pénétrer dans ce monde intérieur et d'y surprendre les lois de la pensée, les mouvements secrets de l'amour.

L'âme du vieillard est une crypte mystérieuse, éclairée par l'aube initiale du soleil de l'Au-delà. De même que les Initiations antiques s'accomplissaient dans les sa les profondes des Pyramides, loin des regards et des bruits des mortels distraits et inconscients, c'est, pareillement, dans la crypte souterraine de la vieillesse que s'accomplissent les initiations sacrées qui préludent aux révélations de la mort.

Les transformations, ou plutôt les transfigurations opérées dans les facultés de l'âme par la vieillesse, sont vraiment admirables.

Ce travail intérieur de l'âme se résume dans ce seul mot : la simplicité. Oui, la vieillesse est éminemment simplificatrice de toutes choses. Elle simplifie d'abord le côté matériel de la vie ; elle supprime tous les besoins factices, les mille nécessités artificielles que la jeunesse et l'âge mûr nous avaient créées, et qui avaient fait de notre existence compliquée un véritable esclavage, une servitude, une tyrannie. Nous l'avons dit plus haut : c'est un commencement de spiritualisation.

Le même travail de simplification s'accomplit dans l'intelligence. Les choses acquises deviennent plus transparentes ; au fond de chaque mot on trouve l'idée ; au fond de chaque idée l'on voit Dieu.

Le vieillard a une faculté précieuse : celle d'oublier. Tout ce qui a été futile, inutile dans sa vie, il l'oublie et ne garde dans sa mémoire, comme au fond d'un creuset, que ce qui a été substantiel.

Le front du vieillard n'a plus rien de l'attitude fière et provocatrice

de la jeunesse et de l'âge viril ; il se penche sous le poids de la pensée comme l'épi mûr.

Le vieillard incline la tête, il l'incline sur son cœur ; tout son être se prend à convertir en amour tout ce qui reste en lui de faculté, de vigueur et de souvenirs. La vieil esse n'est donc pas une décadence : elle est réellement un progrès ; elle est la marche en avant vers le Terme : à ce titre, elle est une des plus hautes bénédictions du Ciel.

(A suivre.)

Léon DENIS.

Charité ou Tolérance

La charité est la base des enseignements de Jésus. Tous viennent se fondre, se résumer en elle, et elle peut les suppléer tous.

Nous ne voulons pas parler de cette charité spéciale, toute particulière, restreinte, qui se borne à venir en aide à quelqu'un par le moyen d'un don en argent. Cette charité-là est très méritoire, certes, surtout lorsqu'elle est faite délicatement, sans ostentation ; mais elle n'est qu'une parcelle de l'autre, et il est beaucoup plus facile aux puissants de la pratiquer.

C'est à la grande charité, à la charité infinie, sur laquelle repose toute la philosophie chrétienne et dont saint Paul a dit qu'elle était la plus grande de toutes les vertus, que nous pensons aujourd'hui. Bien avant Jésus, elle fut prêchée par des sages, qui voulaient aussi le bonheur du genre humain, mais le christianisme seul lui a donné, dans sa morale, toute l'importance qu'elle méritait, en sorte qu'elle apparaît de nos jours, aux yeux des masses, comme une chose qui lui appartient exclusivement.

Et pourtant, cette vertu, la plus belle, la plus haute de toutes, qu'en ont fait les prêtres qui étaient chargés de l'enseigner ! Depuis combien de siècles ont-ils abandonné la voie tracée par le Nazaréen sublime ! La charité ne fut plus, pour le Catholicisme, qu'une entrave qu'il ne tarda pas à briser. Et il fut décrété que l'Église seule pouvait sauver les âmes : En dehors d'elle, pas de salut !

On sait quels moyens furent employés pour faire rentrer dans son giron ceux qui étaient tentés d'en sortir ! Ah ! on se permettait de raisonner, de chercher la vérité ailleurs ! Eh bien, on allait montrer à ces

audacieux schismatiques, à tous ces hérétiques récalcitrants, la supériorité d'une autorité qu'ils ne craignaient point de méconnaître. Et au besoin, on les sauverait malgré eux en torturant leur chair pour le plus grand bien de leur âme. Le zèle des défenseurs de la foi ne faiblirait pas. Des supplices nouveaux furent inventés, et, de temps à autre, pour aller plus vite, on organisait un grand massacre dans lequel pouvaient bien se trouver quelques innocents — car on n'avait pas le temps d'y regarder de trop près— mais cela importait peu, en somme, puisqu'il était déclaré que Dieu reconnaîtrait bien « LES SIENS ! »

Des torrents de sang furent répandus ainsi dans le but charitable d'envoyer le plus grand nombre possible d'âmes en Paradis.

Le Catholicisme est mort pour n'avoir pas voulu marcher avec son temps, pour avoir cherché à étouffer la pensée humaine et proscrit de son sein toute tolérance et toute pitié.

***

Le spiritisme dit : *Hors de la charité, point de salut !*

La charité, avouons-le, est un fardeau bien lourd à porter pour nos faibles épaules. Si nous savons le reconnaître, cela déjà, en nous rendant meilleurs pour nos frères, nous donnera plus de force et nous permettra au moins d'être tolérants.

La fin peu brillante de l'Église romaine doit être une leçon pour nous. Tâchons d'en profiter ; soyons sages. Il ne faut ni marcher trop vite ni rester dans l'immobilité. Travaillons ! Chaque jour nous apportera un peu plus de lumière et nous avancerons sûrement.

Il y a des spirites dont le zèle a besoin d'être modéré ; leur ardeur leur fait commettre des imprudences. Ce sont généralement de nouveaux adeptes ; nous nous en occuperons prochainement.

D'autres, dont nous allons parler dans cet article, sont tout le contraire de néophytes trop pressés : des anciens qui se cantonnent dans la première opinion qu'ils se sont faite, et qui se refusent à admettre que quelque chose d'intéressant puisse jamais se produire en dehors de ce qu'ils ont connu. Ceux-là, les yeux obstinément fixés en arrière, ne veulent examiner aucune hypothèse et repoussent, de parti-pris, toute nouvelle proposition. Gardiens farouches de la tradition, leur code immuable en main, ils se dressent devant toute idée nouvelle et ne veulent absolument rien savoir. Le moindre pas en avant les effraye. Avec eux, c'est le règne de l'inertie, donc l'absence de tout progrès et la mort. Ces spirites, partisans de l'éternelle immobilité, sont heureusement assez rares. Ils n'en sont pas moins très convaincus de leur infaillibilité,

et peut-être auraient-ils volontiers recours à l'excommunication contre ceux de leurs frères qu'une hérésie, même passagère, ou implement supposée, mettrait en désaccord avec eux !

En attendant que les lumières de l'au-delà les éclairent, nous nous bornerons à rappeler à ces frères hostiles à tout mouvement, qu'Allan Kardec a déclaré maintes fois que le spiritisme n'est pas une religion, mais une science dont nous connaissons à peine le commencement. Cela signifie que nous devons continuer les recherches qu'il avait inaugurées il y a plus d'un demi-siècle.

« Le spiritisme », — dit-il — « n'est pas une religion nouvelle : il n'apporte pas un nouveau culte ; il n'a point de temple, de prêtres ; il vient tout simplement prouver aux incrédules l'existence de Dieu, de l'âme, de la vie future heureuse ou malheureuse. *Quant aux dogmes particuliers il ne s'en occupe pas.* » (Lettre à Mme la comtesse Dal Verme, 10 mars 1862.)

« ... Dieu veut », — dit-il encore — que notre jugement s'exerce à la recherche de la vérité, sans nous la donner toute faite. »

« ... Ce qui est bon pour un temps, peut devenir insuffisant plus tard ; les besoins changent avec les époques et le développement des idées... »

« ... *A la foi il faut une base, et cette base c'est l'intelligence parfaite de ce qu'on doit croire ; pour croire, il ne suffit pas de voir, il faut surtout comprendre. La foi aveugle n'est plus de ce siècle ; or, c'est précisément le dogme de la foi aveugle qui fait aujourd'hui le plus grand nombre d'incrédules, parce qu'elle veut s'imposer et qu'elle exige l'addition d'une des plus précieuses facultés de l'homme : le raisonnement et le libre arbitre.* » *(Evangile selon le spiritisme.)*

« ... Si, parmi les adeptes du spiritisme, il en est qui diffèrent d'opinion sur quelques points de la théorie, tous s'accordent sur les points fondamentaux ; il y a donc unité, si ce n'est de la part de ceux, en très petit nombre, qui n'admettent pas encore l'intervention des Esprits dans les manifestations..... Les autres points ne sont que secondaires, et n'attaquent en rien les bases fondamentales. IL PEUT DONC Y AVOIR DES ÉCOLES QUI CHERCHENT A S'ÉCLAIRER SUR LES PARTIES ENCORE CONTROVERSÉES DE LA SCIENCE ; il ne doit pas y avoir de sectes rivales les unes des autres ; ... toutes ont un même but ; peu importe donc la route, pourvu que cette route y conduise ; nulle ne doit s'imposer par la contrainte matérielle ou morale, et celle-là seule serait dans le faux qui jetterait l'anathème à l'autre, car elle agirait évidemment sous l'influence de mauvais Esprits. LA RAISON DOIT ÊTRE LE SUPRÊME ARGUMENT, et la modération assurera mieux le triomphe de la vérité

que les diatribes envenimées par l'envie et la jalousie.... » *(Le Livre des Esprits.)*

« ... Le spiritisme est une doctrine philosophique qui a des conséquences religieuses comme toute philosophie spiritualiste...

On est spirite par cela seul qu'on sympathise avec les principes de la doctrine, et qu'on y conforme sa conduite. C'est une opinion comme une autre, que chacun doit avoir le droit de professer....

Le spiritisme proclame la liberté de conscience comme un droit naturel ; il la réclame pour les siens, comme pour tout le monde. Il respecte toutes les convictions sincères, et demande pour lui la réciprocité.

De la liberté de conscience découle le droit au *libre examen* en matière de foi. Le spiritisme combat le principe de la foi aveugle, comme imposant à l'homme l'abdication de son propre jugement ; il dit que toute foi imposée est sans racine. C'est pourquoi il inscrit au nombre de ses maximes : « *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face* A TOUS LES AGES DE L'HUMANITÉ. »

Allan Kardec a toujours prêché la tolérance qui, seule, peut réaliser l'union. Il faut, disait-il, nous unir pour combattre l'ennemi commun : l'incrédulité et le fanatisme.

Enfin, à ceux qui prétendent qu'aucun progrès n'est plus possible, que nous devons nous en tenir à ce qui existe, aux partisans de l'immobilité, le Maître adresse ces paroles qui nous dispenseront d'ajouter, à ce sujet, un seul mot de plus :

« Il en est des doctrines philosophiques et des sociétés particulières comme en politique ou en religion : *suivre ou ne pas suivre le mouvement propulsif* EST UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT. »*(Œuvres posthumes*, page 418.)

Quant à l'ENVIE, la JALOUSIE, dont parle le Maître, il les a connues aussi, puisque le 16 juin 1865, il écrivait : « *Il y a des gens qui ne me pardonneront jamais d'avoir réussi et qui* préféreraient voir périr le spiritisme plutôt que de le voir prospérer en d'autres mains que les leurs. »

Ainsi que nous le disions en commençant cet article, si la charité intégrale nous paraît un fardeau trop lourd à porter, soyons au moins indulgents les uns pour les autres. *On est spirite par cela seul qu'on* SYMPATHISE *avec les principes de la doctrine et qu'on y conforme sa conduite.* C'est Allan Kardec qui nous le dit.

A défaut de mieux, pratiquons la tolérance aussi largement que nous le pouvons. Il n'y a pas chez nous de grand-prêtre ; il ne doit pas y avoir d'excommunication. Soyons de notre temps, marchons avec le progrès, notre belle doctrine ne peut vivre et se répandre que dans la lumière et la liberté !

KERMARIO.

Mystère et Confiance

Voir les numéros de Mai, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre 1918, Janvier, Février, Mars, Mai 1919.

Vous n'avez pas logiquement le droit de vous étonner qu'il y ait des gens révoltés contre le destin. Gardez-vous de les condamner sans pitié, car il serait aisé de découvrir dans votre âme, en apparence solidement établie sur la foi, des défaillances, lorsque vous êtes secoué par l'épreuve. Songeons à notre faiblesse pour devenir indulgents.

En réalité, à quoi se réduit notre savoir? Vous jouissez, je veux le croire, d'une réputation de savant justifiée par des œuvres telles que vos confrères de l'Académie sont des premiers à les admirer, ce qui est une puissante preuve de votre mérite, puisque, pour bien des raisons, on a surtout à redouter le jugement de ses pairs. Mais, précisément parce que vous êtes un homme supérieur, pendant que la foule d'en bas vous regarde avec un étonnement très flatteur, persuadée que vous êtes capable de répondre à toutes sortes de questions, vous avez le sentiment pénible que vous savez fort peu de chose. Même dans la partie où vous êtes passé maître, vous vous heurtez constamment à des obstacles ; là où des novices voient un terrain aplani, vous distinguez des abîmes qui vous donnent le vertige. Vous allez dans le mystère, tourmenté par l'inconnu qui sollicite votre curiosité de penseur et balbutiant comme un petit enfant. Il vous arrive quelquefois, en jetant les yeux sur les rayons de votre bibliothèque, où sont méthodiquement rangés les ouvrages de génies illustres, de vous dire avec une pointe de désenchantement : « Toute la sagesse de l'humanité est là, exprimée avec magnificence, et, de ces milliers de volumes, il est impossible d'extraire, par un choix du meilleur, la réponse décisive aux questions les plus pressantes sur la destinée de l'âme et de l'univers ; cela se réduit à un cliquetis de systèmes, souvent à des mots qui ont plus de son que de sens ! » Vous êtes à vous-même une énigme. Cet esprit, qui vous sert à chercher la vérité, avez-vous la moindre notion de ce qu'il est au fond, de ses relations avec le corps où il est emprisonné? Je me rappelle, à ce propos, l'exclamation d'un académicien des plus éminents, dans une séance de médiumnité où se produisaient des phénomènes qui renversaient ses théories sur la matière et sur la vie : avec une sorte d'effarement, il saisissait le bras de son voisin, en s'écriant à voix basse : « Nous ne savons rien ! Nous ne savons rien ! » Je le tiens de ce voisin, un psychiste fort connu. Quelle leçon d'humilité ! Tout est mystère, la germination d'un grain de blé, les

mondes semés dans l'espace, l'idée de l'infini dans une intelligence si bornée, le simple mouvement que j'imprime à mon bras par un effort de ma volonté, n'importe quel objet pris au hasard dont nous ignorons la constitution intime. La page que vous avez sous les yeux vous apparaît avec du noir sur du blanc, impressionnant vos sens qui, s'ils étaient différents, vous la feraient apparaître différente. Sortez de votre cabinet : vous est-il possible d'imaginer ce qu'elle est, maintenant qu'il n'y a pas quelqu'un pour lui donner une forme relative à ses facultés? Elle existe cependant, mais de quelle manière? Mystère ! Étonnez-vous donc, être minuscule, de n'avoir pas une connaissance assez approfondie de l'univers pour résoudre le problème du mal !

Si ces lignes tombent sous les yeux d'un infaillibiliste passivement soumis à l'Église, avec quelle commisération ne dira-t-il pas : « Qu'il est à plaindre ! » Ce bienheureux lecteur possède la certitude absolue qu'il puise à la source de la révélation surnaturelle, et je ne suis qu'un pauvre rationaliste réduit à la croyance personnelle, à mes risques et périls. C'est assurément une condition inférieure ; mais, monsieur le dogmatiseur, ne seriez-vous pas la dupe d'une illusion? Le prêtre, en qui vous avez mis votre confiance, n'exprime-t-il que des vérités évidentes? Quand vous rencontrez, en discourant avec lui, des miracles et des conceptions contraires aux lois de la nature ou aux exigences de la raison, et que vous en faites discrètement la remarque, il répond sans sourciller : « C'est un mystère ! » En fidèle respectueux, vous vous montrez satisfait ; on dirait même que, moins vous comprenez, plus vous êtes favorablement impressionné, comme si, dans ces profondeurs obscures, se trouvait un trésor d'une richesse incomparable. Consentez néanmoins que nous donnions la parole à un honnête mécréant ; il y en a beaucoup de cette espèce. « Vous vous retranchez, objectera-t-il, derrière le mystère, moyen commode de se tirer d'embarras ; la question est de savoir si votre mystère possède la vertu probante que vous lui attribuez. Sans y aller par quatre chemins, prenons le dogme de la Trinité, trois personnes distinctes n'en faisant qu'une. Où est-il né, ce mystère insondable? Ne serait-ce pas dans l'imagination réputée fertile des théologiens? — Pardon, répliquerez-vous, il a ses racines dans la Révélation surnaturelle. — Mais cette Révélation, qui en garantit l'authenticité? — L'Église infaillible. — Et cette Église, comment saurai-je qu'elle ne s'arroge pas une autorité usurpée? Elle la pose comme incontestable : cela suffit-il? — Votre devoir est de croire. — Et mon droit est de discuter avec vous, comme j'aurais celui de discuter avec le Grand Lama qui se prétend, lui aussi, miraculeusement inspiré. Vous allez du mystère de la Trinité à celui de l'infaillibilité de votre Église, et, en

fin de compte, vous affirmez, vous ne prouvez pas, car, dès l'instant que je me montre rebelle à votre argumentation, vous me prenez en pitié, ne pouvant pas me punir. Songez à la genèse de votre croyance transformée en certitude. Vous avez été élevé dans un milieu infaillibiliste ; votre esprit, coulé dans ce moule, y a pris une forme rigide ; vous trouvez très naturelles des idées qui semblent fort étranges à d'autres ; vous êtes ébloui par la majesté d'une tradition plusieurs fois séculaire et représentée par une institution grandiose ; de toutes ces circonstances réunies est sortie une conviction irrésistible et selon vous irréfutable. Je connais cependant des prêtres qui, après avoir dit la messe pendant bien des années, en sont venus à rejeter le mystère de la transubstantiation, aussi résolus maintenant qu'ils le furent jadis, sans être d'une moralité suspecte. C'est qu'il y a une différence radicale entre les mystères de votre dogme et ceux de la nature ; les uns sont artificiels, les autres ne le sont pas ; ceux-ci s'imposent d'eux-mêmes, ceux-là sont imposés. Voilà pourquoi on peut, par une évolution de la pensée, abandonner le mystère de la Trinité, tandis que, par exemple, vous restez fidèle à celui de la germination d'un grain de blé ».

Je reviens, par cette voie détournée, au problème du mal. Voilà un mystère qui n'est pas né de l'argumentation des philosophes ; il surgit de tous les côtés, immense, sinistre, troublant. J'aurais besoin, pour le résoudre, de posséder une connaissance du monde interdite à mon esprit lamentablement borné. Je me vois donc forcé de confesser mon ignorance, au risque de scandaliser mon dogmatiseur passionné pour les solutions définitives et traitant volontiers d'impies les modestes que le sentiment de leur faiblesse retient sur la pente des spéculations trop hasardeuses. Comment pourrais-je, dans la misère de ma condition présente, sonder l'infini où je suis abîmé? J'aurais, j'en conviens, une tendance à considérer les partisans d'une chute primitive comme les plus proches de la vérité ; mais il me manque, pour leur donner pleinement raison, des clartés sur les origines, qui me permettraient de saisir le lien par lequel nos tourments d'ici-bas se rattachent à des fautes commises ailleurs. C'est une chaîne continue dont les anneaux principaux n'entrent pas dans le champ de ma lunette. Suis-je condamné à me débattre désespérément dans le scepticisme? J'ignore d'où je viens ; si je savais un peu où je vais, j'espérerais posséder plus tard, en évoluant, des renseignements maintenant refusés à ma nature imbécile. La perspective de l'au-delà s'offre à mon esprit, encourageante comme une aurore, et, sans méconnaître, Dieu m'en préserve ! les instructions si précieuses de la religion et de la philosophie, je suis reconnaissant à la Science psychique de les compléter par la constatation de faits qui en

augmentent la valeur. Quelle source de grandeur dans ma petitesse ! Je suis actuellement un indigent à qui la possibilité de s'enrichir un jour donne la force de supporter les privations. N'être plus asservi à la chair, retrouver les disparus, assister au triomphe de la justice, aller de vérité en vérité dans l'émerveillement de la découverte, avoir l'impression d'un ensemble harmonieux où les notes discordantes de la terre ne paraîtront plus que des incidents de médiocre importance, le problème du mal, quand on l'envisage de ce point de vue, n'a pas, quoique toujours tragique, son caractère désespérant. Il me serait sans doute avantageux de savoir exactement pourquoi je souffre, de me persuader, par des preuves péremptoires, que tous les maux dérivent de manquements à la loi morale ; mais, puisque j'ai devant moi un avenir indéfini de progrès, je puis bien, dans l'attente de temps meilleurs, prendre patience.

Comment ne ferais-je pas crédit de ma confiance au grand Ordonnateur? Notre monde, pour employer l'expression d'un illustre physiologiste, porte la marque d'une idée directrice. Soit que je regarde le ciel étoilé, soit que j'observe le moindre des insectes, partout je constate l'existence d'un ordre qui me fait penser à un ordonnateur. Je n'ai, d'ailleurs, pour me confirmer dans cette opinion, qu'à me replier sur moi-même. Que suis-je? Un être dont l'intelligence est sans cesse appliquée à la poursuite de buts qu'il juge conformes à sa destination. En ce moment, j'essaie de construire un raisonnement qui peut-être ne vous convaincra pas ; cependant, si fragile qu'il vous paraisse, vous ne sauriez nier qu'il est l'œuvre d'un esprit dont je ne suis pas l'auteur, puisque je l'ai reçu de la Nature, comme mes ascendants du reste, aussi loin qu'on remonte dans les origines de l'humanité. Or, cette Nature, par mon organe, tend vers une fin, et comment produirait-elle de l'intelligence, si elle en était dépourvue? D'où il résulte que, dans ma condition infime, je suis la preuve vivante de l'action d'un Être suprême dont la pensée anime l'Univers. Je ne puis pas le nier, sans prouver à mon insu qu'il existe, et, plus mes raisons de ne pas croire en lui sont ingénieuses, plus la démonstration de son existence devient frappante. L'athée fait songer à un aveugle qui douterait de la présence d'un chef d'orchestre dans un concert où il tiendrait sa partie. Il y a du désordre dans la nature, puisque l'arrangement des choses ne s'accorde pas invariablement avec les besoins des êtres sensibles ; l'ordre admirable qui s'y manifeste n'est-il pas, lui aussi, une réalité? Parce que je ne vois pas dans son ensemble le jeu du mécanisme universel dont certains rouages grincent, faudra-t-il conclure que l'Être suprême, assez puissant pour organiser les mondes semés à profusion dans l'immensité, a laissé, par incurie ou par incapacité, subsister dans son œuvre des lacunes qui la

déparent? Ne serait-il pas plus sage de supposer que ces irrégularités dérivent de causes dont le mystère s'ajoute à tant d'autres mystères? Quelle manie de prétendre juger le procès de la Divinité, alors que, pour l'instruire, nous ne disposons pas des pièces les plus indispensables ! Il me suffit, pour le moment, de savoir que, dans l'ordre général, figurent des tendances de l'âme, qui doivent logiquement aboutir, car, si elles n'aboutissaient pas, notre monde serait absurde ; or, l'aboutissement de ces tendances a pour conséquence la réalisation du bonheur qui est une des manifestations de l'ordre. Envisagé dans le rayonnement de cette espérance, le problème du mal, quoique toujours embarrassant, n'a plus la même acuité.

Le spiritisme nous confirme dans cette opinion par les messages des invisibles. Il résulte de nombreuses communications que nos œuvres nous suivent dans l'au-delà et que, si les âmes inférieures sont tourmentées par des regrets, jusqu'à ce qu'elles aient assez progressé pour être tranquilles, d'une manière générale, la condition des désincarnés est, en attendant mieux, plus heureuse qu'ici-bas. Débarrassés des misères inhérentes au corps, ils souffrent plus ou moins des difficultés de l'ascension, mais avec un mélange de joies qui adoucissent leur labeur. Nous reléguons loin de nous, parmi les préjugés démodés, la doctrine des peines éternelles plus propre à éloigner de Dieu par une révolte de la conscience, qu'à nous en rapprocher par la crainte d'un châtiment. L'enfer, tel que nous le représente le catéchisme, aggrave outrageusement le problème du mal, puisqu'il attribue au Père céleste les sentiments d'un tortionnaire.

On peut donc parler de Dieu à des personnes cruellement éprouvées, pourvu qu'on fasse intervenir sans cesse la notion de l'au-delà. Ce raisonnement, objecterez-vous, comment le mettre à la portée de la pauvre femme dont le propos (voir le numéro du mois de mai) a servi de texte, ou plutôt de prétexte, à notre méditation. Le curé, vous répondra-t-on, est-il toujours bien clair avec son dogme révélé? L'impression que la plupart des fidèles reçoivent surtout de son enseignement, est celle d'une autorité prétendue infaillible, s'exprimant par la bouche d'un personnage sacré. Certains d'entre eux restent dans les cadres de l'Église, décidés à y mourir uniquement parce qu'ils y sont nés, pratiquant par habitude les sacrements sans être convaincus de leur vertu magique et assemblant dans leur esprit des opinions contradictoires. Vous chercheriez en vain à leur démontrer qu'ils se trompent, de même que leurs arguments vous laissent absolument insensible. Il serait presque ridicule de prolonger une discussion avec des gens sur qui votre raisonnement ne prend pas ; quand vous les quitteriez, triste de votre impuissance, ils se vanteraient de vous avoir confondu. Il y a des cas où

nous sommes tous, orthodoxes et rationalistes, incapables de convaincre ; les infaillibilistes n'ont pas plus que leurs adversaires le monopole de la persuasion. Vous rencontrerez néanmoins des ignorants qui, sans avoir la moindre idée d'une dogmatique savamment construite, professent la croyance en Dieu et à l'au-delà, parce qu'elle répond à un besoin de leur âme ; ils sentent que par elle l'ordre se rétablit dans le monde et dans la destinée, et l'harmonie qui en résulte leur est une preuve suffisante de sa légitimité. Tant qu'il y aura sur la terre des cœurs meurtris, des consciences indignées, on proclamera sous des formes différentes les deux grandes idées qui servent de fondement à la religion. Les dogmes passent, car les fils ont une tournure d'esprit que n'eurent pas les pères et des arguments réputés jadis excellents sont désormais discrédités ; mais l'observateur attentif y découvre un fonds permanent de vérité, cher à des individus situés sur tous les degrés de l'échelle intellectuelle, et le nouveau spiritualisme, scientifique et positif, n'aura pas à redouter la concurrence avec l'ancien, dans son activité missionnaire, quand certaines préventions se seront évanouies.

(A suivre.)

Alfred Bénezech.

Des suggestions héréditaires et idées fixes dans la psychose des Allemands

On ne peut pas demander aux collectivités de n'admettre que des idées et des convictions fondées sur la raison pure et intégrale. Chaque peuple n'accepte uniformément qu'une certaine somme de principes, avec lesquels il entend résoudre toutes les questions politiques, économiques, religieuses, etc., de son pays. Cet état d'esprit repose toujours sur la fidélité à tenir la foi jurée entre eux et les États étrangers.

Cette maxime de chaque nationalité est faite d'un ensemble de croyances formant un lien puissant, qui unit tous les membres de la même patrie, dans le but de contribuer à sa prospérité, aux progrès de la civilisation et de l'humanité.

Mais on ne saurait faire une application de cette loi, dans l'étude de la mentalité allemande. Celle-ci repose sur des suggestions transmises par

l'hérédité et les traditions aussi fausses et aussi absurdes qu'elles fussent. Elles représentent la synthèse de ces idées fixes des foules, comme l'a dit le Dr Le Bon, ayant une durée séculaire, aussi irréductibles, aussi invariables que les caractères anatomiques des êtres et leurs caractères physiologiques.

Quand on lit l'histoire nationale de la Prusse, l'on constate que le grand moteur du peuple borussien, toujours brûlé d'ambitions et de convoitises, a consisté en des idées de mégalomanie constituant un délire partiel systématisé, classé par les aliénistes, pouvant se compliquer du délire des persécutions ou autres vésanies. Et parmi celles-ci une réminiscence des mœurs sanguinaires de leurs ancêtres.

C'est donc avec raison qu'on a dit que les qualités bonnes ou mauvaises d'un peuple sont fonctions de la race ; l'éducation ne modifiant que très superficiellement les individus et les peuples. A l'appui de cette loi, on peut citer ces lignes de Lamartine :

« L'homme n'est pas si éducable que le disent les philosophes. L'influence des gouvernements et des lois est bien loin d'agir aussi radicalement qu'on le pense sur les mœurs et les instincts du peuple, tandis que la constitution primitive, le sang de la race agit toujours et se manifeste après des milliers d'années dans les formes physiques et dans les habitudes morales de la famille ou de la tribu. Tout ce que les législateurs font dans le sens de l'esprit des races réussit ; tout ce qu'ils tentent contre cette prédisposition naturelle échoue. La nature est plus forte qu'eux. »

Cette opinion de notre grand poète avait été émise depuis l'antiquité par divers écrivains et particulièrement par Pomponius Mela, de la famille de Sénèque. Dans son livre *De Situ in orbis*, il disait : « La Germanie est habitée par des peuples qui, joignant à un caractère féroce une corpulence extraordinairement robuste, alimentent l'un par des guerres continuelles et entretiennent l'autre par tous les genres de travaux et de fatigues. Ils font la guerre à leurs voisins, suivant tous les prétextes. Ils ne connaissent d'autre loi que la force et ne se font aucun scrupule du vol et du brigandage. »

Les Allemands d'aujourd'hui sont les dignes fils de ceux que César combattait, il y a dix-neuf siècles. Tous *sentent le terroir*, ayant toujours la même mentalité et les mêmes tares morales et physiques, transmises par des suggestions héréditaires et par celles reçues dès l'enfance par la parole, l'exemple, la lecture. C'est ainsi que la psychologie explique l'action de faire pénétrer dans la pensée d'un sujet des idées s'imposant à son cerveau.

Ces suggestions déterminent une activité cérébro-spinale automatique

dominant l'organisme, persistant toujours et se retrouvant dans tous les actes de la vie. Cet automatisme, qui existe dans nos centres nerveux, par lequel s'accomplissent les actes les plus complexes, exécutant les ordres qui nous sont formulés peut quelquefois être annulé, quand l'état de conscience intervient pour détruire les impressions fausses insinuées.

Or, étant donné qu'il existe chez des sujets accessibles à la suggestion une aptitude particulière à transformer l'idée reçue en acte, on peut conclure que le mécanisme de la suggestion n'est pas autre chose que l'accroissement de l'excitabilité idéo-motrice. Ces sujets se rencontrent aussi bien dans les classes intelligentes, raffinées par l'éducation, que dans les plus modestes, offrant moins de résistance cérébrale.

Chez ces sujets, les passions, les instincts, les facultés psychiques ne peuvent être facilement modifiées, et elles s'imposent avec une force irrésistible, s'ils ne sont pas combattus et contrecarrés par des idées ou des exemples contradictoires, méthodiquement pratiqués et dirigés dans un sens uniforme.

Cette question de suggestions héréditaires, admise par tous les psychologues, a été formulée par Bernheim, professeur à la Faculté de Nancy, en ces termes :

« L'enfant naît avec un certain fonds psychique. On dirait volontiers avec un certain fonds de suggestions héréditaires. Il reproduit certains caractères physiques et même certaines difformités de ses parents ou de ses ancêtres plus ou moins éloignés. Mais il reproduit également certains caractères intellectuels qui peuvent constituer des types psychiques héréditaires... L'enfant naît ce qu'il est, son avenir organique et psychique étant dans l'œuf, il a des instincts et des aptitudes, des modalités nerveuses et intellectuelles qu'il apporte au monde, et qui subiront une évolution, jusqu'à un certain point fatale. »

L'atavisme avait admis d'ailleurs, depuis très longtemps, la transmission médiate des névroses et des psychoses.

En dehors des suggestions ancestrales, il faut donc admettre, comme je l'ai dit, qu'il existe des suggestions récentes dont l'étiologie réside dans les fictions exagérées de l'imagination, et par l'action de cette force prodigieuse que possède l'homme sur l'homme, l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, le suggestionneur sur le suggestionné.

On est arrivé ainsi à comprendre que c'est dans l'art de suggestionner les collectivités qu'a toujours résidé le prestige des chefs politiques ou religieux auxquels elles obéissent.

« Pour agir sur les masses, a dit notre savant confrère Lélut, pour faire s'entrechoquer les peuples, pour ébranler, changer les croyances, pour creuser, sur la face de la terre, un sillon dont les siècles n'effacent pas

l'empreinte, il faut penser, croire comme elles, et plus qu'elles, être l'envoyé, le prophète, pour qu'elles vous croient celui de Dieu et qu'elles vous en donnent la puissance. »

Celà revient à dire qu'il faut suggestionner ces masses par la parole, par le geste, par la mise en scène, par les radiations mentales.

L'histoire nous a appris qu'à toutes les époques on a pu observer cette puissance formidable de l'homme pourvu d'une volonté puissante sur des peuples entiers. Ceux-ci abdiquaient leur libre arbitre et subissaient des psychoses collectives de différente nature. Une sorte de mimétisme social les entraînait et faisait d'eux le jouet de suggestions, sous l'influence desquelles ils se refusaient à tout contrôle de la raison. De plus, ces suggestions constituaient, dans leur ambiance, une atmosphère psychique morbide à l'action de laquelle les esprits supérieurs comme les faibles ne pouvaient se soustraire, devenant ainsi accessibles aux entraînements, aux passions et aux erreurs morales. Et c'est dans ces conditions, je ne saurais trop le répéter, que se produisent fatalement les actes impulsifs par le passage immédiat des idées aux actes, en raison de l'activité morbide de leurs centres nerveux et dans les conditions d'excitabilité où ils se trouvent.

Voilà l'explication rationnelle des actes de barbarie que les nations civilisées reprocheront toujours aux armées allemandes. En raison de leur automatisme cérébral inconciliable avec la conscience, les actes de ces reitres teutons correspondent aussitôt à leurs idées de férocité native.

A l'Académie de médecine, le Professeur Debove, en parlant de Magnan, a fait allusion au délire collectif du peuple allemand, lequel, dans son énivrement morbide, prétendait à l'hégémonie mondiale.

« La psychologie des individus, dit Debove, permit à Magnan d'apprécier celle des peuples... La prospérité des Allemands les mettait au premier rang. Pourquoi ce peuple est-il tombé de si haut? Parce qu'il fut pris d'une véritable folie... Ce trouble mental fut d'abord limité à un groupe de citoyens surnommés pangermanistes. Ils entretenaient l'excitation populaire par des réunions publiques, des publications diverses... Le mal s'étendit progressivement à la nation entière. Son chef, d'une intelligence limitée, d'une ambition qui ne l'était pas, père d'un fils, héritier de son état mental, voulut conquérir le monde ; il n'hésita devant aucun mensonge, aucun crime, et affirma constamment que Dieu était son complice. Son armée se crut invincible, ses officiers furent d'une arrogance intolérable. Les armateurs, les commerçants, les industriels voulurent envahir par la force les marchés du monde entier. Les Universités prirent part au trouble général, comme le montre le manifeste des intellectuels ; elles enseignèrent que le progrès de l'huma-

nité nécessitait qu'on lui imposât la culture allemande. Nous savons qu'elle représente une forme de barbarie.

« Le délire prit une forme chronique. Après une longue période d'incubation, pendant laquelle on espionna tout ce qui se faisait à l'étranger, on encouragea le socialisme pacifique destiné à l'exportation. Puis, le peuple allemand se crut menacé par ses voisins, car le délire des grandeurs est secondairement associé à celui des persécutions. Le mégalomane se croit menacé par ceux qui ne partagent pas ses idées délirantes. Obsédés de leur folie, les descendants des Huns n'hésitèrent devant aucun crime, aucune cruauté. Au jour de la justice, il faut espérer que les aliénistes ne déclareront pas que leur responsabilité est atténuée et ne leur appliqueront pas le *no restraint*, car leur race féroce sera pendant longtemps réfractaire à tout apprivoisement. »

Nous allons retrouver la même pensée et les mêmes arguments exprimés par le Professeur Landouzy, à l'Académie de Médecine, dans les termes suivants :

« Il est hors de doute que nous nous trouvons en présence d'une crise de délire en masse et conséquemment dangereuse. Guillaume, qui croyait sa condition supérieure à celle de l'humanité, pouvait de son jugement faussé, rendre responsables, pour une part, les philosophes de la science allemande. Par leur enseignement perverti et délétère, n'ont-ils pas créé le milieu le plus favorable à développer la folie des grandeurs chez tout un peuple dont l'ambition devint sans bornes, activée qu'elle était par sa prospérité matérielle et la perfection de sa machinerie militaire? »

Cette question de psychologie morbide collective, de psychose mégalomaniaque, avait un caractère essentiellement contagieux, comme les épidémies de démonomanie du moyen-âge. M. Paul Bourget, de l'Académie française, en a donné les causes, en 1914. Il disait, avec la haute autorité reconnue dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, dénotant une supérieure sagacité d'analyse, au mois d'août 1914 :

« Les succès extraordinaires de 1866 et de 1870, l'hégémonie exercée pendant 44 ans et le prodigieux développement industriel et économique qui a suivi, telles sont les causes les plus probables de cet accès de mégalomanie dont nous les voyons atteints. Ce n'est pas la folie des grandeurs des paralytiques généraux, qui implique une dégénérescence cellulaire ; c'est plutôt celle des hypomaniaques dont l'activité, l'abondance d'idées, la généralité, sont quelquefois déconcertantes. Ils semblent ne plus connaître la fatigue. A peine s'ils dorment. Vous les prendriez pour des surhommes et ce sont des anormaux, le plus souvent à la veille d'effroyables catastrophes. Dans la mesure où les comparaisons sont permises entre les organismes individuels et ces autres organismes d'une

complexité toute spéciale que sont les nations, cet état de désordre mental semble celui de l'Allemagne actuelle. Le travail accompli sur elle par les doctrines de ses philosophes du siècle dernier, l'a laissée moins capable de résister au vertige.... »

Aux causes de la pathologie mentale des Allemands reconnues par Paul Bourget, il ne faut pas oublier les multiples suggestions auxquelles sont sujets particulièrement les Prussiens. Leur mentalité se manifeste de toutes les manières, dans tout ce qui frappe les regards, quand on traverse leur pays. On n'y voit que des usines, des casernes, des constructions kolossales du plus mauvais goût, une débauche de statues, un amas de porphyre et de bronze, d'énormes aigles prêts à déchirer du bec et de la serre, d'énormes lions, les griffes ouvertes. Toujours l'oiseau de proie en des attitudes de provocation, de rapt et de conquête, comme l'a constaté Pierre Loti, lors de son excursion à Berlin. Tous ces monuments ne sont-ils pas l'emblême des idées fixes de domination de la race teutone?

M. L. Hamilton, en 1915, a publié dans la *North american Review*, une appréciation très juste sur la psychologie morbide de l'ex-empereur et de son peuple, qui viennent corroborer les observations que nous venons de présenter, à l'appui de notre thèse. En voici quelques extraits :

« Les actes et les gestes du kaiser sont ceux d'une personne atteinte d'hypomanie. Ceux qui l'ont beaucoup vu le décrivent comme recherchant des attitudes dramatiques. Des tics nerveux font sans cesse changer l'expression de sa physionomie. Ses aïeux, les traditions de sa famille avec ses imperfections mentales agissent sur lui, comme lui agit sur ses descendants et son milieu. Doit-on s'étonner alors que toute l'Allemagne officielle soit militariste et qu'elle ne vive que pour la bataille et la conquête?

Ces idées de grandeur et de domination, faisant hausser les épaules aux gens sensés, se rencontrent chez les individus de même espèce que le kaiser. On les retrouve dans ses actes et ses discours. Ses invocations au vieux Dieu allemand ne sont autre chose que des paroles d'un déséquilibré (1).

Non seulement tout le peuple allemand, à quelques exceptions près, a adopté comme siennes les suggestions de son empereur, mais il a été pris d'enthousiasme et accepté les méthodes de la guerre que lui recommandait ce nouvel envoyé de Dieu.

La persuasion de la haine par les chansons et les poèmes, les cruautés à peine dignes des barbares montrent que le peuple allemand souffre d'une maladie épidémique et inséparable d'une révolution ! »

(1) On observe souvent des phénomènes congestifs et des accès épileptiformes chez les mégalomanes. Malgré tous les traitements, ces malades ne guérissent presque jamais.

Que résultera-t-il de cette vésanie dont sont atteints le kaiser et ses sujets? M. Hamilton répond : « Dans ce temps de civilisation, le kolossal et les méthodes d'Attila, le fléau de Dieu, peuvent momentanément dominer, mais lorsqu'un fou dirige une guerre, elle ne peut aboutir qu'à la défaite. »

Les prédictions de notre allié se sont accomplies.

D'après les faits et gestes, aujourd'hui positivement constatés, l'auteur responsable de la grande guerre du vingtième siècle, est le peuple allemand, agissant sous les suggestions impératives de Guillaume, *imperator et rex*, conservateur des traditions spoliatrices des rois de Prusse, ses prédécesseurs.

Pour établir la part de culpabilité qui incombe à cet homme, il est nécessaire de relever les faits biographiques qui le concernent, au moral et au physique.

Fritz, son père, atteint, dit-on, dans sa jeunesse de syphilis constitutionnelle, mourut d'un néoplasme du larynx, dans un état complet de cachexie. Guillaume est donc ce qu'on appelle en pathologie un héréditaire. Il vint au monde avec une atrophie du bras et de la jambe gauches. A des périodes plus ou moins fréquentes, il est pris d'un écoulement purulent de l'oreille du même côté. Il est atteint enfin d'une forme de dégénérescence physique connue sous le nom de brômidrôse, dont sont atteintes d'ailleurs, la population prussienne et une partie de la populationallemande. Ses tares, dont il a rendu sa mère responsable, ont eu un retentissement considérable sur sa mentalité. Mauvais fils, il exigea de son père presque mourant son abdication immédiate, pour jouir du pouvoir quelques mois plus tôt.

Au point de vue moral, c'est un faux mystique, bouffi d'orgueil et de vanité. Infatué de sa noblesse de race, il est accessible aux adulations de sa camarilla militariste. Il aimait à parader dans les rues de Berlin, à la tête d'un régiment avec tambours et musique. Il croyait à son génie militaire, quand il commandait aux grandes manœuvres de son armée.

Son idéal était d'immortaliser son nom, d'avoir une place dans l'histoire. Il l'aura certainement, comme Néron a eu la sienne. On sait ce que Suétone a dit de celui-ci : « L'envie chez lui de s'immortaliser était une aveugle manie. *Erat illi æternitatis perpetuaeque famae cupido sed inconsulta* ». Pour Guillaume, les historiens seront plus sévères. Les générations futures pourront comparer la barbarie de ces êtres. Car il y a entre eux beaucoup de points de ressemblance, tous les deux aimaient l'ostentation, la magnificence, les flatteries. Tous les deux étaient cruels, et se prétendaient peintres, musiciens, artistes dans tous les genres. Et l'un et

l'autre s'enfuirent, quand ils apprirent que leurs armées les avaient abandonnés.

Suétone a écrit que le monde, après avoir supporté ce monstre pendant quatorze ans, en fit à la fin justice. Ce sera le cas de Guillaume. De lui, on dira un jour ce qu'on a dit du criminel empereur romain :

Et ton nom paraîtra dans la race future
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Dr Edm. DUPOUY.

Un Rêve

On peut trouver, dans ces manifestations psychiques si connues et qu'on appelle rêves, une preuve frappante de l'existence, en partie double, de l'être humain.

Lorsque le corps repose, l'Esprit, dégagé de la matière qui ne peut plus le retenir, peut s'évader dans l'Espace.

Libre, il voit dans le passé ; de là ces rêves nous laissant, au réveil, l'impression de quelque chose de déjà vu, de déjà vécu. Il peut aussi, dit Allan Kardec, si Dieu le permet, voir dans l'avenir, d'où les rêves de clairvoyance ou prémonitions.

Le songe que je vais relater semble pouvoir être rangé parmi ces derniers.

En 1911, je me trouvai, en rêve, dans un paysage nouveau, en pays que je sentais inconnu.

Sur une petite éminence, aux molles courbes couvertes de fraîches prairies, je voyais un grand bâtiment d'aspect médiéval, moitié gentilhommière, moitié ferme fortifiée.

De grands murs entouraient la construction de leur ceinture ininterrompue et patinée par les autans.

Quatre tours massives et peu élevées en flanquaient les angles. Devant la partie principale et dans la prairie, coulait un joli ruisseau aux eaux limpides et babillardes.

Des hommes, des soldats plutôt, y puisaient de l'eau. D'autres allumaient des feux non loin des faisceaux de fusils rangés le long des murs, à l'ombre desquels certains soldats dormaient.

Tous ces hommes étaient revêtus d'un bizarre uniforme bleu pâle,

que je ne connaissais pas, et portaient un casque qui me paraissait de forme étrange.

Je me voyais vêtu moi-même d'un uniforme d'officier et donnant des ordres pour le cantonnement et le repos.

Par un de ces phénomènes que beaucoup de personnes ont éprouvé, je pensais, tout en vaquant à ces occupations : Quelle drôle de situation ! Pourquoi suis-je ici et dans ce costume?

Pour rendre cet exposé plus saisissant, je dois ajouter que, jusques-là, n'ayant pas été soldat, il n'était guère possible que j'aie à ce moment revécu un souvenir du passé.

C'est pourquoi, ce rêve m'ayant laissé, au réveil, une impression nette et précise, je ne laissai pas d'être très intéressé par l'absence de ces détails incohérents ou ridicules qui souvent peuplent notre sommeil et par cette apparence d'harmonie et de logique dans l'absurde — car, absurde m'apparaissait cette situation d'officier dans cette armée inconnue.

Dans la journée, je parlai à mes proches de ce rêve et des soldats bleus qui l'animaient. Puis, je n'y pensai plus.

***

La guerre, qui bouleversa tant d'existences, avait fait de moi, après une série d'avatars, un lieutenant d'infanterie. Mon régiment se trouvait, en 1918, au repos à l'arrière-front, dans l'Aube. J'y conduisais des recrues de la classe 1919.

Depuis le petit jour, le bataillon marchait. La chaleur, qui pâlissait le vert tendre des grands seigles, se faisait durement sentir à mes pauvres « bleuets ».

Ayant porté le sac et le fusil de quelques défaillants, j'étais, moi aussi, accablé de fatigue lorsque retentit le signal de la grand-halte.

Le nuage de poussière soulevé, sur la route, par les milliers de pieds alourdis, ne me permettait pas de voir où nous étions. Je reçus l'ordre de faire la grand'halte sous les murs du château qui se trouvait, me dit le fourrier, à deux cents mètres sur la droite.

Je donnai des instructions aux chefs de section et j'allai rejoindre le chef de bataillon.

Quelques minutes après, je retrouvai ma compagnie au détour de l'allée de peupliers qui me masquait le château.

Le paysage apparu, après le dernier arbre interposé, me frappa immédiatement.

C'était la prairie en pente douce, toute parée des fleurs que Juin

répand partout ; les murs et les tours, tout était exactement semblable à ce que j'avais vu, sept ans auparavant, dans mon rêve.

Il manquait cependant le joli et bruyant ruisseau et la porte monumentale.

Je considérais le lieu ; et comme je constatais cette différence entre le rêve et la réalité, un adjudant vint me demander « où la corvée devait aller prendre l'eau ».

— Mais... au ruisseau, mon ami, répondis-je en riant. Le sous-officier me regardait, étonné. J'ajoutai: « Oui, s'il n'est pas ici, il est, pour sûr, de l'autre côté de la construction. Venez avec moi. »

Ayant doublé la tour de l'angle Nord, j'aperçus, sans étonnement, le gai ruisseau courant sur les pierres moussues et, vers le milieu du mur, la grande porte telle que je l'avais vue en rêve, avec ses piliers de vieilles briques.

Les deux sections de tête de ma compagnie avaient déjà résolu le problème de l'eau, les faisceaux étaient formés au pied des murs à l'ombre desquels beaucoup de mes hommes goûtaient le repos tant désiré.

Le tableau ainsi formé était celui du rêve de 1911.

Rien de sensationnel ne devait se passer en ces lieux ; ce rêve ne constituait donc qu'une vue saisissante dans l'avenir, me montrant ma future situation d'officier, impossible à conjecturer en 1911.

Comment expliquer ces faits autrement que par notre doctrine spiritualiste?

Les « esprits forts » haussent les épaules et laissent dédaigneusement tomber de leurs lèvres le mot : *coïncidence !* Nous savons, nous spirites, qu'il y a autre chose que cela.

Georges LAVAUR.

Souvenirs d'un vieux Spirite

LA PENTECOTE

Message obtenu un jour de Pentecôte
au Groupe Vauvenargues, de Rouen.

« La paix que Christ appelait pour ses disciples consistait dans la connaissance des vérités qu'il enseignait. Ces vérités ne leur étaient pas entièrement dévoilées, et cependant ils furent heureux en eux-mêmes,

parce qu'ils firent ce qui était en leur pouvoir pour plaire à Dieu et remplir fidèlement leur mission.

« Depuis, un grand nombre de dissensions se sont élevées parmi ceux-là qui auraient dû enseigner cette paix. Ils furent aveuglés par leurs intérêts ou leurs passions et jetèrent le trouble dans les âmes. Ils eurent des imitateurs dans tous les siècles, et le monde en est réduit à tâtonner dans d'épaisses ténèbres ; car, où est l'unité des croyances? où sont les vrais apôtres? O hommes ! où sont vos lumières? L'erreur se glisse même parmi les mieux intentionnés, et l'âme qui cherche la vérité entière doit se résoudre à se taire.

« Dieu, dans sa bonté, ne laissera pas longtemps l'humanité dans ce chaos. Déjà il permet à quelques-uns d'entre vous de communiquer avec des Esprits plus avancés dans les connaissances psychiques, et les temps sont proches où ces communications seront le partage d'un plus grand nombre. C'est alors que vous pourrez approfondir les questions qui vous troublent ou vous divisent, et vous serez heureux de connaître les mystères incompris jusque-là des mortels. En attendant, soyez en paix, c'est-à-dire mettez toute votre joie à l'accomplissement de vos devoirs envers Dieu et envers le prochain. C'est là le grand précepte qui doit triompher au second avènement de Christ, et qui fera le bonheur de l'humanité régénérée. »

L'Esprit enseignant. »

***

Les Évangiles et les Actes des Apôtres ont bien pu, dans le cours des siècles, être l'objet de traductions inexactes, d'altérations même, chaque culte essayant d'en tirer son profit particulier ; mais il n'en est pas moins vrai que l'œuvre des disciples du Christ, même avec ses fausses interprétations, a de nombreux contacts avec le spiritisme.

Nous qui n'avons pas d'intérêts de caste à défendre et dont l'unique but est la recherche et la propagation du vrai, nous envisageons ces écrits sans parti-pris : tels qu'ils sont présentés, ils peuvent nous fournir bien des sujets d'études, bien des enseignements salutaires. Et, chose étrange ! nuls textes peut-être ne sauraient nous donner autant d'arguments que les Actes des Apôtres pour répondre aux objections que nous opposent les religions qui les prennent pour base de leurs doctrines. Un simple examen du récit de la « descente du Saint-Esprit » sur les disciples contemporains de Jésus suffira à le démontrer.

On lit au chapitre II du livre des « Actes » :

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous assemblés dans un même lieu, on entendit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis.

En même temps, ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent, et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

Aussitôt, ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit leur donnait de les parler.

Voilà des faits de médiumnité très significatifs, dont tout spirite expérimenté admettra au moins la possibilité. — *On entendit tout à coup un grand bruit...* Le phénomène n'a rien de surprenant pour nous. Et quant au vent qui remplit toute la maison où les disciples étaient réunis, plusieurs lecteurs affirmeront sans doute, avec nous, avoir été témoins d'effets semblables dans des séances d'expérimentation.

Il est à peine besoin d'ajouter que les langues de feu, ces flammes légères qui voltigeaient au-dessus des apôtres réunis dans le Cénacle, étaient des formes que prenaient les Esprits pour témoigner de leur présence, comme nombre de médiums assurent en avoir vu se manifester.

Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues... Le fait, bien qu'extraordinaire, n'est pas unique non plus. Certaines personnes, douées d'une médiumnité spéciale, peuvent, sous l'influence magnétique provoquée humainement ou par l'action directe des Esprits, produire des phénomènes semblables à ceux qui furent attribués aux disciples de Jésus. Les ouvrages spéciaux citent nombre d'exemples de médiums à incorporation ayant parlé, dans la transe, un langage qui n'était pas d'eux.

Ainsi donc se trouve démontrée la possibilité du fait rapporté par saint Luc de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres le jour de la Pentecôte, et que l'ignorance a qualifié improprement de miracle.

Je continue les citations.

Dans le même chapitre, il est dit, toujours à propos des disciples du Christ qui avaient reçu le don des langues :

Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendions parler chacun en notre langue des merveilles de Dieu.

Etant donc tous étonnés, et ne pouvant comprendre ce qu'ils voyaient, ils s'entredisaient : Que veut dire ceci ?

Mais d'autres se moquaient, disant : C'est qu'ils sont ivres...

Alors l'apôtre Pierre se présentant avec les onze, éleva la voix et parla de la sorte :

— O Juifs ! et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et soyez attentifs à mes paroles :

Ces gens-ci ne sont point ivres, comme vous le pensez ; mais c'est ce qui avait été prédit par le prophète Joël :

« Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions et vos veillards auront des songes... »

D'après le prophète, ces choses devaient se passer *dans les derniers temps*. Or, ces derniers temps ne sont-ils pas ceux à l'aurore desquels nous assistons : commencement d'un monde nouveau depuis longtemps annoncé? Car enfin, cette Société que Jésus a commandé à ses disciples d'établir entre eux, selon les lois de l'amour fraternel, inséparable de l'amour de Dieu, est-ce là ce qui est? Sont-ce les maximes du Christ qui règnent sur la terre? Il y a dix-neuf siècles que sa bouche auguste les proclama, qu'il les scella de son sang ; depuis dix-neuf siècles les générations se les transmettent ; elles disent y croire, et cependant ce sont toujours les mêmes misères, les mêmes ténèbres ; c'est toujours le triomphe de l'erreur sur la vérité. Mais, patience ! un mouvement s'opère dans les esprits ; on a entendu, partie d'en haut, une voix mystérieuse qui disait : « Le salut est proche ! Espérons donc que les enseignements du Spiritisme prépareront les voies de ce salut auquel l'humanité est appelée ; que de grandes âmes ne tarderont pas à s'incarner sur la terre, et que parmi elles surgira un réformateur d'élite, comme a été le Christ en un siècle de décadence religieuse dont le nôtre est l'image.

A. Rossignon.

Le chant du mort

Nous lisons dans notre confrère *Lumen*, la vaillante revue d'études psychologiques :

« C'était dans une tranchée française, aux environs d'Arras. Là se trouvaient des *pépères* barbus et des *bleuets* imberbes, en âge d'être leurs fils. En face, à peu de distance les Allemands étaient retranchés et la journée se passait à attendre ou à préparer les attaques auxquelles les uns ou les autres devaient succomber. Mais, par les beaux soirs, au lever des étoiles, un jeune soldat français jouait du violon pour ses

compagnons de tranchée avec tant de charme que les Boches eux-mêmes faisaient trêve à leur haine féroce pour écouter cette délicieuse harmonie. Tantôt les airs étaient gais, avec la fougue des marches ou l'entraînement des danses ; tantôt ils apportaient parmi les soldats la grâce mélancolique des chansons populaires ou quelque musique plus haute, sinon plus poignante, empruntée aux plus belles œuvres de l'art.

Des deux côtés des lignes, parfois, un geste essuyait une larme et c'était le symbole parfait de l'esprit, de la bonté pacificatrice, de la beauté souveraine domptant la matière furieuse. Des applaudissements unanimes saluaient le jeune artiste, mais lui était heureux surtout de l'instant de repos et de poésie qu'il donnait à ses amis et de se sentir aimé par eux en échange de cette minute d'apaisement et de bonheur. C'était une âme charmante et un musicien d'avenir.

Au cours d'une attaque, le jeune homme chargea avec ses camarades et, comme bien d'autres, reçut une balle qui le coucha pour ne plus se relever dans la boue sanglante. Ce fut un deuil dans la tranchée ; les camarades, après avoir donné à l'enfant la sépulture la plus convenable dans les circonstances qu'ils traversaient, firent un paquet de ses hardes, de ce pauvre rien qui annonce aux familles qu'ils n'auront jamais plus de leurs aimés que des reliques insensibles et un souvenir toujours vivant. Parmi ces effets, le violon fut placé avec un soin extrême et on mit le tout en lieu sûr.

Or, comme le soir descendait, plusieurs dirent à demi-voix, que, cette nuit, ils n'auraient pas le plaisir d'entendre le violon et de s'élever grâce à lui au-dessus des préoccupations cruelles. Mais leur attente fut trompée. Très doux, plus doux que jamais, avec une acuité de sentiment dépassant tout ce qu'ils avaient entendu jusque là, les bons poilus entendirent le cher violon jouer ses airs préférés. Il y eut un moment de stupeur ; l'ami du mort, celui qui avait pris le soin de mettre ses effets en ordre, courut dans toute la tranchée, persuadé que l'un des camarades avait pris le violon et commis, de la sorte, un sacrilège incomparable ; mais nul ne jouait du violon, tous écoutaient les mélodies qui paraissaient venir du ciel. Il courut au paquetage prêt ; le violon s'y trouvait, enfermé dans sa boîte comme dans un cercueil. Il y avait de quoi devenir fou. Mais nos soldats en ont trop vu pour devenir fous de la sorte à la révélation de l'Invisible. Ils comprirent que le cher musicien ne les avait point abandonnés et, chaque nuit, à l'heure accoutumée, ils écoutèrent le violon invisible qui chantait sur leur misère héroïque la chanson de la gloire et de l'espoir.

A NOS ABONNÉS

Dans l'intérêt de la propagande de notre doctrine, nous n'avons pas voulu augmenter le prix de nos abonnements, et cela, malgré que le prix de revient de la *Revue* ait plus que doublé. C'est pour nous un grand sacrifice pécuniaire. Nous serons reconnaissants à nos chers lecteurs de nous aider en nous amenant de nouveaux abonnés parmi leurs amis ou connaissances ; notre perte ne peut être atténuée que par un tirage élevé, les frais d'impression étant les mêmes pour un petit ou un grand tirage.

En écoutant notre appel, ils feront en même temps œuvre utile pour la cause, la *Revue Spirite* étant l'organe le plus ancien du spiritisme.

D'avance nous les remercions de leur fraternel concours.

INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE

L'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL, 89, Avenue Niel, à Paris, fondation Jean MEYER, reconnu d'utilité publique, reçoit dès maintenant tous dons et legs que les personnes qui s'intéressent à cette belle œuvre voudront bien lui faire.

S'adresser pour tous renseignements au directeur de l'Institut.

UNION SPIRITE FRANÇAISE

VILLA MONTMORENCY

28, Avenue des Sycomores

Téléphone : Auteuil 25-11 PARIS-AUTEUIL

Prière d'envoyer les adhésions et la correspondance à cette adresse, siège de la Société et du Comité directeur du Spiritisme.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

62e ANNÉE AOUT 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les Conférences

Au moment où un grand mouvement se produit en faveur du spiritisme, il est bon que partout des conférences soient organisées, pour faire connaître notre doctrine. Pour faciliter les hommes de bonne volonté qui, dans leur rayon d'action, voudraient faire une propagande méritoire, le Maître Léon Denis a bien voulu nous donner quelques canevas de conférences populaires, que nous sommes heureux de publier ci-après. Les propagandistes pourront s'en inspirer et traiter, développer les sujets indiqués pour le plus grand bien de la Cause.

Les canevas sont suivis de quelques pages, qui seront aussi d'un puissant secours pour les nouveaux conférenciers. Que partout donc l'on se mette à l'œuvre. Dans toute ville où existe une société spirite, il devrait se trouver quelqu'un de nos frères assez dévoué pour faire entendre la bonne parole qui doit régénérer l'humanité.

Conférences - Causeries

I

Le spiritisme. Science ; Philosophie ; Morale.

SCIENCE

Premières manifestations. — Premier accueil. — Développements successifs.

Situation actuelle. — Témoignages scientifiques.

PHILOSOPHIE

Enseignements des Esprits. — Allan Kardec. — Pluralité des Existences et des Mondes. — Explication des anomalies, des caractères et conditions.

L'âme crée elle-même son avenir.

Loi d'attraction morale.

Lois universelles de Justice, Progrès, Solidarité.

CONSOLATIONS

Assistance des Invisibles. — Possibilité de communiquer avec les parents morts. — Certitude de s'élever par la pratique du bien, le travail et la vertu. — Explication des épreuves. — Perceptions nouvelles. — Vie spirite. — Influence sociale. — Fin des dogmes.

II

a) *L'immortalité, jusqu'ici vague espérance, désormais prouvée. Le spiritisme lui procure une base solide, un caractère de certitude, résout le problème des existences, etc.*

De là, nécessité de l'étudier et propager. — Mener de front expériences et étude morale. — Il serait puéril de ne s'occuper que des tables. — Lire les ouvrages où sont relatés les résultats et les communications.

Phase des manifestations bruyantes. — Objections préjudicielles. — Perfectionnement des médiumnités. — Plan voulu.

b) *Importance morale du spiritisme. — Il arrive à l'heure où les vieilles croyances s'éteignent, où le matérialisme et le scepticisme se répandent sur le monde. — Contraste des deux systèmes. — Conséquences sociales* — 89 ! *Hommes de foi rationnelle.*

Remède offert par le spiritisme aux maux du siècle, à la corruption. — Connaissance de l'avenir. — Savoir où l'on va, ce qu'on doit faire pour atteindre le bonheur. — Mépris de la mort ; souvenez-vous que vous êtes

fils de ces vaillants Gaulois *!... Les biens, les qualités intellectuelles et morales plus précieuses que les biens matériels, les uns passagers, les autres impérissables. — Regrets superflus après la mort. (Voir* Ciel et Enfer *d'Allan Kardec.)*

Il faut créer l'homme spirituel, l'homme de l'avenir, qui peut aspirer aux plus grandes choses.

III

Conseils pratiques pour fonder une Société.— Choix d'un bon président. — Formation de médiums. — Lectures. — Conférences. — S'exercer à la parole, non pour briller, mais parce que la parole est une force.

Et surtout prêcher d'exemple !

Railleries, sarcasmes ! — Se souvenir de ceux qui, avant nous, ont souffert pour la vérité. — Nous portons en nous un monde nouveau ! La vérité, il n'y a rien de plus grand, et notre rôle, méprisé des ignorants, est le plus beau qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

Provoquer des questions.

Notes Complémentaires

MM.

Vous le savez, comme moi, il y a près de vingt siècles qu'un homme, un esprit supérieur, est venu en ce monde ; un homme qu'on a torturé, cloué sur une croix, au sommet d'une montagne, et dont le sang généreux, tombé sur l'humanité, a fait germer en elle l'idée de fraternité et d'amour.

Malheureusement, les paroles, la doctrine de Jésus sont trop souvent restées incomprises. Elles ont été altérées au cours des âges par ceux-là même qui s'en disaient les dépositaires. Des abus sans nombre se sont glissés sous le manteau du christianisme; l'austérité, la simplicité des premiers chrétiens, ont fait place au faste, au culte somptueux. Cet évangile de paix et d'amour qui devait couler comme un baume sur les plaies saignantes de l'humanité, calmer ses douleurs, apporter à tous espérance et consolation, cet évangile s'est transformé en un instrument de domination et de terreur.

Pendant tout le moyen-âge, l'homme a été bercé au murmure des légendes chrétiennes, imprégné des idées d'Enfer, de Dieu vengeur, des supplices éternels. Peut-être cela était-il nécessaire ! L'homme de ce

temps, à demi barbare, animé de passions farouches, ne pouvait être dompté que par une sombre et terrifiante doctrine.

Mais un jour est venu où l'homme, plus éclairé, a voulu passer ces enseignements au crible de sa raison, de son jugement. Et qu'en est-il résulté? Aux croyances aveugles ont succédé le doute, la négation. Sans faire la part du vrai et du faux, beaucoup ont rejeté les enseignements religieux, et le matérialisme s'est répandu de plus en plus dans notre pays.

Conséquence du matérialisme : *Consécration de la force ; justification des appétits ; corruption des mœurs. Egoïsme chez les heureux ; haine, désespoir, revendications farouches chez les petits ; suicides.*

Au milieu de cet état de choses, situation des faibles, des misérables ; souffrances publiques. L'hiver ! les foyers sans feu, les tables sans aliments, les lits glacés où les haillons remplacent les couvertures vendues, engagées pour avoir du pain. Souffrances morales de la femme, du père de famille sans travail...

Qui soutiendra ces malheureux? Quel sentiment portera celui qui possède à songer à ceux qui souffrent et qui désespèrent? Qui rapprochera les hommes en dépit des rivalités, des passions qui les divisent?

Nécessité d'une foi nouvelle, d'une foi élevée, basée sur l'expérience et la raison, qui enseigne aux hommes à s'entr'aider, qui apprenne l'abnégation et le devoir aux heureux, qui offre consolation, soutien moral aux faibles, aux deshérités.

RÉVÉLATION

Et voilà que précisément à l'heure où le matérialisme s'étend sur le monde, où les croyances, les doctrines s'affaiblissent, où l'amour de l'or et les jouissances matérielles sont à l'ordre du jour, voilà qu'une révélation nouvelle se produit et qu'une grande vérité apparaît, comme si la puissance éternelle ne voulait pas laisser plus longtemps l'humanité errer et se débattre dans les ténèbres et jugeait le moment venu de faire sortir de la décomposition morale, le renouvellement, la régénération.

Mais il n'y a pas de vérité nouvelle. La vérité est éternelle. C'est la découverte que l'homme en fait qui est nouvelle. A mesure que l'humanité s'éclaire et avance dans sa marche, à mesure que la science se développe, cette vérité se manifeste d'une manière plus puissante, sous des formes appropriées au temps et à l'état des intelligences.

Le christianisme s'est appuyé sur le miracle, qui est le renversement, la négation de la loi naturelle. Le spiritisme s'appuie sur le phénomène qui est la confirmation de la loi naturelle, mais d'une loi encore peu

connue, que la science humaine a le devoir d'étudier. La révélation spirite se fait par l'expérience directe, par la preuve matérielle.

MANIFESTATIONS

Au début, des faits bruyants sont venus arracher l'homme à son indifférence, solliciter son attention absorbée par les mille soucis de la vie matérielle.

Meubles, tables, guéridons, s'agitaient ; coups dans les murs. Puis, après cette première phase grossière, les faits prirent un caractère intelligent, des médiums écrivains, somnambules, orateurs, se révèlent ; on peut communiquer avec les auteurs invisibles de ces manifestations, s'entretenir avec eux, obtenir la connaissance des lois qui régissent le monde des Esprits.

Ce que sont les Esprits. Ceux que nous avons connus, aimés ; nos parents, nos amis morts ; en un mot des êtres comme nous, des âmes dégagées de leurs corps matériels par la mort, comme nous le serons nous-mêmes au-delà du tombeau. Leur enseignement par les médiums. C'est leur propre état qu'ils décrivent ; c'est par les morts que le mystère de la mort se dévoile.

Allan Kardec ; son œuvre. Résumé de l'enseignement des Esprits.

DIEU

Principe intelligent, âme de l'univers. Tout révèle un principe intelligent. Il y a de l'ordre, de l'harmonie dans l'univers, un plan s'y montre partout.

L'infini, la nuit transparente, les Mondes. Mécanisme des cieux. — L'attraction universelle ; ordre, majesté.

La Terre, les saisons, végétaux, insectes, oiseaux, mammifères ; la vie partout.

Livre de la nature. Toutes les grandes lois s'y montrent à l'observateur. Le progrès et l'immortalité. Tout ne meurt que pour renaître. Renouvellement des saisons ; couches géologiques, lente formation des continents, évolution des espèces.

Le corps humain ; harmonie et proportion ; organes, circulation du sang, valvules. Dira-t-on que c'est une réunion fortuite d'atômes?

Argument de Socrate : statue et statuaire.

Statue dans un musée. Est-ce une réunion d'atômes qui l'ont formée?

Non. — Eh bien, et l'artiste lui-même, et son génie. — Sera-t-il l'œuvre du hasard?

Objections : Catastrophes, intempéries, fléaux, maladies.

Ah ! c'est que la Terre est un monde inférieur. Il faudrait connaître les autres pour juger de l'ensemble. Luttes et souffrances nécessaires pour développer l'expérience de l'homme, le stimuler dans la voie du progrès.

L'AME

Principe de la vie.

Trois éléments en l'homme : corps matériel, âme, périsprit qui les unit.

DESTINÉE DE L'AME.

But de la vie : Progrès intellectuel et moral. Amélioration de l'être ; vies successives ; progrès éternel sur l'échelle des mondes.

Luttes, épreuves, souffrances nécessaires à notre élévation.

Trois exemples : 1° Les Ecoles ;

2° Les ateliers du fer ; vie terrestre ; fournaise, laminoir où doivent se fondre les aspérités de notre caractère ;

3° Terre inculte fécondée par le travail (âme) ; broussailles, forêts habitées par fauves et reptiles (passions). Feu, travail, eaux du ciel, rayons du soleil, la fertilisent, la couvrent de moissons : De même, âme, germe de fécondité.

LOI DE LA RÉINCARNATION

Nous avons vécu et nous revivrons.

L'être construit lui-même son avenir. Les fautes et les mérites retombent sur lui avec leurs conséquences ; enchaînement des causes et des effets se déroulant à travers ses existences.

Explication des variétés de caractères, des aptitudes, génies, enfants prodiges, expiations.

Argument du souvenir.

La vérité sur LA MORT.

Simple transformation ; repos entre deux étapes.

La vie dans l'espace.

Joies et châtiments. Mort du juste, de l'homme vertueux. Réception par ses frères, fêtes célestes, voyages dans l'infini.

L'Esprit mauvais ; ténèbres, vie errante, égoïste ; vide, isolement ; orgueilleux humilié ; huées ; criminel, vue de ses crimes.

Mais tous ont le moyen de réparer leurs fautes. Expiation sur terre. La Terre est le purgatoire.

Pas de punitions éternelles, mais possibilité pour tous de se relever par le travail et l'épreuve.

CONSÉQUENCES MORALES ET SOCIALES

La parole du Christ se réalise. L'Esprit de Vérité est venu. Un soleil moral, une lumière nouvelle se lève sur le monde, éclaire toutes les questions qui touchent à nos destinées, résout les problèmes de la vie et de la mort.

Loi suprême du Progrès.

Réformes sociales.

Voir question sociale, puis la femme.

Une grande idée se lève sur le monde, grosse de conséquences sociales. Spirites soyez fiers d'être ses premiers défenseurs !

QUESTIONS

Devons-nous, lorsque nous sommes convaincus de la vérité de la doctrine spirite, combattre, par tous les moyens, les doctrines opposées, telles que le matérialisme, l'athéisme et toutes les religions qui reposent sur les dogmes en contradiction évidente avec les perfections divines?

Devons-nous faire ressortir les erreurs enseignées par ces religions ou doctrines, en les mettant en parallèle avec les vérités spirites?

Devons-nous, en un mot, nous efforcer de détacher nos frères de ces croyances fausses qui ne peuvent qu'égarer leur jugement et retarder leur progrès?

RÉPONSES

Lorsque le soleil se lève à l'horizon, les ténèbres se dissipent d'elles-mêmes, les brumes qui couvraient la terre, comme un voile jeté sur l'œuvre de Dieu, se soulèvent peu à peu et disparaissent, et la lumière de l'astre vivifiant, pénétrant dans les recoins les plus sombres, permet au voyageur égaré dans la nuit de retrouver le bon chemin qui doit le conduire au terme de son voyage.

De même la vérité, flambeau divin, par sa puissance irrésistible, détruira, sans efforts et sans violence, toutes les erreurs qui divisent ceux qui doivent s'aimer.

Du reste, chers amis, ne perdez pas de vue que rien dans la création n'est livré au hasard ; que tout ce qui arrive, tant dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral, a été prévu et préconçu par l'infinie sagesse de notre père céleste, et que les religions, même basées sur l'erreur, ont eu leur utilité, en raison des temps où elles se sont produites,et ont été, à ce

moment, un progrès sur l'état précédent, en rapport avec l'avancement moral de l'humanité.

Pénétrez-vous aussi de cette pensée que vous-mêmes qui, aujourd'hui, pouvez reconnaître les erreurs passées parce que votre intelligence est devenue capable de s'assimiler des vérités nouvelles, vous n'êtes en possession que de vérités relatives qui, certainement, seront remplacées plus tard par des enseignements supérieurs, qui feront paraître vos croyances actuelles comme surannées, si toutefois elles ne sont pas taxées d'erreurs.

Soyez donc indulgents, soyez tolérants, n'anathématisez aucune croyance ; mais répandez à profusion, semez à pleine mains les principes que vous croyez être la vérité, et soyez assurés que, tôt ou tard, ces frères, que vous voudriez entraîner avec vous, viendront d'eux-mêmes prendre place dans vos rangs, lorsque la lumière aura pénétré leur entendement, en leur montrant le chemin qu'ils doivent suivre ; et rappelez-vous que tous doivent infailliblement arriver progressivement à la connaissance qui les rapprochera du but pour lequel ils ont été créés, et qu'ils ont devant eux, pour l'atteindre et en jouir, l'immortalité.

Léon DENIS.

Constatations

Nous avons déjà eu l'occasion de parler ici, à plusieurs reprises, du mouvement qui, depuis la guerre, se produit partout en faveur du spiritisme.

Parmi le peuple, comme dans les classes les plus élevées de la Société, tout le monde a fait son devoir avec le même enthousiasme ; tous les cœurs étaient embrasés d'une même et sainte ardeur ; petits et grands ont, avec le même esprit de sacrifice et le même héroïsme, versé leur sang pour la défense du sol sacré de la Patrie et de toutes nos libertés. On ne pouvait laisser les épaisses ténèbres envahir notre domaine terrestre et éteindre toutes les lumières de la conscience et du pur idéal. Le danger était grand et pressant. Pour le conjurer, l'effort devait être immense. Il le fut. Toutes les puissances invisibles du Bien vinrent, de l'Au-delà, se joindre à nos valeureux combattants, et la Civilisation l'emporta sur la Bàrbarie. La France fut sauvée, et avec elle le monde entier. Mais à quel prix ! Des torrents de sang furent répandus sur les champs de bataille, pendant qu'à l'intérieur du pays, derrière

le rempart vivant que formaient nos vaillantes armées, dans les foyers en deuil, les larmes coulaient sans interruption.

Un universel désespoir allait-il donc être l'inévitable conséquence de tant de dévouements sublimes?

Non ! Il fallait que l'on sut bien que les chers « disparus » n'étaient pas anéantis, et qu'il restait d'eux autre chose que des débris sanglants et informes, ou des ossements qui blanchissaient dans les plaines et sur les côteaux.

Non ! ils n'étaient pas perdus. Ils n'étaient même pas absents ! Ils venaient, les chers Invisibles, se manifester de toutes manières à ceux qu'ils aimaient et qu'ils voyaient souffrir. Ils étaient avec eux, près d'eux, les réconfortant lorsque, le soir, après les rudes fatigues de la journée, ils s'asseyaient au coin de l'âtre ; ou la nuit lorsque, avant de céder au sommeil, toutes leurs pensées allaient, en une longue méditation, vers eux, les vaillants qui pour sauver la Patrie, avaient tout sacrifié. Et même lorsque l'absence de tout médium ne permettait pas à ceux de l'Au-delà de manifester leur présence aussi complètement qu'ils l'auraient voulu, l'ardente affection qui se dégageait de leur être fluidique mettait, bien souvent, un peu de baume sur les cœurs les plus meurtris.

Ainsi, la même force morale qui avait donné la victoire apportait la consolation.

Tel fut le rôle des *morts*, c'est-à-dire des *Invisibles*, dans le grand drame qui vient de bouleverser le monde pour détruire à jamais les sombres éléments du mal, et ouvrir devant nous la voie nouvelle qui doit nous conduire à l'universelle fraternité.

De leur côté, les *vivants* ne restent pas inactifs ; ils ont répondu à l'appel des *Invisibles*, et joignent leurs efforts aux leurs pour agrandir et multiplier les moyens de communication. De plus, un Comité central a été créé dans le but de donner au spiritisme une direction unique, et déjà l'*Union Française Spirite* s'emploie à réaliser les vœux d'Allan Kardec, en groupant toutes les forces éparses des adeptes en une vaste et puissante fédération.

Enfin, la doctrine se propage sans cesse ; de nouveaux adhérents se présentent tous les jours.

***

Un mouvement qui prend des proportions semblables ne pouvait rester longtemps inaperçu. Les plus indifférents, leur étonnement passé,

s'y intéressent ; et quant à nos adversaires les plus déterminés, leur inquiétude se manifeste par une recrudescence d'attaques qui ne peuvent aujourd'hui que nous faire sourire tranquillement. L'un d'eux écrit, dans un journal plutôt mondain :

« C'est à la guerre qui a fauché tant de vies, qu'il faut attribuer cette nouvelle floraison de spirites de toutes sortes. Ils ont beau jeu, car rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. »

C'est l'aveu dépouillé de tout artifice, la reconnaissance spontanée un peu naïve, mais non dépourvue d'amertume, du grand mouvement que nous signalons et qui pousse vers nous tout être pensant cherchant à résoudre le grand problème qui se pose en présence de la mort.

Visiblement effrayé, l'auteur de l'article adjure ses lecteurs de fuir notre hérésie et de retourner à la foi, la foi aveugle dans les enseignements de l'Église qui, affirme-t-il, peut seule les sauver.

Mais qu'est devenue la foi, depuis qu'il a été permis à la raison d'exercer son contrôle ! Le Catholicisme qui, par ses abus, a tant contribué à chasser des âmes cette foi qu'elle invoque désespérément, essaie en vain maintenant de la rétablir à son profit. Et lorsque, s'adressant à la clientèle d'un journal de Modes, l'écrivain que nous venons de citer ajoute que la question de savoir ce que devenaient nos morts aimés *devait rendre la prospérité aux charlatans du spiritisme*, il montre trop combien il regrette de ne plus voir tomber les gros sous dans la caisse où venaient puiser les propagateurs de la foi.

Un autre, dans la *Chronique Parisienne* d'un journal qui s'adresse aussi plus particulièrement aux dames du monde élégant, s'essaie à faire de l'esprit aux dépens — croit-il ! — de notre grand William Crookes.

Tout le monde sait que les manifestations d'ordre psychique ne s'obtiennent jamais sans l'intermédiaire d'un médium, et que c'est avec le concours de Mlle Cook que l'illustre savant put s'entretenir, pendant trois ans, avec l'Esprit d'Annie Morgan prenant le nom de *Katie King*. Cela n'empêche pas l'extraordinaire chroniqueur de raconter que Katie King apparaissait *sans le secours d'un médium*, comme une personne naturelle : «... *Tout d'un coup, au milieu du salon, elle surgissait, elle parlait...* »

On pourrait se demander si, en fait de manifestation, celle qui s'étale dans le journal dont nous parlons est imputable à l'ignorance ou à la mauvaise foi. Nous laissons à nos lecteurs le soin de décider eux-mêmes sur ce point d'ailleurs peu important. Pour achever de les édifier, disons

cependant que, un peu plus loin, l'auteur insinue que le rôle de Katie King était tenu par une « facétieuse vivante » !...

On ne peut plus s'étonner de rien, de la part du chroniqueur susdit, lorsque, à propos d'un homme tel que William Crookes, il n'hésite pas à écrire qu'il connaît des *savants, et qu'ils sont d'une naïveté !...* qu'il se contente de qualifier par un simple point d'exclamation ! !

Nous ne sommes décidément plus au temps où l'on se bornait à faire autour de nous le plus dédaigneux silence. De pareilles attaques ne peuvent que nous réjouir car elles révèlent le désarroi que nos succès répétés mettent chaque jour dans les rangs de plus en plus éclaircis de nos adversaires.

Par exemple, nous sommes quelque peu surpris, — nous pourrions dire peinés — de voir un journal comme la *Revue Mondiale*, accueillir, dans un article intitulé *Arthur Arnould (A. Mathey) et le spiritisme*, de trop faciles plaisanteries au sujet d'une doctrine que, — comme s'il était fier de son ignorance — *le critique déclare qu'il ne connaît pas !* Nous croyons savoir que M. Jean Finot, lui, a quelques notions de cette doctrine, et, nous le répétons, ce qui nous surprend, c'est qu'il ait permis que, dans un journal comme le sien, on parle sur un pareil ton d'une science que les hommes les plus éminents recommandent à la sérieuse attention de tous.

Mais, encore une fois, nous pouvons, dans tout cela, voir l'une des meilleures preuves du succès de l'œuvre que nous poursuivons. Il en est d'autres qui, pour nous, sont bien plus réjouissantes encore : Ce sont les encouragements qui nous viennent de tous côtés, par l'adhésion des plus hautes personnalités aux idées qui nous sont chères. Nous citerons les belles paroles que prononça le 14 juillet, M. AUTRAND, Préfet de la Seine, en recevant les maréchaux à leur entrée, à la tête des troupes, pour le défilé dans Paris :

« La victoire » — dit-il — « n'a été obtenue qu'à un prix inouï. Il vous a fallu rester stoïques au milieu de luttes effroyables, de souffrances sans nom, endurées sur terre et sur mer. Un fleuve de sang a coulé. Et vous avez vu tomber, autour de vous, comme les épis sous la faux du moissonneur, les morts innombrables.

« Ces morts vous accompagnent. Ils sont, bien qu'invisibles, au milieu de votre cortège où l'instinct mystérieux des veuves et des mères saura découvrir leur image chérie. Avec vous, ils recevront en offrande leurs larmes et leurs gerbes de fleurs. Ensemble vous passerez sous cet arc de triomphe dont la hauteur et la magnificence sont à peine proportionnées à votre gloire. »

La plupart des peuples de la grande Amérique et de l'Angleterre sont déjà rangés sous notre bannière ; leurs principaux journaux, en toute indépendance, favorisent la propagation d'une doctrine qui leur paraît bonne et qu'il ne leur déplaît pas d'examiner ; des conférences sont partout organisées, et, en Angleterre, sir Conan Doyle, l'écrivain bien connu, obtient, dans toutes les villes où il va porter la bonne parole, de magnifiques résultats.

En France, c'est l'*Institut Métapsychique International*, de création toute récente, qui va, sous la direction du Dr Gustave GELEY, centraliser, pour les étudier, tous les faits d'ordre psychique qui, de toutes les parties du monde, pourront lui être signalés.

A l'ère nouvelle qui s'ouvre, il fallait des moyens d'action nouveaux et puissants. Avec l'aide de nos chers *Invisibles*, ces moyens nous sont donnés en temps opportun. Soyons unis, ayons confiance, et travaillons pour le plus grand bien de l'humanité.

KERMARIO.

Quelques souvenirs

Le combattant, rentré dans ses foyers, aux heures où les difficultés de la vie lui en laissent le loisir, aime à revivre par la pensée les durs moments de son existence de soldat. Comme en un film grandiose, repassent, devant ses yeux, les lieux où il a lutté, peiné, souffert. Plaines boueuses de l'Yser, paysages désertiques de Champagne, à la fange gluante, qui rendait la marche difficile en s'agrippant aux pieds ; riante Lorraine, Moselle aux eaux claires et chantantes et d'autres encore, quels souvenirs éveillez-vous en nous ! Carency, Souchez, Neuville-Saint-Vast, vos noms évoquent pour nous des heures terribles où, blottis dans un abri précaire, creusé au flanc de la tranchée, nous attendions que fussent passées les rafales d'obus, pluie d'acier meurtrière, s'abattant autour de nous.

Puis, c'était l'attente de l'assaut....

Qui n'a vécu les quelques minutes qui le précèdent ne peut se faire une idée de ce qu'éprouve celui qui, dans cet élan, va peut-être trouver la mort. La pensée des êtres aimés, les moindres détails de notre vie, tout cela, avec une rapidité inconcevable, traverse l'esprit. Bien peu nombreux sont ceux qui tremblent à cet instant suprême ; un calme extraordinaire est en nous.

D'où vient cette sérénité? Je crois qu'on peut l'attribuer à la présence

de tous ceux qui, combattants d'hier, nous avaient précédés dans l'au-delà, et à l'insu de la plupart d'entre nous, nous entouraient d'un fluide d'héroïsme. Que d'actions d'éclat, collectives ou individuelles, n'ont eu d'autre cause que celle-là ! Et lorsque, meurtris, il nous faut trop tôt quitter la lutte, les Invisibles ne nous abandonnent pas ; ils restent avec nous et sont heureux de continuer l'œuvre de réconfort moral, jusqu'à la fin de leur mission.

Quoique la relation en soit tardive, il me semble utile de reproduire ici quelques communications médianimiques que j'ai reçues en ces tragiques temps. La première est d'une parente ; les autres sont d'un camarade de régiment tombé au champ d'honneur. L'identité des deux Esprits a été rigoureusement contrôlée. Le second m'a même donné par la suite, des détails particuliers, qui m'ont fortement impressionné.

C'était au moment de la deuxième ruée allemande sur Paris. L'angoisse étreignait les cœurs. Les gothas, presque chaque nuit, semaient l'épouvante et la mort parmi la population parisienne. Malgré tout, l'espoir restait en moi ; il n'était pas possible que tant de sacrifices eussent été faits inutilement ; Dieu ne permettrait pas que nous fussions vaincus.

Voici donc ce qui me fut dit par la première entité :

16 *juin* 1918. — « Je suis heureuse de pouvoir vous annoncer un grand succès français. Vous allez l'apprendre dans quelques jours ; il changera la face de la guerre, mais sans la terminer. Paris ne sera plus menacé ; les gothas ne pourront venir que très difficilement et vous aurez enfin des nuits tranquilles. »

Le 30 *juin*, l'autre entité s'exprimait ainsi :

« Au régiment, rien de nouveau. On se bat bien. Il ne reste plus grand monde de notre temps. Malgré moi, je pense quelquefois aux bons moments que nous avons passés à Vesles, mais que cela est peu ! Si tu pouvais comprendre combien on est plus heureux après la mort ! Tout ce qu'il y a sur la terre en fait de bonheur ne peut donner qu'une très faible idée de ce qui existe ici. Il est vrai qu'on assiste aussi à de bien grandes souffrances morales. Les barbares qui ont ravagé notre pays, sont martyrisés à leur tour ; ils voient leurs victimes, et les crimes qu'ils ont commis sont toujours présents à leurs yeux ; ils ne peuvent en fuir le spectacle. C'est en vain qu'ils supplient, on ne les écoute pas. Autour d'eux règne la plus complète indifférence. Il faudra longtemps avant que tout soit oublié. Ils souffrent comme ils ont fait souffrir les autres ; leur sort ne pourra être amélioré qu'après une suffisante expiation et un sincère repentir. Jusques là, rien ne pourra les soustraire à la justice de Dieu. »

Ainsi, voilà bien confirmée, une fois de plus, notre belle doctrine spirite. Chacun, dans l'Au-delà, jugé par sa conscience même, sera récompensé ou puni, selon le bien ou le mal qu'il aura fait. Le soldat français, tombé pour une noble cause, parle du bonheur qui lui vient du grand devoir accompli et nous montre incidemment, les souffrances endurées par un ennemi implacable qui a commis tant de crimes comme par plaisir ! Et combien l'on s'explique alors la force apportée à nos héros par leurs frères d'armes du monde invisible, tandis que les reîtres allemands ne pouvaient recevoir aucun secours moral de leurs camarades désincarnés !

21 *juillet.* — Nouvelle communication :

« Vous voyez combien j'avais raison de vous annoncer un succès français. Les opérations vont se transporter dans les Flandres ; ce sont les Anglais qui en supporteront tout le poids. Ils n'auront pas un succès aussi brillant que nous, mais n'ayez aucune crainte, le résultat final sera le même. Nos contre-attaques vont s'arrêter, *mais seulement après la prise de Soissons.* C'est à ce moment que se déclenchera l'attaque anglaise. »

Les événements prédits se réalisaient régulièrement.

4 *août.* — « Vous le voyez, nos succès continuent. Ce n'est pas fini. Le tour des Anglais approche. Bientôt, de leur côté, ils vont attaquer avec succès. Tout ce que nous vous avons annoncé arrivera. Mais il faut patienter et avoir confiance. *Vos chefs sont assistés par de grands Esprits.* La victoire sera pour vous. Les revers du début étaient nécessaires. Il fallait que le peuple français se ressaisisse ; il est arrivé aujourd'hui au point voulu ; les destinées s'accompliront. »

Le 10 *novembre*, veille de l'Amnistie, alors que tous étaient encore dans l'incertitude, deux communications me furent données :

C'est avec une joie profonde » — disait l'une — « que je viens à vous aujourd'hui. Enfin, nos efforts ont abouti. La bête traquée, acculée, se rend ! Les conséquences de la victoire seront incalculables. La France va renaître ! Quelques félonies seront encore commises par l'ennemi (1), mais finalement tout sera mis au point. »

L'autre, dans son enthousiasme, s'exclamait, en un langage militaire un peu... familier :

— « Ce qu'ils prennent ! C'est à n'y pas croire ! Ce n'est pas seulement la Belgique, l'Artois, la Champagne !... Chacun son tour ! Quelle joie pour nous tous ! Il nous est possible d'embrasser tout le champ de bataille, nous avons assisté à toutes les phases de la lutte. Les Boches

(1) Allusion évidente à la flotte allemande coulée et aux drapeaux brûlés malgré les engagements pris.

fuient. Il nous est arrivé de reculer, mais non de lâcher. Ils paieront tout ! Ils seront les derniers du monde, eux qui voulaient en être les maîtres. Ils ont incendié, ils reconstruiront ; ils ont démoli, ils remettront debout ; ils ont volé, ils restitueront tout, tout, tout ! La nation de proie sera réduite à l'impuissance pour plus d'un siècle ; ses arrières petits-enfants la verront à peine se relever. Le châtiment sera pour elle bien terrible, mais elle l'a bien mérité. »

Et enfin, le 6 *juillet*, mon cher camarade de régiment me donnait la communication que voici :

« Nous y passerons, sous l'Arc de Triomphe. Nous y serons tous, ceux du début, ceux de la fin, les morts et les vivants, en une communion sans précédent, et ce sera l'immortel triomphe du Droit sur la Force, de la Liberté sur l'Oppression. Après, l'œuvre de paix commencera. A vous, qui êtes restés, de relever la France meurtrie ; votre tâche est belle, mais elle sera pénible. Malgré tout vous réussirez. Comme nous vous avons soutenus dans les combats, nous vous soutiendrons dans le travail régénérateur. Votre but doit être la fraternité des peuples, mais il faudra encore bien des années pour la réaliser. Vous y parviendrez quand l'éducation des foules aura été faite, quand tous les peuples auront le même idéal. Ce ne peut être pour demain. »

Les prédictions faites pour la victoire se sont réalisées ; elles se réaliseront aussi pour le relèvement de la France par le travail et la paix.

Le dernier acte du grand drame est terminé ; le défilé de gloire a eu lieu. Vision inoubliable ! Pendant que flottaient les étendards en loques, pendant que la foule acclamait les chefs glorieux, les poilus héroïques, nous, les anciens combattants, les blessés, les victimes de l'horrible guerre, nous restions silencieux, le cœur étreint par une profonde et sainte émotion, en pensant que tous nos camarades tombés au Champ d'honneur étaient là, escortant ces drapeaux qu'ils avaient si magnifiquement défendus. Et à mesure que passaient les régiments, dont nous avions fait partie, nous devinions, dans leurs rangs, les chers Invisibles qui nous avaient soutenus dans le chemin du devoir.

Maintenant, avec eux, nous dirons encore : En avant !

En avant pour le labeur fécond, pour la France que nous voulons toujours plus belle et plus grande. Nos chers Invisibles nous aideront à atteindre le but, soyons dignes de leur protection.

Pierre MIND.

Suggestions et Mégalomanie

M. le Pr Debove n'a pas hésité à affirmer à l'Académie de Médecine, que le peuple allemand a été pris d'une « *véritable folie* », — M. le Pr Landouzy, pour expliquer la mentalité allemande, a traduit sa pensée par ce diagnostic : « *Délire en masse* », — M. le Pr Révillod, de Genève, et M. Paul Bourget, de l'Institut, ont contresigné cette opinion, sans se préoccuper des signes pathognomoniques propres à l'affection observée. Il faut donc admettre que ces maîtres ont pris une manière d'exprimer leur pensée qui n'est pas absolument exacte, et qu'ils ont mis leurs paroles à la hauteur des connaissances biologiques d'un public profane.

La psychose des Allemands, avant et pendant la guerre, n'est pas « une véritable folie », ni un délire, ni une manie, à moins qu'on veuille définir la folie, avec Stahl et les animistes comme une maladie, qui empêche un homme de penser et d'agir comme les autres, sans tenir compte de la nature, du degré d'évolution et de l'ordre de succession des lésions et des symptômes correspondants que présente le sujet. Mais combien y a-t-il d'individus qui ne pensent pas et n'agissent pas comme les autres et qui ne sont pas fous. Les fanatiques de la politique et de la religion jugent les choses et agissent autrement que l'homme sensé et sont responsables de leurs actes délictueux et criminels. Certainement, ils ignorent la valeur morale de leur conduite, leurs sentiments sont pervertis, leurs jugements entachés d'erreur, leurs raisonnements illogiques. Ces êtres peuvent passer pour des anormaux, comparativement à l'homme possesseur du *mens sana* du poète, agissant avec réflexion, se déterminant librement dans ses actions avec la conscience de sa liberté, estimant justement la valeur morale de sa conduite, — mais ils ne sont pas *fous*, et aucun médecin n'oserait délivrer un certificat pour les faire interner dans un asile d'aliénés.

On peut admettre une espèce de délire simple de l'esprit, ayant pour cause le dérèglement des passions, une surexcitation de l'imagination, de l'orgueil, de l'ambition, de la colère. En d'autres termes, ce délire n'est qu'une erreur de l'esprit, d'autant plus que l'esprit trouve souvent en lui-même l'aliment et l'objet de son délire, dans la violence de ses passions, mais sans complication d'un trouble dans l'économie vitale.

De ces considérations, on peut conclure que l'état psychique constaté chez le peuple allemand est indépendant de toutes les formes de folie et de délire constituant la pathologie mentale. Il n'a qu'une faible ana-

logie avec le délire simple de l'esprit décrit par STAHL. L'Allemand est un individu, qui est né avec des idées innées particulières à sa race, susceptible de conceptions fausses, d'actes contraires à la morale, de jugements pervers, de délire simple non vésanique. Cet individu vit dans un milieu morbide, où le trouble mental est représenté par des idées de grandeur, d'ambition, de suprématie, c'est-à-dire par la *mégalomanie*, qui s'est développée par l'effet des *suggestions*.

Celles-ci agissaient, depuis un temps infini, sur les masses populaires et d'une manière continue, par le fait non seulement du Chef de l'État, mais aussi des castes aristocratiques, et par tous les moyens : paroles, livres, écrits, gestes, dessins, etc. Elles eurent pour effet, comme nous le savons, de déterminer, sur l'esprit des suggestionnés, des idées fixes, devenant des réalités, tendant à se transformer en actes, lorsqu'elles sont affranchies du contrôle de la raison et de la conscience.

Nous savons aussi que, pour les psychologues modernes, la suggestion est l'acte par lequel une idée est introduite dans l'esprit et acceptée par lui. Le point de départ de la connaissance des phénomènes produits par la suggestion a été la constatation des faits consécutifs à l'état d'hypnose, c'est-à-dire du sommeil somnambulique entré dans le domaine de la psychologie expérimentale et métapsychique, — réminiscence des mystères célébrés à l'École d'Alexandrie.

Nous savons encore que ces suggestions peuvent être accomplies à longue échéance, et qu'elles peuvent l'être aussi bien à l'état de veille qu'à l'état post hypnotique, que leur puissance est illimitée, et qu'elles peuvent être déterminées par des ordres criminels, comme LIÉBAULT et LIÉGEOIS l'ont démontré, par leurs expériences publiques de Nancy, — qu'enfin elles peuvent être données mentalement aussi bien qu'en paroles et en gestes. RICHET a admis, en effet, qu'il n'y a pas de limite absolue dans les phénomènes psychologiques, qu'il n'y a qu'une graduation. Il admet la suggestion mentale à un degré plus ou moins grand pour tout le monde. Il n'est pas le premier, d'ailleurs, à avoir adopté cette proposition.

Examinons maintenant comment ces suggestions se sont transformées en impulsions irrésistibles à toutes les malfaisances, en mégalomanie. La raison en est que celle-ci ne consiste pas seulement dans l'unique passion des grandeurs et de l'orgueil. Elle est toujours associée à des idées homicides et de meurtre, et plus encore à la volupté de nuire, *Schadenfreude*, expression dérivée des radicaux *Schaden*, faire le mal, et *freude*, joie, n'ayant d'équivalent dans aucune autre langue.

Tels sont les caractères de la mégalomanie, qui n'est pas une monomanie indépendante, la monomanie étant considérée comme un délire

partiel portant sur une seule idée fixe, alors qu'elle est liée à un trouble plus ou moins général des facultés, qui, toutes plus ou moins solidaires les unes des autres, ne peuvent pas plus être isolées à l'état morbide qu'à l'état normal.

D'après ces données, on constatera donc que ce sont les suggestions, qui ont été l'origine de la mégalomanie, des crimes et de toutes les malfaisances des Allemands.

Nous allons reproduire maintenant celles de ces suggestions dont le caractère d'authenticité ne peut être contesté :

GUILLAUME II aux recrues : Ne donnez pas de quartier, soyez aussi terribles que les Huns... Vous pouvez être appelés à tirer sur les membres de votre famille, à sabrer père, mère, frères et sœurs. Mes ordres, à ce sujet, doivent être exécutés sans murmure, comme tout ordre que je donne. Vous devez faire votre devoir, sans écouter la voix de votre cœur.

Proclamation à l'armée : « Rappelez-vous que vous êtes le peuple élu. L'esprit du Seigneur est descendu sur moi, parce que je suis l'empereur des Germains. Je suis l'instrument du Très-Haut ; je suis son glaive, son représentant.

« Malheur et mort à ceux qui résisteront à ma volonté ! Malheur à ceux qui ne croient pas à ma mission. Malheur et mort aux lâches. Qu'ils périssent tous les ennemis du peuple allemand ! Dieu exige leur destruction, Dieu, qui, par ma bouche, vous commande d'exécuter ma volonté. »

Sa proclamation adressée aux Polonais est un document authentique de sa fourberie, tendant à déterminer les habitants de l'ancienne Pologne démembrée par la Prusse, à croire à ses sentiments d'affection et de dévouement pour eux et pour la religion catholique. Il leur disait :

« Polonais ! vous vous rappelez naturellement qu'une nuit la cloche du saint monastère Swialogorski se mit à sonner d'elle-même, ce qui fit comprendre à toutes les personnes pieuses qu'un grand événement était signalé par un miracle. Cet événement n'était autre que ma décision de déclarer la guerre à la Russie, de restaurer les saints de Pologne et d'annexer à l'Allemagne ce pays de haute culture.

« J'avais, en effet, fait un rêve merveilleux : la Vierge m'était apparue et m'avait ordonné de voler au secours de son vénérable couvent qui était menacé. Elle me regardait avec des yeux pleins de larmes, et je décidais aussitôt d'obéir à son divin commandement.

« Sachez ceci, Polonais, et recevez mes soldats comme des frères et des sauveurs. Sachez que ceux qui seront avec moi seront récompensés libéralement, et que ceux qui seront contre moi périront.

« Dieu, la Sainte Vierge, sont avec moi ! C'est notre sainte Mère qui a brandi l'épée de l'Allemagne, pour la défense de la Pologne. »

En lisant le rescrit impérial de ce vieux luthérien, subitement transformé en fervent catholique, on serait tenté de croire qu'il a été rédigé, sous l'influence d'un phénomène d'onirisme (1), c'est-à-dire par la persistance, à l'état de veille, d'un délire hallucinatoire, s'étant manifesté pendant le sommeil. Mais il paraît évident que ce qui domine dans son factum, c'est le mensonge et la fourberie ; c'est la sinistre hypocrisie de celui qui invoque la Divinité pour ordonner des crimes.

Pour donner plus de force à ses paroles et suggestionner plus profondément les esprits, par les yeux comme par le sens auditif, il apparaissait dans les cérémonies en costumes divers et souvent charlatanesques.

En parlant de ses nombreux costumes, le journal « *Le Matin* », dans un de ses articles, a décrit les déguisements comiques de ce souverain :

« On a vu l'impérial Frégoli porter sur tous les tréteaux officiels des costumes variés, dans des attitudes théâtrales. Tour à tour amiral, colonel, maréchal, général, et successivement empanaché de plumes d'aigle ou de coq, galonné par devant, galonné par derrière, soutaché sur les cuisses à la hongroise, ou garni de brandebourgs, casqué comme Lohengrin ou comme Mangin, botté comme l'Ogre ou comme le Chat, en veste, en tunique, en cuirasse, en habit, en dolman, en capote, en manteau. Il a occupé plus de photographes que l'ensemble des souverains de la Chrétienté ; il a posé devant plus de peintres et de sculpteurs qu'il n'y a d'étoiles au ciel ; — et son odieuse figure, où se révèle la froide cruauté d'un maniaque d'orgueil, est gravée en traits ineffaçables au fond de toutes les mémoires, chez les peuples dont il a mérité la haine. Mais on ne l'avait pas vu tel qu'il a osé se montrer dans les lieux saints, quand il y fit, il y a quelques années, un pélérinage.

« Voyez ce fantôme blanc ou noir, dont le casque pointu prétend à rappeler le morion d'un chevalier... Il se promène parmi les souverains de la grande légende chrétienne, comme si le vrai prophète ou plutôt le vrai Dieu, c'était lui. Il marche au milieu des ruines, il est content de parader. Il est Baudoin ou Godefroy de Bouillon, Richard ou Saladin..... »

Voilà le chef, passons maintenant à ses associés, généraux, ministres, professeurs et intellectuels de l'empire auxquels incombe la responsabilité de la guerre et de la férocité suggérée aux officiers et aux soldats. C'est sur leurs écrits et leurs paroles qu'il faut les juger :

(1) Du grec ONEIROS, songe.

Général Clausewitz : De même que la Prusse a été le noyau de l'Allemagne, de même l'Allemagne sera le noyau du futur empire d'Occident. Et afin que nul n'en ignore, nous proclamons, dès à présent, que notre nation continentale a droit à la mer, non seulement à la mer du Nord, mais encore à la Méditerranée et à l'Atlantique. Nous absorberons d'abord, l'une après l'autre, toutes les provinces qui avoisinent la Prusse ; nous nous annexerons successivement le Danemarck, la Hollande, la Belgique, la Franche-Comté, le nord de la Suisse, la Livonie, puis Trieste et Venise, enfin le nord de la région de la Somme à la Loire.

Il faut diriger nos entreprises surtout vers des objectifs, qui seront de nature à augmenter les dommages infligés à l'ennemi. La première de ces méthodes est l'invasion des provinces ennemies, pour y lever des contributions, voire simplement pour les dévaster.

Maréchal von Haessler : Faut-il que la civilisation élève ses temples sur des montagnes de cadavres, sur des mers de larmes, sur des râles de morts? Oui, elle le doit. Malheur aux vaincus.

Général von Bulow, commandant en chef de la 11e armée : C'est avec mon consentement que le général a fait brûler la localité et que cent personnes environ ont été fusillées. *(Proclamation affichée à Liège, le 22 août 1914.)*

Général Stenger : A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait de prisonniers. Tous les prisonniers seront mis à mort. Les blessés avec ou sans armes seront mis à mort. Les prisonniers, même en grandes unités constituées, seront mis à mort.

Maréchal de Moltke : La guerre est sainte ; elle a été instituée par Dieu. La paix perpétuelle est un rêve et n'est même pas un beau rêve.

Général von Hartmann : Ce n'est qu'avec du sang qu'il faut écrire les choses de la guerre...

Général von Vieber : La ville de Waire sera incendiée et détruite, si le paiement d'une contribution de trois millions de francs ne s'effectue pas en temps utile, sans égard pour personne ; les innocents souffriront comme les coupables.

Général von Dithfürst : Si tous les monuments, tous les chefs-d'œuvre d'architecture allaient au diable, cela me serait parfaitement égal... On nous traite de barbares. Qu'importe ! Qu'on ne nous parle plus de la cathédrale de Reims, de toutes les églises, de tous les palais qui partagent leur sort !... Pas plus que nos troupes, nous n'avons rien à justifier, rien à défendre, rien à excuser.

Général von der Golz : Il ne doit pas y avoir de pitié dans le cœur d'un soldat. Il ne faut tenir aucun compte du prétendu droit des gens ; il faut agir sans égard et sans scrupule.

Bismarck : L'imagination et le sentiment sont, dans la vie nouvelle, l'ivraie qu'il faut couper et brûler. Le froid calcul doit régner seul.

Professeur Lasson : Nous n'avons à nous accuser de rien. Nous sommes moralement et intellectuellement supérieurs à tous, hors de pairs... Nous ferons cette fois-ci table rase.

Nietzche, professeur de philosophie : Il faut rendre aux hommes le courage de leurs instincts naturels. Il faut supprimer toute idée de faute, de punitions, de justice, d'honnêteté, d'amour, de liberté. L'Europe a besoin aujourd'hui non seulement des guerres les plus terribles, mais de retour à la barbarie. C'est le bétail humain qui fait de la bienveillance la première des vertus et qui a inventé la morale et la pitié....

Heinrich Viedhordt (c'est un poète) : O Allemagne, hais ! Égorge des millions d'adversaires et édifie un monument de cadavres, qui monte jusqu'aux nuages... O Allemagne, pas de prisonniers ! Transforme en déserts les pays voisins.

Rommel (docteur en droit) : Quand une nation en coudoie une plus clairsemée qui, par la suite, crée un centre de dépression, il se forme un courant d'air, vulgairement appelé invasion, phénomène pendant lequel la loi et la morale sont mises de côté.

Le terrain compris entre les Vosges et les Pyrénées n'est pas précisément fait pour que quarante millions de Français y végètent sans s'accroître, alors que cent millions d'Allemands y pourraient parfaitement vivre et prospérer, suivant la loi divine...

Aussi, pour les réduire, tous les moyens sont-ils bons. Et quand on les aura conquis, il faudra les rendre incapables de se reproduire, en leur inoculant des maladies appropriées au but qu'on se propose, en les employant à de viles besognes, qui les achèveront promptement.

Chant patriotique des écoles : Bondissez comme une mer sans rivages sur les Français ! Tous les champs, tous les lieux, faites-les blanchir de leurs os ! Ceux que les corbeaux et les renards auront dédaignés, livrez-les aux poissons ! Arrêtez le Rhin, en constituant des digues avec leurs cadavres.

Nous pourrions multiplier ces préceptes suggestifs et criminels, adressés aux Teutons, pour entretenir dans leur esprit les traditions et les intérêts barbares de Scythes d'Attila, des Huns et des Vandales de Genséric, avec leurs idées fixes de carnage, de massacre, de malfaisances. Par les documents que nous fournirons dans les chapitres suivants, nous ferons connaître jusqu'à quel point de férocité ils ont accepté les insinuations que leur faisaient entendre les chefs de leur empire.

On ne dira jamais assez ce qu'est et ce que sera l'Allemagne longtemps encore. Un de nos philosophes l'a dit : elle n'est pas seulement une

armée, c'est une doctrine, un système complet d'oppression et de conquête. Ce monstre ne consiste pas en tentacules ; il a une tête, le cerveau allemand distille l'erreur morale, depuis ESKART, le panthéiste, jusqu'à Karl MARX, l'anarchiste : « Il y a une religion allemande basée sur le sacrifice humain, il y a un art allemand qui est laid, il y a des mœurs grossières. La « Kultur » renferme tous ces toxiques. La « Kultur » ! Est-ce la supériorité littéraire, artistique, philosophique? Non ! c'est la militarisation de toutes les facultés, au prix de l'empire... Ce ne serait rien qu'une race fut insensée et hideuse, si elle restait hideuse dans sa maladrerie, mais elle veut faire de sa lèpre une élection, et contagionner l'univers par sa « Kultur ». »

Pendant cinq années, nous l'avons vue à l'œuvre la « Kultur » allemande. Elle s'est manifestée par des dévastations systématiques, par des tueries féroces préconisées par CLAUSEWITZ et tous ses collègues de l'État-major. On pourra encore en juger par les pillages, la destruction des œuvres d'art, les traitements infligés aux blessés, aux prisonniers, les atrocités commises dans leurs hôpitaux et leurs camps, les viols, les massacres des vieillards, des femmes et des enfants et toutes les autres ignominies, parmi lesquelles les violations de sépultures, — les soudards du Vampirisme s'introduisant dans les caveaux de nos cimetières, retirant, fracturant et fouillant les cercueils, espérant y trouver des bijoux et objets de prix, insultant ainsi à la mort,dans leur idée de convoitise.

Ainsi, nous conclurons que toutes les malfaisances suggérées ont été accomplies par les Barbares, jusqu'au jour où leurs rêves de mégalomanie s'évanouirent, et que, vaincus, ils furent contraints à une déshonorante capitulation.

CONCEPTION DE LA GUERRE POUR LES ALLEMANDS

L'histoire nous a fait connaître les guerres nombreuses, qui ont ensanglanté la terre, depuis les Assyriens et les Perses, avec leurs chars armés de faux et leurs armées innombrables, depuis les Indiens avec leurs éléphants, jusqu'aux Grecs avec leurs célèbres phalanges, et les Romains, avec leurs légions invincibles. Elle nous a appris également les hauts faits d'armes de la chevalerie aux croisades et dans les luttes du moyen-âge.

Mais ces guerres offensives ou défensives, privées, sociales ou religieuses, ont toujours été considérées, par les philosophes et les amis de l'humanité, comme un fléau, — condamnées par les Congrès de la paix, comme contraires au droit international et à l'intérêt public, — sauf le

cas de légitime défense — uniquement entreprises pour la satisfaction d'une politique égoïste et ambitieuse.

Dans les temps modernes, avec les progrès de la civilisation, la guerre, du mot *Werra*, emprunté à la langue borusienne ou germanique primitive, était regardée comme une lutte à main armée entre deux peuples, sous conditions d'humanité, défendant tout ce qui excède son but, les belligérants ne devant se servir de leurs armes qu'entre eux, les populations civiles devant être neutralisées, les blessés et les prisonniers de guerre devant être soignés et respectés, conformément à la *Convention de Genève*. Les projectiles devant déterminer des douleurs inutiles, les balles explosibles, les obus contenant des matières inflammables devant être prohibés. D'après la *Convention de la Haye*, devaient être assurées, l'existence, la liberté et les propriétés des habitants, des citoyens non armés, des non-combattants. Les membres du corps médical, les infirmiers et les infirmières de la *Croix-Rouge* ne pouvaient être faits prisonniers.

Nous ferons voir comment les Allemands ont respecté ces traités humanitaires, quoiqu'acceptés et signés par eux. Chiffons de papier, diront-ils, comme tous ceux qu'ils ont signés et qu'ils signeront.

Pour eux, la guerre n'a toujours été qu'une industrie, destinée à l'application d'une politique perfide, opposée au droit international. D'après leur adage, la force supérieure au droit, ils sont arrivés à cette conclusion, que la guerre devait les autoriser à employer les procédés les plus meurtriers pour arriver à leur but.

Leur but, leurs journaux nous les ont fait connaître. Il visait nous et nos alliés. Après la victoire qu'ils escomptaient, ils devaient nous imposer un traité de paix, dans lequel il aurait été stipulé, pour la France, des annexions territoriales englobant nos mines de fer et de charbon, toutes nos colonies et une rançon formidable. Contre tous les peuples n'appartenant pas à leur quadruplice, ils auraient arrêté la formation d'un bloc central européen, *Mittel-Europa*, d'une force militaire irrésistible, soutenu par des industries gigantesques, tirant leurs matières premières de toutes les parties du monde, ne devant laisser aux nations, qui fourniraient ces matières, de leur liberté et de leurs droits, qu'autant qu'il plairait à l'Allemagne. Cela n'aurait été, en résumé, qu'un monde d'États asservis, travaillant au profit d'un peuple dominateur, atteint de mégalomanie.

Tel était le rêve du Gouvernement et du peuple de la « plus grande Allemagne », avant la déclaration de guerre, à la réalisation duquel ils avaient résolu de marcher dans des flots de sang, à travers des ruines fumantes et des amoncellements de cadavres.

Or, la responsabilité collective du peuple allemand est nettement démontrée par le document suivant : c'est un article du professeur von Muller, de Munich, publié dans « l'*Evening Post* », de New-York, du 12 octobre 1914, démontrant le monstrueux cas de *folie à deux* :

« L'opinion émise, dans ce journal, que la guerre avait été déclarée par le kaiser et le parti militaire, à l'exclusion du peuple allemand, est absolument fausse. Il n'y a pas la moindre différence d'opinion entre le kaiser et son peuple, et la guerre consolidera encore l'idée monarchique. Le peuple voit le kaiser comme son chef. Le kaiser et tous les princes allemands ont montré au peuple le plus noble exemple du devoir accompli devant l'ennemi. Non seulement les divers États de l'Empire rivalisent d'ardeur pour la défense de la mère patrie, mais, depuis le début des hostilités, il n'existe plus de partis politiques ; même les socialistes-démocrates ont cessé leur opposition au gouvernement impérial et se sont sacrifiés avec joie pour le bien public.

« Au début de la guerre, les membres du Reichstag, réunis en Assemblée plénière, ont voté à l'unanimité les crédits de guerre. A cette remarquable séance, le kaiser a pu dire qu'il n'y avait plus de partis, mais seulement des Allemands. C'est donc une grande erreur que commettent les journaux américains, en représentant la guerre comme la guerre du kaiser et non celle de la Nation. »

Si le venin qui a empoisonné l'âme de l'Allemagne doit être, comme on le dit, imputé au dogme bismarkien, toute préparée d'ailleurs qu'elle était par ses traditions, il est certain que pour mettre en pratique l'erreur populaire, un groupe de politiciens, à l'instigation de quelques milliers de hobereaux militaristes, réussirent à entraîner la foule par le cliquetis des armes, par cette gloriole populaire : *Wachtam Rhein* (1) et *Deutschland Uber alles* (2), que les étudiants chantaient dans leurs beuveries nocturnes, répétant à tout propos, le *leitmotiv* de Guillaume : Tenons notre poudre sèche et nos sabres aiguisés. — Les onze millions d'Allemands, qui ont marché contre nous, sont donc responsables, au même titre que leur kaiser.

Dr Edm. Dupouy.

---

(1) La sentinelle sur le Rhin.
(2) L'Allemagne au-dessus de tout.

Une Apparition

Notre vénéré Maître Léon DENIS a reçu de M. Ferd. BUSSON, secrétaire de mairie, à Khroub (Algérie), la lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir de reproduire, parce qu'elle montre, une fois de plus, comment on devient spirite, et les heureux résultats que donne chaque jour, à ce point de vue, la lecture des beaux ouvrages de notre éminent collaborateur. Cette lettre contient, en outre, le récit d'une apparition, qui intéressera certainement aussi nos lecteurs. La voici donc :

Khroub, 23 juin 1919.

Monsieur Léon DENIS,

Voilà des années que je me proposais de vous écrire. On a bien raison de dire que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Je ne veux cependant pas attendre que nous ayons l'un et l'autre quitté notre enveloppe terrestre, pour mettre mon projet à exécution, car j'aurai certainement tout autant besoin de vos conseils après qu'avant, et, nous connaissant déjà, je serai plus libre pour me présenter à vous.

Je tiens à vous remercier de la conversion que la lecture de vos ouvrages a opérée en moi. Je ne me crois ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre. J'avais toujours vécu sans la moindre croyance, n'ayant jamais pris la peine de réfléchir à ce qu'il advenait de nous après notre passage sur terre.

Un ami me prêta un jour votre ouvrage « *Après la mort* ». Il y a de cela plus de vingt ans. A la vue du titre je repoussai le livre ; puis, finalement attiré, je le lus, et il m'intéressa au point que je le fis lire à ma femme, à laquelle il fit la même bonne impression. Je me rappelle qu'après cette lecture, ma femme me dit textuellement : « L'homme qui a écrit ce livre est foncièrement bon ; il a une grande instruction et il exprime bien sa pensée ; mais comment veux-tu qu'il puisse être sûr de ce qu'il expose ! Personne n'est jamais revenu nous dire ce qui se passe de l'autre côté de la tombe, et Dieu ne permettra probablement jamais que nous le sachions. »

A quelque temps de là, ma mère vint passer quelques mois chez nous. Nous étions alors à Tunis. Elle repartit en pleine santé. Elle habitait Marseille et était venue voir nos deux jeunes enfants qu'elle ne connaissait pas.

Une nuit, ma femme se leva pour changer la veilleuse qu'elle avait coutume d'entretenir dans une grande pièce à côté de notre chambre, à cause de nos enfants. Je l'entendis pousser un cri de frayeur. Je me levai pour en connaître la cause. Elle me désigna un fauteuil sur lequel elle avait placé ses effets en se déshabillant, et me dit : « Je viens de voir ta mère ; elle était très pâle, me regardait en souriant et avait l'air de souffrir. »

Ne voyant rien, j'allai au fauteuil pour rassurer ma femme. Je soulevai ses vêtements en lui disant : « Tu as eu une hallucination ; tu vois, il n'y a rien. »

En retournant me coucher, je regardai l'heure à une pendule qui était sur la cheminée ; elle marquait deux heures moins dix minutes.

Le lendemain, je recevais de Marseille un télégramme : Ma mère était morte à deux heures moins dix.

Si ce petit événement de ma vie intime peut vous intéresser, je vous autorise à en faire l'usage qu'il vous plaira. Le fait s'est passé en 1893.

La lecture de votre livre « *Après la mort* » commença à porter ses fruits. Je réfléchis à ce que nous étions sur terre, chose qui ne m'était jamais arrivée. Je m'abonnai à des Revues spirites, je me procurai quelques ouvrages, et particulièrement les vôtres. J'ai la satisfaction de les posséder tous, et aujourd'hui, grâce à vous, je suis un fervent spirite ; je connais la cause des tribulations qui me sont imposées ; je sais qu'elles sont utiles, qu'elles sont nécessaires à mon avancement. Au lieu de regarder, comme je le faisais avant, au-dessus de moi, les riches et les heureux de ce monde, je regarde au-dessous et trouve que la part qui m'est faite est fort belle. J'ai une excellente santé, de beaux enfants, un emploi suffisant pour assurer ma vie matérielle, l'espoir en un avenir meilleur, que puis-je désirer de plus !

Tout cela je vous le dois, car vous avez changé ma mentalité et m'avez indiqué le chemin à suivre.

Si cette lettre ne vous a pas fatigué, je vous écrirai encore pour vous parler de la protection en quelque sorte tangible dont mon fils a été l'objet pendant cette effroyable guerre.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Maître, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

F. BUSSON.

Souvenirs de Réincarnations

Plusieurs récits intéressants de souvenirs de réincarnation sont rapportés par A. ROAMER, dans *The Occult Review* de décembre 1918.

Premier cas : Il s'agit d'un jeune comte hongrois, le comte FESTETICS. ROAMER ne l'a pas connu lui-même, mais un ami commun se portait garant de sa véracité. Ce jeune homme était héréditairement colonel d'un régiment de Hussards blancs. A sa majorité, selon la coutume familiale, il reçut le commandement effectif et revêtit l'uniforme de son grade ; la cérémonie débuta par une veillée des armes, dans la chapelle du château. Le comte était donc là, seul, en prières devant l'autel, lorsqu'il lui vint une impression étrange, comme s'il avait rêvé tout éveillé. Il eut conscience d'être à la fois lui-même et quelqu'un d'autre. Il lui parut qu'il avait déjà reçu la même investiture, avec les mêmes cérémonies, qu'il s'était agenouillé dans la même chapelle, revêtu du même uniforme ; enfin qu'il avait été déjà colonel des Hussards blancs, dans une vie antérieure et qu'il était une réincarnation d'un ancêtre.

Un autre fait, raconté par ROAMER, s'est passé en Birmanie ; lui-même l'a contrôlé. La Birmanie est, par excellence, le pays des réincarnations conscientes. Fréquemment, des enfants y parlent de leur vie antérieure : on sait que les souvenirs les plus nets se rencontrent naturellement chez les sujets très jeunes ; plus tard, l'impression s'efface peu à peu. Chez les enfants birmans, ces souvenirs indiquent ordinairement une existence déjà passée dans le même milieu familial ou social ; seulement, parfois, un changement de sexe est intervenu.

Il y a de cela plus de douze ans, à Meiktila, un officier anglais, le major W., se noya dans le lac, au cours d'une partie de canot. L'accident était oublié, le régiment auquel appartenait la victime avait changé de garnison lorsque le bruit se répandit qu'à Meiktila, un jeune garçon birman déclarait, depuis qu'il savait parler, qu'il était en réalité le major W. La date exacte de la naissance de cet enfant était incertaine ; plusieurs personnes affirmaient qu'il était né la nuit même de l'accident, d'autres disaient deux ans après. Quoi qu'il en soit, beaucoup d'Anglais vinrent le questionner, entr'autres le père même du major, et furent surpris au plus haut point de ses réponses. Il faut, bien entendu, toujours faire la part de la facilité avec laquelle les enfants inventent et se com-

plaisent dans leurs fictions, qu'ils arrivent à tenir pour des réalités ; mais la précision avec laquelle celui-ci décrivait, dans tous ses détails, sa vie en Angleterre, alors qu'évidemment ni lui ni sa famille, de pauvre condition, n'auraient pu connaître aussi bien des mœurs absolument étrangères, était déconcertante.

La réincarnation consciente du major W. jouit actuellement d'une certaine notoriété dans toute la Birmanie : non qu'il s'agisse d'un phénomène très rare en soi dans le pays, mais parce qu'il n'est pas banal de voir un officier anglais choisir, pour y revivre, le corps d'un petit garçon birman.

Le fait paraît s'être produit pourtant une autre fois : A Pégu, plusieurs années après qu'un officier de police britannique avait été assassiné par des dacoïts, un enfant birman, de pauvre famille, arrivant avec ses parents d'une région éloignée et qui, très certainement, n'avait pu avoir sur le crime (commis avant sa naissance) que des indications très vagues, sinon nulles, déclara, dès le débarcadère, qu'il se rappelait nettement avoit été victime d'un meurtre, à cet endroit. Au grand étonnement des personnes présentes, et en particulier de ses parents, il donna des indications détaillées et d'une précision extraordinaire sur les lieux et les circonstances, conformes de tous points aux faits connus par la police. Interrogé par un officier, il désigna très exactement la maison où il avait vécu (celle de l'officier assassiné) et en décrivit la disposition intérieure.

Ces deux derniers cas, dit l'auteur de l'article, présentent une particularité commune et qui contredirait les idées admises généralement en Europe, sur les phénomènes de réincarnation : c'est qu'au lieu d'y avoir un intervalle de repos prolongé entre les existences successives, le retour à la vie des deux hommes, l'un noyé, l'autre assassiné, se serait produit d'une manière rapide.

N. de la R. — Notre avis à nous est que ces deux cas de réincarnations rapides ne prouvent nullement que les choses se passent toujours ainsi. Nous savons, en effet, qu'il y a parfois des écarts beaucoup plus longs entre les existences successives. De plus, il ne dépend pas toujours d'un Esprit de venir sur la Terre se réincarner où et quand il lui plaît. Il faut bien admettre que, le plus souvent, il doit se conformer à la volonté de l'Etre suprême. Enfin il ne faut pas, non plus, perdre de vue que les deux hommes dont il est question, sont morts accidentellement et que cette vie terrestre brusquement interrompue, peut avoir déterminé une plus prompte réincarnation. Quant à cette réincarnation dans une condition de beaucoup plus humble, elle n'a rien qui puisse nous choquer ni nous surprendre ; elle est suffisamment expliquée dans les livres de nos Maîtres. Allan Kardec et Léon Denis, d'après les meilleurs Esprits.

L'Institut Métapsychique International

Nous publions ci-après l'appel lancé par l'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL à tous ceux qui s'intéressent au problème de la destinée.

Nous avons dit dernièrement combien nous nous réjouissions de la création de cet Institut, les recherches les plus sévères de la Science devant forcément aboutir à la démonstration éclatante des grandes vérités de notre doctrine. Nous ne pouvons donc qu'engager nos frères et sœurs en croyance à accorder à cette œuvre tout le concours moral et matériel que sollicite pour elle le Comité directeur.

M.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Jusqu'à présent, les savants qui s'étaient adonnés au métapsychisme étaient restés isolés et se heurtaient, par suite, à mille difficultés, sans autre appui que celui des sociétés locales, à rendement forcément restreint.

Sans doute ces sociétés d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie.

Mais la nécessité d'une organisation centrale s'impose, parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean MEYER, doit grouper les savants du monde entier qui s'intéressent à nos études. Dès maintenant, son cadre est constitué, les ressources indispensables lui sont assurées et il vient d'être déclaré d'utilité publique.

Son siège est à Paris, 89, avenue Niel.

Dans la pensée du Comité directeur, l'Institut devra être complet. Il comprendra des *laboratoires*, pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *Bibliothèques*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, des *archives*.

Il publiera un *bulletin périodique*, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues. Il dirigera des *enquêtes* partout où seront signalés des faits intéressants. Il organisera des *Conférences*, des *séances de démonstration*. Il sélectionnera et éduquera les *sujets médiumniques* et assurera, à ceux qui en auront été reconnus dignes, une existence exempte de soucis et leur permettant de se consacrer au développement de leurs si précieuses facultés.

Ainsi comprise, l'œuvre de l'Institut apparaît formidable. Aussi ne pourra-t-il jouer son rôle, réussir et prospérer, que dans une ambiance générale de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle, et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Nous faisons appel aux idéalistes de tous pays et de toutes croyances ; aux hommes de sciences et aux penseurs ; à tous ceux qui ont médité sur le problème de la destinée ; à tous ceux qui pleurent leurs morts de la grande guerre.

Avec eux tous, nous croyons que la rénovation de l'humanité, qui sortira de tant de souffrances, et résultera de tant d'efforts ne sera ni sûre ni complète, si elle n'est accompagnée d'une renaissance de l'Idéalisme.

Mais nous savons aussi que l'Idéalisme devra désormais s'affirmer avec la science et par la science.

Les Membres du Comité :

Prof. Charles RICHET, de l'Institut de France, Président d'Honneur.
Prof. Rocco SANTOLIQUIDO, Député, Conseiller d'État d'Italie, Président.
Comte DE GRAMONT, de l'Institut de France, Vice-Président.
SAUREL, Trésorier.
Médecin Inspecteur Général CALMETTE.
Gabriel DELANNE.
Camille FLAMMARION.
Jules ROCHE, Député, ancien Ministre.
Docteur J. TEISSIER, Prof. de Clinique médicale, à la Faculté de Lyon.

Le Directeur de l'Institut :

Docteur Gustave GELEY.

A LYON

On nous écrit :

« Le dimanche, 1er juin, la Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche, se réunissait pour célébrer le quinzième anniversaire de sa fondation.

Mlle MONIN, ouvre la séance par un appel à Dieu et à nos Protecteurs et cède la parole à Mlle P. MEIFFRE, qui lit un enseignement des Protecteurs de la Crèche.

Il est donné ensuite lecture du Procès-verbal de l'Assemblée générale du 2 juin 1918 ; puis, en l'absence de M. MALOSSE, Trésorier, Mlle P. MEIFFRE lit le compte-rendu financier de l'année écoulée, qui donne aux recettes 6.026 fr. 65 ; aux dépenses 4.966 fr. 65, avec un reste en Caisse de 2.423 fr. 75.

Mlle MONIN procède ensuite au renouvellement du bureau. Tous les membres sont réélus à l'unanimité.

Mlle ALLEMAND, membre de la Commission, ayant donné sa démission, est remplacée par Mme Vve ALLEMAND, proposée.

Mlle MONIN ayant reçu les conseils de nos deux fondatrices de la Crèche, Mlle DAYT et Mme STEPHEN, nous fait part de leurs vœux et des pensées d'amour qui les unissent à nous. Elles souhaitent sincèrement que dans l'union de tous les spirites, il soit apporté les aides et les soutiens nécessaires pour donner à l'enfant, en sortant de la Crèche, les premiers éléments qui le dirigeront dans la vie et qui lui seront fournis par l'étude qu'il fera de la doctrine spirite.

M. ACHARD lit ensuite, avec son talent habituel, une très jolie poésie de M. SAUSSE, intitulée « A Allan Kardec », qui fut très appréciée des auditeurs, ainsi qu'un chapitre de la Grande Enigme, de Léon DENIS : « Action de Dieu dans le monde et dans l'histoire ».

La lecture de ces pages, d'une si haute portée morale, a été pour nous un réconfort et un réel plaisir.

Mlle MONIN prend la parole, sous l'inspiration d'une de nos chères fondatrices, décédée, qui nous dit le bonheur qu'elle éprouve en nous voyant ainsi réunis pour la continuation de l'Œuvre qu'elle avait entreprise.

Mlle Monin termine la séance en remerciant l'Assemblée d'avoir répondu à son appel et nous donne rendez-vous pour l'année prochaine.

V. M. »

UNION SPIRITE FRANÇAISE

VILLA MONTMORENCY

28, Avenue des Sycomores

Téléphone : Auteuil 25-11 PARIS-AUTEUIL

On sait que le but de l'*Union* est de fédérer tous les groupes ou personnes isolées dans les villes ou les campagnes de France et des Colonies ; de les unir dans un lien fraternel pour l'étude au point de vue scientifique et moral des phénomènes spirites et des grands problèmes de l'Au-delà. Jamais œuvre ne vint plus à propos que celle-ci, au lendemain de la grande guerre qui a accumulé partout tant de désastres et tant de deuils. Le spiritisme, en montrant à tous que tout ne finit pas avec la vie sur cette terre, et que l'on peut encore, dès ici-bas, communiquer avec les disparus sublimes qui ont tout sacrifié pour nous, est appelé à répandre partout la consolation en même temps que la confiance qui doit aider au relèvement de notre chère patrie. Aussi, de toutes parts, de nombreuses adhésions arrivent au Comité directeur installé à la Villa Montmorency, en vue de réaliser une unité d'action complète, qui amènera le triomphe de nos idées. Le minimum de cotisation fixé permet à tout le monde de faire partie de l'*Union* et de contribuer à cette belle œuvre. La Société, qui s'occupe de créer une bibliothèque, recevra avec gratitude les livres pouvant aider à la propagande spirite que les amis de l'Œuvre voudront bien lui faire parvenir.

INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE

L'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL, 89, Avenue Niel, à Paris, fondation Jean MEYER, reconnu d'utilité publique, reçoit dès maintenant tous dons et legs que les personnes qui s'intéressent à cette belle œuvre voudront bien lui faire.

S'adresser pour tous renseignements au directeur de l'Institut.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

62e ANNÉE SEPTEMBRE 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ – POINT DE SALUT

La Loi circulaire

La vie humaine ; les âges.

III

La vieillesse est la préface de la mort ; c'est ce qui la rend sainte, comme la veille solennelle que faisaient les Initiés antiques avant de soulever le voile qui recouvrait les mystères.

La mort, c'est donc l'Initiation.

Toutes les religions, toutes les philosophies ont tenté d'expliquer la mort ; bien peu lui ont conservé son véritable caractère.

Le christianisme l'a divinisée ; ses saints l'ont regardée noblement en face, ses poètes l'ont chantée comme une délivrance. Cependant, les saints du catholicisme n'ont vu en elle que l'exonération des servitudes de la chair, la rançon du péché, et, à cause de cela même, les rites funé-

raires de la liturgie catholique répandent une sorte de terreur sur cette péroraison, pourtant si naturelle, de l'existence terrestre.

La mort est simplement une seconde naissance ; on quitte ce monde de la même manière qu'on y est entré, sans faire plus de bruit et selon l'ordre de la même loi.

Quelque temps avant la mort, un travail silencieux s'accomplit dans l'homme dont la destinée terrestre va toucher au terme. La dématérialisation est déjà commencée. A certains signes, on pourrait le constater, si ceux qui l'entourent n'étaient pas distraits par les choses du dehors. La maladie joue ici un rôle considérable. Elle achève en quelques mois, en quelques semaines, en quelques jours peut-être, ce que le lent travail de l'âge avait commencé. C'est le travail de « dissolution », dont parle l'apôtre Paul. Ce mot de « dissolution » est très significatif ; il indique nettement que l'organisme se désagrège et que le périsprit se « délie » du reste de la chair dont il était enveloppé.

Que se passe-t-il en ce moment suprême que toutes les langues appellent « l'agonie », c'est-à-dire le dernier combat? On le pressent, on le devine. Un grand poète mourant traduisit cet instant solennel par ce vers :

C'est ici le combat du jour et de la nuit.

En effet, l'âme est entrée dans un état crépusculaire ; elle est sur la limite extrême, sur la frontière des deux mondes et visitée par les visions initiales de celui dans lequel elle va entrer. Le monde qu'elle quitte lui envoie les fantômes du souvenir, et tout un cortège d'Esprits lui arrive du côté de l'aurore.

On ne meurt jamais seul, de même qu'on ne naît jamais seul.

Les Invisibles qui l'ont connu, aimé, assisté ici-bas viennent aider le mourant à se débarrasser des dernières chaînes de la captivité terrestre.

A cette heure solennelle, les facultés s'agrandissent, l'âme, à moitié dégagée, se dilate ; elle commence à rentrer dans son atmosphère naturelle, à reprendre sa vie vibratoire normale, et c'est pour cela qu'à ce moment même, il se révèle, chez quelques mourants, des phénomènes curieux de médiumnité. La Bible est pleine de ces révélations suprêmes. La mort du patriarche Jacob est le type accompli de la dématérialisation et de ses lois.

Ses douze fils sont réunis là, autour de sa couche, comme une vivante couronne funéraire. Le vieillard se recueille, et après avoir récapitulé son passé, ses souvenirs, il prophétise à chacun d'eux l'avenir de sa famille et de sa race. Sa vue s'étend plus loin encore : il aperçoit à l'extrémité des temps, celui qui doit un jour récapituler toute la médiumnité séculaire du vieil Israël : le Messie, et il le montre comme le dernier

rejeton de sa race, celui qui résumera toute la gloire de la postérité de Jacob. Aucun Pharaon, dans son orgueil, ne mourut avec autant de grandeur que ce vieillard obscur et ignoré qui expirait dans un coin de la terre de Gessen.

Mais, revenons à l'acte même de la mort. La dématérialisation s'est accomplie, le périsprit se dégage de l'enveloppe charnelle, qui vit encore quelques heures, quelques jours peut-être, d'une vie purement végétative. Ainsi, les vies successives de la personnalité humaine s'en vont dans l'ordre inverse des progrès — selon lesquelles elles sont venues. La vie végétative qui avait commencé dans le sein maternel s'éteint, cette fois-ci, la dernière ; la vie intellective et la vie sensitive sont les deux premiers départs.

Alors que se passe-t-il? Voici :

L'Esprit, c'est-à-dire l'âme et son enveloppe fluidique, et, par conséquent, le *moi*, emporte la dernière impression morale et physique qui l'a frappé sur la terre, et il la garde un temps plus ou moins prolongé, selon son degré d'évolution ; c'est pour cela qu'il importe d'entourer l'agonie des mourants de paroles douces et saintes, de pensées élevées, parce que ce sont ces derniers bruits, ces derniers gestes, ces ultimes images qui s'impriment sur les derniers feuillets du livre subliminal et de la conscience ; c'est la dernière ligne que lira le mort dès son entrée dans l'au-delà, ou plutôt dès qu'il aura conscience de son nouveau mode d'être.

La mort est donc, en réalité, un passage ; c'est une transition et une translation.

Si nous devions emprunter à la vie moderne une image, nous la comparerions volontiers à un tunnel. En effet, l'âme avance dans le défilé de la mort plus ou moins lentement, selon son degré de dématérialisation et de spiritualisation.

Les âmes supérieures, qui ont toujours vécu dans les hautes sphères de la pensée et de la vertu, traversent cette obscurité avec la rapidité de l'express qui débouche en un instant dans la pleine lumière de la vallée ; mais c'est le privilège d'un petit nombre d'esprits évolués : ce sont les élus et les sages.

Nous ne parlerons pas ici des criminels, des êtres animalisés, aux instincts grossiers, qui ont vécu ou plutôt végété toute une existence dans les bas-fonds du vice ou dans le cloaque du crime. Pour ceux-ci, c'est la nuit, et la nuit pleine de hideux cauchemars. Nous avons peine, cependant, à croire que les frontières de l'au-delà et le passage du Temps à la vie erratique soient peuplés de ces êtres effrayants que les occultistes nomment des Élémentals. Nous ne voulons voir là que des symboles

et des images, reflets des passions, des vices, des crimes que les pervers ont commis ici-bas. N'envisageons ici que les vies ordinaires, les existences qui suivent tranquillement les phases logiques de leur destinée. C'est la condition commune de la plupart des mortels.

L'âme est entrée dans la sombre galerie ; elle y demeure dans l'obscurité ou plutôt dans une pénombre proche de la lumière. C'est le crépuscule de l'au-delà. Les poètes ont très heureusement rendu cet état et décrit ce demi-jour, ce clair-obscur du monde extra-terrestre.

Ici, les analogies entre la naissance et la mort sont frappantes.

L'enfant reste plusieurs semaines avant de fixer la lumière et de prendre conscience de ce qui l'entoure. Ses yeux ne sont pas encore dessillés, non plus que le regard intérieur de sa pensée.

Ainsi, dans son entrée au nouveau monde, véritable seconde naissance, le nouveau-né à l'Invisible demeure, lui aussi, quelque temps avant de prendre conscience de sa nouvelle modalité d'être et de sa destinée. Il entend à la fois les murmures lointains ou proches des deux mondes ; il entrevoit des mouvements et des gestes qu'il ne saurait préciser ni définir. Entré à moitié dans la quatrième dimension, il perd la notion précise de la troisième, dans laquelle il avait jusque-là toujours évolué. Il ne se rend plus compte ni de la quantité, ni du nombre, ni de l'espace, ni du temps, puisque ses sens qui, comme autant d'instruments d'optique, lui aidaient à calculer, à mesurer et à peser, se sont refermés tout d'un coup comme une porte à jamais condamnée. Quel état étrange que celui de cette âme qui tâtonne comme l'aveugle, sur le chemin de l'Invisible ! et cependant cet état est réel.

C'est à ce moment que les influences magnétiques de la prière, du souvenir, de l'amour peuvent jouer un rôle considérable et hâter l'avènement de clartés révélatrices qui vont illuminer cette conscience encore endormie, cette âme « en peine » de sa destinée. La prière, dans ce cas, est une véritable évocation ; c'est le cri d'appel à l'âme indécise et flottante. Voilà pourquoi l'oubli des morts, la négligence de leur culte sont coupables et nous méritent plus tard des oublis semblables.

Toutefois, cette période de transition, cette halte dans le tunnel de la mort sont absolument nécessaires, comme préparation à la vision de lumière qui doit succéder à l'obscurité. Il faut que les sens psychiques se proportionnent graduellement au nouveau soleil qui va les éclairer. Un passage subit, sans transition aucune, de cette vie à l'autre, serait un éblouissement qui produirait un trouble prolongé. *Natura non facit saltus*, dit le grand Linné ; cette loi régit pareillement les étapes progressives de la destinée.

Il faut que la vision de l'âme s'agrandisse, que l'oiseau de nuit, qui ne

peut fixer le lever de l'aurore, affermisse sa prunelle et puisse, comme l'aigle, regarder en face le soleil, de sa paupière intrépide. Ce travail de préparation s'accomplit progressivement, durant la halte plus ou moins prolongée dans le tunnel qui précède la vie erratique proprement dite ; peu à peu la lumière se fait, d'abord très pâle, comme l'aube initiale qui se lève sur la crête des monts ; puis, à l'aube succède l'aurore ; cette fois-ci, l'âme entrevoit le monde nouveau qu'elle habite ; elle se lit et se comprend dans une lumière subtile qui la pénètre dans toute son essence.

Graduellement, toute sa destinée, avec ses vies antérieures et surtout avec la notion consciente et réflexe de la dernière, va se révéler comme dans un cliché cinématographique vibratoire et animé. L'âme, alors, comprend ce qu'elle est, où elle est, ce qu'elle vaut.

Les âmes vont d'un instinct infaillible dans la sphère proportionnée à leur degré d'évolution, à leur faculté d'illumination, à leur aptitude actuelle de perfectibilité. Les affinités fluidiques la conduisent, comme une brise douce, mais impérieuse, qui pousse une nacelle, vers d'autres âmes similaires, avec lesquelles elle va s'unir dans une sorte d'amitié, de parenté magnétique ; et ainsi la vie, une vie vraiment sociale, mais dans un degré supérieur, se reconstitue absolument comme autrefois ici-bas, car l'âme humaine ne saurait renoncer à sa nature. Sa structure intime, sa faculté de rayonnement lui imposent la société et la sociabilité.

Dans l'au-delà ne se reforment point les peuples, mais se reforment les familles, les groupes d'âmes, les cercles d'esprits selon les lois de l'affinité et de la sympathie.

Le purgatoire est visité par les anges, disent les mystiques théologiens. Le monde erratique est visité, dirigé, harmonisé par les Esprits supérieurs, dirons-nous.

Ici-bas, parmi les élus du Génie, de la Sainteté et de la Gloire, il y a eu, il y aura encore et toujours des Initiateurs. Ce sont des prédestinés et des missionnaires, des initiés qui ont reçu pour tâche de faire avancer le monde dans la vérité et dans la justice, au prix de leurs sueurs, de leurs larmes et quelquefois de leur sang.

Les hautes missions de l'âme ne cessent jamais. Les Esprits sublimes, qui ont instruit et amélioré leurs semblables sur la terre, continuent dans un monde supérieur, dans un cadre plus vaste, leur apostolat de lumière et leurs rédemptions d'amour.

C'est ainsi, comme nous le disions au début de ces pages, que l'Histoire éternellement recommence et devient de plus en plus universelle ; que la loi circulaire qui préside à l'éternel progrès des États et des mondes se déroule sans cesse dans des sphères et en des orbes chaque fois agrandis,

et que tout recommence en haut selon la même loi qui fait tout commencer en bas. Tout le secret de l'univers est là. Sous la direction de ces influences illuminantes et douces, les âmes évoluent dans le sens de leur ascension morale.

Celles qui ont manqué leur dernière existence, comprennent la nécessité de se réincarner et s'y préparent. Tout s'agite, tout se meut dans ces sphères toujours en vibration et en mouvement. C'est l'activité incessante, ininterrompue, progressive, éternelle.

Le travail des peuples sur la terre n'est rien en comparaison de ce labeur harmonieux de l'Invisible. Là-haut, aucune entrave matérielle, aucun obstacle charnel n'arrête les élans, ne décourage ou ne ralentit l'essor. Aucune hésitation, nulle anxiété, pas d'incertitude. L'âme voit le but, elle sait les moyens, elle se précipite dans le sens où elle doit l'atteindre. Qui nous racontera l'harmonie de ces pures intelligences, l'effort de ces droites volontés, l'élan de ces amours qui, cette fois-ci, sont vraiment plus forts que la mort?

Quelle langue pourra jamais redire la communion sublime et fraternelle de ces âmes qui tiennent entre elles des dialogues ardents comme la lumière, subtils comme les parfums, où chaque vibration magnétique a son écho dans l'âme même de Dieu? Telle est la vie future ; telle la vie éternelle, et ce sont ces perspectives que la mort ouvre indéfiniment devant nous ! O homme ! comprends donc une bonne fois ton destin, sois fier et heureux de vivre, et ne blasphème pas la loi d'amour et de beauté qui trace devant ton âme des chemins aussi amples et aussi radieux ! Accepte la vie telle qu'elle est, avec ses phases, ses alternatives, ses vicissitudes ; elle n'est que la préface, le prélude d'une vie plus haute, où tu planeras comme l'aigle dans l'immensité, après avoir péniblement rampé dans un monde initial et imparfait.

Ce n'est donc point par une hymne funèbre qu'il faut accueillir la mort, mais par un chant de vie ; car ce n'est point l'astre du soir qui se lève, cruel, mais bien l'Étoile radieuse du véritable matin.

Chante, ô âme, l'hymne triomphal, le *Magnificat* du siècle nouveau, dans lequel tout va naître pour des destinées plus glorieuses. Monte toujours plus haut dans la pyramide infinie de lumière ; et comme le héros de la légende d'*Excelsior*, va planter ta tente sur les Thabors radieux de l'Incommensurable, de l'Éternel !

Léon Denis.

Avec Allan Kardec

Dans un précédent article (1), nous avons parlé de certains de nos frères, heureusement peu nombreux, qui, croyant défendre la doctrine, repoussent énergiquement toute proposition accessoire, avant même de savoir si elle ne nous apporterait pas une nouvelle force ou un supplément de clarté. Toute nouveauté les effraie.

Il faut s'attendre, pourtant, à ce que de nouvelles vérités nous soient révélées, car, de ce que nous devons savoir, tout n'est pas encore connu. Allan KARDEC dit *qu'il peut y avoir des écoles qui cherchent à s'éclairer sur les parties encore controversées de la science.* C'est déclarer que nous avons encore quelque chose à apprendre, et il semble bien que tout le monde pourrait admettre cette vérité.

Il n'y a donc pas à s'inquiéter des recherches qui peuvent être faites dans le but de nous éclairer de plus en plus. Le spiritisme n'a rien à redouter de la lumière. Toute intervention scientifique ne peut que lui être favorable ; l'exemple de William CROOKES, de LOMBROSO et de quelques autres, est là pour nous le prouver.

Mais il ne faut pas non plus passer d'un extrême à l'autre. Parce que nous ne devons pas rester en arrière avec ceux qui se contentent de marquer le pas sur place, il ne s'ensuit pas que nous devions suivre ceux qui veulent courir avant de savoir marcher.

Il est bon que certains spirites trop pressés se modèrent. Ce sont des néophytes, généralement. Ils croient être tout de suite de grands médiums et ils sont d'autant plus crédules qu'ils ont nié plus longtemps les phénomènes de la médiumnité, et quelquefois même l'immortalité de l'âme. Ils acceptent sans contrôle toutes les communications qu'ils reçoivent, et jamais ils ne se montrent surpris de la signature de leur correspondant invisible, quelque célèbre qu'elle soit. Ils veulent immédiatement tout savoir, tout connaître, expliquer tous les mystères et même Dieu, qu'ils peuvent adorer dans ses œuvres, mais dont il est aussi impossible de décrire l'essence que de définir la puissance et la grandeur.

Disons-leur qu'Allan KARDEC recommande l'étude approfondie des instructions contenues dans le *Livre des Médiums*, pour déjouer les ruses des Esprits trompeurs, qui ne manquent pas de profiter de l'inexpérience des adeptes novices. Heureux encore quand ils se bornent à

(1) *Charité ou Tolérance*, n° de juillet.

quelques substitutions frauduleuses de noms, mais leurs malices peuvent aller plus loin.

Dans une lettre écrite le 13 mars 1862, à Cipriano RECUR, de Madrid, le Maître écrit : « Le tort, chez les spirites inexpérimentés, est d'ajouter une confiance trop aveugle à ce qui vient du Monde Invisible ; les bons Esprits sont les premiers à conseiller la prudence, la circonspection et la défiance. »

A M. SAMSON, officier de Marine, qui lui avait envoyé quelques messages reçus de l'Au-delà, Allan KARDEC répond, le 6 mars 1869 :

« ... Ce sont les opinions d'un Esprit, opinions aussi discutables que celles de tout être pensant et dont le plus grand nombre, illogiques, ne peuvent supporter un examen un peu attentif. Les signatures dont sont revêtues ces communications sont évidemment apocryphes. »

Il faut se méfier — disait encore le Maître à un autre de ses correspondants. — « Il faut se méfier des Esprits inférieurs, qui prennent le nom d'un grand Esprit, pour faire accepter plus facilement *leurs idées personnelles.* »

Allan KARDEC n'a jamais cessé de répéter que les Esprits ne doivent pas toujours être crus sur parole et que NOUS DEVONS FAIRE USAGE DE NOTRE INTELLIGENCE ET DE NOTRE RAISON POUR COMMENTER LEURS COMMUNICATIONS. *Les meilleures* — dit-il — *sont celles qui ne sont pas demandées.* »

En 1863, il écrivait :

« Il est certaines questions métaphysiques qu'il ne faut aborder qu'avec une extrême prudence, parce qu'il y a, dans l'erraticité, une quantité d'Esprits, faux savants ou mystificateurs, qui viennent sous de grands noms d'emprunt semer leurs hérésies ou se moquer de leurs auditeurs... »

Se moquer de leurs auditeurs !... N'oublions pas que c'est Allan KARDEC qui parle. Et il n'y a à cela rien d'étonnant, puisque les Esprits ne sont que les désincarnés qui sont passés dans l'Invisible et y ont conservé leurs qualités ou leurs défauts. Les « faux savants », les « mystificateurs », n'y manquent malheureusement pas et nous avons vu nombre de poésies prétentieusement données comme venant de grands poètes, qui révélaient une assez profonde ignorance des règles de la versification.

Il ne sera peut-être pas inutile, à ce propos, pour priver nos adversaires d'une arme dont la mauvaise foi pourrait se servir contre nous, de reproduire ici ce passage d'une lettre que le Maître écrivait à Maurice LE CHATRE, le 2 mars 1863 :

« ... Ces mystifications prouvent, de la manière la plus évidente, l'existence du Monde Invisible, car il tombe sous le sens qu'on ne s'amuserait

pas à faire de pareilles inventions pour se tromper soi-même. Un conte, vrai ou faux, vient de quelque part ; s'il ne vient pas des hommes, il vient des Esprits. C'est à nous de nous tenir en garde contre leurs espiègleries, comme nous le faisons à l'égard des hommes, et à savoir distinguer les bons des mauvais. Ainsi, un fait que les adversaires ne manqueraient pas de tourner contre le spiritisme, prouve précisément ce qu'ils veulent nier : l'existence des Esprits et leurs communications avec les hommes. A ce point de vue, les Esprits mystificateurs ont également leur utilité. »

Maurice LA CHATRE était un des meilleurs amis du Maître. Fervent adepte du spiritisme, il a lutté toute sa vie pour la cause du progrès et de la liberté ; il fut l'ennemi de toutes les hypocrisies, de toutes les superstitions, de tous les despotismes, et les œuvres qu'il a laissées montrent assez l'esprit éclairé qu'il était pour que nous puissions nous dispenser d'insister sur la valeur de son témoignage dans cette question des Esprits mystificateurs.

Léon DENIS, dans le dernier livre qu'il vient de faire paraître *(Le Monde Invisible et la Guerre)*, recommande également, comme il l'avait, d'ailleurs, fait tant d'autres fois, d'être très prudent : «... des cas d'obsession, d'exaltation, des désordres mentaux se produisaient et, parfois, des cris d'alarme sont arrivés jusqu'à nous.

Comme toutes les forces de la nature, le spiritisme offre des dangers. Tout ce qui est puissant pour le bien peut devenir, suivant l'usage qu'on en fait, puissant pour le mal...

L'étude sérieuse du spiritisme exige certaines qualités, un esprit cultivé, un jugement sûr, la maîtrise de soi, une constance, une persévérance que rien ne lasse.... »

Que les néophytes du spiritisme écoutent donc les conseils de ces maîtres vénérés. Pour eux, nous reproduisons encore ici les lignes suivantes, écrites par Allan KARDEC, le 10 janvier 1863 :

« Vous voudriez que les spirites fussent des anges. Cela fait votre éloge personnel. Mais il faut faire la part du monde où nous vivons et ne pas exiger que les Terriens soient des Jupitériens. »

Que les impatients n'oublient donc pas que nous sommes sur la Terre et que, même dans notre entourage, tout ne tombe pas sous nos sens. Qu'ils travaillent, qu'ils persévèrent, qu'ils étudient sans cesse, en tirant de l'existence actuelle tout ce qu'elle peut leur donner en vue de leur perfectionnement dans le bien ; mais qu'ils pensent que la vie terrestre n'est qu'un assez court chapitre du livre de notre destinée et que, pour le surplus, nous avons l'éternité devant nous.

KERMARIO.

La personne de Jésus [1]

On discute beaucoup sur la personne de Jésus dans les milieux où on se pique d'indépendance ; mais, hormis ceux que la haine de la religion aveugle, les plus émancipés s'inclinent devant sa grandeur morale. Vous rencontrez des gens qui nient le caractère surnaturel de sa vie ; en connaissez-vous qui doutent de sa pureté?

Pour l'orthodoxie, il est la seconde personne de la Trinité, l'égal de Dieu, éternel, omniscient, tout-puissant comme lui. Né d'une vierge, par la vertu du Saint-Esprit, fondant sur des miracles l'autorité de son enseignement, condamné à mort, sorti vivant du tombeau, il est remonté au ciel où il intercède pour nous, après avoir expié nos péchés. Comment les théologiens parviennent-ils à rendre vraisemblable l'existence d'un être qui, Dieu et homme à la fois, réunit des qualités contradictoires? Ils y emploient beaucoup d'ingéniosité, avec la ressource, quand on les accule, d'invoquer le mystère qui offre le double avantage de tirer d'embarras le raisonneur à bout d'arguments et d'impressionner l'imagination du fidèle. Ce Christ plane au-dessus de notre monde, dans les nuages de la métaphysique, d'autant plus cher à ses adorateurs qu'il échappe aux prises de leur entendement.

Le rationalisme nous transporte à l'extrême opposé : Selon lui, Jésus, quelle que soit sa grandeur, ne dépasse pas le cadre de la nature humaine. Il est, sans contredit, le premier parmi les prophètes, exceptionnellement puissant en paroles et en œuvres, sans rien de miraculeux néanmoins, celui de nos semblables qui a le plus approché de la perfection, digne, par conséquent, de nous être proposé pour modèle, puisqu'on n'en saurait concevoir de meilleur. S'il n'est pas le fils unique de Dieu, il est du moins le fils de Dieu par excellence.

Vous adhérez à l'une de ces deux opinions, peut-être sans pouvoir la justifier autrement que par de vagues raisons de parti, n'ayant ni le loisir ni le goût de vous livrer à l'étude de la théologie. Celle-ci, d'ailleurs, dans le cas où vous lui demanderiez des lumières, ne vous donnerait que des réponses contestables. Vous seriez obligé de recourir aux écrivains du Nouveau-Testament ; vous ne manqueriez pas alors, si vous étiez animé de l'esprit critique qui seul mène à des convictions raisonnées, de vous arrêter devant certaines difficultés.

(1) Voir les numéros de mai, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918, janvier, février, mars, mai, juillet 1919.

Vous formez, je suppose, le projet de composer la biographie d'un contemporain illustre. Vous vous entourez dans ce but d'une multitude de documents. Vous avez ses ouvrages, de sorte que, pour connaître sa pensée, vous n'êtes point obligé de recourir à des intermédiaires, les lisant dans sa propre langue et sûr, du moins, si vous ne le comprenez pas toujours, de travailler sur un texte authentique, imprimé de son vivant et revu par lui dans des éditions successives. En outre, vous êtes informé de sa vie publique par des livres et des journaux, dont il vous est loisible de contrôler les récits. Vous voyez partout des portraits, photographiés ou peints, qui reproduisent sa physionomie sous des aspects variés. En puisant à ces sources, vous ne sauriez encore vous flatter de connaître exactement son âme dans ses dernières profondeurs, car vous ne l'avez pas vu dans l'intimité où il aurait pu vous apparaître un peu différent. Chacun le juge sous l'influence de ses sentiments ; les uns l'exaltent, les autres le diminuent et ils sont rares ceux qui ont à cœur, dans l'intérêt de la vérité, de lui rendre strictement la justice qu'il mérite. Qu'il est malaisé, même avec la documentation la plus abondante, de se prononcer ! On a autant à se méfier de soi-même que des autres. Que sera-ce donc s'il s'agit d'un personnage ayant vécu dans des temps reculés, sur qui nous possédons des renseignements assez sujets à caution, un Socrate, par exemple, entrevu à travers les témoignages de Platon et de Xénophon, avec une figure sans doute expressive, néanmoins indécise? Est-on certain, lorsqu'un auteur nous transmet la pensée d'un homme de génie, qui ne l'a jamais formulée par écrit, qu'il n'y met pas, à son insu, quelque chose de lui-même?

Venons-en maintenant à la personne de Jésus, en faisant le plus possible abstraction de l'éducation que nous avons reçue. Puisque nous cherchons, avec les meilleures intentions, à nous enquérir de sa vie et de sa doctrine, nous sommes obligés de nous mettre dans cette disposition qui, pour être critique, n'en est pas moins respectable. Si vous vous hâtiez de crier au scandale, vous n'auriez pas le désintéressement d'un ami de la vérité et, sous un vernis de croyance, vous cacheriez une foi mal éprouvée. Vous obtiendriez les applaudissements des sectaires, mais non l'approbation des consciences éclairées. Quels sont nos moyens de connaître Jésus? Il n'a laissé aucun écrit ; tout ce que nous savons de sa carrière, nous le tenons d'auteurs, sur la qualité de qui on ne s'accorde pas. Des théologiens, également honnêtes et compétents, aboutissent à des conclusions opposées, les uns soutenant que les récits évangéliques émanent de témoins oculaires, les autres soutenant le contraire. On a beau s'indigner contre ces derniers, il n'est pas moins vrai que nous sommes dans une région mystérieuse, où les explorateurs marchent

difficilement sur des chemins raboteux. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire les œuvres des savants les plus autorisés : vous en retirerez l'impression que chacun, certain pour son propre compte, ne possède pas l'évidence, à moins que, par l'effet d'une hallucination assez fréquente, il ne considère sa conviction personnelle comme une preuve absolument indubitable. Celui-ci conserve tous les miracles ; celui-là opère un triage ; un troisième les élimine ou en donne une explication naturelle, et quelques-uns, après avoir doctement démontré la vérité d'une opinion, finissent par se ranger à une autre, toujours avec sincérité. Il faut en prendre son parti, les hérétiques ne sont pas des criminels. Regardez-les, en essuyant vos lunettes, pour les mieux voir : vous leur trouverez une figure de braves gens, placides et sérieux, usant du droit d'exprimer leurs idées, sans la moindre envie de porter le trouble dans votre âme, quoiqu'ils soient très désireux de vous convaincre.

Quelle est la cause de cette impuissance à résoudre, d'une manière définitive, le problème historique le plus émouvant ? Nous sommes en présence d'un fait, dont il s'agit de déterminer l'origine, l'existence d'une religion, fondée sur une personne, occupant dans la vénération des hommes, une place si considérable qu'on trouve partout des sanctuaires élevés en son honneur.

Chose étrange ! Jésus remplit notre monde et les documents nous manquent pour écrire sa biographie, le prendre à sa naissance et le suivre jusqu'à sa mort, dans un ordre rigoureux, en passant par les diverses phases de son développement spirituel et de sa mission prophétique. Il a agi dans un milieu très limité, sans jouer un rôle retentissant, puisque les grands écrivains ses contemporains ne parlent pour ainsi dire pas de lui. Un certain nombre d'années après sa disparition, des auteurs obscurs ont recueilli la tradition orale qui s'était formée sur sa personne et il en est résulté des relations, dont quatre seulement, les évangiles de MATTHIEU, MARC, LUC et JEAN, sans compter les épîtres de PAUL, d'un caractère plutôt spéculatif, sont parvenues jusqu'à nous. Ce sont, avec des divergences parfois profondes, des fragments qui, malgré de graves lacunes, forment l'ensemble le plus majestueux. RENAN a voulu composer une Vie de Jésus bien ordonnée, comme un organisme; sa tentative, habilement exécutée, est l'œuvre d'un érudit aventureux, non celle d'un historien certain. Sans cesse il conjecture ; il en convient d'ailleurs, et son ouvrage, séduisant par l'exquise pureté de la forme et une grande finesse d'esprit, ne nous donne pas de son héros un portrait vrai, quoique souvent vraisemblable. On dirait un savant s'efforçant de reconstituer une statue antique, chef-d'œuvre mutilé qu'il s'agit de compléter ; mais comment peut-on savoir s'il a parfaitement saisi l'intention de l'artiste ?

Il manquait, en outre, à ce psychologue ingénieux, des connaissances en psychisme qui lui auraient servi à comprendre des détails qu'il a mal interprétés ou trop sommairement rejetés. Si la personnalité de Jésus avait eu moins de prestige, la tradition nous en eût probablement transmis une image plus fidèle. Aussitôt après sa mort, la légende a fait son travail, comme il arrive d'ordinaire pour les prophètes qui frappent puissamment l'imagination. Les faits se dénaturent en circulant, sans qu'il y ait la moindre volonté de falsification, surtout à une époque de facile croyance aux miracles où la réalité s'enveloppe spontanément de fictions. Il serait néanmoins absurde de prétendre que nous avons, dans les évangiles, un Jésus inventé de toutes pièces. Il y vit, au contraire, d'une vie intense, d'autant plus réel qu'il est plus grand, car la tradition était radicalement incapable de créer un caractère et un enseignement fort au-dessus de la mentalité du milieu où elle se formait. Il a fallu qu'un initiateur donnât une impulsion aux esprits qui, une fois mis en mouvement, sont allés où les menait la pente des préjugés.

Cette tradition, qui nous a légué un Christ surnaturel, nous le montre en butte aux mêmes antipathies qu'un novateur ordinaire. Nous avons de la peine à nous le représenter parmi ses contemporains, parce que nous l'apercevons dans son auréole de gloire, à la hauteur prodigieuse où l'a placé l'adoration des siècles. Il fut un temps où, dans son village et dans son apostolat, en Galilée et à Jérusalem, il n'était, pour bien des gens, qu'un petit personnage très discuté. Les prêtres et les docteurs le dédaignaient ; les fonctionnaires les plus importants ne le prenaient pas au sérieux ; ceux qui, dans son pays natal, l'avaient connu enfant, ne pouvaient admettre que le fils du charpentier Joseph, fût un homme supérieur ; il rencontra même de l'opposition dans sa propre famille. Les orthodoxes l'accusaient avec animosité d'être un hérétique, un blasphémateur, un suppôt de Satan, un ennemi de la religion. Nous les voyons d'ici, avec leur teint bilieux, dévots, orgueilleux, méchants, le calomniant pour l'abattre et persuadés qu'ils vengeaient le Dieu de leurs pères. Tous ces détails, nous les connaissons par les Évangiles ; nul besoin, pour les imaginer, de solliciter les textes.

Cependant, à ces détracteurs se mêlaient des adeptes fervents, surtout parmi les humbles. Essayons de pénétrer dans l'esprit d'une pauvre femme fortement impressionnée par sa prédication. Les subtilités de la théologie et les susceptibilités des gens d'Église lui sont indifférentes. Simple et naïve, elle n'est pas de ces pointilleux qui ergotent sans cesse sur des formules auxquelles ils ne comprennent souvent rien. Jésus ne jouit pas de l'estime des rabbins ; mais il se dégage de toute sa personne un fluide si puissant ! Quelle élévation de pensée ! Quelle noblesse de

caractère ! Quelle harmonie entre les paroles et les actes ! Quelle fascination provoquée par certains prodiges que, dans son ignorance, elle prend poûr des miracles et que les ennemis attribuent à l'intervention du démon ! La voilà subjuguée. Les efforts qu'on ferait pour la détacher du Maître le lui rendraient encore plus cher, tant elle lui est reconnaissante du magnifique horizon ouvert devant son âme. Ne vous semble-t-il pas que cette prosélyte, avec son cœur sensible à l'attrait du divin, dégagée des préventions d'école ou de secte, est infiniment plus près de l'Évangile que tel chef de la Synagogue, grand raisonneur et petit esprit? Celui-ci l'éblouit sans l'éclairer, avec sa science creuse et sa dialectique menue, en l'emprisonnant dans un dogme où on étouffe. Jésus, au contraire, la fixe sur le terrain de l'édification, avec une douceur ineffable. Ah, nous sommes loin du fanatisme brouillon, lèpre qui ronge la conscience et ne lui laisse, avec des apparences de vertu, que beaucoup de vanité !

Le spiritisme bien compris, envisage Jésus, comme faisaient de son temps les gens de bonne volonté, avant que les théologiens lui eussent donné la rigidité et la sécheresse d'un dogme, remplaçant la fraîcheur et la souplesse de la vie. Ce qu'il vénère en lui, c'est le prophète, d'une grandeur incomparable, dominant l'humanité, sans cesser de lui appartenir, par conséquent, notre frère quoique nous lui ressemblions peu. Désirez-vous apprécier la beauté de son âme, commencez par reconnaître la laideur de la vôtre. Vous y gagnerez l'humilité qui est le commencement de la sagesse.

Vous n'avez certes pas la prétention de figurer au premier rang dans une élite de saints, ce qui ne vous empêche guère de faire, à l'occasion, votre propre éloge, comme si vous cherchiez à vous défendre contre la critique. On ne saurait, pourtant, vous accuser sans injustice d'être irréligieux. Il se produit en vous des poussées de prière, des ouvertures sur l'infini, même des accès de joie par l'intuition d'un monde supérieur ; mais que ces émotions sont intermittentes et de petite influence sur votre conduite ! Le soleil subit constamment des éclipses ; le doute, la révolte, le blasphème ou l'indifférence passent devant lui comme de noirs nuages, et, par une singulière contradiction, il vous arrive de nier son existence presque dans le moment où vous l'affirmez. Le spectacle de la nature vous fait songer à un Être suprême, créateur de l'ordre qui y règne, comme l'horloge évoque l'idée d'un horloger, sans que celui-ci vous intéresse profondément. Vous agissez de même à l'égard de l'Au-delà, de la réalité duquel vous êtes faiblement persuadé. Parfois, vous vous dites, non sans amertume, que la vie ne vaudrait vraiment pas la peine d'être vécue, si elle se bornait à la partie misérable que nous en voyons ; le désir d'un avenir d'outre-tombe erre à la surface de votre âme comme un

feu follet. Parlons maintenant de votre moralité. Vous êtes ce qu'on appelle, dans le langage courant, un honnête homme, correct, bien posé, pas sublime, en somme estimable. Prenons une loupe et regardons le tissu de votre conduite. Mon Dieu, qu'il est grossier ! Nous y voyons la conscience, le sentiment du devoir, çà et là quelques bonnes œuvres, un dessin qui caresse l'œil ; mais le fil de la trame est de qualité inférieure. « Les vertus, a dit un moraliste, se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer. » Dans votre famille souvent, dans vos relations mondaines presque toujours, en affaires et en politique surtout, ne faites-vous pas trop de votre chétive personne le centre vers lequel convergent toutes vos pensées? Parmi les sept péchés capitaux, orgueil, avarice, luxure, envie, gourmandise, colère, paresse, en est-il un seul dont le germe ne soit en vous, plus ou moins développé, en particulier l'orgueil, qui vous empêche de voir les autres et que vous ne voyez pas davantage? Et la conclusion, la voici : vous n'êtes qu'une ébauche d'homme ; l'homme complet, il faut le chercher ailleurs.

Les aspirations morales et religieuses, qui dans votre âme, produisent une végétation si précaire, atteignent en Jésus le plus haut degré de prospérité. Il a vécu avec Dieu dans l'intimité d'un fils avec un père tendrement aimé, vers qui la pensée serait tournée sans cesse ou toujours prête à surgir. Il sentait partout sa présence, l'adorant en esprit, sans tomber dans le formalisme des pharisiens adonnés à des pratiques mesquines. Il voulait que l'homme religieux fût essentiellement probe, bon, donnant l'exemple des vertus dont il préconise l'excellence. Cet idéal, il l'a réalisé, sévère pour les grands, ami des humbles, désintéressé jusqu'au sacrifice de la vie, uni à l'humanité par une solidarité si profonde que tous les hommes, même ses ennemis, sans distinction de race, de nationalité ou de culte, étaient pour lui des frères, dignes de sympathie et de respect. C'était l'âme la plus indépendante de la chair qu'on puisse imaginer, complètement affranchie de la crainte de la mort, vivant dans le monde invisible, inébranlable et radieuse. A cette extraordinaire spiritualité, s'ajoutaient des phénomènes supranormaux, qui augmentaient son ascendant moral : cas de guérison, de double vue, de pénétration de pensée, de puissance psychique, jadis considérés comme des miracles, maintenant attribués à des forces naturelles inconnues. Les facultés latentes, dont le germe est en chacun de nous, se manifestaient par éclairs dans son activité publique et séduisaient l'imagination de la foule qui, par des récits enthousiastes, répandait la semence d'une légende. La tradition lui attribue quelques idées jugées bonnes de son temps, abandonnées désormais ; nous avons à opérer un triage pour conserver les vérités éternelles. De ce choix sort un Christ d'une beauté

suprême, non figé dans un dogme artificiel, dominant tous les grands inspirés avec une stature de géant.

Le spiritisme se rapproche du protestantisme libéral, rationaliste comme lui, mais en faisant une place au supranormal, qu'il ne faut pas confondre avec le surnaturel. Il conserve la résurrection du Christ, sans adopter le commentaire qu'en donne l'orthodoxie. Le cadavre du Maître serait resté dans la tombe ; le corps spirituel, grâce à la médiumnité des disciples, se serait momentanément matérialisé sur le chemin d'Emmaüs et dans la Chambre haute, si objectif que, de nos jours, un photographe aurait pu en prendre des instantanés. Ce phénomène d'apparition, dont la Science psychique signale des cas célèbres, suffit pour expliquer la fondation de l'Église, due à l'exaltation des apôtres succédant à leur prostration.

Le Christianisme, sur ce point comme sur d'autres, trouve dans le Spiritisme un allié qui aide à le mieux comprendre, en servant les intérêts de la religion fortement combattue. A quoi bon contester l'évidence?

Nous assistons au déclin de doctrines qui eurent jadis une prospérité incomparable ; il y a toujours en elles une âme de vérité qui commande le respect ; mais elles sont devenues si incompatibles avec les progrès de la science et même, à certains égards, avec notre notion de la justice, qu'il est désormais impossible à la majorité de nos contemporains, d'y croire naïvement. La nécessité d'une réforme se fait de plus en plus sentir.

Alfred BÉNÉZECH.

(A suivre.)

En Algérie

Au mois de juin dernier, une conférencière, Mme Reine Desolange — dont le talent a été qualifié d'aimable, bien qu'elle l'emploie à répandre l'idée que les spirites sont coutumiers de la fraude ou atteints de détraquement cérébral — donnait, dans la salle des fêtes de la mairie d'Oran, une conférence où, sous prétexte de « dévoiler » les fameux « mystères » qui troublent la cervelle de nos détracteurs, elle lançait sans scrupule contre les adeptes du spiritisme les accusations les plus fausses. Le moins qu'on pouvait dire de certains d'entre eux, sans trop avoir recours à l'euphémisme, c'est qu'ils sont dépourvus d'intelligence,

bien qu'il s'y trouve quelques noms illustres que, naturellement, on se gardait soigneusement de citer.

Nos adversaires nous ont, depuis longtemps, habitué à ce genre de procédé, où le ridicule et l'odieux se disputent la première place. Nous en avons pris notre parti aisément. La « caravane » passe tout de même. Le spiritisme fait son chemin; il le fait même, depuis quelque temps, mieux que jamais. Et c'est précisément à cause de cela que nous voyons nos éternels ennemis redoubler leurs attaques qui n'ont d'autre résultat que d'attirer un peu plus l'attention sur notre doctrine, ce dont nous ne pouvons que nous réjouir. Nous ne sommes plus au temps de Basile ; ce qui reste aujourd'hui de la calomnie finit toujours par retomber sur le calomniateur !

Cependant, comme il y a des spirites en assez grand nombre un peu partout, même en Oranie, il s'est trouvé que l'un d'eux, M. Léo Videx, a cru devoir répondre à Mme Reine Desolange, dont l'amabilité lui a, sans doute, paru mériter d'être prise en particulière considération. Il l'a fait dans un grand journal, *L'Echo d'Oran*, qui a bien voulu lui ouvrir loyalement ses colonnes, et de sa réponse, nous allons faire connaître quelques passages à nos lecteurs :

« La conférence donnée mardi soir, dans la salle des fêtes de la mairie, par Mme R. Desolange, a été des plus intéressantes, mais elle n'a pu cependant réussir à troubler les psychistes sérieux et convaincus, dont je me fais ici l'interprète, et qui ne méritent pas d'être pris pour des hallucinés ou des charlatans.

L'explication de quelques tours de prestidigitation employés sans vergogne par de pseudo-spirites ou par certains hypnotiseurs qui s'exhibent lucrativement dans des séances publiques, ne saurait tout de même suffire à taxer de fraude ou de détraquement cérébral toutes les personnes qui se livrent à des expériences métapsychiques. Ce n'est point parce que des voleurs se font prendre la main dans le sac, ou que de mauvais citoyens trahissent leur patrie, qu'il serait juste et de bon goût de clamer que la probité et le patriotisme n'ont jamais existé.

Du reste, Mme Desolange a soigneusement évité de mettre ses auditeurs au courant des merveilleuses découvertes de nos savants modernes, sur la réalité de certains phénomènes psychiques.

. . . .

Quant au spiritisme, qui ne consiste pas qu'à faire sauter des guéridons ou à s'auto-suggestionner entre gens plus ou moins sincères et équilibrés, il a aussi ses défenseurs parmi les grands cerveaux et, en dépit de toutes les critiques, ses adeptes sérieux s'honorent de passer pour fous en com-

pagnie de W. CROOKES, du professeur RICHET, d'Albin VALABRÈGUES, — j'en passe, et des meilleurs !

Comment expliquer la production d'une centaine d'écritures de défunts, tracées par le même médium et dont la plupart étaient inconnues de ce dernier? Et la « correspondance croisée » entre deux médiums, qui ne se connaissent point, écrivant dans deux villes différentes, l'un commençant une phrase, l'autre la terminant, avec l'écriture authentique d'un défunt?

Tout en rendant hommage à l'aimable talent de cette conférencière..., je pense, d'accord avec tous les bons phsychistes d'Oran, que sa voix isolée ne parviendra pas à couvrir l'immense concert de ceux qui, dans tous les pays du monde, ne craignent point de proclamer leur foi spiritualiste et dont l'esprit, avide de lumière, éprouve un impérieux besoin de découvrir et d'expliquer les causes métaphysiques de tout ce qui est. »

Et voici qu'à son tour, l'un des nombreux spirites de la grande province algérienne, M. Edouard GUDIN, receveur des contributions diverses en retraite, s'est levé pour féliciter le protestataire, M. Léo VIDEX, en une lettre de laquelle nous extrayons les lignes que voici :

« J'ai éprouvé une très vive satisfaction en lisant, dans « *L'Echo d'Oran* » du 14 juin, votre protestation contre les erreurs propagées par Mme Reine DESOLANGE. Vos réfutations réfléchies sont nettes et correctes. Elles sont écrites sur un ton indulgent qui m'a fait un plaisir extrême.

Permettez-moi donc, en ma qualité de spirite convaincu, de vous adresser mes sincères félicitations ; et permettez-moi d'y ajouter le souhait qu'un jour prochain l'inspiration vous fasse écrire un article en vue d'instruire les Oranais sur le *vrai* spiritisme scientifique et philosophique, afin de les mettre en garde contre le faux spiritisme, ce spiritisme ridiculement *camouflé* qui sert de thème à nos détracteurs de bonne ou mauvaise foi dont fait regrettablement partie Mme DESOLANGE.

Un article pareil, ni trop court, afin qu'il soit assez explicite pour être compris des profanes, ni trop long, afin qu'il puisse être inséré dans un journal tel que *L'Echo d'Oran*, serait certainement fécond en bons résultats.

D'abord il ferait un sensible plaisir aux initiés épars dans le département. Ceux-ci se sentiraient moins isolés, moins perdus, se voyant défendus. Ensuite, il éclairerait un certain nombre de matérialistes « penseurs » déjà, par intuition, en marche vers la lumière. Enfin, il inciterait quelques sceptiques ou indifférents à s'intéressser à la recherche de la

vérité. Il suffit quelquefois de peu de chose pour mettre sur la voie quelqu'un qui, tout à coup, pourrait comprendre.

La morale surtout y trouverait son compte. L'égoïsme, aujourd'hui plus que jamais, a besoin d'être sérieusement combattu, et c'est dans l'altruisme spirite qu'il trouve l'un de ses plus puissants antagonistes.

Je souhaite que mon idée soit accueillie par vous avec bienveillance et, s'il vous plaisait de la réaliser, que votre article reçoive le même accueil dans les colonnes si franchement hospitalières de *L'Echo d'Oran*. »

La réponse de M. Léo VIDEX à M. GUDIN fût celle-ci :

« ... Je pense, comme vous, que la propagande par le journal donnerait un excellent résultat. Malheureusement, en ce moment, il ne faut pas compter sur l'hospitalité de *L'Echo* qui est débordé de copie. Mais ce n'est que partie remise et il se pourrait bien que l'hiver prochain nous donnions, non seulement par la voie du journal, mais encore au moyen de conférences, l'impulsion qui convient aux intéressantes sciences psychiques..... »

Voilà donc le mouvement déclenché dans toute l'Oranie. La question est posée de savoir ce qu'est, en réalité, le spiritisme. Nous sommes sûr qu'elle sera résolue dans le sens de la vérité. Mme Reine DESOLANGE, l'aimable conférencière, n'avait certainement pas prévu ce résultat.

K.

D'Annunzio et le Spiritisme

M. Frédéric VERDINOIS, dans ses souvenirs journalistiques (numéro de mai 1919 de la revue « *Varietas* »), rapporte une curieuse séance de spiritisme, qui eut lieu à Naples, sur l'initiative de Mme POLOZOFF. Cette dame eut, en son temps, son heure de célébrité. Elle invita spécialement le poète incrédule. D'ANNUNZIO accepta, demandant la permission d'amener un ami de Rome, un certain CANTALAMESSA. Le médium était la PALLADINA.

La qualité du héros « *malecapitato* » rend le récit particulièrement intéressant. Et l'on y peut voir aussi de quelle manière un Esprit peut se manifester pour mettre fin aux railleries des plus incrédules.

C'est d'après la Revue italienne *Luce e Ombra*, que nous reproduisons ce récit :

Voici ce que dit M. VERDINOIS : La réunion était au complet à neuf

heures, mais la séance commença à 10 heures. Il y avait, en outre de la maîtresse de céans et du médium, D'ANNUNZIO et son ami, le pauvre Peppino PESSINA (fils de l'ex-ministre) avec sa fille et sa mère et le professeur WAGNER, accompagné de son épouse. Le petit salon était étroit, avec, comme ouvertures, deux portes et un balcon. Les issues fermées, on se dispose autour d'une table rectangulaire, on éteint la lampe à gaz et la séance commence. Pas de bruit, aucun mouvement.

A peu de distance entre moi et CANTALAMESSA qui était à ma gauche (à droite je faisais la chaîne avec D'ANNUNZIO), on vit briller des lueurs bleuâtres, phosphorescentes, qui paraissaient des allumettes brûlant.

— Excusez, dit PESSINA, si c'est une plaisanterie.....

— Personne ne plaisante, dit CANTALAMESSA.

On rallume la lumière, on discute ; on refait l'obscurité, on rétablit la chaîne. De suite reparaissent les lueurs accompagnées de légers chocs.

CANTALAMESSA était insupportable. Il se divertissait et croyait divertir les autres. L'Eusapia (médium) était dans tous ses états. Mme POLOZOFF, se contenant, déclara que la séance était levée. Tous se lèvent et « lux facta est » (la lumière est faite).

CANTALAMESSA et D'ANNUNZIO criaient leur innocence et riaient à gorge déployée.

— Pourquoi ne pas continuer l'épreuve?

— Non, non, assez !

— Je vous jure que ce n'était pas moi. C'était « l'esprit ».

— Bien peu sérieux, murmure entre ses dents Mme POLOZOFF.

Elle n'avait pas terminé ces mots que, du mur vis-à-vis — un mur lisse, uni, sans porte ni ouverture — surgit une forme humaine, une espèce de géant qui s'élance sur CANTALAMESSA, le lie à D'ANNUNZIO, les bouscule les épaules contre la porte et les couche enfin tous deux, comme un fagot, sur un grand divan qui était dans la chambre voisine.

— Jésus ! aide ! miséricorde !

Les dames étaient effarées. La mère de PESSINA était presque tombée évanouie dans les bras.

Qui était cet homme, d'où sortait-il, comment avait-il tant de force, comment disparut-il sous nos yeux exorbités? L'explique qui voudra ! Les deux malchanceux se relevèrent déconfits du divan et se tournèrent vers nous. Ils ne riaient plus et étaient pâles comme nous.

Mme POLOZOFF tenta de retenir le poète pour « discuter ».

Mais D'ANNUNZIO « en avait assez » et partait. Son ami l'attendait sur l'escalier. Ainsi se termina la fameuse séance et il ne fut pas question de la recommencer.

Le lecteur, ajoute M. VERDINOIS, croira ou ne croira pas, comme il lui plaira. Sa disposition d'esprit ne pourra pas faire, en tous cas, que les choses survenues ne soient pas arrivées; le fait est brutal et n'a pas besoin de la ratification du public pour être ce qu'il est.

En tous cas, nous avons cru devoir le signaler, il n'a jamais été démenti.

Les Victimes de Landru

Le Petit Parisien du 21 mai raconte que les victimes du nouveau *Barbe-Bleue* se livrèrent, pendant toute l'année 1916, à des manifestations dans la villa « The Lodge » où l'on croit savoir qu'elles ont été assassinées.

Ce journal juge à propos de prévenir tout d'abord le lecteur que les témoins des faits signalés sont des gens calmes, bien posés, d'un certain âge ; qu'ils ne sont ni des visionnaires ni des thaumaturges ; qu'ils ne font pas tourner de tables, ignorent le spiritisme et ne cultivent pas le surnaturel.

On ne peut donc pas les accuser d'avoir imaginé une histoire pour faire de la réclame au spiritisme qu'ils ne connaissent pas. Mais, ayant fait ainsi, sans le savoir, connaissance avec lui, il n'y aurait rien de bien extraordinaire à ce que, plus tard, ils devinssent d'excellents adeptes de notre doctrine, si quelqu'un leur expliquait ce que tout d'abord ils ne savaient pas.

Quoi qu'il en soit, voici textuellement ce que nous lisons dans le *Petit Parisien :*

« Au début de la guerre, M. F..., était agréé au Tribunal de commerce d'une ville de l'Aisne. Sa fille avait épousé un notaire, M. M..., aujourd'hui retiré dans une ville de Seine-et-Oise.

L'invasion allemande l'obligea à se réfugier dans la zone de l'intérieur avec les siens. La famille habita d'abord Paris, puis, en septembre 1915, vint s'installer à Vernouillet, dans une villa qui venait d'être libre et qui n'était autre que « The Lodge », l'ancienne demeure de Landru.

L'endroit avait paru agréable à M. F.... Le logis était paisible, honnête, le site riant. Dans la maison rien d'anormal n'attirait l'attention. Le précédent locataire avait laissé tout dans un ordre parfait.

Cependant, au bout de quelque temps, Mme F..., dont la chambre était située près de la grande voûte d'entrée formant remise, entendit,

la nuit, des bruits étranges. Tantôt c'étaient de lointains hululements, tantôt des coups sourds frappés dans la muraille, tantôt des plaintes qui s'élevaient déchirantes et venaient expirer contre les volets soigneusement clos. Chaque nuit Mme F... se dressait dans son lit, écoutait, et, de plus en plus impressionnée, perdait le sommeil.

Le matin, avec le chant du coq, ramenait le calme. Le jour, on n'entendait rien, mais dès que les ténèbres avaient envahi « The Lodge », les bruits sinistres recommançaient.

M. F..., ainsi que son gendre et sa fille essayèrent de persuader Mme F... qu'elle était le jouet d'une hallucination, mais, peu à peu, ils furent eux-mêmes en proie aux phénomènes dont les causes leur échappaient. Des considérations d'ordre matériel les obligèrent à rester à Vernouillet. Cela dura un an. A la fin de l'année de location, en septembre 1916, ils n'eurent pas le courage de continuer à vivre ainsi. Malgré les incertitudes d'un nouvel exode — ils étaient encore dans la situation des réfugiés — ils n'hésitèrent pas à fuir un séjour aussi lugubre.

A présent, ils savent que Landru a habité avant eux « The Lodge » avec Mme Cuchet et son fils, Mme Guillin et Mme Laborde-Line. Ces quatre personnes sont disparues et la justice accuse Landru de les avoir assassinées. La maison de Vernouillet était-elle hantée ? »

Le Petit Parisien ne dit pas si, depuis, « The Lodge » a reçu d'autres locataires et si les bruits ont continué. Il serait intéressant d'être fixé sur ce point.

Correspondance Posthume d'Allan Kardec

M. de Cazeneuve (de Montauban) à Allan Kardec

Nous donnons ci-après la fin de cette lettre, dont la première partie a été publiée dans notre n° du mois d'octobre dernier, et que le manque de place ne nous avait pas permis de compléter depuis.

C'est l'histoire d'une malheureuse religieuse, sœur Estelle, qui fut longtemps persécutée par ses supérieurs, pour avoir crû au spiritisme et surtout à cause de sa médiumnité.

Mgr l'évêque de Montauban, l'auteur de plusieurs articles anti-spirites publiés dans la semaine catholique de Toulouse, avait formé le projet, en sa qualité de chef suprême des ordres religieux dans son diocèse, de

faire cesser irrévocablement au moyen des exorcismes les rapports médianimiques qui existent entre Mme Casimir Maurel et sœur Estelle. J'ignore si celle-ci a jamais été soumise à l'exorcisme, mais ce qui est certain c'est que son amie ayant refusé à plusieurs reprises de condescendre à l'accomplissement de pratiques humiliantes pour elle et outrageante pour sa foi de spirite, il résolut, espérant arriver aux mêmes fins par une autre voie, de s'emparer d'un certain Christ donné par les Esprits, et qu'il regardait comme le lien occulte qui unissait les médiums au monde invisible. Une fois cet objet béni et indulgencié pensait-il, la mauvaise influence serait à jamais détruite, dès lors plus de manifestations. Ainsi se résume le raisonnement invariable de nos contradicteurs. Quand donc y verront-ils plus clair ? M. l'abbé Delmas s'était chargé de toutes les démarches à faire dans cette importante circonstance. Il se présenta donc, en qualité de vicaire de la paroisse chez Mme Casimir Maurel, dont il tâcha d'obtenir la confiance par des paroles dorées. Il fit briller à ses yeux un Christ tout fraîchement arrivé de Rome et muni de toutes les indulgences, comptant bien pour arriver à ses fins sur l'effet produit sur les sens ; mais il n'essuya qu'un refus. Vous remettrais-je mon christ se contenta de lui répondre le médium, qu'il vous serait enlevé aussitôt.

M. Delmas ne se tint pas pour battu, il revint plusieurs fois à la charge même refus. Cependant cette insistance préoccupa Mme Casimir Maurel; elle se décida à demander conseil au bon esprit qui le lui avait apporté : « Donnez, lui répondit l'esprit, ils ne le garderont pas longtemps. »

Le 17 avril, l'abbé Delmas était venu demander encore le Christ tant désiré et cette fois, il l'avait obtenu. Quelques instants après, il le faisait indulgencier par le père Benjamin, carme déchaussé qui prêchait le jubilé à Montauban, et se rendit de là chez l'évêque. Celui-ci, s'emparant de l'objet, avec une satisfaction visible se mit en devoir de remplir toutes les formalités possible pour le purifier. Il triomphait enfin du diable ! Cependant avant de le remettre à l'abbé qui désirait le garder comme une curiosité, il voulut se ménager la possibilité de le reconnaître d'une manière certaine par un signe connu d'eux seuls. Maintenant, dit-il en le donnant à l'abbé Delmas je suis tranquille, et vous pouvez le porter sur vous si vous voulez, on ne viendra pas vous l'y prendre. Mais, ô stupéfaction ! comme celui-ci avançait la main pour le prendre, le Christ disparaissait soudain... Il est impossible de rendre le saisissement et l'étonnement profond de ces deux hommes à la vue d'un tel prodige ! Ils étaient là tous deux se regardant, les traits bouleversés, immobiles et comme pétrifiés. La pensée seule qu'ils pouvaient être surpris dans cette situation embarrassée les remit aussitôt de leur trouble. Pendant que

tout ceci se passait à l'évêché, le Christ venait se placer naturellement dans les mains de Mme Casimir Maurel, qui l'attendait chez elle avec foi et recueillement. Son mari étant présent en ce moment solennel, ils adressèrent au Seigneur de ferventes actions de grâce pour le remercier d'avoir bien voulu permettre une manifestation aussi belle, et bien faite pour convaincre les plus incrédules. Le lendemain, Mme Casimir Maurel se présentait chez M. l'abbé Delmas, et lui montra le Christ « examinez-le dit-elle et reconnaissez-le. » A cette vue, l'abbé pâle d'émotion laissa échapper de sa poitrine oppressée ces seules paroles : « Vous êtes une sainte mais au nom du ciel, que tout ceci demeure entre nous. »

Après de pareils faits, ces Messieurs auront-ils le courage d'écrire comme ils le font contre le spiritisme et les esprits ? L'avenir nous l'apprendra.

Mon cher Monsieur Allan Kardec, je suis si désireux de vous faire part de tout ceci, que je remets à demain le plaisir de continuer ma relation par les détails des phénomènes arrivés au couvent de la Miséricorde, et à notre groupe ? Je me suis mis à l'œuvre dès la réception de votre lettre, conciliant autant que possible mon devoir de fonctionnaire et de spirite dévoué.

Je suis avec respect votre frère et disciple.

De CASENEUVE.

Montauban, le 5 mai 1865.

Mon cher Monsieur et Maître,

Je reprends mon récit où je l'ai laissé hier, et je commence sans autre préambule.

Ainsi que je l'ai dit, les Esprits combinant les fluides de la sœur Estelle et de Mme Casimir Maurel, sont parvenus au moyen de manœuvres intelligentes à établir entre elles et à distance des rapports suivis. Ne pouvant plus se parler les deux amies correspondent fluidiquement, et par des procédés encore peu usités parmi nous. Mme Casimir Maurel reçoit de cette façon, contre le gré surtout des religieuses du couvent de la Miséricorde des objets qu'elle leur avait donnés autrefois à titre de souvenir.

Passons maintenant à l'énumération de ces objets en mentionnant avec soin les particularités qui peuvent présenter quelque intérêt :

1° Le 15 décembre 1864, apport de deux roses blanches portant inscrit sur leurs pétales l'une de ces lettres : (M.D.C.) *Madame de Cazeneuve* ; l'autre, celle-ci : (A.M.M.) *à ma mère.*

La première de ces fleurs fut séance tenante placée par les esprits dans les mains du médium. La seconde, était dans le même moment déposée à

500 mètres d'ici sous un globe de verre ornant la cheminée de sa chambre. Le fait fut vérifié sur l'heure. Le surlendemain, celle des deux roses qui était déposée chez le médium disparut tout à coup ; on la chercha vainement dans toute la maison, personne ne l'avait vue. Le lendemain de ce jour, elle lui fut rendue pendant le sommeil magnétique. (Les esprits n'entendaient-ils pas faire comprendre par cette dernière manifestation que la patience et la persévérance dans le bien doivent être l'apanage de tout spirite sincère et dévoué ?)

2° Le 19 décembre, deux camélias blancs apportés pendant la séance de ce jour ; on les vit glisser le long du mur et tomber dans la main du médium. Cette manifestation fut suivie de leçons de morale et de recommandations de toutes sortes, notamment sur la discrétion à garder vis-à-vis des incrédules.

3° Le 24 décembre, une croix de fleur d'oranger de 20 centimètres de long enlevée de dessus l'autel de la chapelle du Sacré-Cœur. Le médium, à l'occasion de cet apport avait été invité par les Esprits à se rendre dans la journée à l'Eglise du couvent de la miséricorde pour constater la présence sur l'autel de cet objet. Le lendemain même démarche, mais la croix n'y était plus car elle avait passé dans ses mains. Un grand mouvement régnait dans la chapelle ; les religieuses cherchaient partout cette croix et ne pouvaient la trouver ; l'anxiété était peinte sur leur front. La sœur Estelle seule, restée à la grille du couvent était calme et souriante. Les deux médiums échangèrent un regard significatif et se retirèrent chacune de leur côté.

4° Les 5 et 10 janvier 1865, trois petits reliquaires en argent appendus à l'autel de la Vierge; ces objets ont été parfaitement reconnus par le médium pour lui avoir appartenu.

5° Le 15 janvier 1865, deux roses blanches faisant partie d'une couronne dont le complément a été remis le 13 février suivant par les bons Esprits, M. Alexandre de Lanne, lors de son dernier passage à Montauban ayant témoigné son désir de posséder une de ces roses, Mme de Cazeneuve se fit un plaisir de la lui donner. Cette fleur portait sa tige roulée en spirale concentrique par le fait des Esprits.

6° Le 29 janvier 1865, un bouquet de forte dimension qui ornait les jours de fête l'autel consacré à la vierge ; il est composé de fleurs artificielles de grande fraîcheur et entouré d'un papier de dentelles sans la moindre froissure. C'est au moment ou la sœur sacristine, le remplaçait dans l'armoire qu'il fut enlevé. Ce jour là jour de séance, le médium se trouvait en somnanbulisme hors de son domicile, lorsqu'il lui fut révélé que le bouquet venait d'être apporté dans sa chambre par les Esprits. Des adeptes furent chargés de vérifier le fait. Il se passa alors ceci

de particulier : c'est que dès le moment où l'apport se trouva entre les mains de ces derniers, le médium éprouvant une forte commotion, tombait en crise; c'était l'effet produit par le contact de fluides hétérogènes agissant à distance sur son système nerveux. C'est pourquoi, il ne cessait de s'écrier pendant le contact : « Ne me touchez-pas... laissez-moi... Casimir... maman... vous me faites horriblement souffrir !... » Casimir, maman, étaient ceux qui touchaient le bouquet. Dès que cet objet lui eut été remis la crise cessa tout à coup. Autre remarque : en examinant ce bouquet, on aperçut facilement certains vides de formes circulaire qui semblaient indiquer l'absence de fleurs telles que roses ou camélias. Or, celles de cette catégorie dont il est question au nº 1 et 2 s'adaptaient parfaitement à ces vides

D'ailleurs il restait à ce bouquet une rose et un camélia pouvant servir de terme de comparaison ; ce qui, en effet, démontra leur commune origine. Les fils de fer eux-mêmes qui faisaient partie des tiges de ces fleurs et qui paraissaient avoir été rompus à l'aide d'un instrument tranchant présentaient tous des sections identiques. Quels moyens emploient les esprits pour rompre ainsi les métaux ? Nul ne le sait.

7º Douze roses blanches pour le complément de la couronne annoncée au nº 5. Cette couronne formée de vingt-quatre roses blanches surmontée de la croix de fleur d'oranger contribuait à orner l'autel du Sacré-Cœur.

8º Le 13 avril, un reliquaire en cuivre doré de 8 centimètres sur 5 centimètres était appendu à l'hôtel de la chapelle du Sacré Cœur ; il a été parfaitement reconnu par le médium pour lui avoir appartenu.

9º Enfin le 29 avril, une garniture de nappe d'autel brodé par Mme Casimir Maurel, ornait le maître-autel. Elle venait d'être détachée de sa nappe pour être blanchie. Cette occasion a été saisie avec empressement par les Esprits pour l'enlever et la rendre à sa première propriétaire ; on se figure aisément l'étonnement de ces bonnes religieuses du couvent de la Miséricorde en constatant toutes ces soustractions. Elles crurent d'abord à un vol, mais il n'était plus permis de douter, en présence de tels faits et d'après les révélations de sœur Ephrem médium écrivain, dont la faculté servait parfois à Mme la supérieure à connaître la source de ces disparitions d'objets. Ces bonnes religieuses ont donc été obligées de s'incliner devant l'étrangeté de ces phénomènes qu'elles persistent à attribuer aux démons. Leur fausse doctrine n'en reçoit pas moins un démenti formel de ces faits, puisque d'après ces doctrines, tout ce qui est béni et consacré au culte doit être par cela seul hors de l'atteinte du malin. Monseigneur l'évêque de Montauban se chargera sans doute maintenant d'éclairer ses bonnes sœurs en leur faisant part de la leçon qu'il a reçue le 17 du mois dernier. Un dernier phénomène qui a eu lieu le 4 mai,

mais qui n'est pas encore complété entièrement ne sera pas le moins curieux. Je me réserve de vous entretenir dès que je posséderai tous les éléments nécessaires à la connaissance du résultat définitif. Jusque là, permettez-moi de garder le silence sur un fait qui n'aura de l'importance que tout autant qu'il sera constaté d'une manière irrécusable ; c'est ce que j'espère bien pouvoir faire incessamment.

En attendant, je vous prie de bien vouloir être indulgent pour ce qui peut être défectueux dans la forme de cette relation et d'agréer la nouvelle expression de mon respect et de mon entier dévouement.

De CAZENEUVE.

Allan Kardec, à M. Raisant, publiciste.

Paris, 1er avril 1868.

Monsieur,

J'ai reçu en son temps la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, et vous prie d'excuser le retard que j'ai mis à lui répondre, mais au nombre si considérable de celles que je reçois, se joignent des occupations tellement multipliées que ma correspondance en souffre forcément.

Je suis heureux, Monsieur, de vous trouver sympathique à certaines parties de notre doctrine, et dont vous faites très judicieusement ressortir les conséquences. Quant aux points que vous n'admettez pas, c'est pour nous une question de fait, et non une théorie préconçue résolue depuis longtemps par l'expérience et qui compte ses adhérents par millions dans tous les pays et dans tous les rangs de la société. Je n'essaierai point de vous y rallier, parce que nous n'imposons nos croyances à personne, et que nous laissons au temps le soin de former les convictions ; mais si un jour vous êtes des nôtres vous serez le bienvenu.

J'ai le regret d'avoir vu, jusqu'à ce jour, votre Journal systématiquement hostile à des doctrines qui se fondent sur les lois immuables de la nature, et je me suis étonné que, tout en ne partageant pas notre manière de voir, il repoussât, de parti pris, des auxiliaires nombreux, marchant au même but ; la solidarité et la fraternité universelles. Vu ses dispositions, j'ai cru superflu de lui adresser mon nouvel ouvrage sur la genèse ; si cependant vous jugiez qu'il put vous intéresser, je me ferais un plaisir de vous l'offrir.

S'il vous était agréable, Monsieur, de vous entretenir avec moi sur ces matières, je serais charmé de vous recevoir.

Veuillez je vous prie, Monsieur, agréer, mes salutations empressées.

Allan KARDEC.

REVUE ÉTRANGÈRE

Traduit de la Revue italienne *Luce e Ombra*. — Nous donnons ici un essai de communications typtologiques qui ont été fournies par le capitaine François Scotti, ex-syndic de Civita-Vecchia, puis Président de la Chambre de Commerce, qui put ainsi plus facilement, grâce à sa situation, se procurer les documents officiels de contrôle.

Voici les détails donnés sur le médium et les modalités des séances :

« Le médium, M. Achille Carnevali, est âgé de 45 ans. Il est intelligent mais d'une médiocre culture, n'ayant fait que la seconde élémentaire. Il tenait un négoce de mercerie qu'il dut céder et il chercha un emploi. Il ne croit pas, comme il l'affirme, qu'on puisse communiquer avec les morts ; il se prête très mal volontiers aux séances ; il est très honnête et n'accepte aucune rétribution.

Les séances avaient lieu dans ma mairie en présence de MM. D. Réali et P. Jaforte. Souvent MM. D. Legnani et G. Juerti assistaient à ces séances. On y voyait quelquefois des professeurs de l'Institut, des magistrats, des employés, des professionnels, etc....

Lorsque les séances étaient calmes, le médium fumait ou parlait avec quelque assistant et était toujours très distrait. Parfois, au contraire, la table médianimique semblait s'animer ; elle avait des tremblements expressifs, presque des commotions... Le médium, devenu pâle, accusait des sensations inexplicables, pendant qu'une sueur froide lui descendait du front ; il retirait alors les mains posées sur la table.

J'affirme de la manière la plus absolue, que les renseignements obtenus par cette voie ne pouvaient être connus en aucune façon ni par le médium ni par les assistants, soit dans leur totalité, soit dans leurs particularités.

5 janvier 1913 (dans la soirée). — Médium A. Carnevali. Directeur de la séance F. Scotti ; membres présents : D. Réali, P. Jaforte, D. Legnani. Séance typtologique.

D. — Qui es-tu?

R. — Élisa Gasparini, morte à Milan il y a seize ans. Je fus la compagne aimée de mon Piave.

D. — Quel est ce Piave?

R. — Ne te le rappelles-tu pas? Ce fut le créateur des travaux de Verdi ; il était poète, fit des livrets : *Hernani*, *Rigoletto*, *La Traviata*, *Harold*, *Guillaume Tell*, *La Force du destin* et d'autres (1).

(1) Tout cela est exact, excepté pour *Guillaume Tell* dont le livret fut composé pour la première fois en français par Bys et Jouy et traduit en italien, par Calisto Bassi. Il est bien exact qu'il existe un livret dû à Piave qui porte le titre de *Guillaume-Welingrode*. Dans le cas actuel, on ne doit pas exclure que le processus mental de l'association des assistants ait pu modifier la communication en la faisant dévier du vrai nom... *(N. de la Rédaction.)*

D. — Et toi, comment l'appelais-tu habituellement?

R. — Mon Piave. Je l'assistai pendant huit ans.

D. — Avais-tu des parents?

R. — J'avais une fille.

D. — Que désires-tu de nous?

R. — Rappelez mon souvenir.

Le dimanche suivant, avec le même médium et les mêmes assistants, la même entité revint, elle nous dit :

— Avez-vous vu? Avez-vous écrit? Dans la communication précédente, je me suis trompée d'année, je me le rappelle maintenant ; je mourus en 1906.

— J'ai écrit à la municipalité de Milan, mais je n'ai pas encore eu de réponse.

D. — As-tu autre chose à nous dire au sujet de Piave?

R. — Je sais que je l'ai assisté pendant huit ans ; avec lui j'ai discuté et créé ses travaux.

D. — Le vois-tu Piave?

R. — Souvent ceux qui ont vécu rapprochés sur la terre sont éloignés les uns des autres dans le ciel.

D. — Sais-tu pourquoi il en est ainsi?

R. — C'est la conscience qui prédomine en tout.

Trois jours après, c'est-à-dire le 15 du même mois, je reçus de la commune de Milan la lettre suivante :

Milan, 13 janvier 1919.

Au très illustre Syndic de Civita-Vecchia,

En réponse à votre lettre du 9 courant, je m'empresse de vous informer qu'aucune femme Gasparini Élisa ne figure ici comme étant décédée entre 1895 et 1896.

Au contraire sont mortes ici :

a) Gasparini Elisabeth, décédée le 24 février 1891, à l'âge de 62 ans, native de Villafranca de Vérone, fille de Joseph et de Battistine Rosa, femme de Bisinelli Ange.

b) Gasparini Elisa, morte le 5 novembre 1906 (2), fille d'André et de Droc Thérèse, née à Goritz en 1819, veuve de Piave François.

L'Officier de l'État civil délégué.

(2) Comme on le voit, la date correspond parfaitement avec la seconde version de la personnalité qui a fait la communication.

(N. de la R.)

Séance du 23 novembre 1913. — Médium A. Carnaveli. Membres présents : D. Réali, P. Jaforte, D. Leguani, V. Albert, F. Scotti dirige la séance.

D. — Qui es-tu?

R. — Élie Aiolfi de Lodi.

D. — Quand es-tu mort et comment?

R. — Il y a huit ans environ ; une grave péritonite à vingt-huit ans dans toute la force de la vie et de l'art.

D. — Quel art as-tu exercé?

R. — La sculpture.

D. — Quelle impression as-tu éprouvée en te détachant de la vie?

R. — Tout ce que la surprise peut faire éprouver.

D. — Croyais-tu à l'immortalité?

R. — Je croyais au Dieu travail.

D. — Comment te trouves-tu maintenant?

R. — Bien, mais je conserve la passion de l'art.

D. — Comment es-tu venu ici?

R. — Attiré comme le papillon par la lumière.

D. — Que désires-tu?

R. — Je pleure les travaux que j'ai laissés.

D. — As-tu besoin de quelque chose de nous?

R. — Quelle est la personne qui possède ma fillette, qui l'a achetée? C'était un plâtre que j'avais exposé à l'Exposition de Milan.

D. — Et toi, ne le sais-tu pas?

R. — Je ne me le rappelle plus ; qui sait si plus tard je ne m'en souviendrai pas !

D. — Je m'informerai.

R. — Il faut écrire à Milan.

Le 2 décembre j'écrivis à la municipalité de Milan et j'eus la réponse suivante :

Lodi, le 6 décembre 1913.

Très illustre syndic, Civita-Vecchia.

Aiolfi Élie, fils de Léopold, sculpteur, est mort à Lodi, le 12 juin 1906. Je ne puis vous renseigner sur la valeur artistique du défunt sculpteur qui a toujours été absent de Lodi.

Le Syndic.

Un an après cette séance, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un peintre lombard dont je ne me rappelle pas le nom. Il me dit avoir connu Aiolfi, habile sculpteur, qui promettait beaucoup; il ajouta qu'il avait vu le plâtre en question à l'exposition de Milan : un vrai chef-d'œuvre.

Capitaine François Scotti.

Il faut de l'énergie

Le *Light* du 11 janvier 1919 publie une lettre de Sir Arthur Conan Doyle, datée du premier jour de l'an, et qui commence ainsi :

« Monsieur, un fait me semble indiscutable. C'est que nous, qui soutenons la réalité des communications spirites, ou bien nous sommes occupés de la chose la plus importante à laquelle l'esprit humain puisse s'attacher — une chose auprès de quoi la guerre mondiale elle-même devient insignifiante, — ou bien nous cherchons à répandre une détestable et blasphématoire superstition. Il n'y a pas de milieu. Nous croyons, ou plutôt nous *savons* que la première alternative est la vraie. La première déduction à en tirer, c'est que nous devrions vivre et agir conformément à notre croyance. Notre devoir consisterait, non pas sans doute à faire du prosélytisme, car nous n'avons pas l'intention de contraindre les réfractaires, mais à communiquer au monde entier ce que nous savons et qui nous rend heureux, en plaçant les gens simplement en présence des faits, de sorte que s'ils refusent de les admettre, ce soit leur faute et non la nôtre. En ce sens, nous pouvons tous agir selon nos moyens. L'un sait écrire ; l'autre est orateur. L'un et l'autre doivent mettre, sans réserve, leurs talents au service de la bonne cause. Mais la grande majorité des adeptes est incapable de servir, d'une manière aussi personnelle et aussi directe. A eux de fournir les ressources, faute desquelles l'œuvre risquerait d'être retardée. Rien, sans doute, ne saurait empêcher la Vérité de se faire jour. Mais la puissance du travail et de l'or transforme les siècles en années. Je constate que nombre de gens riches sont des convaincus. Rarement je reçois un courrier sans qu'il renferme quelque lettre avec des expressions de gratitude pour des avantages obtenus, à la suite de communications spirites. Mais que font tous ces gens, pour prouver leur gratitude ? »

Pourtant, continue Sir Arthur, bien des choses urgentes sont encore à faire, pour lesquelles manquent les fonds indispensables : par exemple, l'organisation du mouvement spirite au centre et dans chaque région, avec des bibliothèques locales ; et, surtout, la distribution large de littérature spirite à très bon marché. Ainsi, plusieurs ouvrages remarquables

et qui sont désormais dans le domaine public (« De la matière à l'esprit », de DE MORGAN, la « Vie de D. D. HORNE », etc.) devraient pouvoir être vendus au maximum 1 shilling, au besoin sous forme abrégée, dans un but de propagande. « J'ai payé, la semaine dernière, 12 sh. 6 pence le petit livre qui relate les premières recherches de Sir William CROOKES. Comment veut-on que, dans ces conditions, les gens s'arrachent les informations qui pourraient les éclairer? Une seule solution est possible : c'est que des hommes jeunes, dévoués et énergiques, unissent leurs efforts pour cette œuvre de propagande et qu'un capital suffisant soit mis à leur disposition pour la mener à bien. »

AVIS

On nous prie d'informer nos lecteurs que les conférences de l'*Union Française*, sur la morale sociale et philosophique du spiritualisme, reprendront le dimanche 5 octobre, à 3 heures, salle Saint-Georges, 7, rue Saint-Georges.

M. Gabriel Delanne ouvrira la conférence. Entrée gratuite pour les abonnés.

Nous rappelons que l'*Union Française*, tout en gardant son indépendance, est fédérée à l'UNION SPIRITE FRANÇAISE.

Nous souhaitons que toutes les sociétés spirites et spiritualistes de France et des colonies suivent son exemple. L'Union fait la force.

A NOS ABONNÉS

Dans l'intérêt de la propagande de notre doctrine, nous n'avons pas voulu augmenter le prix de nos abonnements, et cela malgré que le prix de revient de la *Revue* ait plus que doublé. C'est pour nous un grand sacrifice pécuniaire. Nous serons reconnaissants à nos chers lecteurs de nous aider en nous amenant de nouveaux abonnés parmi leurs amis ou connaissances ; notre perte ne peut être atténuée que par un tirage élevé, les frais d'impression étant les mêmes pour un petit ou un grand tirage.

En écoutant notre appel, ils feront en même temps œuvre utile pour la cause, la *Revue Spirite* étant l'organe le plus ancien du spiritisme.

D'avance nous les remercions de leur fraternel concours.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

62e ANNÉE OCTOBRE 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P · G · LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ — POINT DE SALUT

La Bible de l'humanité (1)

La religion de Jésus est incontestablement la plus belle qu'il nous soit donné de concevoir ; cependant, si elle mérite notre préférence, elle n'est pas la seule qui ait des droits à notre estime. Nous pouvons glaner ailleurs que dans la Bible des préceptes d'une grande élévation.

Le catholicisme, imbu du principe de l'infaillibilité avec la prétention d'émaner surnaturellement de Dieu dont le pape est le représentant sur la terre, considère les autres religions, sans en excepter aucune, comme des œuvres du diable. Il possède la vérité absolue hors de laquelle il n'y a point de salut ; aussi lance-t-il l'excommunication contre les Eglises dissidentes, en déplorant que la perversion des consciences, à notre époque d'incrédulité, lui enlève les moyens d'imposer sa foi.

(1) Voir les numéros de mai, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918, janvier, février, mars, mai, juillet, septembre 1919.

Le protestantisme, partisan du libre examen, se distingue par plus de largeur ; il suscite une multitude de sectes et donne le spectacle de ses variations. Il n'a pas à s'en défendre ; il doit au contraire s'en féliciter, puisque, par son indépendance, au lieu de s'immobiliser dans un dogme, il évolue en même temps que la Société, de manière à s'adapter à ses institutions. Cependant, il ne manque pas d'autoritaires qui, rigides partisans d'une confession de foi, ne songent certes pas à vous contraindre d'entrer dans leur Eglise, mais vous forceraient d'en sortir, sous le prétexte que, ne croyant pas comme eux, vous avez cessé d'être chrétien.

On pourrait les comparer à certains paysans de jadis qui, n'ayant jamais quitté leur village, se figuraient naïvement que leur petit coin était la partie la plus importante de l'univers ; tout ce qui venait des régions avoisinantes leur était suspect. Maintenant que, grâce aux chemins de fer, les communications sont devenues si faciles, les esprits se sont élargis ; on admet qu'il puisse y avoir diverses façons de se vêtir ou de penser ; bien plus, on se reconnaît humblement inférieur en des matières où les vieux, trop ignorants, ne mettaient pas en doute leur supériorité. Parmi les orthodoxes du catholicisme et du protestantisme, beaucoup ressemblent étonnamment à ces campagnards très simples, parce qu'ils n'ont pas dépassé les bornes de leur domaine spirituel. Toute doctrine qui ne cadre pas avec leur manière de voir les étonne, les scandalise ; ils vous plaignent d'en avoir l'âme infectée et il leur répugnerait d'entretenir avec vous des relations suivies, à moins qu'ils n'y fussent inclinés par des intérêts ou par un caractère naturellement conciliant. Cette étroitesse est une véritable maladie. Lorsque cette gangrène a gagné le cerveau d'un homme, vous avez un dévot moralement fort laid, d'autant plus incapable de guérir qu'il fait gloire de son infirmité.

Que vous placiez au premier rang nos Saintes-Ecritures, rien de plus légitime. Nous citerons à ce propos une parole du grand philosophe Charles Renouvier. « Si je me trouvais, nous disait-il un jour, en présence d'un homme qui n'eût le temps de lire qu'un seul livre, le livre que je lui donnerais, c'est la Bible ». L'illustre fondateur du néocriticisme était l'un des plus redoutables adversaires de l'infaillibilisme, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des sentiments religieux et même de rendre justice à l'orthodoxie. « Mettez, nous disait-il encore, devant un mourant le matérialiste le plus savant de l'Institut et le prêtre le plus ignare, c'est le prêtre qui aura à offrir à cet homme, je ne dis pas le plus de consolations, c'est trop évident, mais le plus de vérités. » Nous n'avons jamais rencontré de penseur plus disposé à accueillir le bien, quelle que fût sa provenance. Vous accordez la préséance, dans l'imposant cortège des

religions, à celle de Jésus ; est-ce une raison de traiter les autres avec mépris, comme si elles étaient dénuées de valeur ?

Le protestantisme libéral, ayant abandonné la notion du miracle mis par Dieu au Service d'une Eglise privilégiée, se fait une loi de n'être point exclusif. Pour lui la Bible est une collection de documents écrits à différentes époques, dont quelques-uns pourraient sans dommage ne pas figurer dans un recueil sacré, la plupart, cependant, portant la marque d'une inspiration supérieure, quoique non surnaturelle, d'un spiritualisme si pur qu'on s'honore soi-même en les admirant ; mais on peut, sans leur faire la moindre injure, puiser l'édification à d'autres sources. Le spiritisme, animé d'un même esprit de largeur, est plus apte, en accordant une place au supranormal, à mieux comprendre le rôle de tous les initiateurs dans l'éducation religieuse des peuples. Les phénomènes extraordinaires qui, dans une certaine mesure, indépendamment de l'originalité de leur enseignement, nous fournissent une explication de leur prestige, ne sont pas des miracles, puisqu'ils émanent de forces naturelles partout actives avec intermittence ; il n'y a donc pas lieu, tout en exaltant particulièrement l'un d'entre eux, de dénigrer ceux qui, moins grands, sont pourtant très recommandables. Il est même certain que Jésus serait le premier à nous les proposer pour exemple, dût-il froisser la susceptibilité d'un grand nombre de ses sectateurs trop fanatiques pour être clairvoyants.

La Bible des Chrétiens, réduite à ses plus belles pages, devrait occuper la place d'honneur dans une Bible de l'humanité où étincelleraient, en fragments choisis avec art, des joyaux empruntés à la littérature religieuse des peuples dits païens. Bien des lecteurs seraient étonnés d'y trouver des trésors de sagesse qu'il est malavisé de délaisser, sous le prétexte que c'est une monnaie frappée à l'effigie d'un prince étranger. L'Inde, la Perse, la Chine, l'Egypte, la Grèce, les Stoïciens de la Rome antique fourniraient une matière inépuisable ; il faudrait se borner à ne prendre que l'exquis. Ce travail de sélection exigerait la collaboration d'un groupe d'érudits présidé par un penseur de grande envergure, planant au-dessus des disputes confessionnelles. On aurait, en lisant ce recueil, l'impression d'être en communion avec l'homme universel, éternel. Le moins possible de dogmatique abstruse, des préceptes tombant d'aplomb sur la conscience, de puissantes invectives contre le péché, des conseils pleins de bon sens, des paraboles, des récits dramatiques et concis, des élévations et des prières, des pensées si claires et des tableaux si saisissants que leur portée pratique serait accessible aux esprits les moins subtils. Aucun genre n'étant exclu, la variété du sublime et du familier soutiendrait l'attention, surtout si la beauté de la

forme s'unissait à la richesse du fond. Soyez populaire sans trivialité, avec un style naturel et vivant, grave ou enjoué, toujours simple dans la grandeur, vous ferez vibrer l'âme de la foule en même temps que vous obtiendrez le suffrage des délicats. Quel livre magnifique à mettre entre les mains des humbles !

Le spiritisme prendrait, dans cette Bible de l'humanité, un nombre important de pages, parce que la question de l'au-delà, traitée expérimentalement est destinée à passionner de plus en plus les âmes en un temps de grandes perturbations. « Je ne serais pas étonné si cette science nouvelle révolutionnait la mentalité humaine », nous déclarait un professeur de médecine. Certes les prophètes de toutes les religions proclament la doctrine de l'immortalité ; mais le spiritisme inaugure une façon scientifique de la démontrer, en invoquant des faits inexplicables sans l'intervention de personnalités invisibles. De simples aspirations exprimées avec éloquence par un homme de cœur ou justifiées avec rigueur par un logicien ne sont pas impuissantes sur des esprits bien disposés ; des phénomènes ont une prise plus forte avec l'avantage d'une perpétuelle universalité. Nous connaissons des personnes qui se croyaient pour toujours inféodées au matérialisme. Le deuil s'étant abattu sur leur tête, elles ont eu l'occasion d'assister à des séances de médiumnité et cette révélation d'un monde inconnu a produit en elles un revirement complet. Elles auraient voulu dans leur désespoir en finir avec l'existence devenue odieuse ; maintenant elles éprouvent le besoin de consoler les autres. Des phénomènes psychiques, pris parmi ceux dont on ne met pas en doute l'authenticité et classés méthodiquement, constitueraient dans la Bible de l'humanité un ensemble imposant et significatif ; viendraient ensuite, dans un ordre rationnel, des communications médiumniques se rapportant au monde invisible, aux conditions de la vie d'outre-tombe, aux surprises qui nous attendent et aux progrès que nous réaliserons. Peut-on imaginer un sujet plus passionnant, une lecture plus captivante? Quel champ de travail, dans un avenir prochain, pour des penseurs de génie, lorsqu'on possèdera des milliers de documents venus de tous les pays et qu'il sera permis, en les comparant, de faire la part des Esprits, après avoir éliminé celle du subconscient ! Des gens sérieux inclinent à croire que nous allons vers une rénovation de la religion. On peut d'autant plus volontiers souscrire à cette opinion quelle ne diminue pas le Christianisme, quoique le trésor spirituel dont nous lui sommes redevables se trouve agrandi de vérités, qui le complètent. Le merveilleux de l'Evangile, envisagé d'un nouveau point de vue, est, sinon maintenu intégralement, du moins confirmé en partie avec des explications d'un caractère scientifique.

La Bible de l'humanité ainsi conçue contribuera puissamment au développement des plus nobles aspirations. Il y aura toujours des hommes insensibles aux prédications les plus entraînantes. Ils seront peut-être séduits par l'originalité de la pensée et de l'expression ; mais leur âme ne sera pas remuée dans ses dernières profondeurs, parce que cette parole, malgré ses vertus, n'en fera pas surgir des sentiments absents. Chez d'autres, au contraire, elle déposera un levain bienfaisant ; l'idée du péché, la repentance, le besoin de conversion, la pureté morale, la communion avec Dieu, la soif d'un idéal de justice se réalisant dans l'au-delà, ces diverses tendances ordinairement enfouies seront excitées comme par une sorte de fermentation et produiront les fruits savoureux de la vie spirituelle. Si la lecture des romans licencieux provoque l'agitation de la bête dans l'homme, l'influence des œuvres d'édification est de nature à la contenir.

Notre Livre répondrait au goût de ceux qui font entrer dans la piété les progrès de la civilisation. La dévotion d'un nombre immense de nos contemporains ne s'éloigne guère de la barbarie. On appelle barbare l'homme, qui, ignorant ou cultivé, professe le culte de la force, sans aucun souci du droit des faibles. Or, vous connaissez de prétendus chrétiens qui, avec un air mielleux, deviendraient aisément des inquisiteurs, si les circonstances leur en fournissaient le pouvoir ; faute de mieux, ils se contentent d'anathèmes. Ils n'aperçoivent pas la laideur de l'intolérance ; ils s'en font un mérite, sous le prétexte qu'un vrai croyant ne saurait, sans infidélité, transiger avec les incrédules. Pénétrés du sentiment de leur supériorité, ils tiennent à distance les hérétiques, ou, si des intérêts les rapprochent d'eux, ils n'ont pas le liant qui fait les relations durables. Bien différent, le civilisé s'efforce, par principe, de pratiquer la justice, surtout à l'égard des gens incapables de se défendre. Ne partagez-vous pas ses opinions, il le trouve très légitime, pourvu que vous respectiez sa liberté, car, dans le cas contraire, il se défendrait avec d'autant plus d'énergie qu'il aurait moins la volonté d'opprimer. Il se plaît à chercher dans le domaine de la foi les points sur lesquels on peut se rencontrer pour fraterniser. Cette facilité de caractère est-elle au fond de l'indifférence ? Nullement ; elle vient de la ferme conviction qu'il y a du bien partout, qu'on appauvrit son âme en repoussant des vérités professées par des adversaires et que la morale des relations humaines se résume dans cette parole de Jésus : « Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent ».

Hors de cette règle, c'est, en religion comme en politique, l'état de guerre permanent, le règne de la violence plus ou moins tempérée par la diplomatie. La Bible de l'humanité, en rassemblant sous une même

couverture les meilleurs enseignements de diverses religions, serait une préparation à la ligue des Eglises pour l'apaisement des âmes. On apprendrait à être plus équitable envers des gens qu'on jugeait défavorablement par fanatisme et, quoique tolérant, on serait convaincu. Avons-nous besoin, pour exalter les vertus d'un saint, de dénigrer avec passion la conduite des honnêtes gens de son entourage? De même, ne pouvons-nous pas maintenir à son rang de suprématie le Christ, sans méconnaître des prophètes moins grands et pourtant admirables?

Le spiritisme est incliné à entrer dans cette voie de la justice par la nature même des phénomènes sur lesquels il fonde sa doctrine. Allez à Lourdes, un jour de pélerinage : vous verrez devant la Grotte une cohue de croyants parmi lesquels se trouvent de simples curieux intéressés par ce spectacle. Les fidèles sont persuadés que la Vierge, se mettant au service de l'Eglise catholique, répond aux prières de ses adeptes par des miracles, que les prêtres ne manquent pas d'utiliser ensuite pour démontrer la vérité de leur dogme. Voilà donc du merveilleux à l'usage d'un parti privilégié qui se targue d'avoir, sur tous les autres, l'avantage d'être honoré des faveurs de la Providence. Quand on est imbu de cette prétention, on jette un regard de mépris sur les Eglises déshéritées. Les spirites invoquent à l'appui de leur croyance des faits non moins extraordinaires, mais d'un caractère différent. Les phénomènes psychiques émanent de forces naturelles qui sont, pour l'homme religieux, l'œuvre de Dieu autant que le miracle ; ils ne sont pas la propriété exclusive d'un culte ; ils se produisent dans toutes les parties du monde, chez les peuples chrétiens et non chrétiens, en sorte que nul d'entre eux n'a le droit de s'en glorifier particulièrement. Nous planons au-dessus des barrières dressées par les Eglises rivales. Aussi verrez-vous, sous l'inspiration du spiritisme, des catholiques, malgré le curé qui voit la chose d'un mauvais œil, se rencontrer dans des groupes d'expériences avec des protestants et même, quel scandale ! avec des israëlites ; ils seraient capables, si l'occasion s'en présentait, de frayer avec des boudhistes ou des mahométans, sans abandonner l'Église qui, pour des raisons dont ils sont juges, obtient leur préférence. Les communications médiumniques créent entre des hommes classés dans des camps opposés, des liens de fraternité spirituelle. Tandis qu'un pélerin de Lourdes aurait peur de se damner en lisant la Bible de l'humanité, un spirite n'éprouverait aucune répugnance à s'en nourrir et à la répandre.

Alfred BÉNEZECH.

(*A suivre.*)

Double succès

Les progrès que fait tous les jours le spiritisme jettent la consternation dans le camp de nos ennemis. C'est un véritable désarroi qui se manifeste très visiblement dans tous leurs journaux ou revues. Nous avons déjà montré que les plus extravagantes fantaisies et les insinuations les plus perfides y sont journellement mises en circulation. Il faut que notre doctrine apparaisse comme une vérité resplendissante pour inspirer une telle crainte à ceux que ne veulent pas la voir.

Le catholicisme, de son côté, oppose à la lumière que nous nous efforçons de répandre, ce qui peut rester du fanatisme aveugle dont il a si longtemps vécu. Sérieusement alarmé, il essaie de rassembler ses troupes et leur recommande la lecture des ouvrages qui menacent les spirites des flammes éternelles, tout en les déclarant atteints de folie ou d'imbécillité. Tous les révérends pères qui ont écrit sur la matière sont largement mis à contribution. On consulte Dom Bernard Maréchaux O. S. B., *Le Merveilleux divin et le merveilleux démoniaque* ; L. Roure, Matignon, Jeanniard du Dot, dont les travaux « tendent surtout à marquer le caractère diabolique de certaines manifestations dites « d'esprits » mais ne signalent pas suffisamment la part de supercherie ou d'inconscience qui s'y glisse souvent ». Aussi, cela ne suffit-il pas et n'est-on qu'à demi rassuré. On recommande alors de se reporter aux traités de théologie dogmatique et de théologie morale. C'est, paraît-il, beaucoup plus sûr !

Un auteur, nommé Bertrand, a écrit un ouvrage qui dévoilerait la « tendance de certains adeptes du spiritisme qui voudraient ériger en système religieux les pratiques et les faits spirites ».

Cependant, Allan Kardec a dit que le spiritisme n'est pas une religion, attendu qu'il n'a ni culte, ni rite, ni temple, et que, parmi ses adeptes, aucun n'a pris ni reçu le titre de prêtre ou de grand prêtre. Mais sa morale n'en est pas moins à redouter pour celle des révérends pères qui, n'ayant jamais su pratiquer la tolérance, ne peuvent admettre aucune contradiction.

Toutefois, à côté des intransigeants, il s'en trouve qui estiment qu'une certaine prudence s'impose, et ceux-là manœuvrent en conséquence, dans un milieu où tout le monde ne manque pas de perspicacité. Et peu à peu, un changement de tactique se produit que l'on croit habile, dans un moment où l'évidence des faits grandit. Car il y a ces terribles manifestations spirites qu'on ne peut plus nier ; il faut bien, maintenant, en tenir

compte... Et l'on y revient pour conseiller aux fidèles ébranlés, de ne pas perdre de vue qu'elles sont l'œuvre du démon. Il ne suffit plus de parler de *tricherie*. Il faut, leur dit-on, se garder d'un esprit critique tel qu'il irait jusqu'à nier la *possibilité d'interventions démoniaques dans les faits spirites.*

Ainsi ballottés d'un système à l'autre, nos adversaires ne savent plus à quel saint se vouer. « Dans quelques semaines, écrivait dernièrement l'un d'eux, va se créer, à Paris, l'Institut des Sciences métapsychiques. Ce sera le rendez-vous des tenants de l'occultisme, de tous les fervents du « merveilleux ». On nous promet des découvertes sensationnelles propres à transformer toutes les sciences... »

Et celui qui annonce l'effroyable nouvelle se lamente en pensant que le Catholicisme avec ses dogmes, sa mystique et sa liturgie, apportait, cependant, en toutes ces matières des clartés sérieuses (!) et de sûrs moyens d'investigation (?). Et il ajoute amèrement : Mais on ne veut plus du Catholicisme.

On ne veut plus du Catholicisme !

C'est ce que nous avons dit assez souvent. L'aveu, pourtant, mérite d'être enregistré.

On n'en veut plus, nous savons tous pourquoi ; nous nous dispenserons de le répéter aujourd'hui.

On n'en veut plus, et sur cet empire croulant, le spiritisme dresse le flambeau qui doit éclairer le monde !

Il s'agit, dit notre adversaire navré, de refaire le Catholicisme *mieux que lui !*

Et il présente le spiritisme comme le Bolchevisme de l'âme...

Le Bolchevisme de l'âme ! *L'abomination de la désolation !*

Eh bien, nous pouvons lui assurer que nous ne voulons pas asservir l'âme ni la dégrader ; nous voulons la libérer, au contraire, la faire plus grande, la mettre sur le chemin de sa radieuse destinée.

Voilà pourtant le « *péril* » qu'on dénonce au monde catholique ! Mais tous les rescrits de la papauté resteront inutiles. Les temps sont arrivés, rien ne pourra mettre obstacle à la lumière qui doit guider le genre humain dans la voie de la vérité !

***

Laissons la Calomnie à ses derniers soubresauts, et voyons maintenant quelle aide puissante nous arrive par ailleurs. Les phénomènes psychiques que nous signalons depuis longtemps, ont fini par forcer l'atten-

tion de la Science. La science est prudente et ne s'engage pas inconsidérément : Ses décisions n'en ont que plus d'importance.

L'Institut métapsychique, dont parle l'écrivain que nous venons de citer, a été créé, en effet, à Paris, et voici ce qu'en dit M. Stéphen Chauvet dans la *Gazette des Hôpitaux* du 3 juillet dernier. La *Gazette des Hôpitaux* en est à sa 92e année d'existence ; elle est donc absolument indépendante de l'Institut.

Nous voudrions pouvoir reproduire en entier cet intéressant article, mais il ne nous est malheureusement possible d'en donner que les passages suivants :

«. . . C'est à la suite des travaux de William Crookes — dit M. Stéphen Chauvet — que les phénomènes de métapsychie sont entrés résolument dans la voie scientifique. En France, ils sont étudiés, à l'heure actuelle, par une pléiade de savants, au premier rang desquels se trouve le prof. Richet. Ces savants se sont réunis dernièrement, à l'instar de la fameuse Société des « Recherches psychiques de Londres », pour fonder une Société française de science métapsychique. Cette Société se réunira bientôt dans un institut métapsychique parfaitement organisé et installé dans un hôtel particulier, dont la direction est confiée au Dr Gustave Geley. Cet Institut est, dès à présent, en relation avec tous les instituts analogues qui existent dans les autres pays. Ainsi tous les renseignements, toutes les observations, tous les livres concernant les sciences métapsychiques seront échangés entre ces différents instituts pour la plus grande richesse de chacun d'entre eux et le plus grand bien de la science nouvelle.

L'Institut de Paris, patronné par le prof. Richet, le prof. Teissier (de Lyon), M. Camille Flammarion, le prof. Santo-Liquido (de Rome), etc., donnera le compte-rendu de ses travaux dans le *Journal des Sciences métapsychiques*. Ce journal ne représente pas le seul moyen de diffusion des recherches de la Société des sciences métapsychiques. L'Institut est, en effet, pourvu d'une salle de cours où professeront la plupart des membres de la Société nouvelle.

Les cours seront publiés dans le *Journal des Sciences psychiques* et seront également réunis en volumes.

Le premier de ceux-ci vient de paraître sous la signature du Dr Geley. Ce travail montre comment le problème métapsychique se confond intimement avec le problème général de la biologie et comment la conception de ce vaste problème diffère du tout au tout de ce que l'on croyait. Il s'intitule *De l'Inconscient au Conscient.*

La partie critique du livre sera, pour beaucoup de lecteurs, profondément déconcertante. En s'appuyant *uniquement sur les faits*, M. Geley

contredit toutes les théories classiques, leurs principes mêmes, leurs enseignements et leurs conclusions ».

Les lecteurs de la *Revue Spirite* savent, en effet, par la belle conférence dont nous avons achevé la publication au mois d'avril dernier, que le Dr Geley a nettement établi que la *conception dite matérialiste de l'univers et de l'individu, est fausse. Que tout prouve qu'il y a dans l'individu tout autre chose qu'un complexus de cellules ; comme il y a, dans l'univers, tout autre chose qu'un agregat d'atomes.*

Et à l'appui des *faits exposés*, nous avons reproduit les photographies de matérialisations obtenues par le Dr Geley.

La Revue Scientifique, parlant du livre du Directeur de l'Institut métapsychique, dit à propos de ces matérialisations :

« Je signalerai seulement le chapitre IIe de la seconde partie où sont relatées des séries d'observations de la plus haute importance formulées ainsi : « du corps du médium, dont s'extériorise une substance d'abord amorphe ou polimorphe qui se constitue en représentations diverses, généralement représentations d'organes plus ou moins complexes, on voit une tête proche du médium, des organes biologiquement vivants, des formes humaines matérialisées ».

Certains de nos grands quotidiens s'intéressent aussi à la science nouvelle. L'un d'eux, au cours d'un long article, louant l'initiative des fondateurs de l'Institut métapsychique, s'exprime comme suit :

« Ils ne dissimulent pas que leur tâche sera difficile. Mais ils sont encouragés par les résultats qu'accumule, depuis des années, la Société des recherches psychiques de Londres.

L'exemple de grands savants tels que William Crookes et Oliver Lodge, les aide à braver le certain ridicule qui s'attache, en France, aux recherches de ce genre. Comme eux, ils sont décidés à appliquer les méthodes les plus rigoureuses de la science positive.

. . . .

On assistera à la faillite des théories psychologiques classiques, notamment de celle qui considère la pensée comme une « sécrétion » des centres nerveux...

. . . .

Ce qui est nouveau, c'est la preuve expérimentale. Il appartient à la métapsychie de la faire tellement éclatante que la science traditionnelle en soit bouleversée et que nous en tirions non seulement des lumières spirituelles , mais une morale hors de toute dispute ».

La *Revue Mondiale*, qui avait publié, il y a quelque temps, touchant le spiritisme, des appréciations émanant d'un critique qui déclarait ne rien savoir sur cette question, donne dans son numéro de septembre,

une fort belle étude : *Initiation au spiritisme*, et reconnaît que notre doctrine a pris un développement considérable à la suite des horreurs et des morts nombreuses survenues pendant la grande guerre. « Suivant la belle définition de Térence — dit-elle — tout ce qui est humain ne doit pas laisser insensible un être intelligent digne de ce nom. »

En Angleterre, en Amérique, tous les grands journaux osent, depuis longtemps, s'occuper du spiritisme, et l'étudier avec tout le sérieux qui convient.

Oui, il y a quelque chose de changé. Le désarroi qui règne dans le camp de nos adversaires l'indique, de même que l'accueil que la science, en la personne de ses représentants les plus illustres, fait à nos propositions.

Amis de la lumière, félicitons-nous de ce double succès, et chantons le cantique de l'avenir !

KERMARIO.

Jus Gentium

C'était à Versailles, le 7 mai 1919, G. CLÉMENCEAU remettait, au nom de la France et de ses alliés, le Traité de paix aux plénipotentiaires allemands. Le chef de la délégation, BROCKDORFF-RANTZAU, donna alors lecture d'un mémoire, dans lequel nous relevons les passages suivants :

« Nous ne méconnaissons point la grandeur de notre impuissance et l'étendue de notre défaite, nous savons que la puissance des armes allemandes est brisée, nous connaissons la puissance de la haine que nous rencontrons ici et nous avons entendu la demande pleine de passion que les vainqueurs nous feront payer, comme vaincus et comme coupables...

« L'opinion publique, dans tous les pays ennemis, se plaint des atrocités que l'Allemagne a commises au cours de la guerre. Nous sommes prêts à avouer le tort que nous avons fait. Nous ne sommes pas venus ici pour amoindrir les responsabilités des hommes qui ont fait la guerre politiquement et économiquement, ni pour nier les crimes commis contre le droit des peuples..... »

Les crimes avoués par l'Allemagne ne concernent pas seulement le droit des peuples, mais aussi les droits de l'humanité, mais encore les attentats aux lois divines et humaines, la profanation des choses qu'un homme d'honneur vénère inviolablement.

C'est pour ces infractions au respect de la loi morale, que le Gouvernement allemand a essayé de plaider l'obtention de circonstances atténuantes, alors que tout concourt pour n'y trouver que des circonstances aggravantes.

Peut-être, cependant, pourrait-on reconnaître une explication de ses cruels instincts dans les doctrines matérialistes préconisées, depuis un siècle, par les suppôts du néantisme : HOFFMANN, VOGT, MOLESCHOTT, FUERBACH, BUCHNER, subordonnant l'esprit à la matière, la liberté au despotisme, le droit à la force, détruisant systématiquement les grandes doctrines spiritualistes des anciens philosophes : LEIBNITZ, KANT, FICHTE, GŒTHE..., venus pour effacer les taches originelles du culte sanguinaire d'ODIN et autres déités du panthéon germanique.

Attentats aux mœurs. — Viols. — Actes de sadisme. Mépris de la soldatesque pour la nature humaine.

Les législations anciennes et modernes, ont toujours voulu punir le crime de viol des peines les plus sévères. Mais le viol, par plusieurs individus sur la même victime, en se prêtant mutuellement assistance, est tellement horrible, qu'il n'a pas été prévu par les législateurs, ni spécifié dans les clauses du Droit des gens et dans les Conventions internationales. On ne lira pas sans un sentiment d'horreur les observations suivantes, publiées, en 1915, par M. le professeur GAUCHER, dans les *Annales des Maladies vénériennes*, observations empruntées à la thèse de doctorat du Dr R. DUBOIS, un de ses élèves, d'après lesquelles les preuves de la cruauté et de la salicité odieuses des Allemands, ont permis au Professeur de l'hôpital Saint-Louis, de conclure *« qu'il est désormais impossible à tout homme qui se respecte, d'avoir un rapport quelconque avec des Allemands.* » On va en juger :

I. — A S... (Belgique), apprenant que des troupes ennemies arrivaient, deux jeunes filles prennent la fuite, pour aller chez une parente, à Z.... Mais cette localité était occupée déjà par des Allemands. Ils s'emparent des deux jeunes filles, qu'ils déclarent être prisonnières, devant être leurs servantes et leurs femmes.

Après une scène d'orgie, sous menaces de mort, elles furent violées, d'abord par un officier et ensuite par les soldats. Et, pendant trois jours, elles durent subir le même sort.

Ayant réussi à s'enfuir, elles purent gagner la frontière française et être dirigées sur Paris. L'une d'elles était enceinte et fut admise à l'hôpital, en attendant sa délivrance.

II. — La jeune V..., âgée de 17 ans, était allée, le 27 août 1914, à la ferme F..., elle revenait chez ses parents demeurant à 3 kilom. de là, accompagnée d'une autre jeune fille, lorsque d'un bois bordant la route, elles virent s'élancer quatre fantassins allemands. Sa compagne put s'échapper en courant. Elle, saisie, entraînée dans le bois, dut, malgré sa résistance, subir leurs violences. Tour à tour, ils abusèrent d'elle, s'aidant mutuellement, trois d'entre eux la maintenaient, pendant que le quatrième la violait. Leur forfait accompli, comme elle ne cessait de protester, l'un d'eux allait la tuer, mais un autre le retint, et ils partirent en se moquant d'elle. Cette pauvre fille eut, pendant plusieurs mois, des cauchemars répétés, où elle revivait la scène du 27 août, revoyait ses agresseurs, et elle se réveillait en sursaut, en criant. Son père fut son seul confident. Elle était enceinte et fut recueillie dans une maison amie ; elle entra à l'hôpital quand le terme fut proche.

III. — Mme P..., 28 ans, quitte son pays, chassée par la disette, le 28 août 1914 et se rend non loin de là, à C..., où habite une de ses sœurs. Le 14 septembre, les Allemands enlèvent toute la population. Les hommes sont expédiés en Allemagne, les femmes et les enfants sont menés en troupeau, campant la nuit, dans des fermes ou des villages abandonnés. Après une série de marches et contre-marches, ils arrivent à V..., le 28 novembre.

Les fantassins sont remplacés par des hussards de la mort. Les captives sont alors enfermées ; cent cinquante d'entre elles sont placées dans une ferme d'élevage, chacune dans une loge à porc, sur une botte de paille, et chacune est livrée à une escouade de hussards. Aux récalcitrantes, on lie les bras et les jambes, on les frappe à coups de crosse ou de talon de bottes. C'est ainsi qu'est traitée Mme P... Et du 1er décembre au 11 janvier, elle doit subir, chaque jour, le contact de huit hussards, auxquels est réservée spécialement sa personne. Elle est nourrie de blé cuit, de bouillie d'orge et reçoit un jour sur deux un très petit morceau de pain.

Après un séjour dans le midi de la France, Mme P... vint à Paris avec sa fille. C'est à ce moment que nous avons eu l'occasion de la voir. Elle était faible. amaigrie, déprimée. Elle a le regard inquiet des créatures maltraitées. Elle accouche le 5 octobre 1915.

Une des captives avait 14 ans. Une autre, qui s'était attachée désespérément à sa mère, a eu la main coupée et a vu sa mère massacrée sous ses yeux.

IV. — La jeune H... de M... (Belgique), âgée de 25 ans, née d'un père belge et d'une mère française, se trouvait, le 26 février 1915, seule à M..., avec sa mère, sa sœur âgée de 13 ans et quatre autres enfants plus jeunes (9 ans, 3 ans, 2 ans et 1 an). Le père et le frère aîné étaient à la

guerre. La maison fut subitement envahie par un vingtaine de soldats allemands qui, avant tout, ligotèrent la mère.

Le frère de 9 ans, à qui ils reprochèrent de vouloir être plus tard un soldat, leur ennemi, fut, devant sa mère et ses sœurs, mutilé à coups de sabre-baïonnette. On ne lui laissa à chaque main que deux doigts, le premier et le cinquième.

Les jeunes filles furent alors saisies, entraînées dans une chambre du premier étage et dépouillées de tous leurs vêtements. Sur ces deux malheureuses, malgré leurs supplications et leurs cris, toute la bande assouvit ses instincts lubriques. Chacune subit une dizaine d'assauts, solidement maintenue, au cours de chaque opération, par les camarades de son bourreau. Après quoi, « les *vainqueurs* » s'en allèrent, les laissant là, ensanglantées.

L'aînée, celle qui nous occupe, fut malade trois mois. Sa jeune sœur, enceinte aussi, ne résista pas au choc qu'elle avait subi ; elle mourut en juillet 1915, après quelques mois de souffrances.

A la ville de A... (Lorraine), occupée par les Allemands : Incendies, arrestations, emprisonnements, etc. En mars 1915, changement de troupes. Les nouveaux arrivés sont plus cruels que les premiers.

Leurs officiers choisirent dans le pays cinquante jeunes filles, qu'ils enfermèrent dans une grange. La jeune K.... était du nombre. Elles furent dépouillées de leurs vêtements. On les livra à cinquante soldats, qui furent exhortés à s'en donner à cœur joie et à ne supporter aucune résistance. Celles qui refusaient furent éventrées. Il ne sortit de la grange qu'une trentaine de survivantes.

La santé de la jeune femme résista aux violences qu'elle avait subies. Ne voyant plus revenir ses règles, elle pensa d'abord qu'elle avait eu « les sangs tournés ». Elle fut peu de temps après expédiée en France par la Suisse. Au mois d'octobre seulement, elle fut examinée par un médecin de Paris, qui lui révéla son état de grossesse. Elle conduisit sa gestation, jusqu'au début de décembre, et vint nous trouver le soir du 3 décembre, en période d'expulsion.

VI. — Le « *Journal* », du 14 juillet 1915, publiait l'observation suivante :

Une jeune sœur de charité, âgée de 17 ans, nommée Émilie Petrovskaia est surprise dans un village que l'armée russe venait d'évacuer.

La malheureuse dut subir les violences de vingt-huit brutes allemandes, qui l'abandonnèrent inanimée dans une maison où un détachement russe la retrouva quelques heures plus tard.

VII. — Encore en Russie, en 1915, un lieutenant et quatorze soldats allemands entrent dans une ferme et assomment le fermier, qui affirmait

ne rien posséder. On perquisitionne, et les sauvages trouvent cachée dans une cave, une pauvre enfant, âgée de 16 ans, Elena, la fille du fermier. Alors, se passa une scène ignoble, qui défie toute description : L'innocente est traînée devant son père, qui ne rouvre les yeux que pour assister à un viol monstrueux, dont l'officier donne l'exemple à ses subordonnés. Ensuite, tous ayant assouvi leur lubricité, les brutes mettent le feu à la ferme, puis se retirent. La jeune fille, menacée par les flammes est sauvée par des voisins, mais elle est folle ; elle pousse des cris inarticulés, elle est folle.....

VIII. — Scène analogue dans une propriété lettone : pillage, jeunes enfants lardés de coups de baïonnettes, deux jeunes filles poursuivies se jettent dans un marais et se noient.

On voit que c'était en Russie, comme en France, comme en Belgique, comme en Serbie. Les Barbares germains considèrent tellement le viol comme un droit, qu'au village de Bramberg, des dragons allemands, en apprenant qu'un propriétaire venait de s'enfuir avec ses filles, entrèrent en fureur et incendièrent le village, pour se venger du dommage qui leur avait été fait...

Nous finirons ce chapitre par quelques observations recueillies dans l'Est de la France, démontrant l'association de la cruauté à la mégalomanie :

IX. — A Château-Thierry, une jeune fille de 14 ans est entraînée par trois soldats allemands, dans une boutique où, sous la menace d'une baïonnette, elle est violée par deux d'entre eux, le troisième s'étant laissé toucher par ses supplications.

X. — A Bégu-Saint-Germain, c'est une fille de 13 ans, — A Louppy-le-Château, ce sont des petites filles de 13 ans et de 8 ans, — A Magnières, c'est une autre petite fille de 12 ans, — A Suppy, c'est une enfant de 11 ans, qui sont violées par des soldats. Plusieurs victimes de ces attentats sont mortes, d'autres sont folles.

XI. — A Coulommiers, une femme fut violée devant son mari et ses enfants. — A Saint-Denis-lès-Robais, une autre fut violée, en présence de sa belle-mère, qui s'efforça de soustraire son petit-fils, âgé de huit ans, à cet ignoble spectacle.

A Raucourt, une femme fut violée par des soldats, en présence de son mari.....

Terminons ces récits d'ignominie par celui des actes de sadisme et de cruauté, publié par *La France*, sous la signature de M. Helgé de Hesse :

XII. — « Au mois de septembre 1914, à Termonde, près d'Anvers, les Allemands commencèrent par arrêter les médecins, les prêtres, les

infirmiers comme otages. Les soldats vidaient les caves, pillaient les pâtisseries, les épiceries, les débits de boissons.....

« Des femmes s'étaient réfugiées dans l'église du Béguinage, qui date du XVIe siècle : Ma femme, rapporte un Flamand des environs d'Anvers, s'était serrée près de sa cousine, qui allaitait son petit garçon. Un soldat allemand survint, arrache l'enfant des bras de sa mère épouvantée et l'empale sur sa baïonnette. Ma femme indignée fut brutalisée.

« Dans l'église, un jeune officier fit célébrer une parodie infâme de l'office divin. Il ordonna de réunir dans la nef toutes les femmes et fillettes, qui furent trouvées dans le pays ; elles furent jointes à toutes celles qui s'étaient réfugiées dans l'église. Là, sous la menace du sabre et du révolver, on les obligea à boire, à se dévêtir... Le champagne moussait dans les vases sacrés...

« Des soldats, revêtus des ornements sacerdotaux, organisèrent une impudique orgie... Je ne sais quel sadisme les saisit... Les victimes qui résistèrent, eurent la gorge ouverte et les seins coupés. Certaines furent crucifiées. Le sang était le vin de cette messe rouge. Tous les hommes étaient ivres, les femmes râlaient. Le corps chaste et frêle d'une fillette de 13 ans fut étendu sur l'autel.

« La mort et le sommeil emplirent la chapelle, les ombres de la nuit amenèrent le calme... A peine distinguait-on quelques sanglots de femmes, quelques hoquets d'ivrognes.

« Quand celui qui avait ordonné cette fête infernale, aux rites monstrueux, s'éveilla, il sortit, rassembla ses hommes, ordonna d'asperger l'église de pétrole et d'y bouter le feu. Ses ordres furent exécutés. Les femmes, qui avaient survécu à ces sanglants outrages, furent brûlées vives. La vieille église s'écroula sur elles ! »

Les faits monstrueux que nous venons de rapporter ne sont que des exemples, qui ont été publiés, mais combien d'autres cas ne connaissons-nous pas et que, dans l'intérêt des victimes, nous ne connaîtrons jamais.....

Quand nous aurons exposé tous les attentats commis par les Barbares, nous pourrons nous demander quelle attitude nous devrons avoir vis-à-vis d'eux. C'est le mépris inlassable, a dit un de nos philosophes, un mépris marqué à la rencontre en wagon, en bateau, à l'hôtel, au théâtre, partout et par tous, le mépris sans distinction de sexe, d'âge ou de fonctions, mépris du type, des mœurs, des idées.

Qu'un boche ne puisse plus s'asseoir ni à Paris, ni à Londres, ni à Rome, ni à New-York, dans un lieu public, sans que chacun s'écarte comme au contact d'un lépreux.

Déjà, dans l'Au-delà, les âmes allemandes désincarnées connaissent les terribles sanctions encourues par leurs crimes. Nous en avons une preuve irrécusable par la communication suivante, d'un de nos braves tombé au Champ d'honneur à un de ses camarades de régiment. Elle date du 30 juin 1919 et a été publiée *in extenso* par *La Revue Spirite* : « Si tu pouvais comprendre combien on est plus heureux après la mort ! Tout ce qu'il y a sur terre ne peut donner qu'une faible idée de ce qui existe ici. Il est vrai qu'on assiste aussi à de grandes souffrances morales. Les barbares qui ont ravagé notre pays, sont martyrisés à leur tour. Ils voient leurs victimes, et les crimes qu'ils ont commis sont toujours présents à leurs yeux ; ils ne peuvent en fuir le spectacle. C'est en vain qu'ils supplient, on ne les écoute pas. Autour d'eux règne la plus complète indifférence. Il faudra longtemps avant que tout soit oublié. Ils souffrent comme ils ont fait souffrir les autres ; leur sort ne pourra être amélioré qu'après une suffisante expiation et un sincère repentir. Jusque-là, rien ne pourra les soustraire à la justice de Dieu. »

Hommes femmes et enfants servant de boucliers.

Le 1er septembre 1915, une batterie anglaise était placée près de Méry (Oise) et répondait au feu de nos ennemis. Dans les environs de cette localité, existait une sucrerie, appartenant à M. L. Levol, maire de Méry. Les Allemands s'emparèrent de lui, de toute sa famille et de vingt-cinq personnes attachées à l'usine. Dans sa déposition devant la Commission, M. Léon Levol s'exprime ainsi :

« L'ennemi nous a tous emmenés sur la ligne de feu. Il se servait de nous pour se protéger, en nous faisant marcher parallèlement à lui, alors que le feu le prenait en flanc. Pendant plus de trois heures, nous dûmes rester dans cette situation. Mon contre-maître a reçu une balle au bras, Mme Jansenne, une des ouvrières, a été atteinte aux reins d'un projectile qui est sorti par le bas-ventre ; elle est morte de sa blessure, 48 heures après. Ce fait a été certifié par M. Courtois et par le médecin-major Maurice Page, qui fut appelé à donner des soins aux blessés. »

A Senlis (Oise), Mme Dauchy déclare que, prise comme otage avec sa fille, âgée de 5 ans, et forcées de marcher sur la chaussée, son enfant a reçu une balle dans la cuisse.

Dans toutes les localités où se trouvaient des habitants, ceux-ci étaient pris et forcés de marcher sur la chaussée des routes, alors que les troupes ennemies se dissimulaient le long des murs. (Déposition devant

la Commission, faite par M. DUPUIS, dont la fille a reçu une balle dans la cuisse; de M. BOULLET, de M. Michel VAGNER, de M. PINCHAUX, blessé par une balle allemande, de M. Gaston MINORET, arrêté avec M. LEVASSOR et M. LEYMARIE,celui-ci mortellement atteint d'une balle de révolver dans l'épaule, balle tirée par un officier, à bout portant.)

A Courtacon, même manœuvre des Allemands pour se protéger contre les projectiles français.

A Carlepont (Oise), le 16 septembre 1914, un groupe d'une centaine de personnes a été exposé, pendant 12 heures, au feu des régiments français. M. Ch. LAGOUT, maire de Carlepont, a déposé que, pour protéger leur marche en avant, les Allemands forcèrent les habitants à sortir de leurs maisons, et placèrent en tête de leur colonne, non seulement les quelques hommes valides qui étaient restés dans le village, mais encore des vieillards, des femmes, des jeunes filles, des enfants dont quelques-uns étaient au sein. J'évalue, a dit M. LAGOUT, à cent le nombre des femmes et des enfants, qui précédaient les trouves allemandes.

Entendant les cris de frayeur de ces femmes et de ces enfants, nos soldats durent se replier, pour ne pas tirer sur leurs compatriotes.

Circonstance aggravante, avant de s'emparer des habitants pour en faire des boucliers vivants, les soldats allemands, conduits par un commandant du 86e régiment d'infanterie, étaient entrés dans les maisons, défonçant à coups de hache les portes et les fenêtres.

Bien d'autres exemples de ces procédés abominables auraient pu être relevés. Ainsi, à Maulde, un officier du 14e hussards, M. Louis de GUEYDON, a vu des troupes allemandes arriver sur son régiment, en poussant devant elles, pour se protéger, des femmes et des enfants, qui jetaient des cris de terreur.

Mêmes faits se passaient à Clairfayt, à Mouzon, à Tilloy (Pas-de-Calais). Un détachement allemand avait forcé une dizaine de femmes et d'enfants à se tenir debout devant eux et, postés dans la position du tireur à genoux, derrière le groupe de ces pauvres êtres sans défense, firent feu sur des soldats français.

Citons encore la déposition de M. Paul MARCHAL, professeur au Lycée de Charleville : Toute la population de la commune de Combres, environ 350 personnes, fut conduite sur un terrain découvert, où pleuvaient des obus de notre artillerie et des balles de nos tirailleurs. C'était un raffinement de cruauté de leur part d'exposer volontairement des Français au feu d'autres Français.

A Dietz, des femmes et des enfants, poussés comme boucliers vivants, par des soldats allemands, furent atteints par le feu des troupes belges.

De même à Marchiennes, plusieurs centaines de personnes furent placées devant une colonne allemande.

A Erpe, le 12 septembre, trois cents soldats allemands attaqués, par une auto-mitrailleuse, s'emparèrent d'une vingtaine de jeunes gens dont un n'avait que 13 ans, et les placèrent au milieu de la chaussée, où ils reçurent les coups de la mitrailleuse belge.

Dans le combat de Billy, le 10 août, les Allemands firent marcher des femmes et des enfants, pour empêcher les troupes françaises de tirer, pendant qu'ils sortaient du village.

A Denain, des cavaliers allemands forcèrent des femmes et des enfants à marcher devant leur colonne, etc....

Ces actes de lâcheté furent commis par les Allemands, dans tous les combats qu'ils eurent à soutenir, pendant la durée de la guerre contre nos armées.

Déportation et Esclavage. – Les Otages.

A toutes ces infamies commises par eux, les Allemands ont voulu en ajouter une autre, en opposition avec toutes les conventions internationales : la déportation en masse des populations entières, réduites ainsi en esclavage, composées non seulement des hommes valides, ouvriers ou bourgeois, mais aussi des femmes et des jeunes filles, systématiquement séparées les unes des autres, contraintes aux travaux les plus durs, brutalisées, mises en état de promiscuité avec leurs prostituées, exposées enfin aux pires violences d'une soldatesque vaincue et furieuse de ses défaites.....

Ils ont voulu ainsi assouvir leur sadique volupté, *Schadenfreude*, de voir souffrir physiquement et moralement des êtres humains sans défense.

Vieillards, femmes, enfants, bourgeois et paysans, furent pris comme otages par les Allemands. Ils furent conduits en Allemagne, comme des troupeaux, avec plus de brutalité que s'ils fussent des animaux, poussés à coups de crosse ou de baïonnette et soumis aux pires traitements.

Comme l'a constaté la *Commission d'enquête*, beaucoup de ces malheureux furent massacrés en route, parce que, brisés de coups, épuisés de fatigue et d'inanition, ils ne pouvaient plus suivre leurs bourreaux. D'autres sont morts en captivité. La plupart de ceux qui, après de longs mois de détention, ont été renvoyés en France, y sont rentrés dans un état d'affaiblissement physique, qui révèle d'une manière impressionnante leurs privations et leurs souffrances.

Comme exemple, le rapport de la Commission cite le cas de SOMPUIS.

« Dans une perquisition faite à son domicile, ils trouvèrent une lettre du frère de l'abbé, capitaine en retraite, disant qu'il allait reprendre du service. Le curé, l'abbé Oudin, vieillard asthmatique de soixante-seize ans, fut arrêté, enfermé dans une cave jusqu'au lendemain, sans nourriture, ainsi que sa domestique, âgée également de soixante-seize ans, et quatre habitants de la ville. Cela se passait le 7 septembre 1914. Le lendemain, ils furent conduits à Coole, où on leur fit passer la nuit, toujours sans leur donner d'aliments. Puis on les dirigea sur Châlons.

En route, comme le vieux prêtre, bourré de coups de crosse et complètement exténué, devenait incapable d'avancer davantage, on le fit monter dans une voiture de boucher que durent traîner les autres prisonniers. De Châlons, les prisonniers furent transférés à Suippes. L'abbé Oudin, tenant à peine debout, fut saisi par l'épaule et rudement secoué par un officier, qui l'interpella grossièrement. Après l'interrogatoire auquel il fut soumis, égaré, chancelant, il dut passer la nuit entière dans la cour de l'école.

« Le 11 septembre, les captifs arrivèrent à Vouziers, pour y séjourner dans un manège où il leur fallut coucher sur de la sciure humide. La journée du 13 fut particulièrement atroce. Des soldats et surtout des officiers, venus tout exprès en grand nombre, se firent un jeu de maltraiter le curé. Ils lui crachèrent au visage, le flagellaient de leur cravache, le lancèrent en l'air pour le laisser retomber sur le sol, et lui portèrent sur les bras, sur les cuisses, sur la poitrine, des coups de talon de bottes et des coups d'éperons.

« Après ces abominables violences, l'abbé Oudin se trouva réduit à un tel état de faiblesse qu'on entendait à peine ses gémissements. Le 15, il fut emmené à Sedan, et, dans un hôpital de cette ville, il ne tarda pas à succomber.

« Un de ses compagnons de misère, le cultivateur Mougeot qui, ayant reçu aussi de nombreux coups, avait plusieurs côtes fracturées, était transporté à la caserne Fabert. Là, suivant l'expression d'un témoin, les Allemands le jetèrent sur de la paille comme un chien et l'y laissèrent mourir sans soin. »

Un autre exemple d'atrocité allemande : « Mlle Cote, fut également l'objet des plus indignes cruautés. Avant d'arriver à Tannay, elle fut attachée à la roue d'une voiture. A l'étape, les soldats la terrassèrent dans la boue, la frappèrent brutalement et la traînèrent par les cheveux. L'ayant poussée dans l'église, quatre d'entre eux la jetèrent sur les marches de l'autel ; puis, la saisissant de nouveau, la lancèrent au milieu des bancs. Elle fut ensuite comme son maître, l'abbé Oudin, conduite à l'hôpital de Sèdan.... »

C'est par milliers que les Allemands ont enlevé, sous le nom d'otages, des malheureux habitants, poussés sur les routes, avec des coups et des outrages, et presque toujours sans nourriture.

LES DÉPORTATIONS DE LILLE, vues par un témoin allemand. — Récit d'un combattant, publié par la « *Freiheit* » de Berlin : « Les déportations furent opérées systématiquement. On faisait savoir par des affiches que personne ne devait sortir des habitations avant une certaine heure du matin. Puis la police venait barrer les rues avec des mitrailleuses, tandis que d'autres policiers visitaient les maisons, ordonnant aux malheureux d'empaqueter des objets de première nécessité et de se rendre dans la rue.

« Des scènes déchirantes se déroulaient : les cris et les lamentations pouvaient être entendues de loin.

« De mon poste, je pouvais très bien observer dans quel état se trouvaient les pauvres victimes, avec un petit bagage sous le bras ou un sac sur le dos, prenant congé de leurs familles, pour suivre les soldats dans des contrées inconnues.

« A certains endroits on arrachait de force de pauvres hommes de leurs épouses et de leurs enfants, et maints poings se levaient menaçants contre les Allemands brutaux. Je pouvais à peine maîtriser mon indignation. J'aurais voulu pouvoir crier et je souhaitais la plus terrible sentence aux auteurs d'une telle détresse.

« Oui, c'était seulement des femmes et des jeunes filles qui étaient là, chassées et conduites à la gare du Sud, par des policiers armés de fusils.

« La haine et la fureur du peuple français, réduit en esclavage, sont compréhensibles, mais le peuple allemand est innocent, car il ne sut rien de ces agissements maudits. Il désire ardemment que tous les coupables soient bientôt condamnés, afin qu'on puisse de nouveau trouver la voie pour la vraie réconciliation de tous les hommes. »

Le témoin a écrit ces lignes le 29 août 1919, après avoir assisté aux déportations, en 1916, et après la signature du Traité de paix. Il est possible qu'il soit de bonne foi et que quelques douzaines de ses compatriotes partagent ses sentiments. Mais nous avons fourni les preuves que tous les Allemands étaient responsables de la guerre et des crimes commis par leurs armées.

La prise, comme otages, des habitants d'un territoire envahi, a été une mesure défendue par les lois internationales et contraire à la morale, considérée, par conséquent, comme illicite, au point de vue du droit. Il faut remonter à l'antiquité et au moyen âge, pour en retrouver l'usage

chez les nations belligérantes. Et encore, les autorités civiles et militaires ne *remettaient*-elles les otages qu'en garantie de leurs promesses ou d'un traité. Il est arrivé de nos jours qu'un ou deux officiers généraux restent au quartier ennemi jusqu'à complète exécution de ce qui a été stipulé dans un traité et, pouvant être considérés comme prisonniers de guerre, si les engagements pris ne sont pas remplis. « Tout ce qui outre-passerait cette mesure, a écrit BOUILLET, dans son dictionnaire encyclopédique, serait une injustice et une cruauté que flétrirait l'état actuel de la civilisation. »

Dans le *Dictionnaire* de LAROUSSE, il est dit que « l'usage des otages n'existe plus guère dans les États civilisés, qu'avec les nations barbares, pour assurer le respect de la foi jurée. »

Ce n'était donc pas pour l'exécution d'une convention ni contre la crainte de représailles, de la part des femmes, des enfants et des vieillards, que nos malheureux compatriotes ont été capturés, martyrisés, assassinés par les bandits allemands.

Dr Edm. DUPOUY.

Une apparition dans la tranchée

Les officiers du Bataillon achevaient leur frugal repas. Avec la détente consécutive à l'absorption du café brûlant, les conversations se liaient et, nouvel arrivé, je questionnais mes camarades sur leurs plus fortes sensations de guerre.

L'entretien ayant dévié sur les cas de combattants qui avaient pressenti et annoncé leur fin pour la journée, un jeune sous lieutenant me raconta ce qui lui était arrivé de « surnaturel ».

En parlant, il était encore ému bien que l'événement remontât à plus de 7 mois.

Il était, à cette époque, sergent et très lié avec un camarade de classe retrouvé au régiment.

Ensemble ils avaient été promus caporaux puis sergents : ensemble ils échappèrent aux terribles journées de Charleroi et de la Marne. Ils avaient réussi à être réunis dans la même compagnie et, plus que la camaraderie de combat, une véritable fraternité les unissait.

Ils se trouvaient en Champagne, dans cette craie amollie et gluante dont le souvenir évoque de si lugubres images.

Les nuits se passaient en héroïques excursions dans le « No man's

land » pour en ramener les corps des nôtres, tombés dans les assauts partiels et infructueux de la journée.

Maintes fois, ils s'étaient juré, jeunes cœurs généreux, que si l'un d'eux tombait, l'autre irait le chercher pour lui donner une sépulture digne et rapporter aux parents les chères reliques des martyrs de la Liberté.

Or, un soir que mon camarade essayait de dormir dans l'abri suintant d'eau laiteuse et que le bruit des éclatements n'arrivait qu'atténué, il fut tiré de sa torpeur d'animal fourbu par l'appel de son nom.

Dans la nuit épaisse de ce tombeau anticipé, il vit son camarade debout, pâle, sans casque, la tête ensanglantée.

Émotionné, sans voix, il regardait, lorsque le jeune sergent lui dit d'une voix forte mais attristée :

« Je viens te rappeler ta promesse, viens me chercher »

Ma première idée, dit mon camarade, fut que j'avais un cauchemar et celui seul qui a été déprimé par ces journées d'épouvantable enfer, peut comprendre pourquoi je me roulai simplement dans ma capote pour fuir cette funèbre vision et essayer de dormir dans la tempête incessante des canons rageurs.

Mais, sur l'autre paroi du mur apparut à nouveau le sergent.

D'une voix plus forte il répéta la terrible phrase.

Il y avait tant d'autorité dans l'accent que mon camarade monta dans la tranchée. C'était une hallucination de son pauvre cerveau, torturé par les journalières visions de sang et de mort, pensait-il. En contournant un pare-éclats, il heurta un soldat qui lui dit que la demi-section de son ami rentrait de patrouille et qu'il y avait eu « de la casse ». Le cœur bondissant, il se hâta dans la nuit de la tranchée fangeuse. Des blessés se faisaient le premier pansement dans l'abri du sergent.

Le sergent...? on l'avait entendu tomber, râlant et la terrible faucheuse, la mitrailleuse boche, ne leur avait pas laissé le temps de songer à ramener le malheureux.

Le vacarme s'apaisait, les claquements des mitrailleuses ralentissaient, les canons semblaient essoufflés, l'alerte était terminée, des deux côtés le tir cessait.

Le calme s'établit.

Lentement, collé au sol visqueux, rampant comme une bête informe, mon camarade se coula par la chicane du réseau barbelé et refit la route suivie par la patrouille. Il mit près d'une heure à parcourir les cinquante

mètres qui le séparaient du corps. Une fusée éclairante s'éleva, jetant sa lueur blafarde sur la désolation de ce sol crevassé.

Collé au cadavre, il attendit les longues secondes que dura la fusée puis, se glissant sous le corps, il le chargea sur le dos et rampa encore vers la tranchée.

Le sergent avait été tué d'une balle dans la tête.

Au retour, mon camarade apprit qu'un des derniers obus tombé d'aplomb sur son abri l'avait effondré pendant son absence...

Ce jeune homme n'était pas spirite et ignorait tout de notre doctrine, mais il *croyait ce qu'il avait vu* et, disait-il, « j'ai la certitude que les morts reviennent ; rien ne m'ôtera de l'idée qu'il est venu plus pour me sauver de l'obus que pour me rappeler ma promesse. »

Sachant qu'un illustre chercheur réunit les faits de cette nature, je priai mon camarade d'écrire la relation de cette saisissante apparition. Mais la vie de guerre ne permettait pas d'écrire beaucoup. Il partit, affecté aux chars d'assaut et j'appris qu'aux attaques de juillet 1918, il avait trouvé une mort glorieuse dans son tank atteint par un obus.

Cette fois aucune intervention ne le sauva.

Georges LAVAUR.

La Protection des Invisibles

Nous avons publié, dans notre numéro du mois d'août, sous ce titre : *Une apparition*, une lettre écrite à notre éminent et cher collaborateur, Léon DENIS, par M. Ferd. BUSSON, secrétaire de mairie au Khroub (Algérie). Dans une nouvelle lettre que nous avons sous les yeux et qui est également adressée à M. Léon DENIS, à propos de son dernier ouvrage *Le Monde Invisible et la guerre*, M. BUSSON parle de la protection efficace dont son fils a été l'objet, de la part de nos amis de l'espace, pendant toute la durée de l'épouvantable guerre qui vient de finir. Nous extrayons de cette lettre les passages suivants, qui montrent bien les dangers terribles auxquels a échappé le fils de M. BUSSON.

« Je suis en possession » — dit l'écrivain à M. Léon DENIS — « de votre dernier ouvrage : « *Le Monde Invisible et la Guerre* ». Je me le suis procuré le jour même où j'ai reçu la *Revue Spirite* l'annonçant. J'ai puisé trop de consolation dans la lecture de vos ouvrages pour ne pas lire tout ce qui vient de vous.

Je vais aujourd'hui vous parler de mon fils, vous citer sommairement quelques faits qui viendront corroborer ce que vous exposez si bien dans votre dernier ouvrage sur la puissance des Invisibles.

Ma première impression, à la déclaration de guerre, a été de la prostration. Je me suis senti cruellement atteint dans mon fils, venant à peine d'être appelé, faisant partie d'un bataillon de chasseurs alpins ; lequel, de par la mobilisation, devait se trouver face à l'ennemi dès le premier jour.

J'invoquai l'esprit de Jeanne d'Arc que j'estime être notre gloire militaire la plus belle et la plus pure, la priant de veiller sur mon fils, de l'envelopper de ses fluides protecteurs dans les dangers qu'il allait affronter ; de lui donner l'énergie de faire vaillamment son devoir et de me le ramener sain et *sauf*.

Ma prière achevée, je me sentis réconforté, plein d'espoir, malgré que je comprisse bien la gravité des événements qui allaient se dérouler.

Nature timide, d'une extrême modestie qui laisse son mérite incompris, mon fils m'écrivait des lettres débordantes de patriotisme, obtenait des citations magnifiques, s'excusant en me les envoyant de trop me parler de lui, m'affirmant qu'il ne faisait que son devoir, mais qu'appartenant à une arme d'élite, il ne pouvait pas se laisser dépasser par ses camarades.

Il a, pendant cette guerre, appartenu successivement à six bataillons de chasseurs alpins. Il a pris part à toutes les actions dans lesquelles ils ont été engagés.

Au début, faisant partie d'une brigade volante, il fallait faire face à un front considérable ; transporté en auto pendant la nuit, dormant peu, se battant le jour, on n'avait parfois pas le temps de manger.

Il a eu, aux Éparges, sa chaîne de montre brisée par une balle, et ses vêtements hachés sans qu'il eût reçu une égratignure.

En juillet 1915, il eut l'ongle du pied droit arraché par un éclat d'obus qui tua deux hommes à côté de lui.

Il refusa de se laisser évacuer.

Pendant l'hiver de 1915, à l'Hartmanswillerkopf, après une journée durement remplie, il était à souper avec six sous-officiers, dans un abri souterrain. Il sort une minute. A ce moment précis, un obus tombe sur l'abri et tue tous les occupants.

Au Chemin des Dames, il a son fusil brisé entre ses mains, et son béret enlevé par une balle en allant, sous un feu meurtrier de mitrailleuses, relever un lieutenant tombé les yeux brûlés par les liquides enflammés.

Quatre fois il a été enterré par des obus de gros calibres.

A la Malmaison, il revenait d'une attaque avec sept hommes, tout ce

qui restait de sa section, ramenant avec eux onze prisonniers. Un obus tombe au milieu de la petite troupe, tuant tout le monde, et laissant mon fils seul vivant, enterré jusque sous les bras. Après un temps assez long, ayant voulu toucher ses jambes, et ne les trouvant pas, il eut la sensation qu'il était coupé en deux.

A la première attaque de Craonne, il était avec un sergent et une douzaine d'hommes, dans un trou d'obus, attendant de partir pour une attaque à la baïonnette. Un 240 les enterra tous. Il resta de huit heures du matin à onze heures du soir, heure à laquelle ils purent être découverts par des infirmiers. Il ne restait de vivants que son sergent et lui.

A la deuxième attaque de Craonne, tous les officiers étant mis hors de combat, il prit, sous un feu meurtrier, le commandement de sa compagnie, réduite à l'état squelettique, l'entraînant à l'assaut contre un ennemi supérieur en nombre. Il ne mettait jamais son casque qu'il trouvait lourd ; cette fois, sans aucune raison, il le mit ; un éclat d'obus le frappe à la tête et le renversa. Sans son casque il aurait été tué.

En janvier 1918, je lui envoyai un agenda de poche. Pourquoi? je n'en sais rien. Je ne lui en avais jamais envoyé.

Il l'avait reçu depuis une semaine, lorsque, dans une attaque, en sautant dans une tranchée, un boche lui lance une grenade qui éclata à ses pieds. Un petit éclat lui ouvre la paume de la main gauche, tandis qu'un éclat plus gros le frappe en plein corps et s'amortit sur l'agenda sans lequel il eut été tué.

Pendant plus d'un an, il fut, sur sa demande, éclaireur d'avant-garde. Que de fois, pendant cette période, il échappa comme miraculeusement à la mort !

Mais je n'en finirais plus s'il me fallait tout citer et ma lettre est déjà trop longue.

Les matérialistes parleront de hasard. Une fois, deux fois, trois fois, le hasard peut arranger bien des choses ; mais il ne peut pas continuer, d'une façon aussi évidemment intelligente, pendant aussi longtemps.

L'invulnérabilité de mon fils paraissait telle, les hommes avaient en lui une telle confiance, que tous auraient voulu faire partie de sa section, et qu'avant de partir pour une attaque tous voulaient le toucher comme un fétiche. Lui, n'a jamais désespéré un instant. Il ne cessait de me dire qu'il se sentait soutenu par une force morale qu'il ne se connaissait pas et qu'il savait que ce n'était pas dans cette guerre qu'il trouverait la mort.

Ma prière a été exaucée. Parti simple soldat, mon fils me revient sain et sauf et sous-lieutenant, ayant pris part aux actions les plus périlleuses. C'est à vous, c'est à la réconfortante lecture de vos ouvrages que je dois cette consolation, car, en m'initiant à la croyance spirite, vous m'avez

appris à connaître la puissance de la prière, ce dont je vous remercie infiniment.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Maître, l'assurance de mes sentiments respectueux,

Ferd. BUSSON.

Une lueur dans la Nuit (1)

Mme de B... a publié sous ce titre une suite de communications qui lui ont été dictées par son Esprit familier. Ces « pages de l'au-delà » forment un joli volume que tous les spirites devraient lire. Nous nous faisons un plaisir de le leur recommander. Ils y trouveront, en un style d'une merveilleuse élégance, les plus pures et les plus hautes manifestations de la pensée ; toutes les perfections de la forme jointes à une admirable beauté du fond.

L'Esprit nous explique tout de suite le désir qui l'entraîne, le besoin qui le fait agir. Il nous voit, pauvres mortels, marcher dans la vie *sans savoir...* égarés dans la plaine aride, comme les nomades Bédouins dans les sables du morne Sahara. Perdus dans le désert de la vie, nos yeux scrutent l'horizon pour y trouver un indice quelconque, mais l'horizon reste muet.

Les Bédouins, eux, interrogent le Ciel, et, plus heureux que nous, y découvrent une étoile qui viendra les guider dans leur course lointaine. « Grain d'or, luciole de l'espace, l'Etoile polaire leur montre le chemin... »

Et l'Esprit qui vient nous visiter voudrait, pour nous, remplacer cette étoile. « O — dit-il, s'adressant à elle — combien je voudrais que chaque âme inspirée puisse te ressembler ! O combien je voudrais qu'une sœur de la terre montre aux humains le chemin hasardeux de la vie ! Combien je donnerais pour qu'une autre polaire leur montre la route des cieux !... Mais je ne suis qu'une ombre, ayant pour tout pouvoir la main d'un médium et pour seule arme... de la prose !

En écrivant ce livre — poursuit-il — je ne me pose pas en savant théologien ou en grand philosophe. Je viens tout simplement — *et sans prétention littéraire* — causer sur l'au-delà ; je viens faire entrevoir aux âmes de la terre un coin caché du Ciel.

Mortels, si vous aimez, vous comprendrez ce livre ; si vous pleurez,

(1) P. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris. — 1 vol. 3 francs.

vos pleurs feront place à l'espoir ; si vous souffrez, vos maux paraîtront moins cuisants. »

On reconnaît bien la supériorité de cet Esprit à sa modestie. Sa prose — dont il fait si peu de cas — se déroule tout au long du volume en une harmonie délicieuse et des cadences qui permettent de croire qu'il saurait, au besoin, s'exprimer aussi bien en vers.

Mais d'ailleurs, des vers ! on en découvre à tout instant qui sont venus se placer tout naturellement dans cette belle prose et qui, sans la moindre retouche, pourraient figurer dans les meilleures poésies !

Nous allons en souligner quelques-uns.

Ecoutons l'Esprit :

« L'amour est le rayonnement de l'âme ; c'est le don de Dieu même qu'en retour nous lui offrons. C'est tour à tour le bonheur, la souffrance ; c'est tour à tour la joie et plus souvent la plainte. C'est le sourire, c'est la peine. L'amour est l'extase divine entrevue sur la terre ; lui seul est le but de la vie, parfois mirage étincelant vers lequel l'âme court, mirage prometteur de l'oasis lointaine, qui entraîne le mortel au gouffre de la mort !

Qu'il soit heureux ou triste, l'amour est magnifique...

L'Amour nous ennoblit ; il nous ouvre les cieux.

Plus loin, à cette question :

« Ame, ma sœur, souffle léger plus pur que l'air, pourquoi venir assister les humains? Pourquoi revivre encore les peines d'ici-bas? »

L'Esprit répond :

Je viens mêler mes pleurs aux déchirants sanglots.

Parlant de l'âme au sujet de la réincarnation, l'Esprit dicte encore :

Son oubli du passé lui vaut le ciel deux fois.

Car, explique-t-il, si elle connaissait ses précédentes vies, ses vertus ne seraient qu'un prêt rendu à Dieu, ses sanglots se seraient qu'une lamentation.

La source de nos maux étant pour nous cachée,
Nous donnons pour donner, non pour nous affranchir.

Ailleurs, le poète, qui perce toujours sous le prosateur, sertit ces deux vers superbes :

Le doute est le tribut que tu dois à la vie ;
Il tenaille ton âme. A toi de le chasser.

Que de citations nous aurions à faire encore ! Malheureusement, la place nous manque pour les prolonger. Nous renvoyons nos lecteurs à ce beau livre qui mérite toute leur attention et qu'ils voudront certainement posséder.

LAUSER.

REVUE ÉTRANGÈRE

UNE ENIGME PSYCHOLOGIQUE

Le cas du Lieutenant-Colonel Rutherford

Ce cas étrange est étudié dans *Light* du 26 avril 1919. Le jury a rendu un verdict conforme aux conclusions des médecins, d'après lesquelles le colonel n'était pas dans son état normal au moment de commettre le meurtre qui, manifestement, n'a été ni prémédité, ni provoqué par un mouvement passionnel irréfléchi.

Le diagnostic du Dr HYSLOP est significatif et permet à ceux qui possèdent quelque connaissance des phénomènes spirites et occultes, d'entrevoir la genèse du crime. Il est, par exemple, très intéressant de noter que RUTHERFORD avait eu, au mois de décembre de l'année dernière, en France, un rêve d'une extrême netteté, dans lequel il s'était vu tuant le major SETON ; il s'était réveillé dans un état d'angoisse inexprimable. Il avait chassé loin de lui ce souvenir avec horreur. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y revenir de temps à autre.

Interrogé sur le point de savoir ce que lui avait fait le major SETON, l'accusé répond qu'il exerçait une pernicieuse influence sur ses enfants.

Il déclare qu'il est très heureux d'avoir accompli cet acte que rien ne justifie ; qu'il dort bien maintenant, qu'il a augmenté de poids, qu'il a retrouvé la tranquillité dont il ne jouissait plus depuis des mois et des mois. Le juge lui-même fait ressortir la placidité remarquable dont le prévenu ne s'est pas départi depuis la perpétration du meurtre, à l'inverse de la plupart des criminels, qui perdent de plus en plus leur assurance, à mesure qu'ils se rendent compte de la gravité de leur faute et des responsabilités encourues.

Si l'on tient compte surtout de cette attitude du colonel, on arrive à la conclusion que ce malheureux a dû être possédé par une entité malveillante, qui s'était emparée de sa volonté et qui, pour une raison inconnue, l'a poussé ou plutôt l'a forcé à tuer son ami. Car aucun des mobiles qui, d'ordinaire, expliquent une action de ce genre, ne saurait être invoqué

dans la circonstance : ni vol, ni jalousie, ni vengeance ; tous les témoins affirment que les deux hommes ne se sont pas disputés.

L'obsession et la possession par des esprits malins, ajoute le *Light*, sont des faits connus depuis longtemps ; les Écritures en fournissent maints exemples. Aujourd'hui, bien que des recherches systématiques aient été faites au sujet de ces phénomènes, qui sont familiers aux spirites, la Faculté de Médecine les ignore évidemment ; la loi pénale ne les considère pas comme une circonstance atténuante, de sorte que le lieutenant-colonel RUTHERFORD est condamné à l'internement, dans un asile d'aliénés, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de statuer sur son sort.

Un intéressant épisode de la reddition de la flotte allemande

Tout le monde, en Angleterre, a sans doute entendu parler du mystérieux « tambour de Drake ». La plus récente manifestation du phénomène, que rapporte *Light* du 17 mai 1919, d'après un compte-rendu basé sur les déclarations d'officiers et de marins qui s'y trouvaient présents, a eu lieu lors de la reddition de la flotte allemande, au mois de novembre 1918. Sur le « *Royal Oak* », étaient réunis l'amiral GRANT, le capitaine MACCLACHLAN et un groupe d'autres officiers. Au moment précis où les navires ennemis apparurent au milieu du brouillard, on put entendre distinctement à bord, les roulements d'un tambour. Les officiers s'en étonnèrent, d'autant plus que le « Royal Oak » avait pris ses dispositions de combat et que chaque homme était à son poste. On fit une inspection dans toutes les parties du navire, tandis que le tambour continuait à battre, et les marins furent unanimes à déclarer qu'ils avaient entendu le « tambour de Drake » : l'esprit du grand navigateur avait tenu à manifester, à l'heure du triomphe maritime de la Grande-Bretagne.

Un souvenir de Sir William Crookes

Il y a de cela 20 ans environ, la revue *Light* pria les professeurs BARRETT, LODGE et CROOKES, de donner une définition, claire et concise, de la « matière ». Les réponses furent publiées le 23 janvier 1897. BARRETT définit la matière « ce qui occupe l'espace, sert de véhicule à l'énergie et a comme attribut commun l'inertie ». Pour LODGE, c'était « ce qui résiste à la force (ou, ce qui revient au même, ce qui permet à la force de s'exercer). » Mais CROOKES, dont on devait cependant attendre qu'il sût mieux que personne ce qu'est la matière, se déclara complètement incapable d'en donner une définition ; car, dit-il, « je ne suis pas du tout certain que cela existe ».

A l'Académie

M. L. Chevreuil, dont nos lecteurs ont pu apprécier les très intéressants articles publiés dans notre journal et qui, depuis, est devenu Vice-Président de l'*Union Spirite Française,* vient d'obtenir, à l'Académie, le prix Fanny Emdem, pour son livre *On ne meurt pas.*

Nous avons dit ce que nous pensions de ce bel ouvrage au moment de son apparition, et nous signalions le succès qu'il obtenait déjà. S'élevant contre la conviction irraisonnée de ceux qui croient que la survie de l'âme humaine est une absurdité condamnée par la science, l'auteur affirme énergiquement que *nous ne mourrons pas.* « Voilà — dit-il — la certitude que nous pouvons acquérir par la voie de l'observation appliquée aux faits qui nous sont accessibles. Le *savoir* peut remplacer la foi. Il existe aujourd'hui tout un ordre de faits acquis à l'observation et qui prouvent définitivement que l'âme existe par elle-même, qu'elle préexiste à la formation du corps et qu'elle survit à la destruction de son enveloppe... »

Nous connaissons tous, nous spirites, les bienfaits de notre réconfortante doctrine. Nous savons que, par elle, l'humanité doit se régénérer dans la lumière et la fraternité. En écrivant *On ne meurt pas*, M. Chevreuil a donc fait œuvre éminemment utile et nous pouvons réunir dans les mêmes félicitations l'auteur de ce beau livre et l'Académie qui l'a couronné.

K.

Conférences

Une conférence sera faite par M. G. Delanne, Président de l'*Union Spirite Française,* le 23 novembre, dans la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes.

Sujet traité : *Le lendemain de la mort.*

Cette conférence sera la première d'une série que se propose de donner l'*Union Spirite Française*, dans le courant de l'hiver prochain.

Dans le cas où M. Delanne, un peu souffrant en ce moment, se trouverait empêché, un autre conférencier, M. Gaillard, le remplacerait.

AVIS

Pour faciliter notre tâche, nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire parvenir, en un mandat-poste à l'adresse de M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques à Paris, notre gérant, le montant de leur abonnement pour l'année 1920.

Nous comptons aussi sur eux pour répandre nos idées le plus possible et faire connaître notre publication qui, fondée il y a 62 ans par notre vénéré Maître Allan Kardec a, malgré les heures sombres que nous avons traversées, continué de paraître en surmontant les plus grandes difficultés. L'action, en ce sens, de nos frères en croyance, nous sera un réconfort précieux, et aidera puissamment au triomphe de la doctrine pour laquelle la *Revue Spirite* ne cessera jamais de lutter.

De notre côté, dans l'intérêt de la propagande, nous n'avons pas voulu augmenter le prix de nos abonnements, et cela, quoique le prix de revient de notre publication ait plus que doublé. C'est pour nous un grand sacrifice pécuniaire. Nous serons donc reconnaissants à nos frères en croyance de nous aider en nous amenant de nouveaux abonnés parmi leurs amis ou connaissances; notre perte ne peut être atténuée que par un tirage élevé, les frais d'impression étant les mêmes pour un petit ou un grand tirage.

En écoutant notre appel, ils feront œuvre utile pour la cause. D'avance nous les remercions de leur fraternel concours.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

ANNÉE NOVEMBRE 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ — POINT DE SALUT

Les Morts

Novembre !

Dès les premiers jours, un grand calme règne dans la nature. Paisiblement, les dernières feuilles tombent. Dans l'air, tout est silencieux. La lumière du ciel même, mélancoliquement voilée, fait naître dans nos âmes une impression d'indicible douceur. Tout semble nous inviter au recueillement. C'est la fête des morts ; chacun va voir les siens. Accordons à tous une fraternelle pensée. Combien, hélas ! dont les restes anonymes, perdus dans des terres ravagées par l'horrible tourmente, ne recevront la visite ni d'un parent ni d'un ami ! Ne les oublions pas. En assurant le triomphe de la Vérité ils ont sauvé le monde ! Que notre reconnaissance les suive dans l'immortalité où ils sont entrés.

Ils ne sont pas perdus...

Sous le jour triste et doux qu'un ciel tout gris nous donne,
Aux plus chers souvenirs notre âme s'abandonne.
Chacun, pensif, se rend à l'asile des morts ;
La foule en deuil, émue, entoure ses abords,
Et, toujours lentement, pénètre en son enceinte.
On sent flotter dans l'air une émotion sainte.
C'est la fête de ceux qui nous ont devancés
Dans le Grand Inconnu qui nous tient angoissés.
On leur porte des fleurs et puis l'on s'agenouille,
Et l'on pleure longtemps sur la chère dépouille....
Chaque tombe est fleurie et les morts sont contents ;
On leur dit tout l'amour que nos cœurs palpitants
Ont conservé pour eux dans la cruelle absence...
De les revoir, aussi, nous gardons l'espérance,
Et nous les appelons, parfois, éperdument,
Sentant bien qu'ils viendront, ne fût-ce qu'un moment...

Ils viennent, en effet, près de nous, invisibles ;
Leurs âmes, à nos vœux, ne sont point insensibles.
Ils viennent, répondant à l'appel de nos cœurs,
Mais nous ne savons point, toujours, qu'ils sont vainqueurs
De l'implacable mort aux œuvres inhumaines
Et dont, facilement, ils ont rompu les chaînes.
La tombe où nous venons dire tous nos tourments,
Ne contient plus, hélas ! que quelques ossements,
Restes trop décevants que l'on chérit, sans doute,
Mais qui ne peuvent point nous mettre sur la route
Où nous devrons, marchant vers la félicité,
Nous élever sans fin dans l'immortalité.

Ils viennent, les chers morts, nos amis de l'espace ;
Au foyer, près de nous, ils reprennent leur place.
L'hiver, au coin du feu, comme autrefois, le soir,
L'aïeul aux cheveux blancs souvent revient s'asseoir.
Et là, suivant des yeux la flamme qui pétille,
Attentif aux projets que forme la famille,
Il continue encore, invisible aujourd'hui,

A donner les conseils qu'on recevait de lui.
C'est ainsi que, parfois, sa voix mystérieuse
Se fait entendre en nous, sévère, impérieuse,
Plaintive ou caressante et douce tour à tour,
Mais toujours s'inspirant du plus profond amour.

Ils viennent, les absents, et la mère éplorée,
Sent le doux frôlement de sa fille adorée...
N'est-ce point aux baisers qu'elle mit sur son front
Que l'ange d'autrefois, à cette heure, répond?
L'enfant qu'elle entoura de toute sa tendresse
Est bien là lui donnant sa meilleure caresse.

De même la maman, par delà le trépas,
Veille sur ses petits et dirige leurs pas,
Ses pauvres chers petits qui, dans leur innocence,
Étaient toute sa joie et sa seule espérance.

Ah ! que de cœurs brisés se montreraient plus forts,
S'ils savaient bien que ceux qu'on appelle les morts
Veillent toujours sur eux, protègent leur faiblesse !
La douce fiancée, déjà veuve, en détresse,
Entend, comme venant du céleste séjour,
Un murmure divin de paroles d'amour...
Et le soldat obscur tombé pour la patrie,
N'est point sous l'humble tertre où nul, pour lui, ne prie ;
Invisible, il suivit l'étrange légion
Des morts et des vivants unis dans l'action,
Qui, s'immortalisant dans la plus grande gloire,
A la Justice, au Droit, donnèrent la victoire.

Maintenant, près des siens, mystérieusement,
Il vient sécher les pleurs versés pieusement.

Non, la tombe n'est point un argument suprême,
Quand on veut nous prouver que c'est au néant même
Que doivent aboutir nos plus nobles travaux !
Nous trouvons, au-delà, des horizons nouveaux,
Et nous continuons la route poursuivie,
Montant toujours plus haut dans l'éternelle vie.

KERMARIO.

Question sociale, question morale [1]

Représentez-vous un homme qui, dans la nuit noire, pendant que le tonnerre gronde et que les éclairs entr'ouvrent tout à coup l'obscurité pour la laisser ensuite plus profonde, s'en irait à l'aventure, sur des chemins bordés de précipices, vers une ville inconnue où il n'aurait pas un gîte assuré. Notre Société ne ressemble-t-elle pas un peu à ce voyageur? On se demande avec un malaise ce qui sortira de la tourmente où nous sommes engagés. Le prolétariat, armé du suffrage universel, aspire à la dictature avec la prétention de l'exercer uniquement dans son propre intérêt, sans tenir compte des exigences de la nature humaine. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie? Tel est le problème qui se pose.

On ne peut se dispenser de prendre position dans ce conflit, à moins que, moralement éteint, on ne soit insensible à la marche générale des choses, quand on n'a pas trop à en souffrir. En votre qualité de spirite, vous apportez dans l'examen de la question sociale des dispositions qui vous classent dans un parti. Ce qui vous caractérise, c'est la tendance à envisager la vie présente du point de vue d'une vie future où chaque individu, accompagné de ses œuvres, assistera au triomphe de la justice trop souvent méconnue en ce bas monde.

Imbu de cette idée, vous trouvez répréhensible le bourgeois égoïste et sottement vaniteux qui s'applique, par des moyens plus ou moins illicites, à réaliser des gains exagérés. Vos sympathies vont de préférence aux humbles que le sort a maltraités.

Vous êtes loin cependant de professer la moindre estime pour le prolétaire envieux, haineux, aspirant à tout détruire sans s'inquiéter de savoir comment on reconstruira. Il suffirait quelquefois d'assurer à cet anarchiste niveleur de bonnes rentes pour le transformer en un conservateur plus acharné que beaucoup de capitalistes. Devenu propriétaire, il ne sera plus partageur ; vous ne l'entendrez pas parler avec une violente emphase de la sainte fraternité, parce qu'il craindrait qu'on le prît au mot en sollicitant sa bienfaisance.

Vous vous tenez donc à une égale distance de ces deux extrêmes, ce qui ne vous empêche pas d'appeler des réformes. Voici un homme riche : vous jugez naturel que l'État, par des impôts divers, prélève sur sa fortune une contribution proportionnelle dont profitera la communauté.

(1) Voir les numéros de mai, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918, janvier, février, mars, mai, juillet, septembre, octobre 1919.

Peut-être s'en plaint-il, comme si on lui enlevait injustement un lambeau de sa chair, car la propriété que nous avons acquise par notre travail ou qui nous est venue sans peine par un héritage, devient une partie de notre personne. Veuillez remarquer que cette fortune née de votre industrie, vous ne la posséderiez pas, avec les avantages dont elle est suivie, si le destin vous avait condamné à vivre dans une île déserte. Songez aux mille sources qui, réunies, ont donné à votre prospérité l'importance et la majesté d'un fleuve. N'est-il pas rationnel qu'une fraction de vos bénéfices revienne à la collectivité, cause anonyme, sinon en totalité, du moins en partie, de votre succès? Si, au contraire, vous êtes non le fils de vos œuvres, mais simplement un fils de famille, de quel droit hériteriez-vous, sans payer un impôt, d'un bien à l'acquisition duquel vous n'avez contribué que par la peine de naître? Cette diminution de revenus vous obligera peut-être de travailler pour vivre confortablement à votre guise : le grand malheur en vérité ! Vous n'appartiendrez pas à la catégorie jadis honorée des parasites du corps social, ce qui vous vaudra l'estime des gens sérieux et le mérite de mener une existence moins insignifiante et en somme plus heureuse.

Il serait néanmoins inique et désastreux que les parents n'eussent pas, dans une large mesure, la faculté de transmettre à leurs enfants une richesse acquise par le travail, l'économie et le savoir-faire. La Société s'enlèverait, en la leur refusant, le bénéfice qu'elle retire de l'effort persévérant des individus, car la plupart des pères, après avoir amassé de quoi subsister, ne se soucieraient guère de continuer une entreprise dont le résultat irait après leur mort à des étrangers. Accusez-les de n'être pas des saints ; la nature humaine, sauf de rares exceptions, est ainsi constituée et il y aurait les plus graves inconvénients à la contrarier. Ce serait porter atteinte à la propriété qui cesse d'exister, dès qu'on n'en a plus la libre disposition. Édifiez alors la Société sur le plan d'un monastère où chacun est l'esclave d'une règle, sous le régime de la communauté, dans une égalité absolue.

Égaux, il est juste que nous le soyons tous devant la loi ; le sommes-nous en réalité? Réduisez aujourd'hui tous les hommes à une même condition : dès demain les inégalités reparaitront. Le paresseux déclinera, le laborieux montera, les habiles l'emporteront dans la lutte pour l'existence sur les maladroits, et de la diversité des aptitudes sortira nécessairement une hiérarchie, à l'avantage des petits comme des grands; La Société est un organisme dont tous les membres sont solidaires et qui ne fonctionne régulièrement que si chaque membre remplit le rôle assigné par sa constitution. Les pieds ne sauraient remplacer la tête ; celle-ci est-elle lésée, ceux-là s'en trouvent mal.

Assurément, quoi qu'on fasse, on n'arrivera jamais à un accord parfait, parce que les hommes, même les meilleurs, sont si infectés d'égoïsme qu'il en résulte une tendance des forts à profiter de leur supériorité sur les faibles ; bien plus, supposons-les éminemment justes et charitables, on n'empêchera pas le jeu de la bonne et de la mauvaise chance qui semble prédestiner les uns au succès, tandis que d'autres, avec autant de mérite, sont voués, par une mystérieuse loi du sort à des revers. Impossible de supprimer, par une savante organisation, ces irrégularités ; aussi le nombre des mécontents sera-t-il toujours considérable, puisque nous vivons sous l'empire du mal et du péché. Il faut se résigner sagement à l'inévitable, ce qui n'est pas une raison de renoncer à la lutte pour le progrès. L'homme de bon sens, tout en aspirant au mieux, n'exige pas l'impossible, quelle que soit l'humilité de sa condition, et, sans méconnaître le moins du monde l'importance de la question sociale, il la subordonne en un sens à la question morale.

En effet à quoi sert d'améliorer les institutions, si on ne réforme pas les caractères? On a l'air, en tenant ce langage, d'imiter les prédicateurs qui font dépendre le bonheur de l'humanité de l'acceptation de leur dogme. Ils sont suspects d'exagération, peut-être parce qu'ils ont une tendance trop marquée à identifier la vérité avec l'intérêt d'un parti ; cependant ils n'ont pas tout à fait tort, car les idées influent sur la marche des événements.

Le matérialisme ne vous semble-t-il pas mener à des conséquences funestes? Certes nous connaissons des matérialistes aussi recommandables par leurs vertus que remarquables par leur talent. Ils ne croient pas à l'existence d'un Etre suprême et à des sanctions dans l'au-delà. Quand nous sommes morts, il ne reste rien de nous, si ce n'est de la chair en décomposition ; pas de libre arbitre, par conséquent pas de responsabilité ; le règne de la fatalité dans les créations du hasard ; le saint et le criminel confondus dans l'anéantissement, sans que la conscience ait droit à aucune réparation. Cette théorie est soutenue avec conviction par des penseurs dont il serait grossièrement inconvenant de contester l'honorabilité ; elle est néanmoins dangereuse pour la moralité publique. Ce savant, qui vit dans son laboratoire, absorbé par ses recherches, a des chances de valoir infiniment mieux que sa métaphysique ; l'homme du peuple, ne trouvant pas comme lui dans l'étude un préservatif, est plus exposé à glisser sur la pente où l'engagent ces principes. Vous lui enseignez que la vie présente n'a pas de prolongement dans un autre monde, il conclut qu'il faut se hâter de jouir le plus possible, en gagnant beaucoup et en travaillant peu. L'augmentation des salaires, très légitime dans la crise économique, l'excitera au lieu de l'apaiser, parce que

mis en état de se procurer plus de plaisirs, il en prendra un goût excessif. Il regardera avec convoitise les fortunés mieux pourvus que lui de luxe et de bonne chère et jugera légitime qu'on les dépossède. Dans le fond de son âme, il proteste contre la propriété individuelle. Est-ce à dire que, partisan du pillage, il fût disposé à partager avec les indigents, s'il lui arrivait de s'enrichir? Monté sur les hauts degrés de l'échelle, il ferait comme tant de financiers prenant pour devise la parole réprouvée par le prophète Esaïe : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons », ce qui ne les empêche pas bien souvent d'aller par bon ton aux offices et même à confesse, spiritualistes pour la forme, matérialistes en réalité. L'homme est si porté à se contredire, quand il y trouve son profit ! Il y aurait sans doute de l'exagération à prétendre que tous les prolétaires céderont aux suggestions du matérialisme. Chez un grand nombre d'entre eux, le bon sens aidé par un heureux tempérament, triomphera des impulsions de la chair ; mais la mauvaise doctrine, en flattant les penchants inférieurs, créera un courant de sensualité où seront emportées une multitude d'âmes qu'une meilleure éducation eût en partie retenues. On subit si aisément la pression du milieu dans lequel on est fixé par des relations, des intérêts et la crainte de se singulariser, dût-on avoir l'apparence de nier des vérités dont on est convaincu ! Aujourd'hui il est bien porté, à la campagne comme à la ville, de se montrer réfractaire aux enseignements des Églises.

Grand péril, car le spiritualisme, qui est l'essence même de la religion, sert à consolider les bases de la Société. Celle-ci a besoin, pour prospérer dans le travail, du maintien de l'ordre sans lequel les individus, incertains du lendemain, n'ont pas le ressort que produit la confiance. Multipliez les hommes persuadés que le monde est sous la direction d'une Providence qui, dans sa sagesse, l'a organisé en vue du bien final ; faites briller la perspective d'un avenir d'outre-tombe où la justice triomphera ; pénétrez les esprits de l'idée que, par une nécessité de notre nature, notre destinée dans l'au-delà dépend de notre conduite sur cette terre et que, sans être condamné à des peines éternelles, on n'arrivera au bonheur que par la réparation de ses fautes : cette doctrine ne vous semble-t-elle pas éminemment moralisatrice? Quand elle a sérieusement pris possession d'une conscience, ne lui donne-t-elle pas une sécurité et une vigueur qui la rendent capable d'exercer une saine influence? Cet homme, par la régularité de ses mœurs et la modération de ses goûts, ne sera-t-il pas un agent de conservation, quel que soit son parti politique ou religieux? La religion, bien comprise et surtout bien pratiquée, crée un courant de nobles aspirations, une sorte d'atmosphère morale où l'action dissolvante du matérialisme ne trouve pas autant les moyens de se déve-

lopper. Sans elle beaucoup d'individus iraient plus loin dans la voie du mal.

Le spiritisme, qui est une des variétés du spiritualisme, apporte sa contribution à l'œuvre d'assainissement. La religion ne saurait avoir un auxiliaire plus puissant, quand les préventions qui entravent actuellement son essor se seront dissipées dans la lumière croissante des phénomènes sur lesquels il édifie sa bienfaisante doctrine. La philosophie rationaliste et la révélation surnaturelle ont des mérites incontestables ; mais les preuves fournies par celle-ci paraissent de plus en plus insuffisantes à une multitude d'intelligences justement éprises de science positive et l'argumentation de celle-là, quoique fortement construite, ne laisse pas à l'âme l'impression d'un abri satisfaisant. S'il était possible de démontrer la réalité de l'au-delà par des faits contrôlés avec rigueur, quelle révolution dans la mentalité humaine ! Le spiritisme a déjà mené cette entreprise à un point où le succès n'est plus douteux.

Il ne manquera pas de prêter le flanc à la critique : vous ne songez pas, je suppose, à exiger de lui la perfection. La libre pensée a beau jeu, lorsqu'elle s'autorise des vices de dévots pour combattre la religion. C'est absolument comme si on refusait tous les écus, sous le prétexte qu'il y a de la fausse monnaie. Le mauvais dévot est un faux monnayeur qui, parfois avec un art consommé, vous trompe ; les connaisseurs ne s'y laissent guère prendre. Pourquoi se donne-t-il cette mine de bon apôtre? Ne serait-ce pas parce qu'il compte vous inspirer de la confiance, la religion passant pour inspiratrice de vertu? Il lui rend donc hommage ; en pratique, il n'est qu'un matérialiste déguisé. Cet hypocrite, vous pourriez le confondre dans votre antipathie avec tant de libres penseurs, médiocrement libres et penseurs, qui, au lieu de juger avec compétence la religion, n'ont jamais pris la peine de s'en faire une idée tant soit peu approfondie, également incapables d'utiliser les vérités qu'elle représente et de rejeter les erreurs qui la déparent, ne sachant pas distinguer entre elle et ses partisans. Sont-ils donc si immaculés, ces détracteurs, qu'il leur soit permis d'être impitoyables?

Le bon dévot, le vrai, reconnaît ses défauts sans exagération, désireux de s'attirer votre estime, mais tenant surtout à l'approbation de sa conscience. Afin de la mériter, il ne s'attache pas exclusivement aux biens de ce monde. Ce n'est pas qu'il affecte de les mépriser ; il sait trop que personne ne le prendrait au sérieux. Vous vous méprendriez en le considérant comme une victime du sort passivement résignée. Soumis au destin, il n'en cherche pas moins à améliorer sa condition, ami des réformes et respectueux de la nature dont il est dangereux de contrarier les lois par des bouleversements inconsidérés. Vous ne trouveriez pas un

partisan plus résolu des institutions ayant pour but de diminuer les souffrances du pauvre, soit avec le concours de l'État, soit par la coopération qui sauvegarde la dignité, tandis que l'aumône la compromet. Il ne s'interdit pas néanmoins de pratiquer à l'occasion la charité, car il y a des infortunés qu'il convient de secourir, sans étalage toutefois pour ne pas les humilier.

Le matérialiste conséquent, s'il appartient à la catégorie des nécessiteux ignorants ou instruits, est travaillé par des rêves de destruction. « Comment, dit-il, je n'ai qu'une vie à vivre, et, pendant que des roués, servis par les circonstances, se gavent, je suis dans le dénûment, témoin de leur superflu et de leur arrogance ! Cela ne doit pas durer. La Société est mal faite, il faut la démolir. — Que mettrez-vous à la place de l'ordre ancien? — On verra plus tard. — Ne craignez-vous pas d'aggraver la situation? — Les petits auront du moins la satisfaction d'assister à l'abaissement des grands. » Tous les matérialistes ne sont certes pas infectés de ces sophismes que suggère une passion aveugle ; il y a néanmoins, il est juste d'en convenir, de quoi enrager, quand on pense que tout finit à la mort pour l'individu et qu'on a eu seulement quelques os à ronger dans un festin où des chanceux prennent leurs aises.

Le spirite — j'entends le spirite convaincu — vit dans une si ferme espérance de l'au-delà réparateur et compensateur, qu'il accepte, non sans souffrir mais avec patience, les privations. On ne le verra pas se précipiter dans les aventures à la suite des meneurs très soigneux de leurs propres affaires sous le couvert de la philanthropie. La prospérité du méchant le révolte, elle ne le pousse pas à des exagérations insensées. Les misères auxquelles il est assujetti, il les considère comme des incidents pénibles dans un drame dont quelques scènes se déroulent ici-bas et où la mort n'est qu'un entr'acte pour un changement de décor. La pièce continue dans un cadre nouveau, avec des péripéties qui sont la conséquence logique et naturelle des actes accomplis sur cette terre. Vous jouissez d'une prospérité indignement acquise? Malheur à vous, car ce bonheur, dans une autre économie, produira des fruits amers ; vous serez obligé, pour adoucir vos impressions, de changer la culture de votre âme et ce labeur sera une expiation. Si au contraire vous supportez noblement l'épreuve de la pauvreté, vous arriverez dans l'au-delà avec une préparation qui vous élèvera au-dessus du mauvais riche. Ainsi l'exige la justice.

Quoi que vous pensiez de la valeur scientifique de ces idées, vous ne sauriez douter de leur utilité pratique. La libre pensée a eu le tort, par réaction contre le cléricalisme, de trop verser dans l'athéisme. Si elle s'était bornée à défendre l'État laïque et libéral, elle n'aurait pas outre-

passé le droit ; mais elle s'est montrée malveillante pour la religion, et, en manquant de mesure, elle a mécontenté de vrais amis du progrès qui refusent de la suivre dans la voie de l'impiété. On peut soutenir à sa décharge que l'Église, en prêchant un dogme de plus en plus jugé irrationnel et ne renonçant pas à la prétention de l'imposer, a sa grande part de responsabilité dans le trouble des esprits à notre époque de décomposition. Il ne fallait pas quand même déclarer la guerre à des sentiments trop enracinés dans l'âme pour qu'il fût possible de les détruire. Il y a donc eu dans sa conduite de la légèreté, une réelle méconnaissance de la nature humaine, l'aveuglement d'un parti qui s'imagine, parce qu'il l'emporte aux élections, que toutes les audaces lui sont permises et que le succès tient lieu de vérité pour un temps indéfini. Il eût été habile, sans manquer de fermeté, de montrer de la déférence pour une institution à certains égards discréditée, mais encore d'autant plus puissante qu'elle répond à des besoins profonds et qu'on ne songe pas à la remplacer par une meilleure. La démoralisation a suivi la ruine de la croyance et, comme conséquence, un désordre dont nous voyons les signes avant-coureurs, avec l'ordinaire perspective de la dictature pour réprimer les excès de la licence. On ne reviendra à la liberté inséparable de la vraie civilisation que par l'avènement d'une foi sincèrement adaptée à l'esprit moderne. Le spiritisme, qui grandit chaque jour, se distinguera inévitablement dans l'œuvre de restauration morale. Il est en effet impossible que les phénomènes supranormaux, dus à l'intervention de personnalités du monde invisible, prennent rang dans la science, sans qu'il en sorte une doctrine réfonfortante dont l'influence passera des individus à la Société. Nous assistons aux débuts d'un mouvement spirituel qui se propage dans le monde entier avec l'irrésistible puissance d'une force de la nature. Quiconque travaille, même dans une très faible mesure, selon ses capacités, à la renaissance de l'idéalisme, fait œuvre de bon citoyen.

(A suivre.) Alfred BÉNEZECH.

Vers la lumière

Nous avons signalé déjà, à plusieurs reprises, l'actuelle invasion du monde invisible dans notre domaine terrestre et les manifestations qui, de tous côtés, nous fournissent les preuves de son intervention. Le mouvement, déclenché pendant la grande guerre, s'est continué depuis, en s'accentuant toujours. Le progrès ne peut que momentanément être

entravé dans sa marche. Il l'a été pendant assez longtemps ; mais aujourd'hui, une telle impulsion a été donnée, l'élan prend des proportions si considérables, qu'il semble bien que des événements décisifs doivent assez prochainement se produire qui feront resplendir partout le flambeau de la Vérité. Ces événements sont dans l'air ; ils poussent, les uns après les autres, vers notre doctrine, tous les hommes sincères qui cherchent et que la lumière n'éblouit point.

Au commencement de cette année, nous disions de M. Maurice Maeterlinck, ce maître écrivain qui est en même temps un profond penseur : « On trouve dans son livre *(L'Hôte Inconnu)* bien des preuves de l'intervention des désincarnés dans notre existence terrestre. L'auteur n'a pas voulu les voir. Ses yeux s'ouvriront prochainement. Comme l'homme dont il parle, sa grande intelligence, *parvenue à un sommet d'où elle peut presque tout comprendre, va recevoir, enfin, un aide du dehors et entendre une voix qui n'est pas seulement l'écho de la sienne.* »

Depuis, un nouveau livre a paru. Et M. Maurice Maeterlinck a mis ainsi sous nos yeux les *Sentiers dans la Montagne* (1).

Disons tout de suite que ces sentiers sont, pour le philosophe, des plus attrayants ; qu'on y fait, à chaque pas, les plus heureuses rencontres, et qu'il semble bien, lorsqu'on les a parcourus jusqu'au bout, que notre santé morale en a été accrue par l'air pur qu'on a respiré sur les hauteurs où ils nous ont conduits.

Ce nouveau livre contient sur le monde des insectes et divers autres sujets, des études approfondies que les esprits méditatifs suivront avec le plus vif intérêt. Mais il marque surtout, de la part de l'auteur, une nouvelle étape qui le met en face de la solution spirite qu'il ne discute plus guère, qu'il considère même comme bienfaisante et qu'il ne lui manque plus, par un seul et dernier pas en avant, que d'adopter personnellement. On peut prévoir que son œuvre prochaine nous apportera cette définitive et précieuse adhésion.

Dans *L'Hôte Inconnu*, M. Maeterlinck repoussait encore « l'hypothèse » spirite. Et pourtant, *« il faut avouer* — disait-il — *qu'en étendant ainsi notre incrédulité, il devient bien difficile aux morts de faire connaître leur existence.* »

Aussi, a-t-il continué ses méditations. On sent que le mystère l'attire ; il s'y plonge, et si les difficultés sont grandes, il ne désespère pas de les surmonter. L'esprit, — nous déclare-t-il — « l'esprit se perd, a le vertige et demande à fermer les yeux. Il ne faut pas les fermer. C'est la plus basse trahison que puisse commettre l'homme. Nous n'avons pas autre

(1) Eugène Fasquelle Editeur, en vente, Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix provisoire : 4 fr. 90 (franco 5 fr. 40).

chose à faire en cette vie qu'à chercher à savoir où nous sommes. Nous ne nous trouvons pas d'autre raison d'être, nous n'avons pas d'autre devoir. Ne pas savoir n'est qu'un désagrément ; ne plus chercher à savoir est le malheur suprême et sans remède, la désertion inexcusable. »

De celui qui pense et qui parle ainsi, nous pouvons attendre avec confiance la décision qui lui fera définitivement prendre place parmi nous. L'exemple des chercheurs illustres qui l'ont précédé nous permet du moins de l'espérer.

Dès les premières pages de son nouveau livre, M. Maeterlinck ne craint pas d'écrire :

« Les morts vivent et se meuvent parmi nous beaucoup plus réellement et plus efficacement que ne le saurait peindre l'imagination la plus aventureuse. Il est fort douteux qu'ils restent dans leurs tombes. Il paraît même de plus en plus certain qu'ils ne s'y laissèrent jamais enfermer. Il n'y a, sous les dalles où nous les croyons prisonniers, qu'un peu de cendres qui ne leur appartiennent plus, qu'ils ont abandonnées sans regrets et dont, probablement, ils ne daignent plus se souvenir. Tout ce qui fut eux-mêmes demeure parmi nous... »

Et l'auteur nous montre la région éthérée envahie par les jeunes morts qui, selon Périclès, sont sortis de la vie au plus fort de la gloire. Et il repousse énergiquement l'idée que « de tels hommes, un tel amas de mérite et de gloire » soient réellement anéantis, « à jamais disparus, à jamais inutiles et sans voix, à jamais sans action, sur un monde auquel ils ont donné la vie. »

Nous ne saurions mieux dire, nous qui avons la certitude qu'ils sont mêlés à notre existence terrestre, nous qui avons reçu tant de preuves de la sollicitude qui les attache à nos pas, nous qui entendons leur voix, nous qui sentons leur contact, et qui sommes si souvent inspirés, soutenus, dirigés par eux !

M. Maeterlinck nous parle de Sir Oliver Lodge, l'illustre physicien anglais, un des savants les plus considérables de notre époque, qui affirme « que non-seulement la personnalité persiste après la mort, mais que son existence continuée s'enlace à la vie quotidienne beaucoup plus étroitement qu'on ne se l'imagine ; qu'il n'y a pas de véritable solution de continuité entre le mort et le vivant..... »

On sait que Sir Oliver Lodge, par l'entremise du médium Péters, a reçu de son fils Raymond, tué pendant la guerre, des messages dont l'authenticité ne pouvait faire aucun doute.

M. Maeterlinck reconnaît que ce savant illustre, « depuis trente-sept ans s'applique à étudier, avec une rigueur scientifique irréprochable,

tous les phénomènes merveilleux, inexplicables, occultes et surnaturels qui ont toujours troublé et troublent encore l'humanité... Qu'il est l'auteur de livres extrêmement remarquables, où les spéculations métaphysiques les plus hautes et les plus hardies sont sans cesse contrôlées par le bon sens le plus profond, le plus avisé, le plus inébranlable... » Que c'est un savant positif et pratique, rompu aux méthodes scientifiques qui ne lui permettent pas aisément de s'égarer... Qu'il est, en un mot, l'un des cerveaux les mieux équilibrés qu'on puisse rencontrer, et qu'il est convaincu que les morts ne meurent pas et peuvent communiquer avec nous...

Et pourtant, M. Maeterlinck semble douter encore.

Nous disons *semble*, parce que, quelques pages plus loin, notre auteur avoue que si l'on se refuse à admettre l'intervention du mort, il faut avoir recours au *subconscient*, et que « CE SERAIT TELLEMENT HASARDEUX, TELLEMENT PRODIGIEUX, QUE LA SURVIVANCE ET L'INTERVENTION DU DÉFUNT SEMBLERAIENT PRESQUE, EN L'OCCURENCE, MOINS SURNATURELLES ET PLUS VRAISEMBLABLES. »

On sent que M. Maeterlinck est sincèrement ému à la lecture des procès-verbaux qui « reproduisent fidèlement ces étranges dialogues des vivants et des morts. » On a l'impression, dit-il, « que l'enfant qui n'est plus se rapproche chaque jour de la vie et s'entretient de plus en plus aisément, de plus en plus familièrement avec tous ceux qui l'ont aimé avant les ténèbres de la tombe. Il rappelle à chacun mille petits incidents oubliés. Il demeure parmi les siens comme s'il ne les avait jamais quittés.. Il se mêle si bien à leur existence que personne ne songe à le pleurer... Après tout, n'est-ce pas assez plausible, et n'avons-nous pas tort de croire que la mort change tout, du jour au lendemain, et qu'il y ait, entre l'heure qui précède le décès et celle qui la suit, un abîme subit et inconcevable? »

M. Maeterlinck déclare fort troublantes les expériences faites par le colonel de Rochas, qui est parvenu « à faire remonter à quelques médiums exceptionnels, non seulement le cours de leur existence actuelle jusqu'à leur petite enfance, mais encore celui d'un certain nombre d'existences antérieures. »

Il ne discute pas la doctrine des existences successives et de la réincarnation expiatrice et purificatrice, « qui est l'explication la plus haute et jusqu'à ce jour la seule acceptable qu'on ait trouvée aux injustices de la nature. »

Il rappelle, fort à propos, l'étrange impression du « déjà vu », les réminiscences prénatales qui font de celui en qui elles se réveillent, un guide sûr dans des lieux qu'il n'avait jamais parcourus. Après avoir

signalé la question qui se pose au sujet de « certaines aptitudes ou facultés innées, en vertu desquelles on voit des enfants de génie, musiciens, peintres, mathématiciens ou simples artisans connaître d'emblée presque tous les secrets de leur art ou de leur métier avant de les avoir appris », M. Maeterlinck conclut que le spiritisme s'accorde parfaitement avec les existences successives et qu'on aurait mauvaise grâce à lui reprocher l'insuffisance des arguments qu'il donne en faveur de la réincarnation, alors que les autres théories ou religions ont de moins solides étais et même n'en possèdent pas du tout.

En somme, le nouveau livre laisse l'impression que les dernières hésitations de M. Maeterlinck sont bien près de disparaître, et que bientôt, comme tant d'hommes illustres, le célèbre écrivain se ralliera sans réserve à notre doctrine, vaincu par la force de l'éternelle Vérité.

KERMARIC.

Petite Synthèse de Grandes Choses

(Suite)

(Nous reprenons cette intéressante publication que le manque de place nous avait obligé de suspendre depuis quelque temps.)

Les Egyptiens n'avaient pas, que je sache, de mot correspondant à notre substantif : mort. La formule la plus généralement employée était : sortir de son jour.

« Sortir de son jour, ce n'est pas à proprement parler quitter la vie dans le sens de perdre l'existence. La vie subsiste au delà du tombeau ; c'est simplement être délivré de cette durée fatale et déterminée qu'a toute vie terrestre, ne plus avoir de commencement et de fin, avoir une existence sans limites définies dans le temps et aussi dans l'espace ; de là ce complément si fréquent de l'expression sortir du jour : *sous toutes les formes que veut le défunt.* En résumé, devenir un être affranchi des limites de temps et d'espace, voilà ce que c'est que sortir de son jour (1) ».

A son départ, l'âme subissait un double jugement rigoureux. Avant la sépulture, chacun était libre d'accuser le défunt, et, si la plainte était fondée, les juges interdisaient l'entrée du caveau funéraire. Les parents étaient obligés de rapporter la momie chez eux, jusqu'à ce qu'ils eussent

(1) M. NAVILLE, *L'Edition thébaine du Livre des Morts. Congrès des Orientalistes de Berlin*, III.

réparé les torts du défunt. C'était le premier jugement ; l'autre était plus redoutable encore.

Depuis sa mort sur terre, Osiris est juge et roi de l'Amenthi, de la « région de la vie dans la contrée inconnue. »

« Dans les images qui représentent le tribunal des morts et qu'on trouve dans les rouleaux qu'emportaient les morts dans la tombe, il apparaît sous forme de momie, entouré de bandelettes et muni d'une couronne, d'un fouet et d'une crosse, insigne de sa dignité. Trois autres dieux l'assistent dans ses fonctions. Le premier d'entre eux est Anubis à la tête de chacal qui est en même temps gardien du tombeau ; il s'occupe d'un plateau de la balance où l'on pèse les actes du décédé. Horus à la tête d'épervier, règle l'aiguille de la balance, et Thoth, à la tête d'ibis, le Hermès Psychopompos des Egyptiens, « le maître de la langue sacrée », note le résultat.

« C'est à lui que, dans les livres des morts, on adresse la prière de justifier le défunt, de laisser approcher la vérité de son corps et d'en éloignerle mensonge Osiris a quarante-deux assesseurs divins devant lesquels le défunt doit prononcer l'aveu négatif de ses pêchés, c'est-à-dire qu'il doit prouver à chacun d'eux qu'il n'a pas commis un des quarante-deux péchés capitaux. « Je n'ai, lui fait dire le livre des morts, ni volé, ni tué, ni menti, ni calomnié, ni commis d'adultère ; je n'ai pas volé les présents destinés aux dieux, ni mangé ce qui était consacré aux temples ; je n'ai pas déshonoré un pontife ni un seigneur divin ; je n'ai pas refusé l'herbe aux animaux, ni déshonoré les oies destinées aux dieux, ni tué le bœuf voué à une divinité ; je n'ai fait souffrir ni la faim ni la soif à personne, et n'ai fait verser des larmes à qui que ce soit ; je n'ai injurié ni le souverain, ni mon père (1) ».

Après cette confession négative, on le supposait absous, et il devenait alors l'Osiris un tel, admis à la béatitude de l'autre monde. Il menait désormais une vie double : la vie de l'Amenthi et un peu la vie terrestre, parce qu'une partie de l'âme, le *ka*, était censée reliée toujours au corps momifié. Car il faut le dire, la psychologie égyptienne était compliquée, et si cette complication paraît excessive, les expériences faites, dans ces dernières années, par l'hypnose et l'extériorisation, tendent à montrer que tout n'était pas faux.

« Dans les théories des religions modernes, on admet que chaque homme possède une âme et un corps. Pour les Egyptiens, l'être humain était singulièrement plus compliqué qu'il ne l'est pour nous... Dans tous les textes où il est question de la personne humaine, elle nous apparaît comme un composé de plusieurs éléments, le corps, l'âme (*baï*), l'ombre (*srit*), le *lumineux* (*khou*), le *ka*, le nom. L'âme (*baï*), était une matière raffinée qui, séparée du corps terrestre

(1) M. Lepsius, *Le Todtenbuch*, ch. 125.— Brugsch, divers traités résumés par Dallinger *Paganisme et Judaïsme*, II, 288,

par la mort, servait pour ainsi dire de corps céleste aux parties hautes de la personne humaine, au *lumineux*, par exemple. Le *ka* était quelque chose d'intermédiaire entre le corps et l'âme. *Ka* signifie, à proprement parler, toute espèce de substance : c'est au sens premier du mot, un *gâteau*, une masse de terre en forme de galette. Le *ka* est donc, par étymologie, la *substance humaine*, mais une substance plus subtile que celle dont est pétri le corps. Il ne serait pas facile de le décrire, si les Egyptiens n'avaient pas pris la peine de le représenter quelquefois sur les monuments. C'est alors un personnage identique au personnage qu'il accompagne : enfant, si le personnage est un enfant, homme si le personnage est un homme. N'allez pas en conclure que les Egyptiens voyaient l'homme double à l'ordinaire de la vie. Ils le voyaient simple comme nous faisons, et si le double qu'ils sculptaient parfois sur leurs monuments pouvait devenir visible et tangible, c'était seulement par aventure, comme les fantômes de nos superstitions populaires. Le *ka* était comme une projection dans l'espace de la figure humaine projection vivante; et coloré, formé d'une matière ténue qu'on ne peut ni voir ni toucher à l'ordinaire; il avait une existence propre. Pendant la vie, il s'appuyait sur le corps et s'identifiait tellement à lui que, dans l'usage commun, son nom avait fini par devenir une sorte de thème pronominal ; on disait : « Je donne des louanges à ton *ka* », comme on aurait dit : « Je *te* donne des louanges ». Après la mort, le *ka*, séparé du corps, se retirait avec lui dans le tombeau : il pouvait entrer et sortir, se reposer sous les sycomores qui entouraient le monument ou goûter le frais à l'ombre de l'hypogée ; il recevait aux jours fixés par la loi religieuse les hommages de ses descendants et le culte que lui rendaient ses prêtres. Le corps momifié lui servait de support inerte, mais comme le corps aurait pu se détruire et le *ka* perdre son appui, les riches faisaient déposer dans une chambre spéciale, soigneusement murée, dix, quinze, vingt statues ou plus qui les représentaient aussi fidèlement que possible. Ces statues étaient le soutien du *ka* des humains, de même que les statues des dieux étaient le soutien du *ka* des dieux (1) ».

Les momies étaient déposées ou dans des tombeaux creusés ou dans des appartements construits tout exprès. C'était là, pour l'Egyptien la véritable demeure, « la demeure éternelle »; les maisons des vivants n'étaient que des hôtelleries occupées passagèrement. On faisait des offrandes aux divinités afin qu'elles donnassent » des provisions en pain et en vin, en milliers de choses bonnes et pures au *ka* » de la personne désignée (2). L'usage de porter des mets sur la tombe des défunts, se continua, en Afrique, après l'ère chrétienne, et saint Augustin eut beaucoup de peine à l'extirper de son église.

L'opinion générale était que le défunt continuait, dans la vie d'outre-tombe, ses occupations terrestres. Le labourage mystique succédait au

(1) *Religions anciennes de l'Egypte. Congrès des Orientalistes de Lyon*, I, 238, 239.

(2) *Ibid.*, p. 237.

labourage du sol ; il récoltait le fruit de ses travaux et se nourrissait d'un pain fluidique, si je puis employer cette expression moderne.

De nombreuses inscriptions parlent aussi des jouissances des justes. Ils contemplent le Soleil à découvert et le suivent dans sa course journalière, montés sur une barque que dirigent les divinités. Les méchants, au contraire, sont dans le chagrin et se nourrissent de leur propre substance. jusqu'à ce qu'ils se réincarnent dans les animaux de diverses espèces, selon leurs vices. Ils réparaient ainsi leurs fautes, et, à l'expiration, ils rentraient dans le corps humain.

On sent combien une telle doctrine devait être puissante sur l'imagination pour réfréner les mauvais instincts. Aussi l'Egypte était-elle heureuse et prospère.

Les fêtes étaient nombreuses et parfois indécentes ou ridicules ; mais cette indécence ou cette trivialité passées en usage ne froissaient plus la délicatesse de personne.

Il n'y avait pas, à proprement parler, de clergé national. Si l'on excepte le souverain dont le pouvoir s'étendait à toutes les choses politiques ou religieuses de son empire, chaque temple avait son clergé indépendant, hiérarchisé selon les coutumes locales. La dignité sacerdotale était généralement héréditaire dans les familles, sans qu'elles formassent néanmoins des castes à part ; et les prêtres étaient assujettis à tant de prescriptions minutieuses, que le sacerdoce pouvait être considéré comme une servitude.

Tout cet ensemble, en dépit des formes bizarres que revêtait souvent le culte, portait les Egyptiens à avoir d'eux-mêmes une opinion extravagante. Eux seuls étaient purs; le reste du genre humain était immonde ; et Moïse, élevé parmi eux, implanta cette idée dans la tête de cette vile cohue qu'il tira de l'Egypte, et dont il fit un peuple indéracinable. Mais ce qui élève la religion qu'il fonda et la nation qu'il organisa bien au-dessus de l'Egypte, fut la centralisation absolue de toutes choses : un seul Dieu, un seul temple, un seul sacerdoce.

« Ecoutez la parole de Jéhovah, conducteurs de Sodome, s'écrie Isau, prêtez l'oreille à la voix de notre Dieu, peuple de Gomorrhe ! Qu'ai-je à faire, de Jéhovah, de la multitude de vos sacrifices ? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse des bêtes : je ne prends point de plaisir au sang des taureaux, ni des agneaux, ni des boucs. Lorsque vous entrez pour vous présenter devant ma face, qui vous a demandé que vous fouliez de vos pieds mes parvis ? Ne continuez plus de m'apporter des ablutions de néant, le parfum m'est en abomination. Pour ce qui est des nouvelles lunes et des sabbats, et de la publication de vos convocations, je n'en puis plus porter l'ennui, ni de vos assemblées solennelles. Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes solennelles ; elles me

sont à charge, je suis las de les souffrir. C'est pourquoi, lorsque vous étendrez vos mains, je me cacherai les yeux ; même lorsque vous multiplierez vos demandes, je ne les exaucerai point : vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous nettoyez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions : cessez de mal faire. Apprenez à bien agir ; recherchez la droiture, protégez celui qui est opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la cause de la veuve (1) ».

« Vos holocaustes ne me plaisent point, disait Jérémie au nom de Jéhovah, et vos sacrifices ne me sont point agréables ; aussi je vais mettre contre ce peuple des embûches où pères, enfants, voisins et amis tomberont ensemble et périront (2) ».

« Je hais et rejette vos fêtes solennelles, ajoute Amos, et l'odeur de ce que vous m'offrirez dans vos assemblées ne me sera pas agréable. Si vous m'offrez des holocaustes et des gâteaux, je ne les recevrai point, et je ne regarderai point les holocaustes de vos bêtes grasses. Ote de devant moi le bruit de tes cantiques, et que je n'entende plus la mélodie de tes harpes, mais que le jugement roule comme l'eau et la justice comme un torrent impétueux (3). »

Et cette terrible apostrophe de Malachie.

« Sacrificateurs, c'est maintenant à vous que j'adresse ce commandement. Si vous n'écoutez pas et ne prenez pas à cœur de rendre gloire à mon nom, a dit l'Eternel des armées, j'enverrai sur vous la malédiction, et je maudirai vos bénédictions et je les ai déjà maudites, car vous ne prenez rien à cœur. Voici que je vais maudire votre postérité, et je répandrai sur vos visages la fiente de vos victimes, la fiente de vos sacrifices, et elle vous emportera avec elle (4). »

Aussi la colère des prêtres était-elle grande contre ces hommes inspirés, et leur sort était-il généralement funeste. Les prêtres n'agissaient pas ouvertement contre eux, mais ils ameutaient les dévots, qui les persécutaient à outrance, et n'étaient satisfaits qu'après les avoir réduits au silence même par la mort. Il est si doux d'exploiter les gens crédules, et de vivre grassement à leurs dépens !

Cet état d'esprit une fois implanté dans la nation ne pût être extirpé. Le Christ le retrouva, à son époque, aussi vivace, aussi ardent à mal faire. Les temps n'ont guère changé. On ne tue plus, car la loi le défend, mais on se venge par la langue.

La religion juive se rattachait donc par plus d'un point à l'Egypte ; la Babylonie et la Chaldée offraient un type différent.

(1) Isaïe, I, 10-17.
(2) Jérémie, VI, 20, 21.
(3) Amos, V, 21, 24.
(4) Malachie, II, 1-3.

***

Le culte des astres paraît avoir été, dès l'abord, l'objet principal de leur dévotion.

A la tête de ce culte relativement élevé était la tribu sacerdotale de Kasdim ou Chaldéens, qui donna son nom à une partie du pays. Ils s'adonnaient tout spécialement à l'astronomie, et dépassaient dans cette science les connaissances de toutes les autres nations. On leur doit l'invention du zodiaque, la division du cercle en 360 degrés, du degré en 60 minutes, la première observation des planètes et le calcul des éclipses de lune. C'est chez eux que Pythagore trouva la table de multiplication qui porte son nom (1).

Un hymne au Soleil, qui nous est parvenu sous la double forme accadienne et assyrienne, atteste qu'ils l'adoraient comme une divinité vivante.

« Seigneur grand, disait l'hymne, du milieu des cieux brillants, à tes levers les archanges célestes, en respect et en joie s'empressent autour de toi. L'homme a déposé devant toi ses manquements et ses transgressions. Soleil, à l'élévation de mes mains prête attention. Par ton ordre, rends absous son manquement ! Efface sa transgression ! Que son malheur tourne à bien ! Qu'il revive de sa maladie ! Ta lumière brillante va chercher les hommes, entraînant à ta suite tous ceux qui te contemplent. C'est toi qui connais les liens qui les unissent ; toi qui anéantis le mensonge, qui dissipes complètement les signes, les augures, les maléfices, les songes, les illusions mauvaises, qui changes le mal en bonne fortune parfaite, qui anéantis les hommes et les pays qui s'adonnent aux sortilèges et aux maléfices : ô Soleil, lumière des grands dieux (2) ».

Il est probable que c'est en son honneur que fut érigée la fameuse tour de Bel, dont les ruines nous frappent encore d'étonnement. A l'époque de sa magnificence, il y avait à l'étage supérieur un autel d'or et un lit préparé pour le dieu. A l'étage inférieur se trouvait la statue de Bel, en or également, et un autel où l'on brûlait des parfums.

Bel était-il la représentation du Soleil ? Parmi les auteurs les uns l'affirment, d'autres le nient. En tout cas, les uns et les autres sont d'accord pour le reconnaître comme le dieu du ciel, de la lumière et du feu tandis que la déesse Mylitta représentait l'élément liquide.

Le culte rendu à la déesse était infâme, et l'on comprend à peine que l'aberration humaine puisse aller si loin même dans ses débordements les plus immoraux.

(1) **Lenormant**, *Histoire des Peuples orientaux*, p. 81.

(2) *Journal Isiatique*, 7e série, XII, 381 ; XIII, 98. Abrégé.

Reconnaissant le Soleil pour dieu, on conçoit que le culte chaldéen ait été surtout astronomique. Les planètes furent considérées comme des divinités inférieures, réglant dans leurs cours la destinée des peuples et des individus. On leur offrit des prières, des sacrifices ; on observa leur marche, leur éclat, leur conjonction, et on se persuada qu'il émanait d'elles des influences favorables ou néfastes. On prétendit même soustraire une partie de ces influences et la fixer dans des objets.

De là naquirent les *téraphim* et les talismans dont l'usage s'est perpétué à travers les siècles, sans qu'aucune révolution soit parvenue à les faire oublier.

à suivre. Abbé Petit.

LES INVISIBLES
Avant, pendant et après la guerre

Toutes les données scientifiques nouvelles tendent à transporter l'évolution du visible dans l'invisible.

Bergson.

Avant l'examen de cette question, il nous paraît nécessaire de rappeler succinctement les faits principaux, qui ont précédé la signature de l'armistice, suspendant les hostilités d'une guerre, qui aura fourni, en cinq ans, les événements de plusieurs siècles accumulés.

Le 4 août 1914, l'ambassadeur d'Allemagne venait remettre au Gouvernement français une note sur de prétendus actes d'hostilité commis par des aviateurs militaires français sur le territoire allemand. C'était un infâme mensonge, un prétexte imaginé pour servir à une déclaration de guerre !

Le Président de la République annonça la nouvelle en ces termes : « La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée, qui est un insolent défi au droit des gens... Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient méconnaître l'éternelle puissance morale. Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée, et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique. »

A cet appel, la France démocratique fit le serment solennel de se défendre, pour répondre à son idéal séculaire de gloire et d'honneur, proclamant devant le monde sa conviction dans la justice immanente, qui vient à son jour et à son heure.

Nos territoires du Nord et de l'Est furent envahis, nos populations connurent les pires traitements, l'ennemi s'avançait vers Paris et annonçait son entrée triomphale. Le Pays restait calme, ferme, stoïque. Et, tout-à-coup, le canon du Mont-Valérien nous annonçait la glorieuse victoire de la Marne, dans ces champs catalauniques où l'armée d'Attila avait jadis été vaincue, dans cette plaine célèbre où l'armée prussienne avait été mise en déroute, en 1792. Joffre et Galliéni, en 1914, remplaçaient Dumouriez ; et Foch, en 1918, achevait la défaite de l'Allemagne, invaincue depuis Iéna.

***

La part prise par les Invisibles dans la grande guerre a débuté en 1871, le 31 mars, par une communication reçue par un médium d'Allan Kardec, publiée par la *Revue Spirite*. En voici le passage le plus important :

« Vous déplorez le spectacle terrifiant auquel vous devez assister. Mais que serait-ce, si, comme moi, vous n'y voyiez qu'un épisode douloureux mais nécessaire de la violente tempête qui agitera bientôt le monde entier, dans des convulsions et des déchirements sans nom ? La guerre entre la France et l'Allemagne, comme la guerre civile parisienne, comme les sourdes agitations qui parcourent la Russie et l'Autriche, *ne sont que les préludes d'une conflagration générale qui, de l'Europe embrasée, s'étendra au monde terrestre tout entier !*

« *Dans cette période de vingt, de trente, de cinquante années peut-être, bien des peuples, depuis longtemps asservis*, recouvriront leur autonomie ; bien des civilisations disparues *renaîtront de leurs cendres ;* tour à tour les principes les plus opposés s'élèveront au pouvoir et gouverneront les nations ; mais, n'en doutez pas, l'*avenir appartiendra aux hommes de paix*, aux philosophes tolérants, aux politiques désintéressés, qui sèmeront en silence les principes de solidarité et de fraternité, qui rapprocheront les partis au lieu de les diviser et qui, pivots inaperçus du mouvement, sans ambition comme sans parti pris, travailleront pour le bonheur de tous et non pour le triomphe d'une coterie. Ils auront un parti, cependant, et ce parti réunira tous les suffrages, car ils ne seront les agents ni d'une famille, ni d'un individu, mais bien de l'humanité tout entière, purifiée et régénérée au creuset bienfaisant de l'adversité. »

Cette communication n'est pas la seule qui fut reçue par les médiums, pour nous avertir de l'imminence d'une guerre mondiale intéressant particulièrement la France, — mais aucune de ces communications ne précisait, comme celle-ci, la part que devaient y prendre presque toutes les nations du globe.

***

Aujourd'hui, après de longs mois d'attente, un Traité de paix a été imposé à ces orgueilleux pangermanistes encore effarés de la fuite en désordre de leurs troupes ; ils commencent peut-être à comprendre que les soldats de la France sont toujours les dignes fils des anciens chevaliers, « sans peur et sans reproche »...

Maintenant la tâche de nos enfants est terminée, leurs chevaux s'abreuvent dans les eaux du Rhin allemand, les provinces rhénanes sont occupées par nos bataillons ; et, comme l'a dit Clémenceau, un terrible compte de peuple à peuple s'est ouvert.

Donc, la France victorieuse avait le droit d'imposer ses volontés aux vaincus. Cependant, l'esprit militariste existe toujours chez eux, et l'unité allemande a été maintenue, par l'erreur de la diplomatie de nos alliés, sous l'influence de leur presse germanophile et de nos parlementaires internationalistes.

Pour qui connaît la perfidie teutonne, on peut se demander si les sollicitations de paix de la « République de l'Empire » ont été sincères, si nous pourrons avoir des rapports réguliers avec nos ennemis d'hier, se conformant fidèlement aux clauses acceptées et signées par leur Gouvernement? Ou bien cette paix ne sera-t-elle qu'un intervalle nécessaire pour eux, avant une reprise des hostilités? Quoique honteux de leurs défaites, ils ne veulent pas s'avouer vaincus.

Certains philosophes optimistes affirment que cette sanglante tragédie dans laquelle nous avons joué un rôle prépondérant, aura été le règlement de compte d'une époque, la fin d'un cycle malheureux, devant précéder une ère immédiate de justice et de concorde, parmi toutes les nations...

Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore vu se montrer à l'horizon la nouvelle aurore annoncée. Le ciel est encore rouge à l'Orient. Nous croyons, cependant, qu'un jour viendra où de la *Société des Nations* naîtront des principes nouveaux, pour régler la vie des peuples, imposant à ceux-ci une conception plus nette de leurs droits et de leurs devoirs, sur laquelle viendra reposer la paix universelle.

Cet âge d'or arrivera, sans doute, quand la philosophie aura forcé la conscience humaine à répudier un matérialisme suranné, en le remplaçant par le principe spiritualiste, qui unira tous les hommes dans un sentiment de fraternité et d'amour. Ce sentiment toutefois ne pourra se développer que par les progrès de la Science métaphysique qui s'étend au-delà des confins de la matière, pour explorer les plans supraterrestres. Cette science n'est encore connue que de quelques initiés ; c'est la doctrine ésotérique moderne d'une classe privilégiée, ayant pour ennemis irréductibles les foules hétérogènes des sceptiques, des ignorants et des jouisseurs de toutes les classes sociales.

En attendant ce jour faste, nous devons examiner dans quelles conditions nous pourrions espérer une paix absolue avec les Allemands. Il faudrait, avant tout, que ceux-ci renoncent à leurs prétentions séculaires, et acceptent un renouveau complet dans leur psychologie. Mais ces moyens exigeraient des efforts considérables, car ils dépendent de l'élévation morale de la race ; ils impliquent l'arrêt des phénomènes morbides que nous avons signalés chez eux.

*
* *

Des faits multiples d'inhumanité du peuple allemand, que nous allons mettre en évidence, quelle conclusion philosophique pourrait-on en tirer?

Incontestablement, au point de vue des lois et des conventions sociales, tous, intellectuels, hobereaux et manants, sont coupables et responsables devant la conscience humaine.

La psychologie pourrait admettre que la nation germaine (1) a conservé, au XXe siècle, ses mœurs et ses instincts barbares des temps primitifs, portés à la haute puissance que donnent les connaissances scientifiques modernes, au service d'une volonté déterminée, — pour la réalisation de ses idées de domination mondiale, savamment entretenues par les suggestions de ses directeurs politiques.

Mais elle devra conclure que cette nation est une arriérée, au point de vue moral, dans une période attardée de son évolution.

D'après les données scientifiques actuelles, on peut dire que les sujets appartenant à cette race, nouvelle venue dans le concert des peuples occidentaux, déjà arrivés à un degré plus avancé, devront suivre les phases successives de leur évolution, car tout se meut, tout change et tout est en évolution incessante, dans le monde visible et dans le monde invisible.

(1) Mot dérivé étymologiquement de *gehrmann*, homme de guerre.

Notre éminent professeur de philosophie du Collège de France, Bergson, a formulé cette proposition : « Que sommes-nous, qu'est-ce que notre caractère, sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, AVANT NOTRE NAISSANCE MÊME, puisque nous apportons avec nous des dispositions prénatales? »

Cette force évolutive de l'esprit humain vers la perfection réside dans les vies successives, dans les réincarnations que la race allemande devra subir fatalement, pour arriver à une destinée supérieure. Sa progression ascendante est liée à un renouvellement de ses existences, dans des conditions différentes, à des époques variées, dans des milieux divers, chacune de ces réincarnations apportant toujours un perfectionnement dans les facultés morales.

La philosophie, d'ailleurs, n'a-t-elle pas exprimé cette affirmation que toujours la rage d'une passion violente et l'orgueil tiennent lieu d'une conviction entière?

Si les Épicuriens, occupés des charmes de la vie sociale et de l'étude, ont inscrit dans leur morale ce principe : *Ne jamais nuire*, — les Germains, dans leur sentiment de jalousie haineuse, ont inscrit dans la leur la *Schadenfreude*, le bonheur de nuire, maxime qui a été la règle de leur conduite et qui est le fond même de leur caractère.

Il est vrai « qu'il en est de la nature des hommes comme de celle des animaux, a dit Lucrèce, dans son admirable poème *De natura rerum* (Liv. III). L'éducation, en perfectionnant quelques âmes, ne peut effacer ces traits dominants que la main de la nature elle-même y a gravés. N'espérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir les uns de la colère, les autres d'une faiblesse les conduisant à une trop grande indulgence. Il y a des différences essentielles dans les caractères comme dans les mœurs, qui en sont la suite. »

Peut-on espérer que les émotions violentes ressenties par une effroyable déroute pourront produire, sur l'état mental allemand, un phénomène susceptible de modifier rapidement leurs fausses croyances et l'immoralité de leurs doctrines? L'avenir nous le dira.

***

Demandons maintenant à la métaphysique d'expliquer les drames sanglants consignés dans l'histoire des peuples, elle nous fera constater les luttes perpétuelles entre le bien et le mal, les phases où les intelligences non développées ont prédominé. Et les retours presqu'ininterrompus de ce funeste état n'avaient pas d'autres causes que les guerres entre les nations, guerres déterminées par l'âpreté frénétique au gain,

les passions ambitieuses, dominatrices, vindicatives, d'une nation atteinte d'une mentalité inférieure, telle que l'Allemagne, comme le prouvent la destruction des belles œuvres d'art, les flots de sang versé, les dévastations, les massacres, etc.

D'après les enseignements spiritualistes, les guerres auraient encore une autre funeste conséquence : elles arrachent brutalement à la vie terrestre des esprits arriérés, en voie d'évolution, par conséquent condamnés à de nouvelles réincarnations. C'est ainsi que beaucoup d'esprits de soldats allemands ont dû quitter la terre, agités des passions les plus violentes, dominés par des sentiments de vengeance, pourvus d'une capacité malfaisante considérable antérieurement suggérée, pouvant exciter leurs camarades terrestres aux cruautés et aux actes les plus criminels. Et dans l'erraticité, ils ont dû retrouver d'autres esprits mauvais, soudards sanguinaires du moyen âge, prenant part à la lutte, associés invisibles à leurs complices déjà réincarnés dans leurs rangs.

Cependant, les sinistres passions de nos ennemis ont dégagé, comme l'a dit notre confrère Léon Denis, « des fluides qui s'accumulent peu à peu et finissent par se résoudre en orages, en tempêtes..... L'Allemagne, par son orgueil insensé, son culte de la force brutale, ses mensonges et ses crimes, a soulevé contre elle des forces vengeresses... »

La direction de ces forces appartient aux Esprits supérieurs, agents de la Divinité, chargés de neutraliser l'action des esprits antagonistes réfractaires aux impulsions au bien. Elles ont été puissamment secondées par nos Invisibles qui, eux aussi, voulurent prendre part aux actes de la guerre pour la réalisation du bien et l'accomplissement de la justice éternelle. Et c'était aussi pour la patrie et pour l'humanité qu'ils combattaient, qu'ils assistaient les blessés et les mourants. Toujours ils sont venus à cet appel, qui leur était fait, au moment décisif d'une bataille : DEBOUT LES MORTS ! Ils sont venus, ils soufflaient une ardeur invincible dans le cœur de nos braves, tout en neutralisant les influences des esprits ennemis (1).

Cette intervention de nos Invisibles, guidés par d'autres puissants Invisibles, qui, jadis, commandèrent victorieusement nos armées, nos soldats en avaient conscience, comme beaucoup l'ont déclaré. C'est à cette intervention qu'ils durent leur mépris de la mort et cette volonté puissante de vaincre, qui en firent des héros !

C'est à cette action de l'Au-delà, que pensait G. Clémenceau, lorsque, dans un de ses discours, il évoquait les esprits des morts illustres, Chanzy,

(1) C'est par la bouche du lieutenant Périgard que fut poussé ce cri « qui ne fut pas de moi seul, disait-il, il est de tous... J'ai la conviction de n'avoir été qu'un instrument entre les mains d'une puissance supérieure. »

Gambetta, Scheurer-Kestner..., en les invitant à « franchir, les premiers, les terribles portes de fer que l'Allemagne avait fermées contre nous. »

C'est à cette coopération avec le monde surnaturel, que le Président Poincaré faisait allusion dans son discours de Strasbourg : « Avec nous, Alsace, tu honoreras la mémoire de nos morts, car autant et plus que les vivants, ce sont eux qui t'ont délivrée. »

Rappelons encore ces belles paroles prononcées par le Maire de Paris, Préfet de la Seine, le 14 juillet 1919. S'adressant aux maréchaux, à leur entrée dans Paris : « La Victoire, leur disait-il, n'a été obtenue qu'à un prix inouï. Il vous a fallu rester stoïques au milieu des luttes effroyables, de souffrances sans nom... Et vous avez vu tomber, autour de vous, comme les épis sous la faux du moissonneur, les morts innombrables.

« CES MORTS VOUS ACCOMPAGNENT. ILS SONT, BIEN QU'INVISIBLES, AU MILIEU DE VOTRE CORTÈGE OU L'INSTINCT MYSTÉRIEUX DES VEUVES ET DES MÈRES SAURA DÉCOUVRIR LEUR IMAGE CHÉRIE. AVEC VOUS, ILS RECEVRONT EN OFFRANDE LEURS LARMES ET LEURS GERBES DE FLEURS. ENSEMBLE VOUS PASSEREZ SOUS CET ARC DE TRIOMPHE DONT LA HAUTEUR ET LA MAGNIFICENCE SONT A PEINE PROPORTIONNÉES A VOTRE GLOIRE. » (1).

Veut-on une preuve plus certaine encore de l'action des Invisibles, dans le cours de la guerre ? M. Léon Denis publiait récemment, dans son journal, une communication reçue par un jeune soldat, M. H..., un intellectuel, initié aux phénomènes de la psychologie expérimentale. M. H... est un médium auditif. Dans le calme succédant au bruit d'un bombardement intense, dans la tranchée devenue silencieuse, ce jeune homme entend une voix prononçant ces paroles, qui viennent de l'invisible et qu'il a fidèlement recueillies :

« Écoute, ami dont la pensée est venue jusqu'à moi et m'a attiré. Tu te demandes parfois le secret de cette terrible guerre et ta raison se trouble au spectacle des maux qu'elle fait naître.

« Hélas ! pour faire lever la moisson sacrée, il faut déchirer le sol en

(1) Ce passage de nos troupes sous l'Arc-de-Triomphe évoque dans notre esprit le souvenir de plusieurs belles toiles, peintes sous l'inspiration d'un pur patriotisme.

Au musée du Luxembourg, on voit le *Rêve* de Detaille : c'est à l'aube, dans une plaine unie et silencieuse. Des soldats français dorment encore, enveloppés dans leur couverture. Derrière eux, sont leurs fusils formés en faisceaux sur lesquels on voit couché un drapeau. Plus loin, dans un ciel vaporeux, on distingue une armée de fantômes portant les divers costumes de l'Empire, agitant des drapeaux en lambeaux. Ce sont les Invisibles auxquels rêvent ceux qui dorment, en attendant la diane qui les réveillera.

Une autre toile artistement brossée est la *Revue nocturne* de Raffet. Aux lueurs d'une clarté diffuse, on voit un tambour de la vieille garde, le haut du corps penché en avant, battant le rappel au milieu des nuages. Alors, les morts de la grande armée s'éveillent à ce son si bien connu d'eux, ils écartent les plis de leurs linceuls pour savoir qui les appelle. C'est la Revue suprême des Invisibles, vus par intuition des artistes. Et dans le lointain, se dessine l'Arc-de-Triomphe. ..

friche avec les dents de la herse, il faut l'écraser sous le poids du rouleau. Alors, seulement, la moisson divine, le grain nouveau pourra lever.

« Si la guerre se prolonge, c'est que, par elle, de grandes choses se préparent et s'organisent sous l'aiguillon de la nécessité.

« Une guerre trop rapide aurait à peine effleuré l'humanité ; sa longueur, sa cruauté, les conséquences qui en découlent au point de vue social, politique, religieux, économique, feront créer partout des rouages nouveaux. Une transformation radicale de la Société en découlera, non seulement au point de vue de la vie matérielle, mais aussi au point de vue de l'idéal spiritualiste.

« Combien de cœurs déchirés, d'âmes anxieuses viendront à nous pour être consolées et réconfortées? Combien d'intelligences, vouées aux conceptions frivoles, viendront aux grandes vérités, conduites par le doigt de la douleur? Nous aussi nous sommes impatients de voir finir cette tuerie, car nos cœurs sont déchirés par la vue de ces maux dont vous ne connaissez qu'une partie, mais dont nous contemplons toute l'étendue !

« Nous souffrons, comme vous, de tant d'angoisses et de misères, plus peut-être, parce que nous les voyons mieux, mais nous avons sur vous l'avantage de concevoir plus nettement les buts divins de ces luttes meurtrières. Nous savons que l'humanité ne peut être sauvée d'une chute irrémédiable que par cette crise et nous voyons déjà s'ébaucher les prémisses d'une renaissance brillante.

« Ayez donc confiance dans notre France immortelle et ne pleurez pas ses morts. Cette lutte est celle des esprits célestes contre les puissances du mal, des esprits de lumière contre les légions ténébreuses sorties de l'abîme.

« Non, Guillaume, le grand mage noir, l'évocateur d'Odin, ne triomphera pas de la France, qui, malgré ses erreurs et ses fautes, a toujours tourné ses regards vers l'idéal et vers la lumière !

« Vos morts sont vivants, ils combattent encore pour la patrie, pour l'humanité. Ils viennent dans la tranchée soutenir leurs camarades ; ils se penchent vers les blessés abandonnés sur les champs de bataille, pour engourdir leurs souffrances et adoucir les horreurs de l'agonie ; ils vont consoler par l'action de leurs fluides réconfortants ceux qu'ils ont laissé ici-bas.

« La France a failli périr à la Marne et à Verdun ; elle a été sauvée alors que le monstre était en pleine possession de tous ses pouvoirs et de toute sa force ; maintenant, il commence à s'épuiser, il s'épuise ; il a beau tendre tous ses muscles, ils se relâchent peu à peu, et le jour

s'approche où le monstre formidable s'écroulera, pour ne plus se relever, sur le sable teinté de son sang.

« Nous ne pouvons et nous ne devons pas vous fixer de dates. Si Dieu peut dire à l'esprit immonde : Tu n'iras pas plus loin, il doit cependant laisser au libre arbitre des nations et des individus la possibilité de s'exprimer. »

Nous voudrions pouvoir reproduire toutes les communications faites par les Invisibles, mais elles ne seraient qu'une répétition de celles que nous avons mentionnées. Cependant, nous citerons encore celles-ci, venues du front :

« C'est avec une joie profonde que je viens à vous aujourd'hui. Enfin nos efforts ont abouti. La bête traquée, acculée, se rend ! Les conséquences de la victoire seront incalculables. La France va renaître ! Quelques félonies seront encore commises par l'ennemi, mais finalement tout sera remis au point. »

Une autre, à l'adresse d'un camarade de régiment, écrivait :

« Nous y passerons tous, sous l'Arc de Triomphe. Nous y serons tous, ceux du début, ceux de la fin, les morts et les vivants, en une communion sans précédent, et ce sera l'immortel triomphe du Droit sur la Force, de la Liberté sur l'Oppression. Après, l'œuvre de la paix commencera. A vous qui êtes restés, de relever la France meurtrie ; votre tâche est belle, mais elle sera pénible. Malgré tout vous réussirez. Comme nous vous avons soutenus dans les combats, nous vous soutiendrons dans le travail régénérateur. »

Il ne faut pas confondre celui-ci qui ne peut avoir pour objectif que l'éducation du peuple, avec les programmes anarchistes devant satisfaire toutes ses passions. Déjà, nous pouvons affirmer que cette asthénie fin de siècle, dont nous souffrions tous avant la guerre, par un arrêt de l'évolution ascendante vers le progrès moral, n'existe plus que dans nos souvenirs.

Les grandes émotions de la guerre ont ramené le peuple aux saines convictions des temps passés. Depuis une cinquantaine d'années, il avait assisté à la création d'une école d'internationalisme, ayant pour but la destruction de l'idée de patrie. Les chefs de cette doctrine considèrent encore la patrie, comme une idée superstitieuse transmise à travers les siècles par les générations successives. Les intérêts de l'humanité doivent, pour eux, passer avant ceux de la patrie. Parmi les orateurs des réunions publiques, qui prêchent la théorie du *genre humain*, nous savons qu'il y a des traîtres dont les noms figurent, depuis longtemps, sur le registre des fonds secrets de l'Allemagne.

La patrie, disent-ils à leurs sectaires, n'est qu'une expression géogra-

phique, qu'une réunion d'individus de conditions différentes, devant obéir aux mêmes lois conservatrices. Mais ils ne disent pas que la dictature prolétarienne de la troisième internationale serait la disparition immédiate de la liberté, pour laquelle nos volontaires de 92 ont combattu. Qu'ils nous disent donc leur opinion sur la tyrannie des dictateurs du bolchevisme et de leurs bandes, qui ne marchent qu'avec l'autorisation du pillage et de l'assassinat, et qu'ils fassent la comparaison avec nos héroïques régiments qui, pendant quatre années, ont combattu, non seulement par amour du sol natal et du clocher, mais surtout pour le faisceau d'idées incarnées dans la nation et dont le drapeau de la France est le sublime emblême...

Imagine-t-on, comme nous disait un de nos grands patriotes, ce que deviendrait la France, si la France de la Révolution venait à disparaître? Songe-t-on que l'obscurité se ferait aussitôt sur le monde, si le flambeau de l'idée française venait à s'éteindre?... Certainement, la civilisation reculerait de plusieurs siècles, s'il arrivait que la chaîne de nos traditions, de nos penseurs, de nos grands écrivains, depuis Rabelais jusqu'à Hugo, en passant par Voltaire, fut brusquement rompue.

Les génies de la France, ces ancêtres de la pensée nationale, les gigantesques artisans de la Révolution, nous ont légué un héritage sacré dont nous avons la garde. Abandonner le poste d'honneur qui nous est confié, serait une désertion.

Voilà pourquoi, nous, Français, nous ne cesserons de combattre pour l'intégralité de la Patrie française. Avivons donc la flamme patriotique dans le cœur de nos enfants, et apprenons-leur à mépriser l'internationalisme et la dictature de ses apôtres allemands, russes et autres métèques.

D'ailleurs, nous devrons combattre toutes les oligarchies, politiques et sociales, celle du capitalisme, comme celle du prolétariat. L'égoïsme de l'une souffle la jalousie et la haine dans les classes inférieures, quand, au contraire, on devrait s'efforcer à provoquer chez celles-ci un mouvement ascensionnel, avec plus d'équilibre et plus de justice dans leurs revendications.

C'est à ces conditions que tous, riches et pauvres, pourront connaître les bienfaits de la paix, vivre heureux, dans la concorde des esprits, dans une facile aisance, sans avoir à se préoccuper de l'antagonisme des classes et des tristesses de l'existence.

Si c'est avec fierté que nous disons avoir *gagné la guerre*, et fait disparaître le fléau allemand, que le monde, comme l'a dit Lloyd Georges, ne permettra plus à celui-ci de venir assombrir l'existence de millions

d'êtres humains et apporter la désolation dans des millions de foyers, — il nous reste à *gagner la paix*.

Enfin, quoique nous n'ayons plus à craindre la mise à sac de nos régions du Nord et de l'Est, les razzia, les incendies, les machines infernales, les blessures de la terre, les torpillages de nos paquebots, et toutes les atrocités commises sur la population civile de nos provinces, sur nos blessés et prisonniers, — nous devons penser à nous défendre encore contre toutes les perfidies allemandes, les grèves fomentées par nos ennemis, contre leurs pratiques déloyales, pour allumer la guerre civile dans nos cités ouvrières.

Opposons à toutes ces tentatives la force de notre *Union sacrée*. Qu'en se maintenant dans nos rangs, elle vienne spiritualiser nos sentiments, élever nos cœurs dans une communion sublime : pour Dieu, pour la Patrie, pour l'Humanité. Alors, notre douce France pourrait devenir un séjour paradisiaque, la salle d'attente des félicités de l'Au-delà.

Dr Edm. DUPOUY.

Clairvoyance

Un fait bien caractéristique de clairvoyance nous a été raconté par un soldat de la grande guerre qui le tenait de celui même à qui il était arrivé. Ce fait, d'ailleurs, a été signalé dans le *Bulletin des Armées*. Voici comment s'exprime notre informateur :

Un adjudant, pendant un assaut, voit tomber un de ses amis. Le calme revenu, il se met à sa recherche, mais vainement.

Quelque temps après, il se trouve, en rêve, dans un paysage qui lui est complètement inconnu. Ce paysage n'a aucune ressemblance avec celui où son ami a été frappé.

Toujours en rêve, il voit creuser des tombes. Dans l'une d'elles on met deux corps, dont celui de son ami, qui est placé en dessous. Dans une autre on entasse plusieurs cadavres.

C'était un rêve. Mêlé à l'action incessante de la bataille, il n'y prête pas autrement attention. Mais les déplacements de la lutte le conduisent un jour en demi repos dans un pays dont l'aspect le frappe. Il reconnaît entr'autres, une prairie et un arbre qu'il avait remarqués dans son rêve.

Surpris, il cherche ; mais rien n'indique que des hommes soient ensevelis là. Il s'adresse au maire du pays proche : celui-ci ne peut lui donner aucun renseignement. Mais l'adjudant veut savoir. Il demande des hommes de bonne volonté qui, armés de pelles, commencent à remuer la terre. A dix centimètres on découvre des boutons de l'ancien uniforme français. L'adjudant arrête les fouilles et fait un rapport à ses chefs. Le lendemain, les travaux sont repris et l'on découvre des squelettes dans la position exacte où les corps avaient été vus en rêve. Dans la tombe où ont été découverts seulement deux squelettes, l'adjudant reconnaît son ami — qui se trouve en dessous — à une ceinture en cuir qu'il portait toujours, et qui contenait des pièces d'or.

Il est certain que, pendant le sommeil de l'adjudant, son esprit, extériorisé, avait assisté à l'inhumation.

PIERRE MIND.

Bibliographie

La Nouvelle Révélation (1)

Un livre de sir Arthur Conan Doyle ne peut passer inaperçu. Celui-ci est certainement appelé à un succès considérable. Il apporte à l'humanité une force nouvelle par l'éclatante démonstration de l'immortalité de l'âme et de la possibilité des rapports entre les morts et les vivants. C'est une de ces œuvres lumineuses qui paraissent au moment voulu pour guider l'homme dans sa pénible ascension vers un avenir meilleur à travers les mystères de sa destinée. Au lendemain de l'épouvantable catastrophe qui a bouleversé le monde, elle se présente avec la consolation et la certitude qui doivent le régénérer.

Le caractère élevé du grand écrivain anglais ne permet pas que l'on doute de sa sincérité, que l'on suspecte ses affirmations. Dans le premier chapitre de son livre, il raconte comment, ayant terminé ses études médicales et se trouvant être d'abord — ainsi que la plupart des médecins — un matérialiste convaincu, il fut amené, vers 1886, à entrer dans une voie qui, après plus de trente ans de recherches, l'a conduit à l'inébranlable conviction qu'il proclame courageusement aujourd'hui. L'exemple qu'il

(1) Payot et Cie, éditeurs. En vente à la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix : 5 francs, franco : 5 fr. 50.

donne, après Crookes, Wallace, Lodge, Barrett, Crawford, Gérald Balfour et bien d'autres, trouvera à son tour des imitateurs.

Conan Doyle dédie son livre *à tous ceux, hommes et femmes, du plus humble au plus instruit, qui ont eu la force de caractère, pendant soixante-dix ans, d'affronter le ridicule ou les préjudices de ce monde, afin d'affirmer leur foi en une vérité suprême.*

C'est de la part de celui qui nous ouvre une si brillante perspective sur l'avenir, un pieux hommage au passé. Tous les spirites qui ont lutté, et parfois souffert, doivent lui savoir gré de cette délicate attention.

Mais les temps sont changés. La Vérité triomphe, le livre de Conan Doyle, *La Nouvelle Révélation*, va la faire connaître dans le monde entier.

LAUSER.

ADHÉSIONS
à l'Institut Métapsychique International

L'Institut admet :

1. — Des membres adhérents (cotisations annuelles d'au moins vingt cinq francs.)

2. — Des membres honoraires (cotisations annuelles d'au moins cinquante francs).

3. — Des Membres bienfaiteurs (versement d'au moins cinq cents fr. une fois donnés).

Tous les membres (adhérents, honoraires ou bienfaiteurs) ont droit aux divers services de l'Institut (bibliothèque, salle de lecture. archives, conférences, bulletin).

Les services seront développés progressivement. En attendant la publication régulière du *Bulletin*, les membres seront tenus au courant, par l'envoi de brochures ou notices, des travaux et expériences de l'Institut, qui vont commencer immédiatement.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. le Dr Gustave Geley, Directeur de l'Institut.

Le Directeur reçoit les lundi et jeudi, de 14 heures à 16 heures, au siège de l'Institut, 89, avenue Niel.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

62e ANNÉE DECEMBRE 1919

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 À 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Présomption et Intolérance

Ces deux vilaines choses marchent ordinairement ensemble. Le présomptueux est intolérant parce qu'il croit posséder seul la vérité et qu'il ne peut admettre que d'autres pensent autrement que lui. Fermement convaincu de sa supériorité, il veut faire la leçon aux autres, et lorsqu'il ne parvient pas à les persuader, il aurait volontiers recours à la persécution. Heureusement, depuis un certain temps déjà, l'inquisition est abolie, et nous n'avons plus à craindre qu'un fanatique, à bout d'arguments, puisse livrer aux flammes son contradicteur.

Chez nous, il n'y a point de grand inquisiteur, et nous n'avons pas besoin de Grand-Prêtre. Chacun ne relève que de sa conscience. Plus particulièrement, dans notre publication, tout spirite peut, sous sa responsabilité, exposer les idées qu'il croit bonnes. Et il n'est nullement interdit à aucun de ses frères en croyance, de soutenir une hypothèse différente qui lui paraîtrait s'adapter mieux avec ce que nous savons.

Allan Kardec nous a dit assez souvent que le spiritisme est une science dont nous ne connaissons à peine que le commencement, ET QU'IL PEUT Y AVOIR DES ÉCOLES QUI CHERCHENT A S'ÉCLAIRER SUR LES PARTIES ENCORE CONTROVERSÉES DE CETTE SCIENCE.

Tout, en effet, ne nous est pas encore connu ; beaucoup de choses restent à contrôler et nous avons encore beaucoup à apprendre. Nous devons donc continuer les recherches, et nous abstenir de fermer systématiquement les yeux devant toute nouvelle proposition.

Pour ce qui nous concerne, nous ne croyons pas assez à notre infaillibilité pour songer un seul instant à interdire à l'un de nos frères l'accès de notre journal, sous prétexte que, sur tel ou tel point, il s'écarte de nos idées. Pour l'accueillir, il nous suffit de savoir qu'il est spirite. Et ainsi, nous ne cessons pas de nous conformer à la volonté du Maître qui déclare que, CHEZ NOUS, IL N'Y A PAS DE DOGME, PAS DE FOI AVEUGLE, et qu'on est spirite par cela seul qu'on SYMPATHISE avec les principes de la doctrine.

L'intolérant présomptueux doit donc en prendre son parti : Nous ne glisserons pas sur la pente fatale qui a conduit l'inquisition, après plus de six siècles de sa criminelle existence, à allumer son dernier bûcher pour la destruction des livres d'Allan Kardec notre Maître vénéré.

La *Revue Spirite*, de vues toujours très larges, se conformant, à une sage tradition, continuera, sous la responsabilité de leurs auteurs, à publier les études philosophiques et les *communications* d'intérêt général qui lui seront confiées.

Nous estimons que la pensée doit rester au-dessus de toute atteinte ; nous ne voulons pas lui couper les ailes. On peut discuter en vue de faire plus de lumière, mais favoriser le silence ami des ténèbres, jamais !

KERMARIO.

Erratum

Une erreur s'est produite dans la poésie ILS NE SONT PAS PERDUS... que nous avons publiée dans notre dernier numéro. Le quatrième vers du passage que nous reproduisons, doit être rétabli ainsi que nous l'indiquons ci-après :

Ah ! que de cœurs brisés se montreraient plus forts,
S'ils savaient bien que ceux qu'on appelle les morts
Veillent toujours sur eux, protègent leur faiblesse !
La douce fiancée, asseulée, en détresse,
Entend, comme venant du céleste séjour,
Un murmure divin de paroles d'amour...

Études sur la Médiumnité

I

On appelle *médiumnité* l'ensemble des facultés qui permettent à l'être humain de communiquer avec le monde invisible.

Le médium jouit par anticipation des moyens de perception et de sensation qui appartiennent plutôt à la vie de l'esprit qu'à celle de l'homme. C'est ce qui lui vaut le privilège de servir de trait d'union entre eux.

Il faut voir dans cet état la résultante de la loi d'évolution et non pas un effet de régression, une tare, comme le croient certains physiologistes, qui assimilent les médiums aux hystériques et aux malades. Leur erreur provient du fait que la grande sensibilité, l'impressionnabilité de certains sujets provoque dans leur organisme physique des troubles sensoriels et nerveux ; mais ce sont là des exceptions qu'on aurait tort de généraliser. Car la plupart des médiums possèdent une bonne santé et un parfait équilibre mental.

Toute extension des perceptions de l'âme est un acheminement vers une vie plus ample et plus haute, une issue ouverte sur un plus vaste horizon. A ce point de vue, les médiumnités dans leur ensemble représentent une phase transitoire entre la vie terrestre et la vie libre de l'espace.

Le premier phénomène de ce genre qui ait attiré l'attention des hommes est celui de la vision C'est par là que se sont révélées dès l'origine des temps l'existence du monde de l'Au-delà et l'intervention parmi nous des âmes des défunts. Ces manifestations en se renouvelant ont donné naissance au culte des Esprits, point de départ et base de toutes les religions. Puis les relations entre les habitants de la terre et ceux de l'Espace s'établirent sous des modes divers et très variés, qui se sont développés d'âge en âge sous des noms différents, mais qui se rattachent tous à un principe unique. Au moyen de la médiumnité, un lien a toujours existé entre les deux mondes, une voie a toujours été tracée par laquelle l'âme humaine recevait graduellement des révélations plus hautes sur le bien et sur le devoir, des lumières plus vives sur ses destinées immortelles.

Les grands Esprits, du fait de leur évolution, acquièrent des connaissances toujours plus étendues et deviennent les instructeurs, les guides des humains captifs dans la matière. L'autorité, le prestige de leurs enseignements est encore rehaussé par les prophéties, les prévisions d'avenir qui les précèdent ou les accompagnent

Nous avons étudié ailleurs en détail les différents genres de médiumnité et les phénomènes qui s'y rattachent (1). On peut voir par là comment s'établit la communion des vivants et des morts ; comment se constitue cette frontière idéale où les deux humanités, l'une visible, l'autre invisible, entrent en contact ; comment par cette pénétration s'étend et se précise notre connaissance de la vie future, la notion des lois morales qui la gouvernent, avec toutes leurs conséquences et leurs sanctions.

Par tous les procédés médianimiques les Esprits supérieurs s'efforcent d'attirer l'âme humaine des profondeurs de la matière vers les hautes et sublimes vérités qui régissent l'univers, afin qu'elle se pénètre du noble but de la vie et qu'elle envisage la mort sans terreur, afin qu'elle apprenne à se détacher des biens passagers de la terre, pour leur préférer les biens impérissables de l'esprit.

L'âme ne peut trouver d'harmonie que dans la connaissance et la pratique du bien, et de cette harmonie seule découle pour elle le bonheur.

Aux Esprits supérieurs se joignent les âmes aimantes des parents défunts, dont la sollicitude continue à s'étendre sur nous et qui nous assistent dans nos luttes douloureuses contre l'adversité et contre le mal...

Ainsi la médiumnité bien exercée, devient une source de lumières et de consolations. Par elle, ces voix d'en haut nous disent :

« Ecoutez nos appels, vous qui cherchez et pleurez ; vous n'êtes pas « abandonnés. Nous avons souffert pour établir un moyen de commu« nication entre votre monde oublieux et notre monde de souvenir.

« La médiumnité ne sera plus asservie, méprisée, honnie ; car les « hommes ne pourront plus la méconnaître. Elle est le seul lien pos« sible entre les vivants et nous, que vous appelez les morts. Espérez « donc : Nous ne laisserons par retomber la porte que nous avions « entr'ouverte, afin que dans vos doutes et vos inquiétudes vous puis« siez entrevoir les célestes clartés ! »

***

Après avoir montré le grand rôle de la médiumnité, il convient de signaler les difficultés que rencontre son application. D'abord les bons médiums sont rares. Non pas que les facultés remarquables fassent défaut, mais elles restent souvent sans utilité pratique faute d'études sérieuses et approfondies. La plupart des médiums se dissimulent dans les cercles intimes, dans les réunions de famille, à l'abri des exigences outrées et des contacts désagréables. Combien de jeunes filles aux orga-

(1). Voir notre ouvrage. Dans l'Invisible (Spiritisme et médiumnité).

nismes délicats, combien de jeunes femmes de notre connaissance, retenues par la crainte de la critique et des procédés malveillants dont les belles facultés s'oblitèrent et se perdent faute d'un sage emploi et d'une bonne direction ?

Les adversaires du spiritisme se sont toujours attachés à dénigrer les médiums, les accusant de fraude, cherchant à les faire passer pour des névrosés et par tous les moyens à les détourner de leur mission, sachant que le médium est la condition essentielle du phénomène, ils espéraient ainsi ruiner le spiritisme dans ses fondements. Il importe de déjouer cette tactique et,pour cela, d'encourager et d'aider les médiums tout en entourant des précautions nécessaires l'exercice de leurs facultés.

La guerre a fauché des millions d'êtres dans leur jeunesse et leur virilité. Les épidémies, les fléaux de toutes sortes ont creusé des vides énormes au sein des familles humaines. Tous ces esprits en foule innombrable cherchent à se manifester à ceux qu'ils ont aimés sur la terre, à leur prouver leur affection, leur tendresse, à étancher leurs larmes, à apaiser leurs douleurs.

D'autre part, les mères, les veuves, les fiancées, les orphelins tendent leurs mains et leurs pensées vers le ciel dans l'attente angoissante des nouvelles de leurs morts, avides de recueillir des preuves de leur présence, des témoignages de leur survie. Presque tous possèdent des facultés latentes et ignorées qui leur permettraient de nouer des rapports avec les défunts. Partout existent des possibilités d'établir un lien entre ces deux foules qui se cherchent, s'attirent et veulent fondre leurs sentiments et leurs cœurs dans une harmonie commune. Le spiritisme et la médiumnité peuvent seuls réaliser cette douce et sainte communion et apporter à tous la paix, la sérénité d'âme qui fait les forts et les convaincus.

C'est parmi ces victimes de la guerre cruelle, c'est surtout au sein du peuple, parmi les humbles, les petits, les modestes qu'il faut chercher les ressources psychiques qui permettront à nos amis de l'Espace de nous fournir les preuves de leur vitalité persistante et le gage de notre réunion future. Que de facultés dorment silencieuses au fond de ces êtres attendant l'heure d'éclore, de s'épanouir, de porter des fruits de beauté morale et de vérité !

A ce point de vue une grande tâche incombe aux spirites éclairés, aux croyants dévoués, aux apôtres de la grande doctrine. Ils ont le devoir de secouer l'indifférence des uns, l'apathie des autres, d'aller vers tous ces agents obscurs de l'œuvre rénovatrice, de les instruire, de mettre en action les ressorts cachés, les richesses insoupçonnées qu'ils possèdent et de les amener au but assigné. Pour remplir cette tâche il

faut la science et la Foi. C'est par celle-ci et au moyen de procédés analogues que les apôtres des premiers temps chrétiens ont suscité autour d'eux « les miracles » et, par là, l'enthousiasme religieux qui devait transformer la face du globe.

Aujourd'hui, il faut non seulement la foi ardente mais encore la connaissance des lois précises qui régissent les mondes visible et invisible afin de faciliter leur accord, leur pénétration réciproque,afin d'écarter des expérimentations les éléments d'erreur, de trouble et de confusion.

Par un entraînement graduel on verra alors s'élargir le cercle des perceptions et des sensations psychiques. Il s'en dégagera la plus imposante certitude de la pérennité du principe de vie qui nous anime.

L'âme humaine apprendra à connaître les ombres et les splendeurs de l'au-delà et, dans cette connaissance, elle trouvera un apaisement à ses douleurs, une source de force dans les épreuves et devant la mort.

(*A suivre*).

Léon DENIS.

La bonne croyance[1]

Il n'est pas indifférent, au point de vue moral, de professer certaines idées. Si vous êtes persuadé, par exemple, comme c'est le cas du matérialiste, que le libre arbitre est une illusion, la Providence une chimère, l'au-delà un leurre, cette conviction n'influera-t-elle pas sur votre conduite, à moins que, par une nécessité de votre tempérament, vous ne pensiez d'une manière et n'agissiez d'une autre ? Un système de philosophie engendre des maximes qui servent d'appui à la volonté ; il est donc utile, pour la direction de notre vie, que nous soyons guidés par de bons principes.

Vous n'avez pas tardé à vous apercevoir, dès vos premières expériences de jeune homme, que la Société est un champ de bataille où les combattants, mus par l'égoïsme, sont acharnés, sauf de rares exceptions, à la poursuite de leur bien-être. Voyez-les à l'œuvre dans les affaires, la politique ou la religion ; ils n'ont guère, sous des aspects variés, tantôt avec des ménagements, tantôt avec cynisme, qu'un but, celui d'évincer des compétiteurs, en employant toutes sortes de moyens, le mensonge, la ruse, la violence, en un mot l'injustice ornée des apparences du droit. Si

(1) Voir les numéros de mai. juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918, janvier, février, mars, mai, juillet, septembre, octobre, novembre 1919.

vous avez à débattre des intérêts, vous devez prendre garde constamment de n'être point trompé, car vous pouvez avoir affaire à des malins qui vous tendront des pièges, sans le moindre repentir, fiers au contraire de leur habileté. Notre monde, hélas ! vu de haut ressemble à un marais dans lequel surgissent çà et là des îlots de verdure où poussent, mais en petit nombre, des fruits exquis. L'ensemble est réellement laid et malsain pour le penseur honnête.

Vous comprenez combien la position de celui-ci devient difficile dans ce milieu perverti. Trop pur pour soupçonner le mal, il n'est guère de taille à se mesurer avec des adversaires plus ou moins dépourvus de scrupules qui n'hésitent pas à ramasser le succès dans la fange ; il préfère y renoncer que de salir ses doigts. Mais son âme est abreuvée d'amertume au spectacle des vilenies et il peut même lui arriver de se demander, quand il souffre cruellement de l'injustice, s'il n'a pas eu tort d'être trop l'esclave du devoir. Ce découragement du sage plaide contre notre pauvre humanité.

Quelle ne serait pas la détresse de ce vaincu, s'il lui était interdit de se retrancher dans la bonne croyance à l'au-delà ! Il ne lui resterait que la ressource de maudire un destin dont la loi est contraire aux exigences de la morale ; mais cette révolte ne servirait qu'à aigrir la plaie de son âme, après une courte satisfaction. Je ne puis, dans mon désarroi, me ressaisir que si je compte sur une vie future où seront réparés les désordres de la vie présente. Enlevez-moi cette assurance, je me sens dans ce monde comme dans un mauvais lieu où, pour employer l'expression de Renan, il ne serait pas étonnant que le libertin eût raison. Ai-je moralement le droit de m'arrêter à cette conclusion ? Je descends en moi-même ; je me rends attentif à la voix de ma conscience, sans me laisser troubler par l'opinion des autres non moins discutable que la mienne, et, tout bien pesé, je m'en tiens à l'idée que la justice doit triompher, car, dans le cas contraire, nous vivrions sous l'empire de la déraison.

Soit, m'objectera-t-on, cette conviction montre assurément la délicatesse de votre âme ; mais un sentiment n'est pas une preuve et rien ne garantit qu'un mal si invétéré ne se perpétuera pas dans une autre économie. Je reviens obstinément à ma question favorite : Croyez-vous, oui ou non, que c'est un devoir d'obéir à la conscience, quand elle prescrit nettement des ordres ? Si oui, vous ne pouvez pas mettre sur la même ligne dans votre estime l'honnête homme et le scélérat et vous réclamez pour celui-ci un châtiment, pour celui-là une récompense ; si non, vous faites de l'un et de l'autre des êtres irresponsables comme la brute, également prédestinés au vice ou à la vertu, aussi peu libres dans

leur développement que la plante, de sorte que la notion du juste et de l'injuste est une erreur de votre entendement abusé par des préjugés. Mais alors, puisque, par la fatalité de ma constitution, je ne saurais être différent de ce que je suis, je vais, ignoble ou sublime, à mon but, toujours mené par mon destin, jamais en possession du gouvernement de moi-même. Le hasard préside uniquement à la répartition des biens et des maux et il n'y a pas de raison pour que ce régime soit appelé à disparaître. Cette doctrine, contre laquelle on s'insurge instinctivement tout du long de ses journées, alors même qu'on la professe en théorie, ne s'impose ni par sa beauté ni encore moins par son évidence. On la combat par des arguments très sérieux et, tout en m'avouant incapable de prouver mathématiquement sa fausseté, je parie avec force pour l'opinion opposée. Je veux croire à un ordre profond des choses en vertu duquel la justice n'est pas un vain mot ; je me fais un devoir d'y croire, car, si je n'y croyais pas, je serais obligé de douter de la conscience et tout mon être répugne à cette extrémité. Libre à vous de vous y complaire ; j'use de ma liberté pour en décider autrement et je me console de mon impuissance à vous convaincre par la considération que je défends les bases de la morale partout et toujours reconnues. Il y a des chances pour que la parole du genre humain soit plus autorisée que celle d'un groupe de métaphysiciens.

Me voilà, par une décision de ma volonté, lancé sur une voie qui me conduit, par delà le monde visible, vers une sphère supérieure où l'honnête homme bafoué et le méchant triomphant seront remis à la place qu'ils méritent. Les bonnes œuvres que j'accomplis ici-bas sont un placement avantageux dont je percevrai plus tard les intérêts, grâce au jeu normal de mes facultés. Le spiritisme m'enseigne que je continuerai de vivre après ma désincarnation avec un organisme subtil, qui, dans la crise de l'agonie, s'évade du corps matériel où il est emprisonné. On connaît son existence par les phénomènes de l'extériorisation de la sensibilité et du dédoublement. Toutes mes pensées, tous mes actes qui sont des pensées réalisées y restent enregistrées et comme enfouis pour en sortir, à mon détriment ou à mon profit, lorsque, dégagé de la chair, je poursuivrai ma destinée dans des conditions nouvelles. Je suis de la sorte, quoique de petite dimension, un immense réservoir de forces latentes, maintenant comprimées, qui prendront bientôt leur essor, à l'heure de la libération. Dans l'état présent, ma conduite, bonne ou mauvaise, influe sur ma constitution. Si je mène une vie déréglée, je cours le risque de ruiner mon tempérament et de me préparer une vieillesse dolente ; si je me tiens dans les limites de la sagesse, je suis beaucoup moins exposé à ces inconvénients. M'accuserez-vous, parce que je fais un calcul

intelligent, de professer une morale intéressée ? En ai-je moins de mérite à sacrifier un plaisir immédiat pour accomplir un devoir dont les résultats sont lointains ? Le travailleur prévoyant, qui s'astreint à la sobriété pour réaliser des économies dont il usera dans les mauvais jours, se déconsidère-t-il à vos yeux ? De même les vertus et les vices préparent la condition future du corps fluidique. Vous serez après la mort ce que vous vous serez fait pendant cette vie. Quand vous sortirez de la prison de chair, vos œuvres vous suivront, attachées à votre personne comme la conclusion l'est aux prémisses d'un syllogisme. En me désincarnant, je ne cesserai pas d'être moi-même ; je serai sans doute transformé, puisque je n'aurai plus mes sens actuels, mais je conserverai ma mentalité aussi longtemps que l'exigeront les nécessités de mon développement, car je ne resterai pas indéfiniment stationnaire, ayant une nouvelle carrière à fournir. Si j'ai été sur cette terre un matérialiste trop exclusivement épris de jouissances physiques, j'arriverai dans l'Au-delà travaillé par des besoins intérieurs que je ne pourrai plus satisfaire, puisque je serai privé des sens qui servaient à leur satisfaction. Ame de chair sans la chair, je me trouverai dans une situation précaire, obligé pour en sortir de réparer mon passé par des regrets suscitant des vertus. Ainsi modifié, j'aurai gravi des échelons du haut desquels des horizons plus beaux se révéleront à moi dans un délicieux étonnement. Si je me suis efforcé sur le plan terrestre de purifier mon âme, je serai mieux adapté à ma nouvelle condition, puisque je me serai en partie soustrait à la domination de la chair. J'aurai en quelque sorte semé de l'ordre pour récolter du bonheur et poursuivi l'intérêt en pratiquant le devoir.

En quoi consiste celui-ci ? Dans la réalisation librement voulue de ma vocation d'homme. Je tiens à l'animalité par certains attributs. J'ai des appétits, des instincts qui m'abaissent au niveau de la bête et plus je me laisse maîtriser par eux, moins je suis dans le vrai de ma nature et de ma destinée. Que d'individus, dans les bas fonds du monde moral, ont de honteuses affinités avec les brutes ! Les quelques étincelles de spiritualité qui éclatent parfois dans leur nuit ne servent qu'à mieux accuser par le contraste l'intensité de leur dégradation. Vous ne vous approcherez de l'idéal humain que dans la mesure où vous vous éloignerez de l'animal, en développant le plus possible les qualités par lesquelles on se distingue de lui, la raison, la conscience, la justice, la volonté d'être maître chez soi. Le bon sens vous dit que, dans la misère de votre condition présente, vous ne parviendrez jamais à la perfection et il y aurait du ridicule à y prétendre; mais il est nécessaire d'y aspirer avec cette modestie qui rehausse le mérite et commande l'estime.

Se proposer sérieusement un but si élevé, c'est s'assurer pour plus tard une avance considérable. A-t-on le droit de soutenir que ces pieux efforts sont un excellent placement. ?

En attendant, quelles que soient les difficultés à surmonter, songez au bonheur relatif d'un homme encouragé par cette perspective d'un monde meilleur. Quel dédommagement de se dire, au milieu des amertumes de la destinée, que la souffrance dignement supportée est génératrice de haute moralité et de magnifique espérance ! Grâce à elle, je me détache d'un monde décevant et, sans avoir le moindre désir d'abréger d'une seconde ma vie, parce que je dois rester à mon poste de combat aussi longtemps qu'il plaît à la Providence de m'y retenir, j'envisage avec contentement l'échéance prochaine. Ce n'est pas que la pensée de la mort me laisse insensible. Il m'arrive d'avoir de subites intuitions de ma fin et un frisson passe dans mes membres. Cependant je suis moins enclin que l'incrédule à jeter le voile de l'oubli sur l'affreuse réalité ; je me vois, après la crise de l'agonie, sur un plan supérieur où les convoitises d'ici-bas me paraîtront mesquines et avilissantes.

Il me faut malheureusement convenir que, malgré ma certitude basée sur des faits, j'ai des moments de défaillance pendant lesquels l'horizon, ordinairement lumineux, s'obscurcit. On est enlisé dans la vase des soucis matériels et on perd de vue la patrie céleste, tout en étant persuadé qu'elle resplendit derrière les nuages. S'il y en a parmi les saints qui n'ont jamais connu ces éclipses de la foi, réservons-leur toute notre admiration, car ce sont les plus beaux exemplaires de l'humanité. Dans ces âmes privilégiées brille une clarté sereine ; elles sont exilées sur notre planète, vivant par anticipation dans une sphère plus haute, et nous devons leur être reconnaissants de ce que, par leur exemple, ils nous révèlent des germes de spiritualité enfouis en chacun de nous et improductifs. Quelle invitation à l'humilité! Réjouissons-nous néanmoins si regrettables que soient les intermittences de notre croyance, de la posséder assez vivace pour contempler, par delà notre bourbier, la région enchantée. Tant de mortels s'en vont vers la tombe, insouciants du dénouement, tantôt gais, tantôt mornes, sous un ciel banal ; et, lorsque la vieillesse arrive accompagnée d'infirmités, provoquant le regret de jouissances perdues sans aucun espoir de retour, quel n'est pas leur désenchantement ! Alors ils ont parfois la vision du trou noir dans lequel ils ne tarderont pas à faire la culbute ; s'ils se résignent à l'anéantissement, c'est avec la soumission du condamné qui recevra bientôt la visite de l'exécuteur.

Combien réconfortante au déclin de la vie la bonne croyance ! Le plus bel âge, a dit un sage, est celui que l'on a. Cette parole semble

s'appliquer surtout au jeune homme devant qui s'ouvre indéfiniment l'avenir plein de promesses, une carrière à parcourir, une famille à fonder, la fortune, les honneurs, avec l'illusion née de l'inexpérience que, là où d'autres ont échoué, il réussira aisément. Son ambition ne dépasse pas les limites du monde visible ; la mort est pour lui dans un lointain si vague qu'il n'y songe presque jamais ; tout débordant de sève, il pense, il agit comme s'il devait durer toujours. Quand on est courbé sous le poids des ans, l'horizon terrestre se rétrécit ; on approche d'un mur qui barre le chemin. Le vieillard rajeuni par la foi passe par-dessus et entrevoit un avenir plus radieux que celui de la vingtième année vers laquelle il ne voudrait pas revenir, même avec la possibilité de mettre à profit sa longue expérience. Avant accompli tant bien que mal sa tâche, il lui plaît d'en entreprendre une autre sur un plan nouveau. Que de merveilles en perspectives ! Il continuera de vivre sans être alourdi par la matière qui le cloue au sol ; il reverra ses chers disparus ; il ira de vérité en vérité et de surprise en surprise dans un progrès sans terme. Comment regretterait-il la pauvreté de notre planète ? Comparez son horizon avec celui de certains vieillards qui, s'ils en avaient le pouvoir, prolongeraient à l'infini cette existence, uniquement pour le plaisir de végéter dans l'insignifiance, avec un corps débile et un esprit presque éteint. Le plus grand malheur pour lui serait d'être assujetti à cette longévité dans un monde enlaidi par l'injustice. Au cas où il n'y aurait pas une autre vie, mieux vaudrait en finir promptement, car le drame de la destinée serait trop absurde, et, puisqu'il y en a une, quel bonheur de l'entrevoir ! A y bien réfléchir, la vieillesse est le plus bel âge ; par elle on se hâte vers le glorieux dénouement de la renaissance.

O la bonne croyance ! Béni soit le spiritisme qui, bienfaisant auxiliaire de la religion, en projette la lueur sur l'âpreté de nos chemins ! Et les hommes, toujours ennemis d'eux-mêmes, quoique profondément égoïstes, soufflent sur cette flamme ; ils ne l'éteindront pas, ils ne font que la raviver. On n'arrive jamais à supprimer une force de la nature.

Alfred BÉNEZECH.

(A Suivre).

Pour la Lumière et la Fraternité

Une question, soulevée incidemment ces derniers temps, est restée à l'ordre du jour dans certains milieux spirites. Cette question ayant

été tranchée depuis longtemps, nous avions pensé qu'il était inutile d'y revenir.

Il s'agissait de décider, une fois de plus, si un médium pouvait être rétribué.

En principe, il est moralement interdit à tout médium de trafiquer de sa médiumnité. C'est ce qu'a déclaré Allan Kardec, et tout le monde, chez nous spirites, est d'accord là-dessus.

Il est donc bien entendu que tout médium ou prétendu tel, qui fait commerce de ses facultés, vraies ou fausses, sur une scène de casino — voire de théâtre — un champ de foire ou même en son domicile particulier, doit être mis en dehors du présent débat. Celui-là, en effet, étant tenu d'en donner à sa clientèle — du moins en apparence — pour l'argent qu'il a reçu, aura recours à toutes sortes d'artifices si les manifestations ne se produisent par naturellement. Or, nous savons tous que nous ne commandons pas aux Invisibles, et qu'il n'est point rare qu'ils ne répondent pas à tout appel, même lorsqu'on leur offre l'entremise d'un excellent médium. Il faut donc écarter résolument tous ceux qui battent monnaie en exploitant ainsi le public, en même temps que leur faculté médianimique lorsqu'ils en ont une, ce qui arrive quelquefois.

Mais, ce principe admis, ne peut-il exister quelque exception à la règle ? Il est bien certain qu'Allan Kardec lui-même n'a pas eu l'intention de donner à son interdiction le caractère de l'absolu et que, dans l'intérêt général et supérieur du spiritisme, on peut être amené à quelques dérogations.

Comment admettre, en effet, que, si l'on se trouve en présence d'un médium remarquable, on prive la Cause des services qu'il peut lui rendre parce que les exigences de la vie matérielle ne permettront pas à ce médium de perdre la plus grande partie, si ce n'est la totalité, des ressources que ses occupations professionnnelles peuvent lui procurer !

Allan Kardec avait des vues trop larges pour avoir voulu imposer un principe absolu au point de gêner la propagation des idées qu'il voulait répandre ; et ceux qui lui ont prêté des projets aussi mesquins ne l'ont pas compris.

Y aurait-il donc lieu de lancer l'anathème contre un médium sincère qui, obligé de travailler pour vivre, serait indemnisé du temps qu'il consacrerait à l'exercice de sa médiumnité.

Nous le contestons formellement, et nous sommes bien persuadé que le Maître serait de notre avis. D'ailleurs, Allan Kardec admettait très bien, et pour la même raison que nous, qu'il y eût des médiums rétribués. Dans son *Livre des Esprits*, à la page 425 de la 14e édition, il est très explicite sur ce point :

« Le degré de confiance ou de défiance que l'on peut accorder A UN MÉDIUM RÉTRIBUÉ — dit-il — dépend avant toute chose de l'estime que commandent son caractère et sa moralité, ET, EN OUTRE, DES CIRCONSTANCES. LE MÉDIUM QUI, DANS UN BUT ÉMINEMMENT SÉRIEUX ET PROFITABLE, SERAIT EMPÊCHÉ D'UTILISER SON TEMPS D'UNE AUTRE MANIÈRE ET POUR CETTE RAISON EXONÉRÉ, NE PEUT ÊTRE CONFONDU AVEC LE MÉDIUM SPÉCULATEUR, CELUI QUI, DE DESSEIN PRÉMÉDITÉ, SE FERAIT UNE INDUSTRIE DE LA MÉDIUMNITÉ. »

C'est exactement ce que nous soutenons.

Il est bien facile à ceux à qui rien ne manque, de prêcher l'abstinence aux autres. Cela se voit assez fréquemment... parce que cela ne coûte rien ! Lorsque, en quelque saison que ce soit, l'un de ces heureux privilégiés de la fortune rentre chez lui après la séance, il trouve la table mise et un abri sûr. Il n'en est malheuseusement pas ainsi de celui dont le travail — un travail épuisant parfois — peut seul assurer l'existence. Serait-il possible à celui-là, quel que soit son zèle, de sacrifier au spiritisme une assez grande partie de son temps ? Si occupé que l'on soit des choses de l'Au-delà, il faut cependant manger pour vivre, aussi longtemps que nous sommes sur cette pauvre terre !

Après Allan Kardec, d'autres voix autorisées se sont fait entendre qui ont sagement indiqué la règle de conduite à suivre en pareil cas. Gabriel Delanne, opposé en principe comme tous les spirites, à ce qu'un médium trafique de ses facultés comme d'une marchandise quelconque, déclare cependant qu'on ne doit pas hésiter à venir en aide à celui qui, sans cela, ne pourrait prêter à la Cause un concours précieux pour son avancement.

Le Maître Léon Denis, en son beau livre *Dans l'Invisible*, déplore aussi que les exigences sociales ne permettent pas toujours au médium de se consacrer comme il conviendrait à la culture de ses facultés. « Une organisation pratique du spiritisme, déclare-t-il — comportera dans l'avenir la création d'asiles spéciaux, où les médiums trouveront réunis, AVEC LES MOYENS MATÉRIELS D'EXISTENCE (c'est nous qui soulignons) les satisfactions de l'esprit et du cœur, tout ce qui peut imprimer à leurs facultés un caractère de pureté, d'élévation, en faisant régner autour d'eux une atmosphère de paix et de confiance. Dans ces milieux, les études expérimentales pourraient donner des résultats bien meilleurs que ceux qu'on a trop souvent obtenus jusqu'ici dans des conditions défectueuses... »

Avec Léon Denis nous disons : « On ne peut qu'approuver ces vues et en souhaiter la réalisation en tous pays car elle serait de nature à donner une impulsion vigoureuse aux études psychiques. »

Mais en attendant, c'est pour nous *un devoir*, nous ne craignons pas de l'affirmer, de venir en aide à tout médium de valeur, de manière à ce qu'il puisse nous apporter l'entier concours de facultés qui doivent contribuer au bien général, et qui seraient complètement perdues, sans cela, au plus grand dommage de la propagande spirite.

Qu'on y pense ! Les grands médiums ne sont pas tellement nombreux qu'il nous soit permis, pour obéir aveuglément à la fausse interprétation d'une idée, de priver notre doctrine des services que pourraient lui rendre les facultés médianimiques que nous laisserions se perdre ainsi.

Nous croyons inutile d'insister plus longuement sur ce sujet, d'autant qu'aujourd'hui, la science, devenue notre auxiliaire, ne manque pas de moyens de contrôle capables de confondre tous les simulateurs. Disons seulement que la question du paiement des médiums n'est pas la seule qui doive nous préoccuper, et qu'il en est d'autres qui méritent, à uu titre au moins égal, notre plus sérieuse attention. Nous voulons parler de l'*orgueil* et de l'*ambition* qui, chez certains, dépassent parfois les limites permises à notre faible humanité.

Voici comment s'exprime à ce sujet Allan Kardec :

« LES MÉDIUMS INTÉRESSÉS NE SONT PAS UNIQUEMENT CEUX QUI POURRAIENT EXIGER UNE RÉTRIBUTION FIXE ; L'INTÉRÊT NE SE TRADUIT PAS TOUJOURS PAR L'ESPOIR D'UN GAIN MATÉRIEL, MAIS AUSSI PAR LES VUES AMBITIEUSES DE TOUTE NATURE SUR LESQUELLES ON PEUT FONDER DES ESPÉRANCES PERSONNELLES. »

. . . .

« Le danger n'est pas dans le spiritisme en lui-même... Il est dans l'orgueilleuse propension de certains médiums à se croire trop légèrement les instruments exclusifs d'esprits supérieurs, et dans l'espèce de fascination qui ne leur permet pas de comprendre les sottises dont ils sont les interprètes.

. . . .

« L'ORGUEIL SE TRADUIT, CHEZ LES MÉDIUMS PAR DES SIGNES SUR LESQUELS IL EST D'AUTANT PLUS NÉCESSAIRE D'APPELER L'ATTENTION QUE C'EST UN DES TRAVERS QUI DOIVENT LE PLUS INSPIRER DE DÉFIANCE SUR LA VÉRACITÉ DE LEURS COMMUNICATIONS. C'est, d'abord, une confiance aveugle dans la supériorité de ces mêmes communications et dans l'infaillibilité de l'Esprit qui les leur donne. De là, un certain dédain pour tout ce qui ne vient pas d'eux, car ils se croient les privilégiés de la vérité. LE PRESTIGE DES GRANDS NOMS DONT SE PARENT LES ESPRITS QUI SONT CENSÉS LES PROTÉGER LES ÉBLOUIT, et comme leur amour-propre souffrirait d'avouer qu'ils sont dupes, ils repoussent

toute espèce de conseils ; ils les évitent même en s'éloignant de leurs amis et de quiconque pourrait leur ouvrir les yeux ; s'ils ont la condescendance de les écouter, ils ne tiennent aucun compte de leurs avis, car douter de la supériorité de leur Esprit, c'est presque une profanation. Ils s'offusquent de la moindre contradiction, d'une simple observation critique, et vont quelquefois jusqu'à prendre en haine les personnes mêmes qui leur ont rendu service... »

Ainsi, de tout temps, les fanatiques de toutes les religions se sont montrés orgueilleux, intolérants et vindicatifs. Allan Kardec a pu se rendre compte par lui-même de tout ce que l'orgueil et l'ambition personnelles peuvent faire de mal. Et nous croyons que c'est autrement grave que de fournir par une aide FRATERNELLE, à un médium puissant, la possibilité de prêter sans réserve au spiritisme un concours précieux dont il ne bénéficierait pas sans cela.

Allons donc de l'avant sans crainte. Suivons la voie du progrès de concert avec la science : Les conditions de succès ne sont pas dans l'immobilité.

KERMARIO.

Mystification à propos de mes Prévisions sur la durée de la guerre. Comment elle fut découverte.

Sous ce titre, M. l'Abbé Petit raconte comment, au cours d'expériences psychiques qu'il faisait vers la fin de l'année 1914, il fut mystifié par l'esprit d'un prêtre indigne qu'il avait connu avant sa désincarnation, et qui, dans l'Au-delà, continuait de se livrer sans mesure à toutes les méchancetés dont il avait été coutumier ; ce qui vient à l'appui de ce que nous avons dit bien des fois : que le fait de passer dans l'Au-delà ne suffit pas pour faire de nous des anges, et que nous devons de l'autre côté aussi bien que de celui-ci, travailler sans cesse à notre perfectionnement. Le curé défunt se plaisait à se présenter sous le nom d'esprits supérieurs afin de faire plus facilement accepter ses communications mensongères. Il faut bien reconnaître que d'autres que lui en ont malheureusement fait autant, et nous avons assez souvent — suivant en cela l'exemple d'Allan Kardec — mis en garde les néophytes

contre ce genre de mystification. Mais M. l'abbé Petit qui est un chercheur expérimenté, eut bientôt découvert la fraude ; il put identifier l'esprit du mauvais prêtre et se rendre compte de ses déplorables machinations. Entre temps, il avait obtenu d'une entité très élevée, une prédiction qui, depuis, s'est réalisée complètement. C'est le triomphe des armées alliées, l'expatriation du kaiser et l'Alsace-Lorraine rendue à la France. Ajoutons que nous avons en main la preuve que cette prédiction date de la fin de 1916, et que par conséquent *elle a précédé de deux ans les événements annoncés*. En effet, le manuscrit a été tracé de la main même de M. l'abbé Petit qui, peu de temps après (en janvier 1917) perdait complètement la vue et est resté, depuis, absolument incapable d'écrire.

M. l'abbé Petit avait donc reçu d'abord quelques communications concernant la guerre, et il les avait fait connaître, à titre purement expérimental, afin qu'on put se rendre compte de ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux. Il y eut de fausses indications. M. l'abbé Petit put en découvrir la source ; mais, dit-il, « on ne peut nier que l'invasion n'ait eu lieu au temps et par le point désignés ; qu'elle ne fût descendue comme un torrent jusqu'aux abords de la capitale ; qu'elle ne s'y fût brisée sans atteindre la ligne des forts ; qu'elle n'eût été refoulée après une bataille sanglante ; qu'il n'y eût eu un changement de front ; qu'au lieu de s'étendre de l'Est à l'Ouest, il n'eût pris sa principale importance du Nord au Sud, etc. Ce sont là des points acquis aujourd'hui et qu'on ne pouvait prévoir avant que la guerre ne fut déclarée. Le reste, j'en ai la confiance, se réalisera de la même manière : *L'Allemagne succombera, le Kaiser sera renversé, son empire démembré, et l'Alsace-Lorraine reviendra à la France par la force des choses.* »

En somme, ajoute-t-il, il n'y eut d'erreur que sur les dates données postérieurement, et sur l'arrivée des Russes à Berlin, qu'on avait annoncée comme devant avoir lieu à Noël.

M. l'abbé Petit s'adressa à l'Invisible avec toutes les précautions imaginables pour obtenir l'explication des fausses indications qui avaient mis sa vigilance en éveil. Des expériences eurent lieu de deux côtés, à son ermitage, seul avec quelqu'un qui lui prêtait l'appui de sa médiumnité, et dans une maison amie où l'on se réunissait à cinq ou six personnes.

Voici maintenant, textuellement, le récit fait à ce sujet par M. l'abbé Petit :

Pendant longtemps, les renseignements obtenus des deux côtés se rapportèrent exactement les uns aux autres, se complétant même ou s'éclaircissant sur les points douteux.

Quand il s'agissait de la guerre, c'était Jeanne D'Arc ou l'un des Esprits associés à sa mission qui se présentait généralement, nous disait où l'on en était avec l'ennemi, et souvent nous annonçait un succès grand ou petit, dont nous trouvions le lendemain ou le surlendemain le compte-rendu dans les journaux. Pas une seule fois le renseignement obtenu de cette manière ne se trouva en défaut. Au moment même où les journaux annonçaient que le Kronprinz était mortellement blessé, il nous fut dit : « N'en croyez rien ». Nous y avions donc une confiance absolue et bien justifiée.

On nous avertit de ne rien demander sur l'état des armées, ni sur les manœuvres militaires, et si parfois, l'un de nous venait à oublier la recommandation, le silence était la seule réponse, quand il n'y avait pas un mot pour le rappeler à l'ordre.

Pour plus de sûreté, quand l'Invisible s'était nommé, je lui faisais jurer devant Dieu et devant son Christ, qu'il était bien l'entité dont il prenait le nom.

Tout alla bien jusqu'aux environs de la Toussaint, et nous eûmes, même sur la situation d'amis partis pour le front, des renseignements qui furent reconnus exacts. Pour la première fois, à cette époque, une entité se présenta, comme déléguée de Jeanne d'Arc, et nous affirma que vers Noël, il y aurait du côté des alliés, une grande victoire, et que, sur le front oriental, les Russes approcheraient de Berlin.

Ce dernier détail me surprit, car jamais Jeanne d'Arc, ne s'était occupée, d'autre chose que de la France, et des Français.

Ensuite, des dates, furent données, qui *toutes* se trouvèrent fausses à l'échéance. Il en fût de même d'autres renseignements particuliers, qui *tous*, aussi, furent reconnus faux. Une seule fois, l'on dit, que nous aurions de joyeuses fêtes de Noël, mais sans donner le motif. Aujourd'hui encore, on peut l'expliquer de diverses façons.

Dans mon ermitage, à part cela, jamais il ne fut question de date, sauf en juillet, pour la déclaration de la guerre.

Il y avait évidemment un mystère là-dessous.

Pourquoi donner des époques dans la maison amie et s'en abstenir chez moi ?

J'attribuai d'abord cette anomalie à la nature de la médiumnité qui n'était pas la même des deux côtés, mais bientôt cette raison devint insuffisante ; l'entité qui tantôt disait être Jeanne d'Arc elle-même, tantôt se présentait comme son envoyée, mît le comble à la mesure, en nous disant, à la fin de décembre, que la paix serait signée en février. C'était trop d'impudence, et je finis par me fâcher et molester tout le monde indistinctement chez moi et dans la maison, où nous nous

réunissions. Il en résulta que ni Jeanne d'Arc, ni aucun esprit de son cercle ne se présenta plus. J'en fus plus irrité encore, et à la fin comme j'en demandais la raison, il me fut répondu : « C'est de votre faute, vous ne faites que vous emporter. »

Un jour le même inconnu se présenta comme délégué de Fleur-de-France, nom spirituel de Jeanne d'Arc, pour nous donner des nouvelles d'un blessé auquel nous nous intéressions. Sur ma demande, il fit le serment devant Dieu d'être bien ce qu'il prétendait être, c'est-à-dire envoyé de Jeanne.

Il nous dit : « Monsieur X, je peux vous donner quelques détails, *ils sont très vagues*. Il est à l'hôpital de Tuch ». Je lui demandai où était Tuch. Il s'embrouilla et finit par nous dire que c'était dans le Luxembourg.

Or, coïncidence remarquable et que nous ignorions alors, une femme du pays avait reçu avis, quelque temps auparavant que son mari blessé était à l'hôpital d'Etuch. Je l'appris le lendemain. Il n'était pas nécessaire d'avoir le diplôme de l'Ecole des Chartes, pour reconnaître que ce devait être le même nom sous une orthographe différente.

Mais la dame reçut peu après, une seconde lettre mieux écrite, où le nom d'Etuch, que l'on avait cru lire, s'était transformé en Auch. L'A majuscule avait été mal formée.

Je priai la femme du blessé, de me communiquer la carte, et je constatai qu'une fioriture irrégulière avait divisé l'A, de sorte qu'il avait l'apparence d'un E et d'un t. On avait donc prononcé Etuch, jusqu'à ce que l'orthographe régulière eut été connue.

Ce fut un trait de lumière. Il était évident que dans cette circonstance celui qui répétait cette grossière erreur, qu'il aggravait encore en écrivant : « hôpital de Tuch, » était un esprit rôdant aux environs.

Je lui reprochai durement de nous avoir trompés. Au lieu de s'avouer vaincu, il convint hypocritement de son erreur, et dit qu'à présent il était sûr que le blessé était à Mayence, ambulance n° 14.

Il ne se doutait pas que nous prendrions des informations, d'où il résulta que cette ambulance n° 14 n'existait pas.

Il fallait de toute nécessité savoir quel était le malotru qui se permettait de telles fantaisies, et de quelle manière il nous avait trompés si souvent avec ses Russes et ses dates fausses.

Nous finîmes par savoir que c'était un certain abbé L..., qui avait été curé de la paroisse.

Abbé J.-A. PETIT.

A suivre.)

La Loi Morale

La morale résulte du sentiment que nous avons du bien et du mal. On s'accorde à reconnaître qu'elle est un grand bienfait, rendant heureuses les populations qui l'observent et prospères les nations où elle est respectée. Notre conscience, lorsqu'elle n'est pas oblitérée, nous dicte la loi que nous devons suivre. Mais la cause première de cette loi ne nous est pas révélée. Elle est un sujet de recherches et chaque croyance philosophique ou religieuse l'interprète à sa façon. Dans l'intérêt de ces recherches, nous pouvons constater que, dans tous les milieux bien ordonnés, la loi adoptée a toujours été l'œuvre des intelligences les plus élevées. La supériorité provoque notre admiration et nous lui rendons hommage. L'homme dégradé inspire du dégoût, on est porté à le fuir. Nous cherchons à satisfaire nos passions plutôt en cachette et sans témoins. Nous avons honte de nos propres actions lorsqu'elles sont basses, à moins d'être tombés dans une profonde dépravation. Ce sont là des dispositions innées, communes à toute l'espèce humaine, et dont les animaux ne semblent pas privés.

Ces faits indiquent assez que la loi morale est inscrite dans nos cœurs, qu'elle ne résulte pas de conventions humaines, mais bien d'une institution divine. Et cela s'accorde avec notre conception : que les esprits existant de toute éternité, sont régis, dans leurs rapports mutuels, par une loi, qui est l'œuvre des supériorités et dont chacun est pénétré. L'esprit de l'homme la possède comme tout autre et la conscience nous la révèle. C'est pour cela qu'elle est la même dans tous les temps et en tous lieux. Il en serait tout autrement si la morale était quelque chose de conventionnel et propre seulement à l'humanité. Dans ce cas, elle serait changeante comme les coutumes et les lois de chaque peuple, ce qui n'est pas. Si quelque chose diffère, ce n'est pas de la morale pure, mais bien un accommodement humain.

Aussi Voltaire a-t-il pu dire, avec juste raison : « Quiconque a écrit sur nos devoirs, a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose : Socrate et Épicure, Confucius et Cicéron ; Marc-Antonin et Amurath II, ont eu la même morale ». « La morale est une, elle vient de Dieu. » « Dieu n'a point changé et ne peut changer : le fond de notre âme, nos principes de raison et de morale seront éternellement les mêmes. » « Il n'y a qu'une morale, comme il n'y a qu'une géométrie »... « Confucius n'a point inventé un système de morale, comme on bâtit un système de physique.

Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes. » *(Dictionnaire philosophique.)*

La solitude pèse à l'homme ; la société de ses semblables lui est agréable en même temps que profitable. Mais « dès que des êtres vivants, animaux ou hommes, sont constitués en société, ils doivent nécessairement obéir à certaines règles, sans lesquelles l'existence de cette société serait impossible. Le dévouement aux intérêts de la collectivité, le respect de l'ordre et des coutumes établies, l'obéissance aux chefs, la protection des enfants et des vieillards, etc., sont des nécessités sociales indépendantes de toutes les religions, puisque les religions peuvent changer, sans que se modifient ces nécessités. Les banalités du décalogue ne sont que la mise en formules de règles créées par des obligations sociales impérieuses. » (Gustave Le Bon, *Psychologie de l'Education*, p. 220.)

Le Dr Gustave Le Bon estime que les animaux comme les hommes, vivant en société, doivent se soumettre à des règles, sans lesquelles l'état social serait impossible. Pourquoi ces règles ne s'appliqueraient-elles pas à l'ensemble des esprits? Car les animaux et les hommes, par leur principe intelligent et immortel, font partie de cet ensemble. Notre hypothèse porte à leur donner ce caractère général de loi divine, qui a l'avantage de nous faire comprendre comment il se fait qu'elles soient gravées dans le cœur de l'homme et fassent partie de l'instinct des animaux, au lieu d'être conventionnelles. C'est que tous les sujets du règne animal ont pu, de la sorte, en être pénétrés à l'état d'esprits, et profondément pénétrés, puisque la loi morale existe de toute éternité, comme l'esprit lui-même. Nous remontons ainsi à la cause première d'un phénomène auquel nous sommes intimement mêlés et qui nous intéresse au premier degré, celui des rapports sociaux et de la loi qui les régit.

Et, à cette origine, nous trouvons des esprits indépendants, parce que tous également incréés, qui ne se doivent,par conséquent,rien les uns aux autres, mais sont obligés, comme contre-partie, de tenir d'eux-mêmes tous leurs acquis. Si donc l'état social leur est avantageux, ils sont dans l'obligation morale de participer aux charges dans la même proportion qu'aux bénéfices. La Société ne leur doit rien autre que la transformation de ce qu'ils apportent en une valeur équivalente mieux appropriée à leurs besoins. Ce n'est là qu'une expression différente de ces maximes, aussi vieilles que le monde : *Ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qui vous soit fait ; aimer son prochain comme soi-même.* Mais cette expression est peut-être mieux adaptée à notre mentalité actuelle, faite du désir de comprendre le pourquoi et le comment.

Elle fera mieux ressortir le sort mérité par ceux qui profitent d'une

situation prépondérante pour se faire attribuer des avantages non compensés par les services qu'ils rendent ; par ceux qui usurpent des fonctions qui seraient mieux remplies par d'autres. L'existence d'un compte qu'on ne saurait se dispenser de solder est de nature à faire réfléchir ceux qui ne sont pas assez scrupuleux sur les moyens de s'enrichir et qui cherchent à s'emparer du bien d'autrui plutôt qu'à produire eux-mêmes.

Nous ne pouvons rien changer à la loi morale inscrite dans le cœur de tous les hommes. Mais chaque doctrine philosophique l'a assaisonnée d'un dogme particulier. Ainsi, pour Félix Le Dantec, « l'athée vrai reconnaît les droits des autres et ne s'accorde aucun droit, quoique ayant le sentiment du devoir ; c'est un être mal équilibré et qui n'est nuisible qu'à lui-même... Je suppose, d'ailleurs, dit-il, qu'il a une conscience morale, ce qui n'est pas fatal, mais s'il lui manquait déjà l'idée de Dieu, qui est une des caractéristiques héréditaires de l'espèce humaine, ce serait en faire un cas par trop tératologique, que de le supposer, en outre, dépourvu de cet autre caractère spécifique qu'est la conscience morale. Que serait l'homme muni de cette double monstruosité? Il est difficile de le deviner ; serait-il seulement viable? Peut-être faut-il ranger dans cette catégorie les grands criminels qui ont étonné l'humanité... Je maintiens qu'une société d'athées logiques est impossible, parce que la notion de responsabilité absolue est une erreur sociale nécessaire. En revanche, une société d'athées, doués de conscience morale, me paraît absolument possible, s'ils ne raisonnent pas et s'ils acceptent sans discussion les données de leur conscience. » (*L'Athéisme*, p. 94-95.)

« Dans une société, dont tous les membres seraient de purs athées, allant jusqu'au bout des conclusions logiques de leur athéisme, la conscience morale de chacun perdrait toute valeur, en tant que sentiment social ; chaque athée se soumettrait aux ordres de sa conscience, pour le seul plaisir de sa satisfaction personnelle, mais les croyances de ses voisins ne lui imposeraient pas de devoirs ; une telle société, formée exclusivement d'athées, finirait naturellement par une épidémie de suicides anesthésiques. » (*L'Athéisme*, p. 112-113.)

Ainsi donc Félix Le Dantec, dont l'athéisme est bien connu, reconnaît que trois choses sont nécessaires à l'homme et qu'il en est généralement doté : la croyance en Dieu, une conscience morale et le sentiment de sa responsabilité absolue. Ce sont les bases fondamentales de la loi divine, commune à tous les hommes. Le dogme particulier à l'athéisme est de les qualifier d'erreurs, mais d'erreurs nécessaires, sans lesquelles l'humanité ne saurait subsister. En tendant à les détruire, il fait consciemment une œuvre néfaste, et l'erreur qu'il affirme n'est pas du tout démontrée ;

son affirmation est d'autant plus suspecte, qu'elle émane d'hommes se reconnaissant eux-mêmes mal équilibrés et ne pouvoir vivre en société qu'à la condition de ne pas raisonner et de ne pas déduire les conséquences logiques de leurs principes.

Alors que notre hypothèse permet de donner à la morale une origine logique, facile à saisir et à comprendre, capable de l'imposer, celle de l'*unité de substance*, porte à nier cette loi, faute de pouvoir l'expliquer, bien que reconnaissant son existence et sa nécessité. Le théisme le reconnaît également, mais la donne comme émanant de Dieu et non des esprits. Son dogme est en faveur du pouvoir autocratique, de la soumission à César et à l'Église, tandis que le notre pourra mieux s'adapter à la démocratie. Les esprits n'ayant pas été créés, mais existant de toute éternité, il ne saurait y en avoir d'assujettis originellement à d'autres. Les seules dépendances pouvant être conçues sont celles résultant de l'ordre nécessaire dans toute société et de la supériorité morale ; elles ne sauraient autoriser aucune atteinte aux biens et à la liberté de qui que ce soit, la liberté étant entendue en ce sens qu'elle a pour limite celle d'autrui. Le respect du patrimoine du prochain, pris dans son sens le plus étendu, matériel, intellectuel, moral, familial, social, etc., est un principe essentiel de la loi divine, et il n'est pas enfreint impunément.

La vie sociale nous oblige à recevoir et à donner, non pas seulement des choses matérielles, mais aussi des impressions, des enseignements, des exemples ; la loi morale nous impose l'obligation de donner, en choses utiles et profitables, au moins l'équivalent de ce que nous recevons. Celui qui fait commerce d'écrits licencieux ou induit au mal de toute autre façon, fait du tort, et il ne peut récolter qu'un produit analogue à ce qu'il a semé, alors qu'un bon conseil, une observation juste peuvent faire beaucoup de bien.

Chacun étant juge de ce qu'il doit faire, la règle de l'équivalence est souvent enfreinte. Mais il est bon de rappeler, dans l'intérêt de tous et de chacun et particulier, que la latitude qui nous est laissée, constitue notre libre arbitre et engage notre responsabilité. Nos actes seront jugés par le tribunal divin, sans lequel la loi morale ne saurait exister, et une destinée nous sera imposée, suivant l'état de notre compte social. Cette punition est toujours bien plus pénible que n'ont été agréables les avantages dont on a indûment joui. Ces déductions logiques s'accordent trop avec les faits, pour être mises en doute. Nous sommes constamment sous la dépendance d'événements qui font le bonheur ou le malheur de notre vie, et il est facile, dans bien des cas, de se rendre compte que ces événements ont un lien étroit avec notre conduite passée. Et parce que, quelquefois, la relation nous échappe, il n'en résulte pas qu'elle fasse défaut.

Les cas qui se présentent et sur lesquels notre conscience doit statuer immédiatement sont infiniment nombreux et font l'objet de traités de morale pratique. Ces traités présentent la plus grande utilité lorsqu'ils sont bien faits, parce qu'ils réveillent les bons sentiments et leur fournissent le moyen de prendre le dessus sur les mauvais. Ils ne profitent pas seulement à l'individu, mais aussi à la société toute entière. La prospérité de celle-ci et son avenir dépendent de sa moralité. Une gouvernement qui fait profession d'être amoral est un malheur pour un pays, surtout lorsque pour se maintenir, il est obligé de faire appel aux passions populaires. Le devoir de ceux qui tiennent nos destinées entre leurs mains est de moraliser le plus possible leurs administrés. On est naturellement porté à imiter ceux qui sont au-dessus de soi ; de telle sorte que les sphères dirigeantes, par leur seule conduite, publique ou privée, assument une lourde responsabilité car elles donnent le ton à l'ensemble de leurs concitoyens. La corruption en haut lieu est très pernicieuse, en ce qu'elle contamine peu à peu tout ce qui est au-dessous. Les turpitudes des bas-fonds ne se propagent pas au-dessus d'eux. Pour réformer les mœurs du peuple, les gouvernants doivent tout d'abord réformer les leurs.

Édouard GUIBAL.

La science du Mystère s'organise

Sous ce titre, Le Journal *a publié le* 10 *novembre dernier, un article que nous reproduisons ci-après. On y verra que la grande presse s'occupe de plus en plus de tout ce qui touche aux manifestations psychiques. C'est de bon augure pour l'avenir de la doctrine que nous nous efforçons de propager. Voici donc ce que dit le* Journal :

On n'est plus au temps où les phénoménes dits « spirites » ou « occultes » ne soulevaient guère, dans l'opinion publique, que de faciles plaisanteries. Réalité ou illusion, ces faits provoquent partout, aujourd'hui, un intérêt passionné. Les « Sociétés d'études psychiques » accumulent des travaux importants. Enfin, un « institut dit métapsychique international » vient d'être fondé à Paris, sous le patronage d'une élite de savants, et reconnu d'utilité publique. La direction en a été confiée au docteur Gustave Geley, dont les travaux en métapsychie et le nouveau livre : *De l'Inconscient au Conscient* se sont imposés à l'attention générale. Sur notre demande, le docteur Geley a bien voulu

préciser, pour nos lecteurs, le but que se propose l'Institut en même temps que les principes élémentaires de la science nouvelle !

La métapsychie est l'étude moderne, rigoureusement scientifique, des phénomènes psychologiques restés, jusqu'à nos jours, inexpliqués ou mystérieux.

« Les siècles passés, écrivait récemment le docteur Stéphen Chauvet dans la *Gazette des Hôpitaux*, ont assisté à la mutation lente, mais progressive de l'alchimie en chimie et à celle de l'astrologie en astronomie. Le siècle actuel nous fera assister à l'évolution de l'occultisme d'hier en la science positive de la métapsychie. »

L'institut métapsychique international est appelé à jouer un rôle essentiel dans cette évolution. Jusqu'à présent, les savants adonnés à nos études travaillaient isolément, sans guide, sans appui, au milieu des pires difficultés, luttant contre l'indifférence ou l'hostilité de leurs pairs. Tout était à trouver et à mettre au point dans la nouvelle science : méthode, instrumentation, classification et hypothèses.

Par ses laboratoires, complètement installés, par ses enquêtes mondiales, pas ses bibliothèques et ses archives, par l'éducation méthodique et l'entretien des sujets médiumniques, par les mille ressources que comporte une organisation centrale et bien comprise, l'institut va permettre, non seulement des recherches minutieuses et de longue haleine, mais aussi la centralisation et la synthèse des résultats acquis.

L'orientation générale de l'institut est précise ; les membres du comité directeur sont tous des métapsychistes. Ils savent, par leurs observations et leurs expériences, que les phénomènes appelés à tort supranormaux sont authentiques. Il est donc essentiel, à leurs yeux, que la réalité objective des phénomènes métapsychiques soit vraiment sans contestation possible, la vérité scientifique de demain, et c'est là le premier but de leurs efforts.

Le deuxième but est de tirer des faits toutes les conséquences philosophiques qu'ils comportent. L'importance sans égale de la nouvelle science vient, en effet, de ce qu'elle semble appelée à résoudre, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

La métapsychie paraît démontrer que ce qu'il y a d'essentiel dans l'individu, y compris la conscience personnelle, n'est pas atteint par l'anéantissement de l'organisme. Elle découvre, en effet, elle met en évidence des principes dynamiques, indépendants du corps, et des principes psychiques, d'ordre supérieur, indépendants du fonctionnement cérébral.

Mais, parmi les savants qui dirigent l'institut ou qui collaboreront

à ses recherches, tous n'admettent pas encore sans réserve cette interprétation. Nos travaux, conduits avec une parfaite sincérité et impartialité, sauront nous montrer où est la vérité.

Quels sont les faits que nous étudierons ? Tous les faits métapsychiques, c'est-à-dire tous les faits inexpliqués pas la psycho-physiologie classique. Ce sont, des plus familiers aux plus mystérieux le travail psychique inconscient, l'inspiration des hommes de génie ou de talent, l'hypnotisme et phénomènes connexes, les changements de personnalité, les communications, messages, semblant provenir de personnalités différentes de la personnalité normale du sujet ou même distinctes et étrangères ; les facultés et connaissances subconscientes différentes des facultés et connaissances normales ; les actions mento-mentales, la lecture de pensée et la télépathie ; les phénomènes de lucidité, c'est-à-dire d'acquisitions psychiques non conditionnées par les sens ; les actions à distance, extraorganiques de la sensibilité et, de la motricité; les actions mystérieuses sur la matière, les faits dits de matérialisation.

Parmi tous ces faits, ceux de mouvements sans contact et ceux de matérialisation se prêtent surtout bien aux recherches de laboratoire. On se rappelle les belles et concluantes expériences, faites en 1905-1906-1907 par un comité de savants composé de MM. d'Arsonval, Gilbert Ballet, Mme et M. Curie, MM. Bergson, Ch. Richet, de Grammont, Jules Courtier. Ces travaux serviront de point de départ aux nouvelles recherches de l'institut métapsychique. Une particulière attention sera donnée surtout aux phénomènes de matérialisation dont l'importance dépasse celle de tous les autres.

On sait déjà en quoi consiste le phénomène dit de *dédoublement de la personnalité psychique*. Or, dans les matérialisations on assiste à un véritable *dédoublement, non seulement de la personnalité psychique, mais aussi de la personnalité physique*, du corps même du sujet. De l'organisme de certains médiums s'extériorise, soit sous forme de masse protoplasmique solide, une substance d'abord amorphe; puis, rapidement, cette substance s'organise, forme des représentations biologiques : celle d'un doigt, d'une main, d'un visage, parfois d'un organisme complet.

Les organisations sont normalement constituées et biologiquement vivantes. Elles sont douées de sensibilité, de motricité et d'intelligence. Elles vivent d'une vie éphémère et courte, puis elles se résorbent dans le médium.

Des photographies, obtenues dans notre laboratoire dans des conditions de contrôle absolu, montrent : les unes, l'émission de substance amorphe par les doigts et par les cavités de la face du médium ; les autres

des représentations de visages formées aux dépens de cette substance originelle.

La discussion de ces faits merveilleux est naturellement impossible dans le cadre de cet article. Qu'il me suffise d'affirmer qu'elle permet des conclusions précises et que ces conclusions démontrent, pour le moins l'erreur de la conception matérialiste des choses. Le processus « d'idéoplastie » que révèlent les matérialisations, c'est-à-dire le modelage de la matière vivante par l'idée, prouve, en effet, que la pensée n'est pas un produit de la matière, mais que, au contraire, c'est la matière qui est une dépendance de l'idée.

On voit, par l'exemple des matérialisations, quelle est l'importance sans égale de la métapsychie et combien lourde est la tâche entreprise par l'institut.

Ce n'est pas seulement une science nouvelle qui se crée, c'est la « renaissance de l'idéalisme » que cette science apporte avec elle ; c'est par suite, sans doute, la transformation, la rénovation complète de la vie morale et sociale de l'humanité.

Docteur Gustave GELEY,
Directeur de l'Institut métapsychique international.

Un peu partout.....

Ce qu'on appelle *le Jour des Morts*, le 2 Novembre, a donné lieu de tous côtés, à des manifestations qui prouvent combien notre doctrine pénètre dans les masses. Les hommes les plus en vue n'ont plus à craindre le ridicule dont ils étaient autrefois menacés dès qu'il s'agissait d'affirmer que tout ne périt pas avec le corps. Ils peuvent aujourd'hui exprimer hautement leur conviction si elle est telle, parler aux morts, quelquefois poussés seulement par l'intuition qu'ils peuvent nous entendre, ou même cédant à un entraînement occulte qu'ils ne s'expliquent pas ; non seulement on les écoute, mais, initié ou non, chacun trouve tout naturel qu'on s'entretienne ainsi avec les disparus.

Le *Figaro* a rendu compte d'une cérémonie qui eut lieu au cimetière de Noisseville et où le général de Maudh'uy, se tournant vers les clairons qui étaient auprès de lui, prononça les paroles que nous reproduisons :

« Clairons, êtes-vous prêts ?

« Oui ?... Bien !

« Je m'adresse à vous pour parler à nos morts, à ceux qui sont tombés en Lorraine depuis 1870 jusqu'à 1918, aux morts des classes de 1840 à 1920, car de toutes ces classes, il y en a parmi eux.

« Et mieux que ma voix, ils comprendront la vôtre, clairons... Ils la connaissent tous.

« Clairons, réveillez-les ! Dites-leur que nous sommes là. Sonnez le « Réveil ».

« *Les clairons sonnent le « Réveil* ».

« Vous avez entendu le clairon de la France, n'est-ce pas, camarades ?... Vous êtes tous là, attentifs ? Vous êtes là, fantassins chasseurs sapeurs, cuirassiers, dragons hussards ?

« Clairons, sonnez le « Garde à vous ! »

« *Les clairons sonnent le « Garde à vous* ! »

« Et maintenant, attention ! Nous allons vous sonner « Au Drapeau ! » Le drapeau ? Vous êtes morts pour lui ; mais, maintenant, c'est vous qui êtes nos drapeaux !

« *Sonnerie des clairons : « Au drapeau.* »

« Il nous reste encore une sonnerie à vous faire entendre : la dernière que vous ayez entendue avant de mourir; celle qui a rendu votre mort joyeuse. Clairons, sonnez la « Charge. »

« *Les clairons sonnent la « Charge* ».

« Et maintenant, camarades, dormez en paix. Nous sommes là. Autrefois, nous pleurions sur vous, parce que vaincus. Aujourd'hui nous vous avons demandé de vous réjouir avec nous, car vous êtes, comme nous, des vainqueurs.

« Au revoir.

« Clairons, le « Couvre-feu ».

« *Les clairons sonnent le « Couvre-feu* ».

Le général de Maud'huy parlerait-il ainsi s'il croyait que les morts ne nous entendent pas ?

***

Voici maintenant ce que M. Georges Parville écrivait dans le *Rappel*, le 2 novembre dernier :

« ... Aujourd'hui, tous ceux qui pensent en Français songeront à la mort tragique, à l'angoissante destinée. Aujourd'hui c'est le grand jour des rêves.

Levez-vous, cohorte sacrée des amis disparus ! Levez-vous héros magnifiques ! Gardez-nous des mauvaises pensées. Que votre âme épurée par le sacrifice, nous protège aux heures troubles :

Mais que sont-ils devenus, tous ceux qui attristent notre jeunesse et dont nous portons les croix dans le cœur ? Sont-ils anéantis à jamais ? Les Gaulois se prêtaient de l'argent en promettant de se rembourser dans l'autre monde. Y en aurait-il un autre ?

Un ami me confiait : « Il vaut mieux ne jamais s'occuper d'astronomie et de philosophie, si l'on ne veut pas connaître le vertige ». Nos astronomes et nos philosophes pensent à ces questions en bons fonctionnaires, heureusement pour eux. Cependant, devant tant d'espérances défuntes, nous ne pouvons nous empêcher de laisser errer notre esprit.

Justement, pour répondre à ce *peut-être*, nous recevons un volume curieux : « *Livre pratique des Spirites*, de M. Achille Borgnis, M. Borgnis est spirite. Il croit qu'il est possible d'évoquer les disparus et de les matérialiser. Il a fait des expériences intéressantes et qu'il faudrait étudier scientifiquement pour connaître leur sérieux.

Les derniers livres de Maurice Maeterlinck étudient également le problème de l'au-delà. Le philosophe frappe, à son tour, aux portes du mystère. Et l'on voit qu'il va croire à la survie, comme tant de penseurs illustres. Ah ! s'il était vrai que nos morts bien-aimés flottent autour de nous et que nous frissonnons, parfois, de leur invisible présence.

Aujourd'hui, Jour des Morts, pensons à tout cela et espérons que la science répondra, enfin, oui ou non à notre angoisse.

Dans mon enfance, on chantait dans les cours une chanson qui déclarait :

Moi qui sais ce que je sais

Oui, mais nous ne savons pas grand'chose !... »

Il est vrai, nous ne savons pas grand chose, répéterons-nous avec M. Georges Parville ; mais nous pouvons apprendre beaucoup en lisant les beaux livres d'Allan Kardec, de Léon Denis, de Camille Flammarion, ainsi que le récit des expériences de William Crookes, du colonel de Rochas et de quelques autres dont les travaux ont démontré que la mort n'est pas la fin de tout. Les recherches continuent cependant, et l'article publié dans le *Journal* par le Dr Gustave Geley, nous apprenant que la *Science du mystère s'organise* » à l'Institut métapsychique International, nous permet d'espérer que bientôt la vérité resplendira partout d'un tel éclat qu'il ne sera plus possible à personne de ne pas la voir.

LAUSER.

MÉDITATION
Un matin de grand vent

(Sans aucune intention d'évoquer)

Aujourd'hui, comme toujours depuis ma lointaine enfance, j'écoute le souffle éternel de la terre et je médite, et je souffre... Je voudrais, au vent qui passe, qui chante et qui pleure, qui se lamente et qui rit, je voudrais ouvrir tout mon être, m'épanouir sous son embrassement qui étreint le monde pour qu'il dépose en moi tout le secret qu'il semble avoir du grand mystère de la vie et de la mort...

Ou que, rapide, il me saisisse au passage, lui, et m'emporte, tel un fétu tourbillonnant, dans les espaces vertigineux de la lumière et de la nuit...

Et là, dans les vapeurs de l'ombre et dans l'éclat des cieux, qu'elle me soit livrée, cette clef du mystère, clavier des âmes aux tragiques accents, aux cantiques d'amour, aux hymnes de céleste ivresse qu'en vaste symphonie toujours, toujours il répercute, l'éternel vent !...

Dans la soirée, par communication spontanée de l'Esprit supérieur X... cette réponse inattendue fut donnée :

— X... te reçoit dans son rayon où la clef de la Vérité t'est donnée ; sois saintement ressuscitée à l'amour Ton clavier des âmes résonne des accents de la grâce que Dieu t'accorde ; l'harmonie des sons s'élève dans l'éther dont les vibrations montent jusqu'à Dieu.

Mon enfant, les âmes qui pleurent dans les vapeurs de l'ombre s'expriment sur ce clavier dans le plus pathétique mode mineur La note sensible de ton saint ministère transpose leurs plaintes en symphonie chromatique jusqu'au triomphal mode majeur des élus dans la lumière divine Le vent, si éloquent, n'a plus de secret pour toi Le grand mystère des âmes tu le connais, tu sais comment accorder ta lyre céleste pour la faire chanter et les accents pieux de tes invocations s'élèvent en ondes sonores jusqu'à *Celui* qui te bénit.

— *Merci, merci ! mais que vous dire, je suis confondue...*

— Reste dans mon rayon, il te portera vers Dieu.

Alors, l'Esprit guide E. L. fut évoqué.

— *Vois-tu ce que X... vient de me communiquer ? J'en suis très émue !*

— Le vent qui passe redit sans se lasser les choses éternelles aux âmes qui savent l'écouter. Sa voix est faite de tous les échos du monde...

C'est ainsi qu'il murmure en caressant, qu'il jase en folâtrant, qu'il se

joue des éléments ou les endort. Il les soulève aussi en tempêtes ; il hurle dans le fracas des ouragans, il siffle avec les reptiles et il abat avec la foudre. Le rire joyeux et parfumé, le soupir et la plainte, les sanglots, la fureur, l'amour, la haine, le bien, le mal, tout est en lui. Symphonie terrestre, oui, est le vent. Tu l'écoutes et ton âme agonise...

Mais c'est du Ciel que te vient la révélation. La clef que tu cherchais est l'instrument divin avec lequel tu charmeras les âmes pour les offrir à Dieu. X... te le dit : Ta symphonie s'élèvera de terre en modulations infinies pour s'épanouir dans l'Infini.

— *Je suis sans pensée et sans paroles pour t'exprimer le trouble de mon cœur, mon âme si chère !*

— Je te regarde toute et je glorifie Dieu de la grâce qu'Il verse en toi...

Conférences

Le 25 janvier, à deux heures après midi, dans la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes, une conférence sera faite sous les auspices de l'Union spirite Française par Mme de Beauvais.

Titre : *Sillon lumineux.*

La Pensée. — Manifestation de l'âme. — Son pouvoir. — Son action. — L'essor que lui donne le spiritisme.

Après Mme de Beauvais, M. le Pasteur Wietrich parlera avec toute son éloquence habituelle, en spirite éclairé et fermement convaincu, sur les Grandes Révélations de Spiritualisme contemporain.

Ce sera donc, à la salle de la rue d'Athènes, en faveur de notre doctrine, une belle manifestation à laquelle voudront assister tous ceux qui sont épris de lumière et de vérité.

Table générale des Matières du LXII[e] volume

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

Ouvrages fondamentaux du Spiritisme
Par ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits.

(PARTIE PHILOSOPHIQUE)

Contient les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité selon l'enseignement donné par les Esprits. 57e mille, in-16, 475 pages Vade-mecum de la philosophie spirite.

Le Livre des Médiums.

(PARTIE EXPÉRIMENTALE)

Ou guide des médiums et des évocateurs, contient l'enseignement spécial des esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible, le développement de la médiumnité, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du spiritisme. 50e mille, in-16, 510 pages.

L'Évangile selon le Spiritisme.

(PARTIE MORALE)

Contient l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le spiritisme et leur application aux diverses positions de la vie. 48e mille, in-16, 450 pages.

Cet ouvrage peut se diviser en 5 parties : Les actes ordinaires de la vie du Christ. — Les Miracles. — Les paroles qui ont servi à l'établissement des dogmes de l'Eglise. — L'enseignement. — Les Prédictions.

Le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine selon le Spiritisme.

Contient l'examen comparé des doctrines sur le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, les peines et les récompenses futures, les anges et les démons, les peines éternelles, etc., suivi de nombreux exemples sur la situation réelle de l'âme pendant et après la mort. 21e mille, in-16, 500 pages.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme.

Contient le rôle de la science dans la Genèse, les systèmes du monde, anciens et modernes : l'Esquisse géologique de la terre ; la Théorie de la terre, etc., etc. 19e mille, in-16, 465 pages **(en réimpression)**.

Ce livre a pour objet l'étude de trois points diversement interprétés et commentés jusqu'à ce jour ; il y est parlé des deux formes qui régissent l'Univers : *l'élément spirituel et l'élément matériel ;* de l'action simultanée de ces deux principes naissent des phénomènes spéciaux que l'auteur a décrit d'une manière rationnelle.

Œuvres posthumes.

Ce livre comprend la biographie d'Allan Kardec, sa profession de foi spirite raisonnée, comment il est devenu spirite, et les divers phénomènes auxquels il a assisté. 6e mille, in-16, 450 pages.

Ce livre renferme des extraits, *in-extenso*, tirés du Livre de prévisions concernant le spiritisme et le discours prononcé par Camille Flammarion à l'enterrement d'Allan Kardec (les manuscrits du Maître qui ont servi à composer ce volume n'avaient jamais été publiés).

Chaque volume broché : **4** fr. **75**. *Franco et recommandé :* France, **5** fr. **25** - Etranger, **5** fr. **60**

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. 25e mille, in-16, 182 pages.
Broché, **2** fr. **50** ; Relié, **4** fr. **50** ; Port, **0** fr. **20.**

Le Spiritisme à sa plus simple expression. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. 61e mille. Brochure in-18, 36 pages, **25** cent., *franco* **30** cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. — 40e mille. Brochure in-18, 24 pages, **20** cent., *franco* **25** cent.

Caractères de la révélation spirite. — 30e mille. Brochure in 18, 40 pages, **25** cent., *franco* **30** cent.

Les Fluides. — Extrait de la *Genèse*, **40** cent.

Esquisses géologiques de la terre. — Extrait de la *Genèse*, **40** cent., *franco* **50** cent.

Principales Publications périodiques

concernant les Sciences Psychiques et le Spiritisme

paraissant dans le monde entier

FRANCE

Annales des Sciences psychiques, mensuel, Paris — 12 fr. par an.
Bulletin de la Société d'études psychiques de Marseille, mensuel — France 5 fr. Etranger, 6 fr.
Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy, mensuel — France, 5 fr. Etranger, 6 fr.
Bulletin de l'Institut général psychologique, paraissant six fois par an. Paris, 20 fr. par an.
Bulletin mensuel des Invisibles. Lyon.
Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental, mensuel. Paris. — France, 10 fr. Etranger, 12 fr. par an.
Le Lotus bleu, mensuel. Paris. — France, 10 fr. Etranger 12 fr. par an.
Les Nouveaux Horizons, mensuel. Douai (Nord). — France, 5 fr. Etranger, 6 fr, par an.
Psyché, mensuel. Paris. — 5 fr. par an.
Revue scientifique et morale du Spiritisme, mensuel. Paris. — France, 10 fr. Etranger 12 fr.
Le Spiritisme Kardéciste, mensuel. Lyon.
Le Théosophe, bi-mensuel. Paris. — Un an, 5 fr. 6 mois, 2 fr. 50, 3 mois, 1 fr. 50.
La Tribune psychique, mensuel. Paris. — 5 fr.
La Vie Future, mensuel. Alger. — France, 5 fr. Etranger, 6 fr. par an.
La Vie Nouvelle, mensuel. Beauvais (Oise). — 5 fr.
Le Voile d'Isis, mensuel. Paris. — 5 fr. par an.

BELGIQUE

Le Courrier spirite belge, mensuel. Liège.
Le Messager, bi-mensuel. Liège.
Le Progrès Spirite, mensuel. Jumet.
La Vie d'Outre-Tombe, mensuel. Jumet.

ESPAGNE

Lumen, mensuel. Tarrasa.
Lus y Union, mensuel. Barcelone.
Nueva Era, bi-mensuel. Barcelone.

GRANDE BRETAGNE

Light, hebdomad. Londres.
The Occult Review, mensuel. Londres.

ITALIE

Philosophia de la Scienza, mensuel. Palerme.
Luce e Ombra, mensuel illustré. Rome.
Ultra, mensuel. Rome.

PORTUGAL

A Luz da Verdade, mensuel. Angra do Heroismo (Açores).
Boletim do Instituto Internacional de Psychologia, mensuel. Lisbonne.
Psychismo, mensuel. Porto.
Revista Espirita, mensuel. Porto.

RUSSIE

Psyché, mensuel. Varsovie. (Pologne).
Rebus, hebdom. Moscou.

SUISSE

Revue Suisse des Sciences psychiques, mensuel. Genève.

ANTILLES

Nuevos Tiempos, mensuel, La Havane.
Redencion, mensuel. La Havane. Cuba.

ARGENTINE

Constancia, hebdomadaire, Buenos-Aires.
El Espiritismo, mensuel Pehuajo (F. C. Oeste).
La Estrella de Occidente, mensuel. Buenos-Aires.
La Fraternidad, mensuel. Buenos-Aires
La Regeneracion, mens. Gualeguaychu. Entre-Rios.
Revista de Méta Psiquica Expérimental, mens. Buenos-Aires.

BRÉSIL

Alma e Coraçao, mensuel. Belem-Para.
Aperfeiçoador, mensuel. Rio de Janeiro.
O Espirita Mineiro, mensuel. Bello Horizonte.
A Estrella do Oriente, mensuel, Rio de Janeiro.
Eternidade, mensuel. Porto-Alegre.
O Labaro, mensuel. Ceara-Fortalleza.
A Liberdade, bi-mens. Viçosa (Ceara).
A Luz, mensuel. Curityba (Parana).
Luz e Verdade, mensuel. Sao Paulo.
Minas Espirita, mensuel. Juiz de Fora.
O Monitor Espirita, mensuel. Curityba (Parana).
O Mundo Occulto, mensuel. Campinas.
Natalicio de Jésus, mensuel. Sao Paulo.
Nova Revelaçao, mensuel. Sao Paulo.
O Oraculo, mensuel. Sao Paulo.
O Pensamento, mensuel. Sao Paulo.
O Penumbra Psychica, mensuel. Nictheroy.
O Penzamento, mensuel. Rio de Janeiro.
Perseverança, Maceio Alagoas.
Reformador, bi mensuel. Rio de Janeiro.
Revista Espirita, mensuel. Beléem Para.
Tribuna Espirita, bi-mensuel. Rio de Janeiro.
A Verdade, mensuel. Recife.
Verdade e Luz, mensuel. Sao Paulo.

CHILI

Estudios Orientales, mensuel. Valparaiso.
El Paladin, bi-mensuel. Santiago.
Revista de Estudios psiquicos, mens. Valparaiso.

ÉQUATEUR

Boletin de Propaganda, Quito-Ecuador.

ÉTATS-UNIS

El Buen Sentido, hebdom. Ponce (Porto-Rico).
Fiat Lux, mensuel. (Ponce Porto-Rico).
The Progressive Tinker, hebdom. Chicago,
The Word, mensuel. New-York.

MEXIQUE

Helios, mensuel. Mexico.

VÉNÉZUÉLA

Revista de Ciencias psiquicas, mens. Caracas.

AUSTRALIE

The Harbinger of light, mensuel. Melbourne.
